

LE MAHA-BHARATA

POËME ÉPIQUE.

MEAUX. — IMPRIMERIE JULES CARRO.

LE

MAHÂ-BHARATA

POÈME ÉPIQUE

DE KRISHNA-DWAIPAYANA

PLUS COMMUNÉMENT APPELÉ

VÉDA-VYASA

C'EST-A-DIRE LE COMPILATEUR ET L'ORDONNATEUR DES VÉDAS

Traduit complétement pour la première fois du sanscrit en français

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE

Traducteur du Râmâyana, des Œuvres complètes de Kâlidâsa, etc.
Abréviateur du Râmâyana

QUATRIÈME VOLUME



PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
Rue des Grès-Sorbonne, 7
ET LIBRAIRIE DE Mme Ve BENJAMIN DUPRAT
Rue Fontanes (ancienne rue du Cloître-Saint-Benoît), 7

1865



A NOS LECTEURS.

Nous avons composé tout ce quatrième volume en cinq mois.

Nous étions heureux, nous étions même presque fier de présenter à nos souscripteurs le volume, environné de cette conquête d'un grand mois sur le temps demandé pour sa rédaction. Malheureusement, une grève inattendue est tombée tout-à-coup sur notre imprimerie ; elle a tenu en suspens l'impression de l'ouvrage deux mois durant et, quand elle eut cessé, nous n'avons pu obtenir, en réponse à nos justes instances, que l'immense effort de deux feuilles par semaine ou trente-deux pages ! Tant il est vrai que la promptitude de l'écrivain est une chose à peu près stérile, si elle n'est appuyée sur la promptitude subordonnée des typographes.

Ce volume, que nous avons l'honneur d'offrir au public en ce moment, nous semble, malgré les obscurités fréquentes du texte, les altérations du manuscrit imprimé, et les intrusions de matières, qui tranchent amphibologiquement ou ténébreusement la suite des idées, supérieur par le nombre et la variété des épisodes aux trois volumes, qui ont déjà précédé ce quatrième tôme. Si nous prenons à part l'épisode des *Entretiens de Mârkandhéya,* qui est à lui seul une vaste galerie de narrations, nous distinguons au milieu d'elle le beau récit du vendeur de chair, Dharma-Vyâda ou *le vertueux chasseur,* ce paria, de qui l'histoire n'est pas autre chose, par un singulier hasard, que le sujet même traité dans la *Chaumière indienne* par Bernardin de Saint-Pierre, sans se douter que son idée avait déjà été mise en œuvre dans un poème, dont sans doute il ne connaissait pas encore le seul titre.

Une fois toute la traduction du Mahâ-Bhârata complétement achevée, nous avons pris avec un libraire l'engagement de tenter sur ce poème le même travail, que nous avons déjà opéré sur le Râmâyana, de le réduire en quatre volumes, de retrouver dans cette indigeste compilation, les éléments primitifs de cette grande épopée, et de resaisir les membres du poète disséminés çà et là, *disjecti membra poetæ.*

Il sera facile de sentir la nécessité d'un pareil ouvrage, quand on aura lu, dans le présent volume, l'épisode de la royale anachorète Draâupadî, qui envoie Bhîmaséna, son époux, lui chercher des lotus célestes, et, immédiatement après, un nouveau chapitre, le combat de ce Pândouide avec l'Yaksha, où l'on pense aborder de plein pied un tout autre sujet; mais on n'y a pas au fond deux récits de choses diverses; on n'en possède ici qu'une seule: c'est la même version sous deux titres différents; et, quand on est arrivé dans l'une à la fin, il n'est rien de plus fastidieux que d'avoir à remonter dans l'autre au commencement de sa lecture. L'attention se fatigue, le dégoût se met de la partie, et l'esprit distrait laisse échapper le fil des idées.

Dans un banquet de Société agricole, un de nos amis disait à M. le maire de Juilly, notre voisin: « Une chose m'étonne, c'est que les ouvrages de M. Hippolyte Fauche sont moins connus en France qu'à l'étranger! »

S'il en était ainsi, la chose ne serait pas étonnante; bien au contraire, elle serait toute simple et l'effet dériverait naturellement de sa cause. En effet, il n'est pas un seul exemplaire du Mahâ-Bhârata, que nous ayons donné en France, en Angleterre, en Allemagne, ou nulle autre part, à quelque feuille périodique et journal que ce soit, non, certes! dans

un esprit de dédain ; mais nous ne possédons qu'un nombre à peine suffisant, où il ne reste plus de générosités à se permettre. Comment alors et pourquoi les journaux français eussent-ils parlé d'un ouvrage, qui n'est pas soumis à leur jugement? D'ailleurs le Mahâ-Bhârata n'exige-t-il pas, comme en général toute la littérature sanscrite, des études spéciales, et qui sont en dehors des occupations courantes de la critique journalière?

Si un journal en eût parlé, sa voix aurait été à peu près stérile ; il eût tiré notre nom de l'obscurité, mais sans nous procurer la vente d'un seul exemplaire.

La *Revue d'Orient* et le *Journal des Savants* veulent bien annoncer la publication de chacun de nos volumes à son apparition. Cette bienveillante mention nous suffit, et, grâce à ces deux revues, il n'est peut-être pas en Europe une seule personne, adonnée aux lettres sanscrites, ou qui veuille étudier l'histoire d'un grand peuple dans sa littérature, à laquelle aujourd'hui il ne soit parfaitement connu que nous sommes occupés sérieusement de la traduction du *Mahâ-Bhârata*.

Les lettres sanscrites ont éprouvé, avouons-le, à l'Académie Française un échec, que nous étions assez loin de présumer.

Il y a plus d'un an, à l'époque, où l'on imprimait

le Râmâyana réduit, nous avions lu dans notre journal que l'Académie accordait un prix Monthyon à l'homme distingué, qui avait traduit L'ENFER *du Dante*. Cette mention nous mit sur le champ à l'esprit de porter bientôt à l'illustre société notre petit Râmâyana. C'était, dira-t-on, un ouvrage savant ! Mais l'ouvrage du poète Florentin n'est-il pas un ouvrage beaucoup moins populaire?

L'Inde, objectera-t-on encore, est si éloignée de nous et ses mœurs si opposées aux nôtres !

Mais pas tant qu'on ne puisse dire les Indiens en quelque sorte les chrétiens de l'antiquité, car l'homme de ces temps y coudoie encore de bien près le Français de nos jours.

Et, d'ailleurs, si l'on veut trouver du plaisir dans une lecture du poème Dantesque, il faut connaître non-seulement l'histoire publique de l'Italie à cette époque, mais encore l'histoire privée de Florence, et ne rien ignorer de ces personnes, je dirai mieux, de ces individus et de ces faits particuliers, dont le souvenir pour beaucoup n'a point vécu jusqu'à nous.

Je déposai l'ouvrage et je reçus du secrétaire perpétuel une lettre, m'annonçant qu'il était inscrit pour concourir au prix Monthyon.

Le temps marche vîte, quand on est très-occupé, et j'arrivai bientôt, dix mois après, à l'époque d'une nouvelle distribution de ces récompenses: je lus tous

les titres des nombreux ouvrages, justement honorés des prix Monthyon ; mais je n'en trouvai pas un seul, le plus insignifiant même, pour le Râmâyana. La politesse d'une mention honorable, qui ne coûte rien et n'engage à rien, ne lui était pas faite seulement.

Les quarante Immortels, tout Académie Française qu'ils soient, avaient-ils eu raison dans ce dédaigneux silence?

Quelle description supérieure d'un caractère allié à la perfection des vertus que la peinture de ce Râma, demandé et promis pour la Royauté de la Jeunesse? Quelle énergie dans Viçvâmitra, qui succombe à l'amour, se laisse surprendre à la colère et se replonge encore une troisième fois dans ses indomptables pénitences! Quel excellent père que ce Daçaratha! Comme il est étroitement lié à sa parole donnée! Avec quelle respectueuse obéissance Râma accepte l'ordre contraint de son royal père, qui le condamne à quatorze années d'hermitage au sein des forêts! Avec quelle fermeté calme, où l'on sent néanmoins la nature humaine, il tombe du sommet des honneurs, qu'il était si près d'atteindre! Quel oubli des injures! quel pardon des offenses! Comme il ne cesse pas d'être un fils vertueux et soumis à l'égard de cette Kêkéyî, sa marâtre! Quelle piété filiale! quel tendre rappel aux lois de la famille dans

les adieux, qu'il adresse à Kaâuçalyâ, sa mère ! Quel dévouement fraternel de Lakshmana ! Quel désintéressement idéal que celui de l'honnête Bharata ! Quel saint débat, quelle pieuse contestation entre ces deux bons frères, dont l'un veut rester ce que son père l'a fait, anachorète des bois, et dont l'autre veut lui remettre son vaste empire ; mais, n'ayant pu le vaincre, endosse un vêtement d'ermite, se retire dans un village et règne aux pieds du trône, sur lequel sont inaugurées les deux chaussures de Râma ! Quelles douces et bienveillantes paroles que celles de Sîtâ, pour rappeler son époux à la mansuétude de l'ascète, quand il voyage armé au sein des forêts ! Quelle chasteté, quelle soumission, quelle fidélité conjugale, mais quelle intrépidité devant le monarque aux dix têtes ! Quel respect de l'opinion publique, quand l'époux impose l'épreuve du feu à l'épouse injustement soupçonnée ! Quel culte plus grand de la vérité ! Pas une vertu, qui ne soit mise en action, jusqu'au dévouement aveugle du vassal à l'égard de son haut suzerain :

« Placé entre la force épouvantable de Râma et l'ordre terrible de mon Seigneur, mon devoir est ici de préférer l'obéissance à la vie même (1).

Mais, dira-t-on, le Râmâyana complet forme neuf

(1) Râmâyana réduit, tome I, p. 294.

volumes et votre poème réduit n'en compose que deux ! Quoi ! sept volumes jetés dans la corbeille aux papiers inutiles ! Est-il possible qu'une telle masse d'intrusions ait pu, de siècle en siècle, naître et prendre vie aux branches du poème trop complaisant!

Sans aucun doute ! Il y a une chose certaine, c'est qu'il ne s'y rencontre pas de nous-même ajouté un seul mot, fût-ce pour servir simplement de liaison. Notre facile travail fut celui de nos ciseaux; nous avons coupé dans l'étoffe, sans y coudre un seul lambeau, soit pour établir une transition, soit pour faciliter un rapprochement. Le poème s'y trouve en tous ses membres; il n'y manque rien : bras ou jambes, tête ou galbe !

Imaginez-vous un indigène, que la nature eut fait pour charmer les yeux par la régularité de ses proportions; mais qui, dans une longue suite d'années, s'est couvert de loupes par tous ses membres, d'excroissances hideuses, de superfétations dégoûtantes, à tel point que cette belle personne n'ait plus, en quelque façon, apparence de forme humaine. Un chirurgien d'Europe survient : il ne recule pas devant la cure, il retranche ces loupes, il passe le fer chaud sur les excroissances, il extirpe impitoyablement les superfétations et parvient à rendre la beauté primitive à ce qui n'était plus qu'une masse informe.

Il nous avait semblé que cette opération toute manuelle, il est vrai, n'en était pas moins digne de quelque petite mention. Nous avions été dans l'erreur : voilà tout !

Mais c'est égal ; j'ai beau faire, je ne puis m'empêcher de penser que vous, les quarante Immortels, vous avez eu tort de ne pas mentionner cet ouvrage, toute Académie Française, que vous soyez,... et peut-être aussi parce que vous êtes l'Académie Française !

Mais si, de ce côté, je n'ai pas de remercîment à faire, il n'en est point ainsi du côté de mes souscripteurs. En effet, plusieurs, à l'apparition de chaque volume, m'ont écrit des lettres de sympathie et de félicitations. Malheureusement, elles sont restées sans réponse, non par une flegmatique indifférence, tant s'en faut ! mais nous sommes tellement occupé et nous avons un si vif désir de mener à bonne fin notre longue entreprise, que nous avons compté sur leur philosophique indulgence.

Nous les prions d'en vouloir bien recevoir ici nos remercîments sincères. Ces lettres ne sont pas tombées entre les mains d'un indifférent ; elles nous ont rattaché d'une manière plus étroite à notre pénible tâche; elles ont ranimé notre ardeur, elles ont empêché notre courage de s'éteindre ; et, comme le bruit imposteur a couru dans tout Paris que nous avions renoncé à notre difficile ouvrage, et que le troisième volume en serait le *nec plus ultrà*, nous

profitons de cette nouvelle pour renouveler ici la promesse, que nous avons déjà faite solennellement :

« Nous conduirons jusqu'à sa complète fin cet immense labeur, s'il plaît à Dieu ! » restriction, sans laquelle il est impossible à l'homme de rien promettre.

Nous demandions, et vous ne l'avez pas oublié, dans notre *Prospectus* cent souscripteurs seulement. Eh bien ! nous avons trouvé un nombre une fois plus grand ! Nous avons enregistré sur notre liste deux cent douze souscripteurs ou acheteurs. Ce résultat suffit presque à couvrir les frais d'une impression, non point à six cents, (nous y avons prudemment renoncé,) mais à trois cents exemplaires. Il n'y a point encore là de gain pour nous ; mais, dans ces sortes de choses, l'absence de perte est déjà un bénéfice.

D'ailleurs, n'avons-nous pas appris sur les bancs du collége ces deux vers, que nous récitions en écolier rhétoricien, absolument désintéressé dans la matière : distique, dont l'expression pompeuse ne convient pas à notre ambition fort modeste, dont le style est, je n'ose dire par respect, ridiculement affublé de la mythologie des classes, et dont le second hémistiche du premier vers manque en ce temps-ci de vérité :

Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers? BOILEAU.

Juilly, 20 septembre 1865.

PETIT INDEX

DE QUELQUES MOTS PEU CONNUS DANS CE PRÉSENT VOLUME.

Ç

Pourohita, *antepositus*, le brahme, qui dans la maison est préposé au-dessus de tous les autres et préside à la direction suprême des cérémonies religieuses.

R

Radjas, la seconde condition de l'esprit humain, la qualité de passion, qui produit les désirs sensuels, les appétits mondains, l'orgueil, la fausseté, et qui est la cause de la douleur.

S

Sattwa, un des trois gounas ou propriétés de l'homme et de la nature, la qualité d'excellence ou de bonté, qui éclaire, constitue l'intelligence, et est la cause de la vérité. Sa prédominance rend la personne, en qui elle se trouve, vertueuse, humaine, pieuse, charitable, chaste, honnête, et donne à ses actions la pureté, la douceur et le caractère de toutes les vertus.

T

Tamas, la troisième des qualités attachées à l'état de l'humanité ou la propriété de l'obscurité, d'où procède la folie, l'ignorance, l'aveuglement de l'esprit, les illusions du monde, etc.

Tchaîtya, arbre consacré, ordinairement un figuier religieux, planté soit devant un village, soit à la proximité d'une ville, soit dans un cimetière, ou autre lieu public.

Tchakra, disque acéré, arme de guerre, tranchante de tous les côtés : c'est l'arme terrible de Vishnou.

Tchitrayodhin, *bellator variè pugnans*, un des noms, que portait Arjouna.

V

Viçravas, le père de Kouvéra, d'où est dérivé son nom de Vaîçravana ou le Viçravanide.

Vivaçvat, *qui possède un vêtement de lumière* : c'est un des noms donnés au soleil.

—

LE MAHA-BHARATA

POÈME SANSCRIT

LE PÈLERINAGE AUX TIRTHAS

(SUITE).

Youddhishthira dit :

« On peut aller, Vrikaudara, vers des êtres invisibles, grands et vigoureux, avec le feu et la pénitence. 10,840.

» Écarte la faim et la soif, fils de Kounti, avec l'aide de la force; ensuite appuie-toi, Ventre-de-Loup, sur la force et l'adresse. 10,841.

» Tu as entendu la parole du rishi près du mont Kaïlâsa : considère avec intelligence comment, seigneur, Krishnâ pourra faire la route, accompagnée de Sahadéva, de Dhaâumya, des cochers, des cuisiniers et de tous les serviteurs. 10,842—10,843.

» Toi, Bhîma, escorté des chars, des chevaux et des autres brahmes, sur qui la route fait peser la peine, promène tes grands yeux derrière toi sur tous. 10,844.

» Lomaça aux grandes pénitences, Nakoula et moi,

nous trois, nous irons dans la montagne, nos vœux comprimés et nous refusant la nourriture. 10,845.

» Habite ici dans l'attente de mon retour aux portes de la Gangâ et garde avec attention Draâupadî jusqu'à ce que je revienne. » 10,846.

Bhîma répondit :

« L'éminente princesse marche, fils de Bharata, sous le poids de la douleur, accablée de lassitude, appelant de ses désirs la vue du héros aux blancs coursiers. 10,847.

» Ton anxiété n'est pas moins cruelle de ne pas voir le magnanime Goudâkéça, qui ne recule jamais dans les batailles. 10,848.

» Combien plus grande sera-t-elle, quand tu ne verras plus, Bharatide, ni Sahadéva, ni moi, ni Krishnâ? Que les brahmes et tous les serviteurs, les cochers, les cuisiniers et celui d'entre nous, que ta majesté jugera convenable, s'en aillent à leur fantaisie! Quant à moi, je n'ai aucun désir de t'abandonner jamais dans cette montagne remplie de Rakshasas, dans ces escarpements et dans ces précipices. Cette vertueuse fille de roi, elle-même, fidèle à son époux, 10,849—10,850—10,851.

» Ne pourrait s'éloigner d'ici sans toi, tigre des hommes. Il en est ainsi de Sahadéva, ce *prince*, qui t'est inséparablement dévoué. 10,852.

» Ce beau *jeune homme* ne s'écartera jamais de toi, ni moi de lui : il y a plus, grand roi ; comme l'envie de voir l'ambidextre allume les désirs de nous tous, nous irons avec toi ; et s'il est impossible de tenir sur des chars la montagne aux mille bras, nous irons à pied seulement. N'aie aucune inquiétude, sire, je porterai la Pântchâlaine dans tous les endroits, où elle ne pourrait marcher.

» Telle est ma résolution : n'aie aucune inquiétude, sire. Ainsi ferai-je pour ces deux jeunes princes, héroïques enfants de Mâdrî. 10,853—10,854—10,855—10,856.

» Ils passeront, grâce à moi, en ces lieux difficiles, où ils ne pourraient aller d'eux-mêmes. » — « Bhîma, ô toi, qui parles ainsi, reprit Youddhishthira, que ta vigueur s'augmente, afin que tu puisses voiturer l'illustre Pântchâlaine et les deux jumeaux eux-mêmes ! La félicité descende sur toi ! Nulle part, il n'existe un homme, capable de porter un tel fardeau. 10,857—10,858.

» Puisse s'accroître, guerrier aux longs bras, ta race, ta renommée, ta vertu de kshatrya et ta gloire, afin que tu sois en état de conduire *en ces lieux difficiles* Krishnâ et ses deux frères ! N'aie pas de langueur et ne sois pas vaincu dans cette charge ! » Ensuite, la ravissante Krishnâ tint en riant ce langage : 10,859—10,860.

« Je marcherai bien ! Ne conçois pas d'inquiétude à mon égard, fils de Bharata ! » — « On peut aller sur le mont Gandhamâdana, armés de pénitence, dit Lomaça.

» Nous nous munirons tous de pénitence, fils de Kountî ; et Nakoula, Sahadéva, Bhîmaséna, moi, prince, et toi, nous verrons Arjouna ! » Tandis que ces héros s'entretenaient ainsi, ils virent avec joie, sire, la terre de Soubâhou, contrée vaste, pleine d'éléphants et de chevaux en grande quantité, remplie de Tanganas (1) et de Kirâtas (2), mêlée de cent espèces de Poulindas (3),

10,861—10,862—10,863—10,864.

Peuplée des buffles de l'Hymâlaya et douée de différentes merveilles. A leur vue, le souverain des Kalindas,

(1—2—3) Noms de hordes sauvages.

Soubâhou, commence par manifester sa joie et les reçoit avec honneur à la frontière de ses États. Bien accueillis, après une tranquille habitation chez lui, ces héros, laissant au roi, monarque des Kalindas, leurs domestiques, à la tête de qui était Indraséna, les préposés à l'office, les cuisiniers et la suite entière de Draâupadî, se mirent en route, sire, avec un soleil fortuné, pour le mont Himâlaya. 10,865—10,866—10,867—10,868.

Ces guerriers aux longs bras, enfants de Kourou, marchaient de leur pied seul; et, par égard pour Krishnâ, ils s'avancèrent lentement de ces lieux, transportés d'allégresse, avec le désir de voir Dhanandjaya.
10,869—10,870.

« Bhîmaséna, et vous, les deux jumeaux, et toi, la Pântchâlaine, écoutez-moi! dit Youddhishthira : voyez! nous marchons dans les bois; et nous n'avons perdu aucune vie. 10,871.

« Nous sommes faibles, accablés de peines! » dit-on, parce que nous marchons çà et là, parce que nous allons dans l'impossible, avec le désir de voir Dhanandjaya.

» Un feu, pareil à la flamme, qui dévore des balles de coton, brûle mes membres, parce que je ne vois pas à mes côtés le héros Dhanandjaya. 10,872—10,873.

» La soif de sa vue me brûle dans ce bois, où je suis venu avec mes frères puinés; il me brûle, ce héros, objet de la patience d'Yâjnasénî. 10,874.

» Je suis consumé de douleur, Vrikaudara, parce que je ne vois pas ce fils invincible de Prithâ à l'arc terrible, à la force sans mesure et de qui la naissance a précédé celle de Nakoula! 10,875.

» Je parcours avec vous, tourmenté du désir de sa

vue, les tirthas charmants, les forêts et les lacs. 10,876.

» Je suis consumé de douleur, Vrikaudara, parce que je ne vois pas, depuis cinq années, Dhanandjaya-Bîbhatsou, ce héros fidèle à la vérité. 10,877.

» Je suis consumé de douleur, Vrikaudara, parce que je ne vois pas Goudâkéça aux longs bras, au teint d'azur, à la démarche héroïque du lion. 10,878.

» Je suis consumé de douleur, Vrikaudara, parce que je ne vois pas le meilleur des Kourouides, le plus adroit des archers, ce guerrier habile, qui a terminé l'étude des armes et qui est sans comparaison dans la guerre : 10,879.

» Dhanandjaya, aux épaules de lion, semblable à un éléphant ivre, et qui parcourt les troupes des ennemis, tel que la destruction irritée au temps de la mort ! 10,880.

» Je suis consumé de douleur, parce que je ne vois pas, saisi d'un grand chagrin, cet invincible Phâlgouna à l'arc terrible, ce fils de Prithâ aux chevaux blancs, à la vaillance sans mesure, de qui la naissance a devancé la naissance des deux jumeaux et qui n'est pas inférieur à Çakra en force et en richesse. 10,881—10,882.

» Lui, qui, jeté çà et là par un enfant, est doué toujours de patience ; lui, qui donne la joie et la sécurité à un ennemi, qui s'incline vers la voie droite ; 10,883.

» Mais il serait le poison de la mort pour le Dieu même, qui porte la foudre, s'il voulait par la magie, lui ôter la vie et s'il entrait dans une voie tortueuse. 10,884.

» L'auguste et vigoureux Bibhatsou à l'âme sans mesure n'est pas cruel pour l'ennemi, qui s'abaisse ; il lui donne la sécurité. 10,885.

» De nous tous, il est l'asile dans le combat ; c'est son bras, qui dans la bataille broie les ennemis : c'est lui, qui

nous apporte toutes les pierreries; c'est lui, qui nous donne le plaisir à tous. 10,886.

» C'est à son courage, que j'ai dû jadis ces pierreries célestes, en grand nombre, de toutes les espèces, qui sont aujourd'hui au pouvoir de Souyodhana! 10,887.

» C'est par la force de son bras, héros, fils de Pàndou, que jadis fut bâti pour moi ce palais fait de toutes les pierreries et célèbre dans les trois mondes. 10,888.

» Je ne vois point *ici* Phâlgouna, invincible, sans mesure dans les batailles, l'égal du Vasoudévide en courage, l'égal de Karttavîrya dans la guerre. 10,889.

» Cet immolateur des ennemis, qui par sa vaillance te suit, toi l'invaincu, Bhîma, et Sankarshana à la grande valeur, et le fils de Vasoudéva; 10,890.

» Lui, de qui Pourandara est l'égal pour la force du bras et la puissance, le vent pour la rapidité, la lune pour la beauté du visage, et la mort éternelle pour la colère. 10,891.

» Le désir de voir cet héroïque tigre des hommes nous conduira tous, guerrier aux longs bras, dans le mont Gandhamâdana; 10,892.

» Où, sur la rive de la grande Varadî, Nara et Nârâyana avaient mis leur hermitage. Nous verrons cette excellente montagne, toujours habitée par les Yakshas.

» Nous irons de notre pied seul, pratiquant une sévère pénitence, au lac charmant des lotus de Kouvéra, fréquenté par les *Démons* rakshasas. 10,893—10,894.

» Il est impossible d'aller en ce lieu, Vrikaudara, à un homme, qui possède un char, qui est cruel, ou de qui l'avarice, fils de Bharata, dévore le cœur. 10,895.

» Nous irons tous là, Bhîma, accompagnés des brahmes

aux grands vœux, chercher Arjouna, munis de nos armes avec le cimeterre lié à notre cou! 10,896.

» L'homme, de qui l'âme n'est pas comprimée, rencontre la morsure des mouches, les cousins, les lions, les tigres, les serpents; mais l'homme dompté, fils de Prĭthâ, ne les voit pas. 10,897.

» Nous, tenant nos âmes comprimées et nous mesurant la nourriture, nous entrerons par le désir de voir Dhanandjaya dans le mont Gandhamâdana. » 10,898.

Lomaça dit :

« Vous avez tous vu les montagnes, les rivières, les forêts et les villes, les charmants tîrthas et l'eau, qu'on touche avec les mains. 10,899.

» Voici la route, qui *nous* conduira au céleste mont Mandara! Fils de Pândou, soyez tous attentifs et sans trouble. 10,900.

» Il faudra que vous alliez à cette habitation des Dieux, à cette habitation des célestes rishis aux œuvres pures. 10,901.

» Cette grande rivière, qui a sa source dans la montagne Vadarî, aimable sire, et dont les rives sont habitées par des Dévarshis, coule pour s'augmenter avec l'eau de Çiva. 10,902.

» Elle est honorée par les magnanimes Bâlikhilyas, toujours habitant les airs, et ses bords sont recherchés par les Gandharvas aux grands cœurs. 10,903.

» C'est ici que Maritchi, Poulaha, Bhrigou et Angiras lui-même, mariant leurs saintes voix, ont jadis chanté le Sâma. 10,904.

» Le plus grand des Dieux y murmure journellement la prière avec le chœur des Marouttes; les Sâdhyas et les

deux Açwins accourent alors et l'environnent. 10,905.

» La lune avec le soleil et les étoiles, accompagnées des planètes, suivent les bords de cette rivière selon les portions de la nuit et du jour. 10,906.

» Çiva, par qui la stabilité du monde sera *donnée* aux portes de la Gangà, a soutenu sur sa tête, éminente personne, l'eau pesante de cette rivière. 10,907.

» Que toutes vos grandeurs s'approchent donc, avec une âme soumise, de cet adorable fleuve et s'inclinent devant lui. » 10,908.

Quand ils eurent entendu ces paroles du magnanime Lomaça, les Pândouides de s'incliner avec dévotion devant la Gangâ des airs. 10,909.

Après que tous les vertueux fils de Pândou eurent payé cet hommage, ils se mirent en route de nouveau tous avec joie, accompagnés des troupes de rishis. 10,910.

Ces excellents princes virent de loin s'étendre de tous côtés la plage, qui paraissait blanche et semblable au Mérou. 10,911.

Habile à manier le discours, Lomaça, devinant que les Pândouides avaient envie de l'interroger, tint alors ce langage : « Écoutez, fils de Pândou, 10,912.

» Ce vaste et bien fortuné lieu, que je vois se dresser, ô le plus excellent des hommes, pareil à une montagne et semblable aux cimes du Kaïlâsa. 10,913.

» Ce sont les ossements de Naraka, le magnanime Daïtya! Cet ossuaire, changé aux pierres d'une montagne, brille aux yeux comme une montagne. 10,914.

» Ce Daïtya, mon père, fut tué par l'antique Dieu, l'âme universelle, Vishnou, désirant le bien du roi des Dieux. 10,915.

» Après que ce Démon au grand cœur eut cultivé une rigoureuse pénitence, qui avait duré dix mille ans, il désira, pour la récompense de ses macérations et la persistance de sa lecture, la place, qu'occupait Indra; 10,916.

» Et, toujours hautain, le fils de Diti s'en empara, grâce à la rare vigueur de sa pénitence, à la grande force et à la fougue de ses bras. 10,917.

» Connaissant sa force et son vœu suivi dans le devoir, Indra en fut alors troublé, mortel sans péché, et envahi par la crainte. 10,918.

» Il tourna donc sa pensée vers l'impérissable Dieu, Vishnou ; et le fortuné Seigneur, de qui tout est parcouru, vint se présenter devant lui. 10,919.

» Tous les saints et tous les habitants du ciel entonnèrent ses louanges. A sa vue, l'adorable Feu d'une beauté flamboyante 10,920.

» Perdit sa splendeur, et sa splendeur fut éclipsée. A l'aspect du divin Vishnou, le donateur des grâces, le maître des chœurs de Dieux, 10,921.

» Le porteur du tonnerre, joignant ses mains au front, lui fit l'adoration avec dévotion et lui tint ce langage : « Être suprême, que le danger soit renvoyé à celui, qui me l'apporte! » 10,922.

» Vishnou lui répondit :

« Je sais, Indra, le danger, que tu cours de ce Naraka, le roi des Daïtyas; il désire se mettre à la place d'Indra par l'œuvre parfaite de sa pénitence. 10,923.

» Je vais, par affection pour toi, le séparer de son corps, quoiqu'il soit, assurément, parfait dans sa pénitence : attends un moment, Dieu Indra! » 10,924.

» Vishnou à la grande splendeur d'enlever au Daïtya

l'âme avec sa main ; et il tomba sur le champ à terre frappé, comme le roi des montagnes. 10,925.

» Ce que nous voyons est l'assemblage des ossements de ce Démon, tué par compassion. Il est un autre fait, compté comme le second parmi les faits de Vishnou.

» La terre, perdue toute entière, était abîmée dans le Pâtâla ; elle en fut retirée par le seul boutoir d'un sanglier, *dont il avait pris la forme.* » 10,926—10,927.

Youddhishthira l'interrompit :

« Vénérable, *dit-il,* raconte-moi suivant la vérité cette narration avec étendue : comment la terre fut-elle perdue alors par le maître des Dieux ? 10,928.

» Comment fut-elle repêchée alors, brahme, à cent yodjanas ? Par quel moyen la terre fortunée, éminente, divine, productrice de tous les fruits, a-t-elle été refaite un *anneau* certain du monde ? Par la puissance de qui fut-elle relevée jusqu'à cent yodjanas ? 10,929—10,930.

« Par qui cette substance de l'énergie fut-elle montrée au Paramâtman ? Je désire, ô le plus excellent des brahmes, entendre tout cela, suivant la vérité, avec étendue ; car toute cette science est contenue en toi ! »

Lomaça lui répondit :

« Entends de ma bouche entièrement, Youddhishthira, le récit de toutes ces choses, sur lesquelles tu m'interroges. Jadis, mon père, l'âge Krita fut terrible.

10,931—10,932—10,933.

» *Au commencement,* l'antique et premier Dieu fit une exemption de la mort ; et quand ce sage Dieu des Dieux eut exempté du trépas tous les êtres animés, 10,934.

» Il n'y eut plus de mort, Atchyouta, mais la naissance avait lieu toujours ; on vit s'augmenter les troupes des oi-

seaux, les vaches, les taureaux, le bétail, les chevaux, les bœufs, les animaux, qui vivent de chair, et les enfants de Manou, tigre des hommes et fléau des ennemis.

10,935—10,936.

» Ils s'augmentaient, comme l'eau, par mille et par myriade. Tandis que cette effrayante plénitude existait, la terre, descendue à cent yodjanas par l'excès de la charge, tous ses membres agités par la douleur, et l'âme envahie par la pesanteur du faix, s'en fut implorer, soumise, le secours du Dieu Nârâyana et lui tint ce discours : « Adorable, je dois rester bien long-temps ici d'après la faveur, dont je fus l'objet.

10,937—10,938—10,939.

» Je ne puis durer sous le poids, qui m'accable; daigne, adorable, éloigner de moi ce fardeau. 10,940.

» Je suis venue sous ta protection; daigne, seigneur, m'accorder ta faveur. » Quand il eut ouï ce langage d'elle, l'adorable, l'auguste et l'immortel 10,941.

» Répondit ce discours formé de syllabes dignes d'être entendues : « Tu ne dois concevoir nulle crainte de moi dans le fardeau, qui t'accable, ô toi, qui portes les richesses de la terre. 10,942.

» Moi, j'agirai de telle sorte que tu deviendras légère. D'abord, ayant abandonné la terre au collier de montagnes 10,943.

» Et m'étant changé en un sanglier à la grande force, à l'admirable boutoir, j'arracherai, pour ainsi dire, la crainte de tes yeux rouges. » 10,944.

» Enflammant par Lakshmî la fumée, il s'accrut en ce lieu même. Ensuite, prenant la terre sur son admirable et lumineux boutoir, l'immortel de la relever, héros, à cent

yodjanas. Tandis qu'elle était exhaussée, une agitation naquit au sein d'elle. 10,945—10,946.

» Tous les Dieux et les saints, riches de pénitences, furent secoués ; et le ciel, les airs et la terre, tout de s'écrier : « Hélas ! hélas ! » 10,947.

» Il n'y eut pas un homme, ni même un Dieu, qui resta debout. Les Dieux et les chœurs des saints s'avancèrent un par un vers Brahma assis et, pour ainsi dire, flamboyant de beauté, et, quand ils se furent approchés de Brahma, le maître des Dieux et le témoin des mondes, tous de réunir leurs mains au front et d'articuler ce discours : « Tous les mondes sont agités, les êtres immobiles et mobiles sont dans le trouble. »

10,948—10,949—10,950.

» La tempête règne sur les mers et cette terre toute entière, souverain des Tridaças, est remontée à cent yodjanas. 10,951.

» Quelle est cette chose ? Pourquoi ? Qui trouble ce monde par sa puissance ? Que ta divinité veuille bien nous le dire ! Nous sommes absolument ici sans aucune connaissance ! » 10,952.

« Il n'est point d'Asouras, d'où vous ayez nul danger à craindre ici quelque part : écoutez, Immortels, qui a fait naître cette agitation ? 10,953.

» Ce fortuné *Vishnou*, qui se tient avec une âme immortelle et par qui tout est pénétré, est celui, par la puissance duquel fut produite cette agitation du Tridiva.

» C'est l'âme universelle, Vishnou, qui a relevé toute cette terre, qui s'était affaissée jusqu'à cent yodjanas.

10,954—10,955.

» Son redressement est la cause de cette agitation :

que vos divinités le sachent ainsi et que votre doute soit dissipé. » 10,956.

« Où cela est-il arrivé ? lui dirent les Dieux. Où joyeux a-t-il retiré la terre? Que ta révérence nous dise l'endroit, et nous irons *adorer* ce lieu. » 10,957.

« Eh ! bien ! allez, répondit Brahma. La félicité descende sur vous! Voyez dans le Nandana; il s'y tient. C'est là que brille le vénérable et fortuné Garouda. 10,958.

» C'est là que resplendit maintenant, comme le feu de la mort, l'adorable auteur des mondes, après qu'il a retiré le globe de la terre sous la forme d'un sanglier. 10,959.

» Sur sa poitrine reluit ce fameux çrîvatsa. Voyez tous, Dieux, cet être, duquel n'approche point la maladie. »

» Ensuite, ayant vu et entendu le magnanime ayeul des mondes, lui ayant dit adieu et décerné le premier rang, les Dieux immortels de s'en aller comme ils étaient venus. » 10,960—10,961.

Dès qu'ils eurent ouï cette narration, Djanamédjaya, tous les fils de Pândou marchèrent joyeusement, d'un pied agile, comme à l'ordre de Lomaça. 10,962.

Alors ces héros à la vigueur sans mesure, les plus adroits de tous les archers, ayant pris avec eux les plus vertueux des brahmes, attaché leurs épées, ceint les carquois, tenant leurs arcs et leurs flèches, la manique, défense de leurs doigts, liée autour de leur main, s'avancèrent, accompagnée de la Pântchâlaine, sire, vers le *mont* Gandhamâdana. 10,963—10,964.

Ils virent sur le front de la montagne des lacs, des rivières, des sommets, des bois et des arbres aux épais ombrages : 10,965.

Lieux, continuellement revêtus de fleurs et de fruits,

toujours habités par des Dévarshis. Ces héros, tirant de la fermeté d'eux-mêmes, y vécurent de fruits et de racines.

Ils allèrent par des lieux aux formes diverses, précipices ou défilés; ils virent de nombreuses et différentes espèces d'animaux. 10,966—10,967.

Ces magnanimes entrèrent dans cette montagne, parcourue des Kinnaras, chère aux Apsaras et aux Gandharvas, la résidence des saints, des Siddhas et des Immortels. 10,968.

A peine étaient-ils entrés dans ce mont Gandhamâdana, un vent furieux, accompagné d'une violente pluie, se manifesta soudain, monarque des hommes. 10,969.

Il souleva nn nuage de ponssière, mêlé d'une grande quantité de feuilles : la terre, l'atmosphère, le ciel, en furent couverts tout à coup. 10,970.

On ne voyait plus rien dans le ciel enveloppé de poussière; ils ne pouvaient plus même s'adresser l'un à l'autre la parole. 10,971.

Leur œil, couvert par l'obscurité, ne se distinguait plus les uns des autres; ils étaient entraînés par le vent si fort, Bharatide, qu'il mettait en poudre les pierres mêmes.

C'était un bruit continuel d'arbres rompus du vent, renversés sur la surface du sol, et des autres produits de la terre. 10,972—10,973.

« Est-ce que le ciel s'écroule? Est-ce que la terre se fend? Est-ce que la montagne s'entrouvre? » Ainsi tous ils pensaient dans le délire, où ils étaient jetés par le vent. 10,974.

Effrayés de l'ouragan et cherchant avec leurs mains, ils se couchaient contre les arbres sans intervalle, contre les fourmillières, contre les lieux inégaux. 10,975.

Bhîmaséna à la grande force s'arma de son arc et, s'étant chargé de Krishnâ, il s'approcha d'un arbre, il chercha un asyle et s'y tint. 10,976.

Dharmarâdja, et Dhaâumya, et Sahadéva, ayant pris les feux perpétuels, se couchèrent sur la montagne dans la grande forêt. 10,977.

Nakoula, et les autres brahmes, et Lomaça aux grandes pénitences, s'étant avancés avec effroi vers les arbres, se couchèrent à leur pied çà et là. 10,978.

Enfin le vent faiblit, la poussière s'apaise, et une pluie survient, avec une multitude de grandes gouttes d'eau.

C'est un bruit continuel de crépitement, comme si on lançait des tonnerres : ensuite les mobiles clartés de l'éclair circulent au milieu des nuages. 10,979—10,980.

De *larges* gouttes de pluie, accompagnées de pierre, couvrent le sol de tous les côtés, et tombent continuellement, envoyées là par le vent orageux. 10,981.

Partout se confondant, troublées, écumeuses, les eaux, monarque des hommes, se manifestent comme des fleuves, 10,982.

Et courent à la ronde avec grand bruit, arrachant les arbres et promenant une eau profonde, où se jouent des portions d'écumes, semblables à des lunes. 10,983.

Le bruit cesse, le vent revient au calme, l'eau se rassemble dans les lieux bas et le soleil reparaît dans le ciel ; 10,984.

Tous les héros sortent lentement *de leurs retraites,* ils se réunissent, fils de Bharata, et se mettent en route de nouveau pour le mont Gandhamâdana. 10,985.

A peine les magnanimes enfants de Pândou s'étaient-ils avancés à la distance d'un kroça, quand Draâupadî,

qui n'était pas accoutumée de marcher à pied, s'arrêta. 10,986.

Fatiguée, affligée de peine par le vent et la pluie, la vertueuse Pântchâlî s'évanouit par la délicatesse *de sa constitution.* 10,987.

Ébranlée par le délire, cette dame aux yeux noirs appuya ses cuisses de ses deux bras assortis et ronds.

Quand elle se fut appuyé de concert les deux cuisses, pareilles à des trompes d'éléphants, elle tomba soudain sur la terre, tremblante comme un bananier.

10,988—10,989.

Le vigoureux Nakoula de courir et de recevoir cette dame à la taille svelte au moment qu'elle tombait, semblable à une liane coupée. 10,990.

« Sire, dit-il, cette fille aux yeux noirs du roi de Pântchâla est fatiguée ; elle tombe sur la terre ; regarde-la, fils de Bharata. 10,991.

» Digne du plaisir, cette princesse à la démarche douce est tombée dans la peine la plus amère : console-la, grand roi, car elle est déchirée par la fatigue. » 10,992.

A sa voix, pénétré d'une vive douleur, le roi courut aussitôt avec Bhîma et Sahadéva ; 10,993.

Le vertueux fils de Kountî la vit maigre et le visage sans couleur ; il la posa dans son sein et gémit sur elle, malade *de sa peine* : 10,994.

Youddhishthira dit :

« Comment ! cette dame de la plus haute des castes, digne du plaisir, accoutumée aux couvertures moëlleuses dans nos palais bien gardés, la voilà maintenant, qui gît, tombée sur la terre. 10,995.

» Comment les pieds si délicats de cette femme digne

des meilleures choses et sa face, pareille au lotus, ont-ils pu à cause de moi passer à la noirceur? 10,996.

» Qu'ai-je fait, sans réflexion, passionné pour le jeu, quand j'ai parcouru, accompagné de Krishnâ, cette forêt, pleine de carnassiers par bandes? 10,997.

« Cette noble femme, elle obtiendra le bonheur, quand elle aura acquis les fils de Pândou pour époux! » C'est ainsi que parlait son père, le roi Droupada, en nous donnant cette vierge aux grands yeux. 10,998.

» Et la voici, qui, par mes œuvres coupables, gît, renversée sur la terre, déchirée par le chagrin, la fatigue et la route, sans qu'elle ait rien obtenu de tout cela. »

Tandis que Dharmarâdja-Youddhishthira gémissait ainsi, Dhaâumya et tous les autres plus vertueux des brahmes s'avancèrent. 10,999—11,000.

Ils consolèrent Draâupadî, l'honorèrent même de leurs bénédictions, prononcèrent les formules, qui éloignent les Rakshasas, et firent les cérémonies religienses.

Quand les rishis du plns haut rang ont récité les mantras pour la paix, les Pândouides la touchent mainte et mainte fois de leurs mains fraîches. 11,001—11,002.

Caressée par nn vent doux, mêlé avec l'eau, Pântchâlî en éprouva du plaisir et reprit peu à peu sa connaissance. 11,003.

Les fils de Prithâ étendirent Krishnâ affligée sur nn lit de peaux de gazelles et délassèrent de ses fatigues la femme pénitente, qui avait recouvré l'esprit. 11,004.

Ils portèrent lentement sur leurs mains, qui gardaient les traces des cicatrices, ses deux pieds à la rouge surface et dont les signes *de beauté* étaient honorés *de tous.*

Dharmarâdja-Youddhishthira de la consoler, et l'aîné

des Kourouides adressa ce langage à Bhîmaséna : 11,005—11,006.

« Les montagnes sont en grand nombre, elles sont inégales, les neiges obstruent les routes : comment Krishnâ, guerrier aux longs bras, y pourra-t-elle marcher? » 11,007.

Bhîmaséna lui répondit :

« Je t'y conduirai moi-même, toi, sire, le plus grand des hommes, et la fille des rois, et les deux jumeaux : ne plonge pas, Indra des rois, ton âme dans l'affliction. 11,008.

» Le fils de Hidimbâ à la grande vigueur, égal en force à moi, voyage dans les airs ; Ghatautkatcha nous portera tous à ta voix, mortel sans péché. » 11,009.

Il en obtint la permission de Dharmarâdja et tourna aussitôt son souvenir vers le Rakshasa, son fils. A peine le vertueux Ghatautkatcha eut-il été rappelé à la mémoire de son père, il se présenta, les mains jointes, à ses yeux. Le héros aux longs bras s'inclina devant les fils de Pândou et devant les brahmes; puis, salué par eux, il tint ce langage à Bhîmaséna, son père, à la vaillance épouvantable : « Ta grandeur s'est souvenue de moi, et, docile, je suis promptement arrivé. 11,010—11,011—11,012.

» Donne-moi tes ordres ; je les exécuterai entièrement, n'en doute pas ! » A ces mots, Bhîmaséna d'embrasser le Rakshasa. 11,013.

Youddhishthira lui dit :

« Ce Héros puissant, qui sait le devoir, est en vérité le premier des Rakshasas ! Ce fils sorti de tes entrailles, Bhîma, nous est dévoué : qu'il nous prenne, sans tarder ! 11,014.

» Guerrier au courage plus qu'épouvantable, je veux

aller sain et sauf avec Pântchâlî au Gandhamâdana, grâce à la force de tes bras. » 11,015.

Alors connaissant le désir de son frère, Bhîmaséna, le tigre des hommes, commanda à son fils Ghatautkatcha, qui traîne le corps des ennemis *sur un champ de bataille* : 11,016.

« Fils de Hidimbâ, voici ta mère, qui est fatiguée, vaincue *par sa faiblesse.* Tu vas dans les routes, qu'il te plaît, mon fils ; porte-la vigoureusement par les voies du ciel. 11,017.

» Fais-la monter sur tes épaules, vole par les airs au milieu de nous dans une route basse, et mets tes soins à ne point la contrister. » 11,018.

« Je suffis à porter, fussé-je seul, Dharmarâdja, et Dhaâumya, et Krishnâ, et les deux jumeaux, dit Ghatautkatcha : combien plus maintenant que j'ai un compagnon. 11,019.

» Il y a d'autres héros par centaines, mortel sans péché, voyageant par les airs et changeant de formes à volonté, pour vous conduire tous, accompagnés des brahmes. »

» A ces mots, Ghatautkatcha, ce héros, qui allait au milieu des Pândouides, dit à Krishnâ et aux autres enfants de Pândou : 11,020—11,021.

« Lomaça à la splendeur incomparable a voyagé par la voie des Siddhas, grâce à son énergie seule, comme un second soleil par sa puissance ! » 11,022.

Les Rakshasas prirent tous les brahmes eux-mêmes et partirent avec une force épouvantable à l'ordre de l'Indra des Rakshasas. 11,023.

Ils allaient à la grande Vadarî, contemplant ainsi les bois et les bocages les plus délicieux. 11,024.

Ces héros, abrégeant ainsi leur long voyage, s'avançaient lestement, portés par les Rakshasas à la marche prompte, à la grande rapidité. 11,025.

Ils virent des lieux, pleins de peuples barbares, ornés de toutes les sortes de pierreries, couverts de métaux divers, qui imprimaient leurs pas sur la montagne.

Ils étaient remplis de Vidgâdharas, sillonnés de tous les côtés par des singes, des Kinnaras, des Kimpourou-shas et des Gandharvas. 11,026—11,027.

Ils étaient couverts de paous, de vaches grognantes, de grands oraugs, de sangliers, de gayals et de buffles.

Ils étaient parsemés d'une multitude de rivières, doués de volatiles en toutes les sortes, peuplés de quadrupèdes en toutes les espèces et embellis par des singes. 11,028—11,029.

Les pèlerins descendus virent ces endroits nombreux, pleins d'oiseaux et d'arbres, les Outtaras-Kourous, la grande montagne du Kaîlâsa avec ses merveilles diverses, et près d'elle ils admirèrent l'hermitage de Nara et de Nârâyana, doué d'arbres célestes, toujours accompagnés de fleurs et de fruits. Ils virent la ravissante Vadarî avec ses rondes branches, douce de ses épais ombrages, parée d'une supérieure beauté, brillante de ses feuilles chéries, tendres et touffues. 11,030—11,031—11,032—11,033.

Elle était remplie de grandes branches, douée d'une vive splendeur, couverte de fruits entassés, célestes et très-doux, 11,034.

Divine, toujours distillant le miel, habitée par des troupes de Maharshis, encombrée de bandes d'oiseaux en toutes les espèces, continuellement joyeux d'ivresse. 11,035.

Arrivés dans ce lieu, orné de mosquites sans morsure,

abondant en eaux, en fruits, en racines, jonché d'un gazon récent d'émeraude, peuplé de Gandharvas et de Dieux, dans ce lieu débarrassé d'épines, bien disposé de sa nature, où les portions de terre étaient parfaitement égalisés, et d'une fraîcheur agréable au toucher, ces magnanimes, *dis-je*, arrivés sous un tel régime avec les principaux des brahmes, descendirent lentement des épaules du Rakshasa. 11,036—11037—11,038.

Ensuite, accompagnés de ces chefs des brahmes, les Pândouides, sire, visitèrent le charmant hermitage, où s'étaient confinés Nara et Nârâyana, 11,039.

Lieu, défendu par l'ombre, impénétrable aux rayons du soleil, destructeur du chagrin, à l'abri des inconvénients du chaud et du froid, de la faim et de la soif,

Rempli par des troupes de Maharshis, doué d'une beauté brahmique, et dont l'entrée, grand roi, est difficile à des hommes, qui ont chassé la justice.

10,040—10,041.

Il était honoré d'oblations et de beurre clarifié, d'onguents pour le corps d'une extrême pureté, et brillait partout d'offrandes de fleurs célestes. 11,042.

Il était couvert de vastes chapelles pour le feu, de cuillers pour les sacrifices et de plats resplendissants ; il était embelli de vases en argile et de grandes aiguières, pleines d'eau. 11,043.

C'était un hermitage céleste, secourable pour tous les êtres, retentissant du murmure des Védas, destructeur de la fatigue, auquel on devait recourir. 11,044.

Il était accompagné de la prospérité, indéfinissable, embelli par un service divin, doué de vertueux récitateurs des Védas, identifiés à l'Être suprême, vivants de

racines et de fruits, revêtus de belles peaux d'antilope noire, esprits méditatifs, semblables par la pénitence au Feu ou au Soleil, de Maharshis, qui avaient pour leur principal objet l'émancipation finale, et d'Yatis aux organes comprimés. Le vertueux fils d'Yama, Youddhishthira à la grande splendeur, vint, pur, accompagné de ses frères, trouver avec dévotion ces éminents rishis. Tous ces grands saints, qui trouvaient beaucoup de plaisir dans leur lecture et, doués d'une science divine, ayant vu *par elle* qu'Youddhishthira était arrivé, se portèrent à sa rencontre, pleins de joie, et donnant des paroles de bénédiction. (*De la stance* 11,045 *à la stance* 11,050.)

Joyeux et semblables au feu, ils reçurent suivant l'étiquette son offrande, l'eau pure, les racines, les fruits et les fleurs. 11,050.

Dharmarâdja-Youddhishthira d'accepter en échange avec joie et dévotion le présent offert par ces maharshis.

Le Pândouide entra joyeux, mortel sans péché, accompagné de Krishnâ et de ses frères, suivi par millier de brahmes, qui étaient parvenus à l'autre bord des Védas et des Védângas, dans cet hermitage semblable au palais de Çakra, pur, charmant, plein d'une odeur céleste, orné de splendeur et pareil au Swarga.

11,051—11,052—11,053.

Ce juste vit là cette résidence de Nara et de Nârâyana, embelli par la Bhâgîrathî, et honoré par les Dévarshis et les Dieux. 11,054.

Ces héroïques Pândouides se plurent à contempler cet hermitage céleste aux fruits distillant le miel, habité par des troupes de Brahmarshis. 11,055.

Arrivés là, ces magnanimes habitèrent avec les brahmes;

pleins de joie, ils eurent alors du plaisir à contempler ce Maînâka, peuplé de bandes d'oiseaux divers, sa cîme d'or et son fortuné lac Vindou. 11,056—11,057.

Tandis que les Pândouides passaient le temps avec Krishnâ dans la ravissante et délicieuse forêt, flamboyante de fleurs empruntées à toutes les saisons, embellie partout d'arbres aux fleurs épanouies, aux feuilles douces, séduisantes, touffues, pleines de frais ombrages, aux branches courbées sous le poids des fruits, cousues de troupes charmantes de kokilas mâles, ils se complurent à voir là des lacs divers, aux belles formes, aux ondes limpides, brillant partout de lotus et de nélumbos.

11,058—11,059—11,060—11,061.

L'haleine du vent y touchait doucement avec des senteurs pures, réjouissant, seigneur, tous les fils de Pândou avec Draâupadî. 11,062.

Pendant que ces magnanimes contemplaient, le long de la grande Vadarî, la Bhâgîrathî aux charmants tîrthas, aux bras immaculés, aux jongles de perle et de corail, fraîche, ornée d'arbres, pleine de fleurs célestes, accroissant la joie de l'âme, 11,063—11,064.

Les fils de Kountî, voués à la plus grande pureté, rassasièrent les Dieux et les rishis avec l'onde pure de la Bhâgîrathî dans ce lieu, où il était extrêmement difficile de marcher, où circulaient les Dévarshis. Là, rassasiant *d'eau* et murmurant la prière, les héroïques rejetons de Kourou, les plus grands des hommes, habitèrent, accompagnés des brahmes. Les Pândouides, tigre des hommes, semblables à des Immortels, s'y plurent à contempler les divers amusements de Krishnâ.

11,065—11,066—11,067—11,068.

Ces vaillants héros, voués à la plus grande pureté, habitèrent là six jours, avec le désir de voir Dhanandjaya.

Le vent, soufflant au nord-est en liberté, apporta un lotus divin à mille feuilles, image du soleil. 11,069—11,070.

Pântchâlî vit cet enfant des eaux ravissant, pur, à la céleste odeur, que le vent avait apporté et qui était tombé sur la terre. 11,071.

La belle, à l'aspect de ce beau lotus nompareil, tint, dans sa joie profonde, sire, ce langage à Bhîmaséna :

« Vois, Bhîma, cette fleur divine, bien éclatante, sans égale, douée de la conservation du parfum et qui est la joie de mon âme. 11,072—11,073.

» Je la donnerai à Dharmarâdja, quand nous serons de retour à l'hermitage de Kâmyaka : va chercher de ces fleurs, fléau des ennemis, pour l'amour de moi. 11,074.

» Si je te suis agréable, fils de Prithâ, fais cette chose, qui est considérable *à mes yeux*; je désire rapporter cette fleur à l'hermitage du Kâmyaka. » 11,075.

Quand elle eut parlé ainsi à Bhîmaséna, la Dame sans défaut, aux angles charmants des yeux, s'approcha de la fleur et la recueillit alors pour Dhamarâdja. 11,076.

Connaissant le dessein de l'épouse royale et désirant faire une chose agréable à celle, qu'il aimait, Bhîma à la grande force s'avança, la face tournée au vent, d'où cette fleur était venue, et s'approcha avec empressement, désireux de cueillir les autres fleurs. 11,077—11,078.

Irrité comme le roi des animaux ou comme un éléphant en rut, il prit son arc au dos en or et ses flèches pareilles au poison des serpents. 11,079.

Tous les êtres virent ce héros au grand arc, aux grandes flèches : ni l'émotion, ni le trouble, ni la langueur, ni

l'effroi, n'habita jamais dans ce Prithide, fils du Vent; et, se confiant à la force de ses bras, il désirait faire une chose agréable à Draâupadî. 11,080—11,081.

Affranchi du délire de la peur, l'homme fort vola sur la montagne à la surface de saphyr, cachée sous les arbres, les arbrisseaux et les lianes. 11,082.

Le vainqueur des ennemis parcourut cette belle montagne, hantée par les Kinnaras, variée de métaux, d'arbres, de quadrupèdes et d'oiseaux, composant toutes les espèces, 11,083.

Douée de toutes les parures, élevée comme un bras de la terre. Les yeux fixés *en bas*, songeant au projet de la reine, il allait partout dans ces plateaux délicieux du Gandhamâdana, parcourus des abeilles et résonnant des ramages du kokila mâle. 11,084—11,085.

Cet homme à la valeur sans mesure y tenait ses yeux, son âme, son oreille attachés; ce héros à la grande splendeur respirait, comme un éléphant libre au temps dn rut, l'odeur, qui s'élevait, née des fleurs de toutes les espèces. Il était éventé par l'haleine, que soufflait son père sur le Gandhamâdana, vent très-pur, frais au toucher et qni sentait le parfum des fleurs en tontes les saisons : son père lui enlevait la fatigue, et la joie hérissait son poil sur les membres. 11,086—11,087—11,088.

Ce dompteur des ennemis, il vit alors pour une fleur ce lieu, qu'habitaient les Yakshas, les Gandharvas, les chœurs des brahmarshis et les Dieux. 11,089.

Il y avait des séparations de brillants métaux, d'argent, d'antimoine et d'or, faites par des feuilles inégales, comme par des doigts imprégnés d'onguent. 11,090.

Couvert des eaux sorties des sources et répandues sur

les flancs, telles que des colliers de perles attachés aux seins, il semblait danser avec une partenaire. 11,091.

Il avait des grottes d'eaux et des cataractes, qui faisaient éruption de la voûte des belles cavernes, comme de magnifiques paons, qui dansaient au bruit des noûpouras agités aux pieds des Apsaras. 11,092.

La surface des rochers en pierreries, broyée par le bout de la trompe des éléphants éthérés, ressemblait à un ançouka détaché par les eaux mouvantes sorties des rivières.

Le guerrier était regardé avec curiosité par des antilopes, qui ne connaissaient pas la peur, qui se promenaient sans crainte, achevant leur bouchée d'herbe.

Le fortuné fils du Vent marchait, l'âme joyeuse, plus d'une fois en se jouant, agitant par sa fougue les différentes espèces de lianes. 11,093—11,094—11,095.

Jenne, ayant le corps d'un lion, la couleur semblable à celle de l'or, grand, avec de beaux yeux, s'efforçant d'accomplir le désir de son épouse. 11,096.

Il avait le courage d'un éléphant en rut, l'impétuosité d'un éléphant en rut, les yeux rouges d'un éléphant en rut, la résistance d'un éléphant en rut. 11,097.

Il était contemplé par les épouses des Yakshas et des Gandharvas, défendues aux regards, assises à côté de leurs époux et subjuguées par ses actions. 11,098.

Jouant comme une nouvelle incarnation de la beauté, le Pândouide allait sur les délicieux plateaux du Gandhamâdana, se rappelant les divers et nombreux déboires causés par Douryodhana et s'efforçant de faire ce qui était agréable à Draâupadî, dans son séjour au milieu des forêts. 11,099—11,100.

Il pensait : « Que va faire le noble Youddhishthira,

maintenant qu'Arjouna est monté au Swarga et que je suis parti à la recherche d'une fleur? 11,101.

» Par amitié et par défiance de sa force, Youddhishthira, le meilleur des hommes, ne permettra sans doute pas à Nakoula et à Sahadéva de s'éloigner. 11,102.

» Comment obtiendrai-je promptement cette fleur? » Ainsi songeant, le tigre des hommes se mit en route et l'éclat de son visage tomba. 11,103.

Attachant la vue de son âme sur les plateaux fleuris de cette montagne, Bhîma allait à grands pas faire la provision, que Draâupadî lui avait demandée. 11,104.

Vrikaudara, qui avait la rapidité du vent, ébranlait la terre sous ses pas, comme un vent d'orage, et semait la terreur parmi les troupeaux d'éléphants. 11,105.

Guerrier à la grande force, il écrasait les quadrupèdes, les tigres et les lions; agile et vigoureux, il broyait, il déracinait les grands arbres. 11,106.

Le fils de Pândou arrachait par sa fougue les lianes et les plantes grimpantes; elles gémissaient sur le haut des montagnes, comme un éléphant, qui pousse des cris furieux, tels que le nuage avec l'éclair. Réveillés par ce vaste bruit de Bhîma, 11,107—11,108.

Les tigres abandonnaient leurs cavernes, les hôtes des bois se couchaient, les oiseaux prenaient leur volée, les troupes de gazelles s'enfuyaient effrayées. 11,109.

Les ours désertaient les arbres, les serpents quittaient leurs repaires, les grands lions bâillaient et les buffles regardaient. 11,110.

Intimidés par lui, les éléphants, environnés de leurs éléphantes, abandonnaient ce bois et s'en allaient dans une autre grande forêt. 11,111.

C'était un cri confus de sangliers, d'antilopes, de lions, de tigres, de chacals en troupes, de gayals et de buffles, habitants du bois. 11,112.

Les oies rouges, les coqs, les poules d'eau, les cygnes, les canards, les pélicans, les perroquets, les kokilas, les hérons de courir éperdus à tous les points de l'espace. 11,113.

Les autres éléphants orgueilleux, accablés des reproches de leurs éléphantes, les tigres et les lions irrités, se portaient contre Bhimaséna, 11,114.

Lâchant la fiente et l'urine, l'âme agitée par la terreur, la gueule béante, grandement épouvantables, ils jetaient des rugissements d'épouvante. 11,115.

Ensuite le vigoureux Pândouide, fils du Vent, recourant à la force de ses bras, tua de colère à coups de poing les autres éléphants par un éléphant et les autres lions par un lion. Frappés par Bhima, les hyènes, les tigres et les lions abandonnaient d'une manière effroyable la fiente et l'urine sous la crainte, et périssaient. Le fortuné et vigoureux fils de Pândou, laissant leurs cadavres, entra promptement dans la forêt, emplissant de bruit tous les points de l'espace. Le guerrier aux longs bras vit sur les plateaux du Gandhamâdana,

11,116—11,117—11,118—11,119.

Un beau groupe de bananiers, haut de plusieurs yodjanas, et l'homme à la grande force s'approcha de lui rapidement pour l'ébranler. 11,120.

Il brisa différents arbres, comme un éléphant assiégé, et déracina le tronc de ce bananier, qui surpassait en hauteur un grand nombre de palmiers surétagés. 11,121.

Bhima à la bien vive splendeur, le plus fort des forts,

criant tel qu'un fier Vishnou, l'eut bientôt arraché de tous les côtés. 11,122.

Après, il attaqua de nombreux et gigantesques animaux : rourous, éléphants, lions, hippopotames, qui avaient leurs repaires dans les eaux. 11,123.

A ce fracas, à ce tumulte de Bhîma, les volatiles et les quadrupèdes, placés dans les autres bois, de trembler.

A peine entendu ce bruit, envoyé par les oiseaux et les gazelles, les volatiles de fuir en l'air par milliers, leurs ailes humides d'eau. 11,124—11,125.

Le plus grand des Bharatides, observant que ces troupes d'oiseaux étaient mouillées, les suivit elles-mêmes, et se trouva dans un délicieux et vaste lac, 11,126.

Dont les eaux stagnantes étaient, pour ainsi dire, éventées par des groupes de bananiers d'or, secoués au léger souffle du vent et qui passaient de l'un à l'autre rivage. 11,127.

Descendu en ce lac aux nombreux lotus et nélumbos, le vigoureux s'y joua avec sa force, comme un grand éléphant en liberté. 11,128.

Quand il s'y fut amusé bien long-temps, l'homme à la splendeur infinie remonta et se rendit promptement au bois, ombragé d'arbres nombreux. 11,129.

Le Pândouide remplit sa conque de tout son souffle, il sonna et le vigoureux Bhîma fit retentir les points de l'espace au bruit de ses bras frappés avec ses mains.

Les cavernes de la montagne mugirent, pour ainsi dire, au bruit de sa conque, au son de Bhîmaséna, au fracas terrible de ses bras. 11,130—11,131.

A l'audition de ce bruit des mains sur les bras, semblable au rugissement de la foudre, les lions, endormis

dans les cavernes des montagnes, répondirent par un vaste cri. 11,132.

Un long barrit, qui remplit la montagne, fut aussi rendu par les éléphants, Bharatide, tremblant d'effroi au cri des lions. 11,133.

A cette plainte, jetée par les plus forts des pachydermes, reconnaissant Bhîmaséna, son frère, Hanoûmat de fermer, à cause de Bhîma, la voie, qui mène au ciel : « Qu'il n'aille pas, se dit-il, par cette route ! » 11,134—11,135.

Le chemin, orné avec des groupes de bananiers, n'ayant plus qu'une voie, quand il eut fermé le chemin, pour la conservation de Bhîma, son frère : 11,136.

« Que le fils de Pândou n'encourre pas, ou la violence, ou la malédiction ! » Ainsi au milieu des groupes de bananiers pensait le singe au grand corps, appelé Hanoûmat ; et il bâillait, car, dans les massifs de bananiers, il ne peut manquer d'être sous la puissance du sommeil.

11,137—11,138.

Et, tout en bâillant, il se battait *les flancs* avec le bruit du tonnerre d'Indra, sous les coups de sa bien large queue, élevée comme un drapeau de Çakra. 11,139.

La montagne renvoya de tous les côtés par les bouches de ses cavernes le bruit de cette queue, tel qu'un taureau mugit un son de la gorge. 11,140.

Au fracas du battement de cette queue, la grande montagne émue, aux cîmes bouleversées, se rompit de toutes parts. 11,141.

Le bruit de cette queue se répandit sur les plateaux divers de la montagne, étouffant le bruit des éléphants dans la fièvre du rut. 11,142.

Ce fracas entendu, tous les poils horripilés sur tous les

membres, Bhîmaséna de gagner le bois des kadalîs, cherchant la cause d'où venait un tel son. 11,143.

Le guerrier aux bien longs bras vit alors ce roi des singes, qui se tenait au milieu du bois des bananiers sur la vaste surface d'une roche. 11,144.

Il était difficile à regarder comme la chute de la foudre; il était d'un noir, qui se déteint sur le jaune, comme la chute de la foudre; il avait le bruit de la chute de la foudre; il était mobile comme la chute de la foudre.

Il avait le col court, gras; un swastika était déposé au centre de ses bras; ses lombes et le milieu de sa taille se rattachaient parfaitement au corps des épaules.
11,145—11,146.

Sa tête était légèrement inclinée, ses longs poils étaient droits; sa queue, remontant jusqu'au milieu du corps, brillait comme un drapeau. 11,147.

Ses lèvres étaient courtes, sa langue couleur de cuivre; son visage était rouge de terre; son sourcil, mobile; il faisait claquer ses longues dents; les ordinaires étaient embellies de sommets aigus et blancs. 11,148.

Bhîma vit sa face comme une lune, environnée de rayons : elle était ornée de dents blanches, plantées dans les intervalles de sa bouche. 11,149.

Ce singe à la grande splendeur avait comme des faisceaux d'açokas, mêlés au faisceau de ses cheveux, et se tenait d'un corps enflammé au milieu des bananiers faits d'or, comme un feu entouré de ses brillantes splendeurs. Il regardait de ses yeux doux et bruns le vainqueur des ennemis. 11,150—11,151.

Le sage Bhîma aux longs bras vit seul dans ce vaste bois ce singe au corps immense, à la grande force, qui

fermait la route du Swarga et se tenait immobile comme l'Himâlaya. Le vigoureux guerrier s'avança vers lui d'un pas rapide et sans crainte. 11,152—11,153.

Le fort de lui adresser un terrible cri de guerre, semblable au fracas de la foudre. A ce bruit de Bhîma, les volatiles et les quadrupèdes de trembler. 11,154.

Hanoûmat, au grand courage, ouvrant un peu les yeux, vit de ses regards doux et bruns ce héros, qu'agitait le mépris. 11,155.

Bhîma s'approcha de lui en souriant et le singe lui tint ce langage : « Pourquoi es-tu en colère ? J'étais paisiblement endormi, et tu m'as réveillé. 11,156.

» Toi, qui as la science, ne dois-tu pas exercer la compassion envers tous les êtres ? Nous ne connaissons pas le devoir, nous, qui avons des animaux pour mère. 11,157.

» Mais les hommes, doués de raison, pratiquent la compassion à l'égard des êtres, comment te livres-tu à des actions cruelles, qui souillent le corps, la parole et l'âme?

» Les gens sensés de ton espèce s'attachent à réprimer ceux, qui étouffent le devoir. Mais tu ne connais pas le devoir, ni toi, ni les savants, instruits par toi, 11,158—11,159.

» Vous, qui tuez les animaux dans votre ignorance par étroitesse d'esprit ! Dis ! qui es-tu ? Pourquoi es-tu venu dans cette forêt ? Quel est *ce dessein*, 11,160.

» Abandonné par les enfants de Manou et par les hommes d'une telle nature ? Où faut-il aujourd'hui que tu ailles ? Dis-le-moi, ô le plus grand des hommes. 11,161.

» On ne peut s'avancer plus loin dans cette montagne d'un accès bien difficile : il n'y a pas d'autre chemin ici, héros, que la voie fortunée. 11,162.

» Cette route du monde des Dieux fut toujours impossible à tenir par les enfants de Manou : c'est par compassion que je te l'ai fermée! écoute-moi, héros. 11,163.

» Tu ne peux aller au-delà; renonce à ton dessein, seigneur : que la bien-venue te soit donnée ici maintenant de toutes les manières! 11,164.

» Mange ces fruits et ces racines, semblables à ceux des Immortels, et retourne sur tes pas; tu n'obtiendras point la mort en vain, 11,165.

» Si je puis te faire accepter une parole utile, ô le plus grand des enfants de Manou. » 11,166.

Ce langage du sage Indra des singes entendu, le héros Bhîmaséna, qui traîne sur un champ de bataille le corps des ennemis, répondit en ces termes : 11,167.

« Qui es-tu! Ou pourquoi as-tu pris ce corps d'un singe? Le kshatrya, de qui la caste suit immédiatement celle du brahme, t'interroge. 11,168.

» Je suis un rejeton de Kourou, je suis de la famille de Lunus, je fus porté enfant dans le sein de Kountî; je suis un Pândouide, fils du Vent, et je me suis rendu célèbre sous le nom de Bhîmaséna. » 11,169.

Dès qu'il eut, en souriant, reçu ces mots du héros de Kourou, le fils du vent, Hanoûmat répondit ainsi à l'autre fils du vent : 11,170.

« Je suis un singe; je ne te donnerai pas la route, comme tu la désires, allons! va! retourne sur tes pas; échappe au fer, qui menace ta vie! » 11,171.

« Le fer soit! répondit Bhîmaséna, ou telle autre chose, sur laquelle je ne t'interroge pas. Accorde-moi la route, singe : lève-toi! Ne reçois pas de moi un trouble de l'esprit! »

« Il m'est impossible de me lever; une maladie m'accable,

reprit Hanoûmat. S'il faut que tu ailles nécessairement, saute et passe par-dessus moi. » 11,172—11,173.

Bhîma dit :

« Le paramâtma était sans qualités : il prit un corps et des qualités avec lui. Je ne dédaigne pas ce qui est à distinguer par la science, et je ne le franchis pas d'un saut.

» Mais, si je ne puis connaître ici par les divins Çâstras la cause idéale des êtres, je franchirai, et toi et la montagne, comme jadis Hanoûmat a franchi la mer. »

11,174—11,175.

Hanoûmat reprit alors :

« Quel était ce nommé Hanoûmat, par qui la mer fut traversée? Je t'adresse cette demande, ô le plus vertueux des hommes : raconte-moi cela, s'il t'est possible. »

« Ce héros fortuné des singes, répondit Bhîma, était mon frère, digne d'éloges ; il était doué de force, de courage et d'intelligence; il est beaucoup parlé de lui dans le Râmâyana. 11,176—11,177.

» La mer étendue sur cent yodjanas, fut, d'un seul vol, franchie par cet Indra des singes pour l'épouse de Râma. 11,178.

» Ce héros à la grande vigueur était l'égal de mon frère; je ressemble à celui-ci par la force ; et je suis capable de t'arrêter par le combat, la puissance et l'énergie. 11,179.

» Lève-toi ! Livre-moi le passage ! Vois ma valeur à l'instant même ! ou je te précipiterai dans les demeures d'Yama, si tu n'accomplis ma parole. » 11,180.

Voyant qu'il était enivré de sa force, orgueilleux de la vigueur de ses bras, Hauoûmat rit dans son cœur et lui répondit en ces termes : 11,181.

« Pardonne-moi ! La vieillesse m'ôte la force de me le-

ver, mortel sans péché. Mais, par compassion, lève un peu cette queue ; et passe ! » 11,182.

A ces mots d'Hanoûmat, Bhîma, fier de la vigueur de ses bras, pensa dans son esprit qu'il était absolument dépourvu de force et de puissance. 11,183.

Il s'empressa de prendre par la queue ce singe, dénué de force et de vigueur : « Je vais le conduire ici dans l'instant même, *pensa-t-il*, à partager la demeure de la mort ! » 11,184.

Il prit cette queue de la main gauche ; mais, en dépit de son mépris, Bhîma ne put remuer ce membre du grand singe.

Il voulut avec ses deux bras lever en l'air cette queue haute comme l'arc d'Indra ; mais le vigoureux Bhima ne put même la soulever avec ses deux bras.

11,185—11,186.

Le sourcil levé, roulant ses yeux, ridant son visage par la contraction des sourcils, Bhîma couvrit ses membres de sueur, sans réussir à la soulever. 11,187.

Bien doué, redoublant d'efforts, essayant de relever cette queue, le fils de Kountî finit par se placer à côté du singe, le visage incliné par la honte, et, se prosternant, les mains jointes, lui parla en ces termes : « Sois-moi favorable, tigre des singes : que mes mauvaises paroles me soient pardonnées ! 11,188—11,189.

» Si tu es un Siddha, ou un Dieu, ou un Gandharva, ou même un Gouhyaka, réponds d'après mon désir, toi, que j'interroge : qui es-tu, toi, qui portes la forme d'un singe ?

» Si ce n'est pas un mystère, héros aux longs bras, si cela peut être entendu par moi, je te le demande, mortel sans péché, je suis comme un disciple venu vers toi. »

11,190—11,191.

Hanoûmat répondit :

« Écoute entièrement, fils vaillant de Pândou, tout ce qui est dans ma connaissance l'objet de ta curiosité.

» Le Vent m'a donné le jour dans l'âge du monde au sein de l'épouse de Kéçarî et mon nom de singe, guerrier aux yeux de lotus, est Hanoûmat. 11,192—11,193.

» Les rois des singes et les bergers des troupeaux de singes, tous ces optimates à la grande vigueur partageaient leurs hommages entre Sougrîva, le fils du soleil, et Bâli, le fils du vent ; mais une amitié, ô toi, qui traînes les cadavres des ennemis, telle que l'amitié du feu et du vent, m'unissait à Sougrîva. 11,194—11,195.

» En but pour un certain motif aux persécutions de son frère, Sougrîva longtemps habita avec moi sur le Rishyamoûka. 11,196.

» *Dans ce temps* vivait un héros à la grande force, nommé Râma, le fils de Daçaratha : c'était Vishnou même, qui sous la forme humaine, parcourait la surface de la terre. 11,197.

» Le plus habile des archers, il se confina dans le bois Dandaka avec son épouse, avec son frère puîné, avec son arc, désirant faire une chose agréable à son père.

» Son épouse lui fut alors enlevée du Djanasthâna avec le secours de la violence et l'aide d'un travestissement par l'Indra des Rakshasas, le puissant et cruel Râvana, 11,198—11,199.

» Qui employa, monarque des hommes, le Démon Marîtcha à tromper ce tigre des hommes sous la forme d'une gazelle admirablement faite avec des portions variées de pierreries et d'or. 11,200.

» *Veuf de* son épouse enlevée, le rejeton de Raghou,

accompagné de son frère, et cherchant sa femme, vit sur la cîme d'une montagne Sougrîva, le plus grand des singes. 11,201.

» Une amitié fut nouée entre lui et le Raghouide, par qui Bâli fut tué et Sougrîva consacré sur le trône.

» Ayant pris les rênes dn royaume, Sougrîva d'envoyer les singes par centaines et par milliers à la recherche de Sîtâ. 11,202—11,203.

» Alors, suivi par des kotis de simiens, je m'avançai, puissant héros, vers la contrée méridionale, cherchant la princesse enlevée. 11,204.

» Là, un bien magnanime vautour, nommé Sampâti, nous donna la nouvelle que Sîtâ était dans le palais de Râvana. 11,205.

» Moi, pour le succès de l'affaire tentée par Râma aux travaux infatigables, je me hâtai de franchir la mer, étendue sur une largeur de cent yodjanas. 11,206.

» Quand j'eus traversé par ma vigueur l'onde salée, habitation des makaras, je vis dans le palais de Râvana, ô le meilleur des Bharatides, la fille du roi Djanaka, Sîtâ, semblable à une fille des Dieux. Je m'abouchai avec la princesse du Vidéha, épouse du Raghouide.

11,207—11,208.

» Je brûlai entièrement Lankâ avec ses portes arcadées, ses remparts et ses chambres sur les terrasses : j'y retournai et j'y proclamai de nouveau le nom de Râma!

» A peine eut-il entendu mon discours, ce prince aux yeux de lotus bleu fit construire aussitôt dans le sein de la mer pour son armée un pont, que la réflexion avait précédé. 11,209—11,210.

» Environné par des kotis de simiens, le héros traversa

la grande onde salée; il tua les Rakshasas mêmes. 11,211.

» Il immola en bataille l'auteur des larmes du monde, Râvana, le monarque des noctivagues avec ses parents, ses frères, ses fils et son armée de Rakshasas. 11,212.

» Il sacra sur le trône à Lankâ pour roi des Rakshasas le vertueux Vibhîshana, rempli de dévouement et qui aimait les gens, que le dévouement attachait aux personnes.

» Quand il eut recouvré son épouse, perdue comme l'audition des Védas, le rejeton de Raghou, Râma à la haute renommée, s'en retourna avec elle en grande hâte à sa ville; et le seigneur habita désormais Ayodhyâ, imprenable aux ennemis. 11,213—11,214—11,215.

» Quand Râma aux yeux de lotus bleu fut rétabli dans son royaume, je sollicitai une grâce de ce prince, le plus vertueux des rois : 11,216.

« Puissé-je vivre aussi long-temps, meurtrier des ennemis, que les mondes rediront tes actions, Râma. » Voilà comme je lui parlai, et il me répondit : « Qu'il en soit ainsi ! » 11,217.

» Toujours placé ici, je trouve en ces lieux, par la grâce de Sîtâ, une nourriture céleste, Bhîma, et telle que je l'ai désirée. 11,218.

» Dix milliers et dix centaines d'années, Râma a exercé l'empire; ensuite, il s'en est retourné dans son palais *du ciel*. 11,219.

» Toujours chantant ici les actions de ce héros, les Apsaras et les Gandharvas, mon irréprochable frère, enchantent mes oreilles. 11,220.

» Ce chemin, rejeton de Kourou, ne doit pas être foulé par les mortels : c'est pour cela que je t'ai fermé cette route, hantée par les Dieux. 11,221.

» Que personne n'ait occasion d'opprimer ou de maudire! me suis-je dit, enfant de Bharata. Cette route céleste est réservée aux Dieux : les fils de Manou n'y entrent pas! 11,222.

» Tel est ce lac, cause de ta venue en ces lieux. »

A ces mots, l'auguste Bhîmaséna aux long bras, joyeux, l'âme allègre, s'étant incliné devant son frère, dit avec une voix tendre au roi des singes, Hanoûmat : « Il n'est pas d'homme plus fortuné que moi, qui ai pu voir ta noble personne. 11,223—11,224—11,225.

» La satisfaction, qui me procure ta vue, est une bien grande faveur, qui m'est donnée. Mais je voudrais qu'il te plût maintenant d'accomplir ainsi les désirs de mon âme. 11,226.

» Je voudrais contempler la forme incomparable, que tu pris, héros, alors que tu traversas la *grande* mer, séjour des makaras. 11,227.

» Je serai ainsi satisfait, et j'écouterai ta parole. » A ces mots, le singe vigoureux lui répondit en riant :

« Il n'est possible, ni à toi, ni à un autre, quel qu'il soit, de voir cette forme. La condition du temps était alors différente; elle n'existe plus maintenant. 11,228—11,229.

» Autre était le temps de l'âge Krita, autre celui du cycle Trétâ, autre le temps de l'âge Dwâpara : ce siècle est celui de la destruction; et cette forme n'existe plus maintenant pour moi. 11,230.

» La terre, les arbres, les rivières, les montagnes, les Siddhas, les Dieux et les maharshis suivent le temps, comme les existences dans chaque youga. 11,231.

» Les esprits, les corps, les formes meurent et re-

naissent tour à tour. Ainsi, qu'il te suffise de voir, propagateur de la race de Kourou, la forme, que j'ai maintenant. 11,232.

» Je suis mon youga : il est, certes ! bien difficile de vaincre le temps. » — « Raconte quel fut l'esprit de chaque youga, reprit Bhîma, quelle était la manière de vivre en tel ou tel youga, quels sentiments on avait sur le juste, l'utile et l'agréable ; en quoi consistait l'œuvre, l'énergie, ce qui était et n'était pas. » Hanoûmat répondit : « L'âge Krita, mon enfant, était celui, où régnait la vertu éternelle. 11,233—11,234.

» Dans ce temps, le plus grand des yougas, tout est fait et n'est pas laissé à faire. Là ne s'affaissent pas les vertus, ne périssent pas les créatures. 11,235.

» C'est de là que vint le nom de Krita-youga. Le temps allait aux qualités. Il n'y avait alors, mon enfant, ni Dieux, ni Dânavas, ni Gandharvas, ni Yakshas, ni Rakshasas, ni Pannagas ; il n'y avait, ni vente, ni achat ; on ne distinguait pas un Yadjous, ni un Rig, ni un Sâma : on n'y connaissait pas les sacrifices humains. 11,236—11,237.

» Le devoir était alors de renoncer au fruit, après qu'on avait médité sur le fruit : il n'y eut, toute la durée de cet youga, ni maladies, ni perte des sens. 11,238.

» Il n'y avait alors, ni malédiction, ni pleurs, ni orgueil, ni aversion, ni guerre, combien moins la paresse ! ni haine, ni improbité, 11,239.

» Ni crainte, ni même souci, ni jalousie, ni envie. La cause incorporelle régnait seule ; c'était la route suprême des Yoguis. 11,240.

» L'âme de tous les êtres, Nârâyana était blanc alors. Le brahme, le kshatrya, le vaîçya et le çoûdra con-

servaient chacun ses distinctions originelles. 11,241.

» Dans cet âge Krita, les créatures aimaient leurs occupations : elles n'avaient qu'une même habitation, un même genre de vie, une même science. 11,242.

» Livrées alors aux mêmes œuvres, les castes atteignaient le devoir : elles n'avaient qu'un même Dieu ; elles suivaient les mêmes cérémonies, la même règle, la même prière. 11,243.

» Les devoirs, *qui sont aujourd'hui* séparés, suivaient les mêmes Védas ; on était livré seulement au devoir ; on obtenait la voie suprême d'un fruit involontaire par une œuvre, unie au temps et jointe aux quatre conditions de la vie. Ce devoir aimable était associé à l'absorption dans l'âme universelle. 11,244—11,245.

» Dans l'âge Krita, le quadrupède était soumis toujours aux quatre classes. Tel était ce cycle, nommé l'âge Krita, dépourvu des trois qualités. 11,246.

» Écoute maintenant ce que fut l'âge Trétâ. Le sacrifice a lieu dans cet âge : la vertu est diminuée d'un pied et Atchyouta y prend de la passion. 11,247.

» Les hommes, occupés de la vérité, y sont livrés à l'observance des cérémonies : c'est alors que commencent les sacrifices, les devoirs et les différents rites. 11,248.

» Dans l'âge Trétâ, le fruit de la charité et des cérémonies suit les volontés des êtres ; et les hommes adonnés à l'aumône et à la pénitence ne s'éloignent jamais de la vertu. 11,249.

» Ils furent dans cet âge fermes dans le devoir et occupés de cérémonies religieuses. Le devoir est sur deux pieds en l'âge Dwâpara. 11,250.

» Vishnou prend la couleur jaune et le Véda est par-

tagé en quatre. Différents Védas circulent, comme les Quatre-Védas, le Véda des femmes, les Deux-Védas, les Seuls-Védas, le Véda-sans-Ritch, et d'autres. Dans les Çâstras ainsi brisés, la cérémonie est entraînée de divers côtés. 11,251—11,252.

» Les créatures, qui ont commencé par l'aumône et la pénitence, tombent dans la qualité de passion; et le commandement, que prescrit un seul Véda, donne naissance à plusieurs rédactions des Védas. 11,253.

» La chute de la qualité Sattwa empêche tout homme de rester ferme dans la vérité; et, déchus de cette qualité Sattwa, ils sont envahis par les nombreuses maladies.

» Alors coururent les désirs, ouvrage du Destin, par lesquels, sans cesse tourmentés, les enfants de Manou endurent de bien cruelles souffrances. 11,254—11,255.

» Aux uns le désir de l'amour, aux autres le désir du Swarga fait célébrer des sacrifices, et c'est ainsi que, parvenus à l'âge Dwâpara, les créatures périssent hors de la justice. 11,256.

» La vertu, fils de Kountî, se tient sur un seul pied dans l'âge Kali. Arrivé dans cet âge ténébreux, Kéçava devient noir. 11,257.

» Le devoir, la cérémonie, le sacrifice et la conduite suivant les Védas s'éteignent : on voit circuler dans le monde les calamités des temps, les maladies, la paresse, les péchés, la colère et sa suite, les soucis, la crainte et la famine. Ces temps arrivés, la vertu périt de nouveau. 11,258—11,259.

» La vertu n'étant plus, le monde périt à son tour; avec le monde expiré, meurent ensuite les puissances divines, qui donnent le mouvement au monde. 11,260.

» Les vertus, faites pour la perte de l'youga détruisent les désirs. Tel est cet âge, nommé Kali, qui a commencé, il n'y a pas long-temps. 11,261.

» Ceux, qui vivent d'une longue vie, éteignent en eux cette impulsion à suivre l'youga. Voilà, dompteur des ennemis, les choses à ma connaissance, sur lesquelles était dirigée ta curiosité. 11,262.

» Quel homme, s'il a de la science, attacherait son désir à des choses inutiles? Je t'ai raconté, guerrier aux longs bras, tous les quatre Yougas, sur lesquels tu m'as interrogé. Que le bonheur t'accompagne! Va! »

11,263—11,264.

Bhîmaséna lui répondit :

« Je ne m'en irai à aucun prix sans que je n'aie vu ton ancienne forme. Si tu veux m'être agréable, montre-toi à mes yeux toi-même. » 11,265.

A ces mots de Bhîma, le singe fit un sourire, et lui apparut sous la forme, qu'il portait dans la traversée de la mer. 11,266.

Désirant exécuter une chose agréable à son frère, il se fit un bien grand volume, et augmenta au plus haut degré son corps par l'extension de sa longueur. 11,267.

Le singe à la splendeur sans mesure se tint devant lui, couvrant le massif des arbres bananiers et dépassant la montagne par son élévation. 11,268.

Les yeux rouges, les dents aiguës, le visage courbé par la contraction des sourcils, son grand corps ressemblait par sa hauteur à une seconde montagne, 11,269.

Déroulant sa longue queue, le singe demeura, occupant tous les points de l'espace. Le rejeton de Kourou, Bhîma, vit cette grande forme de son frère, comme un soleil

par ses rayons et telle qu'une montagne d'or; il resta, saisi d'étonnement et s'en réjouit mainte et mainte fois. 11,270—11,271.

Ayant vu l'air comme enflammé, il ferma les yeux, et Hanoûmat lui dit, en riant : 11,272.

« Tu peux voir cette forme, que j'ai ici, mortel sans péché; mais je m'accrois encore plus, autant que c'est le désir de mon cœur. 11,273.

» Mon corps, Bhîma, augmente en force incroyablement au milieu des ennemis. » Quand Bhîma, le fils du Vent, eut vu, le poil hérissé d'étonnement, ce corps merveilleux d'Hanoûmat, très-épouvantable et pareil au mont Vindhya, il dit, joignant les mains et l'âme troublée, au singe, qui se tenait devant lui : « Raccourcis toi-même, auguste seigneur à la grande vigueur, cette vaste mesure de ton corps; je ne puis en effet soutenir ta vue, comme celle du soleil élevé sur l'horizon. 11,274—11,275—11,276—11,277.

» Tu es immesurable, héros, inabordable; tu ressembles au mont Maînaka; l'étonnement de mon âme est maintenant immense. 11,278.

» *Je ne m'étonne plus* que Râma, toi-même étant à ses côtés, ait affronté Râvana! Appuyé sur la force de ton bras, tu es capable d'exterminer en un seul instant Lankâ, ses chars et ses guerriers. Fils de Mâroute, il n'existe rien, que tu ne puisses atteindre. 11,279—11,280.

» Râvana ne suffisait pas en bataille avec son armée contre toi seul! » A ces mots de Bhîmaséna, Hanoûmat, le plus grand des singes, 11,281.

Répondit ces mots d'une voix douce et profonde : « Il en est ainsi que tu le dis, rejeton puissant de Bharata, ce

vil Rakshasa n'était pas suffisant contre moi. Mais si Râvana, l'épine du monde, fût tombé sous mes coups, 11,282—11,283.

» La gloire du Raghouide s'éteignait : c'est là ce que j'ai considéré. Cet opprobre des Rakshasas, au contraire, tombant avec son armée, sous les coups de ce héros,

» Il remmènera Sîtâ dans sa ville et fera dire sa gloire aux hommes. Va donc, mortel à la grande science, qui te complais en ce qui est agréable et utile à ton frère. 11,284—11,285.

» Que le Vent te protége en ce voyage heureux et sans blessure! Voici la route, ô le plus vertueux des Kourouides, qui mène à la forêt des lotus célestes. 11,286.

» Tu verras le jardin de l'Immortel; qui distribue à son gré les richesses; il est défendu par des Yakshas et des Rakshasas. Tu ne dois pas y faire une collecte de fleurs par la violence. 11,287.

» Il faut les considérer, un homme surtout! comme des choses célestes. C'est par les prières, ô le plus grand des Bharatides, l'offrande en l'honneur de tous les êtres, l'oblation de beurre clarifié et la dévotion, qu'on se rend favorables les objets divins. Ne commets pas de violence, mon enfant : observe ton devoir, 11,288—11,289.

» Attaché au devoir de ta caste, pense que c'est le premier devoir et suis-le. Quiconque connait le devoir, recherche les vieillards. 11,290.

» Là où le vice est appelé vertu et la vertu est nommée le vice, il est possible, *mais* à des hommes semblables à Vrihaspati, de connaitre le juste et l'utile. 11,291.

» C'est le hasard, qui sert à discerner là, où les hommes sans intelligence sont livrés à l'erreur de l'esprit :

le devoir procède de la conduite, les Védas sont fondés sur le devoir ; 11,292.

» Les sacrifices naissent des Védas, les Dieux commencent avec les sacrifices. Les divinités ont pour base les sacrifices appelés la règle de la conduite suivant les Védas.

» Les hommes vivent de préceptes édictés par Ouçanas et Vrihaspati. Il faut retirer la brebis, la chèvre et la vache avec leurs nourritures des choses, qui sont à acheter dans la multitude des objets vendables. 11,293—11,294.

» Tout est soutenu par l'agriculture, ont dit les brahmes, qui ont parlé sur les devoirs. Il y a trois sortes d'agriculture, un système d'administration et trois sciences pour les hommes instruits. 11,295.

» Ce sont elles convenablement employées, qui règlent la marche du monde : si elle n'était pas conforme au devoir, il n'y aurait pas sur la terre d'obligations enjointes par les Védas. 11,296.

» Sans un système d'administration, le monde n'aurait aucune borne dans ses actes ; ces créatures cesseraient d'exister, si elles ne restaient dans le devoir de l'agriculture. 11,297.

» Les créatures enfantent le devoir par ces trois *sentiments* bien déterminés : la vérité est le seul devoir, le scribe unique des brahmes. 11,298.

» L'aumône, la lecture et le sacrifice sont appelés choses communes à tous ; mais la célébration des sacrifices et l'enseignement des livres saints appartiennent légitimement aux brahmes. 11,299.

» Défendre est le devoir des kshatryas, nourrir celui des vaiçyas, mais la soumission aux *trois castes* régénérées est dite le devoir des çoûdras. 11,300.

» Quant aux hommes célèbres comme des gourous et même dépourvus des vœux de la mendicité et du feu perpétuel, ton devoir est ici le devoir du kshatrya : c'est de les défendre. 11,301.

» Modeste et les sens domptés, garde ton devoir et prends conseil des vieillards, des sages, des gens, qui ont de l'intelligence et qui sont doués de la science.

» Un roi appliqué, s'il emploie convenablement la faveur et la répression, règne le châtiment en main, et le vicieux sous lui est méprisé. 11,302—11,303.

» Les bornes du monde sont alors invariables. Il faut donc qu'un *habile* espion vous informe toujours de l'état des choses sur les armées, les forteresses de l'ennemi, les lieux, *qu'il occupe*, les défilés, *qu'il garde*, sur ce qui doit être son augmentation ou sa perte, sur les oupâyas, les espions, l'intelligence, les conseils et la vigueur des rois : 11,304—11,305.

» Comment ils protégent ou répriment. C'est par l'intégrité, qu'on mène les choses à leur fin. Il faut exécuter les affaires suivant l'union de l'ensemble et des détails par la conciliation, la libéralité, la division, la rigueur et la clémence. Les systèmes de gouvernement et les espions, ô le plus grand des fils de Bharata, ont pour racine le conseil. 11,306—11,307.

» Il faut délibérer avec les brahmes un succès marqué d'une bonne consultation ; mais ne délibérez pas sur des secrets avec une femme, un sot, un enfant, un cupide, un volage, tous gens frappés avec le sceau de l'imprudence. Qu'un homme délibère sur ses affaires avec des savants et qu'il en confie l'exécution à des forts ;

11,308—11,309.

» Et à des gens capables. Évitez de toutes les manières de confier l'administration à des sots. Qu'il prépose aux choses du devoir des hommes adonnés au devoir, et remette aux savants celles, qui ont l'intérêt pour objet; qu'il donne aux femmes des eunuques et confie les choses dures à des gens durs. *De même que* la force ou l'impuissance des ennemis, *ainsi* l'intelligence dans les affaires se laisse connaître soit par les autres, soit par les siens. Répands ta faveur sur des hommes de bien, qui sont devenus tiens, grâce à l'intelligence. 11,310-11,311-11,312.

» Exerce la répression sur des hommes vils, sortis des règles. Quand le roi se tient, comme il faut, dans la répression ou la faveur, la borne du monde est alors bien observée. Ce que je viens de t'exposer, Prithide, est ton devoir rigoureux et difficile à suivre. 11,313—11,314.

» Conservant la modestie, maintiens, en partageant *ton cœur*, les observances de ta caste. Tels que les brahmes obtiennent le ciel par des sacrifices, la répression des sens, le devoir et la pénitence; tels que les vaîçyas entrent dans la voie fortunée par les devoirs, *qui leur sont propres*, les cérémonies, l'hospitalité et l'aumône : ainsi les kshatryas vont au Swarga sur la terre, en mettant leurs soins à réprimer et défendre. 11,315—11,316.

» S'ils châtient, comme il convient, affranchis de la haine et de l'amour, sans cupidité, libres de colère, ils obtiennent de partager le monde des gens de bien. »

Ensuite, ayant réduit son grand corps à sa volonté, le singe étreignit de nouveau Bhîmaséna dans ses bras.

A peine son frère l'eut-il embrassé, aussitôt expira la fatigue de Bhîma, et tout lui devint favorable.

11,317—11,318—11,319.

« Il n'existe pas sur la terre, pensa-t-il, un grand d'une force immense, qui soit égal à moi ! » Le singe, ses yeux noyés de larmes, lui adressa la parole ensuite ; 11,320.

Il dit avec amitié à Bhîma d'une voix, que ses pleurs rendaient balbutiante : « Retourne à ton habitation, héros, mais que mon souvenir revive en tes récits. 11,321.

» Tant que je me tiendrai ici, ô le plus excellent des Kourouides, je ne serai jamais célébré. C'est ici le moment et le lieu, guerrier à la grande force, de t'en aller loin de l'habitation du Dieu, qui préside aux richesses, et des épouses les plus distinguées des Dieux et des Gandharvas. Allant avec toi, Bhîma, toucher ses membres humains, je me rappellerai au souvenir de ce Vishnou, sous le nom de Râma, le descendant de Raghou, mon œil fécond, qui fait s'épanouir la joie au cœur du monde, ce soleil du lotus, qui brillait au visage de Sitâ, cet astre du jour, qui dissipait la nuit du monstre aux dix têtes ! Que cette vue de moi, héros, fils de Kountî, enfante pour toi son fruit ! 11,322—11,323—11,324—11,325.

» Comptant pour beaucoup, le sentiment fraternel, choisis une grâce, fils de Bharata. Si tu veux, j'irai à la ville, qui tire son nom des éléphants et je tuerai ces vils enfants de Dhritarâshtra. S'il le faut, je vais briser la cité à coups de pierres ! » 11,326—11,327.

» Ou j'amènerai en ta présence Douryodhana enchaîné ! Je ferai à l'heure même ce que tu désires, guerrier à la grande force. » 11,328.

Dès qu'il eut ouï les paroles de ce magnanime, Bhîmaséna d'une âme joyeuse répondit à Hanoûmat. 11,329.

« Tu as tout fait pour moi, ô le plus grand des singes ;

la félicité descende sur toi ! Je t'aime, héros aux longs bras, sois-moi favorable ! 11,330.

» Tous les enfants de Pândou ont un protecteur en toi, qui étends sur chacun d'eux ta protection, puissant *quadrumane.* Grâce à ta force, nous vaincrons tous les ennemis. » 11,331.

A ces mots, Hanoûmat répondit à Bhîmaséna : « Comme ton frère et ton ami, je ferai ce qui t'est agréable. 11,332.

« Me plongeant dans l'armée des ennemis, hérissée de traits hostiles, je rendrai par mon cri ton cri plus terrible, quand tu jetteras, héros à la grande force, ton cri de guerre. Placé comme le drapeau de la victoire, je pousserai des clameurs épouvantables, qui ôteront la vie aux ennemis et grâce auxquelles vous tuerez à plaisir. » Alors que Hanoûmat eut parlé de cette manière au fils de Pândou, il indiqua sa route à Bhîma et disparut à l'instant même. 11,333—11,334—11,335—11,336.

Quand le plus excellent des singes fut parti, Bhîma, le plus fort des forts, s'en alla par ce chemin au grand Gandhamâdana. 11,337.

Rappelant à sa mémoire le corps de ce Daçarathide, et sa beauté incomparable, il marchait, retraçant à son souvenir la magnanimité et la dignité de ce héros. 11,338.

Par le désir d'atteindre à la forêt des lotus célestes, il promenait ses yeux sur les bois et les charmants bocages,

Sur les différents arbres en fleurs, sur les lacs, les fleuves, les fourrés fleuris, variés par toutes les sortes de fleurs, 11,339—11,340.

Sur les troupeaux d'éléphants en rut, humides de boue. Il vit alors, Bharatide, des bandes de nuages, versant, pour ainsi dire, la pluie. 11,341.

Le fortuné marchait d'un pied rapide et, dans sa route, il regardait ce bois habité par des tigres, des sangliers, des buffles, des antilopes mâles, accompagnées de leurs femelles, aux mobiles angles extérieurs des yeux et la bouche remplie de nouveau gazon. Affranchi de peur, Bhîmaséna d'entrer avec courage dans la montagne. **11,342—11343.**

Sollicité, en quelque sorte, par les arbres des forêts, que le vent secouait, avec leurs tendres pousses rouges, aux senteurs infinies des fleurs, il franchit dans sa route des bois délicieux, des tîrthas, des champs de lotus, hantés d'abeilles enivrées, où des nymphées formaient eux-mêmes *comme* des coupes d'andjalis. **11,344—11,345.**

Ses yeux et son cœur plongés dans les plateaux fleuris de la montagne, Bhîma s'en allait à grands pas, n'ayant pour viatique en son voyage que les paroles de Draâupadî.

Après un jour écoulé en ce bois rempli de gazelles, il vit une grande rivière, toute semée de lotus purs et faits d'or. **11,346—11,347.**

Elle était pleine de canards et de cygnes; des tchakravâkas l'embellissaient; elle semblait une guirlande de lotus sans tache, tressée à cette montagne. **11,348.**

Le guerrier à la grande énergie vit dans cette rivière un vaste champ de lotus célestes : générateur de la joie, il avait une splendeur égale au soleil enfant. **11,349.**

A cette vue, le fils de Pândou, le cœur désireux d'en cueillir, se transporta de pensée vers son épouse toute affligée d'habiter les bois. **11,350.**

Il s'en alla vers un champ délicieux de lotus et vit, près de la cîme du Kailâsa, une belle forêt, confiée à la garde des Rakshasas. **11,351.**

Plantée dans une cataracte de la montagne, non loin du palais de Kouvéra, elle était odorante, aux vastes ombrages, remplie de lianes et d'arbres variés, **11,352.**

Couverte de lotus jaunes, céleste, jonchée de nélumbos d'or, habitée par des bandes d'oiseaux en toutes les espèces, limpide, ornée de beaux tîrthas, **11,353.**

Ravissante au plus haut degré, jolie, admirable aux yeux, arrosée de belles eaux, lancée sur les plateaux de la montagne et devenue une merveille du monde. **11,354.**

Ici, le fils de Kountî vit une eau claire, belle, légère, fraîche, à la saveur d'ambroisie, et le fils de Pândou en but à longs traits, **11,355.**

A la vue de cette plaine ravissante de nymphées, revêtue de lotus célestes, couverte de nélumbos faits d'or et d'une senteur infinie; à la vue de ce jardin du magnanime Kouvéra, le roi des rois, semé des nymphées les plus beaux de lapis-lazuli, séduisant par toutes sortes de merveilles, le berceau des canards et des cygnes, qui faisaient voler une poussière sans ordure, l'objet des profonds hommages des Apsaras, des Gandharvas et des Dieux, hanté par des rishis divins, des Yakshas et des Kimpouroushas, défendu par des Rakshasas, des Kinnaris et le fils de Viçravas; à sa vue, *dis-je*, le fils de Kountî, Bhîmaséna aux longs bras fut enchanté au plus haut point de contempler ce lac céleste.

11,356—11,357—11,358—11,359--11,360.

Alors furent saisis de colère, les Rakshasas au nombre de cent mille, serviteurs aux armes diverses, que les ordres du *riche* monarque avaient préposés à la garde du lac. **11,361.**

Ils voient le fils de Kountî, l'héroïque Bhîma au cou-

rage épouvantable, habillé avec des peaux de gazelle et porteur de bracelets faits d'or, 11,362.

Ce dompteur sans crainte des ennemis, ceint du cimeterre, muni de ses armes, qui s'approchait, poussé par l'envie de cueillir des lotus, et ils s'écrièrent de l'un à l'autre : 11,363.

« Voici un homme vigoureux, armé, revêtu d'une peau d'antilope! Veuillez sur le champ lui demander à l'envie de quelle chose nous devons son arrivée ici! » 11,364.

Tous alors s'étant approchés de Vrikaudara, aux longs bras, demandèrent au guerrier, doué de splendeur : « Qui es-tu? Veuille nous le dire! 11,365.

» Car nous te voyons porter avec des armes le costume des anachorètes. Raconte-nous donc, homme à la grande sagesse, pourquoi tu es venu. » 11,366.

Bhima répondit :

« Je suis Bhimaséna, le fils de Pândou et le premier des puînés de Dharmarâdja. Je suis venu, Rakshasas, avec mes frères, à la grande Vadarî. 11,367.

» Là, Pântchâlî vit un lotus céleste d'une beauté suprême, que le souffle du vent avait apporté : elle eut donc envie d'en posséder plusieurs. 11,368.

» Sachez, Noctivagues, que, soumis au plaisir de mon épouse légitime, je suis venu chercher ici des fleurs pour cette dame aux membres distingués. » 11,369.

« C'est le jardin chéri de Kouvéra, homme éminent, reprirent les Rakshasas; un homme, sous l'empire de la mort, ne peut s'y divertir. 11,370.

» Les rishis divins, les Yakshas et les Dieux, Vrikaudara, y boivent et s'y amusent, après qu'ils ont salué le roi des Yakshas. 11,371.

» Ici, fils de Pândou, se divertissent les Gandharvas et les Apsaras. Tout homme de mauvaise vie, qui désirerait s'ébattre ici contre les convenances, après qu'il a méprisé le souverain des richesses, y trouverait la mort, il n'y a pas de doute! Sans nul égard pour ce Dieu, faisant cas de ta force seulement, tu veux enlever ses lotus!
11,372—11,373.

» Comment peux-tu dire que tu es le frère de Dharmarâdja? Salue d'abord le monarque des Yakshas, bois ensuite et prends des lotus! 11,374.

» Autrement, il est impossible à toi de jeter un seul regard sur la Piscine-des-lotus! » — « Rakshasas, répondit Bhîmaséna, je ne vois pas le maître des richesses ici devant moi. 11,375.

» Et même, si je voyais ce grand roi, je ne pourrais le supplier. En effet, les rois ne supplient pas : c'est la loi éternelle. 11,376.

» Et je ne veux jamais déserter le devoir du kshatrya. Un ravissant lac de lotus existe ici dans une cataracte de la montagne. 11,377.

» Elle n'est pas auprès du palais habité par le magnanime Kouvéra : elle appartient donc également à tous les êtres et au fils de Viçravas. 11,378.

» Il en est ainsi de toutes les richesses : libre à chacun d'en rechercher quelqu'une. » A peine eut-il ainsi parlé avec colère à tous les Rakshasas, Bhîmaséna aux longs bras, à la grande force, de se plonger dans cette piscine aux lotus. Ensuite, arrêté par la voix des Rakshasas, qui le menaçaient de tous les côtés avec fureur : « Empêchez-moi ainsi! » dit l'auguste au courage épouvantable, et, méprisant tous les Démons, le guerrier à la

grande splendeur entra dans le lac. Tous les Rakshasas le cernent. 11,379—11,380—11,381—11,382.

« Qu'il soit pris! Qu'on l'enchaîne! Qu'on le mette en pièces! Faisons cuire! Mangeons Bhîmaséna! » A ces mots, pleins de colère, ils fondent précipitamment sur lui, roulant les yeux et levant leurs armes. 11,383.

Mais, saisissant une grande et lourde massue, retenue avec des cordons en or et pareille au bâton d'Yama, celui-ci courut avec impétuosité sur eux, en criant : « Ferme! tiens ferme! » 11,384.

Eux, brandissant des leviers de fer, des pattiças et des flèches, tombèrent sur lui rapidement, et, brûlants de le tuer, en proie à la colère, terribles et bien épouvantables, ils entourèrent Bhîma de tous les côtés. 11,385.

Le puissant et bouillant héros, invulnérable en courage à l'ennemi, qui trouvait son plaisir dans le devoir et la vérité, lui, qui était véritablement né du Vent au sein de Kountî, se montra l'immolateur des ennemis. 11,386.

Le magnanime Bhîma de fermer les différents chemins à l'ennemi et de couper la voie à ses flèches en sorte qu'il tua un cent et plus des chefs près de l'étang aux lotus.

Reconnaissant la valeur et la force du guerrier, sentant leur faiblesse et la puissance de ses bras, les héros, ne pouvant résister à ses coups, mettent promptement fin au combat et s'enfuient de toutes parts avec légèreté.
11,387—11,388.

Déchirés, rompus, en vain s'élancèrent-ils dans les airs pour le frapper; ils coururent, saisis de fureur, maltraités par Bhîmaséna et la connaissance perdue, aux cîmes du Kaîlâsa. 11,389.

Comme Indra, quand il eut surmonté les armées des

Daïtyas et des Dânavas, le Pândouide, vainqueur des tourbes d'ennemis en bataille, entra victorieux dans l'étang, où il cueillit des lotus à sa fantaisie. 11,390.

Il but de cette eau, semblable à l'ambroisie, et il en reçut un courage et une vigueur encore plus grands. Ensuite, ayant déraciné ces fleurs odorantes et nompareilles, il prit de ces lotus, nommés Saâugandhikas.

Chassés par la force du héros, les Rakshasas, étant venus, saisis de colère, trouver le Dieu, qui préside aux richesses, lui racontèrent exactement, sous l'impression d'une immense terreur, quels étaient dans le combat la vigueur et le courage de Bhîma. 11,391—11,392.

Dès qu'il eut ouï leurs paroles, le Dieu répondit en riant aux Rakshasas : « Que Bhîma prenne à son gré des lotus; je lui en accorde la permission ! » 11,393.

Ayant reçu congé du maître des richesses, ils allèrent, sans colère, au lieu où était le héros des Kourouides, et virent Bhîma, qui, seul, à cœur joie, s'ébattait dans ce lac. 11,394.

Vaîçampâyana dit :

Youddhishthira, éminent Bharatide, reçut alors des présages immaculés de poussière, en grand nombre, de formes diverses, célestes et de haut prix. 11,395.

Il s'éleva un vent impétueux, rapide, rasant par en bas la terre sablonneuse, souffle chaud, annonçant le combat,

Un grand météore tomba, accompagné d'un épouvantable ouragan; les rayons couverts du soleil furent sans lumière, enveloppés d'obscurité. 11,396—11,397.

L'ouragan fut terrible au moment, où Bhîma déployait sa valeur; la terre elle-même trembla et une pluie de poussière tomba *du firmament*. 11,398.

Les plages du ciel étaient rouges; dures étaient les voix des quadrupèdes et des volatiles; l'obscurité remplissait tout, et l'on ne reconnaissait plus rien. 11,399.

D'autres prodiges en grand nombre et *non moins* effrayants parurent en ce moment. A la vue de ces choses merveilleuses, Youddhishthira, le fils d'Yama : « Qui va nous attaquer? dit ce plus éloquent des hommes. La félicité descende sur vous! Tenez-vous prêts, fils de Pândou, à l'ivresse terrible dans les combats! 11,400—11,401.

» D'après les signes, qui frappent mes yeux, l'ennemi, qui doit nous attaquer, n'est pas éloigné. » Et, ce disant, le roi de promener ses regards de tous les côtés. 11,402.

Youddhishthira, le fils d'Yama, ne vit point Bhîma. Ce dompteur des ennemis interrogea Draâupadî et les deux jumeaux, qui se tenaient à ses côtés, sur son frère aux œuvres épouvantables dans la guerre : « Bhîma n'est-il point ici? Où est-il? Est-ce que Pântchâlî désire faire quelque chose? 11,403—11,404.

» Ou ce héros a-t-il commis une violence? Il aime les actes violents. Et les prodiges, qui sont à l'instant sous nos yeux, manifestent une grande guerre! 11,405.

» Ils se révèlent de tous les côtés et nous font voir un vaste danger! » Au roi, qui parlait ainsi, l'intelligente Krishnâ répondit. 11,406.

» Épouse chérie de rois, désireuse de faire une chose agréable, elle dit avec un charmant sourire : « Ce Saâugandhika fut apporté ici par le souffle du vent, sire. 11,407.

» Il fut présenté aujourd'hui par moi joyeuse à Bhîmaséna et je dis en outre à ce héros : « Si tu vois *dans ta route* de ces lotus en grand nombre, prends-les tous et reviens promptement! » Peut-être ce Pândouide aux longs

bras est-il allé pour mon plaisir dans la région du nord-est, sire, afin d'en rapporter des lotus. » Le monarque, à ces mots d'elle, tint ce langage aux deux jumeaux :

11,408—11,409—11,410.

« Suivons de compagnie et d'une marche accélérée la route par où s'en est allé Vrikaudara. Que les Rakshasas portent les brahmes en tant que brisés de fatigue, en tant qu'exténués de maigreur! 11,411.

» Toi, qui ressembles à un Immortel, Ghatotkatcha, porte Krishnâ : il est évident que Bhîma est passé loin d'ici; tel est mon sentiment. » 11,412.

» Ce moment est celui du *retour* depuis long-temps *pour le* rapide *héros :* il est égal en légèreté au Vent, et le fils de Vinatâ seul a, sur la terre, un essor pareil au sien, soit qu'il veuille s'élever dans les airs, soit qu'il veuille en descendre. Suivons-le, selon nos puissances, rôdeurs des nuits. 11,413—11,414.

» Jamais Bhîma n'a commis une faute contre les parfaits récitateurs des Védas. » — « Qu'il en soit comme tu veux! » lui répondirent-ils tous alors, le fils d'Hidimbâ à leur tête. 11,415.

Ceux-ci connaissaient exactement, éminent Bharatide, les alentours du lac au lotus, *jardin* de Kouvéra, et, quand ils eurent pris sur leurs dos les Pândouides et plus d'un brahme, ils partirent, l'âme joyeuse, accompagnés de Lomaça lui-même. Tous, ils hâtaient leur marche; ils virent donc bientôt la belle forêt, 11,416—11,417.

Et l'étang de lotus bien ravissant, qui renfermait les Saâugandhikas embaumés. Ils virent sur la rive du lac Bhîma, le magnanime et fier héros, avec les Yakshas aux grands yeux, qu'il avait immolés; tous avaient le cou

broyé, les cuisses, les bras, les yeux, la tête fendus. 11,418—11,419.

Le magnanime Bhîma se tenait sur ce rivage, plein de colère, les yeux immobiles, mordant ses lèvres; il se tenait sur le rivage du lac, dressant la massue levée dans ses bras, comme la mort, son bâton à la main, au temps, qu'il abrége la durée des créatures, 11,420—11,421.

Dharmarâdja, l'ayant vu et embrassé deux et plusieurs fois, lui dit avec une voix tendre : « Fils de Kountî, pourquoi as-tu fait cela? 11,422.

» La violence, hélas! souffre que je le dise, est désagréable aux Dieux. N'agis plus à l'avenir de cette manière, si tu veux faire une chose, qui me soit agréable. 11,423.

Bhîma répondit au fils de Kountî, recueillit des lotus et, semblables à des Immortels, ils s'amusèrent dans ce lac.

Dans cet instant même, ayant saisi des pierres et leurs armes, parurent les gardes aux grands corps de ce jardin.

Mais, quand ils virent Youddhishthira et la royale épouse, Lomaça, Nakoula, Sahadéva et les autres éminents brahmes, ils se prosternèrent tous, fils de Bharata; inclinés par la modestie et flattés par Dharmarâdja, ces rôdeurs de nuit prirent des visages satisfaits. 11,424—11,425 —11,426—11,427.

Avec la permission de Kouvéra, ces rejetons illustres de Kourou habitèrent là assez peu de temps; ils attendaient, en se divertissant, l'arrivée de Bîbhatsou sur les plateaux du Gandhamâdana. 11,428—11,429.

Tandis que Youddhishthira-Dharmarâdja résidait là, il dit à ses frères, accompagnés de Krishnâ dans la société des brahmes : 11,430.

« Nous avons parcouru les tîrthas purs, fortunés, don-

nant la joie aux âmes, et les bois, chacun en particulier,

» Habités d'abord successivement et principalement par les Dieux ou les pénitents magnanimes, et révérés des brahmes. 11,431—11,432.

» Nous avons entendu çà et là dans les hermitages fortunés les anciennes légendes des rishis, leurs faits, leurs efforts, les histoires des râdjarshis, des fabliaux divers et charmants; nous avons fait nos ablutions surtout avec les brahmes. 11,433—11,434.

» Vous avez honoré les Dieux continuellement par des fleurs et toujours par des eaux : vous avez rassasié les Mânes de racines et de fruits, comme s'ils n'avaient rien coûté.

» *Vos personnes* magnanimes ont touché saintement l'eau sur les montagnes délicieuses, dans tous les lacs et dans la mer très-pure. 11,435—11,436.

» *Vous avez honoré* la terre, la Sarasvatî, le *Sindhou*, l'Yamounâ et la Narmadâ : vous avez pieusement touché l'eau avec les brahmes dans les charmants tîrthas de toutes les espèces. 11,437.

» Après avoir franchi la porte de la Gangâ, vous avez contemplé de nombreuses et belles montagnes, le mont Himâlaya doué de brahmes en toutes les sortes; vous avez vu la grande Vadari, l'hermitage de Nara et de Nârâyana; vous avez vu le céleste étang des lotus, honoré par les Siddhas et les Dévarshis. 11,438—11,439.

» Le magnanime Lomaça vous a montré, ô les plus excellents des brahmes, principalement et suivant l'ordre, tous les lieux de pèlerinage. 11,440.

» Comment irons-nous, Bhîma, à cette habitation sainte de Kouvéra, habitée par les Siddhas? Faut-il mettre fin à notre voyage? » 11,441.

Tandis que le roi des rois parlait ainsi, une voix, qui n'était pas formée dans un corps, fit entendre ces paroles : « L'accès en est difficile : il est impossible qu'on arrive d'ici aux bois de Kouvéra (1). 11,442.

» Reviens par cette route, sire, comme tu es venu. La place de Nara et de Nârâyana est nommée la Vadarî.

» De-là tu iras, fils de Kountî, au délicieux hermitage de Vrishaparvan, abondant en fruits et en racines, habité par les Siddhas et les Tchâranas. 11,443—11,444.

» Quand tu l'auras dépassé, enfant de Prithâ, mets ta demeure dans l'hermitage du fils de Rishtiséna ; tu verras ensuite, fils de Kountî, l'habitation du Dieu, qui préside aux richesses. » 11,445.

Au même instant, un vent pur et frais, inspirant le plaisir et la joie, soufflant une senteur céleste, fit tomber une pluie de fleurs. 11,446.

A l'audition de cette voix divine, qui descendait du ciel, tous furent saisis d'étonnement ; et le brahme Dhaâumya, écoutant cette merveille, dit aux rishis, aux brahmes et surtout aux princes : « Il est impossible de rien répondre : qu'il en soit donc ainsi, fils de Bharata. » 11,447-11,448.

Le monarque Youddhishthira d'approuver cette parole. Il revint, environné de Pântchâlî et de tous ses frères, Bhîmaséna et les autres, à l'hermitage de Nara et de Nârâyana, où les brahmes alors firent leur habitation avec plaisir. 11,449—11,450.

(1) Je lis *âçramân*, à l'accusatif pluriel, comme veut le sens ; mais l'édition porte *âçramât*, à l'ablatif singulier. Je pense que c'est une faute d'impression.

MORT DE DJATASOURA.

Vaïçampâyana dit :

Les Rakshasas et le fils de Bhîmaséna partis, un jour que Bhîmaséna avait quitté les Pàndouides, qui habitaient là en pleine sécurité avec les brahmes sur le roi des monts dans le désir de l'arrivée d'Arjouna, un Rakshasa enleva lui-même Dharmarâdja, les deux jumeaux et Krishnâ : « C'est un brahme habile dans les conseils ; il est sans égal ; il connaît tous les Çâstras ! » *pensait-on;* et, sur ce dire, il faisait la cour assidument aux fils de Pàndou, désirant leur enlever, et les carquois, et les arcs. **11,451—11,452—11,453—11,454.**

Épiant une occasion pour le rapt de Draâupadî, ce scélérat aux pensées criminelles avait nom Djatâsoura.

Le fils de Pàndou, Indra des rois, lui donnait la nourriture, et ne reconnut pas ce méchant, comme on ne reconnaît pas le feu, caché sous la cendre. **11,455—11,456.**

Bhîmaséna étant sorti pour la chasse, quand *Djatâsoura* vit, dompteur des ennemis, Ghatautkatcha visiter les plateaux de la montagne et courir çà et là par tous les points de l'espace, les maharshis, à compter de Lomaça, donnant leur attention au bain, et les hommes, qui avait thésaurisé la pénitence, sortis pour la cueillette des fleurs, il se revêtit d'une forme nouvelle, grande, effrayante, hideuse, s'empara de toutes les armes et ravit Draâupadî.

11,457—11,458—11,459.

Il partit, le criminel, emportant les trois Pândouides : mais Sahadéva finit par lui échapper grâce à ses efforts.

Il s'en allait, dépouillé de sa robe de soie, désarmé de son cimeterre, et criait : « Bhîmaséna ! » exclamation, par laquelle ce héros à la grande vigueur fut attiré.

11,460—11,461.

Youddhishthira-Dharmarâdja enlevé dit au ravisseur : « Tu désertes le devoir, insensé, et tu ne vois pas cela !

» Les autres hommes partout, et ceux, qui sont nés dans une matrice d'animal, et les Rakshasas principalement observent le devoir. 11,462—11,463.

» Les Rakshasas connaissent la racine du devoir ; ils savent que le devoir est la principale chose. Considère tout cela, et veuille ensuite rester auprès *de moi*. 11,464.

» Les Dieux, les Rishis, les Siddhas et les Mânes, les Gandharvas, les Ouragas, les Rakshasas, les oiseaux et les bestiaux, les animaux sauvages, les insectes, les fourmis, tout est soutenu par les hommes, Démon, et ta vie même en dépend. 11,465—11,466.

» La prospérité de notre monde, certes ! assure la marche de votre monde. Les Dieux compâtissent euxmêmes aux souffrances de ce monde. 11,467.

» Ils croissent, honorés, suivant le rite, par les oblations et les offrandes. Nous sommes, Rakshasa, les protecteurs et les conservateurs du royaume. 11,468.

» Si le royaume n'était pas gardé, d'où viendrait la prospérité? D'où viendrait le plaisir? Un Rakshasa, qui n'est jamais dans le péché, ne doit pas mépriser un roi.

» Il n'est pas même, mangeur d'hommes, un léger défaut à nous reprocher. Toujours inclinés devant l'autorité des gourous et des brahmes, nous faisons manger, suivant nos moyens, les restes des offrandes mises sur les autels des Dieux et des autres. Il ne faut jamais haïr les hommes, qui ont mis en nous, soit leur amitié, soit leur confiance. 11,469—11,470—11,471.

« Notre habitation sera, *dit-on*, celle de tous ceux, dont nous mangeons la nourriture. » N'as-tu pas été honoré et n'as-tu pas habité paisiblement dans notre maison?

» Comment veux-tu nous enlever, homme à la mauvaise science, quand tu as mangé de nos aliments? Agir ainsi, n'est-ce pas être d'une vie dépravée, chercher d'iniques accroissements, montrer un esprit faux? Ce n'est pas en vain que tu auras mérité aujourd'hui une mort ignominieuse! Si tu es d'une pensée criminelle, si tu as renoncé à tous les devoirs, rends-nous nos armes et tente de nous enlever Draâupadî par un combat! Si tu as fait cette action par ignorance, sache qu'elle te vaudra dans le monde le vice seulement et le déshonneur! Souiller aujourd'hui cette femme de la race de Manou, c'est comme si tu mêlais, Rakshasa, du poison dans un vase pour l'avaler. » C'est ainsi qu'Youddhishthira donnait en maître des leçons à ce mauvais Génie. (*De la stance* 11,472 *à la stance* 11,478.)

L'âme vaincue par son fardeau, sa marche n'était pas bien rapide, et Youddhishthira eut le temps de tenir ce langage à Nakoula et Draâupadî : 11,478.

« Ne craignez pas les Rakshasas par ignorance ! J'ai enlevé sa route à celui-ci. Non très-loin d'ici est le fils du Vent, qui lui montrera la force de son bras. 11,479.

» Ce moment arrivé, le Rakskasa ne sera plus ! » Or, Sahadéva, ayant vu le Démon, de qui l'âme flottait dans l'incertitude, adressa ces mots, sire, au fils de Kountî, Youddhishthira : « Pourquoi donc la politesse du kshatrya l'emporte-t-elle maintenant, sire ? 11,480—11,481.

» S'il tourne le visage au combat, il quittera la vie ou il vaincra ses ennemis. Ce Démon nous combattra, fléau des ennemis, et nous le combattrons. 11,482.

» Tue-le, guerrier aux longs bras ! c'est ici le lieu et le moment, sire. Voici l'instant de montrer la vertu du kshatrya, ô toi, de qui la valeur est une vérité. 11,483.

» Victorieux ou vaincus, nous méritons d'obtenir la voie fortunée. Laisser vivre maintenant ce Rakshasa, c'est comme si le soleil descendait au couchant. 11,484.

» Je ne dirais plus jamais : « Je suis un kshatrya ! » A ces mots, Bharatide, *s'adressant au Démon :* « Oh ! oh ! Rakshasa, arrête ! je suis Sahadéva, le fils de Pândou. 11,485.

» Tue-moi et tu l'emmèneras ; ou, tué par moi, tu dormiras *du long sommeil !* » Le fils de Mâdrî parlait encore que Bhîmaséna de lui-même se montra, sa massue à la main, comme Indra avec sa foudre. Il vit là ses deux frères et l'illustre Draâupadî, 11,486—11,487.

Sahadéva, placé sur la terre, invectivant contre le Démon, et le Rakshasa, incertain de sa route, semblable à un homme, de qui l'esprit est frappé par la mort. 11,488.

Il errait çà et là, aveuglé par le Destin. A peine Bhîma à la grande force eut-il vu ses frères et Draâupadî enlevés, qu'il fut saisi de colère et qu'il jeta ces paroles au Rakshasa : « Je t'ai connu jadis, scélérat, dans un examen de flèches. 11,489—11,490.

» Tu fus sans considération pour moi : tu pus te retirer, et tu ne fus pas tué alors. Caché sous les formes d'un brahme, tu ne dis pas une chose désagréable pour nous.

» Comment aurais-je pu te donner la mort, hôte sans péché, sous les apparences d'un brahme, te complaisant à des choses amies et ne faisant pas même une seule action d'ennemi ? 11,491—11,492.

» Quiconque tuerait un Rakshasa, le connût-il, tomberait au Naraka. La mort n'existait pas encore pour toi, que le temps n'avait pas mûri. 11,493.

» Sans doute, puisqu'il t'est née une telle pensée, c'est que tu es mûr aujourd'hui ! C'est le temps aux œuvres merveilleuses, qui te donne à moi dans ce rapt de Krishnâ. 11,494.

» Tu as gobé cet hameçon, pendu au fil de la mort : comment pourrais-tu vivre maintenant que tu as ta bouche cousue par lui, comme un poisson dans l'eau ?

» Te voilà parti pour une contrée, où ton âme t'a précédé ; tu voyages, *oui!* tu voyages *enfin* sur la route, où sont allés Vaka et Hidimba ! » 11,495—11,496.

A ces mots de Bhîma, le Rakshasa effrayé les abandonna tous et, poussé par la colère, il se tint prêt au combat. 11,497.

Mais, les lèvres tremblantes, il répondit en fureur à Bhîma : « Les plages du ciel n'ont rien, qui soit douteux pour moi, et, si j'hésite, c'est à cause de toi, méchant.

» Ces Rakshasas, que tu as tués dans le combat, ai-je ouï dire, je leur ferai à tous aujourd'hui la cérémonie de l'eau avec ton sang. » 11,498—11,499.

A ces mots, Bhîma, léchant de tous côtés les coins de sa bouche, et riant comme de colère, semblable à la mort en personne, qui met fin aux temps, et regardant ses bras avec fureur, courut sur le Rakshasa. Celui-ci alors, ouvrant mainte et mainte fois sa bouche, sur les coins de laquelle il promenait sa langue, fondit irrité sur Bhîma, qui l'attendait de pied ferme, désirant le combat, tel que Bali jadis courut sur le Dieu, qui porte la foudre.
11,500—11,501—11,502.

Une lutte bien épouvantable s'engagea entre eux : les deux fils courroucés de Mâdrî d'accourir; mais le fils de Kountî, Vrikaudara de les arrêter en riant : « Je suis capable de résister à ce Démon, leur dit-il; regardez!

» Je tuerai le Rakshasa par mes frères et par moimême, comme par le sacrifice, les bonnes actions et le devoir : je le jure, sire! » 11,503—11,504—11,505.

Sur ces mots, les deux héros, Vrikaudara et le Rakshasa, à l'envi l'un de l'autre, s'étreignirent tous les deux avec les bras. 11,506.

Il s'éleva un combat entre ces guerriers irrités, le Rakshasa et Bhîma, aussi insoutenables dans la bataille qu'un Dânava et un Dieu. 11,507.

Arrachant, rompant les arbres, ces deux puissants joûteurs s'en frappaient l'un l'autre, poussant des cris tels que les tonnerres de deux nuages. 11,508.

Ces deux héros, les plus forts des forts, irrités l'un contre l'autre et désirant mutuellement leur mort, brisaient les grands arbres de leurs cuisses. 11,509.

Le combat fut donc à coups d'arbres, destruction des forêts, comme fut jadis celui des frères Bâli et Sougrîva, à qui le désir d'une femme avait mis les armes à la main. 11,510.

Une heure durant, ils se jetèrent et se rejetèrent l'un à l'autre des arbres, et se blessèrent tous deux, poussant des cris redoublés. 11,511.

Quand ils se furent lancé tous les arbres de ce lieu par centaines et que le désir de se donner réciproquement la mort en eut usé comme de flèches, ils prirent des rochers, qu'ils échangèrent une heure environ, Bharatide ; et ces deux guerriers à la grande force combattirent, tels que deux rois des monts avec d'épaisses nuées orageuses. 11,512—11,513.

En courroux, ils se frappèrent mutuellement de ces énormes rochers, aux formes terribles, comme avec des foudres d'une grande rapidité. 11,514.

Orgueilleux de leur force mutuelle, ils coururent de nouveau l'un sur l'autre, se prirent à bras le corps et s'entretirèrent comme deux éléphants. 11,515.

Ensuite de se frapper l'un l'autre avec leurs poings très-épouvantables, et ce fut de ces deux bien magnanimes un bruit de chair triturée ; 11,516.

Puis, retirant à lui son poing comme un serpent à cinq têtes, Bhîma d'en frapper rapidement le cou du Rakshasa. Le Démon, atteint par le bras de Bhîmaséna, était fatigué et, le voyant haleter, son rival de redoubler ses coups. 11,517—11,518.

Le guerrier aux longs bras de l'enlever dans ses bras en dépit de la résistance et de le broyer sur le sol de la terre. 11,519.

Le Pândouide lui brisa tous les membres, et, frappant sa tête du coude, l'arracha de son corps. 11,520.

Bhimaséna de force emporta la tête de Djatâsoura, tombé comme un fruit de l'arbre, roulant ses yeux et mordant ses lèvres. 11,521.

Il tomba, souillé de sang et serrant ses lèvres de ses dents! Quand il l'eut tué, son vainqueur, célébré par les principaux des brahmes, comme Indra l'est par les Maroutes, s'avança vers Youddhishthira. 11,522—11,523.

LE COMBAT AVEC L'YAKSHA.

Vaïçampâyana dit :

Ce Rakshasa mort, l'auguste roi, fils de Kountî, revint à l'hermitage de Nara et de Nârâyana, où il mit son habitation. 11,524.

Il rassembla tous ses frères, accompagnés de Draâupadî, et, rappelant à propos la victoire de Bhîmaséna, il tint ce discours : 11,525.

« Quatre années se sont écoulées depuis que nous marchons avec bonheur dans la forêt ; et Bîbhatsou, qui a conclu cet arrangement, touche à la cinquième année.

» Maintenant qu'il a atteint le roi des monts, le Swéta, la sourcilleuse montagne, pleine de massifs fleuris d'arbres, paré d'une fête continuelle par les abeilles et les kokilas dans l'ivresse, par les tchâtakas et les paons, rempli de

gazelles, de buffles, de gayals, de sangliers et de tigres, 11,526—11,527—11,528.

» Habité par des rourous et des bêtes de proie aux formes cruelles, couvert de lotus en fleurs, à cent et à mille feuilles, 11,529.

» De kamalas épanouis et de nélumbos d'azur ; montagne très-sainte, purificatrice, hantée par les Asouras et les Dieux. 11,530.

» Là, il conclut un accord avec des hommes, qui désiraient voir sa réunion ; et le fils de Prithâ à la splendeur sans mesure fit cette convention : 11,531.

« J'habiterai cinq ans ici, étudiant la science ! » C'est ainsi que jadis je l'ai ouï dire. Nous verrons ici revenu du monde des Dieux en ce monde le dompteur des ennemis, avec son arc Gândîva, en possession des astras. » Quand il eut parlé de cette manière, le fils de Pândou adressa la parole à tous les brahmes. 11,532—11,533.

Il interrogea ces ascètes sur les causes et, quand ils furent satisfaits de leur pénitence rigoureuse, les brahmes acceptèrent avec bonheur et plaisir le pradakshina des fils de Prithâ : « Éminent Bharatide, l'avenir sera heureux, lui dirent-ils, et cette infortune ne doit pas durer long-temps. 11,534—11,535.

» O toi, qui connais la vertu, tu gouverneras avec la vertu du kshatrya la terre, que tu auras toute parcourue. » Aussitôt qu'il eut reçu cette parole des pénitents, le roi, fléau des ennemis, défendu par Lomaça et suivi des Rakshasas, partit avec les brahmes et ses frères.

Le resplendissant banni, ferme dans ses vœux, tantôt marchait à pied, tantôt il était porté çà et là par les Rakshasas avec ses frères. 11,536—11,537—11,538.

Pensant à ses nombreux soucis, le royal Youddhishthira s'avançait vers la région septentrionale, toute pleine d'éléphants, de lions et de tigres. 11,539.

Il contemplait, et le Kailâsa, et le mont Maïnaka, et les pieds du Gandhamâdana, et le mont Swéta, et, sur la montagne, différents fleuves fortunés, il marcha dix-sept jours sur les flancs saints de l'Himâlaya. 11,540-11,541.

Les Pândouides virent devant eux le Gandhamâdana : ils virent sur le dos pur de l'Himavat, couvert de lianes et d'arbres variés, le très-saint hermitage de Vrishaparvan, caché par des arbres nés dans les tourbillons d'eaux. 11,542—11,543.

Ces dompteurs des ennemis, les Pândouides s'approchent du vertueux radjârshi et, délivrés *par sa vue* de leurs fatigues, ils s'inclinent aux pieds de Vrishaparvan. 11,544.

Le saint roi les salua, comme des fils, éminent Bharatide, et ces vainqueurs honorés d'habiter chez lui sept jours. 11,545.

Le huitième arrivé, ils firent leurs adieux au rishi, célèbre dans l'univers, et prirent congé pour leur départ de Vrishaparvan. 11,546.

Les brahmes, estimés un dépôt et très-bien traités, suivant les temps, comme des épouses, furent annoncés l'un après l'autre à l'anachorète. 11,547.

Les Pândouides remirent au magnanime le reste des ornements royaux, et laissèrent en dépôt dans l'hermitage de Vrishaparvan, sire, les vases du sacrifice, les joyaux et les parures. Savant, vertueux, habile, connaissant tous les devoirs, il modéra, comme des fils, dans l'avenir et dans le passé, ces taureaux des Bharatides ; et ces magna-

nimes, ayant pris congé de lui, s'avancèrent vers la contrée du septentrion. **11,548—11,549—11,550.**

Vrishaparvan à la haute intelligence les accompagna à leur départ, et, quand le resplendissant anachorète les eut recommandés aux brahmes, il congédia ces fils de Pândou et de Kountî comblés de ses bénédictions et revint *à son hermitage*, leur ayant indiqué la route.

11,551—11,552.

Youddhishthira, de qui le courage était une vérité, suivit avec ses frères un chemin hanté par des troupes d'animaux variés; et, habitant sur les plateaux des montagnes ombragés d'arbres divers, les Pândouides entrèrent le quatrième jour dans les parages du mont Swéta,

11,553—11,554.

Beau, arrosé d'eaux, semblable à des masses de grands nuages, réunion de pierres, d'argent, d'or et de joyaux.

Ils entrèrent dans cette route, selon les paroles de Vrishaparvan, et la suivirent, contemplant, selon les régions, différents arbres, et, sur la montagne, des cavernes au plus haut degré inaccessibles. Ils allèrent, et même avec plaisir, en des lieux très-nombreux et bien inabordables. **11,555—11,556—11,557.**

Dhaâumya, et Krishnâ, et les fils de Prithâ, et Lomaça, le grand rishi, marchaient de compagnie; et personne ne fut laissé là en arrière. **11,558.**

Ils arrivèrent dans un vaste bois d'étangs, pur, ravissant, rafraîchi par un lac de lotus, habité par des troupes de singes, ombragé de lianes et d'arbres variés, peuplé de volatiles et de gazelles. Ces fortunés voyageurs étaient sur la grande montagne du Mâlyavat. **11,559—11,560.**

Ils virent enfin avec une horripilation de plaisir le mont

Gandhamâdana, séjour des Kimpouroushas, où demeuraient des Siddhas et des Tchâranas, 11,561.

Parcouru par les Kinnarîs et les Vidyâdharas, plein d'éléphants par bandes, rempli de troupes de tigres et de lions, 11,562.

Résonnant au chant des sauterelles, peuplé de nombreuses gazelles. Ces héros joyeux, fils de Pândou, entrèrent successivement dans le bois du Gandhamâdana, cette belle et secourable forêt, qui portait la joie dans le cœur et l'âme, qui ressemblait au Nandana.

11,563—11,564.

Draâupadî et les brahmes magnanimes accompagnaient ces guerriers. Ils entendaient les sons gazouillants des oiseaux, bien doux, séduisants pour l'oreille, beaux, fortunés, avec le murmure de l'ivresse, et qui engendraient le plaisir; ils contemplaient les arbres, opulents d'une charge de fruits en tous les temps et flamboyants de fleurs, quelque fût la saison. Ils étaient courbés sous le faix des fruits : c'étaient des manguiers, des âmrâtakas (1), des bhavyas (2), des cocotiers, des tindoukas (3),

11,565—11,566—11,567.

Des moundjâtakas (4), des figuiers, des grenadiers, remplis de grains, des arbres à pains, des lacuchas, des mautchas (5), des dattiers, des amlavétasas (6), 11,568.

» Des ébéniers, des champacas, des ravissants kadam-

(1) *Spondias mangifera.*
(2) *Averhoa carambola.*
(3) *Diospyros glutinosa.*
(4) *Saccharum munja.*
(5) *Hyperan'hera morunga.*
(6) *Rumex vesicarius.*

bas, des ægle marmelos, des féronies, des jambousiers, des gambhâris arborescentes et des jujubiers, 11,569.

» Des hibisques, des figuiers glomérés, des figuiers indiens, des figuiers religieux, des mimusops kaukis, des sémicarpus anacardiums, des emblics, des bélérics et des chebulics mirobolants, 11,570.

» Des inguâs, des karoudas et des diospyres glutineux aux grands fruits. Tels et d'autres arbres étaient couverts, sur les plateaux du Gandhamâdana, de fruits savoureux et pareils à l'ambroisie. C'étaient des tchampakas, des açokas, des pandanes très-odorantes et des mimusops elengi, 11,571—11,572.

» Des rottleries, des alstonies, des kaniyars et *encore* des pandanes, des lôdhs rouges, des corayas séduisants, de brillantes érythrines et des lotus bleus, 11,573.

» Des arbres pâridjâtas (1), des bauhinies variées, des pins dévadârous, des shorées, des palmiers, des mimosas noires, des pippalas (2) et des asafœtidas. 11,574.

C'étaient des cotonniers, des kinçoukas, des açokas, des dalbergies sisous, des pins à longues feuilles, habités par des tchakoras, des paons et de charmantes abeilles, des kokilas, des moineaux, des pigeons verts, des faisans, des pryakas et d'autres habitants des airs, qui gazouillaient sous les branches un ramage bien doux à l'oreille ; et les séduisants lacs, sillonnés de tous les côtés par des hôtes variés des eaux, 11,575—11,576—11,577.

Couverts en tous lieux par des lotus blancs, des nym-

(1) *Erythrina fulgens.*
(2) *Ficus religiosa.*

phéas rouges, des outpalas (1), des kokanadas (2), des lotus bleus et des nélumbos rouges, 11,578.

Rempli de toutes parts de cercelles, de tchakravâkas, d'ardées, de mouettes à tête noire, d'aigles de mer, de faisans, de cygnes et de madgous (3), de ces hôtes des ondes et d'autres variés, joyeux et pleins d'indolence à l'ivresse, dont les avait pénétrés la savoureuse eau de la cataracte. 11,579—11,580.

Ces tigres des hommes virent, sur les plateaux de la montagne, plusieurs de ces oiseaux, qui ressemblaient à des lotus, gazouillant avec des voix douces et ravissantes : ils étaient colorés des roses filaments du lotus et du pollen tombé du sein des nymphées : ils étaient environnés de tous côtés par des massifs de nélumbos. 11,581—11,582.

Ils voyaient des paons danser joyeux et désirant les bois, envoyer au nuage leurs kékas, chantés d'une voix mélodieuse, se promener dans les miroirs des lianes, accompagnés de leurs épouses et pleins d'une vigoureuse ivresse, déployant leurs grandes queues avec coquetterie et indolence, au son des quatre instruments de musique des nuages. Ils en voyaient d'autres errer, avec leurs épouses, placés avec des corayas, des plantes grimpantes et rampantes; ils en voyaient d'autres, fous d'ivresse et délicieusement ravissants, au milieu des branches aux jeunes pousses des corayas, comme dans les ouvertures, que formaient l'orgueil inné de ces queues.

11,583—11,584—11,585—11,586—11,587—11,588.

(1—2) Un lotus rouge.
(3) A aquatic bird, the sah (*Dict. de Wilson*).

Dans les cimes des montagnes, ils voyaient des fleurs semblables à l'or en couleur, pareilles aux flèches de l'Amour, et grandes comme ces généreux coursiers, que le vent du Sindhou fait naître sur ses rivages. 11,589.

Ils virent épanouis les kaniyars, comme les plus belles mimoshas çirishas ! Ils virent fleuries dans les jolies régions de la montagne les plus délicieuses amaranthes ; 11,590.

Et des bouquets, qui semblaient tressés par ces belles contrées ; ils étaient comme des multitudes de flèches pour les besoins de l'amour, qui faisaient le tourment des cœurs soumis à Kâma. 11,591.

Ils voyaient des tilas, qui resplendissaient comme des tilakas ; ils voyaient des manguiers ravissants, semblables aux flèches de l'Amour, éclatants de jeunes pousses, autour desquelles murmuraient les abeilles. Les arbres fleuris des plateaux de la montagne brillaient au plus haut point de fleurs pareilles à l'or, ou telles que l'incendie d'une forêt, ou semblables au collyre, ou bien rouges, ou même égales en couleur au lapis-lazuli. 11,592—11,593.

Les çâlas, les xanthocymes, les bignonnes odorantes, les mimusops étaient comme des guirlandes attachées aux sommets des montagnes. 11,594.

Sur les plateaux du mont, les fils de Prithâ contemplaient en grand nombre des lacs, semblables à des morceaux de cristal, sillonnés de cercelles et d'oiseaux aux ailes blanches, où ramageaient les grues indiennes, où les nélumbos se mêlaient aux lotus en des ondes fraîches à plaisir. 11,595—11,596.

Ainsi regardant tour à tour de toutes parts, et les guirlandes odorantes, et les fruits savoureux, et les étangs

amœnes, et les arbres tout charmants, les héros Pândouides entrèrent tous, avec des yeux épanouis d'admiration, dans ce bois, caressés par un vent au délicieux toucher, qui exhalait une douce senteur de nymphées bleus, de nénuphars blancs, de nélumbos et de lotus.

Alors Youddhishthira joyeux tint ce langage à Bhîmaséna : « Oh! que le bois du Gandhamâdana est charmant, Bhîma ! 11,597—11,598—11,599—11,600.

» Dans cette heureuse forêt sont des arbres célestes, enfants des bois. Il y a des lianes aux formes diverses, où l'on voit marcher ensemble les feuilles, les fleurs et les fruits. 11,601.

» Ces fleurs brillent épanouies, troublées par la famille du kokila mâle : il n'est rien ici, qui soit avec des épines; il n'existe rien, qui n'ait des fleurs. 11,602.

» Sur les plateaux du Gandhamâdana, les arbres ont des feuilles et des fruits doux : les viviers aux lotus épanouis répètent le délicieux murmure des abeilles. 11,603.

» Vois-les agités par des éléphants accompagnés de leurs éléphantes : vois cet autre vivier, qui étale ses guirlandes de lotus et de nélumbos. 11,604.

» Il ressemble à une seconde Lakshmî en personne, revêtue d'un corps et parée de bouquets. Les *arbres* de ce vivier, dans cette excellente forêt, sont riches de senteurs exhalées des fleurs variées. 11,605.

» Ce bois suave, brille, redisant les bourdonnements des abeilles. Vois, Bhîma, ces lieux fortunés de toutes parts ; ce sont les jardins des Dieux. 11,606.

» Nous sommes au comble de nos vœux, Vrikaudara : nous avons obtenu une route au-dessus de l'humanité ! Les plus grands des arbres en fleurs, fils de Prithâ, res-

plendissent sur les plateaux du Gandhamâdana, embrassés par des lianes aux extrémités fleuries. Écoute, Bhîma, sur les plateaux de cette montagne, le cri, que jettent les paons, marchant, accompagnés de leurs paones! Les grues indiennes, les kokilas enivrés, les perroquets, les tchakoras 11,607—11,608—11,609.

» Abaissent leur vol sur ces grands arbres feuillus en fleurs. Les oiseaux, perchés sur le bout des branches fleuries, fils de Prithâ, sont roses, ou jaunes, ou rouges.

» Ces nombreux faisans se regardent l'un l'autre, à côté des frais gazons aux couleurs brunes et vertes.

» On voit se montrer les grues dans les cataractes de la montagne : elles gazouillent des chants doux, ravissants pour tous les êtres. 11,610—11,611—11,612.

» Des oiseaux, tels que le malabar, les oies rouges, les hérons, et des éléphants à quatre défenses, pareils aux lotus, accompagnés de leurs éléphantes, agitent ce grand lac, qui rappelle la couleur du lapis-lazuli. Des courants d'eau, qui égalent plusieurs palmiers en hauteur et qui tombent des cîmes de la montagne, se précipitent, effrayants, semblables à des masses automnales de nuages et pareils à l'éclat du soleil, dans les diverses cataractes. 11,613—11,614—11,615.

» Des métaux de nombreuses couleurs embellissent la grande montagne : ici, ils sont pareils à l'antimoine; là, ils ressemblent à l'or. 11,616.

» Ailleurs, ils sont tels que l'orpiment jaune ou le vermillon : plus loin, des grottes d'arsenic rouge figurent aux yeux une masse de nuages au crépuscule. 11,617.

» Des métaux de nombreuses couleurs embellissent *ainsi* la grande montagne : ici, les métaux sont rouges et

ressemblent au symplocos racémeux ; là, ils ont la couleur de l'or. 11,618.

» La montagne est ornée par ces métaux d'un grand éclat et différents par l'espèce, qui ressemblent à des nuages blancs et noirs, ou qui ont une splendeur égale au soleil enfant. 11,619.

» On voit sur les sommets de la montagne, fils de Prithâ, les Gandharvas, accompagnés de leurs épouses, avec les Kimpouroushas, selon ce que nous a dit Vrishaparvan. 11,620.

» On entend plusieurs fois, Bhîma, son ravissant pour tous les êtres ! un bruit de Sâma, qu'on marie avec la cadence égale, battue par les mains. 11,621.

» Regarde la grande, la sainte, la fortunée Gangâ, le fleuve des Dieux, sillonné par des troupes de cercelles, aux rives habitées par des rishis-Kinnaras. 11,622.

» Vois, dompteur des ennemis, fils de Kountî, ce roi des monts, doué partout de métaux, de fleuves, de Kinnaras, d'oiseaux et de gazelles, de Gandharvas, d'Apsaras, de forêts délicieuses et de reptiles aux formes diverses, à cent têtes. » 11,623—11,624.

Ces puissants héros, arrivés, l'âme joyeuse, dans la route la plus élevée, ne pouvaient se rassasier de voir cet Indra des monts. 11,625.

Ils virent alors cet hermitage du saint roi, fils de Rishtishéna, orné de guirlandes et riche d'arbres couverts de fruits. 11,626.

Ils s'approchèrent d'Arshtashéna, qui cultivait une amère pénitence, maigre, toujours dans la répression des sens, et qui était parvenu à la rive ultérieure de toutes les vertus. 11,627.

Youddhishthira, s'étant avancé vers cet anachorète, qui avait consumé toutes ses souillures dans la pénitence, inclina joyeux sa tête devant lui et dit son nom. 11,628.

Krishnâ, et Bhîma, et les jumeaux, l'un et l'autre bons pénitents, courbèrent la tête devant le saint roi, et, l'ayant environné, ils se tinrent au-dessous de lui. 11,629.

Dhaâumya, le sage pourohita des Pândouides, le vertueux anachorète, commençant suivant la convenance par le solitaire aux vœux parfaits pour continuer aux fils de Pândou, dota ces Kourouides éminents d'une intuition divine et dit : « Asséyez-vous ici ! » 11,630—11,631.

L'homme aux grandes pénitences, *Arshtishéna,* ayant honoré le plus grand des Kourouides, venu près de lui, s'enquit de sa bonne santé, quand il se fut assis avec ses frères : 11,632.

« Ne passes-tu point ta vie dans le mensonge ? Suis-tu la vérité ? La conduite de ton père et de ta mère, fils de Prithâ, ne s'éteint-elle pas en toi ? 11,633.

» Tes vieux et savants gourous sont-ils tous honorés ? Ne mets-tu pas ta vie, fils de Prithâ, en des actions criminelles ? 11,634.

» Sais-tu, comme il convient, ô le meilleur des Kourouides, reconnaître les bonnes actions, et abandonner les mauvaises ? Ne te vantes-tu pas ? 11,635.

» Honorés comme ils le méritent, les gens de bien se réjouissent-ils en toi ? Au milieu même de ces bois, où tu habites, la vertu est-elle observée par toi ? 11,636.

» Dhaâumya ne souffre-t-il pas de tes mœurs, fils de Prithâ, de ce que lui donnent à supporter ton devoir, ton aumône, ta pénitence, ta droiture et ta pureté ? 11,637.

» Suis-tu, fils de Prithâ, la conduite de ton père et de

tes aïeux? Marches-tu, dompteur des ennemis, dans le chemin foulé par les saints rois? 11,638.

» Un fils ou même un petit-fils met, dans le monde des Mânes, le rire ou la douleur sur le visage du père, dans la famille propre duquel il est né. 11,639.

» Mais que ne deviez-vous pas obtenir dans une mauvaise action? quelle brillante chose, au contraire, deviez-vous obtenir dans une bonne œuvre? 11,640.

» Un père, une mère, le feu, le gourou et toi-même : voilà cinq personnes, fils de Prithâ, qui méritent les honneurs de celui, qui a vaincu les deux mondes. » 11,641.

Youddhishthira lui répondit :

« Ta révérence a dit cette noble chose exactement : je prends la résolution du devoir, comme il me sied, suivant ma force, selon la droite raison. » 11,642.

« Les rishis, qui ne mangent pas, dit Arshtishéna, ou qui, nageant dans l'air, vivent du vent, habitent cette montagne sourcilleuse dans toutes les conjonctions de l'année.

» On voit se tenir sur les crêtes de la montagne, semblables, sire, à des Kimpouroushas, les amants accompagnés de leurs amantes et dévoués aux vœux les uns des autres. 11,643—11,644.

» On y voit, fils de Prithâ, de nombreuses troupes de Gandharvas et d'Apsaras, vêtus d'habits immaculés de poussière ou de robes de soie. 11,645.

» On y voit des troupes de Vidyâdharas, parés de bouquets et d'un aspect agréable à voir ; on y remarque des Souparnas, de grands Ouragas, des reptiles et autres.

» On entend sur cette montagne dans les conjonctions du mois un bruit de tambours, de conques, de tymbales et de tambourins. 11,646—11,647.

» Ceux qui sont placés sur les cîmes de ces montagnes doivent entendre tous ces concerts, éminents Bharatides : comment pourriez-vous ne pas avoir le sentiment de vous avancer dans ces lieux ? 11,648.

» Au-delà, il est impossible de continuer sa route, ô les plus vertueux des Bharatides : c'est là que commencent les amusements des Dieux et ces lieux n'ont pas de route pour un enfant de Manou. 11,649.

» Ici, Bharatide, la vie de l'homme flotte au milieu de quelque danger. Les Rakshasas haïssent et détruisent toutes les créatures. 11,650.

» Quand tu as franchi la route de ce Kaîlâsa, tu vois paraître, Yonddhishthira, la route des Siddhas du plus haut rang, les rishis des Dieux. 11,651.

» Plus loin, les Rakshasas tuent, fils de Prithâ, avec des lances de fer et autres, celui, que sa mobilité conduit, meurtrier des ennemis, porté sur un char au-delà de ces lieux. 11,652.

» Ici, l'on voit à chaque conjonction du mois le fils de Viçravas, que les hommes choisissent pour guide, environné des Apsaras, au sein de l'abondance. 11,653.

» Tous les êtres voient ici ce maître des Yakshas et des Rakshasas, se tenir assis, sur les cîmes de la montagme, comme un soleil levé. 11,654.

» Tel est ce jardin, ô le plus vertueux des Bharatides, formé par une cîme de la montagne et qui est celui des Dânavas, des Siddhas, de Vaîçravana et des Dieux.

» On entend au Gandhamâdana, mon fils, les sons du Sâma chantés par Toumbourou, qui fait sa cour au Donateur des richesses dans les conjonctions du mois.
11,655—11,656.

» Nombre de fois, dans ces conjonctions du mois, tous les êtres, Youddhishthira, mon fils, ont vu se dérouler ici les choses de cette manière dans une façon surprenante. 11,657.

» Mangeant, et les aliments des anachorètes, et les fruits savoureux des solitaires, restez ici, ô les plus vertueux des Pândouides, aussi long-temps, qu'il est besoin pour voir Arjouna. 11,658.

» Il ne faut nouer d'aucune manière ici, mon fils, une liaison avec des hommes inconstants. Habite ces lieux suivant ton amour; jouis d'eux selon ta foi et gouverne la terre, que tes armes auront vaincue. » 11,659—11,660.

Djanamédjaya dit :

« Tous ces magnanimes enfants de Pândou, au courage céleste, qui furent mes ancêtres et qui m'ont précédé dans la vie, habitèrent ici quelque temps sur ce mont Gandhamâdana et dans cet hermitage d'Arshtishéna. Que firent tous ces hommes d'une si grande énergie et dont la valeur dépassait la force? 11,661—11,662.

» Et quelles choses y servaient de nourriture à ces magnanimes héros du monde, pendant qu'ils y faisaient leur séjour? Parle, ô le plus sage des hommes! 11,663.

» Raconte-moi en détail le courage de Bhîmaséna. Si ce guerrier aux longs bras n'agit pas sur ce mont Himâlaya, ce n'est sans doute pas la crainte d'un combat avec les Yakshas de ce Dieu, *qui l'empêcha*, ô le plus vertueux des brahmes? N'y eut-il pas une rencontre de ces héros avec le Dieu, qui départ les richesses? 11,664—11,665.

» Vaîçravana, comme Arshtishéna le dit, vient souvent dans ces lieux. Je désire que tu me racontes cette

narration avec étendue; je ne puis me rassasier d'entendre l'histoire de ces héros. »

Vaîçampâyana répondit :

A peine eurent-ils entendu ce discours utile pour eux-mêmes, ces éminents Bharatides de regarder comme *un ordre* éternel la parole de cet homme à la splendeur incomparable. Ils mangèrent les aliments et les fruits savoureux des anachorètes. **11,666—11,667—11,668.**

Ils abattaient sous des traits sans tache les gazelles aux chairs pures et recueillaient sur les flancs de l'Himâlaya les rayons divers du miel. **11,669.**

Telle se passait dans ces lieux cette habitation des fils de Pândou; et la cinquième année vint à naître, éminent Bharatide, pendant qu'ils habitaient là, écoutant les narrations diverses, que racontait Lomaça. « Le temps pour l'affaire du prince est déjà tout près d'arriver! » dit Ghatautkatcha, qui les avait devancés, seigneur, avec tous les Rakshasas. Tandis que ces magnanimes habitaient dans cet hermitage d'Arshtishéna, **11,670—11,671—11,672.**

Il s'écoula plusieurs mois pour les fils de Pândou à contempler de grandes merveilles, pendant qu'ils y passaient leurs jours et s'y ébattaient à plaisir. **11,673.**

Des solitaires vertueux à l'âme satisfaite et des Tchâranas, aux vœux parfaits, à l'âme pure, vinrent, amenés par la curiosité de voir les fils de Pândou. **11,674.**

Ces éminents Bharatides d'échanger avec eux de célestes légendes. Ensuite, quelques jours après, Garouda d'enlever lestement le grand serpent Riddhimat du lac profond, où il avait mis son habitation. La grande montagne en fut ébranlée et les grands arbres en furent eux-mêmes broyés. **11,675—11,676.**

Les Pàndouides et tous les êtres furent alors témoins de cette merveille : le souffle du vent apporta de la cîme du mont très-élevé aux fils de Pândou toutes les espèces de bouquets, charme de l'odorat et des yeux. 11,677-11,678.

Les fils de Pândou et l'illustre Draâupadî virent avec leurs amis tomber ces fleurs divines de cinq couleurs et Krishnâ tint avec à-propos ce langage à Bhîmaséna aux longs bras, assis tranquillement dans un lieu solitaire de la montagne : « Le vent, qui a la fougue d'Anila ou de Garouda, sème par sa grande puissance, éminent Bharatide, les fleurs des cinq couleurs à la vue de tous les êtres, le long de la rivière Açvarathâ. 11,679-11,680-11,681.

» Ton magnanime frère, de qui le courage est une vérité, arrête maintenant dans le Khândava les Rakshasas, les Ouragas, les Gandharvas et le roi des Dieux! 11,682.

» Les enchanteurs sont morts, l'arc Gândiva est obtenu! Montre ta brillante splendeur et la force de tes longs bras; 11,683.

» Cette force intolérable, inaffrontable, de qui la ressemblance imite la force de Çakra! Que la rapidité de ton bras vigoureux porte l'épouvante parmi tous les Rakshasas. 11,684.

» Que, désertant la montagne, Bhîma s'en aille aux dix points de l'espace! Que tes amis, affranchis de l'émotion de l'esprit, qui accompagne la crainte, voient la cîme de la montagne fortunée, parée de ses diverses guirlandes. Telle est depuis long-temps, Bhîma, tournée l'attention de mon âme. 11,685—11,686.

» Je désire, protégée par la force de ton bras, voir la cîme de la montagne! » Le vigoureux héros ne put endurer ces paroles stimulantes de Pântchâlî, comme un bon taureau

ne supporte pas un seul coup. Ce fortuné fils de Pândou avait la démarche d'un grand lion; il ressemblait en couleur à l'or le plus fin; c'était un héros plein d'intelligence, de force, de fierté, d'arrogance; il avait les yeux rouges, de larges épaules, la vaillance d'un éléphant enivré.

Il avait les dents d'un lion, le tronc élevé; il ressemblait à un éléphant de dix ans; tous ses membres étaient beaux, il avait le cou en forme de conque, ses bras étaient longs; il était magnanime. 11,687—11,688—11,689—11,690.

Il prit son arc au dos en or, son carquois et son cimeterre; et, fier comme un lion ou tel qu'un éléphant, dont le rut a couvert les tempes de mada, 11,691.

Le vigoureux se mit en route pour la montagne, affranchi du trouble de l'esprit, qui accompagne la crainte. Tous les êtres le virent, marcher, son arc et ses flèches à la main, semblable au roi des animaux ou comme un éléphant en rut. Le Pândouide, comblant de joie Draâupadî et tenant sa massue, 11,692—11,693.

Sans crainte, ni trouble de l'esprit, s'avança vers la reine des montagnes. Ni langueur, ni abattement, ni défaillance, ni envie n'aima jamais à vivre dans le fils, engendré par le Vent au sein de Prithâ. Le guerrier à la grande vigueur franchit la cîme de la montagne, solitaire, inégale, à l'aspect épouvantable et qui surpassait en hauteur plusieurs palmiers surétagés. Là, quand il fut monté, inspirant la joie aux Kinnaras, aux Mahâ-Nâgas, aux solitaires, aux Gandharvas et aux Rakshasas, l'éminent Bharatide vit le palais de Viçravana.

11,694—11,695—11,696—11,697.

Il était orné d'appartements d'or et de cristal, environné de tous les côtés par un rempart en or. 11,698.

Il était flamboyant de toutes les espèces de pierreries; il était entièrement planté de jardins; il avait l'élévation d'une montagne; il était embelli par un grand nombre de chambres hautes sur les terrasses des maisons. 11,699.

Il était ombragé d'étendards arborés; il avait des portes, des portails, des portes arcadées, et des femmes infiniment gracieuses, qui dansaient de tous les côtés. 11,700.

Tenant un bras, dont le geste était courbé, appuyé sur une extrémité de son arc, il contempla dans sa fatigue la cité du souverain des richesses aux drapeaux agités par le souffle du vent. Un zéphir, né sur le Gandhamâdana, le plaisir de tous les êtres, imprégné de tous les parfums, y susurrait sa très-douce haleine. Là, des arbres admirables, variés, inimaginables, de la plus grande beauté, riches de tous les boutons, étalaient leurs diverses couleurs. L'éminent Bharatide, son arc, sa massue, son cimeterre à la main, abandonnant le soin de défendre sa vie, contemplait cette résidence du souverain des Rakshasas, ornée de guirlandes variées, environnée à la ronde de pierreries diverses. 11,701—11,702—11,703—11,704—11,705.

Bhîmaséna restait, immobile comme une montagne : enfin il remplit de vent sa conque, au bruit de laquelle se hérissaient les poils de tous les ennemis. 11,706.

Il fit retentir sa corde, il en fit résonner la surface et jeta le trouble dans l'esprit de tous les êtres. Alors Yakshas, Rakshasas et Gandharvas, tous de courir, le poil hérissé à ce bruit; et, prenant les pilons, les massues, les cimeterres, les tridents, les pieux ferrés et les haches, de faire briller autour du Pândouide leurs bras d'Yakshas et de Rakshasas. Aussitôt commença la bataille, Bharatide, entre eux et lui. 11,707—11,708—11,709.

Bhîma de trancher avec ses bhallas plus rapides les haches, les épieux de fer et les tridents de ces Génies, malgré qu'ils eussent recours à la puissante magie. 11,710.

Le guerrier à la grande vigueur de percer avec ses flèches les corps des Rakshasas dans l'air, où ils se tenaient en masses, l'invective à la bouche. 11,711.

Une forte pluie de sang, dont la source était dans le corps de ces Rakshasas, aux mains armées de pilons et de massues, coula vigoureusement sur la terre. 11,712.

De toutes parts tombait cet orage échappé aux veines des Rakshasas; on ne voyait que des corps et des têtes mutilées de Rakshasas et d'Yakshas, à qui la vigueur des bras de Bhîma faisait abandonner les armes. Tous les êtres virent masqué par des foules de Rakshasas ce fils de Prithâ à l'aspect aimable, comme le soleil est voilé par des masses de nuages; et, tel que l'astre du jour perd ses rayons, tels tous les traits sacrificateurs des ennemis manquèrent à ce guerrier à la grande force, de qui le courage était une vérité. Ses menaces arrachaient à leur bouche de grands cris. 11,713—11,714—11,715—11,716.

Aucun des Rakshasas n'entrevit là un signe de faiblesse en Bhîma : les Yakshas, de qui tous les corps étaient déchirés, malmenés par la peur de Bhîmaséna, jetaient leurs grandes armes et poussaient des cris de détresse épouvantables. Les bons archers, rejetant de leurs mains les massues et les tridents, les épées, les épieux de fer et les haches, s'en allaient d'effroi à la plage méridionale. Là, une lance et un pilon à sa main, était un Rakshasa aux longs bras, à la vaste poitrine : on l'appelait Manimat; c'était un ami de Vaïçravana. Ce guerrier à la grande vigueur fit voir et la surintendance, dont il était re-

vêtu, et son courage. 11,717—11,718—11,719—11,720.

Quand il les vit en déroute : « Nombreux, que vous êtes, leur dit-il en riant, un seul homme vous a vaincus dans le combat! 11,721.

» Vous, qui avez obtenu de partager l'habitation du fils de Viçravas, pourrez-vous parler encore du Dieu, qui départ les richesses? » Et, tout en parlant ainsi, il s'approchait d'eux tous. 11,722.

Une lance, un épieu de fer, une massue à la main, il fondit sur le Pândouide. Aussitôt que Bhîmaséna le vit rapidement accourir, semblable à un éléphant en rut, il le frappa à ses côtés de trois flèches à dents de taureau. Manimat irrité de saisir sa grande massue. 11,723—11,724.

Le héros à la grande force s'en arma et l'envoya à Bhîmaséna; mais celui-ci s'élança au milieu des airs au devant de cette grande massue au vaste fracas, à la forme d'éclair, et la coupa avec des flèches aux tranchants acérés. Rencontrant l'arme ennemie, tous les traits de la repousser. 11,725—11,726.

Doués de vitesse, ces dards ne purent supporter la fougue de cette massue. Le guerrier vigoureux observa sa marche dans la bataille. 11,727.

Armé d'un courage infaillible, il en évita le coup, et le prudent Rakshasa de lancer dans le même instant une pique de fer, au son effrayant, à la poignée d'or. Le trait au fracas épouvantable rompit le bras droit de Bhîmaséna. 11,728—11,729.

L'arme à la flamme de feu, infiniment horrible, s'abattit aussitôt dans la terre. Quoiqu'il fût profondément blessé par cette lance de fer, le héros sans mesure dans

son courage, le fils Kounti saisit, les yeux troublés par la colère, sa massue toute nouée de rubans d'or et faite pour augmenter la crainte des ennemis. 11,730—11,731.

Bhîma prit, en jetant des cris, sa massue, liée par de telles attaches, et courut légèrement avec cette arme toute de fer sur le puissant Manimat. 11,732.

Le Rakshasa lui-même avait saisi un vaste trident enflammé, qu'il envoya à Bhîmaséna avec des cris et une grande rapidité. 11,733.

Habile dans les combats à la massue, celui-ci de rompre ce trident avec l'extrémité de la sienne, et de courir sur l'ennemi pour le tuer, comme Garouda sur un serpent.

Le héros aux longs bras se jette d'un saut au milieu des airs, fait vibrer rapidemment sa massue et l'envoie avec des cris sur le front de la bataille. 11,734—11,735.

Lancée avec la rapidité du vent, comme Indra lance sa foudre maîtresse, elle immola ce Rakshasa, et, aussitôt qu'elle eut touché la terre, elle y entra, comme si elle avait mis fin à son affaire. 11,736.

Toutes les créatures virent ce Démon à la grande force, que Bhîma avait tué, tel qu'un lion massacre un buffle à la tête de son troupeau. 11,737.

A peine l'eurent-ils vu couché sur la terre, les noctivagues, reste échappé au carnage, poussant des cris épouvantables de détresse, s'enfuirent à la plage orientale.

A l'audition de ces divers bruits, envoyés par les cavernes de la montagne, le fils de Kounti, Adjâtaçatrou, les deux jumeaux fils de Mâdrî, Dhaâumya, et Krishnâ, et les brahmes, et tous les amis, ne voyant pas Bhîmaséna assis auprès d'eux, en furent tous saisis de stupeur. 11,738—11,739—11,740.

Ces héros anx grands chars confient Draâupadî au saiut Arshtishéna, et tous, revêtus de leurs armes, ils montent de compagnie sur la montagne. 11,741.

Arrivés sur la cîme du mont, ces guerriers aux grands arcs, dompteurs des ennemis, cherchent des yeux et voient Bhîmaséna, 11,742.

Les géants Rakshasas, ou tremblants, ou sans vie, ces Démons aux vastes forces, aux courages infinis, tombés sous les coups de Bhîma. 11,743.

Ce héros aux longs bras resplendissait, tenant son arc, son cimeterre et sa massue à la main, tel que Maghavat, après qu'il eut immolé tous les Dânavas dans un combat.

Quand ils eurent, et vu, et embrassé leur frère, ces guerriers aux grands chars, fils de Kountî, s'assirent, heureux d'avoir obtenu la voie suprême. 11,744-11,745.

La cîme de la montagne ne brillait pas moins par ces héros que le ciel par les plus éminents gardiens du monde ou les plus excellents des Dieux. 11,746.

Après qu'il eut vu le palais de Kouvéra, et les Rakshasas immolés, l'auguste frère *Youddhishthira*, tint ce langage à son frère assis : 11,747.

« As-tu fait cette action criminelle par violence, ou légèreté d'esprit, Bhîma? Ce n'est pas indifférent pour toi : on ne donne jamais en vain la mort comme à un mouni.

» On ne doit jamais faire une chose odieuse à un roi, ont dit ceux, qui ont parlé sur les devoirs; et tu as fait, Bhîmaséna, une action, qui déplaît aux Tridaças mêmes.

» Celui, qui a mis son âme dans la pensée du crime, n'a considéré ni le juste ni l'utile. Il n'existe aucun fruit assuré, fils de Prithâ, dans les œuvres criminelles.

11,748—11,749—11,750.

» Tu ne dois pas désormais agir de cette manière, si tu veux faire une chose, qui me soit agréable. » Quand il eut parlé ainsi à son frère Atchyouta, l'équitable frère, Youddhishthira à la grande splendeur, le fils de Kountî, qui savait les portions où la vérité s'unit à l'utile, se tut, pensant à cette chose elle-même. 11,751—11,752.

Les Rakshasas, échappés au carnage de Bhîmaséna, s'en allèrent de compagnie au palais de Kouvéra. 11,753.

Talonnés par la crainte de Bhîma et poussant des cris épouvantables de détresse, ces Génies d'une grande vîtesse arrivèrent promptement à la demeure du fils de Viçravas. 11,754.

Épuisés de fatigue, les armes et les traits abandonnés, les armures teintes de sang, les cheveux épars, sire, ils tinrent ce langage au souverain des Yakshas : 11,755.

« Dieu, on a frappé de mort tous tes capitaines Rakshasas, qui avaient pour armes des traits barbelés, des leviers de fer, des cimeterres, des pilons et des massues! 11,756.

» Ces troupes, qui dans le combat étaient sous l'empire de la colère, un seul homme les a tuées dans la bataille, Dieu des richesses, après qu'il eut broyé légèrement sous ses pas la montagne. 11,757.

» Les héros des plus éminents Rakshasas et des Yakshas, Dieu, souverain des hommes, gisent immolés, sans vie, le souffle de l'existence expiré. 11,758.

» Nous, qu'on peut regarder comme des restes, nous avons échappé; mais ton ami Manimat est mort! Un homme seul a fait cette prouesse : arrête ce qui est à faire immédiatement! » 11,759.

A ces paroles, violemment irrité, le Dieu, qui règne sur toutes les troupes des Yakshas, prononça, les yeux rouges de colère, ce mot : « Comment! » 11,760.

Quand le maître des richesses eut appris que Bhîma avait commis cette deuxième offense, il s'irrita : « Qu'on attèle! » s'écria le souverain des Yakshas. 11,761.

Aussitôt, élevé comme la cîme d'une montagne et semblable à des masses de nuages, son char est attelé par des Gandharvas aux bouquets d'or. 11,762.

Les plus puissants coursiers aux yeux purs, riches de toutes les qualités, doués des vertus de la force et de la vigueur, parés de toutes les pierreries, de briller, attelés à son char, et de voler à travers le ciel comme des flèches. Ils hennissaient mutuellement avec des hennissements, qui présageaient la victoire. 11,763—11,764.

L'adorable Dieu, roi des rois, monta sur ce grand char, et s'avança, resplendissant de lumière, au milieu de ses louanges, que chantaient les Gandharvas. 11,765.

Tous les Yakshas, aux grands corps, à la grande force, à la grande vîtesse, aux yeux rouges, pareils à l'or, couverts de leurs armes et ceints du cimeterre, inférieurs chacun à mille seulement et nageant au sein des airs, se rassemblent promptement autour du magnanime Dieu des richesses, qui s'avançait dans le Gandhamâdana. On eût dit qu'ils prolongeaient le ciel, qui ressemblait à un vaste filet pour la prise d'un lion et que défendait le souverain des richesses. 11,766—11,767—11,768.

Le poil hérissé d'admiration, les fils de Pândou virent le magnanime Kouvéra à l'aspect aimable, environné par les troupes des Rakshasas et des Yakshas. 11,769.

Kouvéra à la grande âme vit les héros, fils de Pândou, saisir leurs arcs et leurs cimeterres; il en fut alors tout pénétré de joie. 11,770.

Lui, qui désirait faire la chose des Dieux, il s'en réjouit dans son cœur. Les Pândouides à la grande vitesse volèrent comme des oiseaux *à sa rencontre* sur la cime de la montagne. 11,771.

Les capitaines du maître des richesses s'arrêtèrent près d'eux. Les Gandharvas et les Yakshas présents observèrent, Bharatide, qu'il avait l'âme satisfaite à l'égard des fils de Pândou et que son esprit n'était aucunement changé. Les magnanimes Pândouides, Nakoula, Sahadéva et le fils d'Yama, versé dans la vertu, s'inclinent devant le donateur des biens. Ces héros, se regardant comme les offenseurs, environnent tous, les mains réunies au front, le Dieu, qui préside aux richesses.

Le Dieu était assis sur le plus excellent des chars, le Poushpaka, fortuné chef-d'œuvre de Viçvakarma, aux bords admirablement disposés. Les Gandharvas, par centaines, les Yakshas et les Rakshasas par milliers aux grands corps, à la grande force, aux oreilles en fer d'épieux, servaient le monarque assis, et les chœurs des Apsaras assistaient l'environnant, comme les Dieux entourent Çatakratou. Portant sur sa tête une magnifique guirlande d'or et tenant son lasso, sa conque et son arc à la main, Bhîmaséna contemplait le maître des richesses. Aucune langueur ne se glissait en son cœur dans cette circonstance sous le regard des Rakshasas au milieu de cette contemplation de Kouvéra. Quand ce guide des hommes eut aperçu Bhîma, tenant ses traits acérés et placé avec le désir d'un combat, il adressa ces paroles au fils d'Yama :

« Toutes les créatures disent, fils de Prithâ, que tu mets ton plaisir dans le bien de tous les êtres.

(De la stance **11,772** *à la stance* **11,781.**)

» Habite sans crainte avec tes frères sur la cîme de cette montagne ; tu n'as, rejeton de Pândou, à t'occuper d'aucune affaire pour Bhîmaséna. **11,782.**

» Jadis la mort de ces Démons fut arrêtée : ton frère puîné n'en fut que l'instrument. Si une violence fut exercée ici, tu n'as aucun reproche à t'adresser. **11,783.**

» Les Dieux eurent jadis sous les yeux cette destruction d'Yakshas et de Rakshasas. Je n'éprouve aucun ressentiment à l'égard de Bhîmaséna, *éminent* Bharatide, et je suis satisfait. **11,784.**

» Je fus content de cette prouesse de Bhîmaséna. » Quand il eut parlé de cette manière au monarque, il ajouta ces mots pour Bhîmaséna : **11,785.**

« Si tu as commis cette violence à cause de Krishnâ, mon fils, sans considérer, ni moi, ni les Dieux ; si, te confiant à la seule force de ton bras, tu as donné la mort aux Yakshas et aux Rakshasas, ô le plus excellent des rejetons de Kourou, cela est effacé de mon cœur ; je suis donc satisfait de toi. **11,786—11,787.**

» Je suis délivré en ce jour, Vrikaudara, d'une horrible malédiction. Jadis, pour une certaine offense, je fus maudit par Agastya irrité, le suprême rishi : c'est la dette que j'acquitte aujourd'hui. Mon infortune a été vue dans l'avenir, rejeton de Pândou : il n'y a rien ici de ta faute. » — « Comment le magnanime Agastya a-t-il fait de toi l'objet d'une malédiction? reprit Youddhishthira.

11,788—11,789—11,790.

» Je désire que tu m'en dises la cause, Dieu ; car c'est

une chose étonnante pour moi, que tu n'aies pas été consumé par la colère de cet homme juste, avec ton armée, avec tes frères et tes suivants! » — « Les Dieux, monarque des hommes, tenaient un conseil à Kouçavati, répondit le Dieu qui préside aux richesses. 11,791-11,792.

» Je m'y rendis, entouré de trois cent grands padmas (1), tous Yakshas aux formes épouvantables et portant des armes différentes. 11,793.

» Je n'aperçus pas d'abord en ma route Agastya, le plus excellent des rishis, qui se livrait à une terrible pénitence. Il était venu sur une rive de l'Yamounâ, pleine de bandes d'oiseaux divers, embellie par des arbres en fleurs : je le vis se tenir, le bras demi-levé, en face du soleil.

11,794—11,795.

» Il ressemblait à un feu augmenté, qu'enflamme une masse de splendeurs. Le roi des Rakshasas, mon ami, le beau Manivat était avec moi. 11,796.

» Soit folie ou sentiment d'ignorance, soit fierté ou délire, fils de Prithâ, du sein des airs, où il marchait, il cracha sur la tête du Maharshi. 11,797.

» Celui-ci m'adressa de colère ces paroles, enflammant, pour ainsi dire, tous les points de l'espace : « Parce que ton ami à l'âme méchante m'a infligé sous tes yeux cet outrage, à cause de cela, un seul homme te donnera la mort, Dieu des richesses, dans ces guerriers, qui obéissent à ta loi! 11,798—11,799.

» Tu obtiendras l'infortune ici, insensé, par ces guerriers immolés, mais quand tu auras vu l'homme, doué de la force, que possèdent ton fils et ton petit-fils, tu seras

(1) Un grand padma fait cent mille millions.

délivré du péché de tes guerriers. Il n'encourra pas une terrible malédiction ; aussi obéira-t-il à son ordre ! »
11,800—11,801.

» Telle fut la malédiction, que ce plus vertueux des rishis a jadis fulminée sur moi ; mais Bhîmaséna, ton frère, puissant roi, en est exempt. 11,802.

» Youddhishthira, la constance, l'habileté, le temps, le lieu, la fermeté, continua le maître des richesses, cette règle de cinq manières modifie la manière de l'état du monde. 11,803.

» La constance et l'habileté sont dans toutes les affaires, Bharatide ; mais les hommes, qui savent la règle de la fermeté, vivaient dans le Krita-youga. 11,804.

» Le roi, qui a de la constance, qui sait le temps et le lieu, de qui n'est ignorée aucune des règles de tous les devoirs, gouverne long-temps la terre, ô le meilleur des rois.

» L'homme, qui est ainsi dans toutes les affaires, héroïque fils de Prithâ, obtient la gloire dans ce monde et la voie fortunée dans l'autre. 11,805—11,806.

» Désireux d'acquérir les opportunités du temps et du lieu, Çakra, quand il eut exercé sa vigueur, victorieux de Vritra avec les Vasous, mérita le royaume du Tridiva.

» L'homme, qui, par colère seulement, ne considère pas le précipice, est un criminel aux pensées vicieuses, qui suit la passion. 11,807—11,808.

» Il périt dans ce monde et dans l'autre, sans connaître les portions *bonnes ou mauvaises* des œuvres. Le grand insensé, qui ne sait pas les temps, qui ignore la supériorité des œuvres, qui a mal raisonné sur le commencement de ses actions, périt dans ce monde et dans l'autre. L'homme, qui ne connaît pas la vertu, qui est orgueilleux,

petit dans ses pensées et prompt à la colère, prend les résolutions criminelles des gens pervers, malhonnêtes, qui vivent dans la violence, et qui ont l'ambition de posséder toutes les puissances. 11,809—11,810.—11,811.

» Ce Bhîmaséna est sans crainte, c'est à toi de le modérer, éminent Bharatide. Quand tu seras de retour à l'hermitage du saint roi Arshtiséna, habite chez lui, exempt de crainte et de maladie, toute la quinzaine obscure. Alors, les Gandharvas, les Kinnaras et tous les habitants de cette montagne, sous mes ordres, avec les Yakshas, vigoureux Indra des enfants de Manou, te protégeront, accompagné des plus vertueux des brahmes. 11,812—11,813—11,814.

» Allons! que ce Vrikaudara, réveillé *de son ivresse* et revenu de sa violence, soit empêché par toi, sire, le plus vertueux des hommes vertueux! 11,815.

» Ensuite, les habitants de ces bois viendront toujours, sire, vous visiter, vous faire la cour et vous protéger.

» Mes serviteurs, les plus vertueux des hommes, vous apporteron t sans cesse des vivres et des breuvages savoureux et variés. 11,816—11,817.

» De même que Djishnou est le fils d'Indra, que Vrikaudara est né du Vent et que tu es, mon fils, la propre semence d'Yama et formé de son union *avec la substance humaine*; de même que ces deux jumeaux sont les produits des Açwins, leurs pères, ainsi dois-je, Youddhishthira, vous défendre ici tous. 11,818—11,819.

» Connaissant les règles de la vérité, versé dans les règles de tous les devoirs, Phâlgouna, le frère puîné de Vrikaudara, est bien portant au sein du ciel. 11,820.

» Toutes les opinions quelconques paridisiaques, supé-

rieurement heureuses, répandues au milieu du monde, elles furent dès sa naissance, réunies sur la tête de Djanandjaya. 11,821.

» La répression des sens, l'aumône, la force, l'intelligence, la pudeur, une splendeur suprême, ces qualités sont déposées en ce héros à la force sans mesure. 11,822.

» Djishnou ne fait pas, fils de Pândou, une chose blâmée par folie; les hommes ne racontent point au milieu des hommes les paroles, que Djishnou a proférées en vain.

» Étant même estimé des Pitris et des Gandharvas, ajoutant à la gloire des enfants de Kourou, il étudie les armes, Bharatide, dans le palais d'Indra. 11,823-11,824.

» Ce Çântanou à la vive splendeur, le bisaïeul de ton père, qui a réduit par sa justice en sa puissance tous les rois de la terre, ce prince à la grande vigueur est infiniment satisfait dans le ciel de ce fils de Prithâ, maître de l'arc Gândîva et le cheval-de-somme de sa famille.

11,825—11,826.

» Çântanou, qui a honoré les brahmes, les rishis, les mânes et les Dieux, qui a offert sur les rives de l'Yamounâ sept principaux sacrifices, cet empereur, ton bisaïeul, conquérant du Swarga, te demande du monde d'Indra, où il se tient, comment va ta santé. »

11,827—11,828.

Entendu ce discours, prononcé par le Dieu, qui départ les richesses, les fils de Pândou en conçurent de la joie. 11,829.

Ensuite, ayant incliné sa lance de fer, sa massue, son cimeterre et son arc, Vrikaudara, le plus éminent des hommes, fit l'adoration à Kouvéra. 11,830.

L'intendant secourable des richesses dit au héros, qui

implorait son secours : « Détruis l'orgueil des ennemis; ajoute à la joie des amis! 11,831.

» Habitez, fléaux des ennemis, dans leurs charmantes demeures : les Yakshas, taureaux des Bharatides, ne vous abandonneront pas volontiers. 11,832.

» Goudâkéça reviendra même promptement, l'étude des armes terminée : Dhanandjaya fera son retour ici, congédié par Maghavat en personne! » 11,833.

Quand il eut ainsi donné à Youddhishthira ses instructions sur cette chose importante, le souverain des Gouhyakas s'avança vers le mont Asta, la plus grande des montagnes. 11,834.

Les Rakshasas et les Yakshas par milliers le suivirent sur leurs chars ornés de pierreries variées et de couvertures peintes. 11,835.

Il se fit alors sur la route d'Aîravata, qui conduisait au palais de Kouvéra, un bruit de chevaux supérieurs, semblable au gazouillement des oiseaux. 11,836.

Les coursiers du maître des richesses marchaient d'un pas accéléré dans l'air; ils déchiraient les nuages, pour ainsi dire : on eût dit qu'ils buvaient le vent. 11,837.

Puis, d'après l'ordre du Dieu, qui distribue les biens, on enleva du sommet de la montagne les corps sans vie de ces Rakshasas. 11,838.

En effet, le temps de la malédiction, que le sage Agastya avait fulminée contre eux, était accompli : ils avaient trouvé la mort dans le combat : la malédiction était donc mise à fin. 11,839.

Honorés par tous les Rakshasas, les magnanimes Pândouides passèrent tranquillement les nuits sans crainte dans ces habitations. 11,840.

Ensuite, au lever du soleil, après que Dhaâumya, accompagné d'Arshtiséna, eut accompli, dompteur des ennemis, les cérémonies du jour, il vint trouver les fils de Pândou. 11,841.

Ceux-ci de s'incliner aux pieds d'Arshtiséna et de Dhaâumya, et tous, joignant leurs mains au front, d'honorer les brahmes. 11,842.

Alors, ayant pris Youddhishthira par la main droite et regardant la plage orientale, le grand rishi tint ce langage : 11,843.

« Ce Mandara, le roi des monts, se tient, fils de Pândou, environnant la terre, qui a pour bornes les mers, et jette une éblouissante lumière. 11,844.

» Qu'Indra et que le fils de Viçravas protégent cette plage, embellie de montagnes, de forêts et de bois.

» Les rishis intelligents et versés dans toutes les vertus disent, mon fils, que c'est l'habitation de Mahéndra et du roi Vaîçravana. 11,845—11,846.

» C'est ici que les brahmes, les rishis vertueux, les Siddhas et les divins Sâdhyas s'approchent du soleil à son lever. 11,847.

» Le roi Yama, qui sait les devoirs, le seigneur de tous ceux, qui jouissent de la vie, s'est adjugé cette plage méridionale, qui est la voie des âmes expirées. 11,848.

» Ce palais du roi des morts, doué d'une abondance suprême, est pur ; il retient *les âmes*, il est d'un aspect infiniment admirable. 11,849.

» Arrivé sur cette montagne, sire, le soleil s'y arrête, en vérité. Les sages ont dit que le mont Asta est le roi des monts. 11,850.

» Le roi Varouna habite, et cette reine des montagnes,

et la mer, le grand bassin des eaux; c'est de là qu'il protége à la ronde tous les êtres. 11,851.

» Là, cet éminent, fortuné, vigoureux et grand Mérou, la voie de tous les hommes versés dans le Véda, se dresse, enflammant toute la plage du septentrion. 11,852.

» En lui résident, et l'assemblée des brahmes, et le Pradjâpati, créant tout ce que le monde renferme d'êtres immobiles et mobiles. 11,853.

» Le grand Mérou est la route fortunée, exempte de maladies, où circulent ceux, que les brahmes ont dit les sept fils intellectuels de Daksha. 11,854.

» Ici, ne se couchent pas, mon fils, ici, se lèvent de nouveau les sept Dévarshis, Vaçistha à leur tête. 11,855.

» Voici la cime septentrionale du Mérou, ce lieu sans poussière, où l'ayeul suprême des créatures habita avec les Dieux contents d'eux-mêmes. 11,856.

» On y voit briller un lieu par-dessus le palais même de ce Brahma; c'est la demeure de Nârâyana, le maître suprême, ce Dieu, qui n'a pas eu de commencement, qui n'aura pas de fin, que l'on dit la nature de la nature de tous les êtres, et que les Dieux eux-mêmes ne peuvent voir dans sa beauté formée de toutes les splendeurs. 11,857.

» Ce lieu du magnanime Vishnou est plus enflammé que le soleil et le feu; sa lumière elle-même, sire, rend sa vue difficile à soutenir par les Dânavas et les Dieux. 11,858.

» Dans la partie orientale du Mérou, cette résidence de Nârâyana resplendit à l'infini; c'est là que le maître des créatures, la nature de toute chose, l'être-existant-par-lui-même, brille, éclairant de sa grande beauté tous les êtres; on n'y voit pas de brahmarshis; à plus forte raison n'y voit-on pas de maharshis! 11,859—11,860.

» Ils obtiennent, ô le plus vertueux des enfants de Kourou, cette route des Yatis : arrivées près de lui, toutes les étoiles, fils de Pândou, ne jettent plus de lumière. 11,861.

» *Tant* ce maître brille lui-même d'une éclatante splendeur ! La dévotion conduit à Hari-Nârâyana les magnanimes Yatis, mariés à une pénitence suprême, occupés d'œuvres pures, à la contemplation parfaite, affranchis de l'égarement de la passion. 11,862—11,863.

» Arrivés là, ils ne voient plus ce magnanime, cet éternel Swayambou, le Dieu des Dieux. 11,864.

» Tel est le domicile impérissable, certain, immuable d'Içwara : c'est toujours, vertueux Youddhishthira, la mesure du passé. 11,865.

» Il est sûr que chaque jour, fils de Kourou, le soleil et la lune décrivent un pradakshina autour du Mérou.

» Toutes les étoiles du ciel avec l'*auguste* Çésha, tracent sans exception, puissant roi sans péché, un pradakshina autour de la grande montagne.

11,866—11,867.

» Le divin soleil aux travaux sans obscurité décrit ce pradakshina, entraînant toutes les étoiles. 11,868.

» Lorsqu'il est parvenu au mont Asta et qu'il a dépassé le crépuscule, l'auteur lumineux du jour passe au quartier du monde, qui renferme la plage orientale. 11,869.

» Le soleil, insigne Dieu, qui se complaît au bien de tous les êtres, arrivé au Mérou, fils de Pândou, retourne sur ses pas. 11,870.

» Il partage diversement le mois suivant le temps et les conjonctions des jours ; ensuite, la vénérable lune suit le soleil avec les constellations. 11,871.

» Quand il a franchi lestement le grand Mérou de cette manière, donnant la vie à tous les êtres, il revient au Mandara. 11,872.

» Ainsi, le soleil, ce Dieu, vainqueur de l'obscurité, qui répand la vie dans le monde à la faveur de ses rayons, retourne par ce chemin ouvert. 11,873.

» Dans son désir de créer tous les corps, il s'engage dans la plage méridionale. Ensuite, la saison du froid vient trouver tous les êtres. 11,874.

» Le soleil produit toutes les splendeurs à son retour par la splendeur de tous les êtres immobiles et mobiles.

» La sueur et la fatigue, la paresse et la langueur s'emparent des hommes ; toujours les êtres animés éprouvent à chaque instant les impressions du sommeil.

11,875—11,876.

» Après qu'il a choisi de cette manière une route indéfinissable, l'astre fortuné et radieux crée de nouveau les années et donne la vie aux créatures. 11,877.

» Doué d'une bien grande splendeur, il recommence sa carrière, accroissant tous les êtres immobiles et mobiles par des pluies, des vents et des chaleurs agréables.

» Parcourant ainsi, exempt de paresse, fils de Prithâ, le cercle du temps, le soleil revient sur ses pas, entraînant tous les êtres. 11,878—11,879.

» Sa course est étendue ; il ne s'arrête jamais, enfants de Pândou : s'il dérobe la splendeur aux êtres, c'est pour la répandre de nouveau. 11,880.

» Distribuant l'existence et les occupations à tous les êtres, fils de Bharata, toujours il crée, ce maître, le jour et la nuit, les heures et les minutes. » 11,881.

Tandis que ces magnanimes habitaient cette sourcil-

leuse montagne, désirant la vue d'Arjouna et livrés à de saints vœux, ils ne furent pas étrangers au plaisir et à la joie. 11,882.

Les troupes des Gandharvas et les Maharshis en grand nombre visitaient joyeux ces héros, aux désirs pleins de pureté, qui étaient associés à la vigueur et qui avaient pour objet principal la constance et la vérité. 11,883.

Quand ils furent arrivés à cette haute montagne, ombragée d'arbres, tous portant des fleurs, ces guerriers aux grands chars d'éprouver une suprême bienveillance d'âme, comme les troupes des vents, quand ils ont obtenu le ciel. 11,884—11,885.

Ils se tinrent, pleins d'une joie extrême, à la vue des plateaux et des cimes de cette grande montagne, remplie de fleurs et résonnante aux cris des paons et des cygnes.

Ils virent des piscines encombrées de lotus, fréquentées des oies rouges, des canards et des sarcelles, dont Kouvéra lui-même avait caché les bords et les rivages.

Ils virent des lieux d'amusements, où tout respirait l'abondance, couverts de guirlandes diverses, ornés de beauté, pleins de pierres fines, ravissants, tels enfin que devait être ce qui appartenait au maître des richesses. 11,886—11,887—11,888.

Parcourant sans cesse la cime de cette montagne aux grands arbres de plus d'une espèce, aux douces senteurs, abrités incessamment par des masses de nuages, il était impossible de penser à ces hommes, dont le but était la pénitence, quand ils voyaient la splendeur propre à cette montagne et la puissance de ses plantes annuelles. Il n'était pas là un seul jour, héros des hommes, dont la nature fut distincte des nuits. 11,889—11,890.

Monté sur cette montagne, le soleil à la force infinie donne l'existence à tous les êtres immobiles et mobiles. Ces nobles héros, placés là, virent son lever et son coucher.

Environnés de sa lumière, ils virent l'entrée du soleil dans l'obscurité, et sa sortie, son lever et son coucher; ils virent cet astre chasser les ténèbres de la plage supérieure et de la plage intermédiaire. 11,891—11,892.

Occupés sans cesse de lecture, célébrant des sacrifices continuels, ayant pour but le devoir, pour vœu la pureté, placés dans la vérité, ils attendaient ce héros, qui s'était voué à la vérité. 11,893.

« Puissions-nous avoir bientôt la joie de nous réunir ici avec Dhanandjaya, qui a terminé l'étude des armes! » Parlant ainsi et versant ces prières suprêmes, ces fils de Prithâ se livraient à la contemplation et la pénitence.

A la vue de ces forêts si diverses sur la montagne, le jour et la nuit avaient la durée de l'année aux yeux de ces hommes, qui n'avaient pas une pensée, dont Kirîti ne fut l'objet. 11,894—11,895.

La joie s'était enfuie de ces hommes depuis que le magnanime Djishnou, avec l'assentiment de Dhaâumya, s'était exilé, ayant relevé ses cheveux en djatâ : d'où leur serait venu la volupté, quand leurs âmes s'étaient rendues vers lui? 11,896.

Ils avaient écarté le chagrin, parce que Djishnou à la démarche d'éléphant enivré s'était exilé de ce bois Kâmyaka à l'ordre de son frère Youddhishthira. 11,897.

Tandis qu'ils pensaient à ce guerrier aux blancs coursiers, que le besoin d'armes avait conduit auprès d'Indra, ce mois, fils de Bharata, s'écoula avec peine sur la montagne pour ces enfants de Bharata. 11,898.

Après qu'il eut habité cinq années dans le palais du Dieu aux mille regards et qu'il eut obtenu du souverain des Dieux toutes les armes, celle d'Agni, la Varounaine, celle de Lunus, l'arme du Vent, la Vishnouïne, celle d'Indra, le Pâçoupata, celle de Brahma, le Pârameshthi du Créateur, les armes d'Yama, de Dhatri, du soleil, de Twashtri, et de Vaîçravana; après qu'il eut obtenu ces armes de l'Immortel aux mille yeux, il s'inclina devant Çatakratou, et, congédié par lui, Arjouna, l'ayant salué d'un pradakshina, prit, satisfait et joyeux, la route du Gandhamâdana. 11,899—11,900—11,901—11,902.

LE COMBAT AVEC LES NIVATAKAVATCHAS.

Vaïçampâyana dit :

Un jour, pendant qu'ils pensaient à leur frère, savourant la société de Hari, ces héros virent Arjouna, monté sur le char d'Indra, suivi de la vitesse et semblable à l'éclair.

Enflammant l'air, qu'il faisait resplendir avec sa rapidité et conduit par Mâtali, il brillait comme un grand météore, comme une flamme placée au milieu des nuages, comme la clarté du feu sans fumée. **11,903—11,904.**

A peine était-il arrivé sur cette montagne, qu'ils tombèrent sous les yeux de Kirîti, paré d'une guirlande et qui portait des ornements d'or. Dhanandjaya, qui avait la puissance du Dieu aimé de la foudre et qui enflammait tout de sa beauté, descendit sur la montagne. **11,905.**

Parvenu là, ce sage, qui avait pour aigrette un bouquet, abandonna le char de Mahéndra, se prosterna devant les pieds de Dhaâumya, et, incontinent après, devant ceux

d'Ajâtaçatrou; il vénéra les pieds de Vrikaudara, reçut les hommages des fils de Mâdrî, s'approcha de Krishnâ, la flatta et resta incliné devant son frère aîné.
11,906—11,907.

Le plaisir de se trouver réunis avec ce guerrier incomparable les remplit d'une joie suprême; et le héros, qui avait pour aigrette un bouquet, se réjouit à leur vue et célébra le roi, son frère. 11,908.

Porté dans ce char, le meurtrier de Namoutchi immola sept armées des enfants de Diti. Les fils de Prithâ, voyant le char d'Indra arrivé prés d'eux, lui firent d'une âme allègre un pradakshina. 11,909.

Dans une joie extrême, les fils du roi de Kourou décernèrent à Mâtali une réception suprême, semblable à celle du roi des Souras et l'interrogèrent exactement sur tous les habitants du ciel. 11,910.

Mâtali salua les Prithides comme on salue des fils et leur parla comme un père; puis, sur son char d'une splendeur incomparable, il retourna vers le souverain des Tridaças. 11,911.

Quand il fut parti, le magnanime fils de Çakra, le plus grand des hommes et des Dieux, celui qui de sa main broya les ennemis de Çakra, donna les grandes richesses aux formes supérieures, qu'Indra lui avait données.

Il remit à Soutasama pour son épouse ces parures brillantes comme l'auteur du jour, et, assis au milieu de ces héros, des hommes, qui avaient un éclat semblable au feu ou au soleil et des brahmes éminents, il raconta exactement toutes les choses : « C'est ainsi que j'appris les armes de Çakra lui-même, du Vent et de Çiva en personne.
11,912—11,913—11,914.

» Les Dieux de concert avec Indra furent tous charmés de mon caractère et de ma dévotion. » Bref, ce héros aux œuvres pures de leur raconter son habitation dans le ciel; et le célèbre Kirîti de passer toute cette nuit dans le sommeil, accompagné des fils de Mâdrî. 11,915—11,916.

Après que cette nuit se fut écoulée, Dhanandjaya, dans la compagnie de tous ses frères, vint s'incliner devant Youddhishthira-Dharmarâdja. 11,917.

Dans ce temps même se fit entendre un concert de tous les instruments de musique : c'était un bruit confus des habitants du ciel au milieu des airs. 11,918.

On entendait le roulement de la roue des chars et le son des clochettes ; il semblait de toutes parts ouïr le cri particulier des serpents, des quadrupèdes et des volatiles.

Les chœurs des Apsaras et des Gandharvas suivaient de tous côtés sur leurs chars semblables au soleil le roi des Dieux, le dompteur des ennemis. 11,919—11,920.

Flamboyant d'une beauté suprême et porté sur ce char attelé de coursiers fauves, orné d'or et résonnant comme le tonnerre des nuages, Pourandara, le roi des Dieux, vint trouver les fils de Prithâ; et, arrivé près d'eux, l'Immortel aux mille yeux descendit de son char. 11,921—11,922.

A la vue de ce magnanime, le bel Youddhishthira-Dharmarâdja, accompagné de ses frères, alla au-devant du roi des Dieux. 11,923.

Il honora suivant l'étiquette avec de riches présents, et comme il en était digne, selon les règles indiquées dans les Çâstras, ce Dieu à l'âme sans mesure. 11,924.

Le héros Dhanandjaya se prosterna devant Pourandara et demeura incliné comme un serviteur près du roi des Immortels. 11,925.

Le fils de Kounti à la grande splendeur, Youddhishthira de baiser Dhanandjaya sur la tête, et quand il vit son frère se tenir en face du roi des Dieux, l'air soumis, la coiffure en djatâ, sans péché et joint de la pénitence, saisi d'une grande joie à cette vue de Phâlgouna, il en fut ravi jusqu'à l'ivresse et honora le roi des Dieux. Le sage monarque des Immortels, Pourandara tint alors ce langage au roi, l'âme non abattue, et nageant au sein de la joie : « Sire, fils de Pândou, tu gouverneras cette terre. 11,926—11,927—11,928—11,929.

» Sur toi, descende la félicité! Reviens, fils de Kounti, à l'hermitage du Kâmyaka! 11,930.

» Le prudent fils de Pândou a obtenu de moi, sire, tous les astras. Je trouve ma satisfaction en Dhanandjaya; il est impossible aux mondes de le vaincre, grâce aux astras, qu'il possède! » 11,931.

Aussitôt qu'il eut parlé de cette manière à Youddhishthira, le fils de Kounti, l'Immortel aux mille yeux s'en alla au Tridiva, joyeux et célébré par les Maharshis.

Le brahmatchâri, qui, sachant cette réunion d'Indra avec les enfants de Pândou, tandis qu'ils habitaient dans le palais du maître des richesses, y applique durant une année entière son attention recueillie avec des sens comprimés et des vœux parfaits, vivra cent automnes dans une paix inaltérable et sans peine chimérique. 11,932—11,933—11,934.

Indra parti comme il était venu, Bibhatsou, réuni avec ses frères et Krishnâ, d'honorer le fils de Dharma. 11,935.

Celui-ci donna un baiser sur la tête du Pândouide, qui le saluait de son corps incliné, et, ravi de plaisir, lui dit avec une voix, que la joie rendait balbutiante : 11,936.

« Comment as-tu passé, Arjouna, ce temps au sein du ciel? Comment as-tu obtenu les armes et satisfait le roi des Dieux? 11,937.

» As-tu reçu entièrement les astras, fils de Pândou? Ou bien le roi des Dieux, Roudra, t'a-t-il donné les astras en témoignage de satisfaction? 11,938.

» Je désire entendre avec étendue, prince à la vive splendeur, comment tu as vu Indra, ou l'Adorable, qui tient à sa main l'arc Pinâka; comment tu as obtenu les astras et fléchi le Dieu en ta faveur; ce qui te fut dit, dompteur des ennemis, par l'ineffable Çatakratou. Tu me fais un plaisir, me dis-je : quel plaisir as-tu fait pour ce Dieu? De quelle manière, mortel sans péché, as-tu satisfait Mahadéva, le roi des Dieux? 11,939-11,940-11,941.

» Raconte-moi sans exception, dompteur des ennemis, tout ce que tu as fait d'agréable, Dhanandjaya, au Dieu, qui tient la foudre. » 11,942.

« Eh bien! écoute, puissant roi, lui répondit Arjouna, de quelle manière je vis le Dieu Çatakratou et l'adorable Çankara. 11,943.

» Je partis, sire, pour la forêt, occupé de lire cette science, que tu m'avais dite, et me plongeant dans la pénitence, que ton excellence m'avait ordonnée, ô toi, qui broyes les ennemis. 11,944.

» Arrivé du Kâmyaka à la cîme élevée du Bhagou, je m'y livrai à la pénitence, et, après une nuit de séjour, je vis dans ma route un certain brahme. 11,945.

« Où vas-tu, me demanda-t-il : dis-le moi! » Alors moi de lui exposer tout dans la vérité, rejeton de Kourou. 11,946.

» Quand le brahme eut reçu cette parole vraie de moi,

ô le plus vertueux des rois, il m'honora et trouva, sire, tout son plaisir en moi. 11,947.

» Ensuite, joyeux, il me dit : « Bharatide, cultive la pénitence. Si tu la pratiques, tu verras bientôt le souverain des Dieux. » 11,948.

» D'après sa parole, je montai donc sur la montagne Çalçira, où je mortifiai ma chair, faisant ma nourriture pendant ce mois de fruits et de racines. 11,949.

» Le deuxième mois arrivé, mes aliments furent de l'eau ; et je restai, fils de Pândou, le troisième mois sans manger. 11,950.

» Le quatrième mois, je me tins, les bras élevés en l'air, et ce fut une chose, pour ainsi dire, merveilleuse que je n'abandonnasse point la vie. 11,951.

» Le cinquième arrivé et le premier jour de ce mois, un être apparut auprès de moi, revêtu des formes d'un sanglier. 11,952.

» Il frappait de son groin, il rasait la terre de ses pieds, il purifiait son ventre, et se vautrait mainte et mainte fois sur la terre. 11,953.

» Après lui se montra un nouvel être, sous la forme d'un grand chasseur montagnard : il portait un arc, des flèches, une épée; et des troupes de femmes le suivaient. 11,954.

» Je saisis mon arc, mes deux immortels carquois, et je blessai d'une flèche cet animal, qui donnait la crainte au monde. 11,955.

» Au même instant, le Kirâta, ayant bandé fortement son arc, envoya une flèche d'une main plus vigoureuse, ébranlant, pour ainsi dire, toute mon âme; 11,956.

» Et il me dit : « C'est moi, qui ai porté le premier

coup; pourquoi as-tu frappé cet animal, manquant ainsi au devoir du chasseur? 11,957.

» Je détruirai ton orgueil avec mes flèches acérées! » C'est ainsi que me parla cet archer au grand corps. 11,958.

» Alors, il me couvrit à l'infini de grandes flèches comme une montagne et je fus inondé par une horrible averse de traits. 11,959.

» Je fus frappé par ces traits charmés, semblables à des engins de guerre, à la pointe enflammée, tel qu'une montagne par les coups de la foudre. 11,960.

» Sa forme se divisa en cent, en mille corps; je les blessai tous avec mes flèches. 11,961.

» Ces corps de nouveau, Bharatide, se montrèrent séparés; et de nouveau, puissant roi, je les dispersai.

» Sa tête, qui était un atôme, devint grande; et, de grande, sa tête redevint un atôme : isolé de ses formes, sire, il s'approcha de moi dans le combat.

11,962—11,963.

» Voyant que je ne pouvais triompher de lui, avec mes flèches, dans la bataille, j'eus recours, éminent Bharatide, au grand astra du Vent. 11,964.

» Je ne pus même le tuer avec cette arme; ce qui parut à mes yeux comme une merveille : cet astra déjoué fit naître un grand étonnement en moi. 11,965.

» Une seconde fois encore, puissant roi, j'inondai supérieurement cet être d'une multitude nombreuse de flèches dans le combat. 11,966.

» J'employai et je fis naître un orage de pierres, l'astra des sauterelles, une pluie tempêtueuse de traits et une multitude de ces flèches, qui ont pour oreille une image de fer. 11,967.

» Il saisit avec violence tous mes astras : les voyant tous consumés, sire, j'eus recours à l'astra de Brahma pour arme: 11,968.

» Je le couvris de tous côtés par des flèches enflammées : mais sous ce nuage même, un grand astra accrut sa vigueur. 11,969.

» Ensuite, les mondes furent consumés par la lumière, émanée de moi : en un instant, les plages du ciel et l'air de s'enflammer par tous les côtés. 11,970.

» Mais, sans retard, ce héros à la grande splendeur anéantit mon astra, et, voyant paralysée cette arme de Brahma, j'en fus pénétré d'effroi. 11,971.

» Alors, saisissant mon arc et mes deux impérissables carquois, je me hâtai de frapper cet être, par qui tous mes astras étaient dévorés. 11,972.

» Tous mes astras anéantis et mes grandes armes consumées, un combat à bras-le-corps commença entre cet être *merveilleux* et moi. 11,973.

» Quand j'eus fatigué mes poings réunis à leurs paumes, sans parvenir à rendre sans mouvement cet être, je m'affaissai sur la terre. 11,974.

» Il rit alors, puissant roi, et disparut sur le lieu même avec ses femmes sous mes yeux, témoins de cet événement, qui ressemblait au prodige. 11,975.

» Quand il eut fait ainsi, l'ineffable entra dans une autre forme et se revêtit d'une robe merveilleuse et divine. 11,976.

» L'adorable monarque des Dieux abandonna ses formes de chasseur montagnard et, reprenant la forme céleste, qui lui était propre, il se montra en souverain maître.

» On vit alors en personne, accompagné d'Oumâ, l'ado-

rable, qui porte l'enseigne du taureau, qui est ceint du serpent, qui a des formes multiples, qui est armé de l'arc Pinâka. 11,977—11,978.

» Le Dieu, qui tient à sa main un trident, s'approcha de moi, qui faisais front au combat, et me tint ce langage : « Je suis satisfait, fléau des ennemis. 11,979.

» L'adorable prit un arc et deux carquois aux flèches intarissables; il me les donna : « Tiens ! me dit-il. 11,980.

» Je suis content de toi, fils de Kounti ; dis ! que ferai-je pour toi ? Dis-moi ce qui est dans ton cœur, je le ferai ! 11,981.

» A part l'immortalité, parle ! quel est le désir de ton cœur ? » Alors, joignant les mains au front, moi, qui n'avais pas un autre désir que pour les astras, je me prosternai de pensée devant Çarva et lui dis cette parole : « Bienheureux, sois-moi propice, si cette grâce est la seule, que je désire. 11,982—11,983.

» J'ai envie de connaître tous les astras quelconques, en usage parmi les Dieux ! » — « Il me faut te les donner ! » Ainsi me parla Tryambaka l'adorable. 11,984.

» Mon astra de Roudra sera docile à ta volonté, fils de Pândou. » Et, satisfait, il me donna son grand astra Paçoupata. 11,985.

» Puis, quand il m'eut donné cet astra immortel, le Grand-Dieu me dit : « Il ne faut jamais employer cette arme contre les hommes ! 11,986.

» Décoché avec peu de lumière, il n'en consumerait pas moins le monde ! Qu'un homme le mette en œuvre, Dhanandjaya, vigoureusement pour échapper à une circonstance difficile. 11,987.

» Qu'on l'emploie de toute manière à paralyser les astras ;

on ne peut l'arrêter; et l'obstacle, qu'il jette devant les astras est céleste ! » 11,988.

» Le Dieu avait un corps, il était placé auprès de moi : destructeur des ennemis, pourfendeur des armées étrangères, il était inabordable, il était insoutenable aux Rakshasas, aux Dânavas et aux Dieux. Quand l'Immortel favorable à l'enseigne du taureau m'eut donné congé, j'entrai dans ce lieu même, et lui, il disparut sous mes regards.

11,989—11,990—11,991.

» J'habitai là cette nuit avec plaisir, fils de Bharata, par la faveur du Dieu des Dieux, le magnanime Tryambaka.

» Cette nuit passée et les cérémonies du matin accomplies, je vis cet excellent brahme, que j'avais jadis vu et qui en ce moment ne me voyait pas. 11,992—11,993.

» Je lui annonçai tout ce qui m'était arrivé, et je lui dis, Bharatide : « Je me suis rencontré avec l'adorable Mahâdéva. » 11,994.

» Et ce brahme sublime, Indra des rois, me dit avec gaîté : « Tu as vu Mahâdéva, comme ne l'a vu aucun autre, quel qu'il soit. 11,995.

» Tu t'es réuni avec tous les gardiens du monde, le fils de Vivaçvat et les autres : tu as vu Mahâdéva, homme sans péché ; il te donnera les astras. » 11,996.

» Après qu'il m'eut ainsi parlé et qu'il m'eut embrassé mainte et mainte fois, ce brahme, semblable au soleil, s'en alla où le conduisit la fantaisie. 11,997.

» Une autrefois, le vent de ce jour soufflait pur ; il renouvelait ce monde et détruisait même ses ennemis.

» Des guirlandes célestes, bien odorantes et nouvelles se manifestaient dans le voisinage, au pied de la montagne.

11,998—11,999.

» On entendait de tous côtés des instruments divins aux terribles concerts : les ravissants éloges d'Indra étaient mêlés à ces accords. 12,000.

» Il y avait là des chœurs et d'Apsaras et de Gandharvas; tout était rempli de chants en présence du roi des Dieux. 12,001.

» Là, suivaient, portés sur les chars des Dieux, les troupes des vents, et ceux, qui formaient le cortége d'Indra, et ceux, qui habitaient dans son palais. 12,002.

» Là, accompagné de Çatchî, s'avançait alors dans son char, bien paré, attelé de coursiers fauves, Indra avec tous les Immortels. 12,003.

» Dans ce même temps, Kouvéra, le guide des hommes, se montra à moi, sire, doué d'une beauté suprême.

» Je vis Yama, placé dans la région méridionale, Varouna et le roi des Dieux chacun à leur place assignée. 12,004—12,005.

» Ils me caressent et me tiennent ce langage : « Ambidextre, homme éminent, vois ces gardiens du monde à leur poste. 12,006.

» Tu as vu Çankara pour le succès de l'affaire des Dieux ! Reçois de nous les astras ! » me dirent-ils de tous les côtés. 12,007.

» Prosterné devant ces principaux Dieux, je reçus alors, seigneur, dévotement et suivant l'étiquette ces grands astras. 12,008.

» Ces armes obtenues avec le congé des Dieux, ils s'en retournèrent tous, vaillant Bharatide, comme ils étaient venus. 12,009.

» L'adorable Maghavat, le souverain des Immortels, étant monté sur son char d'une éclatante lumière, me

dit : « Phâlgouna, il te faut aller au Swarga. 12,010.

» Je te connais, Dhanandjaya, par une visite, que tu fis précédemment à ces lieux : après cela, je me suis montré à toi, éminent Bharatide. 12,011.

» Tu as déjà fait plus d'une fois tes ablutions dans les tîrthas ; tu pratiques cette rigoureuse pénitence ; tu es digne, fils de Pândou, d'entrer dans le Swarga. 12,012.

» Tu dois en outre cultiver une pénitence, ligne supérieure de conduite : il faut donc nécessairement que tu ailles dans le Swarga, meurtrier des ennemis. 12,013.

» Mâtali, suivant mes ordres, te conduira au Tridiva : en effet, tu es connu des Dieux et des principaux anachorètes. » 12,014.

« Adorable Çakra, dis-je alors, sois-moi favorable ! Souverain des Tridaças, je désire que tu sois mon maître dans l'étude des armes. » 12,015.

« C'est une œuvre difficile, reprit Çakra. Fléau des ennemis, mon fils, obtiens ton désir, puisque tu veux posséder les astras. » 12,016.

« Destructeur des ennemis, répondis-je alors, je n'emploierai pas ces armes divines contre les hommes, si elles ne sont accompagnées du moyen d'arrêter les astras.

» Donne-moi, souverain des Immortels, ces armes divines : ensuite, puissé-je obtenir, ô le plus grand des Dieux, les mondes conquis par les astras. »

« Cette parole fut dite par moi, repartit Çakra, pour juger de ton caractère ; mais celle, que tu m'as répondue, est bien digne de toi, mon fils. 12,017—12,018—12,019.

» Va dans mon palais et apprends là, aux leçons de Vâyou, d'Agni et des Vasous, de Varouna et de la troupe des Maroutes, tous les astras, celui des Sâdhyas, celui du

père suprême des créatures, celui des Gandharvas, des Apsaras et des Rakshasas, ceux de Vishnou et même ceux des Naïrritas. 12,020—12,021.

» Sache, continuateur de la race de Kourou, que tous les astres viennent de moi. » Quand il m'eut ainsi parlé, Çakra disparut. 12,022.

» Alors, je vis près de moi ce char divin, pur, attelé de coursiers fauves, œuvre de la magie, plein de choses, qui appartenaient à Indra, sire, et conduit par Mâtali.

» Les gardiens du monde s'étant retirés, celui-ci me dit : « Çakra, le roi des Dieux, désire te voir, prince à l'éclatante splendeur. 12,023—12,024.

» Sois heureux, guerrier aux longs bras! accomplis sur le champ cette affaire : visite les mondes purifiés; va dans le ciel, sans laisser ton corps. 12,025.

« Le roi des Immortels aux mille yeux désire te voir, fils de Bharata. » A ces paroles de Mâtali, je dis adieu au mont Çaîçira. 12,026.

» Je montai sur le char sublime, quand j'eus décrit autour de lui un pradakshina, et le cocher pressa les chevaux, qui avaient la rapidité du vent ou de la pensée.

» Le conducteur Mâtali, qui connaissait la vraie nature des chevaux et à qui sa charge valait de riches honoraires, se mit à regarder mon visage, tandis que j'étais dans son char. 12,027—12,028.

» Comme ce véhicule était en marche, il me tint ce langage avec étonnement : « Cette chose me semble plus que merveilleuse et me paraît ressembler à un prodige :

» Qu'en montant sur ce char tu n'aies pas bronché d'un seul pas; ce que j'ai vu continuellement faire au maître des Dieux! 12,029—12,030.

» Il vacille, éminent Bharatide, au premier pas des coursiers; mais toi, continuateur de la race de Kourou, tu te tiens ferme ici dans ce char en mouvement. 12,031.

» Tout cela me semble de toi au-dessus même de Çakra. » Quand il eut parlé ainsi, Mâtali entra dans l'air, séjour des Dieux. 12,032.

» Il me fit voir, sire, des chars célestes, et le sien, attelé de coursiers fauves s'éleva au sein des airs.

» Il était honoré des Dieux et des Rishys. Je vis ensuite les mondes des Dévarshis, qui marchent à volonté;

12,033—12,034.

» Mâtali, le cocher de Çakra, me fit voir rapidement la puissance des Gandharvas et des Apsaras à la force sans mesure, le Nandana et les autres lieux, les bois et les bocages des Dieux. Ensuite, je vis Amarâvatî, le palais de Çakra. 12,035—12,036.

» Il est orné de pierreries et d'arbres, qui portent des fruits à volonté; là, le soleil n'échauffe pas; là, il ne fait ni froid, ni chaud; là, est inconnue la fatigue. 12,037.

» Là, n'incommode point la poussière; là, n'entre pas la vieillesse; là, on ne voit ni le chagrin, ni l'abattement, ni la faiblesse. 12,038.

» Les habitants du ciel, grand roi, ne connaissent point la langueur; là, il n'y a ni colère ni avarice de la part des Souras et des autres, vaillant monarque des hommes.

» Toujours les êtres animés sont satisfaits dans le palais du Dieu; toujours les arbres, sire, ont des feuilles vertes, mêlées de fleurs et de fruits. 12,039—12,040.

» Il y a diverses piscines, couvertes de saâugandhikas et de lotus : le vent y souffle pur, frais, vivifiant et chargé de parfums. 12,041.

» La terre est parée de fleurs et diversifiée par toutes les pierreries : les volatiles et les quadrupèdes y sont en grand nombre, jolis, aux sons mélodieux. 12,042.

» On y voit de nombreux êtres, qui vont dans le ciel, montés sur des chars. Ensuite, je vis des Vasous, des Roudras, des Sâdhyas et la troupe des Maroûtes ;

» Les Adityas et les deux Açwins : je les honorai tous. Ils répondirent à mes hommages par la force, la vigueur, la renommée, la splendeur, les astras et la victoire dans le combat. Je vis la céleste ville, honorée par les Dieux et les Gandharvas. 12,043—12,044—12,045.

» Je me tins, les mains réunies au front, devant l'Immortel aux mille regards, le roi des Dieux ; et Çakra joyeux, le plus grand de ceux, qui donnent, m'accorda de partager son siége. 12,046.

» Le fils de Vasou promena ses mains sur mon corps pour me rendre honneur ; et moi, accompagné des Gandharvas et des Dieux aux nombreux présents, l'envie de posséder les astras me fit habiter dans le Swarga pour les étudier. Tchitraséna, le fils de Viçvasou, y devint mon ami. 12,047—12,048.

» Il mit entre mes mains, sire, toute la science Gandharvique. J'habitai là paisiblement dans le palais de Çakra, comblé d'honneur, en possession des astras, servi au gré de tous mes désirs, écoutant les chants délicieux, les concerts ravissants des instruments, 12,049—12,050.

» Et contemplant, Bharatide éminent, les danses formées par les plus gracieuses des Apsaras. Sans mépriser toutes ces choses, parce que j'en connaissais la vérité, je me tins étroitement attaché aux astras, que j'avais reçus. Le maître aux mille yeux fut satisfait de mon désir.

» Tandis, sire, que j'habitais ainsi dans les cieux, le temps s'écoulait. Le *céleste corps*, véhicule de Hari, me toucha la tête de ses mains et m'adressa ce langage, à moi, plein d'un excès de confiance et qui avais reçu la science des armes : « Les chœurs mêmes des Immortels ne pourraient maintenant triompher de toi dans un combat. 12,051—12,052—12,053—12,054.

» A plus forte raison, dans le monde humain, les hommes à l'âme insensée ! Tu es sans mesure, inabordable et sans égal dans les batailles. 12,055.

» Le Dieu me dit encore, le poil hérissé de plaisir : « Héros ! il n'y aura personne d'égal à toi dans le combat des astras. » 12,056.

» Tu es un héros, continuateur de Kourou, sachant les astras, identifié à Brahma, toujours attentif, poli, disant la vérité, ayant vaincu les organes des sens. 12,057.

» Tu as obtenu les quinze astras : il n'existe pas un égal à toi, fils de Prithâ, avec les cinq règles. 12,058.

» Tu sais entièrement, Dhanandjaya, la manière de les employer, de les comprimer, de les guider, de les guérir et de les arrêter. 12,059.

» Il est arrivé, fléau des ennemis, un temps d'une extrême importance : promets de l'accomplir ; après cela, je verrai. » 12,060.

» Alors, je répondis, sire, au roi des Dieux cette parole : « Sache que je ferai tout ce qu'il m'est possible de soutenir. » 12,061.

» Le meurtrier de Bala et de Vritra me dit en riant : « Il n'existe maintenant rien dans les trois mondes, que ta force ne puisse supporter. 12,062.

» Des Dânavas, nommés les Nivâtakavatchas, sont mes

ennemis; entrés dans le sein des mers, ils habitent une retraite inaccessible. 12,063.

» On dit que le nombre s'en élève à trente millions, tous semblables en splendeur, en énergie, en formes; réduis-les sous le joug, fils de Kountî; ce sera pour toi une affaire importante! » 12,064.

» Ensuite, il me donna un char céleste, d'une éclatante lumière, conduit par Mâtali; attelé de coursiers fauves et dont le poil ressemblait à la *plume des* paons. 12,065.

» Il attacha sur mon front cette tiare éminente et me donna des parures supérieures et d'une forme semblable à celle de ses parures. 12,066.

» Il me fit présent d'une cuirasse imbrisable, supérieure, douce au toucher, et me munit pour Gândîva de cette corde indestructible. 12,067.

» Je m'avançai donc sur ce char éclatant, monté sur lequel jadis le souverain des Dieux avait vaincu Bali, fils de Virotchana. 12,068.

» Tous les Dieux mêmes, avertis par ce bruit, s'imaginant que c'était le roi des Dieux, s'approchèrent de moi, suzerain des hommes. 12,069.

» Ils me virent : « Que feras-tu, Phâlgouna? » me demandèrent-ils. « Je ferai dans le combat, répondis-je, ce qu'exigeront les événements. 12,070.

» Sachez, vertueux Immortels, que je pars, désirant la mort des Nivâtakavatchas, et prononcez sur moi, Dieux sans péché, vos bénédictions de victoire! » 12,071.

» Ils me louèrent d'un cœur favorable comme le Dieu Pourandara : « C'est monté sur ce char que Maghavat jadis a vaincu *le Démon* Çamvara; qu'il a donné la joie au Naraka, en y plongeant Namoutchi, Bala et Vritra : c'est

monté sur ce char que Maghavat jadis immola de nombreux milliers, myriades et millions de Dânavas. Avec lui, fils de Kountî, tu vaincras en bataille les Nivâtakavatchas; 12,072—12,073—12,074.

» Tel que, s'avançant sur ce char dans la bataille, il fut lui-même victorieux. Voici la plus éminente des conques : avec elle tu seras le vainqueur des Dânavas.

» C'est porté sur ce char que le magnanime Çakra a vaincu les mondes. » Loué par les Immortels, je reçus alors, donnée par les Dieux pour la victoire, cette *conque* Dévadatta, née au sein des eaux; et, revêtu de la cuirasse, portant la conque, les flèches et mon arc, je m'avançai, brûlant de combattre, vers la terrible habitation des Dânavas. 12,075—12,076—12,077—12,078.

» Loué çà et là par les Maharshis, je vis l'épouvantable réceptacle des eaux et le souverain immortel de ces ondes.

» On voyait là comme des montagnes bondissantes les vagues gonflées, resserrées, étendues, couvertes d'écumes. 12,079—12,080.

» De tous côtés, on remplissait par milliers les vaisseaux de pierreries : on voyait plongés dans les eaux, comme des montagnes, les timingilas (1), les tortues, les makaras et les timitimingilas (2). De toutes parts étaient plongés dans les eaux des milliers de conques. 12,081—12,082.

» On voit là nager dans l'eau des multitudes de pierreries, comme on voit dans la nuit apparaître les étoiles couvertes de légers nuages. 12,083.

» Un vent y roule épouvantable; ce qui parut comme

(1-2) Gros poisson fabuleux.

une merveille à mes yeux. Je vis *d'abord* cette grande rapidité du sublime réceptacle de toutes les eaux ; 12,084.

» Je vis la cité des Daïtyas ; elle était remplie de Dânavas. Mâtali descendit là promptement sur la surface de la terre. 12,085.

» Il approcha son char, et se mit à courir, lui, qui possédait les axiômes sur les chars ; il parcourut *les approches de* cette ville, y jetant la terreur par le bruit du char.

» A ce bruit, comme celui du tonnerre au sein du ciel, le trouble saisit tous les Dânavas, s'imaginant que j'étais le roi des Dieux. 12,086—12,087.

» Tous se tinrent, l'âme agitée, portant des arcs et des flèches, ayant à la main des pilons, des massues, des tridents, des haches et des épées. 12,088.

» Ensuite, l'esprit dans la terreur, bouchant leurs portes et disposant une garde au milieu de la ville, on ne vit plus apparaître aucun d'eux. 12,089.

» Alors, ayant pris ma conque Dévadatta au grand son, transporté d'une joie suprême, je la remplis de mon souffle avec lenteur. 12,090.

» Ce bruit, allant frapper le ciel, en réveilla tous les échos : les grandes créatures de trembler et de se coucher d'effroi. 12,091.

» Tous les Nivâtakavatchas, bien parés, revêtus de leurs cuirasses diverses, portant à la main des armes variées, avec de grands tridents de fer, des pilons et des massues, avec des pattiças, des cimeterres et des roues mêmes de char, Bharatide, avec des çataghnis, des bhousoundhis, des sabres différents et ornés, ces fils de Diti se montrèrent par milliers. 12,092—12,093—12,094.

» Alors qu'il eut pensé mainte fois aux routes, que

devait suivre son char, Mâtali de pousser les chevaux, éminent Bharatide, dans un lieu uni. 12,095.

» De ces coursiers à la marche prompte, qu'il précipitait avec rapidité, je ne vis rien alors, et ce fut pour moi comme une merveille. 12,096.

» Les Dânavas firent parler hautement par milliers tous leurs instruments de musique aux hideuses apparences et aux sons discordants. 12,097.

» L'âme enlevée par ce bruit, tout à coup de nager, semblables à des montagnes, les grands cétacées dans la mer, par centaines et par mille. 12,098.

» Les Dânavas courent avec une grande rapidité, envoyant sur moi des flèches acérées par centaines et par milliers. 12,099.

» Un combat tumultueux et bien effrayant, exterminateur des Nivâtakavatchas, s'éleva, Bharatide, entre eux et moi. 12,100.

» Alors les troupes des Dânavarshis, les Brahmarshis, les Siddhas et le Dévarshis se rassemblèrent dans cette grande bataille. 12,101.

» Ces solitaires, qui désiraient ma victoire, me vantèrent, comme Indra dans le Târakâmaya, avec des paroles douces et assorties. 12,102.

» Tous les Nivâtakavatchas, saisissant leurs armes, coururent sur moi de concert avec une grande rapidité.

» Ayant fermé la route de mon char et m'ayant cerné de tous les côtés, ces héros m'inondèrent avec des pluies de flèches, en poussant des cris. 12,103—12,104.

» D'autres à la grande vigueur, qui tenaient à la main des tridents et des pattiças, me lancèrent des flèches de fer et des bhousoundhis. 12,105.

» Lancée par eux, cette horrible pluie de tridents, où se mêlaient des pieux en fer et des massues, tombait resplendissante sans repos sur mon char. 12,106.

» D'autres guerriers Nivâtakavatchas, terribles, portant les formes de la mort, coururent sur moi dans le combat, avec des armes et des traits victorieux. 12,107.

» Je blessai chacun d'eux dans la bataille, avec dix flèches différentes, que mon arc Gândîva décocha légères, allant droit à leur but. 12,108.

» Ils tournèrent le dos en face de mes traits, lancés comme des rochers, et Mâtali de pousser rapidement les chevaux. 12,109.

» Ceux-ci, qui possédaient la vitesse du vent, de courir en différents chemins, et, bien conduits par Mâtali, de broyer sous leurs pieds les fils de Diti. 12,110.

» Ces chevaux étaient attelés cent par cent à ce grand char, mais si bien ils étaient conduits par Mâtali, qu'ils semblaient marcher en petit nombre. 12,111.

» Par la pose de leur pied sur le sol, par le bruit des roues du char, par la fougue impétueuse de mes flèches, les Asouras furent tués par milliers. 12,112.

» D'autres même expirés, l'arc en main, et de qui les cochers avaient péri, étaient entraînés par leurs chevaux.

» Tous les combattants tenaient empêchées les plages du ciel et les plages intermédiaires : je les perçai avec des flèches différentes et mon âme en fut émue.

» Je vis ensuite la vigueur souverainement merveilleuse de Mâtali, qui soutint avec effort la fougue de ses chevaux.

» Je frappai dans ce combat, sire, de flèches légères et variées, par centaines et par mille, ces Asouras, que protégeaient leurs armes. 12,113-12,114-12,115-12,116.

» Le héros, exterminateur des ennemis, Mâtali, le cocher d'Indra, fut content de me voir agir en cette affaire de tous mes efforts. 12,117.

» Les uns s'en allaient à leur perte, frappés de mort par ces chevaux et par ce char ; les autres se retiraient de la bataille. 12,118.

» Nous rendant, pour ainsi dire, la pareille, les Nivâtakavatchas, en but à mes dards, tentèrent de m'éloigner avec de grandes pluies de flèches. 12,119.

» Je les dispersai promptement par centaines et par mille avec des traits légers, variés, charmés par l'astra de Brahma. 12,120.

» Accablés par moi et pénétrés de colère, ces grands Asouras m'accablèrent de compagnie avec des pluies de lances en fer, de tridents et d'épées. 12,121.

» Alors j'employai, Bharatide, un astra supérieur, d'une brûlante splendeur, chéri du roi des Dieux et nommé Mâghava. 12,122.

» Je rompis en cent morceaux avec un trident et un cimeterre, doués de la vigueur d'un astra, les leviers de fer envoyés par eux à milliers. 12,123.

» Et, quand j'eus brisé les armes de ces guerriers, je les dispersai eux-mêmes de tous les côtés par dix et dix flèches lancées dans ma colère. 12,124.

» Dans ce combat, de grandes flèches s'envolèrent de l'arc Gândîva comme des rangées d'abeilles, et Mâtali de lui rendre ses hommages. 12,125.

» Leurs traits *y répondirent* et Mâtali honora l'arc Gândîva. Ils m'inondèrent fortement de leurs dards, et je les dispersai avec mes flèches (1). 12,126.

(1) Cette stance paraît bien n'être ici qu'une variante du précédent çloka.

» Mais les Nivâtakavatchas blessés me firent obstacle de tous les côtés avec de grandes pluies de flèches.

» Moi, les ayant frappés avec la rapidité de mes traits, je les blessai tous par milliers avec des astras légers, supérieurs, flamboyants, destructeurs eux-mêmes des astras. 12,127—12,128.

» Leurs membres déchirés de verser le sang, comme les cîmes des montagnes arrosées par la pluie, quand est venue la saison humide. 12,129.

» Les Dânavas tremblèrent, percés de mes flèches légères, allant droit au but, touchant comme la foudre d'Indra. 12,130.

» Leurs corps étaient blessés en cent places grâce à la force des traits aigus : enfin les Nivâtakavatchas me combattirent, armés de la magie. 12,131.

» De tous côtés s'éleva une bien grande pluie de pierres, grosses comme des montagnes, qui m'accabla fortement avec des quartiers de rochers. 12,132.

» Je les réduisis en poudre dans un grand combat avec une multitude de flèches impétueuses, semblables au tonnerre et lancées avec l'astra de Mahéndra. 12,133.

» De cette pluie de pierres mises en poudre, il naquit un feu, et de cette poussière il se dissémina comme une masse d'étincelles. 12,134.

» Cet orage de pierres neutralisé, il se manifesta une plus grande averse d'eau, qui tomba près de moi en gouttes aussi grosses que les roues d'un char. 12,135.

» Ces gouttes, tombées du firmament avec une extrême vigueur, couvrirent de toutes parts le ciel, ses plages principales et les plages intermédiaires. 12,136.

» La chute de ces gouttes, les sifflements du vent et les

cris des Daïtyas empêchaient de rien distinguer. 12,137.

» Ces gouttes d'eau, dans le ciel et sur la terre, étaient liées entre elles de tous les côtés : elles tombaient continuellement sur le sol et j'en fus troublé. 12,138.

» Alors, j'envoyai un astra enflammé, tarissant, épouvantable, céleste, enseigné par Indra, et cette eau en fut tarie. 12,139.

» Cette pluie de pierres neutralisée et cette pluie d'eau séchée, les Dânavas lancèrent contre moi une magie *nouvelle*, Bharatide, le feu et le vent. 12,140.

» J'étouffai entièrement le feu par l'astra de l'eau, et j'opposai à la fougue du vent le grand astra des montagnes. 12,141.

» Ce moyen repoussé, les Dânavas, enivrés de la fureur des combats, employèrent à la fois, Bharatide, différentes sortes de magie. 12,142.

» Il naquit une bien grande pluie, l'effroi du monde, et je fus accablé dans le combat d'une averse magique d'astras aux formes épouvantables, de feu, de vent et de pierres. Ensuite, il se manifesta de tous les côtés une horrible, une épaisse obscurité. 12,143—12,144.

» Le monde se trouvant enveloppé dans ces effrayantes et hideuses ténèbres, les chevaux de tourner le dos et l'esprit de Mâtali même de flotter incertain. 12,145.

» L'aiguillon d'or tomba de sa main sur la terre, et il me dit plus d'une fois, la connaissance perdue : « Où es-tu, éminent Bharatide? » 12,146.

» Je fus saisi d'une crainte aiguë, quand je vis sa raison enfuie : hors de lui-même, il me tint ce langage, à moi, sous l'empire de la crainte : 12,147.

« Il y eut jadis un bien grand combat entre les Souras

et les Asouras, qui se disputaient l'ambroisie : je les vis de mes yeux, Prithide sans péché. 12,148.

» Il y eut pour la mort de Çambara une bataille épouvantable, acharnée : c'est moi, qui exerçais alors près du roi des Dieux l'office de conduire son char. 12,149.

» C'est moi, qui conduisais les chevaux ce jour où Vritra fut immolé. Le fils de Virotchana lui-même donna lieu à une grande, à une bien épouvantable bataille.

» Je fus présent, fils de Pândou, à ces combats grandement effroyables, et jamais, avant ce jour, ils ne m'ont fait perdre l'esprit. 12,150—12,151.

» Le père suprême des créatures a fixé peut-être ce moment pour la destruction du monde ; car ce combat ne tend pas à autre chose qu'à la ruine de l'univers ! » 12,152.

» A peine eus-je entendu son langage, que, m'appuyant sur moi-même et dans l'instant de troubler la grande puissance de magie, que possédaient ces Dânavas, je dis à Mâtali effrayé : « Vois maintenant la force de mes deux bras, la puissance de mes astras, de mon arc Gândîva, et cette magie bien épouvantable pour les magiques astras de ces Démons. Je vais détruire cette horrible obscurité. Ne crains pas, cocher ! Sois ferme ! » 12,153-12,154-12,155.

» A ces mots, j'envoyai, souverain des hommes, une magie d'astra stupéfiante, pour le bien de toutes les créatures et le salut des habitants du ciel. 12,156.

» A chacune de leurs magies détruite, ces grands Asouras à la force sans mesure faisaient de nouveau succéder une autre espèce de magie. 12,157.

» La clarté revint ; elle est dévorée de nouveau par l'obscurité : le monde est invisible ; il est plongé de nouveau au sein des eaux. 12,158.

» Quand la lumière nous fut rendue, Mâtali, sur le meilleur des chars, traîné par des chevaux bien gouvernés, parcourut ce champ de bataille, l'effroi du monde.

» Les terribles Nivâtakavatchas fondirent à la ronde sur moi; et, saisissant un moment, *où ils se découvraient*, je les précipitai dans le séjour d'Yama. 12,159—12,160.

» Tandis que le combat de ces Démons se déroulait ainsi, tout à coup je cessai de voir les Dânavas, que la magie dérobait tous à la vue. 12,161.

» Les Daïtyas, cachés à mes regards, combattaient avec la magie : je soutins une lutte contre eux avec une vigueur invisible d'astras. 12,162.

» Lancées par Gândîva et convenablement charmées d'un astra, les flèches de couper leurs grands corps partout où ils étaient. 12,163.

» Les Nivâtakavatchas, blessés par moi dans le combat, éteignent soudain leur magie et se réfugient dans leur ville. 12,164.

» Après que les Daïtyas eurent vidé le champ de bataille et que la lumière nous fut revenue, je vis là étendus morts les Dânavas par centaines et par milliers. 12,165.

» Leurs armes et leurs parures étaient là broyées : on voyait par centaines leurs corps et leurs cuirasses. 12,166.

» Il n'était pas facile aux chevaux de mettre un pied l'un devant l'autre; ils prirent soudain leur vol, et s'arrêtèrent dans le firmament, où ils marchaient. 12,167.

» Ensuite, ayant caché le ciel entièrement, les Nivâtakavatchas triomphèrent, lançant des montagnes aux serpents invisibles. 12,168.

» D'autres épouvantables Dânavas, pénétrant sous la

terre, prenaient, Bharatide, les pieds des chevaux et les roues du char. 12,169.

» Quand ils eurent saisi dans leur combat mes coursiers fauves et mon char, ils me blessèrent de tous les côtés avec des montagnes. 12,170.

» Ces monts en s'accumulant et d'autres tombés sur eux rendirent le lieu où nous étions semblable à une caverne. 12,171.

» Caché par des montagnes et mes chevaux arrêtés, je tombai dans une douleur profonde, et Mâtali s'en aperçut.

» Dès qu'il vit ma crainte, il me dit ces paroles : « Arjouna, Arjouna, n'aies pas de crainte! Envoie l'astra de la foudre! » 12,172—12,173.

» A peine eus-je entendu ses paroles, je lançai la foudre, astra épouvantable, souverain des hommes, et chéri du roi des Dieux. 12,174.

» Arrivé au lieu de la montagne, ayant charmé *l'arc* Gândiva, je décochai ces flèches aiguës, faites de fer et dont le toucher égalait celui de la foudre. 12,175.

» Toutes les magies *furent épuisées* : ces traits lancés comme la foudre et devenues des foudres pénétrèrent dans les Nivâtakavatchas. 12,176.

» Frappés par la fougue de ces tonnerres, les Dânavas, pareils à des montagnes, s'embrassent l'un l'autre et tombent sur la face de la terre. 12,177.

» Ces flèches pénètrent au sein des Dânavas, qui, cachés dans la terre, arrêtaient mes chevaux et mon char; elles précipitent ces Démons dans les demeures d'Yama.

» Ces Nivâtakavatchas, semblables à des montagnes, immolés et chassés *de leurs corps*, ce lieu en était couvert, comme de montagnes écroulées. 12,178—12,179.

» On ne vit alors aucun affaiblissement des chevaux, ou du char, ou de Mâtali, ou de moi : et ce fut comme un prodige. 12,180.

» Mâtali me dit en riant, sire : « On ne voit pas dans les Immortels cette vigueur, que tu viens de montrer, Arjouna! 12,181

» Les troupes de ces Asouras immolés, leurs épouses remplissent de cris toute cette ville, comme des grues dans la saison des pluies. » 12,182.

» Je m'en allai donc vers la cité, accompagné de Mâtali, effrayant avec le bruit de mon char les épouses des Nivâtakavatchas. 12,183.

» Dès qu'elles virent ces chevaux au nombre de dix mille, pareils à des paons, et ce char semblable au soleil, elles alors de courir par troupes. 12,184.

» Le bruit, envoyé par ces femmes, qu'effrayaient les ornements *du char*, imitait celui des pierres, qui tombent sur les montagnes. 12,185.

» Tremblantes, les épouses des Dânavas entrèrent dans leurs appartements, construits en or et resplendissants d'une multitude de pierreries. 12,186.

» Quand j'eus vu cette ville supérieure, distinguée, qui avait les formes d'une merveille, j'interrogeai Mâtali sur la cité des Dieux : 12,187.

« Pourquoi les Dieux n'habitent-ils pas cette ville, qui offre de telles apparences? Certes! elle me semble plus distinguée que la ville même de Pourandara? » 12,188.

« Cette ville fut jadis à nous, fils de Prithâ, et au roi des Dieux, répondit Mâtali; ensuite les Nivâtakavatchas en firent tomber les Dieux. 12,189.

» Ceux-ci pratiquèrent une grande, une violente pé-

nitence ; ils se rendirent favorable l'aïeul suprême des créatures ; ils choisirent la cité actuelle pour habitation et de n'avoir rien à redouter dans la guerre. 12,190.

» Çakra ensuite poussa l'adorable Être-existant-par-lui-même à tenir ce langage : « Que Bhagavat dispose la fin par l'amour de son propre bien. » 12,191.

» Après ces paroles, l'adorable dit encore, Bharatide : « Ils périront ; tu seras même leur perte dans un autre corps, meurtrier des ennemis ! » 12,192.

» Çakra, pour la mort de ces Démons, t'a donné ses astras; car il était impossible aux Immortels de tuer ceux, que tu as immolés, mûrs qu'ils étaient pour la mort. Tu es devenu ici, Bharatide, le destructeur de ces Démons : c'est là ce qui a été fait par toi. 12,193—12,194.

» Tu as reçu de Mahéndra une force surnaturelle d'astras pour la mort des Dânavas : elle fut sublime, Indra des hommes. » 12,195.

» Quand j'eus rétabli la tranquillité dans la ville et tué les Dânavas, je retournai à la ville des Dieux, accompagné de Mâtali. 12,196.

» Dans mon retour, je vis une autre merveille, la céleste ville de Kâmatchara, qui a une splendeur égale à celle du feu ou du soleil. 12,197.

» Elle était plantée d'arbres de pierreries, habitée par des oiseaux divers aux voix mélodieuses, des Poulomides et des enfants de Kâlaka, sans cesse ivres de joie. 12,198.

» Elle avait des portes, que des tours défendaient ; des chambres hautes ornaient ses terrasses ; elle était percée de quatre portes ; elle était imprenable, céleste, faite de toutes les pierreries, et son aspect offrait l'apparence d'une merveille. 12,199.

» Elle était environnée d'arbres, faits de toutes les sortes de pierreries et chargés de fleurs et de fruits; elle était peuplée d'oiseaux célestes et du plus grand charme.

Elle était entourée de tous côtés par des Asouras, toujours levés, ornés de guirlandes, armés d'épieux en fer, de sabres et de tridents, portant à la main des maillets d'armes et des arcs. 12,200—12,201.

» Aussitôt que je vis cette cité des Daïtyas à l'aspect merveilleux, je demandai, sire, à Mâtali : « Quelle est cette merveille, qui s'offre à nos yeux? » 12,202.

« Une Daïtayî nommée Poulomâ, me répondit Mâtali, et une grande Asourî, appelée Kâlakâ, pratiquèrent une rigoureuse pénitence, qui dura mille années divines.

» A la fin de leurs macérations, l'Être-existant-par-lui-même leur accorda une grâce : elles reçurent le privilége de mettre au monde leurs enfants sans de grandes douleurs, 12,203—12,204.

» L'invulnérabilité contre les coups des Pannagas, des Rakshasas ou des Dieux, Indra des rois, et une ville bien ravissante, naviguant au sein des airs et de la plus grande splendeur, 12,205.

» Riche de toutes les espèces de pierreries, inaffrontable aux Rakshasas, aux Asouras, aux Pannagas, aux Gandharvas, aux Yakshas, aux grands rishis et aux Dieux mêmes,

» Pourvue de tous les dons, qui peuvent exciter le désir, sans maladie, et libre du chagrin. Telle Brahma fit cette ville, ô le plus vertueux des Bharatides, à cause des enfants de Kâlaka. 12,206—12,207.

» Cette cité aérienne, céleste, marche sans Immortel, habitée seulement par des Poulomides, héros, et par des Dânavas, enfants de Kâlakâ. 12,208.

» On appelle la ville d'or cette grande cité, ainsi faite, défendue par des géants Asouras, Kâlakéyains et Poulomides. 12,209.

» Mis à l'abri de la mort par tous les Dieux, ceux-ci habitent là dans la joie, Indra des rois, sans crainte, sans désir. 12,210.

» Brahma jadis a décidé qu'un homme leur donnerait la mort. Ainsi hâte-toi de conduire, fils de Prithâ, dans un combat, à leur anéantissement, ces enfants inaffrontables, aux vastes forces de Kâlakâ. » Alors sachant, souverain des hommes, qu'ils ne pouvaient être mis à mort, ni par les Démons, ni par les Dieux, je dis joyeux à Mâtali : « Conduis-moi promptement à cette ville; je vais conduire à leur perte, grâce à mes astras, les ennemis du souverain, qui règne sur le Tridaça. 12,211-12,212-12,213.

» Jamais ne *subsisteront devant moi*, ni les scélérats, ni les ennemis des Dieux, condamnés à mourir. » Avec son char céleste, attelé de ses coursiers fauves, Mâtali m'eut bientôt conduit en face de la ville d'or. A peine les Daïtyas aux robes, aux parures admirables, m'eurent-ils vu,

» Que, montés sur leurs chars et revêtus de leurs cuirasses, ils s'envolèrent avec une grande vitesse. Ensuite, pleins de colère et bouillant d'un amer courage, ils me frappent avec des leviers de fer, des sabres et des lances, avec des bhallas, des flèches de fer et des nâlîkas. Moi alors j'eus recours à la force de la science, et je repoussai avec une grande averse de flèches cette grande pluie de projectiles; et j'enlevai l'esprit à tous dans le combat, en décrivant avec le char *mille* évolutions.

12,214—12,215—12,216—12,217—12,218.

» Frappés d'un trouble mutuel, les Dânavas se faisaient

tomber l'un l'autre, et je blessai par troupes de cent avec des flèches enflammées les corps de ces *Démons*, que la peur faisait courir l'un à l'encontre de l'autre. Les Daïtyas blessés de s'en retourner à leur ville. 12,219—12,220.

» Ils ont recours à une magie Dânavaine et ils s'envolent de leur ville. Moi alors, continuateur de Kourou, je fermai la route aux Démons avec une grande pluie de flèches et je leur rendis cette voie impossible. Cette ville céleste, aérienne, qui allait à volonté, qui avait l'éclat du soleil, se conduisit à plaisir par la grâce, qu'avaient reçue les Dânavas : elle entra dans la terre et, de nouveau, elle s'éleva au sein des airs. 12,221—12,222—12,223.

» De nouveau, elle s'avance rapidement de travers; de nouveau, elle se plonge dans les eaux. Cette grande ville, qui suivait dans ses mouvements la volonté, qui semblait être Amarâvatî elle-même, je la reçus, fléau des ennemis, avec des astras de nombreuses sortes; et je combattis avec les Daïtyas, secondé par une multitude de flèches charmées d'un astra divin. La cité des Asouras, atteinte par les traits de fer, allant droit au but, que j'avais décochés, tombe enfin, sire, brisée sur la face de la terre. Blessés par mes flèches de fer, à la fougue de tonnerre, les Asouras errent çà et là, poussés par la mort. Ensuite Mâtali, qui était monté, abattant sous mes yeux rapidement le vol de son char, qui avait l'éclat du soleil, descendit sur la terre. Soixante mille chars de ces Démons irrités et désirant le combat avec moi, se répandirent, fils de Bharata, de tous les côtés : je les dispersai avec des flèches acérées et brillantes jusqu'à mi-corps. (*De la stance* 12,224 *à la stance* 12,231).

» Les *oscillations du* combat les ramenaient ensemble

comme les vagues de la mer : « Il est impossible qu'un seul homme, pensé-je, en triomphe dans une bataille! »

» Je décochai successivement des astras célestes; et ces guerriers aux milliers de chars répondirent avec lenteur aux astras divins, lancés par moi Tchitrayodhin. On voyait dans le combat ces Démons à la grande force parcourir par centaines et par milliers les chemins divers des chars. Différents par les guirlandes et les tiares, différents par les cuirasses et les drapeaux, différents par les ornements, ils réjouissaient mon âme, pour ainsi dire. Je ne pus les accabler dans cette bataille avec des tempêtes de flèches envoyées avec des astras, mais par eux, au contraire je fus accablé. Pressé dans le combat par ces guerriers nombreux, habiles et dont chacun avait terminé l'étude des armes, 12,232—12,233—12,234—12,235—12,236.

» Je fus troublé et une grande crainte me saisit dans cette confusion. Je dis avec dévotion à Roudra, le Dieu des Dieux : 12,237.

« Honneur aux Bhoutas! » A ces mots, je décochai un grand astra : « Que cette arme soit dite appartenir à Çiva et porter la destruction de tous les ennemis! » 12,238.

» Je vis alors un homme avec trois têtes, trois yeux, trois faces, six bras, ayant la tête flamboyante comme le feu ou le soleil. 12,239.

» Il portait la tonsure, meurtrier des ennemis; il était ceint de grands serpents aux langues léchantes : cet astra du maître fut épouvantable, Çivique, éternel. 12,240.

» A cette vue, ramenant la corde de Gândiva à mon oreille, éminent Bharatide, et rendant l'adoration au Dieu à trois yeux, à Çarva, à *l'être*, de qui la force est sans mesure, 12,241.

» Je lançai ma flèche pour la destruction des chefs Dânavas. A peine décochée, je vis paraître en lui des formes par milliers. 12,242.

» C'étaient, maître de la terre, des gazelles, des lions, des tigres, des ours, des buffles, des serpents et des vaches,

» Des çarabhas, des éléphants, des troupes de singes, des taureaux, des sangliers et des chats, 12,243—12,244.

» Des chiens, des goules et des bhouroundas partout, des vautours, des Garoudas et des vaches grognantes,

Des Dieux, des rishis, des Gandharvas de tous les côtés, des Piçâtchas, des Yakshas et des ennemis de l'habitant des cieux. 12,245—12,246.

» On voyait dans ce combat des Gouhyakas et des Naîrritas, des cétacées à la tête d'éléphant et des hibous,

Des poissons aux formes de coursiers, tenant à leur main des épées et des armes diverses, et des Yâtoudhanas, portant des maillets d'armes et des massues. 12,247-12,248.

» Après que j'eus lancé cet astra, le monde entier fut rempli de ces êtres et d'autres en grand nombre, qui étaient revêtus de formes diverses. 12,249.

» Ils étaient à trois têtes, à quatre dents proéminentes, à quatre faces, à quatre bras; ils portaient des formes différentes; ils étaient composés de graisse, de moëlle et de chair. 12,250.

» Frappés continuellement par des flèches, qui avaient la splendeur et la flamme du soleil, qui avaient un éclat égal à celui de la foudre ou du tonnerre, qui étaient faites avec la vigueur des montagnes, et par d'autres à la puissance destructive, les Dânavas couraient à leur perte. En un seul instant, Bharatide, je les eus donc exterminés tous. 12,251—12,252.

» Quand je vis les Dânavas sans vie, tombés du ciel, précipités par mes astras et l'arc Gândiva, je m'inclinai de nouveau devant Çiva, le destructeur de Tripoura.

» Dès qu'il les vit parés d'ornements célestes, que l'astra de Roudra avait tout broyés, le cocher du roi des Dieux en ressentit une joie profonde. 12,253—12,254.

» Dès qu'il vit exécutée cette action impossible, inabordable aux Dieux mêmes, Mâtali, le cocher de Çakra, m'en félicita. 12,255.

» Joyeux, il me tint ce langage, joignant ses mains au front : « L'action, que tu viens d'accomplir, était inexécutable aux Démons et aux Dieux mêmes. 12,256.

» Cette œuvre était impossible au souverain des Dieux : les Asouras et les Souras mêmes ne pouvaient détruire cette grande ville aérienne. 12,257.

» Mais toi, héros, tu l'as broyée par ton héroïsme et la force de ta pénitence. Depuis que leur ville est abattue et les Dânavas immolés, toutes leurs femmes se sont enfuies hors de la ville, troublées, les cheveux épars et jetant des cris, comme de plaintives pygargues.

12,258—12,259.

» Elles sont tombées sur la surface de la terre, gémissant sur leurs fils, leurs pères, leurs époux, baignées de larmes, jetant des cris d'une voix malheureuse et gutturale sur leurs maris, qu'elles ont perdus. 12,260.

» Les parures et les guirlandes échappées, elles se frappent la poitrine. Elle ne brille plus, cette ville malheureuse des Dânavas, plongée dans le chagrin, mourante de peine et d'abattement, sa beauté éclipsée, ses époux au tombeau ! Cette ville, dont il était impossible de voir la pareille et qui avait les formes de la ville des Gan-

dharvas, la voilà donc comme un lac, d'où l'on a enlevé les serpents, comme une forêt aux arbres secs ! » Mâtali m'eut bientôt conduit, du champ de bataille, moi, de qui l'âme était joyeuse, au palais du roi des Dieux à la construction achevée. Ayant abandonné la ville d'or, victorieux des grands Asouras et des Nivâtakavatchas, je m'approchai de Çakra. Mâtali fit entendre au roi des Dieux avec détail toute cette histoire, comme elle était arrivée, prince à l'éclatante splendeur : la chute de la ville-d'or, la destruction des moyens de la magie et la mort en bataille des Nivâtakavatchas à la grande vigueur. A ce langage, l'adorable et fortuné Pourandara aux mille yeux me dit, accompagné des Vents : « Bien ! bien ! » Ensuite, quand il eut affermi mainte et mainte fois mon courage, le roi des Dieux me tint avec les Immortels ces paroles très-douces : « Tu as accompli dans le combat un exploit, qui était au-dessus des Asouras et des Dieux. (*De la stance* 12,261 *à la stance* 12,269.)

» Tu as fait une chose importante, fils de Prithâ, en détruisant mes ennemis. Un homme ferme, Dhanandjaya, fera toujours ainsi dans le combat. 12,270.

» Un sage ne doit manquer jamais à détourner les astras. Certes ! les Rakshasas, les Dânavas et les Dieux ne peuvent lutter avec toi dans un combat. 12,271.

» Tel il en est des Yakshas, des Asouras et des Gandharvas avec les serpents et la troupe des oiseaux ! Le fils de Kountî, le vertueux Dharmarâdja gouvernera la terre, conquise par la force de ton bras, enfant de Prithâ. »

» Saisissant la chose à propos, le roi des Dieux me tint ce langage, à moi rassuré et que les flèches irritées avaient laissé affranchi de blessures : 12,272—12,273—12,274.

« Tu possèdes tous les célestes astras, Bharatide. Nul homme n'est capable de te vaincre sur la terre. 12,275.

» Bhîshma, Drona, Kripa, Karna, Çakouni avec les rois ne valent pas, mon fils, la seizième kalâ de toi, quand tu fais tête au combat. » 12,276.

» L'auguste Maghavat me donna cette armure, dont tu me vois revêtu, cette cuirasse imbrisable et cette guirlande faite d'or. 12,277.

» Indra d'ajouter à ces dons la conque Dévadatta aux grands sons, et d'ajuster lui-même à mon front cette divine tiare. 12,278.

» Çakra me donna ces robes célestes, ces célestes parures, amples, éclatantes. 12,279.

» Comblé de tels honneurs, j'habitai là tranquillement, sire, dans le palais pur d'Indra, avec les jeunes Gandharvas. 12,280.

» Çakra me dit amicalement avec les Immortels : « Il est temps, Arjouna, d'aller vers tes frères, qui entretiennent ton souvenir. » 12,281.

» J'habitai ainsi dans le palais d'Indra, sire, cinq années, me rappelant la discorde, qu'avait engendrée le jeu !

» Ensuite, je vis ta majesté, environnée de mes frères, sur le front de cette montagne, le pied du Gandhamâdana. » 12,282—12,283.

« Quel bonheur, lui répondit Youddhishthira, que tu aies obtenu les divins astras ! Quel bonheur, Dhanandjaya, que tu aies pu te rendre favorable l'auguste roi suzerain des Dieux ? 12,284.

» Quel bonheur, fléau des ennemis, que tu aies vu en personne l'adorable Sthanou avec Dévî ! et que tu aies su lui plaire dans ton combat avec lui ! 12,285.

» Quel bonheur, éminent Bharatide, que tu aies conversé avec les gardiens du monde! Quel bonheur que nous croissions en puissance! Quel bonheur, fils de Prithâ, que tu sois revenu! 12,286.

» Il me semble que tu aies vaincu aujourd'hui la terre entière, divine, à la guirlande de villes, et réduit sous ta puissance les fils mêmes de Dhritarâshtra. 12,287.

» Je désire voir ces astras célestes, Bharatide, avec lesquels tu as immolé ces Nivâtakavatchas, doués d'une telle vigueur. » 12,288.

« Demain, au point du jour, lui répondit Arjouna, ta majesté verra ces astras célestes, sans exception, avec lesquels j'ai fait mordre la poussière à ces terribles Nivâtakavatchas. » 12,289.

Quand Dhanandjaya eut ainsi raconté ce qui lui était arrivé, il passa là cette nuit, accompagné de tous ses frères. 12,290.

Dès qu'elle se fut écoulée, Youddhishthira-Dharmarâdja, accompagné de ses frères, s'acquitta des fonctions obligatoires après le lever. 12,291.

Puis, il adressa ces paroles stimulantes à Arjouna, le fils de sa mère à lui-même : « Montre-moi, fils de Kountî, ces astras, avec lesquels tu as vaincu les Dânavas. 12,292.

Alors Dhanandjaya, à l'éclatante lumière, ce fils de Pândou, revêtu de la plus grande pureté, lui fit voir, suivant la droite raison, ces astras célestes, sire, que lui avaient donnés les Dieux. Le brillant Dhanandjaya, monté sur son char de terre, qui avait la solidité du bambou resplendissant, et pour ses roues, ses pieds, son timon la montagne, couvert de sa divine cuirasse éblouissante, le fils de Kountî aux longs bras, environné de

splendeur, tenant à la main son arc Gândîva et Dévadatta, enfant des eaux, se mit à montrer, suivant l'ordre, tous les astras célestes. A peine ceux-ci étaient mis en mouvement que la terre, foulée aux pieds, fut ébranlée, que les fleuves et la mer furent agités.

12,293—12,294—12,295—12,296—13,297—12,298.

Les montagnes se fendirent, le vent se déchaîna, l'astre aux mille rayons cessa de briller, et le feu n'eut plus de clartés. 12,299.

Les Védas des brahmes ne jetèrent plus aucune lumière, et les êtres animés, placés dans le sein de la terre, Djanamédjaya, se levant, oppressés, empêchèrent le fils de Pândou : et tous, joignant les mains aux tempes, tremblants, les visages déformés et brûlés par les astras, ils conjurèrent Dhanandjaya. Alors les brahmarshis et ceux, qui forment les parfaits maharshis, tous les êtres mobiles, les Dévarshis et les plus éminents des habitants du ciel, les Yakshas, les Rakshasas, les Gandharvas, les oiseaux et tous les hôtes de l'air se tinrent eux-mêmes immobiles.

12,300—12,301—12,302—12,303—12,304.

Aussitôt l'ayeul suprême des créatures, tous les gardiens du monde, l'adorable Mahâdéva avec les Ganas s'approchèrent, et le vent, couronné de célestes et diverses guirlandes, souffla de tous les côtés, puissant roi, près du fils de Pândou. 12,305—12,306.

Excités par les Dieux, les Gandharvas, sire, entonnèrent différents hymnes, et les chœurs des Apsaras dansèrent par troupes. 12,307.

Dans ce même temps, Nârada, mis en avant par les Dieux, s'avança vers le fils de Prithâ et lui fit entendre ce langage : 12,308.

« Arjouna, Arjouna, ne lance pas les astras célestes. On ne doit jamais les employer, fils de Bharata, en des lieux, qui sont privés d'habitation. 12,309.

» Qu'on ne les décoche même jamais, si l'on n'est pressé par le besoin, dans les endroits habités; car un grand inconvénient, fils de Kourou, est attaché à l'emploi de ces astras. 12,310.

» Il faut conserver, Dhanandjaya, ces astras puissants, dignes du bonheur, pour le temps où ils seront nécessaires : il n'y a pas de doute. 12,311.

» Non conservés, ils seraient pour la perte des trois mondes : n'agis plus ainsi nulle part. 12,312.

» Adjâtaçatrou, tu les verras un jour dans le combat, employés par le fils de Prithâ dans la destruction de ses ennemis. » 12,313.

Après qu'ils eurent de cette manière empêché le Prithide, tous les Dieux et ceux, qui s'étaient réunis avec eux, s'en retournèrent comme ils étaient venus. 12,314.

Dès qu'ils se furent éloignés, rejeton de Kourou, les Pândouides joyeux habitèrent dans cette forêt avec Krishnâ. 12,315.

LE BOA.

Djanamédjaya dit :

« Quand ce guerrier, le plus grand de ceux, qui possèdent un char, eut quitté, l'étude des armes terminée, le palais du meurtrier de Vritra, que firent après cela les Pândouides réunis au héros Dhanandjaya ? » **12,316.**

Vaîçampâyana répondit :

Réunis dans ces bois avec Arjouna, semblable au *Dieu* Indra, ces héroïques Indras des hommes vécurent sur cette haute et belle montagne dans les maisons d'agrément, que leur prêta le souverain des richesses. **12,317.**

Admirant ces demeures incomparables et ces maisons de jeu, ombragées par des massifs d'arbres, l'archer Kirîti, l'Indra des hommes, allait çà et là, toujours occupé des astras. **12,318.**

Possédant une habitation donnée par la faveur du roi

Vaiçravana, ils ne désiraient pas, sire, habiter chez les mortels : leur temps s'écoulait heureux. 12,319.

Réunis avec le Prithide, ils habitèrent là quatre années, qui parurent un seul jour : dix années précédentes se passèrent heureuses comme six pour ces Pândouides habitant au sein des forêts. 12,320.

Alors, le fils du Vent, le héros Djishnou, et les deux vaillants jumeaux, semblables au roi des Dieux, qui tous étaient assis auprès du monarque, ayant pris une résolution utile, dirent affectueusement : 12,321.

« Nous désirons donner sa vérité à ta promesse : c'est notre vœu le plus cher ; et nous parcourons ces bois sans renoncer à tuer Souyodhana et ses adhérents. 12,322.

» La onzième année s'est écoulée depuis que nous habitons ici, dignes du plaisir, mais voyant tous nos plaisirs enlevés par Souyodhana : ce n'est qu'en trompant cet homme au caractère abject, aux pensées viles, ce n'est qu'en lui dérobant notre habitation, que nous pouvons obtenir la tranquillité. 12,323.

» Par ton ordre, abandonnant les honneurs, nous errons avec confiance dans les forêts : trompés par le voisinage de l'habitation, ils ne sauront pas que nous avons changé de lieux. 12,324.

» Habitant, secrètement ici, une année entière, enlevons le plaisir à ce plus méprisable des hommes et rendons une inimitié, portant des fleurs et des fruits, à cet homme, le plus vil des rois, à ce Souyodhana environné de sa cour. Ensuite, Dharmarâdja, habite la terre ! Tout semblable qu'il est au Swarga, ce lieu n'est pas moins capable de détruire, monarque des hommes, ceux, qui le parcourent de leurs pas ; et ta gloire aux senteurs pures,

fils de Bharata, périrait dans les mondes des êtres immobiles et mobiles! En possession du grand royaume des éminents Pândouides, il est possible d'obtenir aussi les cérémonies religieuses. 12,325—12,326—12,327.

» Ce que tu as obtenu de Kouvéra est toujours possible, roi des hommes. Mets ta pensée, Bharatide, à la mort des ennemis et à la répression des pécheurs. 12,328.

» Le Dieu même en personne, qui tient la foudre, sire, ne supporterait pas ta vigueur terrible. Aux prises mêmes avec les Dieux, Souparnakétou et *Satyaki*, le petit-fils de Çini, engagés dans la réussite de ton affaire, Dharmarâdja, n'éprouveraient pas un instant de trouble. Il en est ainsi de Krishna sans égal pour la force, et de moi, roi des rois, si je me tourne au succès de ton affaire. Tel que Krishna avec les Yadouides, tel je suis avec les héroïques jumeaux, qui ne laissent jamais une chose imparfaite.
12,329—12,330—12,331.

» Ayant pour objet principal de faire naître le succès de ton affaire, venus aux mains avec les ennemis, nous rétablirons la paix. » Quand le magnanime et très-excellent fils de Dharma connut leur opinion, il dit adieu à ces habitations, à ces rivières, à tous ces lacs et à tous les Rakshasas; puis Dharmarâdja, à la force sans mesure, et qui savait toutes les choses du devoir, fit un pradakshina autour du palais de Vaîçravana. 12,332—12,333.

Il observait de nouveau la route, par laquelle il était venu; il contemplait de nouveau la montagne. Ensuite, le magnanime à l'âme pure désira *voir* la grande reine des montagnes. 12,334.

Son affaire consommée, accompagné de ses amis, les ennemis vaincus, son royaume recouvré, son âme domp-

tée dans la pénitence, il articula cette pensée : « Reine des monts, je te vois pour la seconde fois ! » 12,335.

Le chef des Kourouides s'en allait par cette route avec sa suite et les brahmes : Ghatautkatcha les portait en troupes dans les cataractes de la montagne. 12,336.

Après que le grand rishi Lomaça les eut instruits à leur départ, comme un père instruit ses fils, il s'en retourna joyeux au séjour très-pur des habitants du ciel. 12,337.

Renseignés par Arshtiséna, les fils de Prithâ, les plus éminents des hommes, se mirent en route, contemplant les tîrthas délicieux, les grandes forêts de pénitence et les différents lacs. 12,338.

Ces excellents Bharatides goûtaient la joie de vivre dans une habitation paisible sur cette montagne sublime, résonnante de cascades, en commerce avec les éléphants des régions éthérées, les Kinnaras et les volatiles. 12,339.

Les Bharatides éminents éprouvèrent une grande joie, quand ils revirent le mont Kaïlâsa, cher à Kouvéra et brillant comme un lac d'eau. 12,340.

Ces héros, qui avaient pour guirlandes les tapias de la montagne virent çà et là des étables de chevaux, qui formaient des obstacles élevés à travers ce mont, de nombreuses cascades et de profondes collines. 12,341.

Ces guerriers les plus grauds des hommes, tenant en main leurs cimeterres, marchaient joyeux, contemplant ces grandes forêts et d'autres, peuplées d'éléphants, de quadrupèdes et de volatiles. 12,342.

Les bois charmants, les rivières, les lacs, les grottes, les cavernes de la montagne, ces habitations des plus éminents des hommes étaient sans cesse éclairées par les rayons de la lune. 12,343.

Après qu'ils eurent admiré mainte fois des séjours inaccessibles et dépassé le mont Kailâsa aux formes inimaginables, ils s'approchèrent de l'hermitage sublime, ravissant à l'extrême, de Vrishaparvan. 12,344.

Dès qu'ils se furent réunis avec le roi et qu'ils eurent reçu ses honneurs en échange *de leurs hommages*, ils se mirent à vanter avec étendue, sans erreur, exactement, cette habitation de Vrishaparvan dans la montagne.

Quand ils eurent demeuré une seule nuit dans son hermitage très-pur, fréquenté des maharshis et des Dieux, ces héros de s'avancer vers la grande Vadarî et d'y mettre leur habitation. De-là, toutes ces personnes à la haute dignité s'approchèrent du lieu, où vécut Nârâyana ; puis, ils virent joyeux un lac aux lotus, aimé de Kouvéra, hanté des Siddhas et des Dieux. 12,345—12,346—12,347.

A la vue de cette piscine aux lotus, les chefs de tous les hommes, ces fils de Pândou s'y divertirent joyeux, comme les brahmarshis aux corps sans tache, quand ils sont parvenus au Nandana. 12,348.

Aussitôt qu'ils eurent demeuré heureux un mois entier dans la Vadarî, ces héros des hommes s'avancèrent successivement d'une marche presque rapide et tous réunis vers le royaume de Soubâhou, le souverain des Kirâtas.

Ils avaient traversé les Chinois, les Toushâras, les Daradas, et toutes les contrées du Koulinda, riche en pierreries, quand ces héros virent enfin la ville de Soubâhou, lieu inaccessible de l'Himâlaya. 12,349—12,350.

A peine celui-ci eut-il appris que les fils et les petits-fils de Prithâ étaient arrivés dans ses terres, ce roi joyeux se porta au-devant d'eux et les éminents Kourouides de le féliciter. 12,351.

Réunis avec le roi Soubâhou, et ses bardes, Viçoka à leur tête, avec les *princes* Mahéndraséna et leurs officiers, avec les principaux habitants de la ville, et ceux, qui étaient honorés de hauts siéges, tous, ayant habité là une seule nuit, prennent les cochers et les chars nécessaires, abandonnent Ghatautkatcha et sa suite ; puis, ils s'avancent vers la montagne, d'où sort l'Yamounâ. 12,352—12,353.

Quand ils furent arrivés sur cette montagne aux plateaux blancs ou rouges, au surtout de neige, à la colonne victimaire Viçâkha, ces héros y mirent leur habitation. 12,354.

Cette grande forêt, hantée de volatiles, de sangliers et de nombreux quadrupèdes, ressemblait au Tchaîtraratha. Les fils de Prithâ habitèrent avec bonheur une année dans ce bois, adonnés aux occupations de la chasse. 12,355.

Là, Vrikaudara, l'âme troublée par le délire de la peur, trouva, dans une caverne de la montagne, un serpent, que tourmentait la faim, aux forces immenses, aux formes horribles, semblables à celles de la mort. 12,356.

Ici, était une île (1). Youddhishthira, le plus vertueux des hommes vertueux, à la vigueur infinie, délivra le corps de son frère tout enveloppé du serpent, contre lequel Ventre-de-loup résistait *en vain*. 12,357.

Les Kourouides de passer dans ce bois la douzième année entièrement écoulée. De cette forêt, semblable au Tchaîtraratha, flamboyants de beauté, associés à la pénitence, ils s'en allèrent, livrés sans cesse au plaisir de la science de l'arc, sur les flancs du Maroudhanvan. Conduits au bord de la Sarasvatî par le désir d'une habitation, ils s'avancèrent jusqu'au lac du Dwaîtavana. 12,358—12,359.

(1) Ce bout de vers appartient sans doute à une autre rédaction.

A peine les eurent-ils vus entrés dans le Dwaîtavana, ses habitants vinrent auprès d'eux. Ils étaient unis à la pénitence, à la répression des sens, aux bonnes mœurs, à la contemplation : ils avaient en guise de coupe une touffe de gazon, ils broyaient avec la pierre ce qu'ils prenaient.

Les arbres, qui ombrageaient la Sarasvatî, étaient les figuiers vénimeux, les akshas, les raaûhîtakas, les rotangs, les jujubiers, les khadiras, les mimosas çirîshas, les vilvas, les ingoudas, les pîlous, les samis et les karîras. 12,360—12,361.

Les fils du monarque des hommes passaient tranquillement leur vie, marchant, pleins d'affection, sur les rives de la Sarasvatî des Dieux, comme si elle eut été une chapelle aimée des Yakshas, des Gandharvas et des maharshis. 12,362.

Djanamédjaya dit :

« Comment, solitaire, ce serpent a-t-il pu inspirer une crainte mortelle à ce Bhîma d'un effrayant courage, à qui fut donné la vie de plusieurs myriades d'êtres ? 12,363.

» Lui, de qui l'orgueil défia au combat le fils de Poulastya, ce Dieu, qui départ les richesses ! Lui, qui ravagea sa piscine des lotus ! lui, qui extermina les Yakshas et les Rakshasas ! 12,364.

» Ce meurtrier des ennemis tomba dans l'infortune, dis-tu ; il fut saisi de crainte : je désire entendre cette histoire ; ma curiosité est extrême. » 12,365.

Vaîçampâyana répondit :

Tandis que ces terribles archers habitaient dans ce bois aux nombreuses merveilles, après qu'ils furent arrivés, sire, dans l'hermitage du saint roi Vrishaparwan,

Vrikaudara, ceint du cimeterre et tenant son arc à la

main, vint d'un mouvement spontané à ce bois délicieux, fréquenté des Gandharvas et des Dieux. 12,366—12,367.

Il vit alors les sites charmants du mont Himâlaya, parcourus des Siddhas et des Dévarshis, hantés par des troupes d'Apsaras, 12,368.

Retentissants çà et là par les rugissements des lions et les gazouillements des oiseaux, des tchakoras, des oies rouges, des faisans et des kokilas, 12,369.

Plantés d'arbres chargés sans cesse de fruits et de fleurs charmantes, au toucher frais : couverts d'épais ombrages, le charme de l'âme et des yeux. 12,370.

Parcourant les rivières de cette montagne, pleines de canards, roulant des eaux, semblables à des perles, ou pareilles aux pierreries et au lapis-lazuli, 12,371.

Ce guerrier à la vigueur immense allait, perçant les gazelles de ses flèches acérées ; il parcourait à la chasse dans les endroits unis du Marondhanvan ces bois de pins dévadârous, pareils à des filets de nuages, où le sandal noir à la taille élancée se mêlait au sandal jaune.

12,372—12,373.

Dans ce bois, l'illustre Bhîma aux longs bras, qui avait autant de vies qu'une centaine de *longs* serpents, faisait mordre par force la poussière au grand sanglier. 12,374.

Le vigoureux Bhîma à la vaillance épouvantable abattait çà et là les buffles, les sangliers et les gazelles.

Dans ce bois, ce héros à la grande force, qui portait les existences de cent éléphants, la cuirasse de cent hommes et qui avait le courage des tigres et des lions, arrachait par sa vigueur et brisait les arbres : il faisait retentir les bois et les contrées de la terre. 12,375—12,376—12,377.

Sans peur, broyant les sommets des montagnes et fai-

sant parler ses échos, il renversait les arbres et remplissait de bruit toute la terre. 12,378.

Bhîma sans crainte, ayant long-temps mis un frein à son orgueil, battant des mains, grinçant les dents, et donnant une voix par ses paumes aux applaudissements, abattait rapidement alors dans le bois à mainte reprise les énormes éléphants, vastes animaux, et les lions à la grande force. 12,379—12,380.

Au cri de Bhîmaséna, la crainte faisait déserter les cavernes ; tantôt il courait, tantôt il s'arrêtait, *tantôt* il s'asséyait sur la terre. 12,381.

Désireux de gazelles, il marche sans peur dans ce bois, rempli d'épouvante : le vigoureux Bhîmaséna, ce tigre des hommes, s'avance à pied dans cette forêt, comme un habitant des bois. Entré dans cette grande forêt, il en fait résonner les profondeurs par des cris merveilleux.

12,382—12,383.

Doué du courage, que possède une grande âme, il effrayait tous les êtres. A ce bruit de Bhîma, les serpents, qui, habitaient les cavernes, furent épouvantés. 12,384.

Ceux, qui avaient une fuite rapide, excellaient sur les autres, qui sortaient avec une démarche *plus* lente. Alors Bhîmaséna à la grande force, semblable au plus excellent des Immortels, vit un serpent, au vaste corps, l'effroi du monde, parvenu à l'endroit le plus inaccessible de la montagne et qui couvrait de son corps toute la caverne ;

12,385—12,386.

Monstre à la force sans mesure, au corps immense, remplissant la montagne, aux membres admirables, resplendissant comme le turmeric par ses membres variés.

Léchant mainte fois les coins de sa bouche, les yeux en-

flammés d'un rouge extrême, il apparaissait avec ses quatre dents proéminentes et sa gueule semblable à une caverne. 12,387—12,388.

Effroi de tous les êtres, pareil à Yama, le Dieu de la mort, il se tenait comme menaçant par le poison de son haleine. 12,389.

Le serpent boa, violemment irrité, fond tout à coup sur Bhîma et lui prend de force les deux bras. 12,390.

Alors, saisi par le reptile, Bhîmaséna perdit soudain l'esprit : en effet, par la grâce, qu'il avait reçue, Bhîma possédait en ses deux bras la force, insoutenable aux ennemis, qui se trouve en dix mille grands serpents.

Le vigoureux fut donc réduit au pouvoir du serpent, et, dans sa résistance enchaînée, il ne put faire aucun mouvement. 12,391—12,392—12,393.

Saisi par le monstre, la raison de Bhîmaséna aux longs bras, aux épaules de lion, à la vie d'une myriade de serpents, s'évanouit; son esprit s'égara suivant les termes de sa grâce. 12,394.

Le héros fit un violent effort ponr se débarrasser du serpent ; mais il ne put jamais en repousser les replis.

Tombé sous la puissance du reptile, le vigoureux Bhîmaséna de penser à la grande, à la prodigieuse force du serpent. 12,395—12,396.

Il dit au long reptile sur le ton de l'amour : « Dis-moi, serpent ! qui es-tu ? oh ! le plus excellent des serpents, que feras-tu de moi? 12,397.

» Je suis Bhîmaséna, le fils de Pândou et le frère puîné de Dharmarâdja. Comment as-tu pu me réduire sous ta puissance, quand j'ai une vie égale à celles d'une myriade de serpents? 12,398.

» J'ai abordé nombre de fois les lions à l'épaisse crinière, les tigres, les buffles, les éléphants, et je les ai abattus dans le combat! 12,399.

» Les Pannagas à la grande force, les Piçâtchas et les Rakshasas n'ont pu eux-mêmes, ô le meilleur des serpents, supporter la fougue de mes bras. 12,400.

» Est-ce que la science et la force sont à toi? Est-ce que le don des grâces t'appartient? J'ai beau résister, il faut que je marche à ta volonté. 12,401.

» La force des hommes n'est pas vraie, telle est maintenant mon opinion, puisque tu as paralysé cette force immense de moi. » 12,402.

Tandis que le héros Bhîma aux efforts infatigables parlait ainsi, le grand serpent, qui l'avait saisi l'enveloppait de tous les côtés. 12,403.

Le serpent, qui avait enchaîné ce guerrier aux longs bras, enlaçant ces bras potelés, tint alors ce langage :

« Ce sont les Dieux, qui t'ont offert aujourd'hui à moi comme un aliment pour apaiser ma faim; mais, par bonheur, après un long temps, la vie des êtres humains m'est encore agréable. 12,404—12,405.

» Il faut nécessairement que je te raconte, dompteur des ennemis, comment cette forme de serpent me fut infligée. Écoute, ô le plus excellent des hommes. 12,406.

» C'est la colère des maharshis, qui m'a plongé dans cette condition : je te raconterai toute cette histoire dans ce moment, où je désire arriver à la fin de cette malédiction. 12,407.

» Le nom du saint roi Nahousha est venu probablement à tes oreilles : il était fils et devait continuer la race d'Ayou, un de tes précédents ayeux. 12,408.

» Je suis tombé dans cette condition par la malédiction d'Agastya et pour le mépris, que j'ai fait des brahmes : vois ! c'était un sort, qui m'était réservé par le Destin. 12,409.

» Si je ne te donne pas la mort, à toi, mon fils, de qui la vue m'est extrêmement chère, vois ! quelle règle ai-je maintenant à suivre ? 12,410.

» En effet, qui que ce soit, ou éléphant, ou buffle même, tombé à la portée de ma prise, ne fut jamais relâché par moi, ô le plus grand des hommes, dans les jours, où je rompais l'abstinence. 12,411.

» Tu ne fus pas saisi, ô le plus vertueux des Kourouides, par un reptile seulement, né dans une matrice d'animal. Cette grâce me fut accordée : 12,412.

» Au moment, où je tombai du char sublime et du siége de Çakra, j'avais adressé ce langage au révérend et au plus saint des anachorètes : « Fais promptement finir la malédiction ! » 12,413.

» Et le vigoureux solitaire, baigné de compassion, m'avait dit : « Quelle que soit la révolution du temps, sire, elle t'apportera la délivrance. » 12,414.

» Alors, je tombai sur la terre et la mémoire ne m'abandonna pas, car mon Pourâna fut, comme il était arrivé, conforme au souvenir. 12,415.

« Quiconque, sachant les divisions de la science, répondra aux questions, qui lui seront posées, te délivrera de la malédiction ; » ainsi m'a parlé le rishi. 12,416.

» Tout être animé, très-fort, supérieur même à tout autre, une fois, sire, que tu l'auras saisi, perdra bientôt son courage. » 12.417.

» J'entendis les paroles des brahmes cachés, pleins de

compassion, au cœur desquels était née l'affection pour moi. 12,418.

» Affligé de cette peine extrême et revêtu de cette forme d'animal, prince à la grande splendeur, j'habite, désirant la mort, l'impur Niraya. » 12,419.

Bhîmaséna, aux longs bras, lui fit cette réponse : « Je ne suis pas irrité, grand serpent, et je n'ai point de reproche à m'adresser ; 12,420.

» Car un homme, s'il a ou non de la raison, ne doit pas laisser son âme ouverte à l'arrivée ou au départ du plaisir ou de la peine. 12,421.

» Quel effort de l'homme peut déjouer le destin? Je pense que le destin est tout-puissant, et l'action de l'homme inutile. 12,422.

» Jette les yeux sur moi, qui me confiais à la force de mes bras et qui me vois maintenant ici tombé sans cause dans une telle condition. 12,423.

» Mais ce n'est pas tant ma perte, que je plains aujourd'hui que l'abandon de mes frères dans une forêt et leur chute du royaume. 12,424.

» Ce mont Himâlaya est d'un accès difficile, rempli d'Yakshas et de Rakshasas : troublés, *mes frères* tomberont, en considérant mon *sort*. 12,425.

» La nouvelle de ma mort leur enlèvera toute action ; ces princes au caractère vertueux seront tués par moi, qui suis avide de leur conquérir un royaume. 12,426.

» Cependant le vertueux Arjouna, instruit à manier toutes les armes, inaffrontable aux Rakshasas, aux Gandharvas et aux Dieux, ne se laissera pas tomber dans la crainte ! 12,427.

» Ce héros aux longs bras, à la force immense, est

capable, fût-il seul, de renverser promptement de son trône le roi des Dieux mêmes. 12,428.

» A plus forte raison le fils de Dhritarâshtra, qui pratique un jeu criminel, qui est en haine au monde entier, qui est livré à l'égarement du jeu. 12,429.

» Je pleure le sort de ma mère, cette infortunée, qui aime passionnément ses fils ; elle, qui toujours nous a prédit une grandeur éminente sur nos ennemis. 12,430.

» Comment ma perte ne pourrait-elle pas condamner à la stérilité toutes les joies, que cette infortunée sans appui avait fondées sur moi ? 12,431.

» Nakoula et Sahadéva, ces jumeaux, qui obéissent aux lois d'un gourou, bien protégés par la force de mon bras, ont montré toujours la fierté des hommes. 12,432.

» Ils renonceront à l'action et, tout affligés de ma perte, leur courage et leur force seront brisées : c'est là mon sentiment. » 12,433.

Telles et nombreuses étaient les plaintes, que Ventre-de-loup exhalait alors ; mais, enchaîné par le serpent, il ne pouvait faire un seul mouvement. 12,434.

La respiration n'allait point à l'âme d'Youddhishthira, le fils de Kountî, à la vue de cette infortune et à la pensée de ce prodige. 12,435.

Placé au midi, un chacal tremblant gémissait des cris effrayants et sinistres dans la plage enflammée de cet hermitage. 12,436.

Une caille d'un aspect horrible, vomissant un sang rouge et qui n'avait qu'un pied, qu'un seul œil et qu'une aile, se montra, poussant des cris semblables à ceux de la mort. 12,437.

Le vent souffla rauque et courroucé : tous les bruits

des volatiles et des quadrupèdes étaient de mauvais augure. 12,438.

« Va ! va ! » répétait à chaque instant derrière lui une corneille noire ; et un tremblement agitait son bras droit. 12,439.

Son cœur et son pied gauche palpitaient sans règle : il se fit dans l'œil gauche un changement de sinistre présage. 12,440.

L'intelligent Dharmarâdja, comprenant que c'étaient les augures d'un grand péril, demanda, fils de Bharata, à Draâupadî : « Où est Bhîma ? » 12,441.

Pântchâli de lui répondre que Vrikaudara était sorti depuis long-temps : « Ce héros aux longs bras, sire, est parti, accompagné de Dhaâumya. » 12,442.

Il dit à Arjouna que la défense de Draâupadî lui était confiée : il assigna Nakoula et Sahadéva aux brahmes.

Puis, ayant mis le pied hors de cet hermitage, l'auguste fils de Kountî se mit à la recherche de Bhîmaséna dans la grande forêt. 12,443—12,444.

Il entre dans la région orientale et voit, marquée par les vestiges du grand Bhîmaséna, la terre, qui nourrit les troupeaux d'éléphants. 12,445.

Ensuite, ayant vu des milliers de gazelles et des centaines de lions abattus dans la vaste forêt, le monarque sentit qu'il entrait dans la route de son frère. 12,446.

Abattus par le vent des cuisses de ce héros, courant à la chasse avec la rapidité du vent, les arbres étaient renversés le long de sa route. 12,447.

Guidé par ces signes, il vit alors dans une forêt de la montagne, remplie d'arbres sans feuilles et le plus en but à la furie des vents, 12,448.

Dans un lieu inhospitalier et désert, plein d'arbres épineux, rempli d'arbustes à fruit au milieu des sables immobiles, dans un lieu inaccessible, entouré de précipices, il vit l'homme, qui ne pouvait se remuer, empêché qu'il était par le roi des serpents. 12,449.

Le juste Youddhishthira, s'étant approché de lui, tint ce langage à son frère chéri, entouré par les replis du serpent : 12,450.

« Fils de Kountî, comment es-tu tombé dans ce malheur? Quel est cet immense serpent, dont le fantôme ne jouit pas de la montagne? » 12,451.

Quand le frère puîné vit Dharmarâdja, il raconta à son frère aîné sa capture et toute son histoire. 12,452.

« Ce noble et grand être, dit Bhîmaséna, m'a pris comme un aliment. C'est un saint roi, nommé Nahousha : dans sa mort il est comme vivant. » 12,453.

« Que mon frère à la valeur sans mesure soit relâché par toi, seigneur : nous te donnerons une autre nourriture, capable de calmer ta faim, reprit Youddhishthira. »

« Ce fils de roi est tombé dans ma gueule comme un aliment, répondit le serpent. Qu'il s'en aille en liberté? Ce n'est pas mon avis! Demain sera le tour de ta majesté.

» Voici quel est mon vœu, guerrier aux longs bras : tout être, qui est venu dans mon domaine, doit servir à mes aliments! Et tu es venu ainsi, mon fils, dans mon domaine. 12,454—12,455—12,456.

» Après un long temps ton frère puîné me fut donné comme nourriture. Certes! je ne le lâcherai pas! Je ne veux pas autre chose. » 12,457.

« Si ton excellence est un Dieu, ou un Daîtya, ou bien un Ouraga, reprit Youddhishthira, dis-moi la vérité, ser-

pent ; c'est moi, Youddhishthira, qui t'interroge. 12,458.

» Pourquoi faut-il que mon frère puîné soit dévoré par toi, reptile ? Quel plaisir auras-tu, serpent, soit de l'avoir pris, soit de le connaître ? 12,459.

» Quelle nourriture te donnerai-je ? Et comment amènerai-je ta grandeur à délivrer cet homme ? » Le serpent de lui répondre : « Je suis le roi Nahousha, un de tes ancêtres, mortel sans péché. 12,460.

» Je fus le cinquième fils, roi des hommes, que Somadâyou obtint dans ses désirs. J'ai acquis successivement une souveraineté sans trouble sur les trois mondes par mes sacrifices, ma pénitence, ma lecture et ma répression des sens. Quand j'eus obtenu sur eux cet empire, l'orgueil s'empara de moi. 12,461—12,462.

» Un millier de brahmes portait ma litière. Enivré par la folie du pouvoir, j'en vins à mépriser les brahmes.

» Je fus plongé dans cette condition par Agastya, souverain de la terre ; mais dans cet état même, fils de Pândou, la connaissance ne m'abandonne point maintenant par la faveur du magnanime Agastya. J'ai obtenu ton frère puîné comme aliment dans mon sixième jour de jeûne. 12,463—12,464—12,465.

» Je ne l'abandonnerai pas ; je ne veux pas autre chose. « Mais si tu réponds aux interrogations, que je vais t'adresser, » 12,466.

» Alors, je rendrai la liberté à Vrikaudara, ton frère. » — « Parle à ta volonté, serpent, répondit Youddhishthira, je vais satisfaire à tes questions. 12,467.

» J'essaierai si je puis te procurer du plaisir, mais ton excellence sait que ce qui peut être enseigné est seulement ici le domaine du brahme. 12,468.

» Quand je t'aurai entendu, roi des serpents, je te rendrai ma réponse. » — « Qui sera le brahme, sire? dit le reptile; et quelle chose peut être enseignée, Youddhishthira? 12,469.

» Parle! et nous conclurons de tes paroles que tu es un homme de haute intelligence. » Youddhishthira lui répondit : « L'homme, Indra des serpents, où l'on voit la vérité, l'aumône, la patience, un bon caractère, l'humanité, la pénitence et la compassion, il faut ne pas oublier que c'est un brahme. La science suprême, c'est Brahma, serpent, qui est sans douleur et sans plaisir :
12,470—12,471.

» Ceux, qui sont allés à lui, ne connaissent pas les regrets. Mais que sert à ton excellence de parler davantage? » — « L'autorité, objecta le serpent, la vérité et Brahma lui-même appartiennent aux quatre castes.

» On voit dans les çoûdras eux-mêmes, Youddhishthira, la vérité, l'aumône, l'absence de colère, l'humanité, l'abstention du mal et la pitié. 12,472—12,473.

» Quant à cette science, qui est la non-existence de la douleur et du plaisir, le pied est dépourvu de ces deux choses; il n'est pas autre : c'est ainsi que les objets me paraissent. » 12,474.

« Le caractère, que tu penses voir dans les çoûdras, n'existe pas, répondit Youddhishthira : un çoûdra ne peut être un brahme; ni un brahme ne peut être un çoûdra. 12,475.

» Là, où tu verras ces choses, souviens-toi, serpent, que c'est un brahme : là, où elles ne seront pas, cette absence te dénote un çoûdra. 12,476.

» Tu as dit tout à l'heure : « La science n'existe pas!

Le pied est dépourvu de douleur et de plaisir : en est-il autrement, il n'existe pas. » 12,477.

» C'est ainsi que je pense : ce qui est dépourvu de plaisir et de douleur n'existe pas, comme au juste milieu du froid et du chaud, il n'existe ni chaleur, ni froidure.

» Ainsi, le pied, insensible au plaisir et à la douleur, n'existe nulle part. Telle est mon opinion, serpent ; ou bien elle est ce que pense ta grandeur. » 12,478-12,479.

« Si tu considères, sire, le brahme d'après les observances de castes, objecta le serpent, la famille alors n'est rien et les œuvres, seigneur, en tel nombre qu'elles soient, n'existent plus. » 12,480.

« La famille est ici dans l'humanité, grand serpent à la profonde sagesse, lui répondit Youddhishthira. Toutes les castes, que tu mêles, sont la cause que tu voies mal : c'est là mon sentiment. 12,481.

» Tous les hommes engendrent toujours des enfants dans toutes les femmes : l'amour n'est qu'un mot : la naissance et la mort sont égales dans les hommes. 12,482.

» Ce Véda et ce Pramâna, c'est nous, qui les honorons par des sacrifices, disent les brahmes eux-mêmes. Quiconque sait que le caractère est le compagnon favori, voit la vraie nature. 12,483.

» L'homme, en naissant à la vie, ne fut pas disposé *moralement* d'après un accroissement antérieur, on dit alors que la Savitrî est sa mère et son père est dit le précepteur. 12,484.

» Tant qu'il est l'égal d'un çoûdra, il ne prend pas de naissance dans le Véda. Manou, fils de l'Être-existant-par-lui-même, a exprimé une telle opinion sur lui dans un distique mémorial : 12,485.

» Mais si, les castes satisfaites, le devoir n'existe pas, l'homme fort, Indra des serpents, est vu comme de classe dégradée, là, où l'on recherche maintenant une conduite excellente. Je t'ai dit en ce qui précède, ô le plus grand des serpents, ce qui concerne le brahme. »

12,486—12,487.

« J'ai entendu, Youddhishthira, lui répondit le serpent, ton discours sur des choses ou sues ou qui sont à connaître : comment puis-je après cela dévorer ton frère Vrikaudara ! » 12,488.

« Telle est ton excellence, reprit Youddhishthira, qu'elle est parvenue à la rive ultérieure des Védas et des Védângas. Dis-moi par quelle action nous pouvons arriver à la voie supérieure. » 12,489.

« En donnant deux vases de sacrifice, en disant des choses aimables, repartit le serpent, en disant la vérité, l'homme, qui trouve du plaisir à ne faire du mal à personne, arrive au Swarga : c'est mon opinion. » 12,490.

« Est-ce par l'aumône, ou par la vérité ? répondit Youddhishthira. Quel poids ressort de là ? Il faut que la pesanteur ou la légèreté soient assorties à l'innocence et à l'amabilité. » 12,491.

« L'aumône, la vérité, le sens conforme à la nature, l'abstention de nuire et l'amabilité, reprit le boa, la pesanteur ou la légèreté de ces choses est donnée par la gravité de l'affaire elle-même. 12,492.

» La vérité, Indra des rois, est plus estimée que toute contemplation *sèche* de l'aumône ; mais quelle que soit l'aumône, elle est plus estimée qu'une parole de vérité. 12,493.

» Ainsi, héroïque prince de la terre, l'abstention de mal est plus grande qu'une parole aimable, et cepen-

dant que recherche-t-on ? Une parole aimable ! 12,494.

» Que cela soit ainsi : la considération de l'affaire, sire, vient immédiatement après. Dis-moi autre chose, qui t'est agréable : maintenant j'ai dit. » 12,495.

« Comment obtient-on la voie du ciel ? dit Youddhishthira. Comment un homme, qui a déserté son corps, peut-il voir assuré le fruit des œuvres ? Parle-moi des objets des sens. » 12,496.

« Trois chemins sont enseignés pour l'homme par ses propres œuvres, lui répondit le serpent : l'humain, l'habitation dans le ciel et l'être, sous les formes d'animal, qui est le troisième. 12,497.

» L'homme sans paresse va de ce monde-ci au Swarga par des œuvres associées au mérite de ne faire aucun mal à nul être animé, par l'aumône et par les autres vertus. 12,498.

» Aura-t-il à présenter des actions opposées, Indra des rois, l'homme deviendra un animal ; et la distinction sera dite ici, mon fils. 12,499.

» Quiconque sera uni à l'amour et à la colère, quiconque aura pour suite la violence et l'avarice, déchu de sa qualité d'homme, il renaîtra au sein d'un animal.

» Une existence distincte de la bête est disposée pour l'homme, et c'est ainsi que des vaches, des chevaux et d'autres animaux parviennent à la vie des Dieux. 12,500—12,501.

» Telles sont les routes, que suit l'homme engagé dans les affaires ; mais le brahme se place de lui-même par de grandes observances. 12,502.

» L'homme fort, à peine est-il né, jouit aussitôt des sens, et l'âme, à peine reçue dans un corps, perçoit aussitôt la

saveur du fruit : la connaissance du caractère des créatures se prend, mon fils, par le contact avec elles. » 12,503.

« Dis-moi, sans trouble et suivant la vérité, serpent, reprit Youddhishthira, quel séjour il fait dans le son, le toucher, les objets visibles, l'odorat et le goût. 12,504.

» Pourquoi ne prends-tu pas, serpent d'une grande intelligence, tous les sens à la fois? Ainsi tout ce qui a été dit, ô le plus grand des reptiles, se trouverait d'accord. »

« Cette substance de l'âme, répondit le serpent, qui est douée de l'organisme d'un corps, qui habite au milieu des actions, savoure les jouissances, conformément à la règle. 12,505—12,506.

» L'intelligence, la pensée, la science de cette âme sont des actes en relation avec la jouissance : écoute-moi, éminent Bharatide. 12,507.

» Sortie du corps, l'âme des êtres parcourt mentalement l'un après l'autre, mon fils, tous ces sens, parce qu'elle se trouvait placée dans l'habitation des sens.

» L'âme de l'homme est disposée de cette manière, et c'est pour cela, tigre des hommes, qu'on n'arrive pas du premier coup à la comprendre. 12,508—12,509.

» L'âme est placée dans l'intervalle de l'un et de l'autre sourcil : elle enfante dans les diverses choses la pensée du passé et de l'avenir. 12,510.

» C'est le temps futur, qui démontre aux sages la connaissance de l'âme : telle est, tigre des rois, la règle pour la science de l'âme. » 12,511.

« Dis-moi le caractère supérieur de l'âme et de la pensée, demanda Youddhishthira; ceux, à qui l'âme suprême est connue, regardent cette chose comme étant capitale. » 12,512.

« La pensée fut disposée par le miracle *de sa naissance,* répondit le serpent, comme essentiellement attachée à l'âme ; sache qu'elle s'appuie sur l'âme ; celle-ci sera toujours le désir de la pensée. 12,513.

» La pensée naît de la cause, mais l'âme est déjà née : il n'est pas de règle pour les qualités de la pensée, elle aura les qualités de l'âme. 12,514.

» Voilà, mon fils, les caractères distinctifs de l'âme et de la pensée. D'ailleurs, tu es savant en ces matières : que pense donc ta majesté ? » 12,515.

« Oh ! le mieux doué des êtres intelligents, reprit Youddhishthira, ta pensée est heureuse : tu sais tout ce qui est à savoir ; comment m'interroges-tu ? 12,516.

» Comment as-tu pu être le jouet du délire, toi, qui savais tout et qui habitais le Swarga ? Un grand doute me saisit, quand je pense à des choses ainsi merveilleuses. » 12,517.

« La prospérité enivre l'homme, répondit le serpent, fût-il un héros, plein des plus hautes connaissances. Tout homme, qui vit dans les plaisirs, y perd la tête : c'est mon sentiment. 12,518.

» La folie du pouvoir me remplit de son ivresse, Youddhishthira ; je tombai et vins à résipiscence ; c'est un avertissement, que je te donne ici. 12,519.

» Tu as accompli mon affaire, fléau des ennemis : tes paroles, vertueux monarque, ont détruit la malédiction bien affligeante, qui pesait sur moi. 12,520.

» Un jour, je parcourais le ciel, monté sur un char céleste ; j'étais plein d'orgueil et je ne pensais à rien autre chose. 12,521.

» Tous les habitants des trois mondes, Pannagas, Rak-

shasas, Yakshas, Gandharvas, brahmarhis et Dieux, s'empressaient de me présenter des tributs. 12,522.

» A l'être, sur lequel tombaient mes yeux, mon seul regard enlevait promptement sa vigueur, car il y avait dans ma vue, souverain de la terre, une telle puissance. 12,523.

» Un millier de brahmarshis portaient ma litière : ce moyen de transport fut la cause, sire, qui me jeta à bas du pouvoir. 12,524.

» Agastya fut dans ce moment frappé par moi du pied : l'anachorète me dit alors avec colère : « Tombe, et rampe ! » 12,525.

» Aussitôt déchu des marques du pouvoir et précipité de ce char sublime, je tombai et je sentis que j'étais devenu un serpent et que ma tête enfin touchait la terre.

« La fin de cette malédiction sera-t-elle bientôt ? dis-je au brahme en silence. Que le révérend, par sa grâce, daigne pardonner à un insensé ! » 12,526—12,527.

» Alors, plein de compassion, il me dit, tombé à ses pieds : « Youddhishthira-Dharmarâdja est l'homme, qui te délivrera de cette malédiction. 12,528.

» Une fois expié cet horrible péché d'orgueil, puissant roi de la terre, tu obtiendras le fruit de la pureté. »

» L'étonnement me saisit à la vue de la force de sa pénitence, à la vue de la vertu brahmique et *maintenant* du brahmanat, avec lequel je t'ai fait venir en ces lieux.
12,529—12,530.

» La vérité, la répression des sens, la pénitence, l'aumône, l'abstention du mal envers tous les êtres et la persistance dans la vertu sont toujours utiles à l'homme : ce n'est, sire, ni sa famille, ni sa race. 12,531.

» Voici Bhîmaséna, ton frère à la grande force, sain et sauf ! La félicité descende sur toi, puissant roi ! je vais retourner au ciel. » 12,532.

A ces mots, ayant rejeté son enveloppe de boa et revêtu des formes célestes, le roi Nahousha reprit le chemin du Tridaça même. 12,533.

Réuni à son frère Bhîmaséna et accompagné de Dhaâumya, le fortuné Youddhishthira-Dharmarâdja s'en revint à l'hermitage. 12,534.

Ensuite, il raconta suivant la vérité à tous les brahmes réunis toute cette *histoire*. 12,535.

A ce récit, tous les brahmes, et ses trois frères, et l'illustre Drâaupadî furent, sire, pleins d'une confuse émotion. 12,536.

Tous ces brahmes saints, animés par le désir du bien des Pândouides et blâmant le caractère violent de Bhîma, lui dirent à l'envi : « N'agis plus à l'avenir de cette manière ! » 12,537.

Les fils de Pândou, voyant le vigoureux Bhîma sans crainte, en conçurent de la joie et passèrent le temps, livrés à la gaîté. 12,538.



LES ENTRETIENS DE MARKANDÉYA.

Vaîçampâyana dit :

Tandis qu'ils habitaient là, naquit la saison, qui met fin à l'été, le temps des pluies, apportant le plaisir à tous les êtres. 12,539.

Des grues couvraient le ciel; de grands et sombres nuages enveloppaient l'atmosphère, et versaient alors continuellement la pluie, soit le jour, soit la nuit. 12,540.

A la fin des chaleurs, les habitations par centaines et par mille avaient des multitudes de splendeurs, qui rappelaient le soleil éloigné et ressemblaient à de purs éclairs. 12,541.

Arrosée par la pluie, la terre, jonchée de gazons nouveaux, pleine de serpents à la dent venimeuse, avait ses chaleurs éteintes et ravissait tout à la ronde. 12,542.

Rien ne pouvait naître sur la terre ensevelie sous les les eaux : les rivières couvraient également, et les champs

planes, et les lieux inégaux, et les montagnes. 12,543.

Les fleuves à la grande vitesse, aux ondes agitées, semblaient respirer : les régions voisines du Sindhou et les bois resplendissaient à la fin des chaleurs. 12,544.

Les bois criaient : on y entendait différents bruits de volatiles, de quadrupèdes, de sangliers submergés par les pluies. 12,545.

Les tchâtakas, les paons avec les troupes des kokilas mâles, et les grenouilles orgueilleuses s'abattaient de tous les côtés. 12,546.

L'heureuse saison des pluies aux formes très-diverses, donnant une voix aux échos des nuages, se retirait devant les Pândouides, qui marchaient dans les Maroudhanvans. 12,547.

La saison de l'automne aux fleuves d'eau limpide, aux plateaux des montagnes semés de forêts et plantés de bois secs, semblait se réjouir, pleine de cygnes et d'ardées. 12,548.

Brillant de constellations pures, plein de volatiles et de quadrupèdes, l'automne s'offrait heureux devant ces magnanimes fils de Pândou. 12,549.

Rafraîchies par des nuages et calmant leurs poussières, les nuits paraissaient aux yeux resplendissantes de clair-de-lune, de troupes de constellations et de planètes.

Les Pândouides virent les lacs et les rivières offrant un aspect heureux, portant des ondes fraîches, ornées de lotus bleus et rouges. 12,550—12,551.

Ils ressentaient de la joie à marcher le long de la Sarasvatî aux tîrthas purs, dont les rives étaient garnies de rotangs et dont les bords ressemblaient à l'atmosphère. 12,552.

Ces héros aux solides arcs avaient du plaisir à voir la Sarasvatî rouler à pleins rivages des ondes prospères et déployer ses eaux limpides. 12,553.

Leur nuit brillait très-pure. Tandis qu'ils habitaient là, Kârttika développait sa pleine lune, Djanamédjaya, le quinzième jour de sa carrière. 12,554.

Tous les Pândouides, les plus vertueux des Bharatides, célébrèrent cet yoga suprême avec des ascètes à la grande âme, aux actes purs. 12,555.

Au commencement de la quinzaine obscure, accompagnés de Dhaâumya, des cochers et des intendants sur la cuisine, ils se mirent en route pour le bois Kâmyaka. 12,556.

Arrivés là, Youddhishthira à leur tête, les descendants de Kourou s'acquittent des devoirs, que prescrit l'hospitalité, et s'y reposent avec Krishnâ et les troupes des solitaires. 12,557.

Un grand nombre de brahmes entourèrent de tous côtés les Pândouides, tandis qu'ils habitaient là en toute sécurité. 12,558.

Un certain brahme, le cher ami d'Arjouna, lui dit : « Çaâuri, le sage aux longs bras, à l'esprit éclairé, viendra ici. 12,559.

» En effet, la nouvelle de votre arrivée en ces lieux, continuateurs de Kourou, fut annoncée à Hari, et toujours Hari fut désirant votre vue et s'occupant de votre bien.

» Mârkandéya aux grandes pénitences, de qui la vie embrasse un grand nombre d'années et qui la passa dans la lecture et la pénitence, viendra lui-même bientôt vous voir. » 12,560—12,561.

Tandis que le solitaire parlait ainsi, Kéçava, le meilleur

des maîtres de chars, se montra, porté sur son char, attelé de Çougrîva et de Çalvya. 12,562.

Le fils de Dévakî s'avançait, accompagné de Satyabhâmâ, comme Indra est accompagné par la fille de Pouloma : il était conduit par le désir de voir les plus vertueux des Kourouides. 12,563.

Descendu de son char, le sage Krishna, plein de joie, se prosterna, suivant l'étiquette, devant Youddhishthira d'abord ; ensuite, devant Bhîma, le plus fort des hommes forts. 12,564.

Salué par les jumeaux, il honora Dhaâumya, il embrassa Goudâkéça et adressa des compliments à Draâupadî. 12,565.

Quand il vit son ami, le héros Phâlgouna, qui depuis long-temps était de retour, le Dâçârhain, dompteur des ennemis, l'embrassa mainte et mainte fois. 12,566.

De même Draâupadî, la chère et royale épouse des Pàndouides, embrassa Satyabhâmâ, la noble épouse bienaimée de Krishna. 12,567.

Tous les Pândouides avec leur épouse, avec leur archibrahme, honorent Poundarîka et l'environnent de tous les côtés. 13,568.

Quand il se fut réuni avec le fils de Prithâ, ce Dhanandjaya, la menace des Asouras, le sage Krishna de briller comme le magnanime souverain des Bhoûtas en personne, réuni avec Kârttikéya. 12,569.

Le guerrier, qui porte une guirlande pour diadème, ayant dit au frère aîné de Gada, ce qui était conforme à la vérité, que tout était couvert dans les forêts, lui demanda encore : « Comment se portent Soubhadrâ et Abhimanyou ? » 12,570.

Le meurtrier de Madhou honora suivant la vérité, et le fils de Prithâ, et Krishnâ, et l'archi-brahme; il loua le monarque Youddhishthira, auprès duquel il s'assit.

« On dit, fils de Pândou, que le premier devoir d'un prince, qui a obtenu le royaume, c'est de faire pénitence pour lui : c'est l'obligation propre d'un homme, qui marche dans la droiture et la vérité : ce monde et l'autre furent conquis par toi, sire, qui observas régulièrement tes vœux avant la lecture. Vous avez tous acquis la science de l'arc complétement ; vous avez obtenu des richesses en remplissant les devoirs du kshatrya et vous avez célébré les antiques sacrifices. 12,571—12,572—12,573.

» Tu ne mets pas ton plaisir en de vils devoirs; tu ne fais rien par amour; l'ambition des biens ne te fait pas abandonner le devoir ; tu es un roi d'une telle élévation d'esprit! 12,574.

» L'aumône, la vérité, la pénitence et la foi, sire, l'intelligence, la patience et la vérité : telles sont les vertus, auxquelles tu as dû l'acquisition des royaumes, des richesses, de toutes les jouissances : ce fut toujours là, fils de Prithâ, ta volupté suprême. 12,575.

» Quand une troupe de gens des vils Kourouides vit Krishnâ malgré elle dans l'assemblée, quel homme autre que toi, fils de Pândou, eût supporté ce procédé d'une conduite, que désapprouvait le devoir. 12,576.

» Toi, qui as le désir de toutes les choses heureuses, tu seras bientôt sans doute le *roi*, juste protecteur des créatures, et nous serons, nous! parvenus à comprimer les Kourouides, si ta promesse obtient son accomplissement. » 12,577.

Le tigre des Dâçârhains dit à Dhaâumya, à Bhîma, à

Youddhishthira, aux jumeaux et à Krishnâ : « Quel bonheur! Kirîti joyeux, l'étude des armes terminée, s'est heureusement réuni à vos excellences! » 12,578.

Le roi des Daçârhains, accompagné de ses amis, tint ce langage à Krishnâ, la fille d'Yajnaséna : « Quel bonheur! tu l'éprouves au complet, maintenant que te voilà réunie à Dhanandjaya. » Krishna lui dit encore : 12,579.

« Tes enfants ont-ils un bon caractère, Krishnâ? Le plaisir de la science de l'arc est-il leur principal objet? Tes fils, Yadjnasénî, marchent-ils dans le bien avec de vertueux amis? 12,580.

» Ton père et tes frères les ont-ils invités, Krishnâ, à partager avec eux le trône et le royaume? Ces enfants n'obtiennent-ils pas le plaisir dans les palais et d'Yajnaséna et de leurs oncles? 12,581.

» Mettant dans le plaisir du Dhanour-Véda leur objet principal, ont-ils déjà marché, le front heureusement tourné au combat? Entrés avec eux dans la ville des Vrishnides, tes fils, Krishnâ, désirent-ils cette cité. 12,582.

» Telle que tu veux, telle que la noble Kountî veut imprimer en eux une bonne conduite, de même Soubhadrâ le fait-elle aussi sans négligence elle-même. 12,583.

» Comme il fut pour Aniroudha, comme il fut pour Abhimanyou, comme il fut pour Asounîtha, comme il fut pour Bhînou, tel le vainqueur de Roukmi fut-il, Krishnâ, et le guide, et la voie pour tes fils? 12,584.

» Digne d'être leur guide, est-ce le jeune prince Abimanyou, qui doit les diriger, ces héros sans paresse, dans la conduite des chevaux et des chars, dans l'étude des armes, dans la prise des boucliers, des épées et des masses? 12,585.

» Ayant terminé leur instruction et leur ayant donné des armes suivant la règle, le meurtrier de Roukmi est-il content de la bravoure de tes fils et du courage d'Abimanyou ? 12,586.

« Tes fils, Yajnasénî, s'avancent-ils, après l'examen fait de la conduite, qu'il faut tenir, et suivent-ils *bien* la marche des chevaux, des chars, des éléphants, les uns des autres. » 12,587.

Krishna dit encore à Dharmarâdja, aux guerriers des Dâçârhains, aux Andhakas et aux Koukouras : « Qu'ils gardent fidèlement ton ordre, sire, et qu'ils tiennent ferme là où tu le désires. 12,588.

» Que l'armée des Madhous, saisissant pour armes des socs de charrue, s'avance rapide comme le vent fougueux de l'arc, et qu'elle déploie ses efforts pour l'intérêt de ta cause avec ses éléphants, ses chars, ses chevaux et les guerriers, qui combattent sur les chars. 12,589.

» Que Souyodhana, le fils de Dhritarâshtra, le plus grand des scélérats, s'en aille avec ses parents, avec ses amis, dans la route, Pândouide, qu'ont foulée déjà Bhaâuma et le souverain de Saâubha. 12,590.

» Reste, je le veux bien, Indra des hommes, fidèle à la convention, que tu fis avec lui dans l'assemblée ; mais que la ville des éléphants attende, avec les guerriers du Daçârha, ta majesté, victorieuse de ses ennemis immolés !

» Ton ressentiment apaisé, tes péchés effacés, après que tu te seras amusé à ton aise là où il te plaira, tu obtiendras ce beau royaume, qui a pour sa capitale célèbre la ville des éléphants. » 12,591—12,592.

Quand le magnanime connut exactement l'opinion, que le plus grand des hommes venait d'énoncer, Dharmarâdja,

portant ses mains réunies au front, dit à Kéçava, son éloge à la bouche et les yeux fixés sur lui : 12,593.

« Ta majesté, Dieu chevelu, est sans doute la voie des Pândouides : les enfants de Prithâ se réfugient sous ton secours. Tu étais au commencement des temps et tu survis au temps, qui n'est plus. Ta majesté est le créateur et l'ouvrage : il n'est là-dessus aucun doute. 12,594.

» Le temps s'est écoulé, et les fils de Pândou, excellence, sont arrivés à la fin des douze années d'une vie inconnue, entièrement écoulées dans les pays déserts.

» Telle est la pensée d'hommes, qui te sont toujours dévoués. Les Pândouides, Kéçava, se tiennent dans la vérité : les fils de Prithâ se mettent sous ta protection avec leurs gens, leurs parents, leurs épouses et leurs œuvres de charité. » 12,595—12,596.

Tandis que Dharmarâdja tenait ce langage au rejeton de Vrishni, tout-à-coup se montra le vertueux Mârkandéya aux grandes pénitences, riche de mortifications et chargé de nombreux milliers d'années, inaccessible à la vieillesse, immortel et doué des qualités de la grandeur d'âme et de la beauté. 12,597—12,598.

Il apparut sous le poids des années tel que serait un homme de vingt-cinq ans. Tous les brahmes et Krishna avec les fils de Pândou d'honorer ce vieux saint, que le fardeau de plusieurs milliers d'années n'avait pu empêcher de venir. Après qu'ils l'eurent comblé d'hommages et qu'il se fut assis, plein de confiance, Kéçava dit, avec l'assentiment des brahmes et des Pândouides, au saint le plus vertueux des rishis : « Les fils de Pândou et ces brahmes réunis, Draâupadî, Satyabhâmâ et moi, nous désirons entendre ta sublime parole. Veuille bien nous dire, Mârkandéya,

ces histoires pures et antiques, fondées sur les mœurs honnêtes, éternelles, des rois, des femmes et des rishis. » Pendant qu'ils étaient assis là, Nârada, le Dévarshi, (*De la stance* 12,599 *à la stance* 12,603.)

La pureté même, vint, amené par le désir de voir les fils de Pândou. Tous ces hommes éminents, distingués par l'intelligence, s'approchèrent de ce magnanime, suivant ce que prescrivait la droite raison, avec de l'eau pour se laver les pieds et un arghya. Quand le Dévarshi Nârada connut qu'ils étaient disposés à entendre, il consentit avec joie à donner la parole au *pénitent* Mârkandéya, et lui, qui savait l'à-propos, l'Immortel dit en souriant :

12,604—12,605—12,606.

« Brahmarshi, raconte ce que désirent entendre les fils de Pândou ! » A ces mots, Mârkandéya, l'homme aux grandes pénitences, répondit : 12,607.

« Prêtez-moi votre attention : une longue narration vous sera contée. « Sur ces paroles, les Pândouides et les brahmes d'accorder ce loisir au grand solitaire, voyant que le soleil était encore au milieu du jour.

Le roi des Kourouides, le fils de Pândou, voyant que le grand solitaire avait le désir de parler, lui dit pour l'exciter à produire sa narration : « Ta révérence, qui date des anciens jours, sait les histoires de tous les râdjarshis, des magnanimes rishis, des Daïtyas et des Dieux. Tu ne saurais manquer de servir et honorer notre opinion, recommandable par de longs désirs.

12,608—12,609—12,610—12,611.

» Voici le fils de Dévakî, qui est venu ici, amené par le désir de me voir. A la vue de l'infortune, où je suis tombé, et des prospérités de toutes les sortes, que *mois-*

sonnent les coupables enfants de Dhritarâshtra, voici quelle est ma pensée : « L'homme est l'auteur de son œuvre bonne ou mauvaise. 12,612—12,613.

» Comment se fait-il que le souverain auteur de l'action n'en recueille pas le fruit ? Combien plus, lorsqu'il s'agit du bonheur ou de la peine, ô le plus grand des hommes, qui disent le Véda ! 12,614.

» Doit-il recueillir dans ce monde le fruit de ce qu'il a fait ? Ou est-ce, quand il a pris un autre corps ? L'homme, dès qu'il a abandonné son corps, est-il recherché pour ses actions bonnes ou mauvaises ? 12,615.

» Est-il enchaîné à son œuvre dans cette vie même ou après sa mort ? La rétribution se fait-elle dans ce monde-ci, ou dans l'autre ? 12,616.

» Où restent, descendant de Bhrigou, les actions de l'homme, quand il est mort ? » Mârkandéya répondit : « Cette question, que tu m'adresses, est dans la vérité, ô le meilleur des êtres, qui ont reçu la voix en partage.

» Tu sais tout ce qui peut être su, mais tu m'interroges afin de t'assurer : je vais te répondre, l'esprit attentif à ce point seul : écoute comment il se fait que l'homme ne reçoit pas dans ce monde ou dans l'autre le bien ou le mal. Les corps des premiers hommes furent créés purs et sans tache. 12,617—12,618—12,619.

» Le créateur né avant eux ourdit les différents fils des devoirs. Ces hommes primitifs étaient purs, ô le plus vertueux des Kourouides : identifiés à Brahman, ils disaient la vérité ; ils étaient fermes dans leurs vœux et leur pensée n'était pas stérile en fruit. Tous, ils marchaient à leur volonté, égaux aux Dieux, sur la voûte du ciel. 12,620—12,621.

» Morts, ils revenaient ensuite d'eux-mêmes ; tous les hommes étaient libres de mourir, ils étaient libres de rentrer dans la vie. 12,622.

» Leur mort était courte, heureuse, sans maladie, sans violence. Ils voyaient une foule de Dieux et de rishis magnanimes. 12,623.

» Ayant tous les devoirs sous les yeux, les sens domptés, l'envie éteinte, ils avaient mille fils et vivaient plusieurs milliers d'années. 12,624.

» Dans une autre phase du temps, vécurent des hommes, marchant sur la surface de la terre, attachés aux corps, soumis à la colère et à l'amour, asservis aux illusions de la magie, vaincus par la folie et la cupidité, qui, coupables par des œuvres criminelles, tombèrent dans le Niraya des bêtes. 12,625—12,626.

» Séduits par de vains désirs, de vaines pensées, une vaine science ; ils s'étendirent de plus en plus dans les divers mondes. 12,627.

» Doutant de tout, ils étaient devenus une cause de douleur, et des actions perverses signalaient ordinairement tous les côtés de leur *vie*. 12,628.

» Auteurs de mauvaises familles, accablés de nombreuses maladies, cruels, sans aucune splendeur, ces pécheurs ont une vie courte et voient pousser le fruit de leurs mauvaises actions. 12,629.

» Malade de tous les vains *amours*, athée, la pensée folle, la route de l'homme mort, fils de Kountî, est celle, que ses œuvres lui ont faites. 12,630.

» Où garde-t-on le trésor des actions de l'ignorant et de l'insensé ? Où se tient l'homme, qui goûte le fruit de son œuvre, ou bonne, ou *mauvaise*, si elle est différente ?

» Me diras-tu. Voici ton miroir et ta discipline : écoute ! Cet homme, grâce au Dieu, qui fut le premier corps créé, amasse un grand nombre d'actions bonnes ou mauvaises ; quand, au terme de la vie, il a quitté ce corps, semblable à une chose détruite, il renaît aussitôt dans une matrice ; il n'y a pas une existence intermédiaire, et l'action, qu'il a faite, le suit alors comme son ombre. 12,631—12,632—12,633—12,634.

» Il porte son fruit et il naît, digne du plaisir ou de la peine. L'homme, soumis au pouvoir de la mort, est vu, sans qu'il reçoive rien, avec les yeux de la science, porter de bons ou de mauvais caractères. Telle est, Youddhishthira, la voie, qu'on appelle maintenant la voie des hommes dépourvus d'intelligence. 12,635—12,636.

» Écoute après cela quelle est la voie supérieure des savants. Les enfants de Manou qui ont cultivé la pénitence, voués à tous les Çâstras, 12,637.

» Aux vœux constants, aux paroles de vérité, mettent leur plaisir dans l'obéissance à leur gourou, et doués d'un bon caractère, appartenants à des familles pures, ils sont patients, domptés, ils possèdent une vive lumière,

» Ils sont tombés dans une noble matrice, et portent communément des caractères purs, sages, grâce à leurs sens vaincus, exempts de maladies, grâce à leur pureté. 12,638—12639.

» La crainte d'un petit dommage ne leur a pas enseigné la violence. Les rishis magnanimes, de qui la pensée est un Çâstra visible, sentent par les yeux de la science que leur moi est eux-mêmes et non un autre, sitôt qu'ils sont tombés dans une matrice, soit qu'ils s'y tiennent, soit qu'ils naissent. 12,640—12,641.

» Après qu'ils ont obtenu cette terre, ils retournent, grâce à leurs œuvres, dans le séjour des Dieux. Les hommes, sire, obtiennent tantôt par le destin, tantôt par la force, tantôt par leurs actions. Mettons dans cette opinion un autre système d'investigation. Écoute maintenant ceci, qui peut éclairer la question par ses points de ressemblance, ô le meilleur des êtres, qui sont doués de la parole.

» C'est, dans le monde des hommes, le souverain bien, à mon avis, Youddhishthira. Dans ce monde et non dans l'autre, *le bonheur* est pour un seul; dans l'autre monde et non dans celui-ci, il est pour un seul; dans ce monde et dans l'autre, il est pour un seul; il n'est pour un seul, ni dans ce monde, ni dans l'autre. 12,642-12,643-12,644.

» Ce monde n'est pas toujours à ceux, qui jouissent de grandes richesses, qui se complaisent à parer lenr personne d'ornements et qui mettent le bonheur dans les plaisirs des sens. 12,645.

» L'autre monde, et non celni-ci, appartient, menrtrier des ennemis, à ces hommes, qui, absorbés dans la contemplation, attachés à la pénitence, adonnés aux lectures, dompteurs des sens, et travaillant à tner la vie, font vieillir le corps. 12,646.

» Ce monde et l'autre vie appartiennent à celui, qui pratique le premier devoir, et qui, ayant acquis des richesses dans le temps et obtenu des épouses, célèbre des sacrifices. 12,647.

» Ce monde et non pas l'autre vie est à ces insensés, qui ne s'efforcent ni pour la science, ni pour la pénitence, ni pour l'aumône, ni même pour donner l'être à un fils et qui ne recherchent que les jouissances des sens. 12,648.

» Vous, seigneurs, qui êtes supérieurs en énergie et en

courage, qui avez la force des Dieux, qui êtes revêtus de tels corps, qui êtes venus du monde céleste sur la terre, qui avez une science due à de bonnes lectures, et qui êtes chargés de soutenir l'affaire des Dieux, 12,649.

» Quand vous aurez accompli en héros de grands exploits, quand vous aurez, adonnés aux vertus de la répression des sens et de la pénitence, rassassié par une règle supérieure les rishis, les Dieux et toutes les troupes des Mânes, 12,650.

» Alors, devenus purs, vous obtiendrez ensuite par vos œuvres les demeures élevées du Swarga pour votre habitation ; et tu verras ta douleur actuelle, Indra des Kourouides, se tourner en plaisir : n'en doute pas. » 12,651.

Les fils de Pândou dirent au magnanime Mârkandéya : « Nous avons envie d'entendre la grandeur d'âme des principaux brahmes : veuille nous la raconter. » 12,652.

A ces mots, le révérend aux grandes pénitences, Mârkandéya à l'éblouissante splendeur, habile dans tous les Çâstras, prit la parole en ces termes : 12,653.

« Le roi, chef de la race des Hathayains, était, vainqueur des cités ennemies, un jeune prince fort, doué de beauté, qui passait le temps à la chasse. 12,654.

» Tandis qu'il errait dans les bois, entouré de plantes grimpantes et d'herbes, il vit près de lui un anachorète, qui portait une peau d'antilope noire pour vêtement supérieur. 12,655.

» Il frappa dans cette forêt le solitaire, qu'il prit pour une gazelle. A peine eut-il fait cette action qu'il en fut pénétré de douleur, et que son âme fut saisie de chagrin. 12,656.

» Ce jeune roi de la terre aux yeux de lotus bleu se

rendit auprès des princes Haihayains aux âmes célèbres.

» Il leur fit part de l'histoire, comme elle était arrivée, et leur dit, mon fils, qu'il avait tué un anachorète, mangeant des fruits et des racines. 12,657—12,658.

» A ce récit, à cette vue, leur âme fut consternée, et tous, recherchant çà et là, ils se disaient : « De qui était fils ce solitaire ? 12,659.

» Ils s'empressent d'aller à l'hermitage de Târkshya, fils d'Arishthanémou, et, quand ils se furent prosternés devant le magnanime anachorète aux vœux comprimés ; tous, ils se tinrent debout auprès de lui. Il reçut leur hommage, et ceux-ci de lui dire : « Nous ne méritons pas tes bons traitements, anachorète ; nous avons tué un brahme par la faute de notre action ! » — « Comment, répondit le brahmarshi, avez-vous tué ce brahme ?

12,660—12,661—12,662.

« Et où ? Parlez ! et voyez tous quelle est la force de ma pénitence ! » Les princes alors de lui raconter tout entièrement suivant les circonstances. 12,663.

» Mais réunis, ils eurent beau chercher, pleins de confusion et l'esprit égaré comme dans un songe, ils ne virent point là cet anachorète, qui avait exhalé sa vie.

» Le mouni Târkshya leur dit alors : « Vainqueur des cités ennemies, vive ce brahme, qui fut tué par vous !

12,664—12,665.

» C'est mon fils, doué, princes, de la force de la pénitence ! » Ceux-ci, à la vue du saint, *rappelé à la vie*, tombèrent dans le plus profond étonnement. 12,666.

« Voilà une grande merveille ! se disaient-ils : cet homme était mort, roi de la terre, et le voici ressuscité ! Comment fut-il rappelé à la vie ? 12,667.

» Quelle est cette énergie de pénitence, grâce à laquelle il est revenu vivant? Nous désirons l'entendre, si c'est une chose, brahme, qui puisse être entendue *par nous* ! »

» Le solitaire leur dit : « La mort ne nous est pas supérieure ; je vous en dirai la cause, princes, et sommairement les conséquences de la cause. 12,668—12,669.

» Nous connaissons la vérité, nous ne plaçons jamais notre âme dans le mensonge, nous remplissons les devoirs, qui nous sont propres, et la mort par conséquent ne peut nous faire aucunement peur. 12,670.

» Nous disons toujours ce qu'il y a d'habile en ces brahmes et ne révélons jamais leur mauvaise conduite : la mort par conséquent ne peut nous faire aucunement peur. 12,671.

» Après que nous avons nourri jusqu'à satiété les hôtes et leurs serviteurs d'eaux et d'aliments, nous mangeons leur reste : la mort par conséquent ne peut nous faire aucunement peur. 12,672.

» Nous sommes placides, domptés, voués à la patience, livrés à l'aumône et à la purification dans les tîrthas : la mort, en conséquence de notre habitation en ces lieux purs, ne peut nous faire aucunement peur. 12,673.

» *Oui !* la mort ne peut nous inspirer aucune peur, à nous, qui habitons ces lieux splendides. Que ceci, qui est dans la mesure du peu, soit dit à vous, qui ne connaissez pas l'ambition. 12,674.

» Retournez-vous-en tous de compagnie ! Et n'ayez aucune crainte de ce péché ! » — « Qu'il en soit ainsi, » répondirent tous les rois, qui, après avoir honoré le grand anachorète, s'en revinrent joyeux chacun à son habitation. 12,675—12,676.

« Écoutez encore, dit Mârkandéya, la magnanimité des brahmes. Il y eut ici un saint roi, nommé Vaînya, consacré pour un açva-médha. 12,677.

» Atri, nous dit la renommée, entreprit d'aller le trouver pour en obtenir des richesses. Il ne leur donnait pas son approbation plus qu'à la manifestation du devoir.

» L'anachorète aux grandes pénitences, ayant pensé à son dessein, désira s'en aller au bois *de Vaînya;* il fit appeler son épouse légitime et ses fils ; puis il leur dit : 12,678—12,679.

« Je veux obtenir sans violence un fruit nombreux, dépassant les bornes. Approuvez que je m'en aille promptement à ce bois, supérieur en vertus. » 12,680.

« Son épouse, qui elle-même observait le devoir, lui répondit : « Quand tu seras venu auprès du magnanime Vaînya demande-lui une grande richesse. 12,681.

» Ce roi saint, allant au-devant de tes sollicitations, te donnera des trésors. Quand tu auras reçu, brahmarshi, et accepté une richesse considérable, 12,682.

» Quand tu auras donné la joie à tes serviteurs et tes fils, va alors où te conduiront tes désirs. C'est là certainement le premier devoir, ont dit les hommes instruits sur les devoirs. » 12,683.

» Atri lui répondit : « Vaînya est attaché aux choses du devoir, femme éminente ; il ne quitte point le vœu de la vérité, m'a assuré le magnanime Gaâutama ; mais là habitent des brahmes, mes ennemis. Par conséquent, je ne me résous pas de faire, comme m'a dit Gaâutama.

» Ces hommes répéteraient, autrement qu'elle ne fut dite par moi, ma parole heureuse, associée à l'intérêt, à l'amour et au devoir, et la présenteraient comme un non-sens.

« J'irai le trouver, dame éminente, *si* ma parole te plaît. Vaînya me donnera des vaches et un amas considérable de richesses. » 12,684—12,685—12,686—12,687.

» Sur ces mots, l'homme aux grandes pénitences se hâta d'aller au sacrifice de Vaînya. Arrivé dans la chapelle de ses sacrifices, Atri de louer le souverain, 12,688.

» De lui rendre hommage avec des paroles de bon augure et de lui dire : « Roi, tu es riche, tu es le maître, tu es le premier roi sur la terre. 12,689.

» Les troupes des rishis te louent : nul autre n'est plus habile que toi dans la science des devoirs. » Le rishi aux grandes pénitences lui adressa irrité cette parole :

« Ne parle pas une seconde fois de cette manière, Atri, lui dit Gaâutama. Ta science n'est pas attentive : seul ici, Mahéndra le Pradjâpati nous adjuge la première place. » 12,690—12,691.

» Atri lui-même, Indra des rois, répondit à Gaâutama : « Le fameux Brahma est-il donc comme Indra le Pradjâpati ? 12,692.

» Tu perds la raison, le délire fait obstacle à ta science. » — « Je sais, dit Gaâutama, que je ne suis pas en délire : c'est toi, qui perds la raison. 12,693.

» Tu loues le roi dans l'assemblée des hommes pour obtenir de le voir ; tu ignores le premier devoir, et tu ne sais pas en comprendre l'origine. 12,694.

» Tu es un enfant, un vieillard insensé par quelque raison que ce soit ! » Tandis qu'ils se disputaient ainsi, placés sous les regards des anachorètes, 12,695.

» Ceux qui étaient dans le sacrifice du roi, se demandaient : « Que veulent ces deux *hommes ?* Par qui leur fut accordée cette entrée dans l'assemblée de Vaînya ? 12,696.

» Pour quelle affaire sont-ils ici, parlants à haute voix? » Alors *Kanada*, le fils de Kaçyapa, âme de la plus haute vertu, instruit dans tous les devoirs, 12,697.

» Annonça qu'il était survenu deux hommes, occupés à se disputer; et Gaâutama dit aux assistants, les plus vertueux des anachorètes : 12,698.

« Écoutez, ô les plus saints des hommes, la réponse à la demande, que vous avez faite sur nous deux. Atri vient de dire ici : « Vaînya est Brahma ! » ce qui a fait naître en nous un grand doute. » 12,699.

» A ces mots, les magnanimes solitaires s'empressent de courir, afin de briser leur doute, vers Sanatkoumâra, versé dans tous les devoirs. 12,700.

» Quand il eut ouï ce langage d'eux, l'homme aux grandes pénitences de leur répondre en ces termes, vrais et conformes aux choses du devoir : 12,701.

« Le brahme doit rester uni avec le kshatrya et le kshatrya avec le brahme : réunis, ils brûlent les ennemis, comme le feu joint au vent. 12,702.

» Un roi est la vertu célèbre, il est le maître des créatures, il est Çakra, il est Çoukra, il est Brahma, il est Vrihaspati. 12,703.

» Un roi est un kshatrya : c'est le maître de la terre, c'est un suzerain, c'est un virâdj, c'est un pradjâpati; voilà en quels termes il est loué. A qui ne convient-il pas de l'honorer? 12,704.

» Un roi est salué de ces noms : « C'est la matrice de l'avenir, c'est le vainqueur dans les combats; c'est un être joyeux, sans crainte, le guide au Swarga; c'est Babhrous le victorieux. 12,705.

» C'est la matrice de la vérité; il a la connaissance du

passé, il est l'instituteur de toutes les vertus; les rishis effrayés par le vice ont déposé leur force sur le kshatrya.

» Le soleil au milieu des Dieux chasse l'obscurité dans le ciel par sa lumière, de même un roi dissipe fortement les vices sur la terre. 12,706—12,707.

» Enfin la suprématie d'un roi est démontrée par l'autorité des Çâstras; il fut roi (1) par l'accomplissement d'une vue supérieure; j'ai dit. » 12,708.

» Ensuite le magnanime roi au milieu de la brillante assemblée de ses amis tint joyeux ce langage à Atri, qui précédemment l'avait exalté : 12,709.

« Parce que tu m'as dit tout à l'heure ici, Bramarshi, que j'étais le meilleur et le plus vertueux des hommes, que j'étais semblable à tous les Dieux, 12,710.

» A cause de cela je te donnerai une richesse considérable et variée, un millier de servantes, bien parées, au teint d'azur, aux vêtements fins. 12,711.

» Je te donnerai cent millions d'or et dix charges du même riche métal. Tu sais tout, Bramarshi : tel est mon sentiment. » 12,712.

» Lorsque Atri honoré, l'homme brillant aux grandes pénitences, eût reçu tous ces dons, il reprit le chemin de sa demeure. 12,713.

» Il donna joyeux cette richesse à ses fils, et, se vouant d'une âme dévote à la pénitence, il entra dans la forêt.

» Écoute maintenant, héros, vainqueur des cités ennemies, un chant, que Sarasvatî récita au prudent anachorète Târkshya, qui l'interrogeait. 12,714—12,715.

(1) Il y a trop de blanc ici dans le texte; une syllabe d'un mot est tombée sans doute; je pense qu'il faut lire *varâdja*.

« Le salut de l'homme est-il ici, noble dame? lui demanda Târkshya. Quelle action dois-je faire afin de ne pas tomber de mon devoir? Dis-moi quelle est cette action, femme aux membres distingués tous par la beauté : instruit par toi, je n'abandonnerai pas le devoir. 12,716.

» Comment dois-je sacrifier au feu? ou dans quel temps dois-je lui rendre l'hommage? Qui empêchera le devoir de périr? Dis-moi tout cela, éminente dame, afin que je parcourre les mondes sans contracter de souillures. »

» A ces paroles, que le brahme lui adressait avec affection, Sarasvatî de répondre en ces termes utiles et joints au devoir à cet obéissant Târkshya, mû par une pensée sublime et digne qu'on y jetât les yeux : 12,717-12,718.

« L'homme, à qui l'Être suprême est connu, adonné continuellement à la lecture, comme un lieu, qu'il aime à parcourir, pur, sans négligence, atteint à la rive ultérieure du monde des Dieux et y jouit avec les Immortels du bonheur de savourer la volupté. 12,719.

» Là, sont des lacs, très-purs, vastes, délicieux, sans chagrin, où les fleurs abondent, avec de beaux tîrthas sans vase, remplis de poissons, que dérobent à la vue des lotus faits d'or. 12,720.

» Sur leurs rives habitent dans une profonde joie les hommes vertueux, excités chacun de son côté par des Apsaras, ornées de parures embaumées et bien pures aux couleurs d'or. 12,721.

» Quiconque donne une vache, obtient le monde supérieur; celui, qui donne un bœuf, passe au monde du soleil; celui, qui donne des habits, va dans le monde de la lune; quiconque donne de l'or, obtient l'immortalité.

» Qui donne une vache à traire, bien luisante, bonne

laitière, accompagnée de son veau beureux, protectrice du Sâma-Véda, obtient de passer dans le monde des Dieux autant d'années qu'il y a de poils sur l'animal. 12,722—12,723.

» Quiconque fait présent d'un bœuf de labour, jeune, vigoureux, soumis au joug, d'une force immense, obtient les mondes de l'bomme, qui a donné dix vaches laitières. 12,724.

» Celui, qui donne une vache Kapilà, avec des babits, accompagnée d'un vase à traire fait en cuivre et de riches vêtements extérieurs, sa vacbe, devenue une Kâmadouh par telles ou telles qualités, récompense l'homme généreux. 12,725.

» Pour le don de cette vache existe un fruit, égal au nombre de ses poils; et le donateur fait traverser l'enfer à ses fils, à ses petits-fils et à toute sa race jusqu'à la septième génération. 12,726.

» Les mondes des richesses deviennent faciles à acquérir pour celui, qui donne en présent bonorifique à son brabme une vache laitière aux belles cornes dorées, brillante d'huile de sésame, accompagnée d'un vase à traire fait en cuivre et de riches vêtements. 12,727.

» Un présent de vaches fait traverser, comme un navire poussé par le vent au rivage ultérieur de la grande mer, le Naraka obscur, douloureux, fermé par les Dânavas, à l'homme, que ses œuvres y ont entraîné. 12,728.

» Quiconque donne une vierge en mariage au brahme, ou fait au brahme le présent de la terre, ou pratique l'aumône suivant la règle, obtient les mondes de Pourandara.

» L'homme dompté et de bon caractère, qui, pendant sept années, consacre une offrande au feu, purifie lui-

même par ses œuvres, Târkshya, sept de ses descendants et sept de ses ancêtres, de qui la vie a précédé la sienne. » 12,729—12,730.

« Quel était, lui demanda Târkshya, cet antique vœu de l'agnihotra. Dis-le moi, femme aux belles formes; qu'instruit à tes leçons, je connaisse maintenant ici cet ancien vœu de l'agnihotra. » 12,731.

» Sarasvatî répondit :

« Que le sacrifice soit offert par un pandit, qui n'est pas impur, qui a la main sûre et qui n'ignore pas les Védas; car les Dieux, qui aiment la pureté et la vie, rejettent l'offrande d'un homme, qui manque de foi ! 12,732.

» Qu'un brahme ignorant ne célèbre pas le sacrifice dans l'offrande aux Dieux; un tel homme a jadis versé en vain le beurre clarifié dans le feu; un brahme ignorant est sans précédent, fut-il dit : un homme tel, Târkshya, n'offrira point l'agnihotra. 12,733.

» Mais les hommes, qui sacrifient, maigres, pleins de foi, mangeant les restes de l'oblation et voués au vœu de la vérité, obtiennent le monde des vaches et voient le ciel vrai, suprême, aux senteurs pures. » 12,734.

« Ma pensée flotte dans cette alternative, dit Târkshya, ou tu es une âme, née dans le ciel, ou tu es une intelligence, qui a profondément pénétré dans la création des choses, ou tu es une science divine : en conséquence, je te demande, éminente dame aux belles formes, qui es-tu ? »

« Je suis venue, répondit Sarasvatî, dissiper le doute des principaux brahmes sur l'aguihotra; placée dans la nature, je t'ai dit exactement cette chose vraie d'après l'intime union, *que j'ai avec elle.* » 12,735—12,736.

« Il n'existe personne, reprit Târkshya, semblable à

toi ; tu brilles outre-mesure comme une Çrî ; tu portes une beauté céleste, infiniment aimable, et une science divine ! »

« Je suis augmentée, ô le meilleur des hommes, par les choses excellentes, qu'on apporte dans les sacrifices ; et de-là, brahme, je reçois une grande beauté. 12,737—12,738.

» La perfection de toi-même en beauté et science divines vient des choses, bois, fer ou terre, qui s'y trouvent employées : sache-le, sage ! » 12,739.

» Târkshya dit alors :

« Les solitaires célèbres, estimant que cette beauté est la plus grande, s'y consument d'efforts. Dis-moi la délivrance suprême, la plus élevée, affranchie de chagrins, dans laquelle entrent les hommes, distingués par l'intelligence. 12,740.

» Les yogas sont en grand nombre ; je ne sais pas quel est le premier, celui, qu'on appelle l'antique et le suprême. » — « Les anachorètes savants en Védas, répondit Sarasvatî, sans chagrins, affranchis des passions, riches en pénitences, attachés à la lecture, arrivent par des yogas de vœux purs à cette *délivrance* célèbre, antique, suprême, la première des premières. Au milieu d'elle paraît un vaste bambou à l'odeur pure, aux mille branches. 12,741—12,742.

» De ses racines jaillissent des rivières extrêmement limpides, qui roulent une eau de miel. 12,743.

» De grands fleuves sur un lit de sable coulent d'une branche à l'autre. La vase est du miel ; les branches sont toujours de chair avec des gâteaux de riz frit. 12,744.

» C'est là que les Dieux avec Indra et la troupe des Vents, Agni à leur tête, ont célébré les plus excellents sa-

crifices. Cette racine est à mes yeux la première. » 12,745.

Le Pândouide alors dit au brahme Mârkandéya : « Raconte-moi l'histoire de Manou, le fils de Vivasvat. » 12,746.

Mârkandéya lui répondit :

« Le fils de Vivasvat, sire, fut un maharshi d'une grande dignité; il possédait, tigre des hommes, une splendeur égale à celle du Pradjâpati. 12,747.

» Manou surpassait et son père et son aïeul en force, en courage, en beauté et surtout en pénitence. 12,748.

» Ce roi des hommes pratiqua une immense, une atroce pénitence sur la grande Vadarî, se tenant sur un seul pied, les bras levés en l'air. 12,749.

» Il cultiva dix mille (1) années une douloureuse pénitence, la tête en bas et sans cligner les yeux. 12,750.

» Un jour, au milieu de sa pénitence, un poisson dit au porteur de djatâ, qui était venu avec son valkala mouillé sur les bords de la mer : 12,751.

« Révérend, je suis un petit poisson; les plus forts m'inspirent de la crainte : veuille donc me protéger, homme aux vœux constants. 12,752.

» Les poissons vigoureux font toujours leur principale nourriture du poisson faible : telle est la règle éternelle, qui fut établie pour nous. 12,753.

» Veuille donc me sauver au milieu de cette multitude de dangers, où tu me vois nécessairement plongé. Je te paierai la reconnaissance du service rendu. » 12,754.

» A ce langage du poisson, le fils de Vivasvat, Manou, ému de compassion, prit dans sa main le petit habitant des eaux. 12,755.

(1) Les premières lettres sont enlevées; mais l'*u*, qui est resté, marque suffisamment qu'on a dû mettre *ayoutan*, dix mille.

» Manou, le fils de Vivasvat, transporta le poisson dans une belle eau et le jeta dans une jarre de terre aussi brillante que les rayons de la lune. 12,756.

» Le poisson, infiniment bien traité comme un fils, s'accrut là : son père adoptif lui montrait surtout le cœur d'un Manou. 12,757.

» Après un long temps, il devint très-grand, de manière que cette jarre n'était plus suffisante pour le contenir. 12,758.

» Quand il revit Manou, il dit : « Allons, révérend ! donne-moi actuellement une autre place. » 12,759.

» Le bienheureux Manou retire le poisson de cette jarre *trop étroite*, et le transporte dans un grand lac. 12,760.

» Il le jeta là, vainqueur des cités ennemies, et le poisson s'y accrut encore pendant un grand nombre d'années. 12,761.

» Ce lac s'étendait sur deux yodjanas plus un de longueur, et le poisson aux yeux de lotus bleu ne put même s'y trouver à l'aise. 12,762.

» Il lui était impossible, monarque des hommes, de faire dans ce lac un seul mouvement ; quand le poisson revit Manou, il tint donc ce langage à l'anachorète :

« Transporte-moi, vertueux homme, dans les eaux de l'épouse chérie de la mer ; là, j'habiterai la Gangâ ; ou fais, mon père, ce que tu penses. 12,763—12,764.

» Car il me faut rester sans reproche dans l'instruction, *que j'ai reçue*. J'ai obtenu ici, grâce à toi, anachorète sans péché, un accroissement prodigieux. » 12,765.

» A ces mots, le vénérable sage de transporter le poisson, et l'immortel Manou le jeta lui-même dans le fleuve du Gange. 12,766.

» Le poisson s'accrut encore là un certain temps, dompteur des ennemis, et, quand il revit Manou, il lui adressa ces paroles : 12,767.

« Ma grandeur, auguste maître, m'empêche de faire un mouvement dans cette Gangâ même : porte-moi, sans balancer, dans la mer ; sois, révérend, favorable à mes paroles. » 12,768.

» Manou donc retira de ses mains le poisson des eaux du Gange, le porta dans la mer, et l'y abandonna, fils de Prithâ, en toute liberté. 12,769.

» Ce poisson d'une grandeur extrême, que Manou devait porter au gré de ses désirs, fut alors voituré par lui avec une douceur infinie dans l'odorat et le toucher.

» Après que Manou l'eut jeté dans la mer, il tint à l'anachorète ce langage en souriant : 12,770—12,771.

« Révérend, c'est à toi surtout que je dois tout mon salut : le temps des événements est arrivé ; écoute-moi donc ! 12,772.

» Un déluge universel viendra bientôt, éminent saint, couvrir entièrement cette terre des êtres immobiles et mobiles. 12,773.

» Le voici arrivé maintenant ce temps de l'épouvantable cataclysme des mondes : je t'avertis en conséquence, car il est pour toi du plus grand intérêt 12,774.

» De sauver les êtres animés et inanimés, ce qui se meut et ne se meut pas. La voici arrivée, l'époque infiniment terrible de toutes ces catastrophes ! 12,775.

» Il te faut construire un navire solide et muni de bons câbles. Embarque-toi là avec les sept grands rishis, éminent anachorète. 12,776.

» Fais charger dans ce vaisseau, bien conservées sui-

vant les catégories, toutes les semences, comme les brahmes les ont jadis indiquées. 12,777.

» Tiens-toi sur ton navire et attends-moi, ami du peuple anachorète; je viendrai, pénitent : une corne, que je porterai alors, me fera connaître à toi. 12,778.

» C'est ainsi que tu dois faire : je te dis adieu, et je m'en vais. Sans moi, ces grandes eaux te seraient impossibles à traverser. 12,779.

» Maître, tu ne dois pas mettre en doute cette parole de moi. » — « C'est ainsi que je ferai! » fut-il répondu par lui au poisson. 12,780.

» Et, s'étant donné mutuellement congé, ils s'en allèrent. Ensuite, le solitaire, ayant pris avec lui toutes les semences, comme lui avait dit le poisson, se laissa flotter dans son heureux navire, héroïque dompteur des ennemis, sur la mer aux grandes vagues. 12,781—12,782.

» Manou de penser au poisson, maître de la terre, et, connaissant sa pensée, le poisson de se présenter aussitôt, armé d'une corne. A la vue de l'animal cornu, haut comme une montagne, sous les traits, qu'il avait annoncés lui-même, et nageant dans l'océan des eaux, Manou passa dans cette corne, sur la tête du poisson, un lien fait d'une corde; et, ainsi enchaîné, tigre des enfants de Manou, l'aquatique animal tira le vaisseau avec une grande rapidité au milieu de l'onde salée, et fit traverser aux rishis la mer en navire.

12,783—12,784—12,785—12,786—12,787.

» Agité par les grands vents dans le vaste réceptacle des eaux, le vaisseau dansait en quelque sorte sur les vagues et menaçait, pour ainsi dire, sous les coups des eaux. 12,788.

» Il vacillait, tremblant comme une femme ivre ; et rien, vainqueur des cités ennemies, n'apparaissait plus aux regards, ni la terre, ni les plages du ciel, ni les plages intermédiaires. 12,789.

» L'atmosphère, le ciel, tout n'était qu'eau, éminent Bharatide. Tandis que le monde était ainsi, plein de ce déluge, on ne voyait que les sept rishis, Manou et le poisson. Celui-ci sans paresse, sire, tira le navire de nombreuses séries d'années dans cette accumulation des eaux. Ensuite il amena, fils de Kourou, l'embarcation vers une cîme de l'Himavat, qui se dressait au-dessus des eaux, et là il dit avec lenteur aux rishis en souriant :

12,790—12,791—12,792—12,793.

« Attachez pour un peu de temps le navire à cette pointe de l'Himavat ! » A l'audition de sa parole, les rishis s'empressèrent d'amarrer leur vaisseau à ce piton de l'Himalâya ; et c'est de là que cette haute pointe de l'Himavat fut nommée l'Attache-du-vaisseau.

12,794—12,795.

» Sache, fils éminent de Bharata et de Kountî, que je t'ai maintenant raconté cette histoire. Quand il était avec les saints, le poisson leur dit encore : 12,796.

« Je suis Brahma le Créateur, au-dessus duquel il n'existe rien. Je vous ai sauvé de ce danger sous la forme d'un poisson. 12,797.

» Manou doit créer de nouveau tous les êtres, les Dieux, les Asouras et les hommes, ce monde entier, ce qui se meut et ne se meut pas. 12,798.

» Une terrible pénitence fera paraître son énergie, et, par ma faveur, le délire n'entrera point dans cette création des êtres. » 12,799.

» A peine eut-il articulé ces paroles, le poisson entra aussitôt dans l'invisibilité. Le fils de Vivasvat, Manou luimême, désireux de créer les êtres, sentit le trouble dans son âme, et se prépara à cette création par une grande pénitence. Associé avec elle, Manou se mit donc en personne à créer véritablement tous les êtres. C'est ainsi que *me* fut raconté cet antique Pourâna, nommé le Poisson.
12,800—12,801—12,802.

» Je t'ai narré cette légende, qui efface tous les péchés. L'homme, qui saurait écouter sans cesse cette histoire de Manou depuis le commencement, heureux et tous ses désirs comblés, irait dans le monde entier. »
12,803—12,804.

Dharmarâdja-Youddhishthira, doué de modestie, interrogea de nouveau l'illustre Mârkandéya : 12,805.

« Tu as vu, grand anachorète, plusieurs milliers d'yougas conduits à leur fin : il n'existe donc ici même aucun être vénérable par l'âge, qui soit égal à toi,

» Si ce n'est le magnanime Brahma, assis au plus haut des cieux. Il n'existe pas d'homme égal à toi par l'âge, anachorète, le plus versé dans les Védas. 12,806-12,807.

» Dans ce monde, qui n'est pas le ciel, et qui est privé de la présence des Dânavas et des Dieux, toi seul, brahme, tu restes auprès de Brahma dans la scène du déluge.

» Quand le déluge a cessé et que le père suprême des créatures s'est réveillé, toi seul ici, brahmarshi, tu vois en vérité le Paraméshthi créer les êtres des quatre classes, une fois les plages intermédiaires devenues le séjour des vents et les eaux diluviennes rejetées çà et là.
12,808—12,809—12,810.

» Tu te rends favorable par une méditation assidue,

ô le plus vertueux des brahmes, le gourou du monde en personne, le père suprême de tous les êtres. 12,811.

» Nombre de fois, brahme, tu as montré ce que tu étais, et entré dans une terrible pénitence, tu y as vaincu des sages. 12,812.

» On te célèbre à jamais comme semblable au corps de Nârâyana. Une fois l'adorable ouvrier de Vishnou fit avec toi le vol céleste d'une boucle-d'oreilles à Brahma aux formes ravissantes; et se montra jadis, grâce à toi, égal aux deux plus habiles à travailler les ornements de pierreries. 12,813—12,814.

» Par conséquent, la dissolution des êtres, la mort et la vieillesse, qui détruit les corps, n'entrent jamais en toi, par la grâce du Paraméshthi. 12,815.

» Quand rien ne survit, ni le soleil, ni le feu, ni le vent, ni la lune, ni l'atmosphère, ni même la terre;

» Lorsque ce monde n'est plus qu'une mer, que les êtres immobiles et mobiles ne sont plus, que la troupe des Asouras et les Dieux ont trouvé leur fin et que les grands Ouragas ont péri, 12,816—12,817.

» Toi seul, tu restes à côté de Brahma, le souverain de tous les êtres, l'âme sans mesure, dormant son sommeil dans son palais de lotus bleus et rouges. 12,818.

» Tout ce qui a vécu avant fut sous tes yeux, ô le plus grand des brahmes : je désire donc écouter cette histoire, qui a pour substance la cause de tout. 12,819.

» Tu as souvent joui de ce *spectacle*. Il n'est rien que tu ne connaisses, ô le plus grand des brahmes, dans tous les siècles et dans tous les mondes. » 12,820.

Mârkandéya lui répondit :

« Eh bien ! je vais te faire ce récit, après que j'aurai

d'abord offert mon hommage à l'Être-existant-par-lui-même, l'homme antique, immortel, éternel, 12,821.

» Indistinct, très-subtil, la qualité et qui est en même temps l'absence de la qualité. Ce Djanârdana à la robe jaune, tigre des hommes, est le créateur et le destructeur; auguste, il fait les êtres, il en est l'âme. On l'appelle la grande, l'inconcevable merveille, le pur,
12,822—12,823.

» L'Être, celui, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, l'univers immortel, impérissable. Ce créateur n'a pas été créé; il est même la source de l'énergie. 12,824.

» Les Védas eux-mêmes ne savent pas ce que cet homme sait : toutes les merveilles d'ici-bas sont finies en lui, ô le plus vertueux des rois. 12,825.

» Depuis le commencement jusqu'à la destruction du monde entier, il s'est écoulé, tigre des hommes, quatre mille ans : c'est ce que l'on nomme l'âge Krita. 12,826.

» La Sandhyâ fait autant de centaines et le Sandhyânça est de la même quantité. Trois mille années forment ce qu'on appelle ici l'âge Trétâ. 12,827.

» La Sandhyâ est en pareil nombre de centaines; ensuite, vient le Sandhyânça. Deux milliers d'années sont la mesure de l'âge Dwâpara. 12,828.

» La Sandhyâ contient deux cents années et le Sandhyânça est de même quantité. Un millier d'années est destiné à l'âge nommé Kali. 12,829.

» La Sandhi après ce temps est de cent années et le Sandhyânça vient ensuite. Sache que la Sandhi et le Sandhyânça ont une égale mesure. 12,830.

» L'âge Kali terminé, le siècle Krita reprend son

cours : ces douze mille ans portent le nom d'Youga.

» Cette limite de mille ans est appelée un jour de Brahma : l'univers roule çà et là dans le palais de ce Dieu. 12,831—12,832.

» Les sages n'ignorent pas, tigre des hommes, que la destruction des mondes arrive, éminent Bharatide, à la fin d'un youga, où peu de chose reste *survivant*. 12,833.

» Au terme des mille années, tous les hommes disent communément la vérité ; dans ce temps est observé, fils de Prithâ, le précepte des sacrifices, le précepte de l'aumône, le précepte des vœux. Quand cet youga est passé, les brahmes se mêlent des occupations du çoûdra ; ils gagnent des richesses comme çoûdras ; ils ont cessé les sacrifices et les lectures, et vivent même, exempts de tromperies, avec les fonctions du kshatrya.

12,834—12,835—12,836.

» Dans l'âge Kali, on verra les brahmes manger de tout : les brahmes ne murmurent plus la prière, et les çoûdras, mon fils, sont adonnés à sa récitation. 12,837.

» Alors, dans le monde pervers, on voit apparaître, souverain des enfants de Manou, ce symptôme de la décadence : de nombreux rois barbares dominent sur la terre. 12,838.

» Ils châtient à tort ; les hommes vicieux se livrent à des paroles menteuses : on a pour maîtres, sire, des Andhras, des Çakas, des Soulindas, des Yavanas, des Kâmbodjes, des héros Vâhlîkas et des Abhîras. Il n'est alors pas un brahme, qui accomplisse son devoir.

12,839—12,840.

» Les kshatryas et les vaïçyas ont cessé leurs fonctions ; ils sont d'une vie courte, monarque des hommes ;

leur force n'est que faiblesse, leur courage et leur énergie sont très-minces. 12,841.

» Ils ont peu de vigueur, ils sont petits de corps, ils disent peu la vérité ; les campagnes sont de vastes déserts, les régions infestées de serpents et de carnivores. 12,842.

» Arrivés à la fin de cet youga, on voit des çoûdras, qui récitent induement les Védas, adressent *aux Dieux l'interjection* Bho ! et récitent ce qui est la merveille du brahme. 12,843.

» A la fin de cet youga, souverain des hommes, les animaux sont nombreux : toutes les odeurs ne sont point assorties à l'odorat, et les goûts ne sont pas mariés à des sensations agréables. Les créatures en grand nombre ont de petits corps, tigre des enfants de Manou ; elles manquent de mœurs honnêtes et d'un bon caractère.

» A la fin de cet youga, les femmes, sire, cultiveront la beauté de leur visage, les hommes seront excessivement durs et les brahmes manieront le trident de Çiva.

» A la fin de cet youga, les femmes seront des courtisanes achevées. Les vaches, monarque des hommes, donneront peu de lait. 12,844—12,845—12,846 —12,847.

» Les arbres auront peu de fleurs et peu de fruits : ils seront chargés de sinistres corneilles. Les brahmes recevront les présents des rois souillés, souverain de la terre, par le meurtre d'un brahme et dont les ordres ne seront point obéis. Ils seront aveuglés par la folie de l'ambition et environnés de frivoles hypocrites. 12,848—12,849.

» Tous les lieux seront fouillés par des brahmes voleurs sous prétexte de mendier l'aumône, et les chefs de maisons, roi de la terre, effrayés par la crainte des lourds impôts, oseront commettre des vols. 12,850.

» Les brahmes, cachés sous les formes mensongères de l'hermite, s'occuperont de commerce et porteront en vain les ongles et les cheveux *de l'anachorète*. 12,851.

» Les novices, entraînés par l'amour des biens, buvant des liqueurs et souillant la couche de leur maître, porteront des mœurs légères au milieu des hermitages. 12,852.

» Ils désireront leur accroissement dans ce monde par le sang et la chair. A la fin de cet youga, tigre des enfants de Manou, les hermitages, vantant la nourriture acceptée chez autrui, regorgeront d'une foule d'hérétiques : et l'adorable Pâkaçâsana ne versera pas les pluies dans leur saison. 12,853—12,854.

» Aucune semence ne pousse convenable et l'homme ne peut obtenir la pureté, Bharatide, parce qu'il se complaît à faire du mal. 12,855.

» Alors on verra surabonder à l'excès les fruits du vice. Si l'homme est doué de vertus, maître vertueux de la terre, il faut penser que sa vie est courte, car la vertu n'existe là nulle part. Les gens pour l'ordinaire achètent les denrées chez des marchands trompeurs.

12,856—12,857.

» Les hommes de commerce sont ingénieux en fraudes : on évite les plus vertueux des hommes, on aime à accroître les plus criminels. 12,858.

» On laisse la vertu dans sa faiblesse ; mais le vicieux sera puissant. Les plus vertueux des enfants de Manou vivent peu de temps et sont pauvres. 12,859.

» A la fin de cet youga, ceux, qui abandonnent le devoir, jouissent d'une longue vie et de la richesse : à la fin de cet youga, ceux, qui désertent le devoir, agissent dans les promenades des villes avec des moyens criminels ; et

ceux, qui possèdent peu de fortune, ont la fierté des riches. 12,860—12,861.

» En jouet aux mœurs des scélérats, les hommes, sire, pleins de présomption, désirent s'enlever l'un à l'autre la richesse confiée à la foi publique (1). 12,862.

« Cela n'est pas ! » disent-ils, car les hommes vivent sans pudeur. Des oiseaux, des quadrupèdes, des *carnivores*, mangeurs de chair humaine, dorment couchés dans les promenades des villes, au pied même des tchaïtyas; et les femmes, sire, portent sept ou huit ans un enfant dans leur sein. 12,863—12,864.

» Un enfant naît à des hommes de douze ans : on a des cheveux gris dès la seizième année. 12,865.

» La perte de la vie arrive bientôt pour ces enfants de Manou. Les jeunes gens, de qui la vie est ainsi coupée, grand roi, ont le caractère des vieillards. 12,866.

» Ce qui est le caractère des jeunes gens se trouve, *à plus forte raison*, dans les vieillards : perverties dans cette société, les femmes sont honorées, quand elles ont trompé leurs époux. 12,867.

Égarés par de mauvais caractères, ils s'accouplent avec des serviteurs et même avec des bêtes : les femmes, qui ont des héros pour époux, roi des hommes, commettent des unions adultères, 12,868.

» Et se livrent aux embrassements des autres, tandis que leur époux vit encore. Pendant cette fin des mille années et pendant que s'opère cette diminution de la vie, règne une grande sécheresse, qui dure beaucoup d'an-

(1) Le texte porte simplement : *la richesse abandonnée.*

nées. De là, il résulte que la faim ravit la force aux êtres animés. 12,869—12,870.

» C'est là ce qui contribue surtout, maître du globe, à verser la destruction sur la terre. Toute l'eau est bue alors dans les rivières et dans les plaines marines par les sept rayons enflammés du jour : ce qui est bois ou ce qui est herbe a son principe humide desséché. 12,871-12,872.

» On voit donc toutes ces choses, éminent Bharatide, réduites en monceaux de cendres. Ensuite le feu s'élève, accompagné du vent : il pénètre au sein de la terre, qui s'offrait naguère embellie par les Adityas : perçant le globe, il entre dans les demeures infernales, et, consumant le monde des Nâgas et tout ce qui est ici-bas, il inspire une vaste crainte aux Yakshas, aux Dânavas et aux Dieux.
12,873—12,874—12,875.

» Il détruit en un instant l'univers par sa base, maître de la terre. Le vent orageux et le feu allumé dévorent des centaines et des milliers de vingt yodjanas ; l'incendie allumé consume le monde entier, avec les Rakshasas, les Ouragas et les Yakshas, avec les Gandharvas, les Asouras et les Dieux. Alors, semblables à des troupeaux d'éléphants et parés de guirlandes d'éclairs,
12,876—12,877—12,878.

» De grands nuages à l'aspect merveilleux s'élèvent au sein de l'air, les uns sont azurés, comme des lotus bleus, les autres ressemblent à des nélumbos rouges. 12,879.

» Voici des nuées pareilles à la fleur du mésua, en voilà, qui sont jaunes : celles-ci sont comme le turmeric, celles-là comme les œufs de la corneille ; 12,880.

» Voilà des nuages semblables aux pétales du kamala, en voici, qui ressemblent au vermillon ; les uns offrent les

formes de la plus grande ville, on dirait que les autres sont des troupeaux d'éléphants. 12,881.

» Celle-ci est l'image du noir collyre, celle-là d'un monstre marin. Ces nuées s'élèvent, revêtues avec des guirlandes d'éclair. 12,882.

» Sous des formes épouvantables, elles font tout résonner à leur terrible fracas. Toutes ces nuées, puissant roi, de remplir la voûte du ciel. 12,883.

» Toute cette terre avec ses apparences de forêts et de montagnes en est encombrée ; elle est submergée par la masse de leurs eaux. 12,884.

» Stimulées du Paraméshthi, ces nuées horribles, tonnantes, ont bientôt inondé la terre de tous les côtés.

» Versant l'onde à torrents, elles remplissent le globe ; elles éteignent le feu terrible, sinistre, tout chargé d'épouvantes. 12,885—12,886.

» Envoyées par le magnanime *Dieu*, ces nuages remplissent douze années la terre de leurs eaux dans cette grande infortune. 12,887.

» L'océan, le ciel, fils de Bharata, ont franchi leurs rivages ; les montagnes fendent les eaux, la terre est cachée sous les ondes. 12,888.

» Les nuages, qui errent de tous les côtés rapidement et qui enveloppent la voûte du ciel, disparaissent enfin eux-mêmes, frappés par la fougue du vent. 12,889.

» Ensuite l'Être-existant-par-lui-même, le Dieu premier, qui a pour demeure un lotus, qui porte un vêtement rouge, éteint dans le sommeil (1) ce vent épouvantable. 12,890.

(1) *Swapiti*, écrit le texte ; mais *ghauram márutam* exige le verbe à la

» Dans ce monde, qui n'est plus qu'une mer, où toutes les créatures immobiles et mobiles ont péri, qui est privé de ses Yakshas et de ses Rakshasas, où la troupe des Asouras et les Dieux ne vivent plus ; dans ce monde sans homme, sans bête ravissante, sans aucun arbre, sans atmosphère, j'erre çà et là, seul survivant (1).

12,891—12,892.

» Et, tandis que je parcourais cette eau effrayante, qui n'est partout qu'une mer, où je ne voyais pas un seul être, je tombai, ô le plus grand des princes, dans le trouble de l'esprit. 12,893.

» Après que je fus allé sans paresse, bien long-temps, souverain des hommes, nageant au milieu de ces eaux, j'éprouvai de la fatigue et ne trouvai nulle part un asile.

» Un jour, monarque de la terre, je vis dans ce profond amas d'eau un figuier indien immense et d'une grandeur extrême. 12,894—12,895.

» Sous les branches étendues de cet arbre et sur un palanquin recouvert d'un tapis céleste, 12,896.

» Je vis assis un enfant, puissant roi, avec de grands yeux de lotus épanoui et un visage, qui ressemblait à la lune ou à la fleur de nélumbo. 12,897.

» Alors je fus saisi d'un profond étonnement, souverain de la terre : « Comment ce jeune enfant, me dis-je, peut-il être ici couché dans ce monde, qui a subi la destruction ? » 12,898.

forme causale. Le simple a donc cette signification inconnue aux Dictionnaires, ou c'est ici une licence.

(1) Le texte porte avec une voyelle longue *dhata;* il se trompe ; le sens exige, avec un A bref ou privatif, *ahata*.

» Mais, tandis que je pensais ainsi, je n'observais pas cet enfant selon l'esprit de mes lectures, quoique je susse bien, monarque des hommes, ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. 12,899.

» Il était semblable en couleur à la fleur de lin, il portait un çrîvatsa pour ornement ; il me parut alors comme une habitation de Lakshmî en personne. 12,900.

» Cet enfant aux yeux pareils à la fleur du lotus, paré d'un çrîvatsa et qui flamboyait de lumière, me tint ce langage, qui me fit plaisir à entendre : 12,901.

« Je sais que tu es fatigué et que tu désires le repos, Mârkandéya. Reste ici, autant que tu le voudras, fils de Bhrigou. 12,902.

» Entre dans mon corps, ô le plus vertueux des solitaires, et restes-y. Oh ! j'ai disposé cette habitation pour toi, et je t'accorde ma faveur. » 12,903.

» A peine cet enfant m'eut-il ainsi parlé, fils de Bharata, que je sentis en moi un grand dédain pour une vie longue et humaine. 12,904.

» A l'instant cet enfant ouvrit sa bouche, et, malgré moi, par l'effet du destin, j'entrai dans son corps par la voie, que m'offrait sa bouche elle-même. 12,905.

» Aussitôt que je fus entré dans son ventre, j'y vis la terre entière, pleine de villes et de royaumes, 12,906.

» La Gangâ, le Çatadrou, la Sîtâ, l'Yamounâ, la Kaâuçikî, la Tcharmanvatî, la Vétravatî, la Tchadrabhâgâ, la Sarasvatî, 12,907.

» Le Sindhou, la rivière Vipâçâ, la Godâvarî, le lac aux lotus, Vasvaukasârâ, Bharatide, et la Narmadâ, 12,908.

» La rivière Tâmrâ, la Vénâ aux limpides eaux, qui rou-

lent le bonheur, la Souvénâ, la Krishnavénâ, et le grand fleuve Irâmâ, 12,909.

» La Vitastâ, puissant roi, la grande rivière Kovérî, le Çona, tigre des hommes, la Viçalyâ, le Kimpourousha :

» Ces rivières et d'autres, qui circulent sur la terre, je les ai vues dans le ventre du magnanime. 12,910—12,911.

» Je vis encore l'Océan, habité par des monstres aquatiques, ce trésor de pierreries, meurtrier des ennemis, cet immense réceptacle des eaux. 12,912.

» J'y vis aussi le ciel, resplendissant par les rayons du soleil et de la lune, flamboyant d'étoiles, offrant une splendeur égale au soleil ou au feu. 12,913.

» J'y vis pareillement la terre, sire, embellie de ses forêts : des brahmes célébraient de nombreux sacrifices.

» Des kshatryas agissaient, monarque des hommes, attachés à toutes les observances religieuses ; les vaîçyas s'y occupaient du labourage suivant la droite raison. 12,914—12,915.

» Les çoûdras, se complaisant dans l'obéissance aux brahmes, allaient et venaient, sire, dans le ventre du magnanime. 12,916.

» Je vis là, et l'Himalâya, et le mont Hémakoûta ; je vis même le Nishadha et le Swéta, avec ses mines d'argent.

» J'y vis encore le mont Gandhamâdana, le Mandara, tigre des enfants de Manou, et le Nila, cette haute montagne. 12,917—12,918.

» J'y vis le Mérou, montagne d'or, le Mahéndra et le Vindhya, la montagne élevée. 12,919.

» Je vis là, et le Malaya, et le mont Pâripâtra. Ces grands soutiens de la terre et d'autres, en aussi grand

nombre qu'ils existent, je les vis dans son ventre, tous, ornés de pierreries. Je vis, aussi, monarque des enfants de Manou, et des lions, et des tigres, et des sangliers. 12,920—12,921.

» Tandis que, me promenant, je contemplais tous ces grands êtres, qui circulent sur la terre, souverain du monde, 12,922.

» Et qu'entré dans son ventre j'allais à tous les points de l'espace, je vis Çakra et les autres dieux, et tous les chœurs célestes, 12,923.

» Les Sâdhyas, les Roudras, les Adityas, les Gouhyakas, les Mânes, les Serpents, les Nâgas, les Souparnas, les Vasous et les deux Açwins, 12,924.

» Les Gandharvas et les Apsaras, les Yakshas et les rishis, les troupes des Daîtyas et les Dânavas, monarque de la terre, et les Kâléyas, 12,925.

» Les fils de Sinhikâ et d'autres, qui sont les ennemis des Dieux : toutes les choses enfin, que j'avais vues dans le monde, ou mobiles, ou immobiles, je les vis toutes, sire, dans le ventre du magnanime *enfant* alors que, faisant des fruits ma nourriture, auguste roi, je parcourais ce monde entier. 12,926—12,927.

» Je passai cent années et plus dans son corps, et je ne trouvai nulle part la fin de ce corps. 12,928.

» Toujours courant, toujours occupé de cette pensée, je n'arrivai pas à trouver où finissait le corps de ce magnanime. 12,929.

» Alors je me réfugiai suivant les rites, sire, en œuvres et en pensées sous la protection de ce Dieu le plus grand, le donateur des grâces. 12,930.

» Et je sortis à l'instant, ô le plus grand des hommes,

avec la rapidité du vent, de la bouche ouverte de ce magnanime. 12,931.

» Lui, qui avait absorbé le monde entier, il se tenait encore, tigre des enfants de Manou, sous la branche du figuier indien. 12,932.

» Je revis là assis, éblouissant d'une splendeur sans mesure et sous le déguisement d'un enfant, cet être, qui portait le caractère du çrîvatsa. 12,933.

» Ensuite cet enfant, paré d'un çrîvatsa, revêtu d'une robe jaune, lumineux et d'une grande splendeur, me dit, joyeux, en souriant : 12,934.

« Toi, qui es resté dans mon corps, ô le plus vertueux des solitaires, te voilà maintenant reposé : c'est tout ce que j'ai à te dire, Mârkandéya. » 12,935.

» Au même instant, une vue nouvelle se manifesta en moi ; je vis que j'étais délivré et que la connaissance m'était revenue. 12,936.

» Je pris ses deux pieds adorés, bien formés, bien égaux, aux plantes rouges, brillants par les doigts doux et colorés ; je les mis sur ma tête avec effort ; et, m'étant approché avec dévotion, je fis modestement l'andjali à cet être d'une force outre mesure, de qui j'avais vu la puissance infinie. Ce Dieu aux yeux de lotus, ne venais-je pas de le voir comme l'âme des créatures?

12,937—12,938—12,939.

» Je lui fis l'adoration et, les mains réunies au front, je lui dis ces mots : « Dieu, je désire te connaître, toi et cette sublime illusion de ta grandeur. 12,940.

» Entré dans ton corps par ta bouche, j'ai vu, adorable, toutes les choses entièrement rassemblées dans ton ventre.

» Ce monde des choses immobiles et mobiles, les Nâ-

gas, les Gandharvas et les Yakshas, les Rakshasas, les Dânavas et les Dieux, tous, *puissant* Dieu, ils étaient contenus dans ton ventre. 12,941—12,942.

» Grâce à toi, la mémoire ne m'a point abandonné, j'ai couru sans cesse dans ton corps, pendant que j'y habitais, et j'en suis sorti, malgré moi, par un effet de ta volonté, Dieu très-auguste. Je désire te connaître, Divinité aux yeux de lotus, toi, qui es irréprochable. 12,943-12,944.

» Pourquoi ta grandeur, ayant absorbé ce monde, se tient-elle sous les traits d'un enfant visible? Veuille bien me raconter cela entièrement. 12,945.

» Pourquoi tout ce monde est-il renfermé dans ton corps, Dieu sans péché? Et combien de temps veux-tu qu'il y reste, dompteur des ennemis? 12,946.

» Je désire avec une envie de brahme entendre ces choses entièrement, souverain des Dieux, aux yeux de lotus, avec étendue, suivant la vérité. 12,947.

» Cette demande, que je t'adresse, auguste maître, elle est grande; elle est au-dessus de la conception. » A ce langage de moi, le fortuné Dieu des Dieux à la vaste splendeur, le plus éloquent des êtres, doués de la parole, me répondit ces mots, en me caressant : 12,948-12,949.

« J'en conviens, brahme : les Dieux mêmes ne me connaissent pas dans la vérité; mais, par amitié pour toi, je vais te dire comment je procède à la création. 12,950.

» Tu es fidèle au culte des Mânes, Brahmarshi, et tu t'es mis sous ma protection; c'est pour cela que je me suis montré visiblement à toi. C'est une grande leçon des Védas, qui t'est donnée ici. 12,951.

» L'eau intellectuelle fut, dit-on, avant les eaux *matérielles :* cette œuvre d'intelligence fut opérée par moi;

c'est pour cela que je m'appelle Nârâyana : ce fut toujours ma route. 12,952.

» Je suis nommé Nârâyana : ma naissance est éternelle, et n'aura jamais de fin ; je suis le créateur et le destructeur de tous les êtres, ô le plus grand des brahmes. 12,953.

» Je suis Vishnou, Brahma et Çakra, le souverain des Dieux ; je suis le roi Kouvéra et le monarque des morts, Yama. 12,954.

» Je suis Çiva, et Soma, et le Pradjâpati, fils de Kacyapa ; je suis Dhâtri et Vidhâtri ; je suis le sacrifice, ô le plus grand des brahmes. 12,955.

» Le Feu est ma bouche, la terre est mes pieds, la lune et le soleil sont mes yeux ; le ciel est ma tête, l'atmosphère des points de l'espace est mes deux oreilles ; ma sueur est la source des eaux. 12,956.

» Le ciel et ses plages sont mon corps, le vent est placé dans ma respiration. C'est par moi que des brahmes nombreux, magnifiquement récompensés de présents honorifiques, célèbrent des centaines de sacrifices. 12,957.

» Rangé dans le culte des Dieux, les docteurs en Védas m'offrent des oblations. Partout, sur la terre, les Indras des kshatryas, les princes, qui désirent le Swarga, et les vaîçyas, qui veulent conquérir le monde, m'honorent de sacrifices. Sous la forme de Çésha, c'est moi, qui soutiens cette terre, qui a pour limites les quatre mers et pour ornements le *grand* Mandara et le mont Mérou. Jadis, revêtant le corps d'un sanglier, je retirai par ma vigueur, brahme, ce monde, qui était submergé sous les eaux. Sous la forme du feu sous-marin, ô le plus vertueux des brahmes, je suis Agni.

12,958—12,959—12,960—12,961.

» Je bois les eaux accrues et je les revomis. Le brahme est ma bouche, le kshatrya est mes bras, les vaîçyas sont mes cuisses, 12,962.

» Les çoûdras sont mes pieds. Je les énonce suivant l'énergie et suivant l'ordre. Le Rig-Véda, le Sâma-Véda, l'Yadjour-Véda et l'Atharva même sont émanés de moi et rentrent dans moi. Les Yatis aux âmes bien gouvernées, désireux de connaître, plongés dans le calme *des sens*, affranchis de haine, de colère et d'amour, exempts de désirs, libres des souillures du péché, pleins d'énergie, sans orgueil, ne perdant jamais la science de l'âme suprême, et les brahmes méditatifs me servent sans cesse. Je suis le feu, qui s'allume (1); je suis le vent, qui s'élève (2). 12,963—12,964—12,965—12,966.

» Je suis le soleil, qui se lève (3); je suis Agni, qui s'embrâse (4). Ces clartés, ô le plus vertueux des brahmes, que l'on voit briller sur la voûte du ciel sous la forme d'étoiles, sache que ce sont les pores de ma peau. Toutes ces mers aux mines de pierreries, sache encore que c'est mon habitation répandue sur les quatre plages, ma couche et mon palais. Je les ai parfaitement distribuées pour le succès de la chose, que les Dieux ont à faire. 12,967—12,968—12,969.

» L'amour, la colère, la joie, la crainte et la folie même, sache, très-vertueux anachorète, que toutes ces affections, ce sont mes poils. 12,970.

(1—2—3—4) *Samvartakas*, qui manque à tous les Lexiques et tous les Dictionnaires, et dont il faut par conséquent demander l'explication aux racines SAM, préposition conjonctive, jointe à un dérivé du verbe VRIT, *esse* ou *fieri*.

» Les hommes obtiennent le fruit de la bonne action, qu'ils ont faite. Ma loi a disposé au milieu des êtres animés la vérité, l'aumône, l'austère pénitence, l'absence de mal envers toutes les créatures. Ceux, qui jouissent du bonheur dans mon corps, n'agissent pas volontairement, car leur intelligence est dominée par moi. 12,971-12,972.

» Ils lisent convenablement le Véda et célèbrent différents sacrifices. Les brahmes obtiennent *une récompense*, s'ils ont vaincu la colère et sont d'une âme pacifiée.

» Il est impossible de l'obtenir, docte anachorète, aux hommes, souillés par de mauvaises œuvres, sous l'empire de la cupidité, vils, misérables et privés d'âme. 12,973—12,974.

» Sache donc qu'un riche fruit est réservé aux hommes méditatifs et qu'il est bien difficile aux insensés d'atteindre à la route, foulée par ceux, qui vivent absorbés dans la contemplation. 12,975.

» A chaque fois, Bharatide, qu'il y a un affaiblissement dans la vertu et que le vice s'élève, alors je me crée moi-même *et je descends sur la terre*. 12,976.

» Les Daïtyas, attachés à nuire, ne doivent pas être mis à mort par les plus vertueux des Dieux : il en est ainsi des Rakshasas, quand ils se rendent formidables dans ce monde. 12,977.

» Alors, je nais dans les maisons des hommes aux bonnes œuvres, et, entré dans un corps humain, je plonge tout dans la mort. 12,978.

» Quand j'ai créé les êtres immobiles, les hommes, les Rakshasas, les Ouragas, les Gandharvas et les Dieux, je me retire en moi-même par une illusion de ma nature.

» Lorsque le temps de l'action est revenu, je me crée

un corps inimaginable, et j'entre en des membres humains pour lier et imposer des limites. 12,979—12,980.

» Ma couleur est blanche dans l'âge Krita; jaune dans l'âge Trétâ; elle est rouge, quand l'âge Dwâpara est arrivé, et noire dans l'âge Kali. 12,981.

» Trois destinées attendent le vice en ce temps-là. Une fois qu'on touche aux jours de la mort, le temps devient chargé d'épouvantes. 12,982.

» Seul alors je détruis entièrement les trois mondes avec les êtres immobiles et mobiles, moi, à qui trois routes sont ouvertes, moi, qui suis l'âme de tout, et qui apporte le plaisir à tout l'univers. 12,983.

» Puissant d'une force infinie, allant partout, sans fin, doné d'un grand pas, moi seul Hrishîkéçâ, j'apporte une confuse révolution du temps, qui détruit tous les êtres et qui enlève tous les mondes. Ainsi fut convenablement disposée, ô le plus vertueux des anachorètes, cette âme de moi. 12,984—12,985.

» Qui que ce soit parmi toutes les créatures ne me connaît, Indra des brahmes; les fidèles m'honorent de toutes les manières dans tout le monde. 12,986.

» Toute chose quelconque, que tu as acquise en moi, elle a, brahme, la nature de la douleur; mais tout ce que tu as vu dans le monde d'êtres immobiles et mobiles, est pour ton salut, hermite sans péché, et pour le lever de ton bonheur. Cette âme de moi fut disposée de toutes manières pour donner la vie à tous les êtres. 12,987—12,988.

» La moitié de mon corps est l'ayeul suprême de tous les mondes; mais l'autre moitié est appelée Nârâyana et porte la massue, le tchakra et la conque. 12,989.

» Ame de l'univers, frappant de stupeur tous les êtres.

je dors, brahmarshi, aussi long-temps que dure la révolution de mille yougas. 12,990.

» Ainsi, ô le plus vertueux des solitaires, tu restes ici tout le temps que j'y suis moi-même sous la forme d'un enfant, moi, qui ne suis pas un enfant, et tandis que Brahma ne se réveille pas. 12,991.

» Il faut que je t'accorde une grâce sous la forme de Brahma, moi, que tu as satisfait plus d'une fois, chef des brahmes, honoré par une foule de brahmarshis. 12,992.

» Quand tu vis l'univers n'être plus qu'une mer et perdu avec tous ses êtres immobiles et mobiles, je sentis que cette vue te troublait : alors je fis paraître le monde à tes yeux. 12,993.

» Lorsque tu es entré au milieu de mon corps et que tu vis le monde entier, tu ne le reconnus pas dans ton étonnement. 12,994.

» Ensuite, je te fis sortir de ma bouche rapidement. Je me suis raconté à toi, brahmarshi, moi, que ne connaissent, ni les Asouras, ni les Dieux. 12,995.

» Tant que cet adorable Brahma aux grandes pénitences ne se réveillera point, reste ici, confiant et tranquille, éminent brahme. 12,996.

» Puis, quand il sera, cet ayeul suprême de tous les mondes, sorti du sommeil, je créerai les corps, ô le plus grand des brahmes, seul et sans aide : 12,997.

» L'air, la terre, la lumière, le vent, l'eau, et les autres êtres, immobiles et mobiles, qui sont dans ce monde-ci. »

» Quand il eut ainsi parlé, ce Dieu, la plus grande des merveilles, disparut, mon fils, et je vis ces créatures avec leurs formes diverses et variées. 12,998—12,999.

» Telle fut cette merveille, dont je fus le témoin, arrivée

la fin de cet youga, ô le plus éminent des Bharatides, le plus ferme de ceux, qui soutiennent le devoir. 13,000.

» Ce Dieu aux grands yeux de lotus, que je vis jadis *sous la forme d'un enfant*, c'est ce tigre des hommes, Djanârdana, ton ami. 13,001.

» Grâce au don de sa faveur, la mémoire ne m'abandonne point; j'ai une longue vie, fils de Kountî, et la mort à ma volonté, 13,002.

» Ce Krishna, le descendant de Vrishni, est l'auguste, le premier homme, Hari, à l'âme inconcevable, aux longs bras, qui semble se jouer *dans ses transformations*.

» C'est Dhâtri et Vidhâtri, c'est le destructeur éternel des êtres, c'est le Dieu à la poitrine ornée du çrîvatsa, c'est Govinda, c'est Prabhous, c'est le chef des Pradjâpatis. 13,003—13,004.

» A peine eus-je *ici* vu ce premier des Vrishnides, il vint à mon souvenir que c'était Vishnou, le premier Dieu, qui n'avait pas eu de naissance, le Pourousha, le Dieu à la robe jaune. 13,005.

» Mâdhava est le père et la mère de toutes les créatures. Allez, taureaux des Kourouides, implorer le secours de cet être secourable. » 13,006.

Après que Mârkandéya eut parlé de cette manière, les fils de Prithâ et lês jumeaux, ces deux éminents Bharatides, firent tous, accompagnés de Draâupadî, l'adoration à Djanârdana. 13,007.

Et celui-ci, digne d'honneur, tigre des hommes, les exaltant suivant la règle, loua ces princes avec un éloge de la plus grande tendresse. 13,008.

Youddhishthira, le fils de Kountî, interrogea de nouveau le grand anachorète Mârkandéya et lui demanda

quelle devait être la route suivie dans l'empire du monde :

« Nous avons entendu ta sainteté nous dire une chose admirable, fils de Bhrigou, anachorète, le plus éloquent des hommes, ce qui arriva au commencement de l'youga, sa naissance et sa fin. 13,009—13,010.

» Mais cet âge Kali excite encore ma curiosité : restera-t-il quelque chose au milieu de ces devoirs troublés ?

» Quelle sera en ce temps la vaillance des enfants de Manou ? De quels aliments se nourriront-ils ? De combien d'années sera leur vie ? Quels seront leurs habitations ou leurs vêtements à la fin de cet youga ? 13,011—13,012.

» Quelle limite du temps faut-il atteindre avant que l'âge Krita revienne ? Parle avec étendue, anachorète : ce que tu dis ici, est admirable. » 13,013.

A ces mots, le grand rishi, le plus vertueux des anachorètes, reprit la parole, inspirant la joie au héros des Vrishnides et aux fils de Pândou : 13,014.

« Écoute, sire, ce que j'ai vu et entendu jadis, et ce dont j'ai joui, grâce à la faveur du Dieu des Dieux. 13,015.

» Écoute-moi, éminent Bharatide, te raconter l'histoire à venir du monde entier, quand sera venu l'âge du péché.

» Dans l'âge Krita, la vertu sans déguisement, sans tromperie, est, au milieu des hommes, un taureau entier de tous ses membres et qui se tient sur ses quatre pieds, 13,016—13,017.

» Blessée à un pied par le vice, la vertu n'a plus que les trois autres membres dans l'âge Trétâ ; et, mêlée avec le vice dans l'âge Dwâpara, on dit qu'elle n'a plus que deux pieds. 13,018.

» Le vice alors se tient, dominant sur les mondes avec ses trois membres. Quand arrive l'âge de l'ignorance,

ô le plus vertueux des Bharatides, la vertu ne vient plus que sur un pied vers les hommes. C'est ainsi que diminuent, suivant les âges, fils de Pândou, la splendeur, la force, l'intelligence, le courage et la vie des hommes. Écoute-moi : les kshatryas, les brahmes, les vaïçyas et les çoûdras, hommes, qui font un commerce de la vertu, Youddhishthira, marchent alors dans la vertu affublés de travestissements. Des hommes ignorants et présomptueux détruisent la vérité dans le monde.

13,019—13,020—13,021—13,022.

» Leur vie est abrégée par la perte de la vérité, et la brièveté de leur vie les empêche d'acquérir la science.

» La cupidité envahira par l'ignorance les hommes, privés de science, et les insensés, abandonnés à l'avarice et à la colère, s'attacheront à l'amour. 13,023—13,024.

» Nourrissant des inimitiés, ils se désireront mutuellement la mort : les brahmes, les kshatryas, les vaïçyas seront confondus les uns avec les autres. 13,025.

» Les çoûdras, qui manquent de la pénitence et de la vérité, seront leurs égaux : les derniers seront au milieu, et ceux, qui sont au milieu, seront les derniers : c'est indubitable. 13,026.

» Tel sera le monde, quand arrivera la fin de cet youga : on aura des haillons au lieu de riches vêtements, et le koradoûsha (1) sera le pain des riches. 13,027.

» A la fin de cet youga, les hommes auront pour ennemies leurs épouses ; ils vivront de chair et de poissons ; les vaches n'étant plus, ils trairont des chèvres et des brebis. A la fin de cet youga, les hommes, qui ont toujours été

(1) *Paspalum frumentaceum.*

fermes dans leurs vœux, s'adonneront eux-mêmes à l'avarice. 13,028—13,029.

» A la fin de cet youga, les enfants de Manou se voleront mutuellement et se nuiront l'un à l'autre : ils seront des athées et par conséquent on ne les entendra plus murmurer la prière. 13,030.

» A la fin de cet youga, ils planteront avec la boue des plantes annuelles sur les rives du fleuve, et recueilleront peu de fruits de leur peine. 13,031.

» Les hommes, qui ont toujours eu des vœux fermes, dans le divin çrâddha, se mangeront ici les uns les autres, adonnés à la cupide avarice. 13,032.

» A la fin de cet youga, le père mangera son fils et le fils mangera son père : il n'y aura plus de bornes dans les nourritures. 13,033.

» Les brahmes, critiquant le Véda, n'observeront pas leurs vœux ; égarés par la dispute, ils ne sacrifieront plus, ils ne brûleront plus d'oblations ; 13,034.

» Aveuglés par la contestation, ils mettront leurs désirs en des précipices ; ils feront la culture dans un abîme ; ils attelleront aux limons des vaches laitières. 13,035.

» Les hommes mettront sous le joug des veaux âgés d'un an : le père donnera la mort à son fils, et le fils à son père. 13,036.

» Celui, qui parle beaucoup sans crainte, n'encourra point de blâme ; devenu pécheur, ce monde et tout ce qu'il renferme sera communément pour ces misérables et leurs parents, sans œuvre, sans sacrifice, sans joie et sans fête. 13,037—13,038.

» Appuyés sur leur bien petite force et leur peu de courage, livrés aux délires de l'avarice, les hommes enlèveront les richesses à des veuves. 13,039.

» Embrassant les œuvres de la tromperie, les enfants de Manou, satisfaits de leur aumône en paroles, accepteront les méchants *pour amis*. 13,040.

» Les rois insensés, ignorants et présomptueux, excités à leur mort mutuelle, se provoqueront, fils de Kountî, avec une pensée criminelle. 13,041.

» A la fin de cet youga, les kshatryas seront les épines du monde; ils ne protégeront pas; ils seront cupides, orgueilleux de vanité et d'arrogance. 13,042.

» A la fin de cet youga, ils n'auront de plaisir que dans le châtiment : on les verra maintes fois, envahissant les richesses et les épouses des hommes vertueux, en jouir, sans miséricorde, malgré leurs larmes. Personne ne demande une jeune fille : une jeune fille n'est donnée à personne. 13,043—13,044.

» La fin de cet youga arrivée, on prendra de soi-même; la fin de cet youga arrivée, les rois eux-mêmes, l'âme égarée, non satisfaits de leurs biens, raviront par tous les moyens les richesses d'autrui. Tout le monde, c'est indubitable, deviendra pécheur. 13,045—13,046.

» La fin de cet youga arrivée, une main volera l'autre; les hommes ignorants et présomptueux détruiront la vérité dans le monde. 13,047.

» Les vieillards auront les pensées des jeunes gens, et les jeunes gens auront l'esprit des vieillards : le poltron vantera son courage et les héros auront le langage des poltrons. 13,048.

» La fin de cet youga arrivée, les hommes n'auront plus de confiance les uns dans les autres : l'youga d'une seule pièce sera tout entier livré au délire de l'avarice.

» Là, s'accroît le vice et n'a point lieu la vertu : on ne

fait aucune différence, monarque des hommes, entre les brahmes, les kshatryas et les vaïçyas. 13,049—13,050.

» A la fin de cet youga, le monde sera alors composé d'une seule classe : le père ne pardonnera pas à son fils, ni le fils à son père. 13,051.

» Les femmes dans la destruction du monde ne rendront pas l'obéissance à leurs époux : à la fin de cet youga, on se réfugiera dans les lieux où l'orge est la nourriture, où le blé sert d'aliment. Les hommes et les femmes, monarque des hommes, auront des mœurs libres.

13,052—13,053.

» La fin de cet youga arrivée, on ne se supportera pas l'un l'autre; et l'univers tout entier, Youddhishthira, deviendra pécheur. 13,054.

» Dans ce temps, les enfants de Manou ne rassasieront point les Dieux de leurs offrandes : personne ne sera l'auditeur de nul autre; qui que ce soit ne sera le directeur spirituel de personne. 13,055.

» Le monde sera plein d'une obscurité formidable, souverain des hommes; la plus longue vie sera alors de seize années. 13,056.

» La fin de cet youga arrivée mettra un terme à la vie : une jeune fille deviendra mère à cinq ou à six ans. 13,057.

» Les hommes auront des enfants dès l'âge de sept ou de huit années. La femme aura alors un époux, sire, et l'homme à cet âge aura une femme. 13,058.

» A la fin de cet youga, tigre des rois, la joie ne viendra point sur la terre : les lingas seront inutiles, servant à peu de choses; l'action de nuire prévaudra. 13,059.

» A la fin de cet youga, personne ne donnera à personne : les campagnes auront des tridents sur les chambres

hautes des maisons, les brahmes manieront le trident de Çiva, et les femmes auront pour arme leur chevelure à la fin de cet youga. Dans ce dernier temps, les hommes auront des mœurs barbares, épouvantables en toutes les affaires, ils mangeront de tout : il n'y a là aucun doute. A la fin de cet youga, le désir des richesses, ô le plus vertueux des Bharatides, poussera tout homme à tromper en toute chose au temps de l'achat et de la vente. On fera même des sciences par ignorance, et des cérémonies, nées du seul désir, auront lieu à la fin arrivée de cet youga. Tous les hommes se livreront, quand cet youga amènera sa fin, à des œuvres cruelles de leur nature et se calomnieront les uns les autres. Ils détruiront, sans éprouver une seule émotion, les jardins et les arbres. (*De la stance* 13,060 *à la stance* 13,066).

» Les hommes dans le monde seront tourmentés par l'incertitude de leur existence : ils seront dominés, sire, par la cupidité. 13,066.

» On tuera les brahmes pour jouir de leurs biens, et, soupirant, talonnés par la crainte, affligés par les çoûdras, les brahmes erreront sur cette terre, sans y trouver de protecteur. Cet youga sera abrégé alors que les hommes seront cruels, brahmes, méchants pour les êtres animés, détruisant leur vie. Les plus saints des brahmes, effrayés comme des corneilles, tremblants, courant, en proie aux voleurs, toujours accablés par les plus mauvais rois de la pesanteur des impôts, demanderont un asile, continuateur de la race de Kourou, aux rivières, aux montagnes, aux précipices ; enfin, déposant la fermeté, souverain de la terre, dans cet épouvantable fin de l'youga, serviteurs des çoûdras, ils vaqueront à différentes œuvres. Les çoû-

dras prêcheront le devoir et les brahmes se feront leurs disciples. (*De la stance* 13,067 *à la stance* 13,073.)

» Ils seront les auditeurs, et le seront sous l'autorité : ainsi ce monde sera changé depuis le haut jusqu'en bas. 13,073.

» On adorera des charniers et l'on négligera les Dieux. Les çoûdras, au terme de l'youga, ne serviront pas les brahmes. 13,074.

» Dans les hermitages des maharshis, dans les colléges des brahmes, dans les maisons des Dieux et les tchaïtyas, dans les habitations des Nâgas, la terre portera les marques des charniers et ne sera pas ornée par les temples des Dieux. Quand périra l'youga, tels seront les signes de la fin de l'youga. 13,075—13,076.

» Lorsque les hommes se montreront sans cesse cruels, déserteurs du devoir, mangeurs de chairs, buveurs de liqueurs spiritueuses, alors sera détruit l'youga. 13,077.

» Lorsque la fleur devra le jour à la fleur, sire, et que le fruit, qui suit la fleur, devra le jour au fruit, alors, puissant roi, sera détruit l'youga. 13,078.

» Indra versera ses pluies hors de la saison, quand l'âge du monde finira, et les cérémonies des hommes seront alors sans aucun ordre. 13,079.

» Les çoûdras engageront des animosités avec les brahmes, et la terre sera bientôt remplie par des troupes de barbares. 13,080.

» La crainte du poids des impôts chassera les brahmes aux dix points de l'espace ; et les campagnes, ennuyées de faire un labourage sans récompense, seront indifférentes à toutes les saisons. 13,081.

» Des hommes, qui vivent de fruits et de racines, n'oc-

cuperont pas les hermitages; et c'est ainsi que disparaîtront les barrières dans ce monde troublé par les soucis. 13,082.

» Les disciples, coupables d'offense, ne restent pas fidèles aux instructions, et le trésor d'un précepteur est une chose, de laquelle on se moque, aussitôt qu'on l'a reçue. 13,083.

» L'envie d'acquérir des richesses enverra les parents joints aux amis en pays étranger : la destruction de tous les êtres arrivera à la fin de l'youga. 13,084.

» Les plages n'auront pas de lumière (1), les constellations seront sans aucune splendeur; les étoiles n'auront que des présages sinistres et les vents seront tous contraires. 13,085.

» De nombreuses chutes de météores inspireront un grand effroi, et le soleil brûlera, accompagné de six autres *soleils*. 13,086.

» Ce seront partout des bruits confus et une rougeur inaccoutumée du ciel : Râhou cachera le soleil et chacun de ses levers se fera dans l'obscurité. 13,087.

» La fin de cet youga arrivée, l'adorable Dieu aux mille regards versera la pluie, quand ce n'en sera point la saison, et les semences ne pousseront pas. 13,088.

» Les hommes, trouvant leur plaisir dans les larmes, diront sans cesse des choses cruelles; et les femmes ne resteront pas fidèles à la parole de leur époux. 13,089.

» Les fils, à la fin de cet youga, tueront leur père et leur mère; et les femmes, s'appuyant sur leurs fils, tremperont les mains au sang de leur mari. 13,090.

(1) Il faut évidemment ici l'*a* privatif; il manque au texte.

» Râhou s'approchera du soleil, puissant roi, avant d'atteindre à ses nœuds, et le feu, à la fin de cet youga, flamboiera de tous les côtés. 13,091.

» Sollicitant de l'eau, de la nourriture, un logis, les voyageurs n'en pourront obtenir et, de partout exclus, ils seront forcés de coucher sur la route. 13,092.

» La fin de cet youga arrivée, le souffle des vents, les corneilles, les serpents, les oiseaux, les quadrupèdes et les volatiles ne crieront que de sinistres augures. 13,093.

» La fin de cet youga arrivée, on verra les hommes abandonner leurs parents, leurs amis et les gens de leur suite. 13,094.

» La fin de cet youga arrivée, ils demanderont successivement un asile aux villes, aux cités, aux plages et à tous les pays. 13,095.

» Gémissant tour à tour ces paroles lamentables : « Hélas ! mon père ; hélas ! mon fils ; » ils parcourront la terre. 13,096.

» Quand cette fin de l'youga, plein d'une multitude confuse, aura terminé sa révolution, le monde ensuite abondera *d'un peuple nouveau*, reconnaissant les brahmes pour la première des castes. 13,097.

» Dans un autre intervalle du temps, recommencera de rechef pour l'accroissement du monde une destinée librement favorable. 13,098.

» Quand le soleil et la lune, Toushya et Vrihaspati se rencontrent dans un seul et même groupe, alors ce fait a lieu. 13,099.

» Pardjanya versera les pluies dans la saison et les constellations jetteront de la lumière : les planètes décriront leur pradakshina et suivront un cours fortuné.

» La protection, l'aumône bien réglée, la santé, l'absence de maladies reparaîtront. Alors, excité par le temps, s'élevera le brahme Kalkî, surnommé la-gloire-de-Vishnou, personnage d'une grande vigueur et d'une haute énergie d'intelligence, né dans une maison pure de brahmes et dans un village bien famé. 13,100—13,101—13,102.

» De sa pensée sortiront tous les chars, les armes, les guerriers, les flèches et les cuirasses. 13,103.

» Il naîtra un roi, victorieux par la vertu et monarque du monde entier : il attirera la faveur *céleste* sur ce monde, rempli de *nouveaux* êtres. 13,104.

» A peine aura-t-il paru, ce brahme enflammé, d'une vaste intelligence et mettant fin à la destruction, il abrègera, il fera revenir en arrière tout l'youga. 13,105.

» Le brahme, environné de ses pareils, immolera les troupes entières de ces vils Mlétchas survenus. 13,106.

» Puis, quand il aura donné la mort à ces brigands, par la main des brahmes, il préparera, suivant les rites, cette terre pour le grand sacrifice de l'açva-médha.

» Après qu'il aura établi les bornes fixées par Svayambhou, cet être à la gloire sainte, aux œuvres pures, entrera dans la forêt délicieuse. 13,107—13,108.

» Les enfants de Manou, habitants du monde, imiteront sa bonne conduite, et la destruction des brigands par les brahmes assurera le bonheur dans l'âge Krita. 13,109.

» Lorsqu'il aura établi des peaux d'antilope noire, et, dans les pays vaincus, des lances en fer, des tridents et des armes, le plus excellent des brahmes, Kalkî, loué par les princes des brahmes et lui-même portant une haute estime aux plus grands, parcourra la terre, faisant toujours son plaisir de la mort donnée aux brigands.

» Il plongera en bien grand nombre les voleurs dans la mort, en dépit des gémissements déplorables : « Hélas ! ma mère, mon père ou mon fils ! » 13,110—13,111—13,112.

» Cet âge Krita obtenu, il y aura, Bharatide, extermination du vice et accroissement de la vertu, et les hommes s'occuperont de leurs affaires. 13,113.

» Dans l'âge Krita, il y aura des hermitages, des tchaîtyas, des habitations auprès des lacs, divers étangs de lotus, des temples consacrés aux Dieux, des sacrifices et des cérémonies variées. Les brahmes seront vertueux et les anachorètes seront des pénitents. 13,114—13,115.

» Les hermitages, qui étaient occupés jadis par des hérétiques, auront alors pour habitants des êtres fidèles à la vérité ; toutes les choses, ou semées, ou plantées, viendront à leur accroissement. 13,116.

» Tout portera son fruit, Indra des rois, dans toutes les saisons ; les hommes trouveront leur plaisir dans l'aumône, *l'obéissance à* leurs vœux et la répression des sens. 13,117.

» Les brahmes seront adonnés aux sacrifices et au murmure des prières, ils aimeront la vertu, et la joie sera avec eux ; les rois défendront cette terre avec l'*arme de la* justice. 13,118.

» Dans l'âge Krita, les vaîçyas trouveront du charme à s'occuper de leur profession, les brahmes aux six choses, propres à leur état, les kshatryas au déploiement de la valeur. 13,119.

» Les çoûdras se complairont dans l'obéissance aux trois castes premières : tel est le devoir, qui te fut raconté, fils de Pândou, pour l'âge Krita, pour le *siècle* Trétâ et pour l'âge Dwâpara, dans le dernier temps de l'youga.

Je connais le nombre des yougas du monde entier. 13,120—13,121.

» Me souvenant du Pourâna, qui est nommé le *Pourâna du Vent* et qui est loué par les sages, je t'ai narré tous ces événements, et passés, et futurs. 13,122.

» J'ai donc vu nombre de fois et foulé, moi, à qui fut accordée une longue vie, les routes du monde, et je te les ai racontées ainsi. 13,123.

» Écoute, Atchyouta, avec tes frères, pour dissiper le doute, que tu as sur le devoir, ces miennes paroles et d'autres encore. 13,124.

» Tu dois t'atteler toi-même sans cesse au char du devoir, ô le plus vigoureux des hommes, qui soutiennent la vertu; car l'âme du juste, sire, obtient le bonheur, et dans ce monde, et dans l'autre vie. 13,125.

» Écoute la belle parole, que je vais te dire, mortel sans péché : « Il ne faut mettre jamais le brahme dans ton mépris. 13,126.

» En effet, le brahme peut détruire les mondes dans sa résolution irritée. » Quand le roi sage, à la grande splendeur et le plus vertueux des Kourouides, eut entendu ce langage de Mârkandéya, il fit cette noble réponse : « Dans quel devoir me faut-il rester, anachorète, pour bien défendre les créatures? 13,127—13,128.

» De quelle manière dois-je vivre afin de ne pas tomber du devoir, qui est propre à ma condition? » — « Sois miséricordieux, bon pour toutes les créatures, sans médisance, pur. 13,129.

» Dis la vérité, sois doux et dompté, complais-toi dans la défense de tous les êtres; suis la vertu, abandonne le vice, honore les Mânes et les Dieux. 13,130.

» Triomphe convenablement par l'aumône de ce qne la folie a pu faire contre toi. Loin de toi les sentiments d'orgueil : vis toujours dans la dépendance. 13,131.

» Quand tu auras vaincu toute la terre, sois heureux et réjouis-toi ! Tel est le devoir présent et à venir, qui s'élève pour toi. 13,132.

» Il n'est rien sur la terre dans les choses passées ou futures, qui te soit inconnu ; ne mets donc pas en ton cœur de chagrin, quant à cela, mon fils. 13,133.

» Les sages sous le poids même du temps, ne s'abandonnent pas au désespoir. Ce temps, guerrier aux longs bras, est *une épreuve* pour tous les habitants du ciel.

Les sages se livrent-ils au désespoir, mon fils, quand ils y sont excités par le temps? Tu ne dois pas mettre ici un doute sur les paroles, que je t'ai adressées, mortel sans péché. 13,134—13,135.

» Car, si tu doutais de ma parole, ce doute entraînerait pour toi la perte du devoir. Tu es né, ô le plus grand des Bharatides, dans une illustre famille, issue de Kourou.

» Va dans tout cela en œuvre, en pensée, en parole. » Youddhishthira lui répondit : « Ce langage, sorti de ta bouche, ô le plus vertueux des brahmes, a ravi mon oreille.

» J'exécuterai de tous mes efforts, seigneur, les ordres de ta sainteté. Il n'est en moi, ni avarice, ni crainte, ni envie. 13,136—13,137—13,138.

» Je ferai, certes, tout ce que tu m'as dit, seigneur ! » A peine eurent-ils entendu les paroles du sage Mârkandéya, les fils de Pândou joyeux, sire, associés au guerrier, qui maniait l'arc Çârnga, et tous les principaux des brahmes, qui étaient là rassemblés, ayant ouï cette brillante narration du vénérable saint, furent émerveillés

qu'il leur eût confié ce Pourâna. 13,139-13,140-13,141.

Djanamédjaya dit :

« Veuille raconter encore cette grandeur d'âme des brahmes et ce que Mârkandéya, aux grandes pénitences, dit aux fils de Pândou. » 13,142.

Vaîçampâyana lui répondit :

« Veuille bien raconter encore la grandeur d'âme des brahmes, » dit le fils de Pândou à Mârkandéya. 13,143.

» Écoutez donc ce que lui raconta le pénitent, cette histoire des brahmes, inouie jusqu'alors. 13,144.

« Il y avait dans Ayodhyâ, dit-il, un prince continuateur de la race d'Ikshwâkou et nommé Parikshit. *Un jour*, il s'en fut à la chasse. 13,145.

» Monté sur un cheval, il poursuivit une gazelle, qui l'entraîna loin. 13,146.

» Dans sa route, il rencontra la fatigue : il était vaincu par la faim et la soif, quand il vit dans un certain endroit une partie de bois épaisse et obscure. 13,147.

» Il y entra, et ses yeux trouvèrent au milieu de cette portion de forêt un lac extrêmement délicieux. Il s'y plongea avec son cheval. 13,148.

» Sans défiance, il jeta des filamens de lotus devant le cheval, sa monture, et s'étendit sur la rive du lac aux nélumbos. Il était couché là, quand il entendit un chant, plein de douceur. 13,149.

» A peine l'eut-il entendu qu'il pensa : « Je ne vois pas ici une route d'hommes; de qui peut donc être cette voix, qui chante? » 13,150.

» Il vit une jeune vierge d'une rare beauté, admirable, recueillant des fleurs et chantant. Sa récolte la conduisit près du roi. 13,151.

» Celui-ci dit : « A qui es-tu, fille charmante? Ou qui es-tu? » Elle répondit : « Je suis une vierge! » Et le *noble chasseur* reprit : « Je suis amoureux de toi. » 13,152.

» La jeune fille dit : « Je *me donnerai*, si je puis obtenir de toi une condition ; autrement, non ! » Le roi demanda quelle était cette condition, et elle répondit : « C'est qu'il ne faut pas mettre l'eau sous mes yeux (1). »

« Soit ! » reprit le souverain, qui l'épousa, et, le mariage fait, il s'ébattit, plein d'une grande joie, et, sans donner de ses nouvelles, il demeura avec sa *nouvelle épouse*. Tandis que le roi habitait là, son armée y vint, suivant sa trace. 13,153—13,154.

» L'armée se tint, environnant le monarque, assis, et celui-ci, salué par elle, s'en revint avec la jeune femme, portée sur une litière de retour. Il rentra dans sa ville, où il vécut avec elle isolément. 13,155.

» Pendant qu'il restait là près d'elle, personne ne put le voir, et son ministre, le premier de ses compagnons, fut réduit à interroger les femmes, qui faisaient cortége à son épouse : 13,156.

« Quelle affaire y a-t-il ici ? » et ces femmes de lui répondre : 13,157.

« Nous regardons l'eau comme une merveille inconnue. Qu'on n'apporte pas d'eau ici ! *nous fut-il défendu.* » Alors ce ministre fit exécuter un bois sans eau, avec de grands arbres, ayant tous des racines, des fleurs et des fruits en abondance. Au milieu et sur un côté était une île, faite avec une multitude de perles, bien dérobée aux yeux et baignée par des eaux, qui en léchaient le marbre.

(1) Voyez la note à la page suivante.

Il s'approcha du roi en particulier et lui dit : 13,158.

« Voici un grand bois sans eau : Allons ! amuse-toi ici ! » 13,159.

» Le monarque à sa parole entra dans ce bois avec la reine. 13,160.

» Un jour qu'il folâtrait avec elle dans cette forêt délicieuse, il entra, fatigué, tourmenté par la soif et la faim, sous un berceau d'atimouktakas; et, entré là avec son épouse, il vit cette île faite de marbre, sans aucune souillure, toute remplie d'eau. 13,161.

» Charmé de sa vue, il s'arrêta avec la reine sur son rivage. 13,162.

« Allons ! dit-il à son éponse, descends dans l'eau de cette île. » Elle, obéissant à cette invitation de son époux, elle descendit sur l'île, plongea dans l'eau, mais elle ne revint pas à la surface. 13,163.

» Le roi eut bean chercher, il ne la revit pas. Il fit écouler toute l'eau, qui environnait l'île, et vit une grenouille au bord d'un trou (1). Irrité, le roi donna cet ordre : « Qu'on s'occupe en tons lieux de donner la mort aux grenouilles. Quiconque aura besoin de me voir, qu'il s'approche, mais qu'il prenne d'abord comme présent à m'offrir une grenouille morte ! » 13,164—13,165.

» Tandis que l'on brassait l'épouvantable mort des grenouilles à tous les points de l'espace, la crainte fit irruption dans elles, et, frappées de peur, elles coururent

(1) L'auteur ici néglige de nous prévenir que cette grenouille était la princesse même, épouse du roi. Il ne nous a pas dit aussi la raison de cette défense : « Ne me fais pas voir l'eau ! » C'était dans la crainte qu'elle ne fut reprise à la vue par sa nature de grenouille.

annoncer l'histoire au souverain des grenouilles. 13,166.

» Alors, ce roi des grenouilles, ayant revêtu le costume des pénitents, vint trouver le monarque et, s'étant approché, lui dit : 13,167.

« Ne descends pas, sire, sous le pouvoir de la colère : accorde-nous ta bienveillance et ne veuille pas donner la mort aux innocentes grenouilles! » Ici, l'on place deux çlokas. 13,168.

« Ne désire pas tuer les grenouilles! Retiens ta colère, Atchyouta! L'accroissement des richesses est perdu pour les hommes ignorants. 13,169.

» Ne t'engage pas avec ces promesses : quand tu les auras obtenues, tu déposeras ta colère! C'est assez pour toi d'avoir commis une injustice : que ferais-tu de ces grenouilles immolées? » 13,170.

» Au monarque amphibie, qui lui présentait ce message, Parikshit, l'âme assiégée par le chagrin de son épouse bien-aimée, répondit en ces termes : 13,171.

« *Non!* Je ne pardonnerai point cela : je les tuerai! Mon épouse fut dévorée par ces bêtes aux âmes méchantes. Je dois frapper de mort les grenouilles : sage, ne veuille donc pas m'empêcher. » 13,172.

» Quand il eut reçu cette parole, le roi des grenouilles reprit, l'âme et les sens troublés : « Pardonne, sire ; on m'appelle Ayoush, le roi des grenouilles : j'ai une fille, nommée Souçobhanâ. 13,173.

» Elle a un mauvais caractère : elle trompa jadis des rois en grand nombre. » 13,174.

« *Qu'importe!* Je suis amoureux d'elle, répondit le roi! donne-la-moi pour femme! » Le père la donna donc au roi et lui dit : « Souviens-toi d'obéir à ce roi! » 13,175.

» Quand il eut ainsi parlé, il maudit sa fille avec colère ; « Parce que tu as trompé des rois en grand nombre, à cause de cela et par le caractère de ta fausseté, tes fils à naître ne seront pas des brahmes ! » 13,176.

» Dès qu'il eut reçu la jeune fille, le cœur enchaîné par les qualités de la volupté, qu'il trouvait en elle, le roi salua Ayoush, lui rendit de grands honneurs, et d'une voix, que la joie faisait balbutier, comme s'il eut obteuu l'empire des trois mondes, lui dit : « C'est une faveur, que tu m'accordes ! » Aussitôt que le roi des grenouilles eut donné sa fille, il s'en retourna comme il était venu.

» Après un certain temps, il naquit au roi du sein de cette femme trois jumeaux : Çala, Dala et Bala. Suivant l'observance, le père sacra l'aîné de ses fils, Çala, sur le trône, et ce prince, qui avait l'ame ferme dans la pénitence, se retira dans la forêt. Un jour, Çala se livrait à la chasse, et, poursuivant une gazelle, il se précipitait sur elle avec son char. 13,177—13,178.

» Il dit à son cocher : « Conduis-moi promptement ! » A ces mots, le cocher répondit au roi : 13,179.

« Ne prépare pas un lien ! Il t'est impossible de prendre cette gazelle, eusses-tu même les deux *Vâmyas* attelés à ton char. » Le roi dit au cocher : « Raconte-moi ce que sont les Vâmyas, ou je te tue. » A ces mots, effrayé d'un côté par cette menace du roi, et craignant de l'autre une malédiction de Vâmadéva, le cocher garda le silence. De nouveau, levant son cimeterre, le roi dit : « Raconte vite, ou je vais te tuer ! » Épouvanté par cette colère du roi, le cocher répondit enfin que les Vâmyas étaient deux chevaux, rapides comme la pensée, qui appartenaient à Vâmadéva. 13,180.

» Il parlait encore, quand le roi lui cria : « Marche vers l'hermitage de Vâmadéva! » Arrivé là, il dit au saint :

« Révérend, une gazelle, que j'ai blessée, fuit pour sauver sa vie : veuille me confier les Vâmyas. » — « Je ne puis te refuser les Vâmyas, répondit le rishi; mais, quand ta majesté aura terminé son affaire, il faut me renvoyer aussitôt les Vâmyas. » Il reçut les chevaux, prit congé du saint, et s'avança vers la gazelle sur son char, attelé des Vâmyas! « Marche! dit-il au cocher. De telles perles de chevaux ne doivent pas être attelées au char des brahmes. Il ne faut pas les rendre à Vâmadéva. » A ces mots, il atteignit la gazelle, rentra dans sa ville et plaça les chevaux dans *les écuries de* son gynœcée.

13,181—13,182.

« Ce jeune fils de roi, pensa l'anachorète, s'amuse; et, maintenant à la tête d'un attelage fortuné, il ne me renvoie pas mes chevaux : malheur, hélas! » 13,183.

» Quand il eut roulé un mois entier ces pensées dans son esprit, il manda l'un de ses disciples et lui dit : « Vas, fils d'Atri, et dis au roi : « Si tu n'en as plus besoin, renvoie les Vâmyas à mon maître. » 13,184.

» Le jeune hermite partit, il remplit sa commission, et le roi de lui répondre : « Cet attelage est digne des rois; les brahmes ne méritent pas des perles d'une telle richesse. Quel besoin les brahmes ont-ils de chevaux? Allons! va-t-en! » 13,185.

» Le disciple revint et rendit à son maître ces paroles désagréables : l'âme enveloppée de colère, Vâmadéva s'en fut lui-même trouver le roi, et l'invita à restituer les chevaux; mais le roi ne les donna pas. 13,186.

« Donne-moi, prince, les Vâmyas, dit Vâmadéva, car

ton affaire est terminée : il m'est impossible de vivre sans mes deux chevaux. Prends garde que Varouna ne te lie de son effrayant lacet. Brahma n'habite-t-il pas au milieu du kshatrya? » 13,187.

» Des bœufs bien dressés, doux et domptés, Vâmadéva, sont l'attelage, destiné aux brahmes, répondit le roi. Vas avec eux, grand rishi, où l'amour, où les désirs portent un tel homme que toi. » 13,188.

« Les désirs, qui sont au cœur d'un homme tel que moi, prince, reprit Vâmadéva, le portent dans l'autre monde; mais, dans celui-ci, cet attelage me convient, sire, à moi et à ceux, qui sont de ma condition. » 13,189.

« Fais-toi conduire par quatre ânes; vas avec eux, dit le roi: mais des mules excellentes, des chevaux, qui ont la vitesse du vent, sont l'attelage du kshatrya : les Vâmyas sont à moi, sache-le, dit le roi, ils ne t'appartiennent pas. » 13,190.

« C'est par un vœu épouvantable du brahme, dit-on, c'est par lui, sire, que tu vis, hélas! répondit Vâmadéva. Puissent quatre Yâtoudhânas, aux corps de fer, aux formes terribles, grands, bien formidables, armés de tridents acérés, désirant ta mort, te traîner à mon ordre en quatre parties! » 13,191.

« Puissent, les mains armées d'épées et de lances aiguës, reprit le roi, puissent, excités par ma voix, ceux, qui te connaissent, Vâmadéva, comme un brahme, qui tue en paroles, en esprit et en œuvres, t'abattre mort ici même avec ton disciple! » 13,192.

« Tu as emmené ces Vâmyas, qui sont à moi-même, sire : « Je te les rendrai, » as-tu dit; c'est à cette condition que tu les as reçus de moi, repartit Vâmadéva; rends-

moi promptement ces deux chevaux, les Vâmyas, si tu veux conserver ta faculté de vivre. » 13,193.

« La chasse n'a pas été faite pour les brahmes, lui répondit le roi; je ne te parle plus, car désormais c'est une chose contraire à la vérité; mais, puissé-je obtenir les mondes purs, brahme, aussi vrai que je méprise ton ordre entier! » 13,194.

« Les ordres des brahmes, sire, ne sont-ils pas en paroles, en esprit ou en œuvres? dit Vâmadéva : ainsi, le sage, qui imite Brahma par la pénitence, est le plus vertueux des vivants. » 13,195.

» A peine Vâmadéva, sire, eut-il achevé de parler ainsi, des Rakshasas aux formes épouvantables s'élevèrent, et, sur le point d'être frappé de leurs mains armées de tridents, le monarque alors dit ces paroles à haute voix :

« Si Ikswâkava même, si Dala, brahme, si les hommes, soumis à mon empire, *m'en sollicitaient* eux-mêmes, je ne rendrais pas les Vâmyas de Vâmadéva; *car* les hommes de ton espèce ne sont pas de vrais justes! »

13,196—13,197.

» Tandis qu'il parlait ainsi, le roi de la terre, frappé des Yâtoudhânas, quitta promptement la terre. A la nouvelle que le monarque n'était plus, Ikshwâkava de sacrer Dala sur le trône. Alors, à son départ, Vâmadéva lui-même adressa au roi Dala ces paroles : « Il faut donner aux brahmes, sire, ce qui est ordonné par toutes les lois.

» Si tu crains de commettre une injustice, monarque des hommes, hâte-toi de me rendre, à l'instant même, les Vâmyas. » A ces mots de Vâmadéva, le prince dit avec colère à son cocher : 13,198—13,199—13,200.

« Apporte-moi une flèche bien prise, aux formes admi-

rables, imprégnée de poison : que ce Vâmadéva blessé gise à terre, contemplé par ses chevaux, avec les apparences de la douleur! » 13,201.

« Je sais que tu as un fils, repartit Vâmadéva, âgé de douze ans, né de ta royale épouse et nommé Çyénadjit : excité par mes paroles, hâte-toi de le tuer par la main de tes amis avec des flèches aux formes épouvantables. »

» A ces mots du saint, le prince fut tué dans le gynœcée : la flèche à la dévorante splendeur fut lancée, et Dala à son bruit articula ces paroles : 13,202—13,203.

« Princes d'Ikshwâkou, je vais faire une chose, qui ne peut manquer de vous plaire : je vais donner une mort violente à ce brahme! Qu'on m'apporte une seconde flèche à la splendeur dévorante. Voyez, maîtres de la terre, quelle est ma vigueur! » 13,204.

« Tu veux lancer pour moi cette flèche aux formes épouvantables, imprégnée de poison, reprit Vâmadéva; mais tu ne peux, roi des enfants de Manou, ni la décocher, ni seulement la mettre à la corde! » 13,205.

« Princes d'Ikshwâkou, dit le roi, voyez! je suis paralysé! je ne puis, ni lancer ma flèche, ni donner la mort à cet homme! *Eh bien!* je lui pardonne : que le révérend Vâmadéva conserve la vie! » 13,206.

« Quand tu auras touché avec cette flèche ta royale épouse, observa l'anachorète, tu seras délivré de cette faute. » Ce que le monarque ayant fait, la princesse dit ces mots à l'hermite : 13,207.

« De même que je serai appliquée à redire chaque jour ce crime, Vâmadéva, de même que je rechercherai *toujours* la vérité auprès des brahmes, ainsi puissé-je, brahme, obtenir les mondes purs! » 13,208.

« Choisis une grâce, dame aux yeux charmants, reprit Vâmadéva, qui couvre de sa pro ection la famille royale; je te l'accorde. Sois propice à tes parents et à ce royaume immense d'Ikshwâkou, princesse irréprochable. » 13,209.

« Voici la grâce, que je choisis, révérend, dit-elle : que mon époux soit délivré de son péché. Pense avec faveur à mon fils et à ses parents : telle est, éminent brahme, la grâce de mon choix. » Quand il eut ouï ces paroles, le roi des solitaires, héros des Kourouides, répondit à cette sensible mère : « Qu'il en soit ainsi! » 13,210.

» La joie alors entra dans le cœur du roi, et, s'étant incliné avec respect, il rendit les Vâmyas. » 13,211.

Les saints, les brahmes et Youddhishthira firent à Mârkandéya de nouvelles demandes : « Rishi, est-ce que Vaka eut une longue vie? » Et l'anachorète de répondre à tous : « Le râdjarshi aux grandes pénitences, Vaka eut une vie très-longue; il n'y a pas un doute à mettre là-dessns. » 13,212.

Quand il eut, rejeton de Bharata, entendu ces mots, Youddhishthira-Dharmarâdja, le fils de Kountî, avec ses frères, interrogea l'hermite : 13,213.

« Vaka et Dâlbya étaient deux rishis magnanimes, qui vécurent, dit-on, une longue vie : ils étaient amis du roi des Dieux; ils étaient estimés par les mondes. 13,214.

» Voilà, révérend, mon désir : raconte-moi dans la vérité cette liaison de Vaka et de Çakra, qui fut mêlée de douleur et de plaisir. » 13,215.

Mârkandéya dit alors :

« Après que fut terminée la guerre, effroi du monde, entre les Asouras et les Dieux, Indra fut créé le souverain des trois mondes. 13,216.

» Indra versait au temps propre les pluies bienfaisantes, accroissement des fruits : les créatures sans maladies, pleines de vertu, faisaient du devoir leur principal but.

» Chaque être se réjouissait et restait dans les devoirs de sa condition : le meurtrier de Bala, Çatakratou, le roi des Dieux, monté sur Aîrâvata, était heureux lui-même, sire, de voir toutes les créatures dans la joie. Celles-ci voyaient avec bonheur 13,217—13,218—13,219.

» Les différents hermitages, les divers fleuves charmants, les villes dans l'abondance, les villages et les campagnes, 13,220.

» Les rois, habiles au gouvernement des peuples et qui marchaient dans le devoir, les puits, les places, où l'on distribue les eaux, les viviers et les lacs, 13,221.

» Habités par des brahmes éminents, nombreux, marchant d'un pas égal dans la vertu. Ensuite, Çatakratou, sire, descendit sur l'aimable terre. 13,222.

» Là, dans une région fortunée, charmante, ombragée de beaucoup d'arbres, sous une plage délicieuse de l'orient et voisine de la mer, sire; 13,223.

» Là, *dis-je*, il vit une enceinte ravissante d'hermitages, fréquentée des volatiles et des gazelles, et, dans ce cercle enchanteur, le roi des Dieux aperçut Vaka. 13,224.

» Celui-ci eut son cœur comblé de joie à la vue du souverain des Immortels, qu'il honora avec de l'eau pour se laver les pieds, un siége, le présent d'un arghya, des racines et des fruits. 13,225.

» Le roi du Tridaça, le meurtrier de Bala, le donateur des grâces, s'étant assis à son aise, adressa cette question, sire, à Vaka : 13,226.

« Anachorète sans péché, toi, qui es né depuis cent

mille ans, dis-moi, brahme, quelle souffrance attend les hommes, qui vivent une longue vie. » 13,227.

Vaka répondit :

« Habiter avec des gens, qui déplaisent, être sans amis, vivre avec des personnes vicieuses : c'est la commune douleur des hommes, qui vivent trop long-temps, 13,228.

» Perdre son épouse et ses fils, ses parents et ses amis, être dans la dépendance des étrangers : est-il rien de plus affligeant? 13,229.

» Ceux, qui vivent long-temps, voient naître dans leur famille des gens mal nés, ils voient périr dans leur famille des gens de la plus belle nature; ils vivent avec eux et ils s'en voient séparés. 13,230.

» Voilà ce qui est sous tes yeux mêmes, Dieu Çatakratou : *tu vois* comment arrive la destruction des familles, qui de grandes deviennent petites. 13,231.

» Les Rakshasas, les Ouragas, les hommes, les Gandharvas, les Dânavas et les Dieux obtiennent l'infortune *par leur famille :* est-il rien de plus affligeant? 13,232.

» Ceux, qui sont nés d'une bonne race, s'affligent de se voir soumis à la puissance des gens mal nés : les pauvres sont méprisés par les riches : est-il rien de plus affligeant?

» On voit cet esprit injuste se développer beaucoup dans le monde : les hommes dépourvus de science, ne les voit-on pas affligés par des savants habiles?

13,233—13,234.

» La condition de l'homme ici-bas se montre comme un état de peine, auquel est attaché beaucoup de douleur. » — « Dans le sens contraire, homme vertueux, vénéré par les troupes des Dévarshis, dit Indra, 13,235.

» Dis-moi, brahme, quel plaisir est réservé à ceux qui

vivent long-temps, » — « L'homme, qui fait cuire dans sa maison à la dixième ou la douzième heure un plat de légumes, sans recourir à de mauvais amis, répondit Vaka, est-il un sort plus heureux que le sien? Autour de lui, on ne compte pas ses jours, on ne dit pas qu'il est un grand mangeur. 13,236—13,237.

» Le plaisir habite même la maison de l'homme, Indra, qui fait cuire un plat de légumes : *cet aliment* est acquis par sa force et non en recourant jamais à autrui. 13,238.

» Il vaut mieux manger un fruit ou un légume dans son heureuse maison que de vivre, environné de splendeur dans la maison d'autrui, mais continuellement en but au mépris. Ce choix est celui des gens de bien. Mais honte soit à l'homme, qui désire manger, comme un chien, la nourriture d'un autre; c'est un Rakshasa. Est-il rien de plus heureux qu'un brahme éminent, qui, après avoir donné la nourriture aux hôtes, à tous les êtres et aux Mânes, mange les restes de l'offrande? Il n'est *au monde*, Çatakratou, nulle autre chose purifiée plus éclatante que de ne manger jamais avant d'avoir présenté la nourriture à ses hôtes. Un fils obtient pour sa récompense autant de mille vaches, que le brahme a toujours mangé de gâteaux funèbres et de riz bouilli. Tous les péchés, qu'il a commis depuis l'enfance, sont pour sûr effacés. (*De la stance* 13,239 *à la stance* 13,246.)

» En effet, l'eau est à peine arrivée dans la main du brahme, qui mange, honoré de son présent, qu'elle arrose ces péchés de sa liquide influence et vous les fait traverser dans un instant. » 13,246.

» Après qu'il se fut entretenu avec Vaka, qui lui ra-

conta ses brillantes narrations et d'autres en grand nombre, le roi des hôtes célestes lui dit adieu et s'en retourna au ciel. » 13,247.

Les fils de Pândou adressèrent de nouveau ce langage à Mârkandéya, qui venait de raconter les hautes destinées des brahmes : « Nous désirons maintenant *que tu nous* dises la magnanimité des kshatryas. » Le grand rishi Mârkandéya répondit : « Écoutez donc maintenant la grandeur d'âme des kshatryas. 13,248.

» Un roi, nommé Souhotra, fut un des rejetons de Kourou. Il fut trouver les grands rishis, et vit en face de lui Çivi, fils d'Ouçînara, qui, monté sur son char, l'empêchait d'avancer. Ces deux rois, s'étant rencontrés, l'un et l'autre égaux d'âge, ils se rendirent l'hommage; mais, sachant qu'il y avait entre eux une ressemblance mutuelle de qualités, ils ne voulurent pas s'accorder la route ni l'un ni l'autre. Alors Nârada apparut : « Qu'est-ce que cela? dit-il. Vos majestés restent ici, se fermant le passage l'une à l'autre! » 13,249.

» Tous deux alors dirent à Nârada : « Adorable, ceux, qui ont fait précédemment des actions, et les autres nous ont enseigné que la route appartient aux plus distingués ou à l'homme puissant. Nous avons de l'amitié l'un pour l'autre; mais l'excellence exige de l'attention; et il y a doute ici quel est le plus grand ou quel est le plus petit. » A ces mots, Nârada leur récita ces deux çlokas (1) :

« Dur avec le doux et doux avec le dur, fils de Kourou, vertueux avec l'homme vicieux : comment le juste n'ob-

(1) Ces çlokas sont évidemment des intrusions postérieures à la formation du poème.

tiendrait-il pas en faveur du juste? 13,250—13,251.

» Qu'il fasse une chose cent fois; l'investigation n'existe pas entre les Dieux. Le fils d'Ouçînara dut à son caractère excellent d'être le souverain de la terre. 13,252.

» Qu'il triomphe de l'avare par sa générosité, du menteur avec un langage de vérité, de l'homme aux actes emportés par la patience, et du vicieux par la vertu. »

» Vos majestés sont grandes toutes les deux : que le plus grand de vous cède la route maintenant à l'autre! ce sera en donner la preuve. » Après ces mots, Nârada garda le silence. 13,253—13,254.

» A peine eut-il entendu ces paroles, le rejeton de Kourou décrivit un pradakshina autour de Çivi, lui céda le chemin et, quand il l'eut exalté par de nombreux actes, continua sa route. « Voilà, dit Nârada, ce qui prouve l'excellence du roi. 13,255.

» Écoutez autre chose! Le roi Nahousha, fils d'Yayati, était assis sur le trône, environné des habitants de sa capitale. Un brahme, qui mendiait pour son gourou, s'approcha et lui dit : « Oh! roi, il faut, d'après une convention, que je mendie pour mon gourou! » — « Que ta sainteté dise elle-même *ce qu'elle désire,* » lui répondit le roi. 13,256.

« Un homme, seigneur, que l'on sollicite, fera naître dans ce monde des vivants une inimitié profonde. Je t'adresse cette demande, sire : comment ta majesté donnera-t-elle ce qui est maintenant mon désir? » 13,257.

« Quand j'ai donné une chose, je ne la vante pas, dit le roi; quand j'ai donné une chose, sans qu'on la demande, je ne veux plus qu'on m'en parle; lorsque j'ai promis une chose, qu'il est possible d'obtenir et que je l'ai donnée, je

suis parfaitement heureux. Je te donne un millier de vaches; car cette demande brahmique ne m'est pas désagréable : mon âme n'est pas irritée de ta demande et je ne regrette jamais ce que j'ai donné. » 13,258—13,259.

» A ces mots, le roi donna au brahme un millier de vaches, et le brahme obtint les mille bêtes. » 13,260.

Le fils de Pândou adressa ces nouvelles paroles à Mârkandéya : « Parle-nous encore de cette magnanimité *des kshatryas*. » 13,261.

« Grand roi, lui répondit Mârkandéya, il y avait deux souverains, nommés Vrishadarbha et Sédouka : ils se plaisaient à suivre la voie d'une bonne politique; ils étaient habiles en toutes les armes, principales et secondaires. 13,262.

» Sédouka n'ignorait pas le vœu de l'oupânçou (1), qui liait Vrishadarbha depuis son enfance : « Il ne faut pas faire l'aumône au brahme avec un vil métal. » 13,263.

» Un certain brahme, l'esprit orné par la lecture et les Védas, ayant donné sa bénédiction à Sédouka, lui demanda une aumône pour son gourou : 13,264.

« Que ta majesté me donne un millier de chevaux! » Et Sédouka répondit au brahme : 13,265.

« Il m'est impossible de te les donner pour ton gourou!

» Mais va trouver le roi Vrishadarbha, il connaît les plus hauts devoirs : demande-lui une aumône, brahme. Il te la donnera, car il a fait le vœu de l'oupânçou. »

» Le brahme s'en alla donc en la présence de Vrishadarbha et lui demanda un millier de chevaux; mais ce roi le frappa avec un fouet. 13,266—13,267—13,268.

(1) Voyez le petit Index au commencement de ce volume.

« Pourquoi me frappes-tu, lui dit le brahme, moi, qui suis innocent? » 13,269.

» A ces mots, le roi dit à l'anachorète, qui le maudissait : « Brahme, qu'est-ce? *Tu maudis* un homme, parce qu'il ne te donne pas! Cet acte est-il d'un brahme? »

« Roi des rois, lui répondit le brahme, je fus envoyé en ta présence par Sédouka : je suis venu mendier sur sa parole, et je t'ai demandé une aumône! » 13,270-13,271.

« Je te donnerai au milieu du jour, lui dit Vrishadarbha, le revenu royal, qui me sera présenté aujourd'hui : comment le mépris, qu'on a fait d'un homme, frappé avec le fouet, n'aurait-il pas son châtiment? » 13,272.

» A ces mots, il donna au brahme une grandeur caressée par la fortune (1); il lui donna encore cette aumône de mille chevaux du plus haut prix. 13,273.

» Ces légendes nées des Dieux sont venues sur la terre au roi Çivi, le fils d'Ouçînara. » — « Eh bien! nous désirons entendre parler de ce Çivi! » — « Qu'il en soit donc ainsi! répondit le brahme. Qu'Agni et Indra occupent le champ de ma narration! 13,274.

» Agni sous la forme d'un pigeon et Indra, ayant revêtu celle d'un faucon, avide de chair, abattirent leur vol près de Çivi (2). 13,275.

» Le pigeon descendit au sein même du monarque, assis sur un trône céleste. 13,276.

(1) *Dalvasika,* dont nous sommes forcés de demander le sens aux éléments : *dalva* et *sicth* dans le silence des Lexiques et Dictionnaires, en même temps que nous faisons dériver *outpattin* de *out* et de *pat,* non de *pad.*

(2) Nous retombons dans les épisodes précédents; mais il ne faut pas chercher de la régularité dans ce poème, formé de plusieurs couches, différentes d'âges et de traditions.

» L'archi-brahme dit au roi : « Effrayé par le faucon, cet oiseau, ami de l'existence, s'est réfugié vers ta majesté pour conserver sa vie. 13,277.

» Être temporaire, *il est bon* qu'un prince fasse des grâces; accorde-lui son pardon : la mort d'un pigeon est une horrible chose! » 13,278.

« Épouvanté par ce faucon, dit au roi le pigeon, je me réfugie, ami de l'existence, vers ta majesté pour sauver ma vie. Touchant tes membres des miens, devenu, *pour ainsi dire*, un anachorète mendiant, je te confie mon existence. 13,279.

» Sache que je suis un brahmatchâri, cultivé par la lecture, doué de pénitence et de répression des sens; que je ne dis rien, qui déplaise à mon instituteur, et sache que, doué de telles qualités, je suis innocent. 13,280.

» Je dis les Védas, je pense aux Védas, j'ai lu tous les Védas syllabe par syllabe. Moi, qui suis un excellent don pour un brahme versé dans les Védas, ne veuille pas me livrer en proie à ce faucon : je ne suis pas un pigeon. » Ensuite l'oiseau carnassier dit au roi : 13,281.

« La succession régulière des choses m'a donné cette habitation parmi les êtres; dès le commencement de la création, je vis de ce pigeon. Donne-le-moi, sire, et ne me fais pas obstacle. » 13,282.

« Qui a jamais entendu, reprit le roi, une telle voix, accoutumée, éminente, formée par un oiseau? Un pigeon, qui parle, et ce faucon, qui répète sa voix! Tous deux vous savez comment : que le bien soit! 13,283.

» Quiconque livre à un ennemi le suppliant, qui se réfugie épouvanté vers lui, n'obtient pas lui-même le salut au temps, où il le désire, la pluie ne tombe pas sur ses

champs dans la saison, et les grains, qu'il a semés au temps propre, ne germent pas. 13,284.

» On peut toujours conjecturer la même chose au sujet des êtres nés petits : les Mânes ne font pas leur habitation chez l'homme, qui a livré un animal effrayé, suppliant, à son ennemi, et les Dieux ne reçoivent pas son offrande.

» Il obtient une nourriture stérile et tombe bientôt du monde céleste, le malheureux, qui livre à son ennemi l'animal effrayé, suppliant, et les Dieux avec Indra lancent sur lui la foudre. 13,285—13,286.

» Qu'on fasse cuire un bœuf avec du riz bouilli et qu'on te l'apporte, ou que les Çivis, faucon, traînent des aliments pour toi dans l'endroit où tu prends tes plus grands ébats. » 13,287.

« Je ne désire pas un bœuf, répondit le faucon, ni une autre nourriture plus fine, sire, que ce pigeon; il m'a été donné comme aliment par les Dieux : abandonne-le-moi à présent, *si tu veux empêcher* la mort des faucons. »

« Qu'on apporte ici le bœuf entier pour toi, dit le monarque : que mes hommes voient! qu'ils amènent près de toi ce don, que je t'offre, moi, dominé par la crainte : ne fais pas de mal à ce *pigeon*. 13,288—13,289.

» Je t'abandonne ma vie, mais non cet oiseau, que je ne dois pas livrer. Ne sais-je pas, faucon, que c'est un animal innocent? Ne fais point ici de violence, mon ami : tu n'auras jamais ce pigeon. 13,290.

» Les Çivis favorables me loueront pour cette action avec des paroles bienveillantes : dis-moi la conduite amie, que je dois tenir, faucon; je ferai ce que tu me diras. »

« Détache de ta cuisse droite, sire, un poids égal de chair à celui du pigeon, reprit le faucon : grâce à lui, ce

pigeon sera sauvé, et les bêtes de proie loueront cette action : voilà ce qui peut m'être agréable. » 13,291-13,292.

» Le monarque alors coupe de sa cuisse droite une boule de sa chair et la met dans la balance; mais le pigeon était encore plus lourd. 13,293.

» Il en coupa une autre, et plus lourd encore était le pigeon. Il tranche ainsi tout son corps et il en pose tous les morceaux dans la balance; mais toujours le pigeon l'emportait par le poids. 13,294.

» Enfin, il monte lui-même dans la balance. Elle ne fut plus contraire, sire. A la vue de cette différence : « Il est sauvé ! » s'écria-t-il. Aussitôt le faucon disparut et le roi dit : 13,295.

« Que les Çivis connaissent le pigeon ! Je t'adresse cette demande, oiseau : quel est ce faucon ? Jamais athée semblable n'eût fait une telle chose. Que ton excellence réponde à ma question. » 13,296.

» Le pigeon dit :

« Je suis le flamboyant Valçvânara, qui a la fumée pour drapeau; et ce faucon est l'époux de Çatchî, qui tient la foudre à sa main. Eh bien ! nous sommes venus ici pour te connaître, amenés par le désir d'éprouver l'éminent Saâurathéya. 13,297.

» Ce morceau de chair, que ta majesté s'est tranché avec son épée et qu'elle a donné pour me sauver, sire, je fais de lui une marque prospère, éclatante, aux senteurs pures, ayant la couleur de l'or. 13,298.

» De ton flanc naîtra un homme, très-estimé des brahmarshis, illustre et *vaillant* protecteur de ses sujets : il aura pour nom Kapotaroma. 13,299.

» Ton corps obtiendra pour fils ce Kapotaroma, jeune

pousse de l'arbre de Çivi, éminent parmi les rois, éblouissant par la gloire : tu verras de tes yeux ce grand héros des Saâurathas. » 13,300.

Le fils de Pândou dit à Mârkandéya : « Raconte-nous encore la magnanimité de ces hommes. » — Et Mârkandéya poursuivit : « Tous les rois étaient venus à l'açvamédha, que célébrait Ashtaka, le Viçvamitride. 13,301.

» Il y avait ses frères, Pratarddana, Vasoumanas et Çivi, le fils d'Ouçînara. Le sacrifice terminé, il s'avança avec un char et ses frères vers Nârada, qui s'approchait. Alors, quand ils se furent inclinés devant lui, ils dirent : « Monte sur ton char! » 13,302.

« Oui! » reprit-il, et, montant sur son char, il dit, seul avec eux, à Nârada le Dévarshi : « Sois-moi favorable! j'aurais le désir d'interroger ta sainteté sur quelque chose. »

« Interroge! » lui répondit le rishi : « Ces princes, dit Ashtaka, sont doués de toutes les vertus ; nous devons entrer, seigneur, tous les quatre dans le séjour éminent du Swarga. Qui de nous en descendra ? » — « Ashtaka, qui me parle, en descendra, » reprit le messager des Dieux. 13,303—13,304.

« Quelle en sera la cause ? » demanda l'autre. Le saint répondit : « Tandis que j'habitais dans la maison d'Ashtaka, il me promena çà et là sur un char, et je vis plusieurs milliers de vaches, différentes par la couleur. A qui ces vaches sont-elles ? » lui demandai-je. 13,305.

« Elles furent créées par moi, » telle fut sa réponse. Il se glorifie donc en ces vaches : il descendra du ciel à cause de cela. — « Reste à trois : qui maintenant en descendra ? »

« Pratarddana ! » dit le rishi divin. — « Quelle sera ici la cause ? » — « Tandis que j'habitais dans la maison

de Pratarddana, il me promena çà et là sur un char. 13,306—13,307.

» Un brahme vint alors et lui dit : « Que ta majesté retourne sur ses pas, et me donne un cheval pour aumône ! » — « Je te le donnerai ! » lui répondit le roi, en se hâtant. « Qu'il me soit donné à l'instant même ! reprit le brahme, en précipitant ses mots. Et, cela dit, le roi lui donna le cheval du côté droit. 13,308.

» Vint un autre brahme, qui avait besoin d'un cheval ; il en fit la demande ; le roi de lui donner le cheval du côté gauche et de continuer sa route. Un nouveau brahme se présente avec le même besoin d'un cheval : le monarque se hâte de délier son troisième cheval, et lui donne cette bête. 13,309.

» Il poursuit son chemin. Un autre brahme vient et lui expose le besoin, qu'il avait d'un cheval. « Je te le donnerai ! » dit le roi, qui avait déjà passé le demandeur. « Donne-le-moi dans l'instant ! » répondit le brahme en mots précipités. Le monarque donne le cheval, attaché au timon du char et, quand l'autre eut reçu le don : « Grâce aux brahmes, s'écria-t-il, il ne me reste rien maintenant ! »

» Il a donné, mais il en a fait un reproche : il descendra pour cette parole. » — « Reste à deux : qui de ces deux va descendre ? » 13,310—13,311.

« Vasoumanas descendra ! » fit le rishi. « Quelle en sera la cause ? » demandèrent-ils. Et Nârada de raconter : « Venu dans la maison de Vasoumanas, je la parcourais.

» J'entendis un mot : « Salut ! » je m'approchai pour en connaître la cause, et ce mot répété : « Salut ! salut ! » me fit voir des brahmes, montés sur un char de fleurs. 13,312—13,313.

» Je louai ce char, et le roi me dit : « Ce char fut loué par Bhagavat lui-même ! C'est le char de cet admirable Indra !»

» Un jour, je m'avançai vers lui de nouveau ; et je demandai pour la seconde fois : quelle était la cause de ce char. 13,314—13,315.

« Est-il bien à Bhagavat ? » lui dis-je. « Oui ! » répondit le roi ; je répétai : « Salut ! » pour la deuxième fois. « Oui ! c'est Bhagavat lui-même, qui l'a fait ainsi, » me dit le roi. De nouveau, j'articulai pour la troisième fois le mot : « Salut ! » Un char de fleurs apparut aussitôt, et ce monarque, m'ayant honoré comme un Dieu, me montra aux brahmes, et dit ces mots : » —13,316.

« Bhagavat ne fut-il pas obligé de prononcer le mot : « Salut ! » un grand nombre de fois, avant de produire ce char de fleurs ? » Pour cette parole d'offense, Vasoumanas descendra des cieux ! » 13,317.

« Reste à un seul ! Qui maintenant descendra ? » Et Nârada reprit la parole : 13,318.

« Que Çivi y monte, il faudra que j'en descende. » « Pour quelle raison ? » dit celui-ci. — « Parce que je ne suis pas semblable à Çivi. En effet, un brahme vint trouver Çivi et lui dit : 13,319.

« Çivi, j'ai besoin de nourriture. » Et Çivi de répondre : « Que dois-je faire ? Que ta sainteté commande ? » 13,320.

» Et le brahme lui dit : « Tu as un fils, nommé Vrihadgarbha ; il faut me le donner : apprête-le-moi ! 13,321.

» Apporte-moi cette nourriture ; j'attends ! » Le monarque alors tua son fils, l'apprêta, l'assaisonna suivant la règle, le mit dans un plat, et, l'ayant pris sur la tête, il chercha le brahme. 13,322.

» Tandis qu'il s'occupait de cette recherche, quelqu'un

lui dit : « Ce brahme est entré dans ta ville ; il brûle avec colère ton palais ; il incendie la maison, où l'on garde tes trésors ; il incendie la maison, où l'on conserve tes armes ; il incendie les écuries de tes chevaux, et les étables de tes éléphants. » 13,323.

» A cette nouvelle, le visage de Çivi ne changea pas. Il entre dans sa ville, et dit au brahme : « Révérend, la nourriture est apprêtée ! » Celui-ci ne répondit point un seul mot et resta, le visage baissé d'étonnement. 13,324.

» Çivi de se rendre le brahme favorable et de lui dire : « Mange ! révérend ! » Le brahme contempla Çivi un instant. 13,325.

« Mange cela toi-même ! » dit-il. « Oui ! » répondit alors Çivi, sans aucun changement d'âme ; il honora le brahme et, levant le crâne, s'apprêta à le manger. 13,326.

« Mais le deux fois né lui prit la main et lui dit : « Tu as vaincu la colère ; il n'est rien que tu ne sois prêt à sacrifier pour les brahmes ! » et celui-ci honora l'homme vertueux. 13,327.

» Pendant que Çivi le contemplait, il vit son fils même, qui se tenait devant lui, tel qu'un enfant des Immortels, bien paré, doué d'une céleste odeur ; mais déjà le brahme, qui avait disposé toutes ces choses, venait de s'évanouir aux yeux. 13,328.

» C'était le créateur, qui, caché sous ce déguisement, s'en était venu mettre lui-même le saint roi à l'épreuve. Quand il eut disparu, les ministres dirent au roi : « Quelle est cette chose, que tu as faite ? Que désirais-tu obtenir, toi, qui connaissais *l'atrocité de cette action ?* » 13,329.

« Je n'ai pas donné à cause de la gloire, ni pour le désir des biens, ni pour l'ambition des jouissances. Ma route

n'est pas suivie par les hommes vicieux : c'est ainsi que je fais tout. 13,330.

» Les hommes de bien se placent toujours du côté où est l'éloge ; c'est donc l'éloge, qu'il faut chercher : tel est mon sentiment. » Voilà quelle fut la sublime hauteur de vertu du grand Çivi : je la connais exactement. » 13,331.

Les rishis et les fils de Pândou interrogèrent de nouveau Mârkandéya : « Existe-t-il quelqu'un né avant toi ? »

Et celui-ci leur dit : « Le saint roi, nommé Indradyoumna et tombé du ciel, après qu'il eut épuisé la récompense de ses vertus, détruit assurément ma gloire. Il s'est approché de moi : « Que ta majesté, dit-il, me reconnaisse. » 13,332—13,333.

» Je lui répondis : « Nous n'avons jamais suivi la même route, ni habité la même maison. Je ne sache pas que nous ayons jamais commencé des relations, ni pour famille, ni pour efforts communs, ni pour affaire, ni pour une indisposition de mon corps : nous commençons aujourd'hui nos premières liaisons. » 13,334.

» Il me dit : « Est-il un autre plus vieux que toi ? » Je lui répondis : « Il est, certes ! un hibou, qui se nomme Prâvârakarna, et qui habite sur l'Himâlaya ; il est plus vieux que moi. *Je ne sais pas* s'il connaît ta majesté ; une longue route sépare l'Himavat de ce pays, et c'est là qu'il habite. » 13,335.

» Alors Indradyoumna *se métamorphose*, *il* devient mon cheval, et me transporte aux lieux, où demeurait le hibou : « Ton excellence me reconnaît-elle ? » lui demanda le roi.

» L'oiseau réfléchit un instant et lui répond : « Je ne connais pas ta seigneurie. » A ces mots, le saint roi Indradyoumna tient de nouveau ce langage au hibou :

« Est-il quelqu'un né avant ton excellence? » A ces paroles, l'autre dit : « Assurément ! Il est un lac, nommé Indradyoumna, où habite un héron, que l'on appelle Nâdîjangha. Cet oiseau est plus âgé que moi : demande-lui. » Aussitôt Indradyoumna ayant pris ce hibou et moi, nous transporta au lieu, où vivait ce héron, nommé Nâdîjangha.

» Interrogé par nous s'il connaissait ce roi Indradyoumna, l'oiseau réfléchit un moment et nous répond : « Je ne connais pas ce roi Indradyoumna ! » Ensuite à notre question : « Est-il un être plus ancien que toi? » il répondit : « Oui, certes ! une tortue, qui a nom Akoûpâra, demeure au fond du lac : elle est plus âgée que moi. Demandez-lui si par hasard elle a connu ce roi. »

13,336—13,337—13,338—13,339.

» Le héron nous donna des renseignements sur la tortue Akoûpâra : « Nous avons résolu d'interroger sa seigneurie sur quelque chose, eh bien ! marchons ! » Indradyoumna et le héron parlaient encore, quand la tortue, émergeant de ce lac, vint auprès du lieu, où nous étions. Arrivée sur la rive du lac, elle est interrogée par nous : « Ta seigneurie connaît-elle ce roi Indradyoumna? »

» Elle songe un instant et, les yeux baignés de larmes, le cœur troublé, tremblante, et la connaissance presque égarée, elle porte les mains jointes au front et dit : « Comment ne le reconnaîtrais-je point ici? Il a dressé mille fois des colonnes victimaires avec des bûchers !

13,340—13,341.

» Ce lac fut creusé par des vaches, qu'il a données en présents aux brahmes, et qui ont passé par ici. Si je l'habite, c'est pour cette raison. » 13,342.

» A peine la tortue avait-elle achevé toutes ces paroles,

que soudain un char céleste apparut du monde des Dieux. On entendit ces paroles à la louange d'Indradyoumna: « Tu as célébré le Swarga; obtiens la place, qui te fut propre, héros illustre; viens sans trouble! » 13,343.

Ici viennent des çlokas. « Le bruit de cette œuvre sainte touche le ciel et la terre : ce bruit est aussi fort que la voix d'un homme. 13,344.

» On redit la honte de tout être, qui tombe dans les mondes inférieurs, aussi long-temps que le bruit s'en prolonge. 13,345.

» Que l'homme soit donc environné de bonnes œuvres pour l'éternité, et qu'abandonnant la pensée du vice, il se tourne à la vertu. » 13,346.

» Dès qu'il eut ouï toutes ces choses, le roi dit : « Reste ici jusqu'à ce que j'aie fait obtenir un séjour convenable à vous deux, *honorables* vieillards. » 13,347.

» Quand il eut fait accorder à moi et au hibou Prâvârakarna un domicile assorti, il s'éleva sur le char céleste au lieu, dont il était digne ; et c'est ainsi que j'ai pu jouir du spectacle des choses, qui s'offrent dans une longue vie. » Telle fut la narration, que Mârkandéya raconta aux fils de Pândou. 13,348.

« Allons ! c'est une brillante légende, que tu viens de nous réciter là, dirent les fils de Pândou: ce roi Indradyoumna tombé du ciel !... » — « Mais qui fut restauré dans sa place ! » interrompit Mârkandéya. — « Submergé dans le Naraka, reprit le fils de Dévakî, le saint roi s'est élevé à la surface de cette infortune, et a reconquis le Swarga. »

Après que le puissant roi des Pândouides eut entendu, racontée par le vertueux Mârkandéya, cette histoire du pieux monarque Indradyoumna, rétabli dans le ciel, il

interrogea de uonveau le solitaire : « Dans quelles conditions l'aumône doit-elle être donnée, grand anachorète? 13,349—13,350—13,351.

» Tu connais le monde d'Indra, dévoile-le à moi, qui suis un homme. Comment est-il possible de manger le fruit des œuvres dans l'état de maître de maison, dans l'enfance, dans la jeunesse et même dans le vieux âge? » — « Il y a quatre naissances vaines et seize aumônes inutiles, répondit Mârkandéya. 13,352—13,353.

» De l'homme, qui n'a pas de fils, de l'homme, déchu de sa famille, de celui, qui fait cuire pour un autre que lui-même, et mange les aliments d'autrui, ces trois naissances ne portent aucun avantage. 13,354.

» On mange sans fruit dans la maison, où habite le mensonge. On ne doit pas donner ce qui est disposé pour un autre à l'homme tombé de son élévation. 13,355.

» L'aumône est vaine, si elle est faite à un brahme déchu et voleur : il en est de même à un gourou sans vérité, à un prêtre de village ingrat et vicieux. 13,356.

» On donne sans fruit à quiconque vend les Védas, à l'homme, qui fait cuire les aliments d'un çoûdra, à de mauvais brahmes, à l'époux d'une çoûdrî. 13,357.

» On ne doit pas donner à des femmes, ni à un chasseur de serpents, ni à des serviteurs : telles sont les seize aumônes sans fruit. 13,358.

» Celui qui donne, enveloppé par la qualité tamas, donnera par crainte ou par colère. Un enfant de Manou a-t-il fait l'aumône aux brahmes, suivant *leur place dans* la vieillesse, l'homme, dès le sein de sa mère, où il est encore enfermé, mange toujours cette aumône entièrement. Il faut donc en toutes les conditions, prince, accorder

aux brahmes des aumônes sur toutes les choses par le désir d'entrer dans la route du Swarga. » — « Placés dans les présents de toutes les quatre classes, demanda Youddhishtira, 13,359—13,360—13,361.

» Par quelle principale chose les brahmes traversent-ils et font-ils traverser *l'océan du monde?* » — « Ils le traversent et le font traverser sur un navire, qu'ils composent avec les Védas, répondit Mârkandéya, par la prière à voix basse, les mantras, le sacrifice, la lecture des Védas. Ceux, qui satisfont les brahmes, contentent aussi les Dieux. 13,362—13,363.

» Ils obtiendront le monde du Swarga par la voix des brahmes. Mourant, privé de souffle, le corps envahi par le phlegme et les autres humeurs, tu iras au monde de l'éternelle pureté, il n'y a aucun doute, par tes hommages aux Dieux et aux Mânes, par ta révérence à l'égard des brahmes. 13,364—13,365.

» Il te faut honorer, il te faut nourrir de tous tes efforts au temps du Çrâddha les brahmes sans reproche, qui ont envie de s'élever au Swarga. 13,366.

» Excepte avec soin l'homme de mauvaise famille, le fils bâtard de la veuve, le fils de la femme adultère, ceux, qui sont lépreux, trompeurs, affligés de vilains ongles, et les soldats.

» De même que le feu brûle une offrande funèbre, composée d'un bois méprisé, chacun des hommes employés dans un Çrâddha, muets, aveugles, sourds, et autres,

» Doivent y faire tous leurs fonctions, mêlés à des personnes, qui sont allées à la rive ultérieure des Védas. Écoute ceux auxquels, Youddhishthira, il faut donner l'aumône. 13,367—13,368—13,369.

» L'homme, qui sait tous les Védas, ne doit pas manquer de faire un présent au brahme puissant, qui peut sauver le donateur lui-même. 13,370.

» Que le brahme puissant arrache donc aux flots du péché le donateur lui-même. Ni le beurre clarifié, ni les sacrifices, ni les fleurs, ni les parfums ne réjouissent les feux, autant que la nourriture donnée aux hôtes. Ainsi, consacre entièrement tes efforts à nourrir des hôtes.

» Ceux qui donnent, sire, de l'eau pour se laver les pieds, de l'eau à la racine des arbres, une lampe, des aliments, une maison, ne vont jamais à la mort.
13,371—13,372—13,373.

» Apporter des bouquets aux Dieux, nettoyer les restes d'un brahme, le servir dans sa toilette, frotter ses membres :

» Chacune de ces fonctions, ô le meilleur des rois, l'emporte sur le don même d'une vache. On est délivré par le présent d'une vache Kapilâ : il n'y a pas le moindre doute.
13,374—13,375.

» Ainsi, qu'il donne une vache Kapilâ bien parée au brahme savant, mais pauvre, au deux fois né, maître de maison, à celui, qui a pour charge d'entretenir le feu perpétuel et sacré, 13,376.

» Réduit à servir, accablé de la charge d'une épouse et de ses fils. Il faut donner, fils de Bharata, à de telles personnes, qui ne sont pas riches. 13,377.

» Quel mérite y a-t-il avec les riches, ô le plus vertueux des Bharatides ? Ils sont une exception ! une seule vache doit être la récompense d'un seul, non jamais de plusieurs. Mise en vente, elle détruit une famille de trois générations ; elle ne sauve ni le donateur, ni le brahme, non pas même celui-ci. 13,378—13,379.

» Quiconque donne un cent de souvarnas d'or brillant à un *brahme* pur et de bonne race, cet aumône fait de lui un homme, qui donne sans cesse. 13,380.

» Celui, qui donne un taureau vigoureux, soumis au jour, agrandit les lieux étroits, et va dans le monde du Swarga. 13,381.

» Quiconque fait présent de la terre à un brahme savant, atteint la réalisation de tous ses désirs. 13,382.

» Les hommes, qui ont les membres rompus dans la route et les pieds couverts de poussière, demandent à celui, qui donne la nourriture, et l'implorent sur la terre.

« Le sage, qui réclamera des aliments pour ces gens ainsi accablés par la fatigue, sera dit égal à l'homme, par qui la nourriture est donnée : il n'y a là aucun doute.

» Ainsi, mettant de côté toutes les aumônes, distribue de la nourriture, car il n'est point ici-bas un fruit de vertu égal et *si* admirable. 13,383—13,384—13,385.

» Celui, qui donne proportionnellement à ses moyens un aliment préparé au brahme, cette action l'élève jusqu'à partager le monde du Pradjâpati. 13,386.

» La nourriture est une chose distinguée ; il n'est rien au-dessus d'elle : le créateur est appelé nourriture, il est estimé l'année. 13,387.

» Or, l'année est le sacrifice, tout repose sur le sacrifice ; par conséquent, tous les êtres immobiles et mobiles.

» La nourriture est donc ce qu'il y a de plus distingué : ainsi l'avons-nous appris. 13,388—13,389.

» Ceux, à qui sont ces lacs aux grandes eaux, ces étangs, ces puits, ces habitations, n'envoient pas une seule protestation à Yama, quand d'une voix douce on a donné l'aumône de la nourriture. 13,390.

» L'homme, qui donne au brahme d'un vertueux caractère le blé, nommé la richesse conquise par la fatigue, contente beaucoup la terre, qui exsude, pour ainsi dire, la sueur de ses richesses. 13,391.

» Celui, qui donne des aliments, vient d'abord ; celui, qui parle selon la vérité, marche immédiatement après ; celui, qui vient ensuite, est celui, qui donne sans qu'on demande : ces trois espèces d'hommes marchent d'un pas égal. » 13,392.

Excité par la curiosité, Youddhishthira, avec ses frères puînés, interrogea de nouveau le magnanime Mârkandéya, sur la route, qui sépare le monde humain du monde d'Yama : « Comment, sous quelle autorité, par quelle manière les hommes accompliront-ils cette traversée ? Dis-le-moi, grand anachorète ? » Et Mârkandéya de lui répondre : « Je te raconterai le devoir, sire, le plus vertueux des hommes vertueux, question pure, louée des rishis, le plus grand de tous les mystères : quatre-vingt-six mille yodjanas, monarque des hommes, séparent le monde humain et le monde d'Yama. Le ciel est sans eau, l'aspect n'offre que d'épouvantables cavernes, pas un arbre n'y répand son ombrage ; on n'y voit ni eau, ni habitation,

13,393—13,394—13,395—13,396—13,397.

» Où puisse se reposer de ses fatigues l'homme brisé par la route. Les messagers d'Yama, les exécuteurs de ses ordres y mènent de force les hommes, les femmes et les autres êtres, qu'on appelle animés sur la terre. Les présents de formes diverses, faits aux brahmes, y sont traînés par des chevaux et autres bêtes de somme ; les hommes suivent la route ; ceux, qui ont donné une ombrelle, marchent abrités du soleil par une ombrelle.

» Ceux, qui ont donné des aliments, vont rassasiés : ceux, qui n'en ont point donnés, s'y traînent affamés ; ceux, qui ont donné des habits, marchent vêtus ; ceux, qui n'en ont point donnés, ont le corps tout nu.
13,398—13,399—13,400—13,401.

» Les hommes, qui ont donné de l'or, s'avancent à leur aise, bien parés ; ceux, qui ont donné de la terre, font route paisiblement, bien rassasiés de toutes les choses désirées. 13,402.

» Les hommes, qui ont donné des fruits, poursuivent cette carrière sans douleur ; ceux, qui ont donné une maison, voyagent très-doucement, montés sur des chars.

» Les hommes, qui ont donné de l'eau, marchent, l'âme joyeuse, sans éprouver la soif ; ceux, qui ont donné une lampe, cheminent tranquillement, illuminant la route.
13,403—13,404.

» Ceux, qui ont donné une vache, font le voyage en paix, délivrés de tous leurs péchés ; ceux, qui ont jeûné tout le mois, s'avancent sur des chars, traînés par des cygnes. 13,405.

» Ceux, qui ont jeûné, ne mangeant que six en six jours, ont des chars, attelés de paons ; celui, qui a passé trois jours, ne faisant qu'un seul repas, sans manger dans l'intervalle, fils de Pândou, les mondes sans maladies sont assurément son partage. Il y a dans les eaux des qualités célestes, elles versent le plaisir au monde des morts.

» La rivière, nommée Poushpodakâ, *l'eau-des-fleurs*, est disposée là pour eux : ils y boivent une eau fraîche et semblable à l'ambroisie. 13,406—13,407—13,408.

» Mais ceux, qui ont fait des œuvres mauvaises, n'ont à boire que les eaux du Poûya *ou du Pus*. Ainsi, grand

roi, cette *excellente* rivière satisfait tous les désirs.

» Honore donc tes hôtes suivant la règle, Indra des rois. En effet, le brahme honorera comme un hôte l'homme, qui, brisé par la route et ses pieds couverts de poussière, sollicite un don de nourriture, et qui entre, conduit par l'espérance, dans la maison du donateur.

13,409—13,410—13,411.

» Tous les Dieux avec les Vasous, suivent les pas de l'homme, qui entre. S'il est honoré, ils s'en réjouissent; s'il est repoussé, ils s'enfuient désespérés. 13,412.

» Honore donc ton hôte suivant la règle, Indra des rois; mais déjà on t'a dit cela cent fois : pourquoi désires-tu l'entendre de nouveau? » 13,413.

« De nouveau et toujours, je désire entendre contée par toi, auguste et vertueux, répondit Youddhishthira, cette narration pure, qui tient aux devoirs. » 13,414.

Mârkandéya reprit :

« Écoute toujours avec attention, sire, sur l'opportunité du devoir, cette narration dite par moi et qui efface tous les péchés. 13,415.

» Une *vache* Kapilâ étant donnée, voici le fruit, qui reste au plus beau des nélumbos, ô le plus vertueux des Bharatides, employé au lavement du pied des brahmes.

» Les Mânes boivent l'eau par les pétales du lotus aussi long-temps que la terre est mouillée par l'eau, qui stille des pieds du brahme. 13,416—13,417.

» Les feux sont rassasiés par la salutation, Çatakratou par le siége, les Mânes par la pureté des pieds, et le Pradjâpati par la nourriture et les autres choses. 13,418.

» Dans le temps qu'on voit les pieds et la tête du veau, c'est alors que d'une âme dévote on doit donner la vache.

» Quand, venu à l'air, on voit le veau tenir encore à la matrice, et que la vache n'a pas mis bas toute sa géniture, regardez alors la vache comme *si elle était* la terre.

» Le *donateur* est exalté, Youddhishthira, dans le monde du Swarga autant de milliers d'yougas qu'il y a de poils sur la vache et sur le veau. 13,419—13,420—13,421.

» Quiconque, lui ayant couvert le nez d'or, donnerait une vache à lait noire, avec de belles cornes, arrosée d'huile de sésame, et décorée avec toutes les pierres fines,

» Et quiconque ayant reçu le don, en ferait de nouveau un présent à quelque vertueux brahme, fils de Bharata, savourerait le fruit des fruits aussitôt qu'il l'aurait donnée. 13,422—13,423.

» Ce serait donner par-là, il n'y a aucun doute, la terre elle-même avec ses quatre limites, avec la mer et ses cavernes, avec les forêts, les eaux et les montagnes. 13,424.

» Le brahme, qui mange un plat mis sur ses genoux (1), est un brahme, qui peut sauver sans mot dire. 13,425.

» Et les autres brahmes, non spécifiés, buvant et ne buvant pas, qui murmurent, comme il convient, la Sanhitâ, sont toujours capables de sauver. 13,426.

» Un brahme savant est digne de toute chose quelconque, offrande aux Mânes, oblation aux Dieux. Donner à un brahme instruit et vertueux, c'est comme le beurre clarifié, qu'on verse dans la flamme du feu. 13,427.

» Les brahmes, qui frappent avec le trait de la colère, ne sont pas des brahmes : ce sont des soldats armés de flèches. Les brahmes tueraient avec la colère, tels que le Dieu de la foudre extermina les Asouras. 13,428.

(1) Littéralement : *un plat mis entre ses genoux et ses bras.*

» Je t'ai raconté cette narration, homme sans péché, *telle* que les solitaires, habitant la forêt Naîmisha, qui ont vaincu la colère, la crainte, le chagrin, et de qui les péchés sont effacés, ne sont plus des hommes ici-bas, sire, une fois qu'ils ont pu l'entendre. » 13,429—13,430.

Youddhishthira lui demanda :

» Quelle sera la purification, qui donnera au brahme une pureté continuelle ? Voilà ce que j'ai envie d'entendre, anachorète à la grande science, le plus vertueux des hommes vertueux. » 13,431.

« La purification de la parole, lui répondit Mârkandéya, la purification par les œuvres et la purification par la nature même de l'eau. Quiconque possède ces trois purification, est un habitant des cieux : il n'y a là aucun doute.

» Si le brahme, soir et matin, honore l'arrivée et le départ de la lumière, en récitant à voix basse la divine purificatrice, cette Gâyatrî, la mère des Védas, alors, purifié par cette médiatrice céleste, et tous ses péchés effacés, il n'est pas même accablé sous le poids de la terre, jointe à ses mers. 13,432—13,433.

» Tous les météores effrayants quelconques, le soleil et les autres, naissent pour lui dans le ciel, bons, propices et toujours de plus en plus favorables. 13,434.

» Tous les mangeurs de chair, épouvantables, aux formes horribles, aux grands corps, ne peuvent ni suivre, ni vaincre le plus grand des brahmes. 13,435.

» Il n'est rien *dans les afflictions du monde*, qui soit la faute du brahme, ni par l'enseignement des livres saints, ni par la célébration du sacrifice, ni par une autre cérémonie, où il reçoit des présents : le brahme est égal au feu allumé. 13,436.

» Ignorant des Védas ou versé dans la sainte écriture, noble ou vil, on ne doit jamais faire mépris d'un brahme comme du feu, caché sous la cendre. 13,437.

» Tel que, dans un cimetière, le feu à la vigueur flamboyante n'est pas souillé : tel, instruit ou non, un brahme est toujours une grande Divinité. 13,438.

» Les villes, qui sont privées des plus grands brahmes, ne resplendissent pas, malgré leurs palais aux formes diverses, les portes arcadées et les remparts. 13,439.

» Le lieu, où sont des brahmes riches de science, doués de bonne conduite, savants et pénitents, c'est lui, qui mérite à bien dire le nom de ville. 13,440.

» Là, où sont des brahmes instruits, fils de Prithâ, que ce soit une forêt ou même nn parc de vaches, là est, dit-on, la ville, et ce doit être un lieu de pèlerinage. 13,441.

» Quiconque va trouver un roi protecteur ou un brahme pénitent, et leur fait hommage, est délivré au même instant de ses péchés. 13,442.

» Se baigner en des tîrthas saints, célébrer ce qui purifie, s'entretenir avec les gens de bien, sont des choses louées dans la bouche des savants. 13,443.

» Les sages pensent que leur purification s'opère toujours par l'eau d'une parole bien dite et purifiée par l'entrevue des bons. 13,444.

» S'appuyer sur un triple bâton, garder le silence, porter ses cheveux en djatâ et la tonsure, se revêtir d'un valkala ou d'une peau de gazelle, observer la chasteté, se baigner, entretenir le feu perpétuel, habiter au bois, mortifier son corps : toutes ces actions sont faites en vain, si votre âme n'est pure. 13,445—13,446.

» Se priver d'aliments n'est pas une chose difficile ; il

est aisé de vivre sans manger : ce qui est beaucoup plus difficile, Indra des rois, c'est d'opérer un changement dans l'âme de ceux, qui vaquent à la purification de l'œil et des six autres organes des sens. Les magnanimes, qui ne commettent aucun péché en pensée, en œuvre, en parole, en esprit, se consument par le feu de la pénitence. Ce n'est, ni la mortification du corps, ni la compassion pour ses parents, qui peut rendre blanc le corps d'un homme couvert de péchés. 13,447—13,448—13,449.

» L'attention à ne faire aucun mal est réputée comme pénitence, mais la privation d'aliments n'est pas dite une pénitence. Le solitaire, qui se tient dans sa maison, est toujours paré de sa pureté. 13,450.

» Le miséricordieux est, durant toute sa vie, affranchi de tous ses péchés : on ne se purifie pas des œuvres criminelles par le jeûne et les autres abstinences. 13,451.

» L'homme, qui est composé d'un onguent de chair et de sang, s'exténue en ne mangeant pas : quand il a fait cette œuvre inouie, il abandonne son tourment et rien autre chose. 13,452.

» Le feu ne brûle pas les œuvres du mortel, qui est privé d'âme ; elles s'en vont par la pureté seule. Ce qui purifie les jeûnes, 13,453.

» Ce n'est, ni de manger des fruits et des racines, ni de garder le silence, ni de se nourrir du vent, ni de se faire sur la tête une tonsure, ni de mettre son siége dans une place flexueuse, 13,454.

» Ni de porter le djatâ, ni de coucher sur la terre préparée pour un sacrifice, ni de jeûner perpétuellement, ni même de servir le feu, 13,455.

» Ni d'entrer au sein de l'eau, ni de dormir sur la

dure. On laisse par la science ou par l'œuvre les maladies, la vieillesse ou la mort, et l'on obtient une région supérieure : c'est ainsi que, brûlées par le feu, on ne voit plus repousser les semences. **13,456—13,457.**

» L'âme n'est plus jointe aux soucis consumés par la science ; et ces choses, séparées de l'âme, périssent, telles qu'une muraille de bois, il n'y a pas de doute, ou comme des écumes au milieu de la grande mer. Si la moitié d'un çloka ou même un çloka entier détruit la cause, par laquelle l'homme obtient une âme, ce tigre de tous les êtres, il en est, qui par des centaines et par des milliers d'autres vers, que distinguent les pieds d'un çloka, ont combattu victorieusement pour la dualité. La confiance est le signe de la délivrance. *Qu'on dise :* « Ce monde n'est pas, ni l'autre non plus ! » — « Il n'y a pas de plaisir dans l'incertitude de l'âme ! »

13,458—13,459—13,460—13,461.

» Ont dit les vieillards, qui possèdent la science. La confiance, *je le répète,* est le signe de la délivrance. L'utilité d'une connaissance complète des Védas est une chose reconnue. **13,462.**

» Que l'homme tremble devant les Védas, comme devant l'incendie d'une forêt : abandonnant donc une pensée vaine, réfugie-toi sous les Védas et la loi. **13,463.**

» Tu désires arriver par des raisons à la connaissance de la nature, qui est en relation avec la triple *Divinité* Om : mais il est impossible que la pensée touche à son but par la contrariété de l'accomplissement. **13,464.**

» Il faut savoir par un effort *d'attention* que ce Véda est antérieur aux Védas, que le Véda est son corps ; que le Véda est la vérité même ; que l'âme est paresseuse à

comprendre qu'elle en est un abrégé, et que, dans ce qui mérite d'être connu, c'est là ce qu'il faut connaître.

» La vie des Dieux et les bénédictions des œuvres, c'est, dit-on, le Véda ; la force des êtres incorporés s'épanouit dans le monde à la faveur des organes des sens. Que l'homme donc s'abstienne du jeûne, car la privation de nourriture est un empêchement à la demeure céleste de l'âme. 13,465—13,466—13,467.

» L'arrivée au Swarga naît de la pénitence ; en jouir provient de l'aumône : sachez que la délivrance est fille de la science, et que le bain pris dans un tîrtha cause l'effacement des péchés. » 13,468.

A ces mots, Indra des rois, *Youddhishthira* à la haute renommée de lui répondre ainsi : « Révérend, je désire entendre quelle est la manière la plus élevée de l'aumône ? »

« Écoute, roi des rois, dit Màrkandéya, ce que tu désires connaître, le devoir de l'aumône : ce fut toujours, sire, l'objet de mes désirs en raison de son importance. Les mystères de l'aumône ressortent des Védas et de la loi. A l'ombre de son auteur, le çrâddha fait germer çà et là des semences dans l'oreille *des Dieux*.

13,469—13,470—13,471.

» Quand on a donné une richesse, arrosée pour la vie, elle ne périt point ici-bas, maître de la terre, eût-elle vécu même dix myriades de kalpas. 13,472.

» Quiconque, ayant offert tous les sacrifices, donnera l'hospitalité à un vaïçya, le fleuve lui apporte des produits admirables, et le Dieu des pluies se promène dans ses champs. 13,473.

» Dans l'infortune, donnez-vous au brahme le lait et les dons impérissables, vous êtes sauvés de vos grandes

fautes, comme un navire l'est par un grand timon. 13,474.

» L'aumône faite dans un parvan est double ; elle est décuple au commencement d'une saison ; elle est égale en valeur à cent, dans la nouvelle année ; elle vaut à l'infini au temps des équinoxes. 13,475.

» *Le donateur* mange avec quatre-vingt-six bouches l'aumône impérissable, qu'il a faite au jour de la demi-année, ou pendant l'équinoxe, ou dans une éclipse du soleil et de la lune. 13,476.

» On dit assurément que l'aumône est décuple au commencement des saisons, qu'elle est centuple dans les premiers pas de la lumière, qu'elle vaut mille fois dans un jour d'éclipse, et que le fruit à manger est impérissable au temps des équinoxes. 13,477.

» Quiconque donne la terre, jouit de la terre ; quiconque donne un moyen de transport, s'avance, monté sur un char. Il goûte, en revenant au monde, tous les plaisirs qu'il a su procurer aux brahmes. 13,478.

» L'or fut le premier fils d'Agni, la terre est née de Vishnou, les taureaux sont les enfants du soleil : aussi, les trois mondes seraient-ils à celui, qui donnerait de l'or, des bœufs et de la terre. 13,479.

» L'aumône de nourriture est la principale, l'éternelle, la véritable dans les trois mondes : combien plus en est-il après *cette vie* ! En conséquence, les hommes aux pensées distinguées répètent que l'aumône est au premier rang dans les mondes. » 13,480.

Quand le roi eut appris de la bouche du vertueux Mârkandéya, puissant rejeton des Bharatides, que la restauration du saint roi Indradyoumna au ciel s'était opérée de

cette manière (1), Youddhishthira d'interroger le solitaire, qui avait amassé des trésors de pénitence et vécu une longue vie sans souillure : 13,481—13,482.

« Tu connais, ô toi, qui sais le devoir, les Rakshasas, les Dânavas et les Dieux, les diverses races des rois et les familles immortelles des rishis. 13,483.

» Rien de ce qui existe dans ce monde n'est ignoré de toi, ô le plus grand des brahmes ; tu sais, anachorète, les célestes narrations des Rakshasas, des Ouragas et des hommes, 13,484.

» Des Apsaras, des Kinnaras, des Yakshas, des Gandharvas et des Dieux : je désire, ô le plus vertueux des brahmes, entendre dans la vérité cette histoire du *sage* nommé Koubalâçwa : comment l'invincible Ikshwâkou est-il devenu Dhoundoumâra par un changement de son nom.

» J'ai envie de connaître dans la vérité, ô le plus vertueux des Bhrigouides, comment fût changé ce nom du sage Kouvalâçwa. » 13,485—13,486—13,487.

Sur ces paroles d'Youddhishthira, le grand anachorète Mârkandéya se mit à raconter, fils de Bharata, la légende de Dhoundhoumâra : 13,488.

« Eh bien ! écoute, sire ; je vais te raconter cette vertueuse légende de Dhoundhoumâra. Écoute, Youddhishthira, comment le nom d'Ikshwâkou-Koubalâçwa, le maître de la terre, fut changé en celui de Dhoundhoumâra : écoute cela, maître de la terre. 13,489—13,490.

» Il fut, Bharatide, mon fils, un maharshi célèbre,

(1) Cette transition nous semble attester évidement que tout ce qui précède et sépare l'épisode d'Indradyoumna est une intrusion d'un âge postérieur.

nommé Outanka : il avait, rejeton de Kourou, son hermitage dans les charmants Maroudhanvans. 13,491.

» L'auguste Outanka, désirant se concilier Vishnou, entreprit une douloureuse pénitence, qui dura beaucoup d'années. 13,492.

» Bhagavat satisfait se montra lui-même à sa vue ; et le rishi, s'inclinant à cet aspect, le célébra par différents éloges : 13,493.

« C'est de toi, Dieu, lui dit-il, que sont nés tous les êtres, immobiles et mobiles, les hommes, les Asouras et les Dieux. 13,494.

» Tu es Brahma et les Védas ; tu as créé toi-même tout ce qu'il faut connaître, Dieu à la grande splendeur : le ciel est ta tête ; la lune et l'auteur du jour, ce sont tes yeux.

» Le vent est ta respiration, le feu est ta splendeur, Atchyouta : tes bras sont tous les points de l'espace ; ton ventre est le grand océan. 13,495—13,496.

» Les montagnes sont tes cuisses, Dieu, meurtrier de Madhou ; l'atmosphère est tes jambes : tes pieds sont la divine terre ; et les poils de ton corps, ce sont les plantes annuelles. 13,497.

» Indra, la lune, Agni, Varouna, les grands Ouragas, les Asouras et les Dieux te servent, inclinés, et t'exaltent par diverses louanges. 13,498.

» Tous les êtres sont remplis de toi, maître du monde ; les maharshis à la force immense, absorbés dans la contemplation, de chanter ton éloge. 13,499.

» Es-tu satisfait, le monde est heureux ; es-tu irrité, une crainte glaçante le pénètre : toi seul, ô le plus grand des hommes, tu dissipes les terreurs. 13,500.

» Tu apportes le plaisir à tous les êtres, hommes et

Dieux : tu as enlevé, Dieu, *à Bali*, les trois mondes en trois pas. 13,501.

» C'est toi, qui as fait l'extermination des grands Asouras : grâce à tes exploits, les Dieux sont allés de leur pied à la béatitude éternelle. 13,502.

» Tu as vaincu dans ta colère, Dieu à l'éclatante lumière, les rois des Daîtyas. Tu es le créateur et l'exterminateur de tous les êtres, qui sont ici-bas de tous les côtés : s'étant concilié ta faveur, les Dieux augmentent partout leur plaisir. » 13,503.

» Ainsi loué par le magnanime Outanka, Vishnou-Rishîkéça lui dit : « Je suis content ! choisis une grâce. »

« C'est une grâce suffisante pour moi, répondit Outanka, d'avoir pu contempler Hari, l'homme éternel, divin, auguste, le créateur du monde. » 13,504—13,505.

« Je suis content, reprit Vishnou, de ton âme paisible et de ta piété ; mais il faut que tu reçoives une grâce de moi, brahme, fût-ce malgré toi. » 13,506.

» Gratifié en ces termes d'une faveur, Outanka joignit ses mains, ô le plus vertueux des Bharatides, et fit le choix d'une grâce : 13,507.

« Si tu es content de moi, révérend, de qui les yeux ressemblent au lotus bleu, que ma pensée se maintienne toujours dans le devoir, dans la vérité, dans la répression des sens. 13,508.

» Que ma piété l'entretienne sans cesse auprès de toi, seigneur. » Le bienheureux Vishnou répondit : « Ma grâce fera tout cela en toi, brahme. 13,509.

» La contemplation profonde, qui t'unit aux habitants du ciel, paraîtra, et tu accompliras même la grande affaire des trois mondes. 13,510.

» Pour arriver à la destruction des mondes, un grand Asoura, nommé Dhoundhou, pratiquera une épouvantable pénitence : écoute ! voici qui le détruira. 13,511.

» Un roi à la grande vigueur, Ikshvâkou l'invincible, surnommé Vrihadaçwa, sera, mon fils, le maître de la terre. 13,512.

» Il aura un fils pur, dompté, qui portera le nom de Kouvalâçwa. Ce prince sublime s'élèvera à ma puissance de contemplation, et, docile à ton ordre, *il donnera la mort à Dhoundhou,* brahmarshi, et méritera le nom de Dhoundhoumâra. » Quand il eut parlé ainsi, Vishnou disparut. 13,513—13,514.

» Après la mort d'Ikshwâkou, sire, Çaçâda obtint cette terre : c'était un roi, de qui l'âme s'élèvait à la plus haute vertu et qui habitait Ayodhyâ. 13,515.

» Le fils de Çaçâda portait le nom du vigoureux Kakoutshta : il fut sans péché, et Prithou naquit de cet homme sans péché. 13,516.

» Prithou eut pour fils Viçvagaçwa, qui fut le père d'Adri : celui-ci donna le jour à Youvanâçwa, qui eut pour son fils Çrâvas. 13,517.

» Sachez que ce dernier fut le père de Çrâvastaka, par qui fut bâtie *la ville de* Çrâvastî. Le fils de Çrâvastaka était le puissant Vrihadaçwa ; 13,518.

» Et le fils de celui-ci est célébré sous le nom de Kouvalâçwa : vingt mille et un fils étaient les enfants de Kouvalâçwa. 13,519.

» Tous, ils furent habiles dans les sciences, vigoureux, bien terribles : *ainsi* Kouvalâçwa surpassait tous ses pères en vertus. 13,520.

» Suivant la coutume, Vrihadaçwa, son père, sacra sur le

trône Kouvalâçwa, qui était, roi puissant, un héros de qualités supérieures. 13,521.

» Quand il eut donné des épouses à ses fils, le dompteur des ennemis, le maître de la terre, le sage Vrihadaçwa se retira, pour la pénitence, dans le bois des mortifications.

« Le plus grand des brahmes, Outanka, continua Mârkandéya, entendit parler du saint roi Vrihadaçwa, qui s'était confiné dans une forêt ; 13,522—13,523.

» L'anachorète à l'éclatante splendeur, à l'âme sans mesure, étant venu trouver le plus grand des rois, le plus habile de tous ceux, qui savent les astras, chercha à l'en détourner. 13,524.

« Daigne exercer la protection, lui dit-il, qui doit être faite aujourd'hui par toi, sire : puissions-nous vivre sans trouble par la grâce de ta majesté. 13,525.

» Défendue par ta magnanimité, sire, la terre sera affranchie de crainte : ne veuille pas aller dans les forêts.

» Le grand devoir est vu dans la protection des créatures, et non dans cette vie d'un bois : n'aie pas une telle pensée. 13,526—13,527.

» Le devoir n'est, certes ! point là où on ne le voit pas tel qu'il fut exercé jadis par les radjârshis pour la défense des créatures. 13,528.

» C'est au roi de protéger ses sujets, veuille donc les protéger : je ne puis cultiver, sire, la pénitence sans trouble. 13,529.

» Près de mon hermitage, dans les plaines des Maroudhanvans, la mer, pleine de sable, est appelée Oudjjâlaka.

» Grande de plusieurs yodjanas, elle couvre plusieurs yodjanas de ses flots. Là, habite le terrible roi des Dânavas, à la vigueur immense, épouvantable, l'horrible

Dhoundhou, le fils de Madhou et de Kaïtabha. Ce monstre à la force sans mesure demeure, sire, au sein de la terre. 13,530—13,531—13,532.

» Quand tu l'auras tué, grand roi, alors tu pourras aller dans la forêt. Il est couché, libre maintenant d'une effrayante pénitence, qu'il a cultivée pour la perte des mondes. 13,533.

» Car, depuis qu'il a obtenu cette grâce du suprême ayeul de toutes les créatures, il ne peut être mis à mort d'aucun côté, pour la ruine des mondes, sire, ni pour la ruine des Immortels, ni par les Rakshasas, les Nâgas, les Yakshas et les Gandharvas, ni par les Daïtyas, ni même par les Dieux. 13,534.

» Détruis-le, que l'être absolu t'assiste ! ne mets pas ailleurs ta pensée ! tu recueilleras une gloire immortelle, grande, impérissable et certaine. 13,535—13,536.

» La fin de l'année est arrivée depuis que ce cruel exhale sa respiration, enfoui dans le sable, où il dort.

» Le vent de son haleine, sire, excite un vaste tremblement de terre ; elle vacille avec ses forêts, ses eaux et ses montagnes. 13,537—13,538.

» Une semaine entière, cette épouvantable commotion de la terre, avec une flamme mêlée de fumée, d'où jaillissaient des étincelles, a ému les routes du soleil. 13,539.

» A cause de cela, il m'est impossible, Indra des rois, de rester dans mon hermitage. Tue-le donc par le désir du bien des mondes. 13,540.

» Après la mort de cet Asoura *cruel*, les mondes iront bien ; et tu es capable de cet exploit : c'est mon sentiment. 13,541.

» Tu marches, ayant obtenu une force, qui est égale à

celle de Vishnou (1). Une grâce, maître de la terre, me fut jadis accordée par ce Dieu. 13,542.

« La vigueur même de Vishnou, m'a-t-il dit, entrera dans le souverain inaffrontable, qui donnera la mort à ce grand et terrible Asoura. » 13,543.

» Prends donc, Indra des rois, cette force difficile à supporter sur la terre, et renverse à tes pieds ce Daîtya à la valeur épouvantable. 13,544.

» Il est certainement impossible d'exterminer avec une force petite, défenseur de la terre, ce Dhoundhou à la force immense, au bout même de plusieurs centaines d'années. » 13,545.

» A ces mots, l'invincible et saint monarque, joignant ses mains, ô le plus vertueux des Kourouides, répondit à Outanka en ces termes : 13,546.

« Cette visite de toi ne sera pas vaine ici, brahme, : j'ai un fils, révérend, nommé Kouvalâçwa. 13,547.

» Il a de la fermeté, il exécute promptement les choses, il n'a pas d'égal en vigueur sur la terre : environné de ses fils, qui sont tous des héros avec des bras semblables à des massues, il accomplira, il n'y a aucun doute, tout ce que tu désires. Laisse-moi, brahme ; j'ai maintenant déposé les armes. » 13,548—13,549.

« Qu'il en soit ainsi ! » lui fut-il répondu par cet anachorète à la splendeur sans mesure ; et, quand il eut indiqué son fils au magnanime Outanka : « Fais *avec lui!* » et, ce disant, il retourna dans la forêt sublime. » — « Qui était ce Daîtya unique à la grande vigueur, révérend aux riches mortifications ? demanda Youddhishthira.

(1) Il y a dans la phrase une hypallage, changement ou renversement de construction.

» De qui était-il ou le fils ou le petit-fils? Voilà ce que j'ai envie de savoir. Je n'ai jamais entendu parler, saint pénitent, d'un Daîtya, qui eut une aussi grande vigueur. 13,550—13,551—13,552.

» Je désire entendre toute cette histoire en détail, révérend à la grande science, et d'une manière conforme à la vérité. » 13,553.

« Écoute, sire, lui répondit Mârkandéya, toute cette histoire racontée en détail, savant monarque, et d'une manière assortie à la vérité. 13,554.

» Ce monde était perdu, fils de Bharata, et n'était plus qu'une seule mer avec tous les êtres immobiles et mobiles : aucune des créatures n'était plus. 13,555.

» Vishnou, que les anachorètes parfaits nomment la cause de la naissance, l'auteur du monde, l'impérissable, l'éternel, le souverain de tous les mondes; l'adorable Vishnou dormait, dans le temps de son sommeil, au sein des eaux, sur le corps immense du serpent Çésha à la vigueur infinie. 13,556—13,557.

» Le créateur du monde, l'adorable Atchyouta-Hari tenait toute cette terre embrassée avec le grand corps du serpent. 13,558.

» Tandis que le Dieu était plongé dans le sommeil, un lotus céleste, qui avait une splendeur semblable au soleil, jaillit de son nombril, et dans le calice, pareil en éclat au père du jour, naquit le suprême aïeul des créatures, Brahma en personne, l'ancien des mondes, aux quatre Védas, aux quatre formes, aux quatre visages,

» Inaffrontable par sa puissance, à l'héroïsme, à la force immense. Quelque temps après, deux Dânavas, les plus distingués par la vigueur, 13,559—13,560—13,561.

» Madhou et Kaïtabha, virent l'auguste Hari, à la grande splendeur, couché dans ce lit céleste, sur le corps du serpent, 13,562.

» Qui, grand de plusieurs yodjanas, étendait sa longueur sur plusieurs yodjanas. A la vue du Dieu, portant la tiare et le *diamant* Kaâustoubha, vêtu d'une robe jaune,

» Flamboyant de beauté, de splendeur et des charmes de son corps, offrant un aspect semblable à une merveille et tel qu'un millier de soleils ; à la vue même de l'aïeul suprême des créatures dans son lotus, dont ses yeux imitaient la couleur, un étonnement inexprimable saisit Madhou et Kaïtabha. 13,563—13,564—13,565.

» Ils inspirèrent de l'effroi à Brahma d'une vigueur infinie, et, nombre de fois épouvanté par eux, l'illustre Brahma d'agiter la tige du lotus : ce mouvement réveilla Kéçava du sommeil. Govinda vit les deux Dânavas, excellents par la force, 13,566—13,567.

» Et leur adressa ce langage : « La bienvenue soit à vous, *Génies* vigoureux ; je vous accorde la plus éminente des grâces : vous faites naître ma satisfaction. » 13,568.

» Ces Démons au grand orgueil, à la grande force, se moquent de Rishîkéça, et répondent de compagnie, puissant roi, au meurtrier de Madhou : 13,569.

« C'est à toi de nous demander une grâce, Dieu, répondirent-ils sans balancer ; nous sommes donateurs de grâces : *demande*, et nous t'accorderons une grâce ! »

« J'accepte la grâce, reprit Bhagavat ; et voici, héros, celle, que je préfère. Vous êtes doués de vigueur, et il n'existe pas un homme, qui soit votre égal en force. 13,570—13,571.

» Consentez, ô vous, qui avez un courage infaillible, à ce

que je puisse vous donner la mort : voilà cette grâce, que je veux obtenir pour le bien des mondes. » 13,572.

« Jamais, répondirent Madhou et Kaïtabha, jamais, avant ce jour, une chose fausse n'est sortie de notre bouche dans les matières indifférentes ; combien plus dans un sujet sérieux ? Sache, ô le plus grand des hommes, que nous mettons notre plaisir dans le devoir et la vérité.

» Nous n'avons pas notre égal pour la force, pour les formes physiques, pour la beauté, ni pour la placidité : nous surpassons tout en vertus, en pénitence, en aumône, en répression des sens, en qualité sattwa, en bonté de caractère. 13,573—13,574.

« Une grande infortune, Dieu chevelu, est tombée sur nous : venge-toi et fais ce que tu as dit ; car il est impossible de surmonter le temps *ou la destinée.* 13,575.

» Nous désirons seulement que tu fasses une chose, auguste Dieu : c'est que tu nous donnes la mort dans un lieu à découvert, ô sublime et le plus excellent des Souras.

» Nous obtiendrons ainsi l'avantage de renaître tes fils, Divinité aux yeux charmants : que cette grâce nous soit accordée ; sache cela, ô le plus vertueux des Immortels. 13,576—13,577.

» Accéder à nos vœux ne sera point faire un mensonge. » — « Oui ! reprit le bienheureux Bhagavat ; je ferai ainsi, et tout ce *que vous demandez* sera accompli ! » 13,578.

» Govinda réfléchit un moment : le meurtrier de Madhou ne put trouver un espace, qui ne fut couvert, ni sur la terre, ni dans le ciel. 13,579.

» Le plus grand des Dieux ne vit alors que ses cuisses, qui fussent à découvert, et l'immortel à l'Immense renommée coupa, sire, les deux têtes de Madhou et de

Kaïtabha *sur elles* avec le tranchant acéré de son disque. 13,580—13,581.

» Le Démon nommé Dhoundhou, le resplendissant fils de ces deux, à la grande valeur, à la grande force, se livra, puissant roi, à une rigoureuse pénitence. 13,582.

» Il se tint sur un seul pied, maigre, voué continuellement à la répression des sens. Brahma satisfait lui accorda une grâce supérieure ; et voici ce qu'il choisit : 13,583.

« Que ni les Rakshasas, les Gandharvas ou les serpents, ni les Yakshas, les Dânavas ou les Dieux ne puissent me donner la mort : voilà de quelle grâce je fais le choix. »

« Qu'il en soit ainsi ! va ! » lui dit le suprême aïeul des créatures ; et l'anachorète, ayant touché de sa tête les pieds du Dieu, s'en alla. 13,584—13,585.

» Après qu'il eut reçu cette grâce, Dhoundhou, invincible par sa valeur et sa force, se rappela la mort de ses pères, et courut aussitôt nuire à Vishnou. 13,586.

» Victorieux des Gandharvas et des Dieux, Dhoundhou, dans sa colère, tourmenta cruellement plus d'une fois Vishnou et tous les Immortels. 13,587.

» Il vint à cette mer pleine de sable et nommée Ouddjâlaka, et, parvenu dans ce lieu, seigneur des Bharatides, le cruel ensuite opprima par sa force l'hermitage d'Outanka. Caché dans le sable, enfoncé dans le sein de la terre,

» Dhoundhou, le fils, épouvantable par sa puissance, de Madhou et de Kaïtabha, y resta couché, réfugié sous la vigueur d'une forte pénitence, pour la destruction des mondes. 13,588—13,589—13,590.

» Sa respiration envoyait des étincelles de feu dans le voisinage de l'hermitage d'Outanka. En ce même temps, escorté de sa cavalerie et de son armée, accompagné d'Ou-

tanka, le maître de la terre, Kouvalâçwa, qui broie les ennemis, s'avança, Bharatide, protecteur de la terre, environné de ses vingt-et-un mille fils, tous remplis de vigueur.

» Vishnou, l'auguste Immortel, entra dans lui avec toute sa force, grâce aux conjurations d'Outanka, par le désir du bien des mondes. 13,591—13,592—13,593—13,594.

» Pendant la marche de cet invincible, un grand bruit de voix éclata dans les cieux : « Le voilà ce fortuné héros, à qui l'on ne peut donner la mort : il deviendra aujourd'hui Dhoundhoumâra ! » *c'est-à-dire la mort de Dhoudhou.*

» Les Dieux l'inondèrent de tous les côtés avec des fleurs célestes, et les tambours des Dieux résonnèrent d'eux-mêmes, sans qu'une main les frappât. 13,595—13,596.

» Dans la marche de ce *roi* sage, le vent souffla d'une fraîche haleine, dissipant la poussière de la terre, et le souverain des Dieux répandit sa pluie. 13,597.

» On vit les chars des Dieux, Youddhishthira, se rassembler au sein des cieux, là, où se tenait le grand Asoura Dhoundhou. 13,598.

» Attirés par la curiosité, les maharshis, accompagnés des Gandharvas et des Dieux, contemplèrent ce *terrible* combat de Dhoundhou et de Kouvalâçwa. 13,599.

» Nârâyana y vint lui-même avec son énergie, rejeton de Kourou. Bientôt arrivé dans ces lieux, environné de ses fils, le roi maître de la terre, Kouvalâçwa fit creuser la mer. Quand ils eurent, pendant sept jours, fouillé dans cette grande mer, les fils de Kouvalâçwa aperçurent enfin ce Dhoundhou à la grande force. Son vaste corps, enfoui dans le sable, était épouvantable.

13,600—13,601—13,602.

» Il flamboyait de splendeur, éminents Bharatides, à

l'instar du soleil. Dhoundhou se tenait alors, tigre des rois, couvrant toute la région occidentale ; il était endormi, et son éclat était égal à celui du feu ou de la mort. Environné de tous les côtés par les fils de Kouvalâçwa, 13,603—13,604.

» Ils fondent sur lui, armés de flèches acérées, de pilons, de moushalas, de pattiças, de massues, de traits barbelés, de cimeterres aigus, reluisants. 13,605.

» En but à leurs coups, le Démon à la grande vigueur se lève avec colère, et dans sa fureur, il dévore leurs armes diverses. 13,606.

» Sa bouche, semblable à un volcan sous-marin, vomissait du feu : il consuma par sa splendeur tous les fils du monarque des hommes. 13,607.

» Il détruisit, pour ainsi dire, les mondes en un instant, par le feu de sa bouche irritée, comme jadis l'auguste Kapila, tigre des rois, consuma dans sa colère les fils de Sagara : ce fut une chose merveilleuse. Quand ce feu irrité eut dévoré ses fils, le puissant maître de la terre, Kouvalâçwa, ô le plus vertueux des Bharatides, s'approcha du magnanime réveillé, semblable à un second Koumbhakarna.

13,608—13,609—13,610.

» Il répandit l'eau à torrent de son corps ; ce royal Démon et sa flamme, puissant roi, burent cette onde. 13,611.

» Maître de vertus sur-humaines, il éteignit ce feu par l'eau et par des moyens surnaturels. Ensuite, il consuma, Indra des rois, pour la sécurité de tous les mondes, ce Daïtya à l'énergie cruelle avec l'astra de Brahma. Une fois que le saint roi eut brûlé de ce charme, comme un autre souverain des trois mondes, le grand Asoura, ce meurtrier des ennemis, cet ennemi lui-même des Dieux,

alors Kouvalâçwa, le magnanime roi, l'héroïque guerrier, fut nommé Dhoundhoumâra, en souvenir de cette mort donnée à Dhoundhou. Tous les Tridaças joyeux unis aux maharshis : « Choisis une grâce ! » lui dirent-ils ; et, réunissant les mains, le roi s'inclinant, au comble de la joie, répondit en ces termes :

13,612—13,613—13,614—13,615—13,616.

« Qu'invincible aux ennemis ; je puisse donner des richesses aux principaux des brahmes ; que Vishnou m'accorde son amitié ; que je ne fasse aucun mal à tous les êtres ; que mon plaisir continuel soit dans le devoir et mon habitation éternelle dans le Swarga ! » — « Qu'il en soit ainsi ! » fut-il répondu au roi par les Dieux satisfaits, les rishis, les Gandharvas et le sage Outanka. Après qu'ils se furent entretenus avec lui et qu'ils l'eurent comblé de bénédictions, 13,617—13,618—13,619.

» Les Dieux et les Maharshis de retourner en leurs habitations. Il ne lui restait plus, Youddhishthira, que trois fils : 13,620.

» Drithâçwa, Kapilâçwa et Tchandrâçwa. C'est avec eux, royal et bien vertueux Bharatide, que fut continuée la race des magnanimes Ikshwâkides, ces monarques à la splendeur infinie. C'est ainsi que tomba sous les coups de ce *terrible* Kouvalâçwa, 13,621—13,622.

» Ce Démon appelé Dhoundhou, fils de Madhou et de Kaïtabha, et c'est ainsi que fut donné à ce roi le nom de Dhoundhoumâra. 13,623.

» Il conserva désormais les qualités réunies avec le nom. Je t'ai raconté entièrement cet épisode, sur lequel tu m'as interrogé. » 13,624.

L'homme juste, par les œuvres de qui sera propagée

cette légende de Dhoundhoumâra, ou qui entendra récitée dans les parvans cette sainte aventure de Vishnou, aura des enfants, une longue vie, des dignités, et, libre de soucis, il n'aura aucune crainte des maladies.

13,625—13,626—13,627.

Ensuite le plus vertueux des Bharatides, le roi Youddhishthira d'interroger Mârkandéya à la grande splendeur sur une question du devoir bien difficile à connaître.

« J'ai envie, révérend brahme, d'entendre dans la vérité racontée par ta bouche la magnanimité sublime des femmes, ce devoir si délicat. 13,628—13,629.

» Car tu as fait passer sous mes yeux, ô le plus vertueux des brahmes, les Dieux, le soleil et la lune, le vent, la terre et le feu lui-même, 13,630.

» Le père et la mère, et le gourou, fils de Bhrigou, et les autres choses, très-vertueux révérend, que les Dieux ont disposées *pour notre bien.* 13,631.

» Le respect est dû à tous les gourous ainsi qu'aux épouses fidèles. L'obéissance des femmes vouées au culte du nœud conjugal me paraît bien difficile. 13,632.

» Que ta sainteté veuille me dire la magnanimité des épouses fidèles à leur époux. Des femmes, qui se maintiennent dans la pensée de leur mari comme dans celle d'un Dieu et qui retiennent leur âme, mortel sans péché, après qu'on y a renfermé les organes des sens, cela me semble extrêmement difficile, révérend auguste !

» Obéir à son époux, comme s'il était un père ou une mère : je ne connais rien d'aussi difficile, brahme, que cet effrayant devoir des femmes. 13,633—13,634—13,635.

» Les épouses d'un vertueux caractère, qui, toujours prisant leur époux à l'égal d'un père ou d'une mère, sont

restées fidèles à ce sentiment, ont fait, certes ! une chose bien difficile, brahme. 13,636.

» Les épouses fidèles à leur époux, celles, qui disent toujours la vérité, et celles, qui portent un fruit dix mois dans leur sein : 13,637.

» Est-il rien de plus admirable ? Lorsqu'elles ont achevé le temps de la gestation, et couru les plus grands risques, elles éprouvent une douleur incomparable. 13,638.

» Elles enfantent nos fils avec beaucoup de peine, et les nourrissent avec un grand amour, éminent et auguste brahme. 13,639.

» Elles restent en but au mépris dans toutes leurs angoisses, et n'en remplissent pas moins toujours leurs pénibles fonctions : voilà mon sentiment. 13,640.

» Dis-moi dans la vérité, brahme, la conduite des magnanimes kshatryas attachés au devoir. Il est bien difficile de l'acquérir, ce devoir, aux méchants ! 13,641.

» Je désire entendre de ta voix, révérend fidèle à tes vœux, la réponse à cette question, vertueux Bhrigouide, le plus instruit des hommes, qui savent répondre aux questions. » 13,642.

« Eh bien ! reprit Mârkandéya, je vais répondre entièrement à ta demande, d'une solution bien difficile : écoute, ô le plus vertueux des Bharatides, ma parole de vérité.

» Les uns donnent, pour l'importance, le premier rang à la mère ; les autres donnent ce rang au père : la mère fait une œuvre difficile ; elle fait grandir ses enfants. 13,643—13,644.

» Les pères sollicitent des fils par la pénitence, les sacrifices aux Dieux, l'obéissance aux brahmes, la patience, et même en recourant aux moyens de la magie. 13,645.

» Quand ils ont obtenu ainsi, avec beaucoup de peine, ce fils d'une acquisition difficile, ils sont continuellement tourmentés par cette pensée : « Que sera-t-il ? » 13,646.

» Le père et la mère, Bharatide, espèrent dans leur fils, assurément! la renommée, la gloire, la puissance, une postérité et même le devoir. 13,647.

» Le père et la mère se réjouissent continuellement, Indra des rois, de l'enfant vertueux, qui promet de couronner leurs espérances. 13,648.

» Dans ce monde et dans l'autre, ils auront par lui une gloire immortelle ; le devoir sera toujours accompli : ils ne manqueront ni de sacrifices et de toutes les obsèques, ni de çrâddha, ni de jeûnes. 13,649.

» L'épouse, qui obéit à son époux, fait ainsi la conquête du Swarga. Après ce chapitre, écoute maintenant, sire, écoute avec attention, Youddhishthira, la conduite soumise des épouses fidèles à leur mari. 13,650—13,651.

» Jadis vécut un certain brahme éminent, lisant les Védas, ascète, riche de pénitences, au vertueux caractère et nommé Kaâuçika. 13,652.

» Le meilleur des brahmes, il avait lu les Védas, les Oupanishads et les Védângas. Il se tenait sans cesse à la racine d'un arbre, feuilletant les Védas. 13,653.

» Une grue vint se percher sur cet arbre, et de-là elle lâcha ses excréments sur le brahme. 13,654.

» Celui-ci irrité, vomit des imprécations contre elle ; il était dominé par une violente colère, et, *dans ce moment*, il vit la grue. 13,655.

» L'oiseau, maudit par le brahme, descendit sur le sol de la terre. Quand il vit *l'infortunée* en bas, hors d'elle-même, abandonnée de son âme, 13,656.

» Le brahme, saisi de compassion, la plaignit : « Poussé par la force et la passion de la colère, j'ai fait, se dit-il, une chose, que je ne devais pas faire ! » 13,657.

» Quand il eut articulé ces mots nombre de fois, le sage s'en alla mendier au village ; il y parcourut, éminent Bharatide, les familles pures du lien. 13,658.

» Un jour, il entra dans une maison, où déjà il était venu auparavant : « Donne-moi ! » dit-il. A cette demande, une femme répondit : « Attends ! » 13,659.

» La maîtresse du logis se mit à nettoyer un vase, et pendant ce temps-là, éminent Bharatide, entra tout-à-coup son mari, extrêmement accablé par la faim. A la vue de son époux, la femme vertueuse d'abandonner le brahme.

» Elle donna à son mari de l'eau pour se laver les pieds, de l'eau pour se rincer la bouche, un siége, et la femme aux yeux noirs s'empressa, inclinée, autour de son époux. 13,660—13,661—13,662.

» Elle lui servit de la nourriture, des aliments, des mets agréables, et, sans cesse occupée de son mari, elle mangeait, Youddhishthira, ce qu'il dédaignait. 13,663.

» Étudiant la pensée de son époux, elle regardait son époux comme un Dieu ; et d'œuvre, d'esprit, de parole, elle courait à son mari, sans mettre ailleurs sa pensée.

» L'embrassant de toute son âme, elle se complaisait dans l'obéissance à son mari, et pure, habile, de bonnes mœurs, elle donnait tous ses désirs au bien du maître de la maison. 13,664—13,665.

» Elle recherchait sans cesse ce qui était bon pour son époux, son beau-père, sa belle-mère, les serviteurs, les hôtes et les Dieux. 13,666.

» Ayant l'obéissance pour le principal objet de tous ses

moments, tenant ses organes des sens toujours comprimés, elle vit enfin ce brahme, qui restait là, attendant une aumône. 13,667.

» Alors, ses souvenirs se réveillant, la vertueuse femme aux beaux yeux demeura toute confuse, et elle accomplit sa promesse, ô le plus excellent des Bharatides. 13,668.

» Le brahme illustre, ayant reçu l'aumône, sortit : « Qu'est-ce que signifie cette chose, belle dame ? pensa-t-il ; tu m'as dit : « Attends ! » 13,669.

» Tu ne m'as pas renvoyé, après m'avoir opposé un refus ! » Dans ce moment, l'honnête femme, voyant le brahme consumé par la colère et comme flamboyant de splendeur, lui tint ce langage, que précédait un mot flatteur : « Veuille me pardonner, savant brahme ; mon époux est *pour moi* une grande Divinité. 13,670—13,671.

» Il est venu, harassé de fatigue, accablé par la faim ; ses volontés sont obéies par moi ! » — « Il n'est personne plus vénérable que les brahmes, lui répondit l'anachorète ; penses-tu que ton époux mérite plus de respect ? 13,672.

» En restant fidèle au devoir du maître de maison, tu as méprisé les brahmes. Indra lui-même s'incline devant eux : combien plus sur la terre un simple enfant de Manou !

» Orgueilleuse, tu ne connais pas les brahmes ! N'as-tu jamais entendu ces mots : « Les brahmes, semblables au feu, pourraient consumer la terre elle-même ! »

13,673—13,674.

« Je ne suis pas une grue, chef des brahmes, lui repartit la femme : abandonne ce courroux, homme riche en mortifications ! Que feras-tu de moi dans ta colère, avec cet œil irrité ? 13,675.

» Je ne méprise pas les brahmes intelligents, pareils aux

Dieux : veuille me pardonner cette faute, brahme sans péché. 13,676.

» Je connais l'énergie et la magnanimité des sages brahmes : l'océan aux ondes salées fut mis à sec dans leur colère. 13,677.

» Je connais ce que peuvent ces ascètes contemplatifs, aux mortifications enflammées, de qui le feu de la colère n'est point apaisé aujourd'hui même dans la forêt Dandaka. 13,678.

» Le mépris des brahmes conduisit le cruel et dur Vâtâpi sous le pouvoir du rishi Agastya, qui digéra ce grand Asoura. 13,679.

» On cite de nombreux exploits des brahmes magnanimes : grande est leur colère, aussi grande est leur bienveillance. 13,680.

» Daigne me faire grâce en cette offense, brahme : l'obéissance à mon époux est le devoir, qui m'est agréable.

» Dans toutes les affaires des Dieux mêmes, mon époux est une Divinité supérieure : puissé-je entièrement, ô le plus grand des brahmes, accomplir mon devoir à l'égard de lui. 13,681—13,682.

» Vois quel est le fruit de l'obéissance à son époux ! En effet, j'étais une grue, et, consumée par toi dans un mouvement de colère, voici, brahme, ce que j'ai appris.

» La colère est un ennemi placé dans le corps des enfants de Manou, ô le plus grand des brahmes : quiconque renonce à la folie et à la colère, les Dieux le reconnaissent pour un brahme. 13,683—13,684.

» Quiconque dit ici-bas la vérité, satisfait son gourou et ne répond pas au mal, qu'on lui fait, par le mal, les Dieux le reconnaissent pour un brahme. 13,685.

» Quiconque est pur, adonné au devoir, a vaincu les organes des sens, se complaît à murmurer les prières et à mettre la colère et l'amour sous sa puissance, les Dieux le reconnaissent pour un brahme. 13,686.

» Quiconque regarde le monde comme lui-même, connaît le devoir, et trouve intelligent son plaisir en tous les devoirs, les Dieux le reconnaissent pour un brahme.

» Quiconque lit ou fait lire, sacrifie ou fait sacrifier, ou donne suivant ses facultés, les Dieux le reconnaissent pour un brahme. 13,687—13,688.

» Quiconque, étant brahmatchârî, lit déjà les Védas, ô le meilleur des brahmes, et n'apporte aucune négligence à murmurer la prière, les Dieux le reconnaissent pour un brahme. 13,689.

» L'âme, qui n'a pas le mensonge pour agréable, célébrera la vertu des brahmes et la vérité de leurs paroles.

» Réciter la prière, se dompter, conserver la droiture, réprimer les organes des sens, on dit que c'est le devoir éternel du brahme, ô le plus vertueux des brahmes. 13,690—13,691.

» Les hommes, par qui le devoir est connu, disent que le premier devoir est dans la droiture et la vérité : le devoir immortel et difficile à connaître consiste dans la vérité.

« Que le devoir ait pour autorité la sainte écriture : » telle est la maxime des anciens : mais souvent le devoir, ô le plus grand des brahmes, apparaît d'une subtilité extrême. 13,692—13,693.

» Ta révérence est vertueuse, elle est pure, elle se complaît à réciter la prière ; mais tu ne connais pas le devoir dans sa vérité : tel est, révérend, mon sentiment.

» Si tu ne sais pas quel est, brahme, le premier des

devoirs, va à la cité de Mithilâ, et là interroge le chasseur-des-devoirs. 13,694—13,695.

» Docile à son père et à sa mère, organe de la vérité, vainqueur des sens, Vyâdha, *c'est-à-dire, le chasseur,* doit habiter Mithilâ, il te dira quels sont les devoirs. 13,696.

» Ensuite va, Brahma te bénisse! où te conduira ton désir, ô le plus grand des brahmes. Veuille me pardonner, anachorète irréprochable, tout ce que j'ai dit en dépassant les bornes. 13,697.

» Quiconque suit la vertu doit respecter la vie des femmes. » Le brahme lui répondit: « Je suis content; la félicité descende sur toi! Ma colère s'est envolée, dame charmante. 13,698.

» *Si* tu as fait quelque chose outre la mesure, c'est toi *seule,* qui le blâme: mon bonheur est extrême. Salut! je m'en vais: je ferai *ce que tu dis,* jolie femme. » 13,699.

» Il prit congé d'elle, et Kaâuçika le plus vertueux des brahmes s'en alla vers sa maison, en s'adressant des reproches à lui-même. 13,700.

» Pensant à ces choses merveilleuses, qu'une femme lui avait dites entièrement elle-même, il se blâmait; il était comme s'il eût commis une faute. 13,701.

» Il songeait *comment* il obtiendrait le sentier délicat du devoir, qui lui était propre: « Ce doit être par la foi; je vais *donc* à Mithilâ. 13,702.

» Vyâdha, cet homme dompté, qui sait les devoirs, habite là; je vais y aller et j'interrogerai sur le devoir cet homme riche de pénitences. » 13,703.

» Cela dit, il roulait dans son esprit le discours de cette femme: « Les paroles de Valâkâ, pensait-il, étaient pleines de confiance, justes et brillantes! » 13,704.

» Il partit donc pour Mithilâ, conduit par la curiosité : il franchit des forêts, des villages et des villes. 13,705.

» Il arrive à Mithilâ, défendue alors par le roi Djanaka; elle était remplie de chaussées, resplendissante, pleine de fêtes et de sacrifices. 13,706.

» Il entra dans cette ville enchanteresse, brillante de portes arcadées, de palais, de remparts, de chambres élevées sur les terrasses et résonnante d'une foule de chars. 13,707.

» Elle était ornée de fleurs nombreuses, sillonnée de grandes routes bien distribuées, encombrée d'une multitude d'armes, d'éléphants, de chars et de chevaux.

» Le brahme, en la traversant, vit cette cité pleine d'un peuple joyeux et bien nourri, retentissante de fêtes continuelles et des récits de nombreuses histoires.

» Il demanda Dharma-Vyâdha, les brahmes de l'indiquer. Il alla et il le vit, placé dans un cercle d'instruments destructeurs. 13,708—13,709.—13,710.

» L'ascète offrait en vente des viandes de buffles et de gazelles : le brahme se tint isolément des acheteurs, à cause de la confusion, *où jetaient sa naissance et son état.*

» Dès que celui-ci voit le brahme arrivé, il se lève avec empressement tout à coup, et, mettant sa personne à part, il va au lieu où l'autre se tenait. 13,711—13,712.

« Je m'incline devant toi, révérend, dit le chasseur ; la bienvenue te soit donnée, ô le plus grand des brahmes ! Je suis un chasseur, à ton service (1) : que ferai-je ? Donne-moi tes ordres. 13,713.

» Je sais tout ce que t'a dit une chaste épouse : « Va à

(1) *Bhadran tai.*

Mithilâ! » et les raisons, qui te conduisent ici. » 13,714.

» Quand il eut entendu ces paroles, le brahme fut très-étonné : « Voilà une seconde merveille ! » pensa-t-il.

« Ne peux-tu quitter ce lieu ? » demanda-t-il au chasseur, et celui-ci répondit : « Allons à ma demeure, s'il te plaît, révérend ! » 13,715—13,716.

« Volontiers ! » reprit le nouvel arrivant ; et le chasseur, mettant le brahme devant lui, s'en revint à sa maison.

» Entré dans cette habitation charmante, le plus grand des brahmes y fut honoré d'un siége ; il reçut de l'eau pour se laver les pieds, de l'eau pour se rincer la bouche. 13,717—13,718.

» Et commodément assis, il dit à ce chasseur : « Ce métier ne me semble point assorti à ton excellence.

» Je souffre beaucoup, mon ami, de te voir exercer un état si horrible ! » — « C'est un métier accoutumé dans ma famille, répondit le chasseur : et l'origine en remonte à l'aïeul de mon père. 13,719—13,720.

» Ne veuille pas concevoir de ressentiment contre moi, brahme, si je vis dans ces fonctions, qui me sont propres. Ce métier fut disposé jadis par le créateur, qui ne sortit pas de son devoir. 13,721.

» J'obéis avec attention à deux vieux auteurs de mes jours, ô le plus grand des brahmes ; je dis la vérité, je ne médis de personne et je fais l'aumône suivant mes facultés. 13,722.

» Je mange les restes de mes serviteurs, des hôtes et des Dieux ; je n'ai de mépris pour qui que ce soit et je ne déblaterre pas contre un homme plus fort que moi.

» Le métier, qu'on exerce, ô le plus grand des brahmes, suit les lois, que le créateur lui a données jadis : l'agricul-

ture, l'élève et l'entretien des troupeaux, le commerce, sont les professions de ce monde-ci. 13,723—13,724.

» Sache qu'il y a trois systèmes de métiers ; le monde repose sur eux : les arts manuels sont pour le çoûdra, l'agriculture *et le négoce* regardent le vaiçya, le châtiment est dit l'œuvre des kshatryas. 3,725.

» La continence, les prières, la pénitence et toujours la vérité sont les choses du brahme. Le roi gouverne avec justice, et les sujets se complaisent dans leurs fonctions.

» Le prince joint au prix de leurs œuvres tous ceux, quels qu'ils soient, qui font des actions contraires à la justice ; car il faut toujours trembler devant les rois ; ils sont les maîtres suprêmes des sujets. 13,726—13,727.

» Les rois empêchent la fraude, comme on arrête la gazelle avec des flèches. La fraude, elle n'existe pas, brahmarshi, dans ce royaume de Djanaka ! 13,728.

» Les quatre castes se complaisent dans leurs attributions, ô le plus grand des brahmes ; et le roi Djanaka soumet au châtiment le criminel, fût-il son fils lui-même. Il ne contriste pas l'homme vertueux, et ce monarque, servi par ses espions, voit tout avec équité.

» L'élévation, le royaume, le châtiment appartiennent aux kshatryas : les rois espèrent toujours de leur devoir accompli une élévation plus grande.

13,729—13,730—13,731.

» Le souverain est ici le protecteur de toutes les castes. Je ne tue pas de ma main, brahmarshi ; mais je ne cesse pas de vendre un seul jour les sangliers et les buffles tués par un autre ; et moi, observant les saisons de l'année, je ne mange pas de ces viandes. 13,732—13,733.

» Je suis tous les jours dans le jeûne, et je ne prends un

aliment que la nuit : ainsi, l'homme, qui paraît sans caractère, en a un, où il reste attaché. 13,734.

» Ainsi l'homme, qui semble aimer le mal des êtres animés, est un homme vertueux. Les Indras des rois causent par leurs incantations un grand trouble dans le devoir.

» Le vice existe : de là vient la confusion des êtres. Les hommes naissent horribles, nains, bossus, ayant de grosses têtes, eunuques, aveugles, sourds, les yeux louches : la perte des sujets vient du vice des rois. 13,735—13,736—13,737.

» Ce roi Djanaka étend sur tous les sujets les regards de sa justice ; il répand ses faveurs sur toutes les créatures, et met toujours son plaisir dans les devoirs d'un roi.

» Les hommes, qui me louent, et les hommes, qui me blâment, je les satisfais tous également avec ce métier bien exercé. 13,738—13,739.

» Les princes donnent à ceux, qui vivent de leurs œuvres, les moyens d'en exercer la profession ; mais les hommes domptés, au caractère élevé, n'ont aucun désir. 13,740.

» Je fais l'aumône de nourriture suivant mes facultés, ma patience est de tous les instants, mon devoir est continu, et je rends toujours à tous les êtres l'hommage, que je reçois d'eux. 13,741.

» Les vertus des mortels se tiennent dans l'homme par une grâce *du ciel* et non pas autrement. Qu'il évite les paroles inutiles, qu'il fasse toujours, sans qu'on le demande, ce qui peut être agréable. 13,742.

» Qu'il ne s'écarte jamais de la vertu, ni par amour, ni par crainte, ni par haine. Qu'il ne se réjouisse pas à l'excès dans le bonheur, et qu'il ne s'afflige pas immodérément du malheur. 13,743.

» Qu'il ne perde pas l'esprit dans les difficultés des

choses et qu'il n'abandonne jamais le devoir. S'il est occupé d'un eaffaire quelconque, il ne doit pas alors se mettre à une différente. 13,744.

» Qu'il s'attache lui-même à la chose, qu'il juge excellente : qu'il ne rende pas le mal pour le mal, et qu'il soit toujours bon. 13,745.

» Si l'homme, après avoir tué un criminel, désire commettre lui-même un crime, c'est une mauvaise action, qui appartient à de cruels pécheurs. 13,746.

» Ceux qui, sans foi dans la vertu, se rient des personnes pures et qui pensent : « Ce n'est pas de la vertu ! » ces gens périront, il n'y a aucun doute. 13,747.

» Un méchant est continuellement rempli de vent, comme un grand soufflet ; il faut que cet *esprit* vain soit inspiré des ignorants et des orgueilleux. 13,748.

» Son âme le met en évidence, comme le soleil fait voir la forme du jour : le sot ne brille pas dans le monde, parce qu'il n'y sait faire que l'éloge de lui seul. 13,749.

» L'homme savant brille, fût-il dépourvu même ici-bas de splendeur. Il ne dit aucun mal de qui que ce soit au monde et il a fait ainsi l'éloge de lui-même. » 13,750.

» On ne voit sur la terre aucune illustration *qui soit* née des vertus. L'homme, affligé par la pensée d'un acte contraire à la loi, *qu'il a commis*, est délivré de son péché.

« Il ne faut pas que je fasse cela une seconde fois ! » dit l'homme ; et il est délivré ici-bas d'une seconde faute par le sentiment, *qui le fait parler*, ô le plus grand des plus éminents brahmes. Telle est cette tradition, qu'on voit çà et là circuler sur les devoirs. 13,751—13,752.

» Ignorant d'abord, l'homme a-t-il commencé par commettre des fautes, il les efface ensuite par le vertueux carac-

tère, dont il est doué. La vertu chasse des hommes, sire (1), les péchés, qu'ils ont commis sur la terre par inadvertance.

» L'homme, qui s'est souillé d'une faute, en vain pensera : « Je ne suis point ainsi ! » car il est vu par les Dieux et par l'homme intérieur, qui a la conscience de lui-même et qui, dans son désir du bien, rempli de foi et sans envie, révèle les fautes des bons, comme les taches d'un habit.

» L'homme, qui, coupable d'une faute, revient à la vertu, est délivré de tous ses péchés, comme la lune d'un grand nuage. 13,753—13,754—13,755—13,756.

» Tel que le soleil qui, s'élevant dans les cieux, commence par dissiper les ténèbres, l'homme efface tous ses péchés en s'approchant du bien. 13,757.

» Sache, ô le plus grand des brahmes, que la cupidité est la demeure, où habitent les fautes : les hommes avares, peu instruits, sont accessibles au désir de commettre le péché. 13,758.

» Les vices sous les apparences de la vertu, ce sont des puits cachés sous les herbes. On trouve chez ces *hommes* eux la répression, les purifications, la prière à voix basse, qui s'appuyent sur les devoirs : toutes *les formes* existent assurément chez eux, mais la bonne conduite est bien difficile à acquérir. » 13,759.

Le brahme à la grande science d'interroger Dharma-Vyâdha : « Comment acquerrai-je une bonne conduite, ô le plus éminent des brahmes ? 13,760.

» Je désire le savoir, s'il te plaît, ô le plus vertueux des hommes vertueux : dis-le-moi exactement et suivant la vérité, Vyâdha, homme à la haute intelligence. » 13,761.

(1) L'auteur oublie que son interlocuteur s'adresse à un brahme.

« Le sacrifice, l'aumône, la pénitence, les Védas et la vérité, ô le plus vertueux des brahmes, lui répondit Vyâdha, ces cinq choses sont continuelles, dans les hommes, que distingue une bonne conduite *ou le çishtâtchâra.*

» Lorsque les fidèles ont mis sous leurs pieds l'amour, la colère, l'orgueil, l'avarice et le mensonge, et qu'ils disent avec satisfaction : « Voilà le devoir ! » ils sont réputés des çishtas. 13,762—13,763.

» On ne connaît point *au-dehors* la conduite de ces hommes livrés à la prière et au sacrifice : la défense des bonnes mœurs est le second caractère du çishta. 13,764.

» L'obéissance au gourou, la vérité, l'absence de la colère et l'aumône, ces quatre choses, brahme, sont continuelles dans les hommes, que distingue une bonne conduite.

» Celui, qui a réglé son âme et l'a cédée toute entière à la bonne conduite, obtient un état de vie, qu'il est impossible d'acquérir d'une autre manière, 13,765—13,766.

» La vérité est l'oupanishad du Véda, la répression des sens est l'oupanishad de la vérité, l'aumône est l'oupanishad de la répression des sens : ces trois choses sont continuelles dans une bonne conduite. 13,767.

» Ceux, qui invectivent contre les devoirs, sont des hommes livrés au délire de leurs pensées : la foule, qui les suit, encombre la route sans issue, où ils marchent.

» Mais les çishtas bien réprimés, dévoués à l'aumône et aux Védas, entrés dans le chemin du devoir, s'y adonuent à la vertu et à la vérité. 13,768—13,769.

» Les hommes doués d'une bonne conduite s'élèvent à une pensée supérieure ; et, sans cesse attachés au sentiment d'un gourou, ils tiennent leurs yeux fixés sur le juste et l'utile. 13,770.

» Laisse là ces athées, qui ont rompu les bornes, gens

cruels, placésdans la pensée du crime et recherchant la science; fréquente les hommes vertueux. 13,771.

» Traverse ce fleuve, qui a pour eau les cinqorganes des sens, qui est rempli des crocodiles de l'amour et de la cupidité, et, te construisant un vaisseau fait avec la fermeté, franchis les écueils de la naissance. 13,772.

» Qu'un grand devoir, amassé successivement, composé de méditation et de pensée, revête, comme une robe blanche, une bonne conduite dans la passion du bien.

» Ne pas nuire à qui que ce soit est une parole vraie, supérieure, utile à tous les êtres; ne pas nuire est le premier devoir; il repose sur la vérité. 13,773—13,774.

» Quand le monde fut établi dans la vérité, procéda le cours des choses: ce qu'il y a de plus important, c'est la vérité; elle réside dans la bonne conduite *ou le çishtâtchâra*. 13,775.

» Les bonnes mœurs sont le devoir des gens de bien, et les gens de bien portent le caractère des bonnes mœurs: l'homme, qui est suivant la nature, mange le fruit de sa nature. 13,776.

» Le criminel, qui ne sait pas se gouverner lui-même, se vautre dans l'amour, dans la colère et dans les autres péchés: un commencement, qui est conforme à la droite raison, porte déjà le nom de devoir. 13,777.

» Mais les mauvaises mœurs sont nommées le vice. Tel est l'arrêt du çishta. Ceux, qui évitent la colère et la médisance, qui sont libres d'orgueil, qui sont affranchis d'envie, qui sont doués de la droiture et sans passion, sont des çishtâtchâras. Les hommes intelligents, purs, riches dans les trois Védas, qui ont une bonne conduite, qui sont dociles à leur gourou, et qui ont vaincu leurs sens, sont des

çishtâtchâras. L'imperfection de ces hommes aux bonnes œuvres, qui n'ont pas déserté la vérité, dont il est difficile d'égaler les actions pures, est effacée par leurs œuvres mêmes. Les hommes intelligents, pleins de foi, exempts d'orgueil, honorant la personne des brahmes, vont au Swarga, s'ils considèrent d'un œil juste ce devoir empreint de bonne conduite, merveilleux, antique, immortel et vrai. 13,778—13,779—13,780—13,781—13,782.

» Les gens de bien, doués d'une bonne conduite et des Védas, sont les hôtes du Swarga. La vertu première, ordonnée par le Véda, la seconde, enseignée par les Traités du devoir, et le çishtâtchâra des hommes dociles sont le triple caractère du devoir. Le bain, pris dans les tîrthas de la science, donne de la satisfaction. 13,783—13,784.

» La patience, la vérité, la droiture et la pureté font voir les bonnes mœurs. Pleins de miséricorde pour tous les êtres, se plaisant toujours à ne faire aucun mal, les hommes de bien, amis des brahmes, ne disent jamais une parole amère. Les çishtas, réputés les principaux, doués de la droite raison, signalés par les vertus, qui désirent le bien du monde entier, connaissent le moment de la maturité dans l'accumulation du fruit des œuvres bonnes ou mauvaises. 13,785—13,786—13,787.

» Les hommes de bien, généreux, purs *de péchés*, qui font de leurs sens un partage équitable, qui répandent leurs faveurs sur des infortunés, sont entrés dans une bonne route, où ils ont fait la conquête du ciel. 13,788.

» Les çishtas, estimés les principaux, remplis de compassion pour tous les êtres, pleins de pénitence et riches en connaissance des Védas, sont vénérables à tous.

» Sollicitant l'aumône, attentifs aux souffrances de leur

femme et de leurs serviteurs, ils obtiennent les mondes paisibles et la félicité ici-bas. 13,789—13,790.

» Les gens de bien, réunis avec les gens de bien, qui voient, et la marche du monde, et le devoir, et le bien d'eux-mêmes, donnent au-delà de leurs facultés. 13,791.

» Les hommes vertueux, qui vivent de cette manière, s'accroissent des années éternelles. L'absence du mal, une parole de vérité, l'humanité, la droiture, la modération, la pudeur, la patience, la placidité, la répression des sens et le manque d'orgueil : *voilà quelles sont leurs vertus.* Sages, pleins de fermeté, compâtissants pour tous les êtres, sans colère et sans haine, les gens de bien sont les témoins du monde. Les hommes vertueux ont dit qu'il existait pour les hommes vertueux trois routes au séjour suprême.

» L'homme de bien ne nuira jamais, il fera l'aumône, il dira toujours la vérité, il sera de tous les côtés rempli de compassion, il connaîtra les infortunes.

13,792—13,793—13,794—13,795.

» Les magnanimes çishtâtchâras, de qui le devoir est bien résolu, marchent ici très-satisfaits ; puis, ils entrent dans le monde supérieur des hommes, qui soutiennent le devoir. 13,796.

» Une parole exempte d'injures, la patience, la placidité, le contentement, un langage affectueux, l'absence de colère et d'amour, sont la constante pratique du çishtâtchâra. 13,797.

» Les œuvres conformes au Véda sont la route suprême des gens de bien : les hommes fidèles au devoir habitent continuellement le çishtâtchâra. 13,798.

» Considérant les différentes marches du monde, ô le plus élevé des brahmes, et montés sur le palais de la

science, ils sont délivrés de grandes alarmes. 13,799.

» Les péchés ne sont *très-souvent*, ô le plus grand des plus grands brahmes, que l'excès des vertus. Je t'ai narré tout cela suivant la science et comme je l'ai ouï dire, brahme, en plaçant au premier rang la qualité du çishtâtchâra. » 13,800—13,801.

» Dharma-Vyâdha dit encore à ce brahme, Youddhishthira : « Le métier, que je fais, est sans doute horrible.

» Il est difficile d'échapper à la force du Destin, qu'on s'est préparé d'avance ; et cette faute du métier est souvent celle du péché, que l'on a commis jadis. 13,802-13,803.

» J'ai renfermé mes efforts dans l'obstacle, que m'opposait cette faute ; car dans un coup, que le Destin a frappé d'abord, brahme, le meurtrier n'est qu'un instrument.

» Nous sommes devenus un simple instrument dans cette affaire, ô le plus grand des brahmes : le devoir sera donc ici dans le service, *que je rends à tous*, en donnant à manger ces animaux tués, dont je vends la chair. Les herbes annuelles et les plantes rampantes, les bestiaux, les volatiles et les quadrupèdes servent pour les hommages, que l'on rend aux Mânes et aux Dieux, pour la nourriture des hôtes et de la famille : ils sont devenus aujourd'hui les aliments du monde : ainsi fut dit par les Védas.

13,804—13,805—13,806—13,807.

» Le roi Çivi, fils d'Ouçînara, signalé par sa patience, est parvenu au ciel difficile à atteindre, ô le plus vertueux des brahmes, en livrant sa propre chair pour aliment. 13,808.

» Deux mille bestiaux furent tués chaque jour, brahme, avant cette époque, dans la cuisine du roi Rantidéva.

» Tous les jours, on abattait deux mille bœufs, car Ran-

tidéva faisait continuellement l'aumône de nourriture avec ces viandes. 13,809—13,810.

» La gloire de ce monarque était incomparable : on immolait sans interruption des bestiaux, dit-on, au sacrifice du quatrième mois. 13,811.

» Les feux aiment la chair, c'est un mot du Véda : aussi les brahmes abattaient continuellement des animaux dans les sacrifices. 13,812.

» Ornés des prières, ces hommes se sont élancés vers le Swarga. Si les feux n'avaient pas aimé la chair dans les jours antérieurs, personne, ô le plus vertueux des brahmes, ne ferait aujourd'hui sa nourriture de la viande. Sur la terre même, la règle permit aux hermites de manger la chair.

» L'homme, qui mange toujours, après qu'il a donné ce qu'il doit aux Mânes et aux Dieux, ne commet pas de faute pour les choses, qu'il mange, suivant la règle et selon le çrâddha. 13,813—13,814—13,815.

» De cette manière il ne mange pas de chair, nous disent les Védas. Le brahmatchâri, qui prend une épouse dans la saison, est un brahme. 13,816.

» Après avoir délibéré sur ce qui est vrai et sur ce qui est faux, appelons ici la règle. Sous l'impulsion puissante d'une malédiction, le roi Saâudâsa mangea des hommes : que dois-je en conclure ? « Il fit, dira-t-on, ce qu'il devait faire ! » Je n'abandonne pas mon devoir, ô le plus grand des brahmes. 13,817—13,818.

» Ce métier fut exercé avant moi, je le sais ; donc, je vis de ce métier. Il y a vice, paraît-il, quand un homme déserte son œuvre. 13,819.

» Aimer ses occupations, c'est accomplir le devoir : telle est la décision. Le métier fut disposé avant nous, il ne quitte pas un instant le mortel. 13,820.

» Voici la règle, qui fut enseignée nombre de fois par le créateur, dans le doute d'une chose à faire : « Êtes-vous engagé dans une affaire désagréable, il vous faut consulter la science. » 13,821.

» Comment ferai-je une bonne action? Comment éviterai-je le mépris? Faites plusieurs fois en vous-même l'investigation de cette affaire désagréable. 13,822.

» Je me complais sans cesse dans l'aumône, dans un langage conforme à la vérité, dans l'obéissance à mon gourou, dans l'hommage rendu aux brahmes, et dans le devoir. 13,823.

» Je m'abstiens des paroles hautaines ou injurieuses, ô le plus grand des brahmes. L'agriculture est une chose excellente, pense-t-on ; mais l'abstention de faire aucun mal est dite supérieure. 13,824.

» Les hommes, en labourant avec des charrues, tuent une grande multitude d'êtres endormis sur la terre, et d'autres animaux vivants en grand nombre : que t'importe cela? 13,825.

» Le blé, les semences, le riz et toutes ces autres choses, que l'on dit vivre sur la terre, ô le plus grand des brahmes, que t'importe cela? 13,826.

» Les hommes, s'étant rendus maîtres des bestiaux, les tuent et les mangent : ils coupent les arbres et les herbes annuelles. 13,827.

» Il y a de nombreuses existences, brahme, et dans les arbres et dans les fruits : il y en a même un grand nombre dans l'eau : que t'importe cela? 13,828.

» Toutes ces choses ne sont-elles pas occupées, brahme, par des êtres animés, qui ont pour aliments d'autres êtres animés : les poissons dévorent les poissons : que t'importe cela? 13,829.

» Souvent, ô le plus vertueux des brahmes, les animaux font la guerre aux animaux ; les êtres animés se mangent les uns les autres : que t'importe cela ! 13,830.

» Les hommes écrasent sous leurs pieds de nombreux êtres vivants, qui marchent sur la terre et rôdent çà et là : que t'importe cela, brahme ? 13,831.

» Assis ou couchés, à leur escient ou sans le savoir, ils tuent des êtres vivants plus d'une fois : que t'importe cela ?

» Cette atmosphère entière et la terre sont dévorés par des êtres vivants ; ils se nuisent mutuellement sans en avoir connaissance ; que t'importe cela ? 13,832—13,833.

« Abstenez-vous du mal à autrui ! » C'est un mot, qui fut dit jadis en dérision par les hommes. Qui sont dans ce monde, ô le plus vertueux des brahmes, les êtres, qui ne nuisent pas aux vivants ? 13,834.

» Ayant roulé souvent cette pensée en eux-mêmes : « Il n'est personne, qui ne fasse du mal ! » les yatis se plaisent à n'en pas faire. 13,835.

» S'ils causent du mal, ils s'efforcent au moins de l'atténuer. Les hommes, qui naissent dans une famille remarquable par de grandes qualités, 13,836.

» Ne rougissent pas, quand ils ont fait les actions les plus épouvantables. L'ennemi ne voit pas d'un œil satisfait son ennemi, ni l'ami son ami, progresser par les voies légitimes. Les parents ne se réjouissent pas de la fortune, que leurs parents ont acquise. 13,837—13,838.

» Des insensés, orgueilleux de leur *vaine* science, méprisent leurs gourous mêmes. On voit, ô le plus vertueux des brahmes, beaucoup de choses contraires dans ce monde. 13,839.

» Que t'importe de voir ici le vice associé à la vertu ? Il

est possible de dire beaucoup de choses différentes sur les matières du vice et de la vertu ; 13,840.

» Mais quiconque se complaît dans ses attributions, obtiendra sûrement une grande renommée. » 13,841.

Mârkandéya dit :

« Dharma-Vyâdha, le plus vertueux de tous les hommes vertueux, adressa de nouveau, Youddhishthira, ce langage habile au plus éminent des brahmes : 13,842.

« Le devoir a pour autorité l'Écriture, c'est le précepte des vieillards. La route du devoir est délicate ; elle se divise en plusieurs branches, elle n'est pas voisine. 13,843.

» Dans le mariage et pour sauver sa vie, le faux est blâmable : que la vérité soit avec le faux et que le faux même ressorte de la vérité. 13,844.

» La vérité est ce que veut le bien des êtres au-delà de toute mesure : tel est le précepte. Le devoir est marqué d'opposition : vois la ténuité du devoir. 13,845.

» L'homme obtient nécessairement *le fruit de* l'œuvre bonne ou mauvaise, qu'il a faite, excellent brahme : il n'y a là aucun doute. 13,846.

» Arrivé dans un lieu difficile, l'ignorant vomit de violents reproches contre les Dieux : il ne discerne pas les malheurs, qui viennent de son action. 13,847.

» Le sot, le méchant ou l'inconstant, ô le plus vertueux des brahmes, ne manque jamais d'arriver à l'effet contraire de ses actes agréables ou fâcheux. 13,848.

» Il n'est sauvé ni par le courage, ni par la bonne conduite, ni par la science : il faut qu'il obtienne son désir, suivant ce qu'il a désiré. 13,849.

» Parce que le fruit des œuvres ne dépend pas du courage, on voit des hommes intelligents, habiles, domptés,

vertueux, qui, abandonnés de leurs œuvres, ne produisent aucun fruit. Un autre, sans cesse occupé de nuire aux autres, ne s'en élève pas moins. 13,850—13,851.

» Livré à tromper le monde, il vit dans une paix continuelle. La fortune visite chacun des hommes, qu'il soit immobile ou même assis. 13,852.

» Vaquant aux œuvres, il ne parvient pas aux choses, qu'il devrait obtenir. Après qu'ils ont sacrifié aux Dieux et pratiqué la pénitence, des enfants, opprobre de leur famille, et qu'une mère a portés dix mois dans son sein, naissent à des pères malheureux et qui ont désiré des fils. D'autres viennent au monde, sollicités avec de grands vœux, pour consumer les provisions, les grains, les richesses amassées par leurs pères. Les travaux des hommes enfantent des maladies : il n'y a là aucun doute.

» Ils sont agités par les soucis, comme de viles gazelles par les chasseurs. Tels que ceux-ci arrêtent des antilopes, ils sont arrêtés par des maladies *combattues* avec des médecins habiles, experts, et des simples, qui repoussent la mort. Quant aux aliments, qu'ils voudraient manger, empêchés par une maligne dyssenterie,

13,853—13,854—13,855—13,856—13,857.

» Ils ne peuvent prendre aucune nourriture : vois donc, ô le plus vertueux des hommes vertueux! Un grand nombre d'autres, qui ont la force des bras, sont affligés par la douleur. 13,858.

» Le mal leur interdit les aliments, et l'on ne crie pas : « Ce monde est assiégé par le chagrin et la folie! L'un est renversé plus d'une fois par le cours du fleuve, l'autre est emporté par sa force violente. Les hommes ne mourraient pas, ils ne vieilliraient pas, ils seraient tous

au comble de tous les désirs, ils ne subiraient pas des choses désagréables, s'il était gouverné. » Tout homme s'efforce de s'élever au-dessus du monde.

» Il y tend de toutes ses forces, mais il n'en est pas comme il veut. Beaucoup de gens naissent sous des constellations également propices. 13,859—13,860—13,861—13,862.

» Mais on aperçoit une grande inégalité dans les œuvres, qui s'y trouvent jointes : tous les hommes ne sont donc pas libres de saisir eux-mêmes *ce qu'ils veulent*, ô le plus vertueux des brahmes. 13,863.

» On voit ici-bas des gens vils, que les œuvres font prospérer ; et « la vie est éternelle, » comme nous l'avons appris des Védas. 13,864.

» Le corps n'est pas sûr dans ce monde-ci pour tous les êtres animés, et, le corps une fois mort, il s'ensuit la perte de l'être physique. 13,865.

» Mais l'âme, attachée par le lien des œuvres, suit une marche différente. » — « Comment l'âme, ô le plus savant des hommes versés dans les œuvres, est-elle impérissable ? interrompit le brahme. Voilà ce que je désire connaître dans la vérité, ô le plus éloquent des êtres doués de la parole. » 13,866.

» Dharma-Vyâda répondit :

« L'âme ne meurt pas dans la séparation du corps. « Il est mort, » dit-on : c'est un non-sens des ignorants. L'âme détachée du corps continue sa marche. Elle est séparée du corps, quant aux cinq sens. 13,867.

» Dans ce monde des enfants de Manou, un homme ne mange pas l'œuvre, qu'un autre a faite : il mange le fruit de l'action, dont il est auteur lui-même. L'œuvre ne périt pas *avec le corps*. 13,868.

» En effet, des hommes au caractère bien vertueux *renaissent* vertueux ; des hommes à l'esprit bas commettent des actes criminels. L'homme, revenant ici à la vie, renaît, occupé aussitôt par *la force de* ses *précédentes* œuvres. »

« Comment naît-il dans une matrice ? demanda le brahme. Ou comment les naissances de l'homme pur ou impur se font-elles ? Comment se dirige-t-il, très-vertueux *Vyâda*, vers des actions saintes ou coupables ? »

13,869—13,870.

« Considérez cette chose dans son union avec les cérémonies, qui précèdent la conception, répondit le chasseur. Je t'en parlerai, ô le plus grand des brahmes, avec concision, en peu de mots. 13,871.

» Quand l'assemblage *du corps* est complet, les hommes renaissent, le bon dans une sainte mère, le méchant au sein d'une pécheresse. Il sera pour des actions pures, s'il est Dieu, ou pour des œuvres mêlées *de bien et de mal*, s'il doit être un homme. 13,872.

» Le pécheur, qui descend ici-bas en de viles matrices, erre sans cesse au milieu des maux stupéfiants de la naissance, de la vieillesse et de la mort. 13,873.

» L'homme, victime des fautes, qu'il a commises, parcourt des milliers de mères brutes, et descend même au Naraka. 13,874.

» Les âmes roulent, attachées par le lien de leurs œuvres, et l'homme est affligé après sa mort pour telle ou telle action, qu'il a faite. 13,875.

» Il lui arrive *de renaître dans* une matrice impure à cause de l'obstacle, qu'il trouve en ses vices. Ensuite, il ramasse un grand nombre de nouvelles actions ; 13,876.

» Il est tourmenté de nouveau pour elles, comme un

malade, qui a mangé un aliment insalubre (1). Un homme qui n'a jamais connu l'affliction et n'a goûté que le plaisir, est sans cesse en proie à la douleur. 13,877.

» A cause de son lien, où il ne cesse pas d'être attaché, et pour la rétributiou de *nouvelles* œuvres, il tournoie dans le monde comme un tchakra et subit une foule de misères.

» S'il est libre de son lien et que ses œuvres l'aient rendu pur, il procède alors, ô le plus vertueux des brahmes, par le commencement de la contemplation et de la pénitence. 13,878—13,879.

» L'homme obtient par des actions nombreuses de savourer le fruit des mondes supérieurs. S'il est délivré de son lien et que ses œuvres l'aient rendu pur, il obtient les mondes du juste, où, une fois entré, il ne connaît plus l'affliction. *Une autre* a-t-il une conduite blâmable et fait-il le mal, il ne va pas jusqu'à l'extrémité du mal.

» Que l'homme s'efforce donc toujours de faire le bien et qu'il évite le mal. Celui, qui n'est pas médisant et qui garde le souvenir des bienfaits, goûte des plaisirs excellents; il obtient l'utile et le juste avec le Swarga. Telle est dans ce monde et dans l'autre vie, la conduite du sage, orné *de vertus*, comprimé, dompté, à l'âme retenue : qu'il vive avec l'équité des gens de bien, et qu'il s'acquitte des sacrifices, comme un çistha.

13,880—13,881—13,882—13,883—13,884.

» Qu'il désire observer une conduite, qui ne donne aucun souci au monde. Les çishtas connaissent les Çâstras; ils sont versés dans le Tantra. 13,885.

(1) *Bhouktwd pathyam*, dit le texte. Il est évident que l'apostrophe est oubliée entre les deux mots, et qu'il faut lire : *bhouktwd 'pathyam*.

» L'adoration est le devoir particulier du sage dans ce monde des œuvres : il n'est pas né d'un sang mêlé, il se complaît dans le devoir, il observe le devoir. 13,886.

» Il arrose avec les richesses amassées en suivant ce devoir, ô le plus vertueux des brahmes, les racines de la chose, où il voit des qualités, 13,887.

» Ainsi, il acquiert l'âme du juste, sa pensée est sereine, et, content par le cercle de ses amis, il jouit, dans ce monde et dans l'autre vie, du son, des qualités tactiles, des choses agréables pour la forme, des parfums et des *aliments*, qu'il désire. Il obtient l'empire, excellent anachorète : voilà ce qu'on appelle le fruit du devoir. 13,888—13,889.

» Quand il a obtenu ce fruit du devoir, il n'est pas encore satisfait, et, ne se trouvant pas rassasié, il tombe avec l'œil de la science dans le mépris de soi-même.

» L'homme, qui possède l'œil de la science, ne donne pas son approbation à la faute ; il s'en détourne, s'il vous plaît, et n'abandonne pas le devoir. 13,890—13,891.

» Ayant vu que ce monde est la destruction même, il s'efforce de renoncer à tout ; il tente de parvenir à la délivrance, mais non par des moyens, qui sortent de moyens secondaires. 13,892.

» Ainsi, il acquiert l'humilité, il abandonne les actions criminelles, il devient même vertueux, et il arrive à l'affranchissement suprême. 13,893.

» Les pénitences, la placidité, la répression des sens : voilà les racines de la délivrance ; c'est par elles, qu'il obtient la réalisation de tous les vœux, qu'il a caressés dans son âme. 13,894.

« Par la répression des sens, par la vérité, en se

domptant soi-même, il parvient au premier rang du brahme, ô le plus vertueux des régénérés. » 13,895.

« Quels sont, demanda le brahme, ces organes, qui sont appelés des sens, *mortel* aux vœux comprimés? Comment doit-on procéder à la répression des sens? Et quel est le fruit de cette répression? 13,896.

» Comment obtient-il cette récompense des sens comprimés, ô toi, le plus vertueux des hommes, qui soutiennent la vertu? Je désire connaître ce devoir dans la vérité : écoute ma prière. » 13,897.

» A ces paroles du brahme, Dharma-Vyâdha lui répondit en ces termes; écoute cela, Youddhishthira, souverain des hommes : 13,898.

« Chez les enfans de Manou, la première impulsion de l'âme se porte vers l'envie de connaître. Quand *cette connaissance* est obtenue, ô le plus vertueux des brahmes, l'âme est affectée de désir ou d'aversion. 13,899.

» Elle dirige là ses efforts, elle entreprend un vaste ouvrage, elle désire faire l'expérimentation des odeurs, des formes et de toutes les choses désirées.

» Ensuite, naît l'amour; après lui, vient la haine; puis, le désir de posséder; bientôt après, succède le dégoût. 13,900—13,901.

» Dominée par l'avarice, frappée d'amour et de haine, sa pensée ne naît pas d'abord dans le devoir; elle fait le devoir comme en dissimulant. 13,902.

» L'intelligence marche dans le devoir avec artifice, elle approuve l'utile avec artifice, elle se complaît ici en des richesses, que fait prospérer l'artifice; de-là, en vain retenu par des amis et des savants, ô le plus grand des brahmes, l'homme désire commettre le péché.

» *L'interrogez-vous,* il vous donne une réponse qui semble conforme aux Védas, et que les Védas n'autorisent pas. Le vice, qui naît des fautes de l'amour, se monstre avec trois formes : 13,903—13,904—13,905.

» Il pense le mal, il dit le mal, il fait le mal. Entré dans le vice, toutes les bonnes qualités de l'homme s'évanouissent. 13,906.

» Engagé dans le péché, son amour de la solitude, sa disposition à l'amitié s'en vont. Par-là, il obtient ici l'infortune, et, dans l'autre monde, il est malheureux.

» Il devient donc ainsi vicieux. Écoute-moi te raconter *les avantages, qui accompagnent* l'acquisition de la vertu. L'homme, qui, aidé par le savoir, commence par considérer ces conséquences des fautes, est habile ; qu'il soit dans l'infortune ou dans la prospérité, son habitation est toujours la vertu. Cette première entrée dans le devoir fait briller son âme au milieu des devoirs. »

13,907—13,908—13,909.

« Tu dis une chose vraie, assortie au devoir, interrompit le brahme, et telle que n'existe pas un autre pour la dire. Tu es à mes yeux un bien excellent rishi, qui a la majesté d'un Dieu. » 13,910.

« Les brahmes vertueux, continua le vendeur de chair, sont toujours des pères, de qui les bras atteignent ce qui est devant devant eux. Un homme intelligent doit faire, de toute son âme, ce qui leur est agréable dans le monde.

» Je te dirai ce qui leur est agréable, ô le plus vertueux des brahmes, quand j'aurai fait mon adoration aux brahmes, à la science, dont Brahma est la source.... Écoute-moi. 13,911—13,912.

» Brahman, qui est l'essence même des grands éléments,

a conquis tout cet univers entièrement, de tous les côtés. Il ne doit pas y avoir un autre système que celui-là.

» L'air, le vent, le feu, l'eau et la terre sont des éléments primaires : le son, le toucher, la forme, le goût et l'odorat sont des qualités. 13,913—13,914.

» Toutes ces qualités sont mutuellement les enveloppes les unes des autres; toutes ces qualités, celles-ci avant, celles-là après, dérivent par ordre de trois qualités primordiales.

» La sixième est ce qu'on nomme l'attention, la réflexion est dite la septième; ensuite vient l'intelligence; après celle-ci, l'amour de soi-même. 13,915—13,916.

» Ces cinq organes des sens procèdent eux-mêmes des qualités radjas, sattwa et tamas; ce groupe de dix-sept n'a qu'une connaissance indistincte. 13,917.

» Il y en a vingt-quatre, dit-on, avec toutes les choses des sens bien enveloppées de netteté et de confusion : telle est la qualité faite de choses distinctes et indistinctes.

» Je t'ai expliqué tout cela : pourquoi désires-tu en apprendre davantage? » 13,918—13,919.

» A ces mots de Dharma-Vyâdha, le brahme *fit une question nouvelle*, fils de Bharata, et l'autre se mit à raconter de nouveau, une narration, qui accrut la joie de son âme. 13,920.

« Il y a, dit-on, cinq éléments primaires, ô le plus vertueux des hommes vertueux, reprit le brahme; dis-moi les qualités de chacun des cinq en particulier. » 13,921.

« La terre, l'eau, la lumière, le vent et l'air, répondit le vendeur de chair, sont tous excellents par leurs qualités : je vais te dire quelles sont les qualités de chacun.

» La terre a cinq qualités, brahme; l'eau en a quatre; trois sont les attributs de la lumière; l'air et le vent n'ont

pour eux deux que trois qualités. 13,922—13,923.

» Le son, le toucher, la forme, le goût et l'odorat : voilà cinq qualités. Elles sont les plus excellentes de toutes, et elles appartiennent à la terre. 13,924.

» Les qualités, que je te dis être celles des eaux, ô le plus grand des brahmes, anachorète aux vœux constants, sont le toucher, le son, la forme et le goût. 13,925.

» Le son, le toucher et la forme : voilà trois qualités, qui appartiennent à la lumière. Le son et le tact se trouvent dans le vent, et le son dans l'air. 13,926.

» Ces quinze qualités, brahme, existent dans les cinq éléments ; et les mondes consistent dans tous ces éléments.

» Ces qualités ne se nuisent pas entre elles, brahme, et le concert en résulte. Alors que les êtres immobiles et mobiles ont parcouru une existence soumise aux sens, le mortel obtient de la mort un autre corps : tous les êtres naissent tour-à-tour, et meurent successivement.

13,927—13,928—13,929.

» On voit çà et là des métaux, composés des cinq éléments : tout ce monde des créatures immobiles et mobiles en est couvert. 13,930.

» Tout ce qu'on appelle le distinct est créé par les organes des sens : ce qui est au-dessus des sens, où l'on ne peut atteindre que par des inductions logiques, sache que c'est l'indistinct. 13,931.

» Dès que l'homme, qui porte ces organes des sens, en reçoit, comme siennes, les impressions du son et des autres qualités, il en est impérieusement affecté. 13,932.

» Il voit que l'homme lui-même s'étend dans ce monde même : il examine alors attentivement les êtres avec la connaissance du meilleur et du pire. 13,933.

» L'intime union de lui, qui ne fait qu'un avec l'être suprême, et qui voit *en soi* tous les êtres et toujours dans toutes les conditions, ne peut être acquise avec le péché.

» L'énergie, qui a surmonté la peine de l'esprit, est l'es ence même de la racine de la science ; la lumière de la marche du monde est le chemin suivi pour aller à la science. 13,934—13,935.

» L'intelligent Bhagavat dit à Vishnou, l'être sans commencement ni fin, toujours impérissable, sans corps, et qui n'a rien de semblable dans le monde : 13,936.

« Toutes les questions, que tu m'as adressées, brahme, sont les racines de la pénitence : on pratique la pénitence, en comprimant ses organes des sens, et non pas autrement.

» Des sens dépend tout ce qui concerne le Swarga et le Naraka ; comprimés ou relâchés, ils conduisent l'homme, soit au Swarga, soit au Naraka. 13,937—13,938.

» C'est la règle entière de l'unification, tant que l'on est revêtu des organes des sens : à cette racine tiennent entièrement le Naraka et le salut. 13,939.

» Les appétits des sens vous mènent sans aucun doute à la faute ; si on les comprime, on obtient la béatitude.

» Quiconque parvient à dominer les six organes, qui se meuvent sans cesse en lui-même, n'est jamais souillé par les vices : d'où viendrait à l'homme, victorieux des sens, les infortunes, desquelles on gémit ? 13,940-13,941.

» Le corps de l'homme est regardé comme son char ; il en est, dit-on, le cocher ; ses chevaux sont les organes des sens. Le sage, sans négligence, tel que le maître d'un char, va au bonheur avec ces chevaux bien dressés, habiles et de noble sang. 13,942.

» L'homme intelligent, qui sait bien retenir les rênes

aux six organes des sens, réunis en lui pour son malheur, est un excellent cocher. 13,943.

» Qu'il use de sa fermeté pour les sens, comme pour les chevaux, lancés sur les routes, et il obtiendra certainement la victoire dans la conduite du char. 13,944.

» Mais celui, de qui l'âme obéit aux sens dans leur marche, cette soumission emporte son âme, de même qu'un navire est emporté sur les eaux par le vent. 13,945.

» Quiconque lit avec résolution les Védas, gagne le fruit de la méditation avec les six organes, dont le délire *vous* trouble dans l'acquisition du fruit. » 13,946.

Mârkandéya dit :

» Tandis que Dharma-Vyâdha parlait ainsi de *l'âme* subtile, le brahme, plein d'attention, lui fit de nouvelles questions sur les *qualités du* subtil. 13,947.

« Réponds ici exactement, suivant la vérité, à mes questions, demanda le brahme, sur ce qu'il en est au juste des qualités de sattwa, de radjas et de tamas. » 13,948.

» Vyâdha lui répondit :

« Eh bien ! je vais te dire ces choses, sur lesquelles tu m'interroges : écoute de ma bouche quelles sont, chacune à part, ces qualités. 13,949.

» Le tamas est l'essence elle-même de l'ignorance *ou du vice* ; le radjas donne le stimulant aux qualités ; et le sattwa est dit ici ce qu'il y a de mieux, à cause de l'abondance des lumières. 13,950.

» L'homme, qui appartient à cette qualité tamas, est insensé, paresseux, colère, plongé dans l'ignorance, adonné au sommeil ; il n'a point de pensée, il est mal servi par les organes des sens, il est enveloppé d'obscurité.

» Le ministre, qui est sans envie, et le chef des hommes

a-t-il commencé son discours, s'il y montre, brahmarshi, de l'envie, de l'orgueil, de l'ignorance, il appartient à la qualité radjas. 13,951—13,952.

» Mais l'homme sage, ferme, dompté, sans colère, sans médisance, sans envie, qui abonde en lumière, est inspiré de la qualité sattwa. 13,953.

» Le savant, qui est doué de cette qualité, est-il péniblement affecté de la marche du monde ; il méprise, dès qu'il s'en aperçoit, cette marche du monde, qu'il est important de connaître. 13,954.

» D'abord, il entre dans la forme première de l'homme sans passion ; l'amour de soi-même est doux en lui, et ce qui est sincérité lui sourit. 13,955.

» Ensuite, toutes ses guerres intestines se calment l'une l'autre, et il n'existe plus aucun danger pour lui nulle part.

» S'il naît d'une mère çoûdrî et se maintient dans les qualités du bien, il obtient de renaître vaîçya ; ensuite, il gagne la condition de kshattrya. 13,956—13,957.

» Y passe-t-il sa vie dans la droiture, il naît dans la classe du brahme. Je t'ai raconté entièrement quelles sont les qualités : que désires-tu entendre de nouveau ? »

» Le brahme dit alors :

« Comment le feu, mêlé à l'élément de la terre, prend-il un corps ! Comment Anila *ou le vent* remplit-il entièrement les intervalles ? » 13,958—13,959.

» Cette question fut adressée par le brahme, Youddhishthira, reprit Mârkandéya, et Vyâdha se mit à raconter de nouveau à ce magnanime régénéré : 13,960.

« Le feu va se placer dans la tête, d'où il conserve le corps ; le souffle se meut, agissant, et dans la tête, et dans le feu. 13,961.

» Tout ce qui est, ce qui fut et ce qui sera consiste dans le souffle. Nous honorons cette production de Brahma comme le plus grand des éléments. 13,962.

» Cet être est l'âme de tous les êtres, c'est l'esprit suprême, éternel ; c'est la grande connaissance intérieure, individuelle, c'est pour tous les êtres l'objet présenté aux sens. 13,963.

» Ainsi tout ici-bas est conservé par le souffle vital : il va dans chacune de ses voies suivant l'air digestif.

» Il se retire vers le feu à l'anus, qui est à la racine du ventre : il porte aux dehors les excréments, l'urine, et devient le *crepitus*. 13,964—13,965.

» Il est seul dans ces trois choses : la détermination, l'action et la force. Les hommes, qui connaissent l'âme suprême, disent qu'il est l'éructation. 13,966.

» Le vent est dans tous les corps, il pénètre dans chaque vide : on l'appelle *vyâna*, l'air, qui circule dans tout le corps des hommes, 13,967.

» Le feu s'étend dans les humeurs, il est mis en action par le vent ; il parcourt, donnant le mouvement aux humides, aux principes du corps, et il active la circulation.

» L'état languissant des trois humeurs est produit par l'état morbide du souffle vital : sache que le feu est le calorique ; c'est lui, qui digère ou cuit la nourriture dans le corps des hommes. 13,968—13,969.

» Le souffle de vie et le *crepitus* vont de compagnie au milieu de l'air digestif et de l'éructation : mêlé avec eux, le feu échauffe convenablement *l'estomac*, son réceptacle. 13,970.

» Dans le corps, l'extrémité de l'anus est connue sous le nom de goûda *ou le fondement ;* de lui, naissent les

courants des humeurs dans tous les souffles vitaux des hommes. 13,971.

» La respiration dissémine partout l'activité du feu : à l'extrémité du fondement, elle est repoussée et, revenue en haut, elle donne un stimulant au feu. 13,972.

» Le récipient des viandes est au-dessus du nombril, le récipient des aliments digérés est au-dessous : tous les souffles vitaux du corps se maintiennent au milieu de l'ombilic. 13,973.

» Toutes les veines partent du cœur, en haut, en bas, de travers, et, stimulées par les dix souffles vitaux, elles portent les breuvages et les vivres dans toutes les parties du corps. 13,974.

» Telle est la route des yogis, par laquelle marchent avec attention les sages à l'esprit égal, victorieux des inquiétudes et qui ont su faire de leur âme le chef de leur conduite. 13,975.

» Le souffle de vie et la respiration s'étendent ainsi dans tous les hommes. L'âme, qui est composée d'atômes, porte en soi-même onze sentiments. 13,976.

» Sache qu'elle a un corps, elle apparaît toujours dans la victoire même sur les œuvres : le feu est simultanément dans elle comme le feu placé dans une chaudière.

» Sache que c'est l'âme, qui toujours obtient la victoire elle-même dans les yogis et qui se maintient dans eux avec son caractère divin, comme la goutte d'eau dans un lac. 13,977—13,978.

» Sache que c'est l'âme, qui toujours obtient la victoire dans l'unification ; apprends que les qualités radjas, sattwa et tamas sont l'essence même de la vie. 13,979.

» Sache que la vie est *une* qualité de l'âme, et que

l'âme est ainsi *une partie de* l'âme universelle. 13,980.

» On dit que la qualité de la vie est *aveugle et* sans intelligence; elle se meut, et donne le mouvement à tout : aussi, les sages disent-ils que *l'âme* est supérieure et qu'elle a créé les sept mondes. 13,981.

» Ainsi, l'âme des êtres apparaît dans tous les êtres : les savants la voient avec leur intelligence supérieure et subtile.

» Grâce à la pensée, elle détruit les œuvres bonnes et mauvaises; celui, qui a su mettre en soi la sérénité de l'âme, jouit du bonheur à l'infini. 13,982—13,983.

» Le signe de cette grâce, c'est quand, rassasié, il dort en paix, comme une lampe, heureusement allumée, éclaire à l'abri du vent. 13,984.

» Dans la seconde moitié de la nuit, il applique continuellement sa pensée, et, sa nourriture obtenue, il se voit lui-même en soi-même. 13,985.

» Il se voit à la clarté de son esprit comme à la lueur d'une lampe allumée; et, quand il a vu, brahme, que lui-même n'est pas autre que l'âme universelle, il est alors délivré. 13,986.

» Il a fait par tous les moyens la coercition de la colère et de l'avarice. Cette pénitence pure est jugée un pont jeté pour traverser les mondes. 13,987.

» Que l'homme sauve toujours à la faveur de cette grâce la pénitence de la colère, le devoir de l'envie, la science de l'orgueil et de l'infamie. 13,988.

» L'humanité est le premier devoir, la patience est la plus grande des forces, la science de l'âme est la plus éminente des sciences, le vœu de la vérité est le premier des vœux. 13,989.

» Un mot de vérité est ce qu'il y a de plus excellent :

la science dans la vérité sera toujours salutaire : cet infini, le bien des êtres, on l'estime la plus grande des vérités.

» L'homme désintéressé, de qui tous les commencements ne sont pas liés par l'espérance et qui a tout sacrifié dans son abandon, est un homme intelligent. 13,990—13,991.

» Aussi n'est-il pas nécessaire qu'un gourou lui parle et lui donne ses conclusions : ce brahme sait que l'yoga, qui mérite le nom d'yoga, consiste dans la séparation.

» Il ne fait du mal à aucun être; il marche, tenant la route de la bienveillance, et, dans cette ligne de vie, où il est entré, il n'exerce d'hostilité contre qui que ce soit. 13,992—13,993.

» La pauvreté, la privation d'espérances, le parfait contentement, la consistance, tout cela est d'un ordre très-élevé ; mais la science de l'âme est toujours la plus haute science. 13,994.

» Qu'il abandonne sans chagrin sa famille, et qu'embrassant un état immobile dans ce monde et dans l'autre, il soit engagé ferme de pensée dans son vœu. 13,995.

» Il faut qu'un solitaire soit continuellement dans la pénitence, dompté, maître de son âme, attaché à vaincre ce qui n'est pas encore vaincu, et insensible au milieu des désirs. 13,996.

» Le détachement du bien et du mal est la seule affaire immédiate du brahme ; il n'a qu'un pas à faire, dit-on, pour saisir le bonheur. 13,997.

» L'homme, qui tout à la fois abandonne le plaisir et la peine, obtient l'infini, brahme, et va dans la route, où n'entrent pas les affections. 13,998.

» Tu as entendu entièrement, ô le plus vertueux des

brahmes, ma réponse à toutes les demandes, que tu m'as adressées : que désires-tu entendre par-dessus ces choses ? »

» Quand Dharma-Vyâdha eut ainsi raconté entièrement le devoir et la délivrance, continua le narrateur, le brahme au comble de la joie lui dit : 13,999—14,000.

« Ta sainteté vient de m'exposer toutes ces choses suivant la convenance ; certes, on ne voit rien ici dans les devoirs, qui ne soit connu de toi. » 14,001.

« Vois, ô le plus grand des brahmes, lui répondit Vyâdha, celui, qui est le devoir à mes yeux, l'homme, à qui je dois cette perfection. 14,002.

» Lève-toi, révérend ! Entre vite dans l'intérieur de ma maison : tu es digne de voir, brahme vertueux, ma mère et mon père ! » 14,003.

» A ces mots, entrant avec lui, il vit, éclatante de splendeur, une maison composée de quatre pièces, jolie, au plus haut point ravissante. 14,004.

» Semblable au palais des Dieux, les Divinités la fréquentaient avec plaisir ; elle était encombrée de siéges et de couches, elle était parfumée de senteurs exquises.

» Assis sur les plus dignes des siéges et vêtus de robes blanches, le père et la mère de Vyâdha étaient là en grand honneur, devant des aliments préparés, et dans la plus vive satisfaction. 14,005—14,006.

» A leur aspect, Dharma-Vyâdha se prosterna, la tête à leurs pieds. « Lève-toi ! lui disent les deux vieillards ; lève-toi ! que le devoir te protége ! 14,007.

» Nous sommes contents de ta pureté : obtiens une longue vie, la voie désirée, la science et le sacrifice de l'ordre le plus élevé. 14,008.

» Nous avons toujours été bien traités par toi, qui es

un vertueux fils, au temps convenable : il n'existe parmi les Dieux, mon fils, aucune autre Divinité pour toi.

» Tu es doué de la répression des sens, grâce aux soins des brahmes. L'aïeul de ton père et même ses bisaïeux sont contents de toi : honore-nous toujours, mon fils, par la répression de tes sens. Il n'est rien, que tu négliges en œuvre, en pensée, en parole, et même en obéissance.

14,009—14,010—14,011.

» De même que le Djamadagnide et Râma ont bien honoré leurs vieux parents, de même ne voit-on pas en toi maintenant une pensée différente. 14,012.

» Tu as fait tout ce qu'ils ont fait eux-mêmes ; et leurs qualités sont encore supérieures en toi, mon fils. » Ensuite Dharma-Vyâdha leur présenta le brahme. 14,013.

» Il fut accueilli par eux avec un souhait de bienvenue. L'hermite rendit aux deux vieillards ses hommages en échange des leurs, et demanda s'ils jouissaient de la prospérité dans leur maison avec leurs fils, avec leurs domestiques ; si la bonne santé était ici toujours la compagne de leurs deux personnes. 14,014—14,015.

« Le salut règne ici partout dans notre maison, brahme, et parmi la classe de nos serviteurs, lui répondit le vieux couple. Ta révérence est-elle arrivée sans obstacle en ces lieux ? » 14,016.

« Oui ! » leur dit-il, rempli de joie. Dharma-Vyâdha, ayant fixé les yeux sur le brahme, lui tint ce langage :

« Mon père et ma mère sont mes plus grandes Divinités ; ce qu'on doit faire envers les Dieux, révérend, je le fais à leur égard. 14,017—14,018.

» De même que tous les trente-trois Dieux, Çatakratou à leur tête, méritent les hommages du monde entier, de

même ces deux vieillards sont dignes des miens. 14,019.

» Tels que, dans les sacrifices, les brahmes offrent des présents aux Dieux ; ainsi fais-je sans paresse à l'égard de ces *bons vieillards*. 14,020.

» Mon père et ma mère sont l'un et l'autre ma Divinité suprême : je cherche à leur plaire continuellement, brahme, avec des présents de fleurs, de fruits et de pierreries.

» Ces deux auteurs de mes jours sont pour moi ce que les sages nomment les feux : les sacrifices, les quatre Védas, brahme, ils sont tout pour moi ! 14,021—14,022.

» C'est à cause d'eux que j'ai le souffle de l'existence, une épouse, un fils, des amis : je rends continuellement l'obéissance à ces vénérables, accompagné de mon épouse et de mon fils. 14,023.

» Je les baigne moi-même, ô le plus grand des brahmes ; je leur lave les pieds ; ils reçoivent de ma main la nourriture. 14,024.

» Je leur adresse une parole aimable, j'évite une expression fâcheuse : ce qui est même de travers, je le fais droit pour eux. 14,025.

» Sachant l'importance du devoir, j'obéis à sa loi, ô le plus vertueux des brahmes ; et, sans paresse, je pratique sans cesse l'obéissance. 14,026.

» Il y a cinq gourous pour l'homme, qui désire l'existence, ô le saint des brahmes : son père, sa mère, le feu, son âme et son instituteur spirituel. 14,027.

» Quiconque se maintiendra entièrement, fortuné brahme, dans ces cinq honorabilités, aura les feux toujours bien séparés. 14,028.

» Tel est l'éternel devoir de l'homme, qui est dans l'état de maître de maison. » 14,029.

» Quand il eut présenté au brahme ces deux vieillards, son père et sa mère, le vertueux Vyâdha reprit en cet termes la parole adressée à son hôte : 14,030.

« Tu me regardes comme une personne, de qui la vue est assurée ; et j'admire la force de ta dévotion en ce que tu donnas confiance à une épouse, qui est dévouée à l'obéissance conjugale, domptée, adonnée à la vérité, quand elle te dit : « Vas à Mithilâ ! Vyâdha doit habiter là, il t'exposera les devoirs. » 14,031—14,032.

« Je me rappelle la parole de cette femme chaste, véridique, opulente de bonnes mœurs, lui répondit le brahme, et j'estime, homme juste, ferme en tes vœux, que tu es rempli de vertus. » 14,033.

« Cette dame chaste a vu entièrement, reprit Vyâdha, il n'y a nul doute, éminent, ô le plus vertueux des brahmes, ce qu'elle t'a dit sur moi. 14,034.

» Inspiré d'une pensée bienveillante pour toi, je vais te montrer ce *que tu fus jadis*, brahme : écoute ma parole, mon fils ; je te dirai ce qui est salutaire pour toi. 14,035.

» Tu as trompé, éminent brahme, ton père et ta mère : ils ne t'ont pas renvoyé, mais tu es sorti de leur maison, non blâmé par eux. 14,036.

» Tu as fait cette action inconvenante pour arriver à la prononciation des Védas, et ces deux sages vieillards sont devenus aveugles du chagrin, que tu leur as causé.

» Va regagner leur bienveillance : ne néglige pas ce devoir : tu es un magnanime ascète, de qui le devoir fit toujours le plaisir. 14,037—14,038.

» Toute cette *science, que tu veux acquérir*, est sans profit pour toi. Hâte-toi de te les rendre favorables : crois-moi, brahme, ne veuille pas agir d'une autre manière.

» Va-t-en maintenant, brahmarshi, je t'ai dit sur quoi le salut repose ! » — « Tout ce qui fut dit par ta sagesse, reprit le brahme, est sans doute la vérité. 14,039—14,040.

» Je suis enchanté de toi. Que le bonhenr descende sur ta sagesse, homme, que les qualités, les bonnes mœurs et le devoir accompagnent ! » — « Tu es semblable à un Dieu, repartit Vyâdha, toi, qui es dévoué au devoir antique, éternel, céleste, inaccessible aux insensés. Rends-toi, sans tarder, ô le plus vertueux des brahmes, en présence de ton père et de ta mère ; acquitte-toi promptement des hommages, qui leur sont dus. Cela excepté, je ne vois d'aucun côté nul autre devoir à remplir. »

« C'est le bonheur, qui m'a conduit ici, répondit le brahme ; c'est lui-même, qui fut l'auteur de ma réunion avec toi. Des hommes tels, qui exposent le devoir, sont difficiles à obtenir dans le monde.

14,041—14,042—14,043—14,044.

» Il n'existe pas, dans un millier d'individus, un seul homme, qui soit *ainsi* versé dans le devoir. Je suis enchanté de toi, en vérité : sur toi descende la félicité, ô le plus grand des hommes ! 14,045.

» J'étais aujourd'hui tombé dans le Naraka, ta sagesse m'en a retiré ; il en devait être ainsi, homme sans péché, puisque tu as été vu par moi. 14,046.

» De même que, tombé, le roi Yayâti fut sanvé par les vertueux fils de sa fille, ainsi moi, un brahme ! ô le plus excellent des hommes, je fus sauvé par ta sagesse.

» Je rendrai, suivant ta parole, l'obéissance à mon père et à ma mère. Un méchant n'enseigne pas à connaître la distance, qui sépare le vice et la vertn. 14,047-14,048.

» Le devoir immortel et difficile à connaître, on le trouve

même dans une matrice de çoûdra. Je pense que tu n'es pas un çoûdra ; mais il doit exister une cause, qui t'a fait embrasser cette condition de çoûdra, *où tu es* par la nature de tes fonctions. Je désire la connaître, homme à la grande sagesse, selon ce qui en est naturellement.

» Raconte-moi tout, d'une âme soumise, suivant mon désir et selon la vérité. » — « Je ne dois pas manquer à la profession du brahme, ô le plus vertueux de cet ordre, lui dit Vyâdha. 14,049—14,050—14,051.

» Écoute ce qui m'est arrivé dans le corps, dont j'étais précédemment revêtu. Jadis, je fus un brahme et fils du plus grand des brahmes. 14,052.

» J'étais appliqué à l'étude des Védas, fort instruit, parvenu à la rive ultérieure des Védângas ; et c'est par mes propres fautes, brahme, que je suis tombé dans cette condition. 14,053.

» Un certain roi, livré à l'exercice de l'arc, était mon ami, et j'étais, brahme, le plus adroit à manier l'arc de toute sa cour. 14,054.

» Dans ce temps, le monarque sortit pour la chasse, accompagné des principaux de ses guerriers et environné de ses ministres. 14,055.

» Là, après que j'eus abattu un nombre considérable de gazelles non loin d'un hermitage, je décochai, ô le plus vertueux des brahmes, une flèche malheureuse. 14,056.

» Ce trait aux nœuds droits blessa un rishi, qui, tombé sur la terre, parla et fit retentir les échos de ses cris.

« Je n'ai commis d'offense à l'égard de personne, *s'écriait-il :* par qui cette mauvaise action a-t-elle été faite ? » Moi, seigneur, pensant que *j'avais frappé* une gazelle, j'accourus sur le lieu à la hâte. 14,057—14,058.

» Je vis un rishi, que ce dard aux nœuds droits avait blessé ; mon cœur fut vivement ému de cette action, que je n'aurais pas dû faire. 14,059.

» Je dis à ce brahme aux terribles pénitences, qui gémissait, étendu sur le sol de la terre : « J'ai lancé ma flèche, sans savoir *que tu étais là*. 14,060.

» Veuille me pardonner tout ! » C'est ainsi que je parlai au solitaire ; et le rishi, plein de colère, me répondit en ces termes : 14,061.

« Tu seras un cruel vyâdha, *c'est-à-dire, un chasseur*, et tu prendras naissance dans le sein d'une çoûdrî ! » c'est ainsi, brahme, qu'il me parla.

» Ainsi maudit par l'anachorète, ô le plus grand des plus excellents brahmes, je le suppliai en ces mots : « Sauve-moi ! 14,062—14,063.

» J'ai fait aujourd'hui cette action par ignorance ; veuille me la pardonner toute entière, sois-moi favorable, révérend. » 14,064.

« La malédiction ne sera pas d'une autre manière ; il en sera sans doute ainsi, reprit le rishi ; mais, par humanité, je fais maintenant un peu de bienveillance à ton égard.

» Renaissant dans une matrice de çoûdra, tu connaîtras le devoir ; tu rendras l'obéissance due à ton père et à ta mère. 14,065—14,066.

» Tu obtiendras par cette obéissance la grandeur et la perfection ; tu garderas le souvenir de ta *précédente* naissance et tu monteras au ciel. 14,067.

» Au terme révolu de cette malédiction, tu seras de nouveau un brahme. » C'est ainsi que jadis je fus maudit par ce brahme à la splendeur flamboyante. 14,068.

» Il m'accorda sa bienveillance, ô le meilleur des hommes, et je retirai la flèche de sa blessure. 14,069.

» Je le portai à son hermitage, et il ne fut pas séparé du souffle de l'existence. Je t'ai raconté entièrement ce que j'ai été dans une vie antérieure. 14,070.

» Il faut que j'aille bientôt dans le ciel, ô le plus grand des brahmes. » — « Les hommes, répondit celui-ci, obtiennent ainsi le bien et le mal dans la vie : tu ne dois pas en prendre de chagrin, homme à la grande intelligence. Tu remplis des fonctions certainement pénibles, parce que tu connais le mystère de ta naissance, ô toi, qui es sans cesse livré au devoir et qui sais la vraie nature des choses du monde. La faute attachée à ces actions, homme instruit, est celle de ta naissance.

» Après un certain espace révolu de temps, tu seras un brahme, dis-tu ; mais je t'estime dès ce moment un brahme : il n'y a là aucun doute.

14,071—14,072—14,073—14,074.

» Un brahme savant, s'il est un hypocrite, un artisan de mauvaises œuvres, un homme placé hors de ses fonctions en des œuvres, où il y a matière à pécher, sera l'égal d'un çoûdra. 14,075.

» Mais le çoûdra, qui est continuellement appliqué au devoir, à la vérité, à la répression des sens, je le regarde comme un brahme ; il est brahme par sa manière de vivre.

» Il obtient sur la terre, par la faute de ses œuvres, un chemin inégal, effrayant : je pense, moi ! que sa faute se trouve effacée et qu'il ressemble à toi, ô le plus grand des hommes. 14,076—14,077.

» Ne veuille pas en concevoir de chagrin. Les hommes, tels que tu es, adonnés sans cesse au devoir, et qui savent

obéir à la marche du monde, ne connaissent pas les troubles de l'âme. » 14,078.

« Que l'homme guérisse les peines de l'âme par la science, reprit Vyâdha, et les maux du corps par les simples : c'est là en effet le pouvoir de la science. Qu'on n'aille point à l'égalité d'humeur avec des amusements frivoles. 14,079.

» Les hommes d'une intelligence étroite sont enchaînés aux peines de l'esprit, par l'éloignement de ce qu'ils aiment et la présence de ce qu'ils n'aiment pas. 14,080.

» Toutes les créatures sont unies aux qualités, ou elles en sont séparées, et ce n'est pas une occasion de chagrin pour un seul. 14,081—14,082.

» A la vue d'une personne bien douée, *mais* non enviée, on se détourne promptement de la vertu. On la venge *du dédain*, si l'on examine *les choses* dès le commencement.

» Rien ne sert à l'homme de se plaindre ; il est tourmenté : voilà tout ! Les sages, qui renoncent tout ensemble au plaisir et à la douleur, croissent en félicité. Les ignorants n'ont pas le contentement de l'âme pour leur principal objet ; les vrais savants parviennent seuls à posséder une âme satisfaite. 14,083—14,084.

» Il n'est pas de fin au déplaisir ; le *saint* contentement est le plaisir suprême. Ceux, qui ont fait leur chemin, ne s'affligent pas, car ils voient *devant eux* la route absolue.

» Il ne faut pas jeter l'âme dans la consternation, qui est le plus grand des poisons : elle tue ceux, de qui la science est imparfaite, comme le serpent en colère tue un enfant. 14,085—14,086.

» Il n'existe pas de bien pour l'homme dépourvu d'énergie, que la crainte surmonte à son premier pas fait.

» On ne voit pas le fruit d'une œuvre faite par contrainte. Quiconque descend au mépris de soi-même, ne parvient pas à faire quelque chose de beau. 14,087—14,088.

» Que *l'homme* jette même les yeux sur un moyen pour l'affranchissement de la douleur ; qu'il se mette à l'œuvre sans gémir, et que délivré, il soit heureux. 14,089.

» Ceux, qui ont acquis la science et qui sont parvenus au plus haut point de l'intelligence, ne tombent pas dans l'affliction, une fois qu'ils ont pensé à la non-existence des êtres, car ils voient *devant eux* la voie suprême. 14,090.

» Placé ici-bas, où j'attends le moment, je ne m'afflige point, et, appuyé sur ces exemples, je ne me laisse pas tomber dans le découragement, brahme savant et vertueux. » 14,091.

« Tu as acquis la science, répondit le brahme, tu es doué d'intelligence, et ta pensée est vaste ; je ne déplore pas le sort de ta sagesse ; tu connais le devoir, et tu es rassasié de science. 14,092.

» Je te fais mes adieux : salut à toi ! Que le devoir te protége ! Il faut mettre ses soins dans le devoir, ô la plus forte des colonnes, qui soutiennent le devoir ! » 14,093.

« Bien ! » reprit Vyâdha, ses mains réunies au front ; et, quand il eut décrit autour de lui un pradakshina, le saint brahme se mit sur sa route. 14,094.

» Arrivé chez lui, le brahme, bien instruit sur les devoirs, sut rendre, suivant la convenance, à son vieux père et à sa vieille mère, l'obéissance à tous les degrés.

» C'est ainsi que j'ai répondu entièrement, Youddhishthira, mon fils, à toutes les questions, que tu m'as adressées sur le devoir, ô le plus vertueux des hommes vertueux. 14,095—14,096.

» Dharma-Vyâdha t'a raconté, pieux roi, la magnanimité de l'épouse chaste, la grande âme du brahme et l'obéissance, que l'on doit à son père et à sa mère. »

« Tu m'as narré, ô le plus vertueux des anachorètes et le plus instruit des hommes, qui savent tous les devoirs, répondit Youddhishthira, cette légende sublime des vertus, qui est plus que merveilleuse. 14,097—14,098.

» *Le temps* s'est écoulé pour moi, comme un instant, par le plaisir de t'entendre ; et l'audition de cette magnifique légende ne m'a, certes ! point rassasié encore. »

Alors qu'il eut ouï cette brillante narration, assortie au devoir, Dharmarâdja interrogea de nouveau le rishi Mârkandéya en ces termes : 14,099—14,100.

« Comment le feu est-il allé au bois ? Comment jadis Angiras fut-il honoré ? Comment dans la chûte du feu, ce radieux, devenu Agni, a-t-il porté l'offrande aux Dieux ?

» Si Agni est un *de sa nature*, on voit qu'il est multiple par les effets. Je désire, adorable, être éclairé sur tout cela. 14,101—14,102.

» Comment Kârtikéya est-il né ? Comment fut-il le fils d'Agni ? Comment est-il né de Çiva et de la Déesse Gangâ ? *Comment* fut-il nourri par les Pléiades ? 14,103.

» Rempli de curiosité, je désire connaître cela suivant la nature et selon la vérité, anachorète à la grande lumière, le plus vertueux des enfants de Bhrigou. » 14,104.

« On raconte ici même, dit Mârkandéya, cet antique itihâsa, qu'Agni courroucé s'en était allé dans le bois pour s'y livrer à la pénitence ; 14,105.

» Que le révérend Angiras avait pris la place du feu même, qu'il échauffait par sa lumière et qu'il chassait l'obscurité. 14,106.

» Avant lui, Angiras avait embrassé, guerrier aux longs bras, une pénitence supérieure, et, retiré dans un hermitage, le solitaire d'une haute vertu surpassait le feu même.

» Devenu tel, il illuminait alors le monde entier; et Agni, le foyer de la chaleur, était échauffé par sa lumière.
14,107—14,108.

» Le radieux en fut beaucoup attristé; il ne produisait plus rien: l'adorable Agni se mit donc à penser: 14,109.

« Brahma a fait ici un autre feu pour les mondes: j'ai perdu ma puissance d'échauffer; j'ai besoin de l'être moi-même, et je n'ai plus de chaleur. 14,110.

» Comment pourrais-je donc redevenir le feu? » Tandis qu'il songeait ainsi, il vit le grand anachorète, qui échauffait les mondes par la force du feu. 14,111.

» Angiras alors s'approcha de lui, et dit lentement ces mots avec crainte: « Sois promptement ce que tu étais, et redeviens Agni, qui entretient la vie des mondes. 14,112.

» Tu es connu des trois mondes, qui marchent dans les lieux *assignés à leurs évolutions*; tu es Agni, qui dissipe l'obscurité, et tu es la première création de Brahma.

» Reprends donc promptement ta place, ô toi, qui chasses les ténèbres. » — « Ma gloire est perdue, répondit Agni; c'est ta sainteté, qui est maintenant le feu des holocaustes.
14,113—14,114.

» C'est toi maintenant, et non pas moi, que les créatures désormais reconnaîtront pour le feu. Je déposerai en toi ma puissance de brûler: sois le premier Agni.

» Je serai le second et un Prâdjâpatya. » — « Témoigne une bonté céleste pour les créatures, et sois encore Agni, qui dissipe l'obscurité, repartit Angiras.
14,115—14,116.

» Fais bien vite de moi, Dieu Agni, ton fils, le premier-né. » A peine eut-il entendu sa parole, le feu aussitôt exécuta sa demande. 14,117.

» Vrihaspati, sire, fut ensuite le fils de cet Angiras. Quand les Dieux surent qu'Angiras était le fils aîné du feu, ils vinrent et l'interrogèrent sur la cause; et lui, à cette question, Bharatide, de raconter aux Dieux ce qui précède. 14,118—14,119.

» Les habitants du ciel reçurent *donc* cette réponse d'Angiras. Je te dirai qu'il y a des feux brillants, très-divers d'emploi, variés, invoqués ici-bas chez les brahmes, en de nombreuses cérémonies. 14,120—14,121.

» Brahmana fut son troisième fils, propagateur de la race des Kourouides; celui-ci eut une belle épouse: apprends de moi à quels enfants il donna l'être dans son sein. 14,122.

» Ce fut, sire, à Vrihatkîrti, à Vrihadjdjyoti, à Vrihadbrahman, à Vrihanmanas, à Vrihanmantra, à Vrihadbhasa et à Vrihaspati. 14,123.

» La Déesse Bhânoumatî, la première fille d'Angiras, fut sans égale en beauté au milieu de tous ces enfants.

» Râgâdrâgâ, que l'on dit la seconde fille d'Angiras, était alors comme l'amour de toutes les créatures, mis en elle. 14,124—14,125.

» Visible et invisible par son corps à l'être incorporé, Sinîbali, qui fut dite la fille de Kapardi, était la troisième fille d'Angiras. 14,126.

» Paçyatî, Archishmatî, Bhâbhi, Havirbhî, Havishmatî et la sainte Mahishmatî, qui fut, dit-on, la sixième de ces filles d'Angiras.

» L'Angiraside, nommée Mahâmati, brahme à la grande

intelligence, est citée comme la septième de ses filles, au milieu des grands sacrifices flamboyants. 14,127-14,128.

» Kouhoû, qu'on appelle aussi Tkânansâ, est dite une autre fille d'Angiras. Quiconque l'a vue, admire cette adorable comme une nouvelle lune. 14,129.

» Tchândramasî fut l'épouse de Vrihaspati : cette dame illustre enfanta les feux purs et une fille, qui eut nom Shadékâ. 14,130.

» L'Agni, par lequel est déposé le beurre clarifié dans les invocations du feu, est un fils aux grands vœux de Vrihaspati, appelé Çanyou. 14,131.

» Ce vigoureux Agni, enflammé par des splendeurs telles que plusieurs flammes, est celui même, qui offre le bétail premier-né dans l'açva-médha, dans le sacrifice, et dans ceux, qu'on célèbre tous les quatre mois. 14,132.

» Trois femmes sans égales : Satyâ, Asatyâ et Dharmajnâ, furent données à Çanyou : Agni fut son fils resplendissant et il eut trois filles dévouées à leurs vœux. 14,133.

» Agni, qui est honoré dans le sacrifice par la première portion de beurre clarifié, est le *grand* Agni. Bharadwâdja est, dit-on, son premier-né. 14,134.

» Cet Agni, qui est nommé Bharata, est le deuxième fils de Çanyou : c'est en son honneur que, dans tous les sacrifices de la pleine lune, l'oblation et le beurre clarifié sont levés par la *sainte* cuiller. 14,135.

» Il a trois autres filles, desquelles Bharata est l'époux ; mais Bharata, son fils, n'eut qu'une fille nommée Bharatî.

» Bharata est le fils du feu Bharata, et Pâvaka du Pradjapâti : sa forme est grande, considérable, honorée, ô le plus vertueux des Bharatides. 14,136—14,137.

» Pindadâ est l'héroïque épouse du héros Bharâdwâdja :

les brahmes célèbrent lentement son sacrifice avec le beurre clarifié, comme celui de Lunus. 14,138.

» Celui, qui est associé avec Lunus, au partage de la seconde offrande, est nommé Koumbharétas, qui remplit les routes carrossables par la multitude de ses chars.

» Afin de produire l'accomplissement automnal, Bhabhris a caché le soleil de feu, sans cesser un instant de l'honorer : il est toujours enfanté dans l'invocation.
14,139—14,140.

» Mais celui, qui ne tombe point à chaque moment de sa renommée, de sa splendeur, de sa beauté, le Feu, nommé Niçtchyavana, loue seulement la terre. 14,141.

» Le pécheur est *par lui* délivré de ses souillures et, devenu pur, il éblouit de splendeur. Le Feu Vipâpa, son fils, est véridique ; il veille au devoir des engagements. 14,142.

» Le Feu, nommé Niçkriti, qui accorde le pardon aux êtres, qui gémissent *dans le malheur*, donne des honneurs en échange du culte, *qu'on lui rend*. 14,143.

» Le Feu, appelé Swana, grâce à qui, tourmentés par la douleur, sanglottent les hommes, est son fils et cause les maladies. 14,144.

» Les sages disent que le Feu, nommé Viçvadjit, se tient, infestant la pensée du monde entier. 14,145.

» Le Feu dit Intérieur, est celui, qui fait digérer les aliments dans le corps des êtres animés : il est connu sous le nom de Viçvabhoudj dans tous les mondes. 14,146.

» Le bramatchâri à l'âme domptée, toujours lié par de grands vœux, et les brahmes honorent ce feu dans les sacrifices appelés Pâkas. 14,147.

» Il est une rivière purificatrice, nommée la Gomatî,

qui fut son épouse. C'est en lui que les brahmes vertueux accomplissent toutes leurs cérémonies. 14,148.

» Le feu *sous-marin* Vadava inspire la plus grande épouvante; il absorbe les eaux. Ce Dieu, qui habite dans les souffles de la respiration, est appelé Oûrddhabhâg-Oûrddhabhâg.

» C'est en son honneur qu'on donne toujours le beurre clarifié à la porte septentrionale de la maison. Qu'ensuite le sacrifice soit parfaitement célébré : celui, qui offre bien le beurre clarifié, est dit le premier des sacrificateurs.

» Le ressentiment est un feu dans les êtres paisibles : il naquit bientôt une fille orgueilleuse à ce Dieu courroucé. 14,149—14,150—14,151.

» Elle se nomme Swâhâ; elle est épouvantable, cruelle en tous les êtres. Personne n'existe dans le Tridéva, égal en beauté au Feu, dont je vais parler. Les Dieux lui ont donné le nom de Kâma *ou l'Amour*, parce qu'il n'a rien qui lui soit comparable. Armé d'un arc, paré d'une guirlande, *mais* portant la colère *en son cœur*, il s'avance triomphant sur un char. 14,152—14,153.

» Le feu, qui est appelé Amogha, peut détruire les ennemis, suivant ses instructions : trois stances, prince vertueux, sont consacrées à l'éloge du Feu, qui est nommé Ouktha. 14,154.

» Il est père de la grande parole, qui est appelée la foi. 14,155.

« Le Kaçyapide, le Vaçishthide et Prâna, Agni, fils de Prâna, et Tchyavana l'Angiraside à la splendeur trois fois éclatante, se soumirent, dans la vue d'obtenir un fils, à une rigoureuse pénitence, qui dura un grand nombre d'années : « Puissions-nous, disaient-ils, obtenir

un fils vertueux et de qui la renommée égale celle de Brahma ! » 14,156—14,157.

» Les cinq brahmes, qui prononçaient au commencement des hymnes les grands mots consacrés, eurent *à la fois* cette même pensée : aussi, il leur naquit *pour tous* un seul fils, auguste, brillant de splendeur et réunissant *l'assemblage de* cinq couleurs. 14,158.

» Il était par la tête un feu allumé, ses bras étaient pareils au soleil, ses yeux avaient la couleur de l'or, et ses jambes, Bharatide, étaient noires ou d'un bleu-foncé. 14,159.

» Né de cinq couleurs par la pénitence de ces cinq personnes (1), ce Dieu fut donc appelé Pântchadjanya et fut le tronc, où s'embranchèrent cinq familles. 14,160.

» Cet être aux grandes mortifications, s'étant livré douze mille ans à une austère pénitence, engendra le terrible feu des Mânes et créa les mortels. 14,161.

» Il fit naître de sa tête le vaste Sâma-Véda; de sa bouche, la respiration et la vitesse; de son nombril, le Véda; de sa force, Indra, et, de son souffle vital, Vâshou et Agni. 14,162.

» De ses bras, il produisit les accents toniques et toutes les créatures, qui sont dans l'univers; puis, quand il eut accompli ces opérations, il créa des fils à ces cinq pères.

» Il donna Pranidhi à Vrihadratha, Mahattara à Kaçyapa, Bhânou à Angiras; Saâubhara fut le sage fils d'Agni, Anoudâtta était le fils de Prâna : tels furent les noms, que portaient les cinq fils. Il créa quinze autres Dieux supérieurs et vingt, qui se glissèrent subrepticement au sein des sacrifices. 14,163—14,164—14,165.

» La pénitence créa Soubhîma, Atibhîma, Bhîma,

(1) *Pântchadjana.*

Bhîmavala et Abala, ces cinq, qui dérobent les sacrifices des Dieux. 14,166.

» Ces cinq Dieux furent aussi les fils de la pénitence : Soumîtra et Mitravat, Mitradja, Mitravarddhana et Mitradharman. 14,167.

» La pénitence créa encore les cinq, de qui les noms suivent : Sourapravîra et Vîra, Souvéça, Souravartchasa et l'Immolateur des-Souras. 14,168.

» Ces Génies, séparés en trois bandes, chaque groupe à part, cinq par cinq, dérobent à ceux, qui offrent les sacrifices en vue du Swarga. 14,169.

» Ils enlèvent, ils détruisent la vertu du sublime havish, versé par eux dans le feu. Rivaux des feux consacrés, ils détruisent, ils enlèvent la science extérieure et l'aumône exercée par les gens habiles, mais ils se gardent bien d'avancer vers le lieu, où reste le Feu.

14,170—14,171.

» Emportant leur butin du bûcher funèbre, ils font déborder le beurre clarifié de l'un et de l'autre côté ; mais, calmés par les prières, ils respectent l'hostie, qui est propre au sacrifice. 14,172.

» Le grand ascète Ouktha, le fils *d'Agni*, s'approche de la terre, et, quand l'oblation est consumée, les hommes de bien le sacrifient lui-même sur la terre. 14,173.

» On célèbre Agni Rathantara comme le fils de la pénitence : les adwaryous disent que l'oblation lui est présentée afin de serrer le nœud, qui unit *à nous* les amis. 14,174.

» Au comble de la joie, ce Dieu à la haute renommée goûte le bonheur avec ses fils. 14,175.

» Le feu, surnommé Bharata, est né des violentes macérations. Ce feu, de qui l'inclination se porte à la nourriture, quand il est satisfait, procure les aliments à tous les êtres.

» Il nourrit toutes les créatures, et c'est pour cela qu'il est nommé Bharata. Le feu, qui est appelé Açiva, a pour son premier objet l'hommage et la force. 14,176—14,177.

» Le feu Çiva fait constamment le bonheur de tous les êtres affligés du malheur. Voir le fruit de la pénitence, c'est obtenir une grande vertu. 14,178.

» Pourandara naquit son fils ; il est sage, il a le désir de sauver. La Chaleur est née de la chaleur même ; ce feu est vu dans tous les êtres. 14,179.

» Le feu, appelé Manou, incite les créatures à produire une lignée. Il est un feu, que les brahmes arrivés à la rive ultérieure des Védas, nomment Çambhou. 14,180.

» Les régénérés appellent Avasathya un feu tout flamboyant et d'un grand éclat : ils nomment des feux, qui ont une splendeur pareille à l'or, les Causes-du-fluide-séminal.

» Ensuite la pénitence a fait naître ici-bas, dans l'apaisement *des passions*, les cinq sacrifices pour ses fils. Le feu, tourmenté par la pénitence, vertueux prince, est le seigneur des rayons. 14,181—14,182.

» Angiras fut le père des Asouras terribles et des mortels divers : il a créé le soleil et Manou, qui fut le fils de sa pénitence. 14,183.

» Les brahmes, qui ont lu entièrement les Védas, appellent ce soleil le Grand-Bhanou. Soupradjâ et Brihadbhasâ, la fille de Sourya, furent les épouses du soleil.

» Elles ont donné le jour à six fils ; écoute quels ils sont. Le feu Balada, qui donne à tous les êtres faibles le souffle de la vie, est, dit-on, le fils premier-né du soleil. Le feu, appelé Manyoumat, qui est dans les créatures paisibles l'épouvantable ressentiment, fut le deuxième fils de Bhanou, *c'est-à-dire, du soleil.* Celui, avec lequel on accomplit

ici-bas le sacrifice de la nouvelle et de la pleine lune, est nommé Havis. 14,184—14,185—14,186—14,187.

» Le feu, qui est appelé sur la terre Vishnou, et le feu, qui a nom Dhritimat, *sont les deux autres fils*. Celui, par qui l'oblation, accompagnée d'Indra, est offerte, dit-on, au temps où mûrit le blé, est nommé Angiras. 14,188.

» Ce feu, qu'on appelle encore Agrayana, est de la famille elle-même du soleil. L'anachorète est le père des sacrifices continuellement offerts à chaque fin de quatre mois.

» Stoubha de la race même de Bhanou est accompagné de quatre fils. La Nuit donna la naissance à une fille et deux fils, Agni et Soma. 14,189—14,190.

» Bhanou eut lui-même une épouse : elle mit au monde cinq feux. Agni est honoré, à chaque fin de quatre mois, par une offrande supérieure. 14,191.

» Le feu Vaïçvânara est charmant ; il marche accompagné d'Indra : c'est lui que ce monde entier célèbre sous le nom de Prabhou. 14,192.

» Le feu, appelé Viçvapati, *c'est-à-dire, le maître de l'univers*, est le deuxième fils de Manou ; mais le premier est Swishtakrit, au nom duquel le beurre clarifié sera bien sacrifié. 14,193.

» La vierge, nommée Rohinî, fut la fille d'Hiranyakaçipou : elle brilla par ses œuvres, comme épouse. Vahni est le Pradjâpati, qui forme le corps des âmes incorporées, aussitôt qu'elles sont arrivées à respirer le souffle de la vie. Le Génie, qu'on nomme Sannihita, est le père de cet être, qui a la forme du son. 14,194—14,195.

» Le Dieu, qui a une route blanche et noire, est celui, qui nourrit le feu : sans péché, il est auteur des péchés, quand il est passé à la colère. 14,196.

» Les Yatis ont toujours dit que Kapila était un rishi du plus haut rang : c'est par ce feu, nommé Kapila, que les esprits sont excités à s'absorber, nombre de fois, en Dieu. 14,197.

» Ce feu, par qui les êtres se mettent continuellement au-dessus des autres, a nom le Principal dans les différents sacrifices. 14,198.

» Il créa ces autres feux en grand nombre, fameux sur la terre, pour l'expiation d'un mauvais agnihotra. 14,199.

» Quand les flammes du feu se touchent l'une l'autre, de quelque manière, par l'effet du vent, on doit sacrifier avec le feu Çoutchi, préparé dans huit vases. 14,200.

» Quand les flammes, tournées à droite, se réunissent en deux faisceaux, on doit sacrifier avec le feu Vîti, préparé dans huit vases. 14,201.

» Si les flammes du feu, placé à l'entrée, viennent à se toucher par l'incendie d'une forêt, on doit sacrifier avec le feu Çoutchi, préparé dans huit vases. 14,202.

» Si une femme, affligée de son mois, touche au feu de l'agnihotra, on doit sacrifier avec le feu Dasyoumat, préparé dans huit vases. 14,203.

» Si les bestiaux s'approchent d'un mort, qui est supposé vivant, on doit sacrifier avec le feu Souramat, préparé dans huit vases. 14,204.

» Un brahme sacrifie-t-il au feu trois jours, dans une situation d'esprit affligé, on doit sacrifier avec le feu Supérieur, préparé dans huit vases. 14,205.

» Celui, de qui ou le mois ou le demi-mois est au complet, doit sacrifier avec le feu Pathikrit, préparé dans huit vases. 14,206.

» Quand le feu d'une femme nouvellement accouchée,

touche le feu de l'agnihotra, on doit sacrifier avec le feu Agnimat, préparé dans huit vases. 14,207.

» La fille d'Apa (1) fut la première épouse de Saha. Le roi Bhouvabhartri engendra le feu supérieur, celui, qu'on appelle le souverain de tous les éléments. « Tu es le père nourricier du monde, » lui disent les brahmes dans leurs prières. 14,208—14,209.

» Le vénérable feu à la grande splendeur, qui est le maître de tous les grands éléments, parcourt sans cesse l'univers. 14,210.

» Le feu, nommé Grihapati *ou le seigneur de la maison*, est honoré dans tous les sacrifices : c'est lui, qui porte au ciel l'oblation sacrifiée dans ce monde. 14,211.

» Sattwabhougya fut l'éminent et très-merveilleux enfant des eaux. Le roi Bhouvabhartri est nommé *le Maître* : le feu, par qui sont consumés les êtres morts, fut le nourricier de ce grand *Dieu*. On célèbre dans l'agnishtoma, le sacrifice nécessaire, le plus grand, de ce père nourricier.

» Les Dieux cherchent continuellement l'auguste et premier feu. Quand il (2) les vit arriver avec dévotion, la crainte le fit entrer dans la mer.

14,212—14,213—14,214.

» Les Dieux vont alors, cherchant de plage en plage. A leur vue, le feu tint ce langage à Atharvan : 14,215.

« Porte l'oblation aux Dieux : car je suis bien faible, héros ! Va, toi ! rends-moi ce service avec des yeux bien-

(1) *L'eau*, à la forme masculine.

(2) Le texte donne à lire un singulier : *il le vit*. Nous mettons le pluriel pour la liaison des idées, ou il existe ici quelque lacune. Au reste, le morceau, qui suit, nous semble dans un état de mutilation complète : nous le traduirons donc, en nous tenant le plus près du texte, qu'il nous est possible

veillants. » Quand il eut envoyé Atharvan, le feu passa dans un autre lieu. Les poissons de lui raconter, et il dit irrité à ceux-ci : 14,216—14,217.

« Vous servirez d'aliments aux hommes en vos différentes existences. » Le Feu ensuite adressa un discours à Atharvan. 14,218.

» Il le persnada beaucoup, d'après les paroles des Dieux. Havis ne désirait pas conduire les offrandes au ciel, et il abandonna entièrement son corps. 14,219.

» Une fois qu'il eut quitté son enveloppe corporelle, il entra dans la terre, et, dès qu'il eut touché le sol, il créa, chacun à part, les nombreux métaux. 14,220.

» Il fit sortir de son pus l'odeur et la splendeur, de ses os les pins devadârous, de son flegme le cristal, de sa bile les vents, 14,221.

» Et de son foie le fer. Cet auguste produisit de nouvelles créatures en trois espèces : de ses ongles sortit la masse des nuages, la multitude des veines et le corail. 14,222.

» De son corps naquirent les divers autres métaux ; et, quand il eut ainsi, prince, abandonné son corps, il entra dans une pénitence supérieure. 14,223.

» Élevé plus encore par la pénitence que Bhrigou, Angiras et les autres ascètes, il flamboya d'une vive lumière ; et cette pénitence l'environna même de splendeur et de rayons. 14,224.

» Effrayé à l'aspect du rishi, il entra dans la grande mer, et lui, perdu, le monde épouvanté recourut à Atharvan.

» Il fut honoré même par les Dieux et les autres. Atharvan alors vit le Feu, et tira les mondes de lui-même.

14,225—14,226.

» C'est ainsi que le Feu, perdu naguère, agita par le

révérend Atharvan le grand Océan, malgré la résistance de tous les éléments. 14,227.

» Invoqué, Atharvan porte sans cesse l'offrande de tous les êtres : parcourant les différentes contrées, errant dans le fleuve Sindhou et le *pays du* Panjab, il fit sortir ainsi les nombreux et divers feux, mentionnés dans les Védas.

» La Dévikâ, la Saraswatî, la Gangâ, la Çatakoumbhâ, la Çarayoû, la Gandasâhvayâ, la Tcharmanvatî, la Mahî et la pure Médhâtithi, la Tâmrâvatî, la Vétravatî et la Kaâuçikî, qui est la troisième rivière, la Tamasâ, la Narmadâ et la rivière Godâvarî, la Vénâ, l'Oupavénâ et l'effroyable Vadavâ, Bharatide, la Bharatî, la Souprayôgâ, la Kâvérî et la Mourmourâ, la Toungavénâ, la Krishnavénâ, la Kapilâ, et le Çona : voilà quelles rivières sont dites les mères des feux. (*De la stance* 14,228 *à la stance* 14,233.)

» Priyâ fut l'épouse d'Adbhouta, et Vibhoûrasi fut son fils. On rapporte que les somas sont en aussi grand nombre que les feux. 14,234.

» Des brahmes, créatures intellectuelles, sont nés dans la famille d'Atri : il a porté en sa personne tous ces fils désireux eux-mêmes de créer. 14,235.

» Les brahmes retirent donc les feux de son corps. Ici, j'ai fini de te raconter quels sont les Feux magnanimes, infinis, beaux, dissipateurs des ténèbres, et comme ils existent. Sache que telle est la grandeur d'Adbhouta, ainsi qu'il en est parlé dans les Védas : « Tous viennent d'un seul Feu. » Il faut savoir que ce feu unique et vénérable est le premier Angiras, 14,236—14,237—14,238.

» Et que de son corps est sorti de différentes manières le sacrifice Djyotishtoma. Ici, je finis de t'exposer la bien grande famille des Feux, qui, honorée par les diverses for-

mules de prières, conduit au ciel l'offrande des mortels.

» On raconte différentes origines des Agnis. Écoute, irréprochable descendant de Kourou, la naissance du sage et merveilleux Kârttikéya, que je vais te rapporter. Je commencerai par te dire que les épouses des brahmarshis avaient *paru* mettre au monde un fils, la merveille des merveilles, pieux, à la vigueur infinie et donnant un nouveau relief à la gloire. 14,239-14,240-14,241-14,242.

» Déployant leurs efforts, jadis les Asouras et les Dieux se tuaient les uns les autres ; dans ces batailles, c'étaient les Dânavas aux formes épouvantables, qui toujours obtenaient la victoire sur les Dieux. 14,243.

» Quand il vit ses bataillons immolés par différentes armes, Pourandara se mit alors à chercher dans ses pensées soucieuses quel général il fallait donner à son armée.

» Voyant l'armée des Dieux rompue par les Dânavas : « Il me faut connaître, songea-t-il, un homme à la grande vigueur, qui, appuyé sur la force, protégera mes guerriers ! » 14,244—14,245.

» Parvenu au mont Mânasa, profondément occupé de cette pensée, il entendit un cri épouvantable de détresse, que jetait une femme : 14,246.

« Que tout homme vole à mon secours et qu'il me défende. Qu'il montre à mes yeux un époux ! ou devienne mon époux lui-même ! » 14,247.

» Mais Pourandara lui dit : « Ne crains pas ! Tu ne cours aucun danger ! » Quand il eut parlé de cette manière, il vit Kéçi placé devant lui. 14,248.

» Coiffé d'une tiare, portant une massue à la main, il ressemblait à une montagne riche en métaux. Le fils de Vasou prit la jeune dame par la main et dit au ravisseur :

« Pourquoi veux-tu enlever cette jeune vierge? action sans noblesse! Sache que je suis le héros, qui tient la foudre; cesse de lui causer de la douleur. »

14,249—14,250.

« Lâche cette jeune fille! répondit Kéçi; je l'aime, Çakra : *lâche-la, te dis-je*, et tu peux t'en retourner vivant à ta ville, Pâkaçâsana! » 14,251.

» Il dit, et d'envoyer sa massue pour la mort d'Indra; mais celui-ci, au milieu de son vol, la trancha par la moitié avec sa foudre. 14,252.

» Kéçi en colère lui jette la cîme d'une montagne; Çatakratou voit cette masse venir; il la coupe, sire, avec son tonnerre, et elle tombe sur la terre. Blessé par les éclats de sa montagne abattue, Kéçi abandonne la vertueuse femme et s'enfuit, en proie à un violent désespoir. Alors que cet Asoura fut parti, le fils de Vasou dit à la jeune dame: 14,253—14,254—14,255.

« Qui es-tu, fille au charmant visage? A qui es-tu? Que fais-tu ici? » 14,256.

« Je suis la fille du Pradjâpati, lui répondit la dame; mon nom est Dévasénâ: ma sœur Daîtyasénâ fut d'abord enlevée par Kéçî. 14,257.

» Ma sœur et moi, nous allions toujours avec nos amies nous divertir au lac Mânasa, après avoir obtenu la permission du Pradjâpati, *notre père*. 14,258.

» Kéçi, le grand Asoura, désirait continuellement nous enlever: il attira sur lui un désir de Daîtyasénâ, mais non de moi, Pâkaçâsana. 14,259.

» Elle fut ravie par lui, adorable, et moi, je fus sauvée par ta force. Je désire, roi des Dieux, que tu m'indiques la demeure de mon invincible époux. » 14,260.

« Tu es, reprit Indra, la fille de la sœur de ma mère ; je suis le fils de Dâkshâyanî, ma mère. Je désire à mon tour que tu célèbres ma force. » 14,261.

« Je suis une femme, Dieu aux longs bras, répondit-elle ; le vigoureux Bâlavat, honoré des Asouras et des Dieux, sera mon époux par le choix de mon père. » 14,262.

« Quelle peut être, dit Indra, la force de ton époux, Déesse ? Je désire entendre de ta bouche, irréprochable dame, ce langage. » 14,263.

« Ce héros à la grande force, à la grande vaillance, reprit la jeune femme, est le vainqueur des impurs Daîtyas, des Rakshasas, des Ouragas, des Kinnaras, des Yakshas, des Dânavas et des Dieux. 14,264.

» Ce fils de Brahma est un prince, qui, allié à toi, vaincrait tous les êtres : ce *héros*, qui ajoute sans cesse à sa gloire, sera assurément mon époux. » 14,265.

» Quand il eut entendu ces paroles d'elle, Indra se plongea en de profondes réflexions : « Sans doute l'époux de cette Déesse n'est point comme elle dit. » 14,266.

» Ce Dieu, brillant à l'instar du soleil, vit à la première heure du matin, le soleil, père du jour, et la vertueuse lune, qui sert aux computations du temps. 14,267.

» La nouvelle lune avait marché, l'heure était *religieusement* terrible : il vit sur une montagne, à ce point du jour, le combat des Asouras et des Dieux. 14,268.

» L'adorable Çatakratou vit le crépuscule oriental enveloppé avec des nuages de sang ; il vit rouge la mer, séjour de Varouna. 14,269.

» Les disciples de Bhrigou et d'Angiras sacrifiaient à cet instant avec diverses prières ; et le soleil entra dans le feu, après qu'il eut reçu son offrande. 14,270.

» Le soleil s'était avancé vers son vingt-quatrième parvan, et l'auguste lune venait à son devoir *accoutumé*, en s'approchant du soleil. 14,271.

» Quand il vit, *d'un côté*, l'unité du soleil et de la lune, *de l'autre part*, l'effrayante multiplicité *des ténèbres*, Çakra se mit à réfléchir : 14,272.

« Dans cette fin de nuit, qui proclame une grande bataille, on voit les disques terribles du soleil et de la lune.

» Le fleuve Sindhou a largement bu le sang de l'armée ennemie : une femelle de chacal, à la gueule de feu, glapit en face du soleil. 14,273—14,274.

» Cette grande réunion, environnée de lumière, elle imprime la terreur ! Cette rencontre du feu, de la lune et du soleil est admirable. 14,275.

» Le fils, à qui Lunus donnera le jour, sera l'époux de cette Déesse. Agni est doué de toutes les qualités ; mais Agni est une grande Divinité. 14,276.

» Si Lunus donne le jour à un fils, il sera l'époux de cette reine ! » Occupé de ces pensées, l'adorable Dieu prit avec lui Dévaséná, monta au monde de Brahma et, s'inclinant devant le suprême aïeul des créatures, il dit : « Allons ! montre-moi le héros, qui sera l'époux de cette Déesse. » 14,277—14,278.

« Il naîtra un fils à la grande vaillance, répondit Brahma, capable d'effectuer la chose, qui roule dans ta pensée, meurtrier des Dânavas. 14,279.

» Il sera le général *de l'armée céleste* avec toi, Çatakratou ; il sera aussi le vigoureux époux de cette Déesse. »

» Dès qu'il eut ouï ces paroles, le roi des Dieux fit l'adoration à Brahma, et s'en alla avec la jeune femme au lieu, où étaient les Dévarshis. 14,280—14,281.

» Les principaux chefs des plus énergiques brahmes, Vaçishtha à leur tête, et les Dieux altérés, devant lesquels marchait Çatakratou, vinrent à ce sacrifice boire le soma et recevoir une portion de leurs pénitences. Quand ils eurent accompli, suivant les rites, le sacrifice dans le feu bien allumé, 14,282—14,283.

» Les magnanimes versèrent l'oblation en l'honneur de tous les habitants du ciel. Le Feu admirable, auguste, silencieux, invité selon la rubrique, quitta pour y venir le disque du soleil. Les brahmes de sacrifier, suivant les mantras, l'oblation, qu'il devait obtenir. 14,284-14,285.

» Dès qu'il eut reçu les offrandes variées des rishis, le Feu, vertueux Bharatide, les rendit aux habitants du ciel.

» En s'en allant, il vit les épouses de ces magnanimes brahmes, assises, chacune dans son hermitage, et goûtant un tranquille sommeil. 14,286—14,287.

» Semblables à des autels d'or, pures comme le croissant de la lune, pareilles aux flammes du feu, on eût dit que toutes étaient autant d'étoiles admirables. 14,288.

» Les organes des sens troublés à cette pensée, le Feu, à l'aspect de ces épouses des principaux brahmes, tomba sous le pouvoir de l'amour. 14,289.

» Il roula plus d'une fois ces pensées en lui-même : « Voilà que je suis ému plus qu'il n'est convenable..... j'aime malgré elles ces vertueuses épouses des principaux brahmes. 14,290.

» Je ne puis ni les voir, ni les interroger sans une cause ; je vais donc entrer dans cette chapelle du feu perpétuel afin de les contempler à mon aise (1). » 14,291.

(1) Abhikshnaças, iterùm ac sæpius.

» Entré dans l'endroit saint, il eut du plaisir à les regarder, comme s'il eût touché avec ses flammes toutes ces femmes à l'éclat d'or. 14,292.

» Après qu'il eut demeuré là bien long-temps, le Feu, tombé dans l'esclavage et rempli d'amour pour ces dames, jeta sur elles sa pensée. 14,293.

» Le cœur consumé d'amour et résolu d'abandonner son corps, puisqu'il ne pouvait obtenir ces épouses de brahmes, Agni s'avança dans la forêt. 14,294.

» Swâhâ, la fille de Daksha, eut pour lui un premier amour. Cette noble dame essaya long-temps de trouver le côté faible de ce Dieu toujours attentif ; la femme charmante ne put le voir. Informée exactement que le Feu était venu, consumé en vérité d'amour, dans cette forêt, il s'offrit à la dame cette pensée : « Je me créerai des formes semblables aux formes, que possèdent les épouses des sept grands rishis du pôle, et je forcerai à m'aimer ce Feu, qui est consumé d'amour pour elles et fou de leur beauté. La chose étant faite ainsi, il y aura, de son côté, plaisir, et, du mien, satisfaction donnée à l'amour. »
14,295—14,296—14,297—14,298.

» Alors, s'étant créé une première forme, qui lui donnait l'air de Çivà, l'épouse d'Angiras, douée des qualités de la beauté et du caractère, la Déesse, roi des hommes, s'en alla près du Feu et, sous les apparences d'une mortelle, lui dit ces mots : « Agni, veuille bien m'aimer, moi, que consume l'amour. 14,299—14,300.

» Pense que je meurs, si tu n'agis pas ainsi. Je m'appelle Çivà, ô toi, qui manges les oblations, et je suis l'épouse d'Angiras. 14,301.

» Ces dociles *épouses* m'ont envoyée, après qu'elles

eurent délibéré *avec moi* cette résolution. » — « Comment savez-vous, répondit Agni, toi et les autres femmes, dont tu parles et qui toutes sont les épouses des sept rishis, que je suis tourmenté par l'amour ? » — « Tu es aimé de nous, reprit-elle ; et nous sommes à cause de toi en des alarmes continuelles. 14,302—14,303.

» Nous avons deviné ta pensée par tes gestes, et je fus envoyée vers toi. Je suis venue ici pour l'amour, hâte-toi de satisfaire mon désir. 14,304.

» Mes sœurs, les autres épouses m'attendent : j'irai ensuite *vers elles*, mangeur de l'offrande ! » Alors au comble du plaisir, Agni s'unit à cette fausse Çivâ, pleine de joie. 14,305.

» La Déesse, de qui les désirs étaient satisfaits, prit Çoukra par la main et lui dit : « Ceux, qui verront dans la fôret cette forme, dont je vais me revêtir, Feu, diront qu'on chercherait en vain une faute dans la conduite des femmes brahmanis : je vais donc par précaution me changer en une Garoûdi. 14,306—14,307.

» *De cette manière*, je sortirai du bois sans payer mon plaisir *à la critique du monde.* » A ces mots, s'étant métamorphosée en une Souparnî, elle sortit de la forêt.

» Elle vit le mont Çwéta, bien couvert des tiges du saccharum sara et gardé par des serpents merveilleux aux sept têtes, au regard empoisonné. 14,308—14,309.

» Il était infesté de Rakshasas, de Piçâtchas, de Raâudras, de Bhoûtas et de Ganas : il était rempli, avec ces Rakshasas, de quadrupèdes et de volatiles. 14,310.

» Elle arriva promptement sur le dos de cette montagne inaccessible, et la belle jeta à la hâte dans une urne d'or la semence *du Feu.* 14,311.

» La Déesse se fit semblable par la forme aux épouses des sept magnanimes rishis et alluma dans Agni le feu de l'amour. 14,312.

» Mais il lui fut impossible de revêtir les formes célestes d'Aroundhati pour la vigueur de sa pénitence et pour son obéissance à son époux. 14,313.

» Six fois, la semence d'Agni fut donc jetée en cette urne, ô le plus grand des Kourouides, par l'amoureuse Swâhâ. 14,314.

» Elle enfanta de cette semence un fils, enveloppé de splendeur, et conduisit ce germe à l'honneur d'être Skanda (1) lui même. 14,315.

» Le jeune Dieu naquit avec six têtes, deux fois autant d'oreilles, douze yeux, un nombre égal de bras; mais avec un seul cou et un seul ventre. 14,316.

» Distinct à la deuxième, l'enfant resplendissait à la troisième heure : muni de tous ses membres et de tous ses organes, Gouha naissait à la quatrième heure.

» Il était enveloppé d'un grand nuage à la couleur de sang, d'où jaillissaient des éclairs : tel le soleil, qui brille, se levant au milieu d'un immense amas de nuées rouges. 14,317—14,318.

» Il saisit un grand arc, l'effroi du monde, que le meurtrier de Tripoura avait déposé là pour mettre en pièces les ennemis des Dieux. 14,319.

» Maître de cette arme excellente, le vigoureux poussa un cri, qui jeta l'épouvante dans ces trois mondes avec leurs êtres immobiles et mobiles. 14,320.

» A l'audition de ce bruit, pareil à celui d'un amas de

(1) Un nom de Karttikéya, le Dieu de la guerre.

grands nuages, les deux énormes serpents, Aîrâvata et Tchitra, s'envolèrent. 14,321.

» Quand l'enfant, de qui la splendeur égalait la lumière du soleil, les vit s'enfuir, il les prit avec deux de ses mains : dans une autre, il tenait une lance de fer.

» De sa quatrième main, le fils d'Agni tenait embrassé un coq au vaste corps, à la crête de sang, le plus fort des coqs vigoureux. 14,322—14,323.

» Tandis qu'il tenait cet oiseau, le guerrier aux longs bras, s'amusant avec lui, jeta un cri épouvantable. Avec deux autres mains, le robuste enfant porte *à sa bouche* la plus grande des conques, 14,324.

» Et lui fit rendre un son, effroi de tous les êtres puissants. Avec deux autres mains, il battit l'air à coups redoublés. 14,325.

» Mahâséna resplendissant se jouait et semblait boire les trois mondes avec ses bouches. Assis sur la cîme d'une montagne, comme le soleil à son lever, ce guerrier à la orce prodigieuse, à l'âme sans mesure, contemplait avec ses diverses têtes les *différentes* plages du ciel.
14,326—14,327.

» En regardant les êtres variés, il poussa de nouveau un cri : à ce bruit, tous les hommes de tomber par troupes. 14,328.

» Effrayés, l'âme troublée, ils vinrent implorer sa protection. Les hommes, accourus supplier ce Dieu, appartenaient à différentes castes. 14,329.

» Ils parlèrent aux brahmes spectateurs, que distinguait une force immence : mais l'enfant aux longs bras se leva et, les flattant, *rassura* les hommes. 14,330.

» Il banda son arc et décocha ses traits au mont

Çwéta ; il rompit de ses flèches le mont Kraâuntcha, le fils de l'Himâlaya. 14,331.

» Cette destruction force les cygnes et les vautours à visiter la montagne du Mérou. Le mont brisé tombe et jette les plus hauts cris de détresse. 14,332.

» D'autres montagnes gémirent alors, plaignant la chute du mont. Les sanglots de ces montagnes, cruellement tourmentées, n'émurent pas ce guerrier à l'âme sans mesure, le plus excellent des forts ; mais, levant sa lance, il poussa un nouveau cri, et le magnanime aussitôt envoya cette arme éblouissante. 14,333—14,334.

» Il fendit rapidement la cîme effrayante du mont Çwéta. Frappée par lui, effrayée par ce bien magnanime, cette alpe rompue tomba sur la terre avec ses hauts sommets, qu'elle abandonna dispersés. La terre agitée s'ouvrit de tous les côtés. 14,335—14,336.

» Désolée, elle s'approcha suppliante de Skanda, et reprit aussitôt sa vigueur : les montagnes, suivant l'exemple de la terre, firent l'adoration à ce Dieu, et le monde honora ce fils d'Agni le cinquième jour de la quinzaine lumineuse. 14,337—14,338.

» Quand naquit Mahâséna à la grande vaillance, à la grande force, il apparut des prodiges non petits, de forme variée, effrayante. 14,339.

» On vit opposés, et les hommes et les femmes, et le mâle la femelle parmi les animaux, qui vivent deux à deux : et les planètes se montrèrent enflammées ; de vastes bruits firent résonner l'atmosphère, les plages du ciel et la terre. 14,340.

» A la vue de ces prodiges grandement épouvantables, de tous côtés les tremblants rishis, par qui ce monde

existe, firent pour le monde des cérémonies propitiatoires. 14,341.

» Des hommes, qui habitaient dans les bocages du Tchaitraratha : « C'est le Feu lui-même, dirent-ils, qui, après s'être uni d'amour à six épouses des sept grands rishis, a fait naître pour nous cette grande infortune ! » D'autres accusèrent la Garoudî : « C'est toi, qui nous as apporté ce malheur ! » 14,342—14,343.

» L'*amoureuse* Déesse alors s'approcha de ceux, qui l'avaient toujours vue sous sa forme *naturelle* : « Personne n'a vu, pensait-elle, l'action, que fit Swâhâ. » 14,344.

» A ces paroles, Souparnî avança : « Que enfant soit mon fils ! » Elle vint lentement trouver Skanda, et lui dit : « Je suis ta mère ! » 14,345.

» Les sept rishis, ayant appris qu'il était né un fils à la grande force, répudièrent leurs six épouses à l'exception de la divine Aroundhatî. 14,346.

» Les habitants du bois dirent alors : « C'est que les six ont donné le jour à un fils ! » Swâhâ dit aux sept rishis : « Ce fils est à moi. 14,347.

» La chose n'est pas arrivée, je le sais, comme vous pensez ! » Mot, qu'elle répéta, sire, deux et plusieurs fois. Un jour, Viçvâmitra à l'éclatante splendeur avait célébré le sacrifice des sept rishis. 14,348.

» Il avait suivi par derrière, sans être vu, le Feu consumé d'amour, et toute cette affaire dans toute son étendue lui fut exactement connue. 14,349.

» Viçvâmitra d'abord implora la protection du jeune Dieu ; ensuite, il entonna l'éloge céleste de Mahâséna.

» Le grand anachorète célébra toutes les quatorze cérémonies, qui tiennent à l'enfance : il récita les prières,

pour la scission du cordon ombilical, et les autres : 14,350—14,351.

» La magnanimité du héros aux six têtes, l'accomplissement de son émancipation finale, la perfection de sa divine Çakti et celle de ses assemblées. 14,352.

» Viçvâmitra fit cette chose pour le bien du monde : le rishi fut donc l'ami de Koumâra. 14,353.

» Le grand solitaire ne désaprouva point les métamorphoses, qu'avait prises Swâhâ ; il dit à tous les anachorètes : « Vos femmes n'ont pas commis d'offense. »

» (1) A peine eurent-ils entendu cette parole de lui, qu'ils abandonnèrent aussitôt de tous côtés leurs épouses. Quand les Dieux eurent ouï Skanda, ils dirent de concert au fils de Vasou : 14,354—14,355.

« Il y a dans Skanda une force intolérable ; tue-le, sans tarder, Çatakratou. Si tu l'épargnes, il deviendra le roi des Dieux. 14,356.

» Ce guerrier à la grande vigueur commencera par enchaîner les trois mondes, puis nous, Çakra, et toi-même. » Le Dieu ému leur fit cette réponse : « C'est un enfant à la bien vaste force. 14,357.

» Vainqueur dans un combat, il pourrait tuer le créateur même : mais je ne puis donner la mort à un enfant, » dit Çakra. 14,358.

« Tu manques de vigueur, puisque tu parles ainsi,

(1) Il doit y avoir ici une lacune : autrement cette proposition ne serait pas affirmative ; elle contiendrait une négation : *na atyadjan*; ou bien : *ils reprirent* ; d'ailleurs la phrase, qui suit dans la même stance, est motivée par un discours précédent, non plus de Viçvâmitra, mais de Skanda. Je ne corrige pas, je traduis.

reprirent-ils. Que toutes les mères du monde s'en aillent maintenant trouver Skanda ; 14,359.

» Et qu'il soit tué par ces Déesses, qui ont la puissance de l'Amour. » — « Qu'il en soit ainsi ! » répondit Indra. Elles allèrent et quand, le visage consterné, elles eurent vu l'enfant à la force incomparable : 14,360.

« Il nous est impossible *de lui donner la mort,* » pensèrent-elles ; et, cette réflexion faite, elles se mirent sous sa protection. « Enfant à la grande force, lui dirent-elles, sois notre fils. 14,361.

» Veuille bien nous accepter pour *tes nourrices,* nous, que l'on vante et qui sommes troublées par notre lait. » A ces paroles d'elles, l'auguste Mahâséna d'honorer ces Déesses aux seins gonflés par le désir de lui donner sa nourriture, et l'enfant de leur accorder ce qu'elles désiraient. Le vigoureux nourrisson vit son vigoureux père, Agni, qui s'avançait. 14,362—14,363.

» Le Dieu fut honoré par l'enfant avec le groupe de ses nourrices. Environnant Mahâséna *de sa protection,* Çiva se tenait là pour sa garde. 14,364.

» Celle de toutes ses mères, qui était la fille de la Colère, Dhâtrî, une lance à la main, défendait Skanda, comme elle aurait défendu son propre fils. 14,365.

» Tenant Mahâséna embrassé, Kroûrâ, jeune fille de la mer de sang et qui faisait du sang toute sa nourriture, le protégeait comme un fils. 14,366.

» Naîgaméya à la tête de bouc, père de nombreux enfants, changé au Dieu Agni, divertissait le jeune nourrisson avec ses métamorphoses comme avec des jeux.

» Les planètes, les étoiles filantes, les rishis et les mères *des Immortels*, les principaux des feux et les troupes joyeuses des chœurs célestes, ces Dieux et d'autres en grand nombre, épouvantables habitants du Tridiva, se tenaient à l'entour de Mahâséna avec ses nourrices.

14,367—14,368—14,369.

» Ayant vu la victoire incertaine et désirant obtenir la victoire, le souverain des Immortels s'avança, monté sur Aîrâvata et suivi des Dieux, vers le jeune Skanda.

» Le vigoureux Indra, sa foudre à la main, environné par toutes les armées des Dieux, et désireux d'immoler ses ennemis, s'approcha d'une marche très-hâtée vers Mahâséna. 14,370—14,371.

» L'armée des Dieux à la grande splendeur, munie d'arcs, montée sur une foule de chars, de chevaux et d'éléphants, revêtue de cuirasses, ombragée de drapeaux variés, s'avançait effrayante avec un vaste bruit.

» Koumâra porta ses pas derrière Çakra, qui marchait avec le désir d'immoler ses ennemis, éblouissant de parures, admirable de beauté, revêtu d'une robe précieuse.

14,372—14,373.

» Le puissant monarque des Dieux s'avance rapidement, fils de Prithâ, désirant tuer le fils du Feu et poussant des cris, qui jettent l'effroi dans l'armée des Immortels. 14,374.

» Honoré des Tridaças et des rishis du plus haut rang, quand il fut arrivé près de Karttikéya, le fils de Vasou, le roi des Dieux, jeta son cri de guerre, soutenu par les cris des Souras. A ce bruit, Gouha répondit comme la mer *en fureur*. 14,375—14,376.

» A cette immense clameur, la lumière sortit des eaux de la mer, et l'armée des Dieux, hors d'elle-même, flotta çà et là. 14,377.

» Quand il vit que les Dieux étaient venus avec l'envie de le détruire, le fils courroucé du Feu vomit de sa bouche d'immenses flammes de feu. 14,378.

» Il brûla les armées tremblantes des Dieux sur le sol de la terre. Ceux-ci tombés, le corps et la tête en feu, les armes et les montures en feu, ressemblaient à des troupes d'étoiles, qui jonchaient la plaine. En proie aux flammes, ils implorèrent le secours du fils d'Agni. 14,379—14,380.

» Abandonnant le Dieu, qui tient la foudre, ils demandent la paix. Déserté par les Dieux, Çakra fait alors tomber sur Skanda son tonnerre. 14,381.

» Cette foudre lancée frappa impétueusement le côté droit de l'enfant Dieu ; elle brisa, puissant roi, le flanc de ce magnanime. 14,382.

» Ce coup du tonnerre fit paraître un nouvel homme à la place de Skanda ; il était jeune, il portait une cuirasse d'or, il tenait une lance de fer, il avait de célestes pendeloques. 14,383.

» L'entrée du tonnerre dans son corps en fit sortir la constellation Viçâkha. Quand il vit naître un autre homme d'une splendeur égale au feu de la mort, Indra, joignant ses mains, implora d'effroi la protection de Skanda. Le vertueux jeune homme lui accorda la paix, à lui et à son armée. 14,384—14,385.

» Alors, transportés de joie, les Dieux firent résonner leurs instruments de musique. 14,386.

» Apprends quels furent ses terribles compagnons à

l'aspect admirable : les Koumâras naquirent de ce coup de foudre envoyé à Skanda. 14,387.

» Non-seulement ce coup de tonnerre fit naître ces êtres épouvantables, qui enlèvent les enfants nés ou portés encore dans le sein de leur mère ; il produisit même des jeunes filles à la grande vigueur. 14,388.

» Les Koumâras firent de l'astérisme Viçâkha leur père. Le vénérable à la tête de bouc, venu *à la vie*, et Bhadraçâkha, qui fut un présent des mères attentives, le défendirent dans la guerre, environnés par les troupes des jeunes filles et par tous les jeunes fils, leurs parents.

» Les hommes invoquèrent Skanda sur la terre sous les noms de Koumâra et de Pitri : ils semèrent dans les contrées le bruit que Çiva avait joué le personnage du puissant Agni, et *son épouse* Oumâ celui de Swâhâ.

14,389—14,390.

» Les hommes, qui aiment leurs fils ou qui veulent en obtenir, lui sacrifient sans cesse. Le Feu du sacrifice engendra heureusement les jeunes filles, qui sont nommées les Tapas *ou les obligations particulières à chacune des castes*. 14,391—14,392.

« Que ferai-je ? » dirent ces vierges. Elles s'approchèrent de Skanda : « Puissions-nous être les mères suprêmes du monde entier ! » lui demandèrent-elles. 14,393.

» Et puissions-nous être honorées par ta grâce ! faisnous ce plaisir. » — « Oui, répondit-il ; soyez ainsi, chacune en particulier, 14,394.

» Amies ou ennemies tour à tour, et douées d'une noble intelligence. » Quand il eut établi Skanda dans la qualité de père, le groupe des mères se retira. 14,395.

» Kâkî, Halimâ et Mâlinî, Vrinhilâ, Aryâ, Palâlâ et

Vaîmitrâ : telles sont les sept, qui furent les nourrices de l'enfant. 14,396.

» Nâmâti, enfant terrible, épouvantable, doué de vigueur, aux yeux couleur de sang, naquit leur fils par la grâce de Skanda. 14,397.

» Ce héros, né du groupe des mères, est dit le huitième *fils* de Skanda ; la Tête-de-bouc est cité avec lui comme le neuvième. 14,398.

» La sixième tête de Skanda est celle empruntée au bouc, sache-le : l'espace entre les six têtes fut toujours honoré, sire, par les troupes des nourrices. 14,399.

La meilleure des six têtes de Skanda, celle, avec laquelle il créa son énergie divine, est nommée en ce bas monde Bhadraçaka. 14,400.

» Ces événements variés sont arrivés le cinq, et son grand combat fut livré là, souverain des hommes, le [illegible] de la quinzaine lumineuse. 14,401.

» Ensuite la Beauté, ayant pris elle-même un corps sous la forme d'un lotus, s'approcha du jeune et généreux héros aux boucles d'oreilles étincelantes, de Skanda assis, à la guirlande et à la cuirasse d'or, à la tiare et à l'aigrette d'or, aux yeux couleur d'or, à la splendeur éclatante, aux dents aiguës, vêtu d'une robe rouge, enchanteur, réunissant tous les caractères *de la beauté*, et bien chéri des trois mondes. 14,402—14,403—14,404.

» Alors, tous les êtres virent assis, comme la lune dans sa pléoménie, ce plus gracieux des jouvenceaux à la vaste renommée, aux *six* visages parés de leur beauté. 14,405.

» Les magnanimes brahmarshis honorèrent le vigoureux Skanda et les maharshis lui adressèrent ce langage :

« Enfant d'or, la félicité descende sur toi ! accorde ta

faveur aux mondes. Tu es né depuis six jours seulement, et tu es capable de mettre tous les mondes sous ta loi. 14,406—14,407.

» Tu leur rendras la sécurité, ô le plus grand des Dieux. Que ta divinité soit donc Indra, assurant la sécurité des trois mondes. » 14,408.

« Qu'est-ce qu'Indra fait ici pour tous les mondes? répondit Skanda. Comment le souverain des Souras défend-il toujours les armées des Dieux? » 14,409.

« Indra a disposé la force et la vigueur pour tous les êtres, reprirent les rishis; il donne le plaisir aux créatures : ce maître des Dieux accomplit tous les désirs, quand il est satisfait. 14,410.

» Le meurtrier de Bala détruit les méchants, il gratifie les bons; il gouverne les êtres dans leurs affaires.

» Grâce à lui, le soleil brillerait quand il n'y a pas de soleil; la lune reluirait, quand il n'y a pas de lune; le feu, le vent, la terre et l'eau subsistent par ses actions. 14,411—14,412.

» Voilà ce qui est dans les fonctions d'Indra, car il est en lui une force puissante. Sois donc Indra maintenant, héros, toi, qui es le plus fort parmi les êtres forts. 14,413.

» Sois Indra! apporte-nous le plaisir à tous, dit Çakra. Sois inauguré à l'instant même, car, ô le plus éminent des Dieux, tu as acquis ton développement. » 14,414.

« Règne sans trouble sur les trois mondes, répondit Skanda, et complais-toi dans la victoire. Je suis ton serviteur, Indra, et je ne désire pas la domination. » 14,415.

« Il est une force merveilleuse en toi, héros; extermine les ennemis des Dieux, reprit Çakra. Les mondes, émerveillés de ta vigueur, auront du mépris pour moi, placé

sur un trône suprême, mais vaincu et privé de force. Ils publieront avec ardeur qu'une mutuelle division nous sépare. 14,416—14,417.

» Si tu étais divisé, le monde s'en irait en deux parties, seigneur; mais, quand même les mondes seraient divisés et auraient pris parti contre nous deux, livre ce combat, Dieu puissant, malgré cette division même. La bataille, comme on te l'a dit, mon enfant, te fera conquérir ma vigueur. 14,418—14,419.

» Ta majesté sera donc Indra, ne balance pas ! » — « Toi-même, s'il te plaît, reprit Skanda, sois le souverain, et des trois mondes, et de moi. 14,420.

» Que ferai-je pour toi, Çakra? Donne-moi tes ordres. » — « Je serai Indra, répondit celui-ci, comme tu l'as dit, héros à la grande force. 14,421.

» Si cette parole fut avancée avec vérité par toi et sur une détermination prise, ou, si tu veux exécuter cet ordre, écoute-moi, Skanda. 14,422.

» Sois inauguré dans le généralat des Dieux, enfant à la grande vigueur. » — « Pour la mort des Dânavas, reprit Skanda, pour le succès de l'affaire des Dieux

» Et pour le bien des brahmes et des vaches, sacre-moi dans le généralat. » Sacré par Maghavat, accompagné de tous les chœurs des Dieux, 14,423—14,424.

» Il brilla, exalté par les maharshis, d'un éblouissant éclat; et, portée sur sa tête, resplendit l'ombrelle d'or,

» Comme un disque de feu grandement allumé. L'illustre meurtrier de Tripoura s'approcha lui-même, accompagné d'Oumâ, victorieux monarque des hommes, et attacha de sa main sur lui une céleste guirlande d'or, ouvrage de Viçvakarma. 14,425—14,426—14,427.

» Skanda fut honoré de l'Immortel bien joyeux, qui arbore un taureau sur le champ de son drapeau. Les brahmes disent qu'Agni était Çiva, et c'est pourquoi ce jeune Dieu est nommé le fils de Çiva. 14,428.

» Roudra laissa tomber sa semence, *disent-ils*, et le mont Swéta fut; les Pléiades conservèrent dans le mont Swéta cette semence de feu. 14,429.

» Après que tous les habitants du ciel eurent vu Roudra honorer cet enfant, ils dirent que Gouha, le mieux doué des êtres bien doués, était le fils de Roudra. 14,430.

» Cet enfant suivit Roudra entré dans le feu : de-là vint son nom de Skanda; de-là vint qu'il fut appelé le fils de Roudra. 14,431.

» Skanda né de Roudra, du Feu, de Swâhâ et des six nourrices, est ainsi le plus excellent des Dieux, Bharatide, et le fils de Roudra. 14,432.

» Revêtu de deux robes indestructibles, couleur de sang, le fils du Feu, beau, le corps enflammé, brille comme le soleil, enveloppé par deux nuées rouges. 14,433.

» Agni lui donna un coq et un drapeau décoré, cramoisi, qui brille, arboré au-dessus de son char, comme le feu de la mort. 14,434.

» Devant lui est sa lance, qui étend la victoire des Dieux, et la splendeur, qui est le désir de tous les êtres, et la placidité, et la force. 14,435.

» Dans son corps entra une cuirasse naturelle ; elle se manifeste toujours au moment où le Dieu combat. 14,436.

» L'énergie, le devoir, la force, la splendeur, la beauté, la vérité, le succès, la science brahmique, la fermeté d'âme et la défense des créatures, le retranchement des ennemis et la protection des mondes : toutes ces qualités, mo-

narque des hommes, sont nées avec Skanda même.

» Inauguré ainsi par tous les chœurs des Dieux, l'Immortel satisfait, bien paré, brilla comme le disque de la lune dans une pléoménie. 14,437—14,438—14,439.

» Environné par les sacrifices, le murmure des prières, le son des instruments célestes, le chant des Gandharvas et des Dieux, par tous les chœurs des Apsaras, 14,440.

» Entouré par ceux-ci et par d'autres en grand nombre, satisfaits, joyeux, bien parés, les troupes des Piçâtchas et la foule des Dieux, 14,441.

» Le fils du Feu, sacré par la main des Immortels, brillait alors en se jouant. Les habitants du ciel virent donc Mahâséna sacré dissiper les ténèbres, comme on voit le soleil à son lever. Toutes les armées des Dieux s'avancèrent vers lui par milliers; 14,442—14,443.

» Et, s'étant approchées de tous les points de l'espace, elles disaient: « Tu es notre général! » L'Adorable, environné par toutes les troupes des Bhoûtas, répondit à ces honneurs et à ces éloges avec des compliments aux divines armées; et Çatakratou alors de sacrer Skanda en qualité de général. 14,444—14,445.

« Voilà cette Dévasénâ (1), se rappela-t-il, qui fut sauvée par moi: c'est Brahma sans doute, qui a disposé lui-même cet enfant pour être ici le général! » 14,446.

» Cette réflexion faite, il fit venir près de lui cette vierge bien décorée, et le destructeur des armées dit ces paroles à Skanda: « Tu n'étais pas encore né, quand l'Être-existant-par-lui-même désigna cette jeune fille, ô le plus grand des Dieux, pour être un jour ton épouse. Prends

(1) *Dévasénâ* veut dire *l'armée des Dieux*.

donc, suivant les rites et mettant au premier rang les prières, avec ta main, qui a l'éclat des lotus, la main droite de cette princesse. » A ces mots, *Skanda* prit *à la vierge* sa main suivant les rites. **14,447-14,448-14,449.**

» Vrihaspati, versé dans les mantras, récita les prières et célébra le sacrifice. Les peuples disent que Dévaséná devint ainsi la royale épouse de Skanda. **14,450.**

» Les brahmes rapportent qu'il épousa encore Aparâdjitâ, Sadvritti, Kouhoû, Sinîvâlî, Soukhapradâ, et Lakshmîmâsâ, qui fut la sixième. **14,451.**

» Alors que Dévasénâ eut acquis l'immortel Skanda pour son époux, la Déesse Lakshmî, empruntant un corps, vint d'elle-même le trouver. **14,452.**

» Skanda, cher à la fortune, eut donc Çrî pour cinquième épouse : c'est pour cela que Çrî est surnommée Pantchamî (1) ; ce sixième jour est ainsi un grand jour lunaire, parce qu'il triompha, n'étant âgé que de six jours. **14,453.**

Les six épouses des sept grands rishis se rendirent en la présence de Mahâséna, cher à la fortune, et devenu le général de l'armée des Dieux. **14,454.**

» Répudiées par les rishis, ces femmes vertueuses aux grands vœux accoururent à la hâte et dirent à l'auguste chef de l'armée des Immortels : **14,455.**

« Abandonnées sans cause, dans un mouvement de colère, par nos époux en estime auprès des Dieux, nous sommes, mon fils, déchues du rang de la vertu. **14,456.**

» C'est à nous, certes ! que tu dois ta naissance, nous fut-il dit par quelqu'un. A cause de cette vérité, veuille bien nous sauver, maintenant que tu l'as entendue.

(1) C'est-à-dire, *la cinquième.*

» Puissions-nous, grâce à toi, seigneur, obtenir l'éternel Swarga ! Nous désirons que tu nous sois donné pour fils : que cette action t'affranchisse de ta dette ! »

« Vos Grâces sont mes mères, et je suis votre fils, irréprochables dames, répondit Skanda ; tous vos désirs seront accomplis. » 14,457—14,458—14,459.

» A Indra, qui voulait parler : « Que dois-je faire ? Parle ! » dit-il. A ces paroles de Skanda, le fils de Vasou tint ce langage : 14,460.

« Abhidjit (1), qui est la plus jeune sœur de Rohinî (2), désire la supériorité, et, dans son émulation, elle s'en est allée au bois se livrer à la pénitence. 14,461.

» Cette constellation tombée du ciel me fait, s'il m'est permis de le dire, perdre ici l'esprit : Rohinî remonte au premier temps avec Brahma ; pense-s-y, Skanda. 14,462.

» Brahma fit Dhamishtha (3) et le premier temps : Rohinî était, certes ! avant *eux* : ainsi, le nombre était au complet. » 14,463.

» Comme Çakra parlait, les Pléiades vinrent au Tridiva : cet astérisme, Divinité du feu, brillait, semblable à sept têtes. 14,464.

» Vinatâ dit à Skanda : « Tu es mon fils, qui doit m'offrir le gâteau funèbre : je désire toujours siéger avec toi, mon fils. » 14,465.

« Qu'il en soit ainsi ! lui répondit Skanda. Hommage te soit rendu pour ton amour à ton fils ! Donne-moi tes ordres ! Tu habiteras toujours *avec moi*, Déesse, honorée par tes brus. » 14,466.

» Ensuite, le groupe entier des mères dit ces mots à

(1-2-3) Trois constellations lunaires.

Skanda : « Les poètes nous célèbrent comme les mères du monde entier. 14,467.

» Nous désirons être en qualité de mères avec toi : veuille bien nous honorer. » — « Vos Grâces, répondit Skanda, sont mes mères, et je suis le fils de vos Grâces.

» Dites-moi ce que vous désirez que je fasse. — « On a créé des mères avant ce monde, reprirent ses nourrices. 14,468—14,469.

» Qu'il y ait un lieu pour nous et qu'il n'y ait pas un lieu pour elles : soyons en honneur dans ce monde, ô le plus grand des Dieux, et qu'elles n'y soient pas en honneur elles-mêmes. 14,470.

» Elles ont enlevé nos enfants : livre-nous ces mères à cause de cette *action*. » — « Des enfants leur furent donnés : sur lesquels vous ne pouvez arrêter vos désirs.

» Quel autre enfant désirez-vous dans votre cœur, que je vous abandonne ? » — « Nous désirons dévorer les enfants des mères : donne-nous-les ! » repartirent ses nourrices. 14,471—14,472.

— « Je vous livre ces enfants, reprit Skanda ; mais ce que vos Grâces ont dit là est une parole malheureuse.

» Conservez, s'il vous plaît, les enfants, *de qui les parents* vous rendront un digne hommage. » — « Nous conserverons ces enfants, comme tu le désires, Skanda, répondirent ses nourrices : la félicité descende sur toi ! 14,473—14,474.

» Il nous est agréable d'habiter long-temps avec toi, auguste Skanda. » — « Tourmentez sous des formes variées, reprit-il, les jeunes enfants des hommes, tant qu'ils n'auront pas seize années : je vous donnerai moi ! une âme terrible, immortelle, 14,475—14,476.

» Grâce à laquelle vous habiterez, honorées, avec la tranquillité la plus grande *au milieu des souffrances, dont vous serez la cause.* » Ensuite, il sortit du corps de Skanda un homme très-auguste, éclatant comme le feu, pour dévorer les enfants des mortels. Il tomba soudain sur la terre, l'âme égarée, tourmenté par la faim.

» Congédié par Skanda, il devint un Démon aux formes terribles. Les plus savants des brahmes appellent ce Génie aux mains saisissantes l'Épilepsie-de-Skanda.

14,477—14,478—14,479.

» Vinatâ aux formes bien effrayantes est, assure-t-on, un Démon-oiseau : on dit, suivant la science, que ce Génie, dévorant les enfants, est la Rakshasî Poutanâ. **14,480.**

» Une Piçâtchî, cruelle rodeuse des nuits, à l'aspect horrible, aux formes effrayantes, aux apparences épouvantables, est nommée la Furie-Glaçante. **14,481.**

» Une Goule terrible à voir enlève les enfants des hommes : on l'appelle Aditi-Révatî. Le Démon Raïvata est son fils. **14,482.**

» Ce puissant Génie, à l'aspect effrayant, tourmente les enfants. Diti, qui est la mère des Daïtyas, est la Démone, que l'on appelle Moukhamandikâ. **14,483.**

» Des jouvencelles et des jouvenceaux inaffrontables, que la chair des enfants met au comble de la joie, sont dits encore tirer de Skanda leur naissance. **14,484.**

» Tous ces mangeurs d'embryons, descendant de Kourou, sont de bien grands Démons : on cite même les époux de ces épouses. **14,485.**

» Engagés, sans y être appelés, en de terribles affaires, ils saisissent les enfants. Sourabhi, sire, que les savants disent la mère des vaches, et Çakouni, montant sur la

femme, dévorent ensemble les enfants sur la terre. La Déesse Saramâ, qui est, monarque des hommes, la mère des chiens, ne cesse pas d'enlever les fruits au sein des filles de Manou. Celle, qui est la mère des arbres et qui à pour habitation un karandja (1), est bienveillante; elle donne des grâces, elle est pleine de compassion pour les créatures : aussi est-elle adorée au pied d'un karandja par les hommes, qui désirent avoir des enfants.

14,486 —14,487—14,488—14,489.

» Ces dix-huit autres Furies, avides de liqueurs spiritueuses et de chair, se tiennent sans cesse deux fois cinq nuits dans la chambre à coucher des femmes. **14,490.**

» Kadroû, s'étant fait un corps subtil, entre dans la femme enceinte; elle dévore là son fruit, et la mère accouche d'un serpent. **14,491.**

» Celle, qui est la mère des Gandharvas, s'enfuit, emportant le fruit; et la fille de Manou ensuite est vue sur la terre avec son fruit disparu. **14,492.**

» Mais celle, qui est la mère des Apsaras, demeure après qu'elle a enlevé le fruit; et les femmes disent alors que le fruit a péri. **14,493.**

» La fille de l'océan, couleur de sang, qui est appelée la nourrice de Skanda, est honorée au pied d'un kadamba sous le nom de Lohitâyani. **14,494.**

» On offre des sacrifices pour des vœux particuliers à Aryâ, la mère du Koumâra, noble entre les femmes, comme Çiva l'est parmi les hommes. **14,495.**

» Je t'ai raconté ces grands Démons, tyrans des enfants, qu'ils oppriment jusqu'à l'âge de seize années. **14,496.**

(1) *Galedupa arborea*.

» J'ai dit, et les groupes des Furies, et les mauvais Génies mâles : les hommes ne doivent jamais ignorer tous ces êtres, compris sous le nom de Démons-de-Skanda.

« Il faut se les rendre favorables par des ablutions, des fumigations, des onctions de collyre, des offrandes à toutes les créatures, des cérémonies, des fleurs déposées sur les autels, et surtout des sacrifices à Skanda. 14,497-14,498.

» Tous honorés ainsi, ils accordent aux hommes une vie heureuse et la vigueur, quand on leur a, Indra des monarques, rendu convenablement l'honneur et l'adoration.

» Je vais te dire, après que j'aurai fait hommage à Mahêçwara, les Démons, qui affligent les hommes, passé l'âge de seize ans. 14,499—14,500.

» L'homme qui, éveillé ou dormant, voit les Dieux, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon des Dieux. 14,501.

» L'homme qui, assis ou couché, voit les Mânes, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon des Mânes. 14,502.

» Celui, qui méprise les saints, ou celui, qu'ils maudissent avec colère, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon des saints. 14,503.

» Celui, qui savoure les parfums et les mets variés, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon des Rakshasas. 14,504.

» L'homme, dans lequel entrent sur la terre les célestes Gandharvas, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon Gandharvique. 14,505.

» L'homme, sur qui montent continuellement les Piçâtchas, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon Paîçâtchique. 14,506.

» L'homme, au sein duquel entrent les Yakshas dans l'adversité des temps, est bientôt frappé de folie ; l'oppresseur est appelé le Démon des Yakshas. 14,507.

» Le mortel, par les fautes de qui l'âme est troublée jusqu'à la colère, est bientôt frappé de folie ; et son châtiment est conforme aux Çâstras. 14,508.

» Si, ou par la vue de choses épouvantables, ou par crainte, ou par une commotion de l'âme, il est frappé tout à coup de folie, on y remédie en le caressant 14,509.

» L'amour du jeu, un autre amour, qui est celui de la table, un autre, qui est l'ivresse de l'amour : voilà trois sortes de Démons. 14,510.

» Tels sont les Démons, qui possèdent les hommes jusqu'à l'âge de soixante-dix années : une fois ce temps passé, la maladie est un Démon semblable pour les êtres mortels. 14,511.

» Les Démons ne s'attaquent jamais à l'homme pieux, rempli de foi, dompté, pur, qui tient la bride à ses organes des sens et qui est toujours sans paresse. 14,512.

» Ici, j'ai achevé de t'énumérer les Démons, qui infestent les enfants de Manou : ces fantômes ne touchent jamais aux hommes, dévoués au Dieu Mahéçwara. 14,513.

» Après qu'il eut ainsi accordé à ses nourrices cette chose agréable, Swâhâ tint elle-même ce langage à Skanda : « Tu es le fils, né de mon sein. 14,514.

» Je désire que tu me fasses un plaisir de la plus grande difficulté à obtenir. » Skanda lui répondit : « Quel est ce plaisir, objet de ton désir ? » 14,515.

« Je suis la fille chérie de Daksha, répondit-elle ; mon nom est Swâhâ, guerrier aux longs bras. Dès l'enfance, j'ai toujours eu de l'amour pour le *Dieu du* feu. 14,516.

» Mais le Feu ne sait pas bien, mon fils, que je suis amoureuse de lui. Je souhaite demeurer d'une habitation éternelle avec le Feu. » 14,517.

« Les brahmes n'offriront jamais dans le feu, Déesse, rep it Skanda, les oblations aux Dieux, les offrandes aux Mânes et toute chose quelconque louée dans les formules de prières, sans qu'ils n'aient dit à haute voix : « Swâhâ ! »

» A compter de ce jour, les hommes à la conduite sage et placés dans la route du bien sacrifieront ainsi, et le feu habitera toujours de cette manière avec toi, dame charmante. » 14,518—14,519.

» Satisfaite à ces mots, Swâhâ, honorée par Skanda, fut unie d'hymen au feu, et rendit grâces à son fils.

» Ensuite, Brahma le Pradjâpati dit à Mahâdéva : « Va trouver le Grand-Dieu, ton père, le meurtrier de Tripoura. » 14,520—14,521.

» Quand tu seras entré avec Roudra dans le feu, avec Oumâ dans Swâhâ, pour le bien de tous les mondes, tu seras invincible. » 14,522.

» Le magnanime Roudra arrosa d'une semence la matrice d'Oumâ : elle est tombée sur cette montagne, et de là sont nés Mindjika et Mindjikâ. 14,523.

» Un reste de la semence apparue tomba dans la mer couleur de sang, un autre dans les rayons du soleil, un autre sur la terre. 14,524.

» Un autre enfin s'attacha aux arbres : elle tomba donc en cinq portions. Les hommes intelligents doivent comprendre que de-là sont nés des groupes aux formes diverses, 14,525.

» Et ces horribles mangeurs de chair, qui seront tes compagnons. » — « Qu'il en soit ainsi ! » répondit Mahâ-

séna, qui, doué d'une âme sans mesure et rempli d'amour pour ses pères, honora le Grand-Dieu, son père. Les hommes, qui désirent des richesses, doivent faire hommage à ces cinq groupes d'êtres avec des fleurs, présent du soleil. 14,526—14,527.

» Voulez-vous écarter les maladies, il faut rendre honneur à ces *mystérieuses créatures*. Quiconque désire le bien de ses enfants, ne doit manquer jamais de faire adoration à Mindjika et Mindjikâ, ce couple, enfant de Roudra. Il y a des femmes anthropophages, nommées les Vriddhikâs. 14,528—14,529.

» Ceux, qui désirent une descendance, ont à rendre un hommage à ces Déesses, nées au sein des arbres. De même, les troupes des Piçâtchas sont, dit-on, innombrables. 14,530.

» Écoute-moi, sire, te raconter l'origine des clochettes et du drapeau. Aîrâvata possédait une couple de clochettes, connues sous le nom de Victorieuses. 14,531.

» Le sage Indra se fit apporter ces clochettes et les donna lui-même à Gouha : l'une d'elles appartient à Viçâkha, l'autre est à Skanda. 14,532.

» L'étendard de Kârttikéya et de Viçâkha est rouge : ces choses lui furent données comme des joujoux par les Dieux. 14,533.

» Le Divin Mahâséna à la grande force s'amuse avec ces jouets. Environné par les troupes des Piçâtchas et par les chœurs des Dieux, enflammé, revêtu de beauté, il brillait sur la montagne d'or; et ce mont aux forêts charmantes brillait, embelli par ce héros, 14,534—14,535.

» Comme le Mandara aux belles grottes orné du radieux soleil. Le mont Çwéta de resplendir avec ses bois

fleuris de karavira (1), avec ses forêts de Santânakas (2), avec ses bocages de Pàridjâtas (3), avec ses bosquets d'açokas et de roses de la Chine, avec ses multitudes d'arbres kadambas, avec ses troupes de gazelles célestes, avec ses bandes d'oiseaux divins. Alors, tous les chœurs des Dieux et tous les Dévarshis imitaient le fracas des nuages ou le bruit de la mer agitée avec leurs instruments de musique: alors dansèrent les Apsaras avec les célestes Gandharvas. **14,536—14,537—14,538—14,539.**

» Alors se fit entendre un grand tumulte d'êtres joyeux : ainsi, tout le monde avec Indra était réuni *en ce moment* sur le mont Çwéta. **14,540.**

» Ils contemplaient Skanda plein de joie, et leurs yeux fixés sur lui ne se fatiguaient pas. Quand on eut sacré dans le généralat l'adorable fils du Feu, **14,541.**

» L'auguste, le fortuné Çiva, accompagné de Pârvatî, s'en alla joyeux à son bienheureux figuier, sur un char à la couleur du soleil. **14,542.**

» Un millier de lions étaient attelés à ce véhicule sublime. Ils s'élancèrent, stimulés par le Dieu, vers le ciel splendide. **14,543.**

» Ils semblaient absorber l'atmosphère : terrifiant les choses immobiles et mobiles, ces lions à la superbe crinière marchaient dans le ciel en rugissant. **14,544.**

» Placé sur ce char en compagnie d'Oumâ, Paçoupati y brillait, comme le soleil avec l'éclair sur un nuage paré de l'arc d'Indra. **14,545.**

» Devant lui, au milieu des Gouhyakas, s'avançait

(1) *Oleander* ou *Nerium odorum*.
(2-3) Arbres du Paradis.

l'adorable Dieu des richesses, le guide des hommes, monté sur le resplendissant Poushpaka. 14,546.

» Porté sur Aîrâvata, Çakra avec les Dieux suivait par derrière dans sa marche le donateur des grâces, qui arbore sur le champ de son enseigne un taureau. 14,547.

» Rangé à son côté droit, le grand Yaksha Amogha s'avance avec les Djrimbhakas, les Yakshas et les Rakshasas, ornés de guirlandes et tous bien parés. 14,548.

» A droite venaient les Dieux en grand nombre, combattants divers réunis aux Vasous et aux Roudras.

» Ensuite paraît avec des formes variées, Yama, accompagné de la Mort, et de toutes parts environné par des centaines d'horribles maladies. 14,549—14,550.

» Derrière Yama s'avance, épouvantable, armé de trois pointes, aigu, bien paré, le trident de Çiva, nommé la Victoire. 14,551.

» L'adorable Varouna, le souverain des eaux, environné par différents monstres aquatiques, chemine lentement autour de lui avec son terrible nœud coulant. 14,552.

» Derrière Vidjaya *ou la Victoire*, marche le pattiça même de Roudra, entouré de sa massue, de son pilon, de sa lance de fer et des autres armes, les plus excellentes de toutes. 14,553.

» L'ombrelle épouvantable, sire, à l'éclatante splendeur, suivait le pattiça : à côté d'elle venait, honoré par de nombreux maharshis, le pot d'argile, *avec lequel ce Dieu mendiait*. 14,554.

» A droite de lui, marchait et brillait son bâton, revêtu de beauté, accompagné par Bhrigou et Angiras, vénéré par les Divinités. 14,555.

» Après ceux-ci, arrivait enfin Roudra, monté sur un

char sans tache, et réjouissant de sa splendeur tous les hôtes du Tridiva. 14,556.

» Les rishis, les Dieux, les Gandharvas et les serpents, les rivières, les lacs profonds, les mers et les troupes mêmes des Apsaras, 14,557.

» Les constellations, les planètes, les enfants des Dieux avec des femmes aux formes diverses, suivaient le char de Roudra. 14,558.

» De belles dames d'un type charmant semaient des pluies de fleurs ; et Pardjanya venait ensuite, faisant l'adoration au Dieu, qui tient l'arc Pinâka. 14,559.

» Lunus portait sur le front de celui-ci la blanche ombrelle, Agni et le Vent étaient là, agitant eux-mêmes les chasse-mouches. 14,560.

» Çakra, revêtu de beauté, suit par derrière, sire, avec tous les râdjarshis, exaltant le Dieu, qui a pour enseigne un taureau. 14,561.

» Gaâurî, Vidyâ, Gândhârî, Kéçinî, Mitrasâhvayâ et Savitrî : toutes ces Déesses allaient sur les pas de Pârvatî, avec tous les groupes quelconques de sciences, que les poètes ont inventées. Les Dieux avec Indra, exécutaient sa parole au front de l'armée. 14,562—14,563.

» Graha, le Rakshasa, marche en avant, un étendard à la main, avec l'ami de Roudra, Pingala, roi des Yakshas, continuellement occupé dans les cimetières et qui verse la douleur sur le monde. Accompagné d'eux, le Dieu fait route à son aise. 14,564—14,565.

» Ni devant, ni derrière, la marche de son *armée* n'est jamais sur la terre. Les mortels honorent ici-bas par des actes de vertu le Dieu Roudra, que l'on appelle Çiva, le Seigneur *le premier* Roudra, le grand-Ayeul : ils honorent Mahé-

çwara par des œuvres de formes diverses. 14,566-14,567.

» Le nourrisson des Pléiades, doué de la science brahmique, l'époux de Dévasenâ, environné par l'armée des Dieux, suivait le souverain des Immortels. 14,568.

« Mahadéva dit à Mahâséna cette grande parole : « Défends toujours sans paresse le septième corps des Mâroutes. » 14,569.

« Je défendrai, seigneur, lui répondit Skanda, le septième corps des Mâroutes. Quelle autre chose veux-tu que je fasse? Dis-le-moi, Dieu, sans balancer. » 14,570.

« Tu dois toujours en tes actes, mon fils, reprit Çiva, tenir tes yeux fixés sur moi. Grâce à cette vue de moi, tu devras à ta piété d'obtenir la félicité suprême. » 14,571.

» Mahéçwara, ces mots dits, l'embrassa et le congédia. Au moment de ce congé, parut un grand prodige. 14,572.

» Il troubla soudain, puissant roi, tous les Dieux ; l'atmosphère s'enflamma avec les constellations, et le monde fut violemment agité. 14,573.

» La terre trembla et mugit, l'univers parut enveloppé de ténèbres. Çankara ému, la vertueuse Oumâ, les Dieux et les maharshis virent cet horrible état des choses. Au milieu du trouble commun à tous, une grande armée terrible, effrayante, innombrable, articulant différentes voix menaçantes, munie d'armes diverses, se montra, semblable à des nuages, sur la montagne.

» Elle fondit, engageant le combat, sur les Dieux et sur l'adorable Çankara : elle fit pleuvoir, à différentes fois, des multitudes de flèches sur les armées célestes.

14,574—14,575—14,576—14,577.

» Les pilons, les massues, les épées, les traits barbelés, les çataghnîs et les fragments de montagnes furent lancés

par ces grands et terribles guerriers, qui se précipitaient sur l'armée des Dieux. 14,578.

» On la vit toute en un moment tourner le dos et s'enfuir : les éléphants des combattants étaient mutilés, les grands chars des combattants étaient brisés. 14,579.

» L'armée des Dieux en déroute, maltraitée par les Dânavas et détruite par la main des Asouras, semblait une forêt en proie à la *fureur des* flammes. 14,580.

» Elle tombait comme un bois de hauts arbres, dont la plus grande partie est consumée. Ces habitants du ciel couraient, le corps et la tête en lambeaux. 14,581.

» Les battus dans ce combat ne trouvaient pas un défenseur. Le Dieu Pourandara vit son armée en fuite.

» Le destructeur des bataillons, rassurant ses phalanges malmenées par les Dânavas, leur dit : « Abandonnez la crainte : sur vous descende la félicité ! Héros, saisissez vos flèches ! 14,582—14,583.

» Mettez votre pensée dans la valeur : que nul trouble n'agite vos esprits ! Triomphez de ces Dânavas impurs, à l'aspect épouvantable ! 14,584.

» Courez avec moi, s'il vous plaît, sur ces grands Asouras ! » Les hôtes du ciel, rassurés par ces paroles de Çakra 14,585.

» Et mettant en Çakra leur appui, de résister alors aux Dânavas. Tous les Tridaças, les Maroutes à la grande force, les vertueux Sâdhyas avec les Vasous tournent face à l'ennemi : ils envoient d'une main irritée, dans ce conflit, leurs flèches sur les bataillons. 14,586—14,587.

» Les traits s'abreuvent de sang à flots dans les corps des Daîtyas. On voyait sortir de leurs corps, qu'elles avaient transpercés, les flèches aiguës comme des serpents,

qui sortent des arbres. Percés par ces flèches, les corps des Daïtyas tombaient de toutes parts, sire, à la surface de la terre comme des nuages brisés. L'armée des Dânavas, épouvantée dans la bataille par les traits divers et par tous les bataillons des Dieux, fut mise en complète déroute. Alors, transportés de joie, élevant leurs armes, tous les Immortels poussent des cris de triomphe. 14,588—14,589—14,590—14,591.

» Plus d'une fois résonnèrent sous les coups les instruments de musique : la plus profonde horreur régnait dans cette bataille, où la même ardeur excitait l'un et l'autre parti. 14,592.

» On vit soudain naître un bourbier de sang et de chair de Dânavas et de Dieux, sous les traits de ces deux fractions du monde divin. 14,593.

» Ainsi, les terribles hôtes du ciel tuaient les Dânavas, et les formidables Dânavas exterminaient les hôtes du ciel. Les roulements du tambour et le son des instruments de musique retentissaient. 14,594.

» Les cris de guerre, jetés par les Indras des Dânavas, étaient épouvantables. Alors, de l'armée terrible des Daïtyas sortit un Dânava à la grande vigueur ; il avait nom Mahisha ; il enleva une vaste montagne. A la vue de ce mont, levé par lui et caché par son corps, comme le soleil par les nuages, les habitants du ciel de prendre aussitôt la fuite. Mahisha courut sur les Dieux et jeta sur eux sa montagne. 14,595—14,596—14,597.

» Dix mille de l'armée divine, sire, tombèrent sur le sol, écrasés par la chûte de ce projectile aux formes épouvantables. 14,598.

» Effrayant les Dieux, Mahisha fondit précipitamment

sur eux avec les Dânavas, comme un lion sur de faibles gazelles. 14,599.

» A peine les habitants du ciel eurent-ils vu avec Indra le Démon accourir, qu'ils s'enfuirent épouvantés dans le combat, dispersant leurs armes et leurs étendards. 14,600.

» Mahisha irrité de s'avancer légèrement vers le char de Roudra : accouru là, il saisit le timon de sa voiture.

» Quand le Démon en courroux fut arrivé dans un instant près du char de Roudra, le ciel et la terre de pousser des cris, les maharshis de tomber dans la stupeur. 14,601—14,602.

» Les Daïtyas aux grands corps jetaient ces clameurs : « C'en est fait d'eux ! Nous les avons vaincus ! » 14,603.

» Dans cet état de choses, l'adorable frappa Mahisha au milieu du combat ; mais il se rappela que Skanda même devait apporter la mort à cet être d'une âme méchante.

» A la vue du char de Roudra, le terrible Mahisha poussa un cri, qui effraya les Dieux et réjouit les Daïtyas. 14,604—14,605.

» Au milieu de cet épouvantable danger survenu aux habitants du ciel, Mahaséna s'approcha, flamboyant de colère à l'égal du soleil. 14,606.

» L'auguste aux longs bras était revêtu d'une robe cramoisie, il portait une parure et des guirlandes couleur de sang, ses chevaux avaient le poil rouge, et sa cuirasse était d'or. 14,607.

» Il était monté sur un char semblable au soleil. L'armée des Daïtyas, voyant ce héros, qui resplendissait comme l'or, s'enfuit aussitôt sur le champ de bataille. 14,608.

» Le vigoureux Mahaséna d'envoyer sa lance de fer, Indra des rois, flamboyante et meurtrière de Mahisha.

» Le trait lancé enleva la grande tête au Démon : Mahisba, le cbef coupé, tomba, ayant déserté la vie.

» La chûte de cette immense tête, pareille à une montagne, ferma un passage de seize yodjanas et le rendit insurmontable. 14,609—14,610—14,611.

» Grâce à elle, les Outtarakourous vont et viennent en paix. A chaque fois qu'elle est envoyée, cette lance de fer immole des ennemis par milliers ; 14,612.

» Et les Dieux avec les Dânavas la voient retourner d'elle-même dans la main de Skanda. Les flèches inévitables, que le sage Mahaséna décoche coup sur coup, exterminent ce qui reste de l'armée tremblante, épouvantée des Daîtyas. Les compagnons du héros les tuent et les dévorent par milliers. 14,613—14,614.

» En se repaissant des Dânavas, ils s'abreuvaient de leur sang ; et, dans l'ardeur suprême, dont ils étaient animés, un seul instant suffit pour dépeupler entièrement ces champs de Dânavas. 14,615.

» Le glorieux Skanda triompha de ces ennemis par son énergie, comme la lumière chasse les ténèbres, comme le feu dévore les arbres, comme le soleil dissipe les nuages.

» Honoré par les Dieux, mais prosterné devant Mahéçwara, le nourrisson des Pléiades brillait alors tel que le soleil à pleins rayons. 14,616—14,617.

» Lorsque Skanda à la grande armée, ses ennemis tués, se fut avancé vers le Grand-Seigneur, Pourandara l'ayant embrassé lui dit : 14,618.

« Cette *insigne* faveur, Skanda, te fut accordée par Brahma : tu as immolé Mahisha, par qui les Dieux, ô le plus grand des victorieux, étaient méprisés comme une herbe vile. 14,619.

» Tu as débarrassé la terre de cette épine des Dieux, héros aux longs bras : tu as tué dans cette grande bataille cent Dânavas, égaux à Mahisha, les ennemis des Dieux, par qui nous étions avant ce jour opprimés. Les tiens ont dévoré, par troupes de cent à la fois, les autres Dânavas.

» Tu es invincible dans un combat aux ennemis, comme l'auguste époux d'Oumâ. On racontera, *puissant* Dieu, ce premier exploit de ta *grandeur ;* 14,620—14,621—14,622.

» Et ta gloire sera impérissable dans les trois mondes. Les Dieux marcheront sous tes ordres, guerrier aux longs bras. » 14,623.

» Quand il eut parlé de cette manière à Mahaséna, l'époux de Çatchî garda le silence. L'adorable Dieu aux trois yeux lui donna congé, à lui et à ses Immortels. 14,624.

» Çiva revint à Bhadravatta, et les hôtes du ciel s'en retournèrent : « Regardez Skanda comme moi-même, » leur avait dit Roudra. 14,625.

» Le fils du Feu, quand il eut exterminé les bataillons des Dânavas, fut honoré par les maharshis : il subjugua les trois mondes dans un seul jour. » 14,626.

Si le brahme récite avec recueillement cette naissance de Skanda, il obtiendra la nourriture ici-bas, et s'en ira ensuite partager le monde de Kârttikéya. 14,627.

« Révérend, le plus grand des brahmes, dit Youddhishthira, je désire entendre les noms, qui sont donnés à ce magnanime, dans les trois mondes. » 14,628.

A ces mots, prononcés en présence du rishi par le fils de Pândou, le révérend Mârkandéya, l'homme aux grandes pénitences, répondit : 14,629.

« Agnéya, Skanda, le Dieu à la gloire éclatante, la

Santé, le Dieu, qui porte l'emblême du paon à son étendard, le Juste, le maître des êtres, le meurtrier de Mahisha,

» Le vainqueur de l'Amour, le Dieu qui satisfait les désirs, le Beau, le Véridique, le Souverain du monde, l'Enfant, le Dieu aux pieds légers, le Pur, le Violent, Celui, qui a la couleur du feu, le Dieu au charmant visage, 14,630—14,631.

» Celui, de qui les coups ne sont jamais vains, le Dieu sans péché, Raâudra, l'Ami, le Dieu à la face de lune, le Dieu à la lance de fer enflammée, le Dieu à l'âme pacifiée, le Dieu, qui donne le succès, le Dieu, qui frappe la fraude de folie, 14,632.

» L'ami de Shashthî *ou Dourgâ*, le Dieu, qui tient son âme dans le devoir, le Purificateur, l'enfant chéri de ses nourrices, l'époux de la Kanyâ *ou de la vierge*, le Dévot, le Dieu, qui eut pour mère Swâhâ, le fils de Révatî,

» L'auguste, le Chef, Viçâkha, l'Instituteur, le Dieu aux actes bien difficiles, le Dieu aux vœux constants, le Rouge, l'ami des jouets enfantins, 14,633—14,634.

» Le Dieu, qui marche dans les airs, le Brahmatchârî *ou le novice*, le héros né dans le bois des çaras, l'ami de Viçvâmitra, le mari de Dévasénâ, 14,635.

» L'ami du Vasoudévide, le Chéri, le Dieu, qui fait des choses aimables. » Quiconque récitera ces noms divins de Kârttikéya, obtiendra le ciel, la gloire et la richesse : il n'y a là aucun doute. » 14,636.

« Je vais louer Gouha, de qui les rishis et les Dieux aiment le courage, continua Mârkandéya, ce héros aux vœux constants, infini dans ses noms, et qui porte une sextuple énergie. Écoute ces noms, ô toi, le plus excellent des Kourouides. 14,637.

» Brahme, fils de Brahma, versé dans les Védas, le maître des Védas et le plus savant de ceux, qui savent les Védas, ami de Brahma, tu es lié par les vœux du brahme, tu connais les Védas et tu es le guide des brahmes.

» Tu es Swâhâ et Swadâ (1), tu es la purification supérieure, tu es loué dans les mantras; on t'appelle Shadartchi (2). Tu es l'année, et les six saisons, et le mois, et le demi-mois; tu es les gâteaux offerts aux Dieux, tu es les points de l'espace. 14,638—14,639.

» Tu as des yeux de lotus, tu as un visage de nélumbo, tu as mille faces, tu as mille bras, tu es le protecteur du monde, tu es l'offrande suprême, tu es l'univers, tu es l'arghya des Asouras et des Dieux. 14,640.

» Tu es le généralissime des armées, tu es le Violent, tu es Prabhou et Vibhou, tu es le vainqueur des ennemis, tu as des milliers d'existences, tout est porté sur toi, tu as mille jouissances, tu manges des milliers de choses.

» Tu as mille têtes, tu as mille pieds, tu es infini dans tes formes, Dieu *puissant*, tu portes l'énergie de ton père; tu es le fils de la Gangâ, *sans blesser* ton sentiment que tu es le fils de Swâhâ, de la terre et des Pléiades.

14,641—14,642.

» Tu fais ton jouet d'un coq, tu changes de forme en diverse manière, au gré de tes désirs; tu es Daksha, Lunus, Maroute; tu es le devoir continuel, le vent, le roi des monts, Indra. 14,643.

» Tu es le Dieu à l'arc terrible, l'auguste Immortel entre les augustes Immortels; tu es le créateur des saisons, la

(1) Exclamations consacrées dans les oblations, l'une aux Dieux, l'autre aux Mânes.

(2) *Qui a six flammes.*

mort des fils de Diti, le vainqueur des ennemis, le plus éminent des Dieux. 14,644.

» Tu es l'âme universelle, tu es ce qu'il y a de plus élevé dans la pénitence, tu connais ce qui est devant et ce qui est après, tu es le passé et l'avenir ; tu es, grâce à ton énergie, magnanime Dieu, ce qui est toute la vertu, l'amour et la béatitude finale. 14,645.

» Ta force remplit le monde, ô le plus grand de tous les Dieux, objet de mes louanges, protecteur du monde. Adoration te soit adressée, Dieu aux douze yeux, aux douze bras ! Au-delà, ta route m'est inconnue. » 14,646.

Le brahme, qui récitera avec recueillement cette naissance de Skanda, qui la fera entendre aux brahmes ou qui l'entendra racontée par la bouche d'un brahme, obtiendra de partager le monde de Skanda, après qu'il aura recueilli ici-bas le contentement, la nourriture, la victoire sur les ennemis, des fils, une renommée éclatante, une longue vie et le devoir. 14,647—14,648.

LA CONVERSATION DE DRAAUPADI ET DE SATYABHAMA.

Vaîçampâyana dit :

Tandis que les brahmes et les magnanimes fils de Pândou étaient assis *dans ces entretiens*, Draâupadî et Satyabhâmâ entrèrent alors dans l'hermitage. 14,649.

Elles s'assirent là, bien joyeuses, riant beaucoup, à leur aise ; et, quand elles se furent long-temps regardées, Indra des rois, en s'adressant l'une à l'autre des paroles aimables,

Elles se mirent à raconter différentes histoires, sorties des familles de Kourou et d'Yadou. Sathyabhâmâ, l'épouse chérie de Krishna, Sâtrâdjitî à la taille gracieuse tint en particulier ce langage à la *belle* Yajnasénî : « Par quelle conduite, Draâupadî, triomphes-tu des fils de Pândou, ces jeunes héros, unis par le plus grand des liens et semblables aux gardiens du monde ? Comment ne s'iritent-ils pas, dame charmante, de marcher sous ta puissance ? 14,650—14,651—14,652—14,653.

» Les fils de Pândou sont toujours tes sujets dociles, femme à l'aspect aimable ; tous, ils ont les yeux fixés sur ton visage : raconte-moi cela dans la vérité. 14,654.

» Cela vient-il du brahmatcharya, ou de la pénitence, des ablutions, des prières ou des simples des champs? On doit la vigueur à la science. Celle-ci a pour ses racines la prière à voix basse, l'offrande versée dans le feu ou les médicaments. 14,655.

» Raconte-moi en ce moment, Krishnâ-Pântchâlî, quelle fameuse Divinité opère ce miracle, afin que Krishna marche continuellement soumis à ma volonté. » 14,656.

Quand elle eut dit ces mots, l'illustre Satyabhâmâ de garder le silence, et la vertueuse Draâupadî, la chaste épouse, de lui répondre en ces termes : 14,657.

« Tu m'interroges, dame véridique, sur la conduite des femmes malhonnêtes : comment pourrais-je te répondre sur la route, que suivent les femmes, qui ne sont pas vertueuses ? 14,658.

» Il ne te sied pas de faire cette demande, ou d'avoir là-dessus un doute ; car tu es douée d'intelligence, épouse bien-aimée de Krishna. 14,659.

» Alors qu'un époux saura sa femme livrée à la vertu des racines et à la puissance des incantations, qu'il tremble devant elle comme s'il était entré dans la caverne d'un serpent. 14,660.

» D'où viendrait la tranquillité à l'homme, qui tremble sans cesse ? D'où viendrait le plaisir à l'homme, de qui l'âme est sans cesse agitée ? Jamais un époux ne marchera sous la loi d'une femme, qui met en œuvre les incantations.

» Ce sont des massues bien épouvantables, que nous lancent des ennemis ! Les femmes, qui désirent la mort

à quelqu'un, lui administrent du poison sous les apparences de racines. 14,661—14,662.

» Les poudres données, qu'un homme s'inocule par sa langue ou sa peau, ne tarderont pas à lui causer la mort : il n'y a pas de doute. 14,663.

» Ces femmes affligent les hommes d'hydropisie : elles leur apportent la blancheur de la peau décolorée, les cheveux gris, l'impuissance, l'idiotisme ; elles les rendent aveugles ou sourds. 14,664.

» Ces femmes criminelles, qui marchent sur les pas du vice, sont les ennemies de leurs époux. Jamais une épouse ne doit, en aucune manière, commettre une chose désagréable à son mari. 14,665.

» Écoute, illustre Satyabhâmâ, dans la vérité, toute la conduite, que j'observe à l'égard des magnanimes fils de Pândou. 14,666.

» Sans cesse mettant de côté l'orgueil, la colère et l'amour, je sers toujours dévotement ces fils de Pândou, qui sont en communauté d'épouse. 14,667.

» Refoulant mon affection, me déposant moi-même en moi-même, pleine d'obéissance, vide d'orgueil, je cherche à connaître la pensée de mes époux. 14,668.

» En doute pour un mot, que j'ai mal prononcé ; malheureuse, parce qu'on me jette un fâcheux regard, ou parce que je reste mal à propos, ou parce que je m'éloigne à contre-temps, ou par le geste, qui gouverne ma volonté,

» Je sers ces héroïques princes majestueux, à la terrible énergie, qui éblouissent les regards, qui ressemblent à Lunus, qui sont égaux à Agni ou au soleil.
14,669—14,670.

» Je n'estime pas un autre homme, qu'il soit Dieu ou

mortel, ou Gandharva, jeune, bien paré, opulent ou d'un charmant visage. 14,671.

» Je n'entre et je ne mange jamais avant que mon époux ne soit entré, n'ait mangé, n'ait pris son bain, lui et même ses serviteurs. 14,672.

» Que mon époux revienne à la maison, ou d'un champ, ou du bois, ou du village, je me lève aussitôt pour lui offrir un siége et de l'eau *fraîche*. 14,673.

» Soumise, ayant bien lavé tous les vases, parfaitement balayé la maison, tenant mes provisions bien gardées, ayant sucré les aliments, je donne la nourriture au moment révolu. 14,674.

» Je ne fréquente pas les femmes de mauvaise vie, qui ont des entretiens profondément secrets (1) ; je suis toujours bienveillante et n'ai jamais de paresse. 14,675.

» Toujours sans mal aux yeux, toujours souriante, ma place à chaque instant est vers la porte ; j'évite de faire un long séjour au milieu des ordures et dans les privés. 14,676.

» J'évite l'excès dans le rire et l'excès dans le courroux, je fuis les occasions de me mettre en colère ; je me plais continuellement dans la vérité et dans le service de mes époux. 14,677.

» Je ne désire jamais d'aucune manière l'absence de mon mari : s'éloigne-t-il afin d'aller chez quelqu'un pour affaire d'un parent, j'observe mon vœu et je suis *alors* une fleur, dont la couleur a disparu. Je refuse toutes les choses, que mon époux ne boit pas, qu'il n'aime pas et dont il ne

(1) Le texte dit *atiras*, mot, qui n'existe pas ; il est évident qu'il faut ici : *atirahas*.

mange pas. Je suis toujours soumise, noble dame, comme j'en ai reçu le précepte. 14,678—14,679—14,680.

» Bien parée, toujours docile, je trouve mon plaisir dans ce qui plaît à mon époux. J'ai appris au temps passé, de la bouche de ma belle-mère, quels devoirs sont à remplir envers les parents. 14,681.

» Je connais l'aumône, l'offrande à tous les êtres, le çrâddha, la cuisson dans un vase d'argile aux jours des parvans, le traitement respectueux à l'égard des personnes vénérables, et tous les autres. 14,682.

» Jour et nuit sans négligence, je suis tous ces devoirs, et toujours je tends de toute mon âme à la modestie et à la répression des sens. 14,683.

» Je sers, comme des serpents irrités, mes époux vertueux, doux, adonnés à la vérité et qui ont les défenseurs du devoir de la vérité. 14,684.

» L'habitation avec son époux fut toujours estimé le devoir éternel de la femme : il est son Dieu, il est sa voie ; il n'en est pas une autre. Qui d'elles ferait jamais une chose désagréable à son époux ? 14,685.

» Je ne dors pas, je ne mange pas, je ne suis pas ornée plus que ne sont mes époux, et ; quand je trouve toujours devant moi cet obstacle, je ne calomnie point ma belle-mère.

» Mes *cinq* maris, dame très-vertueuse, marchent toujours avec attention sous ma loi, pour le temps du lever et pour l'obéissance à leur gourou. 14,686—14,687.

» Je sers moi-même ses aliments, son breuvage et son ombrelle à la noble Kountî, qui a donné le jour à des héros et ne s'est jamais souillée d'un mensonge. 14,688.

» Mon sommeil et le sien ont la même durée. Qu'elle marche mon égale en nourriture, en vêtements, en parure ;

je n'insinue jamais une calomnie sur Prithâ, qui est semblable à la terre. 14,689.

» Dans la maison d'Youddhishthira, huit mille brahmes mangent toujours devant moi sur des plats d'or. 14,690.

» Youddhishthira donne la nourriture à quatre-vingt mille initiés maîtres de maison, servis chacun par trente esclaves. 14,691.

» Dix mille Yatis continents enlèvent, sur des plats d'or, les mets délicatement préparés. 14,692.

» J'honore, comme ils en sont dignes, tous ces brahmes, récitateurs des Védas, avec des aliments, une ombrelle, des breuvages et des concessions de terres ou de villages.

» Le magnanime fils de Kountî est environné par cent mille servantes bien parées, aux bracelets de coquillages et qui portent le Nishka *d'or* au cou. 14,693—14,694.

» Elles semblent faites d'or, elles sont arrosées de sandal, leurs ornements et leurs bouquets sont de haute valeur ; elles portent l'or et les pierreries ; elles sont instruites dans le chant et la danse. 14,695.

» Je connais de toutes ces femmes, et le nom et les traits, et les vêtements, et la nourriture, et l'ouvrage, qu'elles ont fait, et celui, qui reste à faire. 14,696.

» Il y a cent mille esclaves mâles, qui jour et nuit, le plat à la main, nourrissent les hôtes du sage fils de Kountî.

» Cent mille chevaux, dix myriades d'éléphants, qui habitent Indraprastha, forment les équipages d'Youddhishthira. 14,697—14,698.

» Telle était la fortune de ce prince alors qu'il gouvernait la terre. Je savais entièrement, depuis les bergers jusqu'aux rois, tout ce qui était ou n'était pas fait par ces gynœcées et par ces nombreux hôtes ou serviteurs, dont je

viens de te dire, comme je les ai entendus, le nombre et la condition. 14,699—14,700.

» A moi seule, illustre dame, je connaissais la haute prospérité des fils de Pândou, la richesse entière du roi, son revenu et sa dépense. 14,701.

» Contents de mon service, tous ces éminents Bharatides ont attaché sur moi, dame au noble visage, toutes les portions réunies de leur famille. 14,702.

» Et moi, renonçant à tout plaisir, je fais mes efforts, jour et nuit, pour supporter ce fardeau lié sur mes épaules, et que les âmes vulgaires ne pourraient supporter :

» De même le poids intolérable des mers pleines de richesses ne convient qu'à Varouna. Seule, je connais le trésor de mes époux, qui marchent dans le sentier du devoir. 14,703—14,704.

» Dans ce jour sans fin, j'ai pour compagnes la faim et la soif : tandis que je cherche à gagner la faveur de ces rejetons de Kourou, ma nuit est semblable à mon jour.

» Je suis réveillée la première, et je me couche après tous les autres. Voilà quelle est, Satyâ, ma grande incantation de tous les temps. 14,705—14,706.

» Je sais faire de cela même le grand enchantement de mes époux : je n'ai pas suivi la route des femmes vicieuses et je ne désire point la suivre. » 14,707.

Quand elle eut entendu ces paroles associées au devoir, qu'avait prononcées Krishnâ, Satyâ d'honorer cette Pântchâlî soumise à la vertu, et de lui répondre ces mots :

« Je suis une malheureuse, Pântchâlî : veuille bien me pardonner, Yajnasênî ; car le désir des amies est *souvent* une ridicule parole. » 14,708—14,709.

Draâupadî repartit :

« Je te dirai ce moyen infaillible pour captiver l'âme d'un époux : tant que tu resteras dans cette route exactement, tu couperas la voie, mon amie, qui mène un époux auprès des courtisanes. 14,710.

» Il n'existe pas un tel Dieu, Satyâ, dans tous les mondes, auxquels président les Dieux. Un époux est content ; tous ses désirs peuvent être satisfaits par la bienveillance : *il faut les exaucer, autrement* il tuerait dans sa colère. 14,711.

» De lui, tu obtiendras des enfants, diverses jouissances, des couches, des siéges, les plus beaux miroirs, des vêtements, des guirlandes et des parfums, le Swarga, le monde et une gloire immense. 14,712.

» Le plaisir doit être acquis ici-bas avec plaisir, jamais avec peine. La femme vertueuse goûte les plaisirs. Concilie-toi donc le cœur de Krishna par tes badineries aimables, et sans cesse par ta toilette, 14,713.

» Par des mets excellents, de belles et précieuses guirlandes, des manières polies et des senteurs diverses. « Je suis son époux ! » dira-t-il à la fin de ces choses ; il te serrera dans ses bras : tient cela pour assuré. 14,714.

» Aussitôt que tu auras entendu le bruit de ton époux, qui vient à la porte, lève-toi et reste debout au milieu de la maison. Dès que tu l'auras vu entrer, offre-lui avec empressement l'hommage du siége, et de l'eau pour se laver les pieds. 14,715.

» As-tu donné un ordre à une servante, lève-toi et fais tout de ta main. Que Krishna sache que tel est ton caractère, et tu pourras dire, Satyâ : « Il m'aime ! » 14,716.

» Quelque chose que ton époux dise en ta présence, tu dois le taire, ne fût-ce point un secret. Si ta co-épouse

quelconque babille auprès du Vasoudévide, ce défaut ne peut que lui rapporter l'indifférence. 14,717.

» Offre de différentes manières à manger aux amis de Krishna, à ceux, qui lui sont dévoués ou qui ont pour lui de bons sentiments ; et sois toujours antipathique à ses ennemis, à ses rivaux, à ceux, qui lui sont contraires, et aux fourbes orgueilleux. 14,718.

» Mets de côté l'orgueil et la négligence, qui sont ordinaires aux hommes ; contiens ton naturel et observe le silence. Tu ne dois jamais servir en secret Pradyoumna et Çâmba même, tes deux jeunes fils. 14,719.

» Lie-toi d'amitié avec des femmes vertueuses, éloignées des vices, et de nobles familles : fuis celles, qui sont emportées, adonnées aux liqueurs, grandes mangeuses, méchantes, voleuses ou légères. 14,720.

» Cette conduite procure la renommée, un hymen céleste, le Swarga, et détruit les ennemis. Gagne le cœur de ton époux avec de suaves parfums, avec la beauté des parures et des bouquets précieux. » 14,721.

Après que Djanârddana eut resté là, avec les magnanimes fils de Pândou, Mârkandéya et les autres brahmes, occupé de ces narrations charmantes ; après qu'il eut fait avec eux cet entretien, Kéçava eut le désir de remonter dans son char, et appela Satyâ. 14,722—14,723.

Elle d'embrasser alors la fille du roi Droupada, et de lui adresser ces paroles gracieuses, recueillies et conformes à son caractère : 14,724.

« Krishnâ, n'aie pas de chagrin, ni de trouble, ni de soucis : tu jouiras de la terre, vaincue par *le bras de* tes époux, semblables aux Dieux. 14,725.

» Les femmes, qui sont douées d'un tel caractère, qui

possèdent, comme toi, des marques si honorées, ne demeurent pas long-temps, dame aux yeux noirs, plongées dans l'affliction. 14,726.

» Nécessairement, toi et tes époux, vous jouirez de cette terre, débarrassée de ses épines ; il n'y a aucun doute : c'est ainsi que je l'ai ouï dire. 14,727.

» Quand il aura donné la mort aux Dhritarâshtrides et traversé ces inimitiés, tu verras de nouveau la terre, fille du roi Droupada, soumise aux lois d'Youddhishthira.

» Tu verras bientôt, semblables à des cadavres, ces femmes des Kourouides, qui, dans le délire de l'orgueil, ont ri de te voir jetée en exil. 14,728—14,729.

» Sache que ces femmes, qui ont osé faire une chose, qui te fut désagréable, partent déjà toutes pour les demeures d'Yama ! 14,730.

» Prativindya, ton fils, Soutasoma et Tathâvidha, Çroutarkarman, fils d'Arjouna, Çatânîka le Nakoulide, et Çroutaséna, qui est né de toi par Sahadéva, tous ces héros, tes fils, sont bien portants : ils ont terminé l'étude des armes. 14,731—14,732.

» Ils vivent joyeux comme Abhimanyou, ils se complaisent dans Dwâravatî : Soubhadrâ se porte de toute son âme à les aimer autant que toi. 14,733.

» Elle est contente, n'ayant aucun doute sur toi, n'éprouvant aucune inquiétude pour eux. Qu'elle marche de toute son âme, elle et la mère de Pradyoumna, heureuse de ton plaisir, affligée de ta peine ! Kéçava lui-même n'est pas estimé plus que ces enfants par le roi et sa cour. 14,734—14,735.

» Mon beau-père est sans cesse occupé de leur nourriture et de leur habillement. Balarâma et les autres,

tous lés Andhakas et les Vrishnides aiment tes enfants.
» L'amitié est égale, noble dame, pour eux et Pradyoumna. » Quand elle eut prononcé ces mots et d'autres non moins aimables, vrais, gracieux, ravissant l'âme, elle mit sa pensée pour le retour sur le char du Vasoudévide. La royale épouse de Krishna décrivit un pradakshina autour d'Yajnasénî ; 14,736—14,737—14,738.

Et la noble Satyabhâmâ monta dans le char de Çaâuri. Le plus éminent des Yadouides sourit, adressa des paroles caressantes à Draâupadî, et s'avança pour son retour avec ses coursiers rapides vers sa ville. 14,739—14,740.

L'EXCURSION A GHOSHA.

Djanamédjaya dit :

« Tandis que ces nobles hommes habitaient ainsi dans la forêt, le corps déchiré par la pénitence, le vent, le froid et le chaud, et qu'ils se furent approchés de ce lac et du bois saint, que firent après cela les enfants de Prithâ ? »

Vaïçampâyana répondit :

Quand les fils de Pândou se furent approchés de ce lac, quand ils eurent quitté ce personnage, ils se firent une habitation, et parcoururent les bois charmants, les montagnes, les rivières et les différentes places.

14,741—14,742.

Des brahmes, personnes éminentes, chargées d'années, adonnées à la lecture, riches de mortifications et versées dans les Védas, s'avancèrent vers ces héros, qui demeuraient dans le bois, et s'acquittèrent des honneurs envers eux. 14,743.

Certain jour, un brahme, habile narrateur d'histoires, s'approcha des fils de Kourou sur la terre, et, quand il se fut mis en contact avec eux de son mouvement spontané, il s'avança vers le roi Vaïtchitravîrya *ou Dhritarâshtra.*

Il s'assit et, quand il eut reçu, en échange des siens, les hommages du sage roi, le plus éminent des Kourouides, il prit, excité par lui, les fils d'Indra, du Vent, d'Yama et les deux jumeaux pour sujet de sa narration ;

Ces héros maigres, le corps déchiré par le soleil et le vent, tombés dans la gueule d'un malheur épouvantable ; cette Krishnâ elle-même, sans défense, pour ainsi dire, sous la protection de ces héros et liée avec la corde de l'affliction. 14,744—14,745—14,746.

Après qu'il eut ouï ses récits, le roi Vaïtchitravîrya fut consumé de compassion, à la nouvelle que les fils et les petits-fils de Prithâ languissaient dans la forêt, tombés dans un fleuve d'infortunes. 14,747.

L'âme frappée d'abattement, troublé par le vent de ses soupirs, quand il eut repris un peu de fermeté, il pensa à tous ses fils et dit cette parole : 14,748.

« Comment l'aîné de mes neveux, Dharmarâdja, pur, véridique, à la conduite noble, comment cet Adjâtaçatrou peut-il supporter d'être couché sur le sol de la terre, lui, qui auparavant avait pour couche un amas de tissus faits avec le poil de l'axis moucheté. 14,749.

» Sans doute, couché sur la face de la terre, il se réveille, à la fin de la nuit, au chant des troupes d'oiseaux, lui, qui, semblable à Indra même, se réveillait aux louanges d'une troupe de bardes et de poètes ! 14,750.

» Comment Vrikaudara, les membres enveloppés de colère, peut-il supporter, en présence de Krishnâ, lui, de

qui le corps est accoutumé à la fatigue et à l'abondante nourriture (1), d'être couché sur le sol de la terre, le corps déchiré par le vent et le soleil? 14,751.

» Et le sage Arjouna, bien délicat, placé sous le pouvoir du roi, fils d'Yama, ne passe-t-il point assurément ses nuits dans la colère, tous ses membres comme agités par la douleur? 14,752.

» A la vue des jumeaux, et de Krishnâ, et d'Youddhishthira, et de Bhîma, séparés du plaisir, est-ce que ce héros à la splendeur terrible ne coule point assurément ses nuits dans la colère, soupirant comme un serpent?

» Et ces jumeaux, qui méritent le plaisir et qui n'ont pas de plaisir, eux, d'une si grande beauté et qui ressemblent à des Immortels dans les cieux, l'âme inquiète, environnés par le devoir et la vérité, pour sûr ils se tiennent constamment éveillés! 14,753—14,754.

» Ce blanc et vigoureux fils de Maroute, égal au vent pour la force, il gémit pour sûr, il retient sa colère à cause de son frère aîné, qui porte à sa main le lacet de la Mort!

» Se roulant sur la terre et désirant la mort de mes fils, mais retenu par le devoir et la vérité, lui, qui est supérieur à tous les autres dans les combats, il attend que le moment soit arrivé! 14,755—17,756.

» Ces paroles amères, qui sont entrées dans les cœurs, et que Douççâsana a dites, le jour que Youddhishthira fut vaincu par la déloyauté, elles brûlent le sang de Vrikaudara, comme le feu consume les arbres dans une forêt incendiée! 14,757.

(1) *Vrithiryâma*, mots inconnus, dont il faut chercher dans les racines une signification aventurée.

» Est-il possible que le fils d'Yama ne songe point au crime et *que* Dhanandjaya même habite chez lui? Ce séjour dans la forêt augmente la colère de Bhîma, comme le vent accroît la puissance du feu! 14,758.

» Ce héros, consumé par cette colère, broye ses mains l'une dans l'autre; il pousse d'une manière épouvantable ses brûlants et longs soupirs, qui semblent dévorer déjà mes fils et mes petits-fils. 14,759.

» Irrités, semblables à la mort destructive, l'archer, qui tient l'arc Gàndîva, et Vrikaudara, semant leurs flèches pareilles à la foudre, ne laisseront rien subsister, une fois le combat engagé, au sein de l'armée ennemie. 14,760.

» Douryodhana, Çakouni, le fils du cochet et Douççâsana, hommes d'une bien faible intelligence, ont vu les douceurs *de l'action*, mais ils n'ont pas vu le précipice, puisqu'ils ont enlevé le royaume en s'appuyant sur le jeu! 14,761.

» L'homme, s'il a fait une œuvre bonne ou mauvaise, en attend le fruit: l'auteur de l'action a nécessairement son âme égarée par le fruit: comment la délivrance de l'homme viendrait-elle de ce fruit? 14,762.

» Un champ est bien labouré, on y sème des grains, le nuage y répand ses pluies dans la saison, et le fruit ne viendrait pas à son temps! Combien moins sa gloire viendra-t-elle d'ailleurs que du destin! c'est ainsi que je pense. 14,763.

» Ce temps me semble être celui de la mort des Kourouides, parce qu'on s'est déloyalement servi de dés pipés avec le fils de Pândou, ami de la loyauté, parce que j'ai suivi moi-même les sentiments de mes fils dépravés.

» L'homme, s'il n'est point exilé, enverra pour sûr en exil;

la femme enceinte accouchera, comme la destruction de la nuit arrivera au commencement du jour et la destruction du jour au commencement de la nuit. **14,764—14,765.**

» Nos actes sont la cause des actions des autres. Que les hommes d'aucune manière ne donnent leurs biens : *autrement*, arrivés au temps de se servir des choses, ils en ressentiraient l'absence. « Comment cela sera-t-il ? ou avec quoi, diraient-ils, pourrais-je faire cette chose ?

» Comment un secret ne pourra-t-il s'échapper, s'enfuir ou s'écouler ? » Qu'on le répande, s'il n'est pas un secret, par cent fois, dans le monde. Une chose faite ne s'y perdra point, assurément. **14,766—14,767.**

» Dhanandjaya est monté de la forêt dans le monde de Çakra, admirez son courage ! et s'en est revenu dans ce monde, après qu'il eut appris les armes célestes des quatre espèces. **14,768.**

» Quel homme, monté dans le ciel avec son corps, aurait voulu revenir ici-bas ? S'il n'en a pas été ainsi de l'archer Arjouna, de l'ambidextre, qui tient l'arc Gândîva à la fougue épouvantable, c'est qu'il a vu les Kourouides sur le point de mourir et plusieurs d'entre eux frappés déjà par la mort ! Qui soutiendrait ici les armes célestes et la furie de ce héros, le troisième *des fils de Kounti ?* »
14,769—14,770.

Le fils de Soubala, dès qu'il eut entendu les paroles du roi, en avertit Douryodhana, et, s'étant réuni à Karna, cet homme d'une faible intelligence, en fut tout attristé.

A peine eut-il ouï ce langage du monarque, Çakouni, assisté de Karna, dit alors en particulier ces mots opportuns à Douryodhana : **14,771—14,772.**

« Après que tu as, par ta vigueur, chassé en exil les

héros fils de Pândou, jouis seul de cette terre, Bharatide, comme le meurtrier de Çambara jouit du ciel. 14,773.

» Tous les rois, qui habitent à l'orient, au midi, à l'occident ou au septentrion, ont tous été réduits, puissant monarque, à te payer des tributs. 14,774.

» Cette éclatante prospérité, qui jadis enveloppait les fils de Pândou, elle est venue à toi maintenant, sire, à toi et à tes frères. 14,775.

» Cette prospérité flamboyante, que jadis nous admirions en Youddhishthira, trônant dans Indraprastha, maintenant, sire, nous la contemplons autour de toi.

» Tes ennemis seront, avant qu'il ne s'écoule un long temps, en proie aux chagrins. Cette éclatante prospérité, tu l'as rejetée, par la vigueur de ton intelligence, héros aux longs bras, loin de ce fameux roi Youddhishthira. Ainsi les souverains, Indra des rois, immolateur des héros ennemis, sont tous obéissants à tes ordres et *te* disent : « Quelle chose *ferons-nous ?* » Elle est à toi entièrement cette divine terre, sire, avec sa robe des mers, avec ses montagnes et ses forêts, avec ses formes de villes et de villages, cette terre embellie par des monts, avec ses différents sites de bois.

14,776—14,777—14,778—14,779—14,780.

» Salué par les brahmes, honoré par les rois, tu brilles par ton courage, sire, comme l'astre du jour dans le ciel entre les Dieux. 14,781.

» Tel que le roi Yama au milieu des Roudras, tel que le fils de Vasou, entouré des Maroutes, tu brilles, sire, environné de tes Kourouides, comme le roi des constellations. 14,782.

» Ceux, par qui ton ordre ne serait point observé, ne

sont pas sous ta loi. Nous voyons les Pândouides, la splendeur éclipsée, habiter les forêts. 14,783.

» On nous a dit, grand roi, que ces fils de Pândou demeurent, avec des brahmes, hôtes des bois, près du lac de Dwaîtavana. 14,784.

» Avance-toi, sire, orné d'un éclat suprême et consumant, comme le soleil, par ta splendeur ces enfants de Pândou. 14,785.

» Placé sur le trône, sire, tourne tes regards sur les fils de Pândou, tombés du trône, environné de splendeur sur eux privés de splendeur, regorgeant de biens sur eux dépourvus de richesses. 14,786.

» Que les Pândouides te contemplent doué d'une grande famille, florissant d'une brillante fortune, comme Yayâti, le fils de Nahousha. 14,787.

» Cette prospérité, que tes amis et tes ennemis voient éclater en ta personne, elle est pleine de puissance, monarque des hommes. 14,788.

» Être dans un lieu plane et voir ses ennemis dans un lieu inégal, au sommet d'une montagne et les voir dans la plaine, est-il un plaisir plus grand que celui-là? 14,789.

» On n'obtient, ni par l'acquisition des richesses, ni par celle d'un fils, ni même par celle d'un royaume, une satisfaction égale à celle, que l'on ressent de voir ses ennemis commettre des fautes! 14,790.

» Quel ne serait pas le plaisir de l'homme, qui, au comble de ses vœux, pourrait voir Dhanandjaya habiter dans un hermitage, revêtu d'une peau d'antilope et d'un valkala. 14,791.

» Que tes épouses, splendidement vêtues, contemplent Krishnâ, affublée d'une peau de gazelle et d'un valkala,

malheureuse, rougissant d'elle-même, s'adressant des reproches et blâmant sa vie, déchue de la richesse. Sa confusion n'aura, certes! pas été aussi grande dans l'assemblée, qu'elle le sera à la vue de tes épouses splendidement parées! » 14,792—14,793—14,794.

Quand Çakouni et Karna eurent parlé ainsi de concert au jeune roi, il se tinrent en silence à la fin de ce discours. 14,795.

Dès que le prince Douryodhaua eut entendu ce langage de Karna, il redevint joyeux, mais il répondit ces paroles affligées : 14,796.

« Toute la chose, que tu dis, est *déjà* arrêtée dans mon cœur, mais je n'obtiendrai pas la permission d'aller où résident les fils de Pândou. 14,797.

» Dhritarâshtra, le souverain de la terre, plaint ces héros ; il pense que la supériorité appartient aux Pândouides par l'union de la pénitence. 14,998.

» Que le roi s'aperçoive de ce que nous avons le désir de faire, il nous refuse la permission par la seule considération de l'avenir. 14,799.

» Il n'existe aucune affaire pour nous dans le Dwaitavana, prince à la grande splendeur, si ce n'est la perte de ces hommes, qui habitent dans la forêt. 14,800.

» Tu sais quel langage nous fut adressé par Kshattri, à moi et à toi également, fils de Sabala, alors que régnait le temps du jeu. 14,801.

» Me rappelant toutes ces paroles et autre chose, qui est l'objet des plaintes de mon père, je ne vais pas lui demander sa permission pour ce voyage, ni autre chose. 14,802.

» Ce m'est, certes! une grande joie de voir accablés de

douleur, au milieu d'une forêt, Bhîma et Phâlgouna, en compagnie de Krishnâ. 14,803.

» L'acquisition de cette terre elle-même ne me causerait pas une satisfaction égale à celle, que j'éprouverais en voyant ces fils de Pândou, revêtus d'une peau d'antilope et d'un valkala ! 14,804.

» Est-ce qu'il y aurait une chose supérieure au plaisir de voir Draâupadî, la fille du roi Droupada, habillée d'un vêtement rouge, au milieu d'une forêt ! 14,805.

» Si Dharmarâdja, si le Pândouide Bhîmaséna pouvaient me voir enveloppé d'une pompe royale éclatante, il me semblerait alors que je sortisse du tombeau ! 14,806.

» Mais je ne vois aucun moyen d'aller au bois, car le souverain n'autoriserait pas mon départ, accompagné de Douççâsana et du fils de Soubala. Imagine donc un moyen adroit pour que nous puissions aller au bois.

» Moi, qui ai résolu maintenant d'y aller, et qui ai arrêté d'autres desseins, j'irai *alors* d'une manière habile vers le fils de Prithâ. 14,807—14,808—14,809.

» Pendant que Bhîshma, le plus vertueux des Kourouides, et moi, nous sommes *encore* assis dans ce lieu, dis-moi avec le fils de Soubala quel moyen vous imaginez.

» Quand j'aurai entendu la voix de Bhîshma et du roi sur le voyage, j'arrêterai ma résolution en me conciliant mon grand-père. » 14,810—14,811.

Après qu'il eut parlé ainsi, tous de s'en retourner à leurs maisons, et lorsque la nuit fut écoulée, Karna vint trouver le jeune roi. 14,812.

Il dit en souriant ces paroles à Douryodhana : « Voici le moyen, que nous avons imaginé. Écoute-le, souverain des hommes. 14,813.

» Ghosha *ou le parc des vaches* est dans le Dwaitavana : nous attendons tous *que tu nous y conduises.* Nous irons *vers les fils de Pândou,* sous prétexte de faire un voyage au parc des vaches : il n'y a pas de doute. 14,814.

» Une excursion au Ghosha fut toujours dans tes habitudes, monarque des hommes : ainsi, ton père ne refusera point, sire, de t'accorder sa permission. » 14,815.

Dans cette conversation, ils arrêtèrent la résolution d'un voyage au parc des vaches ; et Çakouni, le roi du Gândhâra, dit en souriant : 14,816.

« Ce prétexte du voyage fut imaginé par moi : le roi nous accordera sa permission, et même il nous pressera *de partir*. 14,817.

» Le Ghosha est dans le Dwaitavana : tous, nous attendons que *tu nous y conduises*, monarque des hommes. Nous irons *vers les fils de Pândou,* sous prétexte de faire un voyage au parc des vaches : il n'y a aucun doute. »

Alors, tous en riant ils se donnèrent la main l'un à l'autre, et, quand ils eurent pris cette résolution, ils s'en allèrent trouver *le roi*, le plus grand des Kourouides. 14,818—14,819.

Tous ils virent Dhritarâshtra : ils demandèrent au roi s'il était content de sa santé, Djanamédjaya, et reçurent de lui cette même demande. 14,820.

Un pasteur, nommé Samanga, qu'ils avaient d'avance disposé, annonça au roi Dhritarâshtra que ses vaches étaient près de ces lieux. 14,821.

Aussitôt après, le fils adoptif de Râdhâ et Çakouni dirent ces mots au monarque, le meilleur des princes :

« Le parc aux vaches est maintenant en des régions délicieuses, rejeton de Kourou. Voici le moment arrivé pour

le recensement et la marque des veaux. 14,822—14,823.

» Ce temps d'ailleurs nous invite à la chasse : veuille donc accorder à Douryodhana, ton fils, la permission de s'en aller au Ghosha. » 14,824.

« La chasse développe la beauté ; il faut donner son attention aux vaches, répondit Dhritarâshtra ; mais il faut éviter la familiarité avec les pasteurs : tels sont les préceptes, dont j'ai retenu le souvenir. 14,825.

» Mais près de là, nous a-t-on dit, sont *les fils de Pândou*, ces tigres des hommes. Par conséquent, je ne puis vous accorder la permission d'aller au Ghosha.

» Ces hommes, vaincus au jeu par la tricherie, sont déchirés par le chagrin ; ils sont continuellement sous le joug de la pénitence ; et ces héros, fils de Râdhâ, sont doués de puissance. 14,826—14,827.

» Il ne faut pas irriter Dharmarâdja, ni le violent Bhîmaséna. Quant à la fille d'Yajnaséna, elle est toute splendeur elle-même. 14,828.

» Si aveuglés par le délire de l'orgueil il vous arrivait de commettre une injure envers eux, ces héros, doués de la pénitence, ils vous consumeraient ! 14,829.

» Ces guerriers armés, réunis, ceints du cimeterre, enveloppés de courroux, ils vous consumeraient par la force des armes. 14,830.

» Que vous les rejetiez par le nombre de quelque manière, est une chose ignoble, supérieure *à vous d'ailleurs* et que j'estime impossible. 14,831.

» En effet, Dhanandjaya aux longs bras a demeuré dans le monde d'Indra ; il en est revenu au milieu des bois, après qu'il eut obtenu les armes célestes. 14,832.

» La terre fut jadis vaincue par Bibhatsou, avant qu'il

n'eût fait l'étude des armes : combien plns ce héros pourrait-il en triompher maintenant qu'il a cette connaissance.

» Ou, ayant entendu ma parole, vous ferez vos efforts pour la suivre ; *sinon* votre habitation sera pleine de troubles, et la peine naîtra de votre confiance.

14,833—13,834.

» Ou certains guerriers commettront des offenses à l'égard d'Youddhishthira : cet acte, marqué au coin de l'inintelligence, causera votre faute. 14,835.

» Que des hommes, serviteurs de confiance, aillent donc pour le recensement : il ne me plaît pas, Bharatide, que tu t'y rendes en personne. » 14,836.

« L'aîné des Pândouides connaît le devoir, reprit Çakouni ; il s'est lié par une promesse faite dans l'assemblée : il doit habiter dans le bois douze années; fils de Bharata.

» Tous les fils de Pândou lui obéissent et marchent dans le sentier du devoir : Youddhishthira, le fils de Kountî, ne pourra donc s'irriter contre nous, rejeton de Bharata.

14,837—14,838.

» Le désir d'aller à la chasse nous tourmente beaucoup : nous désirons faire les recensements et non voir ces enfants de Pândou. 14,839.

» Personne ne se conduira là avec bassesse : nous n'irons pas au lieu où est leur habitation. » 14,840.

A ces mots de Çakouni, Dhritarâshtra, le souverain des hommes, donna à contre-cœur sa permission à Douryodhana et aux conseilliers du prince. 14,841.

Ayant pris congé *de son père*, le fils de Gândârî, le plus grand des Bharatides, sortit, accompagné de Karna, au milieu d'une nombreuse armée. 14,842.

Il était environné de femmes par milliers, de Douççâsana,

de l'ingénieux fils de Soubala, de ses frères et d'autres.

Tous les habitants de la ville suivirent avec leurs épouses, dans ce bois, le prince aux longs bras, qui sortait pour visiter le lac Dwaîtavana. 14,843—14,844.

Il emmenait huit mille chars, trois myriades d'éléphants, des fantassins par nombreux milliers, et quatre-vingt-dix centaines de chevaux. 14,845.

Il avait des charrettes, des boutiques, des marchands, des poètes encomiastes, des hommes adonnés à la chasse, par centaines et par milliers. 14,846.

Un bien vaste bruit environnait le prince dans sa marche : tel, dans la saison des pluies, monarque des hommes, un grand vent furieux. 14,847.

Le roi Douryodhana s'étendait alors sur l'étendue d'un gavyoûti ; et le lac Dwaîtavana était rempli des véhicules du monarque, qui s'avançait. 14,848.

Le royal Douryodhana s'en allait, habitant çà et là dans la forêt : il mit sa demeure près du parc aux vaches.

Les hommes firent leurs habitations dans un lieu aux grands arbres, aux limpides ondes, délicieux, recherché et doué de toutes les qualités. 14,849—14,850.

Les maisons particulières de Karna, de Çakouni et de tous ses frères étaient nombreuses et voisines de son palais. 14,851.

Le prince vit les vaches alors par centaines et par milliers ; il les marqua toutes par des signes et des emblêmes. 14,852.

Il fit des marques sur les veaux, il en prit connaissance en s'approchant d'eux ; il compta même les vaches, qui avaient des veaux nouveaux-nés. 14,853.

» Quand il eut fait le recensement et qu'il eut marqué

celles, qui étaient âgées de trois ans, le rejeton de Kourou joyeux s'amusa, environné des pasteurs. 14,854.

Tous les habitants de la cité et les guerriers par milliers se divertirent à cœur joie comme des Immortels au sein de cette forêt. 14,855.

Ensuite les pasteurs les plus habiles dans le chant, dans la danse et à faire résonner les instruments de musique, servirent les fils de Dhritarâshtra de concert avec les jeunes filles dans leur plus belle parure. 14,856.

Le roi joyeux, environné de ses femmes, leur distribua des richesses suivant leur mérite, des aliments divers et différents breuvages. 14,857.

Après qu'ils se furent réunis tous, ils se mirent à chasser de tous côtés les hyènes, les buffles, les antilopes, les gayals, les ours et les sangliers. 14,858.

Quand ses flèches eurent taillé en pièces de nombreux éléphants dans la forêt, Douryodhana fit prendre les gazelles dans ces délicieuces contrées. 14,859.

Goûtant du laitage, savourant mille jouissances, fils de Bharata, contemplant ces bois et ces bocages charmants, où murmuraient des abeilles enivrées, où gazouillaient les oiseaux, il parcourut successivement ce lac saint du Dwaîtavana, habité par des mouches à miel ivres d'amour, résonnant des chants du gallinule, rempli de saptatchadas, chargé de mimusops et de lotus. 14,860-14,861-14,862.

Nageant au sein de la plus haute félicité, comme le grand Indra, qui tient la foudre, le fils d'Yama, Youddhishthira, se tenait dans ce bois de sa libre volonté. 14,863.

Il sacrifiait, souverain des hommes, ô le plus vertueux des Kourouides, avec le sacrifice des rois saints, cérémonie instantanée, céleste, diverse, faite avec les présents des forêts.

Le sage monarque, accompagné de sa chaste épouse Draâupadî, avait fixé, rejeton de Kourou, son habitation près du lac. 14,864—14,865.

Alors Douryadhana prescrivit cet ordre à des serviteurs par milliers : « Construisez-moi promptement des maisons d'amusement. » 14,866.

« Oui ! » répondent au Kourouide ces hommes, obéissants à sa volonté ; et ils se rendent aux rives du lac Dwaîtavana, désirant y bâtir ces maisons d'agrément. 14,867.

Les Gandharvas sur le rivage repoussèrent le gros de l'armée du Dhritarâshtride, qui entraient dans le bois et s'avançaient vers le lac Dwaîtavana. 14,868.

Entouré de Ganas, le roi des Gandharvas était revenu précédemment, roi des hommes, du palais de Kouvéra.

Ami des amusements, il avait environné ce lac pour ses jeux avec des troupes d'Apsaras et des fils de Tridaças. 14,869—14,870.

Quand ils virent ce lac cerné, les serviteurs du roi s'en revinrent, sire, où était le prince Douryodhana. 14,871.

A peine eut-il entendu leurs paroles, descendant de Kourou, il envoya des guerriers, altérés de combats : « Faites-les retirer ! » dit-il. 14,872.

Dès qu'ils eurent ouï ces mots du roi, les conducteurs de l'armée s'en furent au lac Dwaîtavana et tinrent ce langage aux Gandharvas :

« Il est un roi puissant, le fils de Dhritarâshtra, qui est nommé Douryodhana : il est venu, désireux de s'amuser ; retirez-vous à cause de cela ! » 14,873—14,874.

A ces mots, les Gandharvas répondirent en riant, maître des hommes, ces paroles mordantes aux guerriers :

« Le roi Souyodhana à l'intelligence étroite ne nous

connaît pas, lui, qui nous donne à nous, habitants du ciel, ses ordres comme à des Vaïçyas. 14,875—14,876.

» Sans doute, vous désirez mourir, hommes de peu de science, insensés, qui venez nous parler ainsi d'après ses paroles. 14,877.

» Retournez-vous-en vite aux lieux où est ce roi, issu de Kourou : si vous ne le faites à l'instant même, vous allez tous descendre au séjour de Dharmarâdja. »

A ce langage des Gandharvas, les chefs de l'armée coururent là où était le roi, fils de Dhritarâshtra. 14,878—14,879.

Ils s'approchèrent tous de compagnie vers Douryodhana, et lui rapportèrent, puissant roi, ce que les Gandharvas avaient dit sur les Kourouides. 14,880.

Rempli de colère à la nouvelle que les Gandharvas avaient arrêté son armée, l'auguste Douryodhana adressa, Bharatide, les paroles suivantes à ses guerriers : 14,881.

« Punissez ces gens vicieux, qui s'opposent à ce qui m'est agréable, Çatakratou avec tous les Dieux folâtrât-il en ces lieux ! » 14,882.

A ces mots de Douryodhana, tous les robustes guerriers de Dhritarâshtra, couverts de leurs armes, par milliers, écrasent tous les gardiens, entrent de force dans la forêt, et remplissent d'un immense cri de guerre les dix points de l'espace. 14,883—14,884.

Les guerriers de Kourou trouvèrent d'autres Gandharvas pour les empêcher : arrêtés même par des mots caressants, souverains de la terre, ils ne prêtèrent aucune attention aux prières de ces Gandharvas et ils entrèrent dans la grande forêt. Voyant que les Dhritarâshtrides et leurs chefs ne s'arrêtaient pas à leurs paroles, tous ces

Génies ailés vinrent l'annoncer à Tchitraséna. Le roi des Gandharvas, Tchitraséna en colère dit alors au sujet de tous ces enfants de Kourou : « Châtiez-moi ces gens vils ! » Les Gandharvas, Bharatide, autorisés par sa permission, 14,885—14,886—14,887—14,888.

Saisissent leurs armes et courent tous sur les Dhritarâshtrides. A la seule vue des Gandharvas, qui accourent, les armes levées, d'un pied hâté, ils s'enfuient tous aux différents points de l'espace, sous les yeux mêmes de Douryodhana. Quand il vit tous ses guerriers tournant le dos en déroute, le fils héroïque de Râdhâ ne prit pas alors la fuite ; mais, à l'aspect de la grande armée des Gandharvas, qui accourait, Râdhéya les arrêta avec une grande averse de flèches, avec des traits en pied de cheval, avec des bhallas, avec des dards, qui figuraient une dent de veau, avec des flèches de fer. 14,889—14,890—14,891—14,892.

L'héroïque fils du cocher abattit par centaines les Gandharvas, grâce à sa légèreté, et trancha leurs membres supérieurs. 14,893.

Dans un instant, il eut dispersé toute la grande armée de Tchitraséna. Frappés de ces coups par l'habile fils du cocher, les Gandharvas l'assaillirent d'une attaque plus violente par centaines et par milliers. La terre fut dans un moment couverte de Gandharvas 14,894—14,895.

Par les guerriers de Tchitraséna, qui accouraient, pleins d'une grande impétuosité. Alors le roi Douryodhana, et Çakouni le fils de Soubala, et Douççâsana, et Vikarna, et d'autres Dhritarâshtrides fondirent sur cette armée avec des chars, qui imitaient le bruit du vol de Garouda. 14,896—14,897.

Ils mirent Karna à leur tête et renouvelèrent le com-

bat, avec les évolutions d'une grande multitude de chars.

Défendant Vraîkarthana, ils remplirent de traits l'armée des Gandharvas. On voyait alors tous les Gandharvas tomber avec les Kourouides. 14,898—14,899.

Alors s'élève un combat très-tumultueux, horripilant d'épouvante. Accablés de flèches, les Gandharvas n'avaient plus qu'une valeur émoussée. 14,900.

Les Kourouides poussent de hautes clameurs, en voyant faiblir les Gandharvas. A l'aspect de ses guerriers, qui tremblent, Tchitraséna en courroux s'élança furieux de son trône, dirigeant sa pensée vers la mort des ennemis; il recourut à l'astra de la magie, et combattit avec la science des routes différentes. 14,901—14,902.

Cette magie de Tchitraséna jeta dans l'égarement l'esprit des Kourouides. Les guerriers de Souyodhana croyaient alors, *noble* rejeton de Bharata, avoir chacun à combattre avec dix et dix Gandharvas. Ensuite, accablés par une grande armée, ces Kourouides, qui avaient désiré vaincre, s'enfuirent çà et là sur le champ de bataille. Les armées du Dhritarâshtride, sire, étaient entièrement rompues; mais Karna, le fils du soleil, se tint, immobile comme une montagne. Douryodhana, et Karna, et Çakouni, le fils de Soubala, tous les trois horriblement blessés, soutinrent le combat des Gandharvas. Tous ceux-ci, doués d'une force supérieure, fondirent de compagnie, par centaines et par milliers, avec l'envie de le tuer, sur Karna, tenant à leur main des épées, des pattiças, des tridents et des massues. (*De la stance* 14,903 *à la stance* 14,908.)

Désireux de lui arracher la vie, ils enveloppèrent de toutes parts le fils adoptif du cocher. Les uns blessèrent

son attelage, les autres abattirent son drapeau. 14,909.

Ceux-ci firent tomber leurs coups sur le bout du timon, ceux-là sur le joug, plusieurs sur le cocher, certains sur l'ombrelle, les uns sur les rebords du char, les autres sur son diadème. 14,910.

Les Gandharvas en nombreux milliers dispersèrent son char en morceaux aussi petits que des graines de sésame. Alors, le fils *adoptif* du cocher sauta en bas du char, l'épée à la main, le bouclier au bras, et, montant sur le char de Vikarna, il stimula les chevaux pour sa délivrance.

Quand les Gandharvas, roi puissant, eurent rompu le héros Karna, toute son armée prit la fuite sous les yeux du Dhritarâshtride. 14,911—14,912—14,913.

Dès qu'il vit courir en déroute tous ses guerriers, le grand roi ne les imita point. 14,914.

A peine eut-il vu la grande armée des Gandharvas accourir, le héros, dompteur des ennemis, fit pleuvoir sur elle une orageuse averse de flèches. 14,915.

Mais, sans tenir compte de cette pluie de traits, les Gandharvas entourent son char et, désireux de le tuer, ils enveloppent Douryodhana de tous les côtés. 14,916.

Ils dispersèrent sous leurs flèches en morceaux aussi menus que la graine de sésame le joug, le timon, les rebords de son char, son drapeau, son cocher, ses chevaux, le *trirénou* et sa couche. 14,917.

Aussitôt que Tchitraséna aux longs bras vit Douryodhana sans char et tombé à terre, il courut et le fit vivant son prisonnier. 14,918.

Cet Indra des rois tombé dans les fers, les Gandharvas enveloppèrent de tous les côtés et cernèrent Douççâsana, placé sur son char. 14,919.

Les uns prirent Vivinçati et *le Daçarathide* Tchitrasêna, les autres Binda et Anoubinda; ils firent prisonnières les épouses du roi entièrement, et coururent de différents côtés.

L'armée du fils de Dhritarâshtra fut dispersée tout à fait par les Gandharvas. Après cette défaite, ils s'en furent de compagnie trouver les fils de Pândou. 14,920-14,921.

Ils avaient le joug des chars, les habits, l'orgueil et les chars mêmes entièrement brisés : ils vinrent implorer le secours des Pândouides, après que le monarque eut été pris. 14,922.

Les guerriers dirent :

« Le roi, fils de Dhritarâshtra, à la grande force, aux longs bras, qui ne voyait que des choses aimables, a été fait prisonnier par les Gandharvas : venez à son secours, enfants de Prithâ. 14,923.

» Douççâsana, Dourvisaha, Dourmoukha et Dourjaya, enchaînés, sont dans les prisons des Gandharvas : toutes les femmes du roi ont été prises. » 14,924.

Affligés, consternés, tourmentés par le désir de revoir le roi *captif*, tous les ministres de Douryodhana vinrent trouver Youddhishthira, en jetant ces plaintes. 14,925.

Bhîmaséna répondit ainsi à ces vieux conseillers de Douryodhana, tristes, émus par le chagrin, qui mendiaient le secours d'Youddhishthira : 14,926.

« Il vous faut déployer un grand effort, vous armer, monter sur vos chevaux et sur vos éléphants pour défaire ce qui a été fait par les Gandharvas. 14,927.

» Si vous agissez autrement, vous obtiendrez des résultats différents. C'est une affaire, qui fut mal conseillée maintenant à ce roi, qui *jadis sut* jouer un jeu perfide.

« C'est abattre l'ennemi d'un ennuque ! » avons-nous

ouï dire ; mais ces Gandharvas ont fait ici, sous nos yeux, une chose plus qu'humaine. 14,928—14,929.

» Par bonheur, il existe dans le monde un certain homme, porté à vous obliger : il vous enlèvera ce fardeau et vous apportera un plaisir, *qui ne vous coûtera que la peine de l'attendre*, tranquillement assis. 14,930.

» Cet insensé désire vous voir d'un lieu plane, vous, jetés sur un sol raboteux, déchirés par la pénitence, ayant à supporter le soleil, le vent et la froidure. 14,931.

» Ils éprouvent donc maintenant la défaite, ces hommes, qui se modèlent sur le caractère de ce méchant rejeton de Kourou, le disciple du vice ! 14,932.

» Le vice est *toujours* commis par l'homme, à qui il fut enseigné. Je dis cela en présence de vous, innocents fils de Kountî. » 14,933.

Le roi *Youddhishthira* répondit à Bhîmaséna, qui parlait ainsi et terminait son discours : « Ce n'est point ici le moment de ces paroles amères ! » 14,934.

» Comment tiens-tu un tel langage à ces enfants de Kourou, tombés dans le malheur, tourmentés par la crainte et conduits vers nous par le désir du secours. 14,935.

» Des divisions et des querelles existent dans les parents ; des inimitiés sont allumées entre eux ; mais cela n'entraîne pas la perte du devoir à l'égard de la famille. 14,936.

» Quand une personne, étrangère aux liens de parenté, réclame l'appui d'une famille, les sages ne souffrent pas que cet homme soit maltraité par un étranger. 14,937.

» Cet insensé *Douryodhana* sait assurément que nous habitons ici depuis long-temps. Lorsqu'il nous a vaincus ainsi, il a fait, certes, une chose, qui nous fut désagréable.

» Douryodhana pris de force par les Gandharvas, ses

femmes outragées, seigneur, c'est nous ravir notre famille à nous-mêmes ! 14,938—14,939.

» Levez-vous, tigres des hommes, pour sauver notre famille et ces malheureux, qui implorent notre appui ! Tenez-vous prêts, sans perdre de temps ! 14,940.

» Arjourna, les jumeaux et toi, qui es un héros invincible, délivrez, intrépides guerriers, Douryodhana des fers du prisonnier. 14,941.

» Ces chars éclatants des fils de Dhritarâshtra, aux drapeaux d'or, sont pleins de toutes les armes. 14,942.

» Montez sur ces chars bruyants, toujours prêts, conduits par Indraséna et les autres cochers, qui ont la science des armes. 14,943.

» Debout sur les chars, livrez avec ardeur le combat aux Gandharvas, et déployez sans paresse vos efforts pour la délivrance de Souyodhana. 14,944.

» Tout homme, s'il est kshatrya, doit, sa lance au poing, défendre l'ennemi, qui est venu ici implorer du secours : à plus forte raison le dois-tu, Vrikandara. 14,945.

» Qui pourrait voir *avec indifférence* un ennemi, tombé dans la nécessité d'un appui et criant, les mains jointes : « Viens à mon secours ! » et conserverait ici-bas sa noblesse ? 14,946.

» Le don des grâces, l'acquisition d'un royaume, la naissance d'un enfant, ces trois choses réunies ne valent rien de plus que ne vaut le seul fait de sauver un ennemi du malheur. 14,947.

» Souyodha, tombé dans l'infortune, cherche à sauver sa vie, en recourant à la force de ton bras, est-il rien de supérieur à cela ? 14,948.

» Je volerais moi-même à son secours, Vrikandara, si

mon sacrifice n'était pas commencé : c'est là, héros, ce qui me fait ici balancer. 14,949.

» Efforce-toi, Bhîma, rejeton de Kourou, de sauver Souyodhana par tous les moyens, en commençant par celui même de la conciliation. 14,950.

» Si le roi des Gandharvas ne se rend pas au langage conciliant, sauvez Souyodhana en usant du courage, sans rigueur. 14,951.

» Et si Bhîma ne réussit pas à sauver les enfants de Kourou avec une valeur douce, comprimez les ennemis et délivrez nos cousins par tous les moyens ! 14,952.

» Certes ! il ne m'est pas défendu, Vrikaudara, de te donner ces instructions dans l'instant même, où mon grand sacrifice s'accomplit au sein du feu. » 14,953.

Aussitôt qu'il eut entendu ces paroles d'Adjâtaçatrou, Dhanandjaya de se lier en ces termes, devant son frère aîné, pour la délivrance des enfants de Kourou : 14,954.

« Si les Gandharvas refusent de rendre les Dhritarâshtrides à des paroles conciliantes, la terre aujourd'hui même boira le sang du roi des Ghandharvas ! » 14,955.

A peine eurent-ils ouï la parole d'Arjouna, qui jamais n'avait dit un mensonge, la vigueur revint bien vîte au cœur des rejetons de Kourou. 14,956.

Au langage d'Youddhishthira, tous ces vaillants hommes, à commencer par Bhîmaséna, s'exaltèrent, le visage enflammé d'une *noble* ardeur. 14,957.

Ensuite, tous ces héros endossent, fils de Bharata, leurs différentes cuirasses d'or imbrisables. 14,958.

Ils prirent leurs diverses armes célestes, et, revêtus de cuirasses, montés sur des chars, ombragés de drapeaux, munis de siéges et de flèches, on vit les Pândouides briller

tous comme des feux flamboyants. Portés sur ces chars bien doués, attelés de rapides coursiers, les plus éminents des hommes, qui possèdent un char, s'avancèrent à pas rapides, et une vaste clameur des armées de Kourou s'éleva au milieu des airs. 14,959—14,960—14,961.

Les héros ailés, qui avaient triomphé dans le premier combat, virent approcher, tous réunis, les vaillants guerriers, fils de Pândou. 14,962.

Ceux-ci en un moment arrivèrent de compagnie dans ce bois avec intrépidité : tous les Gandharvas reculèrent, malgré la confiance, que leur avait inspirée ce premier succès. 14,963.

Ils virent les fils de Pândou, habiles dans les combats, montés sur des chars; ils les virent resplendissants de lumière, vigilants comme les gardiens du monde. 14,964.

Les grandes armées, habitantes du mont Gandhamâdana, s'arrêtèrent. Alors, se rappelant cette parole du sage roi, fils d'Yama, qu'ils avaient entendue, les Pândouides commencèrent à combattre avec une valeur douce; mais les guerriers du roi des Gandharvas ne se montraient pas avec un courage sans ardeur. 14,965—14,966.

Voyant qu'ils ne pouvaient obtenir la paix avec la douceur, l'Ambidextre, immolateur des ennemis, dit ces mots, que précédait une caresse, à ces innombrables Génies ailés : « Relâchez le roi Souyodhana, mon cousin ! »

Les Gandharvas, à qui s'adressaient les paroles de l'illustre fils de Pândou, répondirent ces mots en souriant au fils de Prithâ : 14,967—14,968—14,969.

« Nous exécutons sur la terre, mon enfant, les paroles d'un monarque. Une fois connu son ordre, nous marchons, libres d'inquiétudes. 14,970.

» Nous agissons de la manière, qui nous est commandée par lui seul : il n'existe pas un maître de nous, autre que ce roi des Dieux. » 14,971.

A ces paroles, Dhanandjaya, le fils de Kountî, répondit ces mots aux Gandharvas : 14,972.

« Le roi des Gandharvas ne vous a pas commandé cette action honteuse : de vous attaquer aux enfants de Manou, et d'outrager les femmes de votre ennemi ! 14,973.

» Ouvrez les portes de la prison à ces fils de Dhritarâshtra, à la grande vigueur : mettez en liberté ces femmes sur l'ordre seul de Dharmarâdja ! 14,974.

» Si vous ne relâchez pas, séduits par la douceur, ces fils de Dhritarâshtra, *eh bien !* ma vaillance seule mettra en liberté Souyodhana ! » 14,975.

Aussitôt qu'il eut dit ces mots, l'ambidextre Dhanandjaya, le fils de Prithâ, envoya sur ces Génies ailés, ses flèches, volatiles acérés. 14,976.

Soudain, commençant l'attaque, les Gandharvas, ivres de leur force, répandirent une pluie de traits sur les Pândouides, et les Pândouides sur les habitants du ciel.

Alors s'éleva, Bharatide, un combat tumultueux des rapides Gandharvas et des fils de Pândou, à la fougue épouvantable. 14,977—14,978.

Les Gandharvas, munis d'armes célestes et parés de guirlandes d'or, décochèrent des flèches enflammées et enveloppèrent l'ennemi de tous les côtés. 14,979.

Les quatre héros Pândouides résistèrent dans cette bataille aux Gandharvas par milliers : c'était comme une merveille. 14,980.

Ce que les Gandharvas avaient fait du char de Karna et du char monté par le Dhritarâshtride, qu'ils avaient mis

tous les deux en morceaux, ils le firent également pour ceux des fils de Pândou. 14,981.

Plusieurs fois, ces tigres des hommes accueillirent avec des pluies de flèches les Gandharvas, qui accouraient par centaines au combat. 14,982.

Inondés partout de ces averses de traits, les Gandharvas ne pouvaient tenir auprès des fils de Pândou. 14,983.

Alors Arjouna, irrité et voyant les ennemis furieux, commença à mettre en jeu les armes célestes. 14,984.

Ivre de sa vigueur, il dépêcha, avec le trait d'Agni, dans ce combat, des milliers de mille Gandharvas pour les demeures d'Yama. 14,985.

En même temps, Bhîma au grand arc, le plus fort des hommes forts, immolait dans la bataille les Gandharvas par centaines sous des flèches acérées. 14,986.

Les deux fils de Mâdrî combattant, immenses dans leur force et vainqueurs au premier rang, abattaient l'ennemi sous des traits aigus. 14,987.

Enfin, blessés par ces héros, armés d'astras divins, les Gandharvas s'envolent, emportant avec eux les fils du roi Dhritarâshtra. 14,988.

A peine les eut-il vus déployer leur essor vers la fuite, le fils de Kountî, Dhanandjaya, sire, les couvrit de tous les côtés avec une grande averse de flèches. 14,989.

Blessés par cette multitude de dards, comme des oiseaux dans une cage, ceux-ci de colère firent pleuvoir sur Arjouna des orages de sabres, de lances en fer et de massues.

Versé dans la science des plus grands astras, Dhanandjaya paralysa *toutes* ces pluies de sabres, de piques en fer et de massues ; puis, il trancha avec des bhallas les membres des Gandharvas. 14,990—14,991.

Les têtes, les jambes et les bras tombants, c'était comme une pluie de pierres, qui jetait la crainte au cœur des ennemis. 14,992.

En but aux traits du magnanime Pândouide, les Gandharvas, du haut des airs, où ils se tenaient, l'inondèrent avec une pluie de flèches, lui, placé sur le sol de la terre.

Mais le splendide ambidextre, meurtrier des ennemis, ayant arrêté ces averses de traits avec des astras, frappait de coups les Gandharvas. 14,993—14,994.

Le rejeton de Kourou, Dhanandjaya, d'envoyer le trait de Lunus, l'Incendiaire, la Déception-des-sens, le Solaire et le Sthoûlâkarna. 14,995.

Blessés par les flèches du fils de Kountî, comme les Daîtyas jadis par Indra, les Gandharvas tombèrent dans une terreur profonde. 14,996.

Ils ne pouvaient s'élever en haut, empêchés par la multitude des traits, et les bhallas de l'ambidextre les empêchait de voler çà et là dans les airs. 14,997.

Quand il vit ses Gandharvas trembler, Bharatide, devant le fils de Kountî, Tchitraséna de saisir sa massue et de fondre sur l'ambidextre. 14,998.

Il accourait d'un pied rapide, sa massue au poing, sur le champ de bataille; mais le Prithide lui trancha en sept morceaux avec des flèches sa massue toute en fer.

Lorsqu'il vit que les traits du héros avaient mis sa massue en plus d'un fragment, il se couvrit de la science et combattit le fils de Pândou. 14,999—15,000.

Il mit en œuvre tous ses astras divins, mais le héros Arjouna de les paralyser avec des astras *non moins* divins. 15,001.

Quand il vit le magnanime Arjouna neutraliser tous

ses astras, le puissant roi des Gandharvas disparut alors, caché dans la magie. 15,002.

A peine eut-il vu son ennemi combattre caché, Arjouna de le blesser avec des flèches enchantées par des astras célestes. 15,003.

Dhanandjaya aux formes multiples de lui porter dans sa colère des coups mortels en cet état, qui le dérobait aux yeux, de terrifier l'ennemi et de le glacer d'épouvante.

Atteint par les flèches du magnanime Arjouna, il se montra enfin lui-même; et, devenant un cher ami, Tchitraséna lui tint ce langage : « Sache que je suis ton ami dans la guerre! » Dès qu'il vit son ennemi amené par sa faiblesse à de tels sentiments, l'éminent fils de Pândou retira sa flèche à moitié lancée. Voyant Dhanandjaya ramener son dard, tous les Pândouides

15,004—15,005—15,006—15,007.

Continrent leurs chevaux courants, leurs arcs et la fougue de leurs flèches. Tchitraséna, et Bhîma, et l'ambidextre, et les deux jumeaux de s'enquérir mutuellement des conditions de leur santé, et de rester montés sur leurs char. 15,008—15,009.

Ensuite Arjouna dit en souriant à Tchitraséna : « Tu es au milieu des guerriers Gandharvas un héros à la grande splendeur. 15,010.

» Pourquoi as-tu pris la résolution, héros, de retenir dans les fers ces enfants de Kourou? Et pourquoi as-tu fait Souyodhana prisonnier de guerre avec ses femmes? »

« Il faut que tu saches, Dhanandjaya, pendant que tu es ici, lui répondit Tchitraséna, quelle intention avaient ce Douryodhana à l'âme inique et ce criminel Karna.

15,011—15,012.

» Sachant que vos altesses habitaient ces bois, en proie à la douleur et comme des abandonnés : « Je les verrai d'un lieu plane, s'étaient-ils dit, eux, placés dans un lieu inégal, où ils ne peuvent arrêter leur pied ! »

» Ils sont venus vous bafouer et se rire de l'illustre Draâupadî. Connaissant ce qu'ils désiraient faire, le souverain des Dieux m'a dit : 15,013—15,014.

« Va ! Enchaîne Douryodhana avec ses ministres et amène-le ici ! mais il te faut épargner dans ce combat Dhanandjaya avec ses frères. 15,015.

» Le fils de Pândou sera ton cher ami et deviendra ton disciple. » A ces paroles du roi des Dieux, je suis vîte accouru ici. 15,016.

» J'ai enchaîné cet homme pervers ; je retourne au séjour des Dieux ; je vais y conduire ce méchant d'après l'ordre de Pâkaçâsana. » 15,017.

« Souryodhana est notre cousin, rends-lui sa liberté, Tchitraséna, à l'ordre de Dharmarâdja, si tu veux faire une chose, qui m'est agréable. » 15,018.

« C'est un scélérat, toujours content *du mal*, reprit Tchitraséna ; il ne mérite pas sa délivrance. C'est lui, Dhanandjaya, qui a trompé Youddhishthira et Krishnâ.

» Ce n'est point là ce que Youddhishthira, le fils de Kountî, veut faire de lui. Quand il aura appris cela de notre bouche, fais alors ce que tu désires. »

Ils se rendirent tous auprès du roi Youddhishthira : arrivés devant lui, ils racontèrent tout ce que désirait Arjouna. 15,019—15,020—15,021.

» Aussitôt que Adjâtaçatrou eut entendu les paroles du Gandharva, il rendit la liberté à tous les Dhritarâshtrides et dit aux Gandharvas : 15,022.

« Heureusement, vos excellences vigoureuses et puissantes n'ont pas fait de mal à ce méchant Douryodhana, non plus qu'à ses ministres, ses parents et ses proches.

» Un grand service nous a été rendu par vous, Génies ailés. Rendre sa liberté, mon fils, à ce pervers, ce n'est pas mépriser notre famille. 13,023—13,024.

» Dites quels sont vos désirs : nous sommes contents d'avoir pu jouir de votre vue. Quand vous aurez obtenu ce que vous souhaitez, retournez chez vous, sans tarder.»

Ainsi congédiés par le sage fils de Pândou, les Gandharvas s'en revinrent joyeux avec les Apsaras, Tchitraséna à leur tête. 15,025—15,026.

Le roi des Dieux versa même une pluie d'ambroisie : elle rendit la vie aux Gandharvas morts, qui avaient succombé dans le combat sous les traits des rejetons de Kourou. 15,027.

Le fils de Kounti délivra toutes les épouses du roi, ses parentes ; et, quand ils eurent consommé cet exploit difficile, les fils de Pândou ressentirent de la joie. 15,028.

Honorés par les rejetons de Kourou, par leurs fils et par leurs femmes, les magnanimes Pândouides resplendirent alors comme des feux au milieu d'un sacrifice.

Alors Youddhishthira dit avec bienveillance ces mots à Douryodhana, remis en liberté, accompagné de ses frères : 15,029—15,030.

« Ne commets jamais une telle offense dans aucun lieu, mon fils, car les faiseurs d'offense ne réussissent pas à leur gré, Bharatide. 15,031.

» Retourne heureux dans ton palais, à ton aise, en la compagnie de tes frères, rejeton de Kourou, et ne commets plus une telle absence d'esprit. » 15,032.

Congédié avec ces mots du Pândouide, le roi Douryodhana, malade et comme s'il avait perdu les sens, s'inclina devant le fils d'Yama, 15,033.

Et dévoré *de soucis*, plein de confusion, il retourna dans sa ville. Après son départ, le fils de Kounti, l'héroïque Youddhishthira, accompagné de ses frères, honoré des brahmes, entouré de tous les ascètes, comme Indra est environné des Immortels, passa le temps dans ce Dwaîtavana, savourant le bonheur. 15,034—15,035—14,036.

Djanamédjaya dit :

« Après qu'il eut été vaincu dans un combat, enchaîné comme prisonnier, délivré ensuite par les magnanimes Pândouides, il me semble que sa rentrée dans Hâstinapoura dut être difficile pour ce méchant Douryodhana, à l'âme pleine d'iniquités, orgueilleux, vantard, arrogant, toujours superbe, sans cesse méprisant les fils de Pândou pour leur générosité et leur courage, ayant continuellement des paroles d'orgueil à sa bouche.

» Raconte-moi en détail, Vaîçampâyana, l'entrée de cet homme, plein de confusion, l'âme rongée par le chagrin. »
15,037—15,038—15,039—15,040.

Vaîçampâyana lui répondit :

Il fit dételer ses chars en des lieux favorisés d'eaux et de prairies ; il se reposa enfin dans cette partie de la terre délicieuse et charmante. 15,041.

Rendu à la liberté par Dharmarâdja, Souyodhana le Dhritarâshtride se glissa dans Hâstinapoura, accablé de douleur, sans énergie, baissant la tête de confusion.

Le roi s'avança dans sa ville, suivi d'une armée en quatre corps, pensant à sa défaite et l'âme battue par le chagrin.
15,042—15,043.

Il déposa son infanterie, ses chars, ses chevaux et ses éléphants en leurs places assignées, et le monarque s'assit dans un palanquin d'une splendeur flamboyante. 15,044.

Karna alors s'approcha du prince enseveli dans ses pensées, comme Râhou enveloppe la lune dans la destruction d'une nuit, et tint à Douryodhana ce langage :

« Par bonheur, tu vis ! Par bonheur, nous pouvons encore nous réunir ! Par bonheur, tu as vaincu ces Gandharvas, qui changent de forme à volonté ! 15,045—15,046.

» Par bonheur, prince, la joie de Kourou, je vois tes frères tous réunis, ces héros, qui out vaincu leurs ennemis et qui désirent la victoire dans les combats ! 15,047.

» Je suis accouru, tu l'as vu ! mais je ne pus arrêter mon armée, mise en pièces par tous les Gandharvas.

» Accablé, le corps blessé cruellement par les flèches, je me suis échappé. Cela me semble une chose plus que merveilleuse de nous voir ici, Bharatide, sortis de cette bataille au-dessus des forces humaines, sans plaie ni blessure, avec notre cavalerie, notre armée et nos femmes. 15,048—15,049—15,050.

» Ce ne fut pas un homme dans ce monde, qui fut l'auteur de cette chose, qui te *donna le salut,* à toi, puissant monarque, et à tes frères, dans cette bataille ! »

A ces paroles de Karna, le prince Douryodhana répondit alors au roi des Angas, avec une voix, que ses larmes rendaient balbutiante : 15,051—15,052.

« Je ne suis pas offensé d'un discours, fils de Râdhâ, que t'inspire ton ignorance *des choses.* Tu sais que les Gandharvas ennemis furent vaincus par ma valeur.

» J'ai combattu bien long-temps les Gandharvas avec

mes frères germains, et un vaste carnage, guerrier aux longs bras, fut accompli de l'une et de l'autre part.

» Quand j'eus combattu ces héros aériens, supérieurs, c'est alors que nous eûmes à soutenir un combat inégal avec les Génies ailés. 15,053—15,054—15,055.

» Le résultat de cette bataille fut pour nous la défaite et la prison, que partagèrent ma cavalerie, mon armée, mes épouses, mes fils, mes conseillers et mes frères.

» Tandis que nous étions emportés là-haut par la voie des airs, quelques-uns de mes guerriers et les héros, mes inistres, furent trouver, consternés, les secourables Pândouides et leur dirent : « Voici que le roi Douryodhana, fils de Dhritarâshtra, et ses frères mineurs, ses ministres et ses femmes, sont enlevés par les Gandharvas, qui prennent le chemin du ciel. Délivrez, s'il vous plaît, ce monarque et ses épouses ! 15,056-15,057-15,058-15,059.

» Qu'un outrage ne soit jamais commis sur les femmes du roi ! » A ces mots, le fils aîné de Pândou, à l'âme vertueuse, apaisa tous les Pândouides, et leur enjoignit ses ordres pour la délivrance. Ces éminents guerriers vinrent donc au lieu où nous avions été pris. 15,060—15,061.

» Ces héros vertueux et puissants nous demandèrent, en débutant par des paroles caressantes ; mais en vain les flattèrent-ils, les Gandharvas ne voulurent pas nous rendre à la liberté. 15,062.

» Alors Bhîma, Arjouna et les deux jumeaux, dans l'orgueil de leur force, versèrent à plusieurs fois des pluies de flèches sur les Gandharvas. 15,063.

» Abandonnant le champ de bataille et s'en retournant au ciel, tous les Génies ailés, d'une âme joyeuse, nous accablèrent de persécutions. 15,064.

» Nous vîmes alors tout l'espace enveloppé d'une multitude de flèches, et Dhanandjaya, qui lançait des astras plus qu'humains. 15,065.

» Quand il vit le Pândouide entourer de traits aigus toute l'atmosphère, Tchitraséna de se montrer l'ami de Dhanandjaya. Ils s'embrassèrent mutuellement; le Gandharva lui demanda comment il se trouvait de sa santé, et fut interrogé lui-même comment il se portait.

» Ils se réunirent l'un à l'autre, déposèrent leurs armures, et, les héros Gandharvas s'étant confondus avec les Pândouides, Tchitraséna et Dhanandjaya se rendirent de mutuels honneurs. 15,066—15,067—15,068—15,069.

» Dans cette société faite avec Tchitraséna, Arjouna, le meurtrier des héros ennemis, lui dit alors ces vigoureuses paroles : 15,070.

« Veuille bien, ô le meilleur des Gandharvas, rendre la liberté à mes cousins : les Pândouides vivent, héros ; cette prison est donc indigne des Kourouides. » 15,071.

» A ces mots du magnanime Pândouide, le Gandharva de lui répondre : « Pour délibérer sur cette affaire, nous sortirons voir ces fils de Pândou, sevrés du plaisir, avec leurs épouses. » Rempli de honte, à ces mots, que prononçait le Gandharva, je désirai un trou dans la terre pour m'y cacher. Les Gandharvas, unis aux Pândouides, vinrent donc trouver Youddhishthira. 15,072—15,073—15,074.

» Cruelle délibération pour nous! Il lui annonça que nous étions prisonniers; et je fus présenté à la vue des épouses d'Youddhishthira, enchaîné, consterné, tombé au pouvoir de mes ennemis. Est-il rien de plus douloureux? Je fus alors délivré par ces hommes, de qui j'avais toujours été l'ennemi et que j'avais chassés de leur patrie?

Insensé, je reçus d'eux la vie. Si la mort dans ce sanglant combat m'eût été donnée, héros, ç'aurait été le plus grand bien pour moi, et non la vie dans ce triste abaissement. Le Gandharva a tué cette renommée célèbre, que j'avais sur la terre. **15,075—15,076—15,077—15,078.**

» Mais puissé-je obtenir dans les palais d'Indra ces mondes purs, impérissables! Écoutez! voici, éminentes personnes, ce que j'ai bien résolu. **15,079.**

» Je vais m'asseoir dans le jeûne jusqu'au moment où j'en meure (1) : retournez, vous! dans vos maisons, et que mes frères s'en aillent tous à leur ville! **15,080.**

» Que mes amis et mes proches, Karna et les autres, Douççâsana à leur tête, s'en retournent maintenant à la cité. **15,081.**

» Je n'irai pas à la ville, rejeté par les ennemis, sujet pour eux d'orgueil, et de honte pour ceux, qui m'aiment (2).

» Causant le chagrin de mes amis, accroissant la joie de mes ennemis, que dirais-je au vieux roi, quand je serai arrivé à la ville, qui tire son nom des éléphants?

15,082—15,083.

» Bhîshma, Drona et le fils de celui-ci, Kripa, Vidoura et Sandjaya, Vâhlika, Somadatta et les autres, qui sont respectés pour l'âge, les brahmes, les principaux des compagnies d'artisans, et ceux, qui ont des professions supérieures, que me diront ces personnes, et quelle réponse puis-je leur faire? **15,084—15,085.**

» Moi, qui par ma valeur, ai tenu le pied sur la tête et

(1) Le texte écrit *upâçishyai*, mais il est évident qu'il faut écrire *upâsishyai*, formé de *upa* et de *âs*, non pas de *çish*.

(2) Le texte écrit mal ; il faut ici : *Souhridmândpahah bhoutwâ çatrounâm mânakrit.*

la poitrine de mes ennemis, déchu par ma faute, que répondrai-je à ces personnes? 15,086.

» Les insensés, qui, semblables à moi, orgueilleux jusqu'à la démence, obtiennent le trône, la science, la domination, ne gardent pas long-temps ces avantages.

» Oh malheur! cette indigne action, par laquelle j'ai encouru le danger, est le triste résultat de mon ignorance et de ma folie. 15,087—15,088.

» Je vais donc m'asseoir dans le jeûne jusqu'au moment où j'en meure! Il m'est impossible de vivre. Quel homme, certes! voudrait encore vivre, assiégé par la pensée qu'il fut tiré de l'infortune par ses ennemis eux-mêmes! 15,089.

» Lui, orgueilleux, privé de courage, la raillerie de ses ennemis, regardé avec mépris par ces fils de Pândou, riches en valeur! » 15,090.

Environné par de tel es pensées, il dit, s'adressant à Douççâsana: « Écoute, Douççâsana, fils de Bharata, cette parole de moi. 15,091.

» Reçois le sacre, donné par moi; deviens le monarque, gouverne la terre gonflée de richesses, défendue par le bras du Soubalide et de Karna. 15,092.

» Protége mes frères avec confiance, comme Indra défend les Maroutes: que mes frères t'obéissent, comme les Dieux obéissent à Çatakratou. 15,093.

» Observe toujours et sans négligence une conduite dans l'intérêt des brahmes; sois toujours la voie, que suivent tes amis ou tes proches. 15,094.

» Aies égard à tes parents, tel que Vishnou à la troupe des Dieux: tu dois protéger les gourous. Va! gouverne la terre, inspirant la terreur à tes ennemis et la joie à tous

tes ennemis. » Il se jeta au cou du prince, l'embrassa et lui dit : « Va ! » 15,095—15,096.

Dès qu'il eut entendu ces paroles, Douççâsana répondit ces mots à son frère aîné d'une voix balbutiante, avec des larmes dans le gosier, après qu'il se fut prosterné, les mains jointes, accablé d'une profonde douleur : « Sois-moi favorable ! » Et il tomba, l'âme agitée, sur la terre. 15,097—15,098.

Le prince éminent répandit sur ses pieds l'eau, qui naît dans les yeux, et dit : « Il n'en sera point ainsi ! 15,099.

» Avant, la terre se fendra toute entière et ne sera plus que des morceaux ! le soleil abandonnera sa splendeur, la lune renoncera à la fraîcheur de ses rayons ! 15,100.

» Le vent quittera sa rapidité, l'Himalâya s'en ira çà et là sur la terre, l'eau tarira dans les mers et le feu n'aura plus de chaleur ! 15,101.

» Je ne gouvernerai point la terre sans toi, sire ! » Il répéta deux et trois fois ces mots : « Sois-moi favorable ! » et ajouta même ces paroles : 15,102.

« Tu seras le roi dans notre famille cent années encore ! » Quand il eut ainsi parlé au roi d'une voix très-accentuée, il se mit à pleurer. 15,103.

Ce prince digne d'honneur toucha les pieds de son frère aîné. Karna, l'âme pénétrée d'émotion, ayant vu Souyodhana et Douççâsana dans une vive douleur, s'approcha d'eux et dit, Bharatide : « Pourquoi vous affligez-vous, rejetons de Kourou, par inexpérience, comme des gens du vulgaire ? 15,104—15,105.

» Si la plainte ôtait le malheur de l'homme affligé, *on concevrait* que la douleur ne mît jamais un terme à sa plainte. 15,106.

» Mais vous, qui vous plaignez, voyez-vous quelle puissance il y a dans la plainte? Reprenez de la fermeté et ne réjouissez donc pas vos ennemis par vos plaintes. 15,107.

» Ta délivrance par les Pândouides, sire, était une chose, qu'ils devaient faire. Les gens, qui habitent sur le pays d'un roi doivent toujours faire uniquement ce qui lui est agréable. 15,108.

» N'habitent-ils pas, libres d'inquiétudes, défendus par ton bras? Ne veuille donc pas, les choses étant ainsi, concevoir de soucis, comme une personne du vulgaire.

» Tes frères sont dans la consternation de te voir placé dans le jeûne : lève-toi! Marche, s'il te plaît, et rends le courage à tes frères! » 15,109—15,110.

Le héros ajouta :

« Je m'aperçois maintenant ici combien est légère, sire, ta qualité swatta : qu'y a-t-il d'étonnant ici, héros, que tu aies été délivré par les Pândouides? 15,111.

» Tu es tombé tout à coup sous le pouvoir de l'ennemi; *eh bien!* il fallait que le service de sa délivrance fût rendu au souverain par des hommes connus ou inconnus, par des guerriers de son armée ou des habitants de son royaume! Des hommes, qui sont ordinairement les plus grands, sèment le trouble dans l'armée ennemie, ils sont pris dans la bataille et délivrés par des guerriers. Que l'on soit, ou soldat de son armée, ou simple habitant de son royaume, on doit se réunir et déployer de vrais efforts pour le salut du roi. Si tu fus délivré ainsi, d'un mouvement spontané, par les fils de Pândou, sire, qui habitent ce royaume de ta majesté, y a-t-il ici une cause de gémissements? Ce qui n'était pas bien, sire, c'est que les Pândouides, tombés précédemment dans l'esclavage, ne soient

pas devenus les compagnons de ta majesté, et que ces héros à la grande force, qui ne savent pas fuir dans les batailles, n'aient pas suivi par derrière leur maître, qui s'avançait avec son armée. Tu jouis aujourd'hui de toutes les pierreries, qui appartenaient aux fils de Pândou. (*De la stance* 15,112 *à la stance* 15,119.)

» Regarde ces Pândouides ; ils observent la constance (1), et n'entrent pas dans le jeûne, *qui donne la mort*. Lève-toi, s'il te plaît, sire, et ne veuille pas différer ! 15,119.

» Nécessairement, des choses agréables seront faites au roi, sire, par les habitants de son royaume, et il n'y a pas là sujet de gémir. 15,120.

» Si tu ne suis point ainsi, Indra des rois, ce discours de moi, je resterai ici, obéissant à tes pieds, immolateur des ennemis. 15,121.

» Je ne puis vivre, séparé de toi! Si tu persistes à rester assis dans le jeûne, sire, tu seras la risée des rois. »

A ces mots de Karna, le roi Douryodhana, qui avait pris la résolution d'aller au ciel, n'eut pas même la pensée de se lever. 15,122—15,123.

Ayant commencé par flatter le roi, Çakouni, le fils de Soubala, sire, dit au prince Douryodhana, attaché avec colère à son dessein du jeûne : 15,124.

« Tu as entendu, rejeton de Kourou, ce que Karna vient de te dire avec convenance. Pourquoi, ayant renoncé, dans ton délire, à cette fortune opulente, que je t'ai donnée, veux-tu maintenant, sire, jeter là sans réflexion la vie ? Je sais que tu n'estimes pas grandement les vieillards.

15,125—15,126.

» Celui, qui ne comprime pas le désespoir et la joie,

(1) Littéralement : *la qualité de sattwa*.

au moment qu'ils s'abattent sur lui, périt, la fortune en main, comme un vase d'argile crue dans l'eau. 15,127.

» Les peuples n'aiment pas un roi craintif, paresseux, négligent, impuissant dans ses desseins et de qui les sens sont dominés par l'infortune. 15,128.

» Si tel est ton chagrin, quand tu es bien traité, comment sera-t-il dans le cas opposé ? Ne détruis pas, en te plongeant dans ce chagrin, le bienfait des Pândouides.

» Tu pleures là où il faudrait te rejouir et honorer les fils de Pândou ; c'est tout le contraire de ce que tu dois faire. 15,129—15,130.

» Sois-moi favorable ! Ne t'abandonne pas, rappelle-toi avec plaisir tes bonnes œuvres, donne le royaume aux princes ; goûte le plaisir de la renommée et la satisfaction du devoir. 15,131.

» Récompense cette action et tu seras reconnaissant : unis-toi de fraternité avec les Pândouides et rétablis ces princes *dans leur fortune*. 15,132.

» Qu'ils soient restaurés dans le royaume de leurs pères, et tu jouiras du plaisir. » A ces mots de Çakouni (1) et jetant les yeux sur le héros Douççâsana, tombé à ses pieds et la personne toute changée par la tendresse fraternelle, il se leva, il serra dans ses bras gracieusement formés ce guerrier immolateur des ennemis, et le baisa avec amour sur le front. Quoiqu'il eut bien entendu les paroles de Karna et du fils de Soubala, le royal Douryodhana fut saisi par un vif dégoût de lui-même, et, l'âme enveloppée de confusion, il tomba dans le plus profond désespoir.

15,133—15,134—15,135—15,136.

(1) Le texte dit *Karna* ; mais celui, qui vient de parler, est *Çakouni*.

Ces discours entendus, il dit les mots suivants à ses amis : « Ne détruisez pas une chose, que je dois faire, ni par la *représentation* amicale du vice et de la vertu, ni par la *perspective* de la puissance, ni par vos ordres, ni par le *tableau* des jouissances : allez ! c'est résolu ! mon âme est fixé dans le dessein de s'asseoir ici pour le jeûne !

» Allez tous à la ville et souvenez-vous d'honorer mes vieux parents ! » Cela dit, il répondit au monarque, immolateur des ennemis : **15,137—15,138—15,139.**

« La route, qui est pour toi, Indra des rois, est aussi pour nous. Comment pourrions-nous sans toi revoir cette ville ? » **15,140.**

Quoique ses amis, ses parents, ses ministres et ses frères lui parlâssent de différentes manières, il ne fut pas ébranlé de sa résolution. **15,141.**

Ayant étendu en monceau une jonchée de darbhas, il toucha l'eau et, devenu pur, il s'approcha du sol de la terre. **15,142.**

Portant une robe d'écorces et de l'herbe kouça, embrassant la plus haute pénitence et voué au silence par le désir d'entrer dans la route du Swarga, ce tigre des rois, il retira son âme dans le recueillement et déposa toutes les choses du dehors. Aussitôt que les Dânavas et les Daïtyas eurent connu son dessein, **15,143—15,144.**

Aussitôt que ces horribles Génies, qui, vaincus précédemment par les Dieux, habitent le Pâtâla, surent que Douryodhana, l'homme de leur parti, allait périr,

Habiles dans les formules magiques, ils offrirent par les mantras, qu'Ouçanas et Vrihaspati avaient enseignés, un sacrifice d'évocation, qui avait pour son origine une oblation avec le feu. **15,145—15,146.**

Ils firent célébrer, suivant le rite de l'Atharva-Véda, les cérémonies, qui sont jointes dans l'Oupanishad au murmure des prières à voix basse. 15,147.

Des brahmes aux vœux bien constants, qui étaient parvenus au bord ultérieur des Védas et des Védangas, sacrifièrent dans le feu, conformément aux rubriques, le beurre clarifié et l'offrande de lait. 15,148.

La Déesse Krityâ de s'élever alors, elle ouvrit la bouche dans la perfection de ce sacrifice et, oh miracle! elle dit : «Que dois-je faire? » 15,149.

Les Daîtyas, l'âme bien joyeuse, de lui répondre : « Amène ici le roi fils de Dhritarâshtra, qui s'est assis dans le jeûne *pour la mort!* » 15,150.

« Oui! » leur promit-elle. Krityâ se mit en marche et, dans un clin d'œil, elle fut arrivée au lieu, où était le roi Souyodhana. 15,151.

Elle prit le monarque, elle entra avec lui au sein des enfers et, dans un instant, elle offrit aux Dânavas le roi, qu'elle avait amené. 15,152.

A la vue du prince apporté, les Dânavas, rassemblés dans les ténèbres de la nuit, tous l'âme joyeuse, les yeux un peu largement ouverts, tinrent à Douryodhana ce langage superbe : 15,153—15,154.

« Oh! Souyodhana, l'Indra des rois, le continuateur de la race des Bharatides, *héros* toujours environné de héros et de magnanimes, 15,155.

» Pourquoi t'infligeas-tu ce châtiment de jeûner jusqu'à la mort! Le suicide va dans les enfers, il obtient le déshonneur et une mauvaise renommée. 15,156.

» Les sages, semblables à ta majesté, ne s'attachent pas

à des œuvres, pleines de vices, empêchées dans les affaires et qui détruisent jusqu'à la racine. 15,157.

» Reviens sur cette résolution, sire, qui détruit le juste, l'utile et l'agréable, qui tue la vigueur, la majesté, la renommée, et augmente la joie des ennemis. 15,158.

» Écoute, seigneur, ta vraie nature et l'essence divine de toi-même ; écoute la formation de ton corps, sire, et reviens à la fermeté. 15,159.

» Içwara jadis te donna en récompense de nos mortifications, et ton corps fut alors tout composé de la multitude des foudres. 15,160.

» Ton corps fut rendu imbrisable aux astras et aux flèches, mortel sans péché. La *redoutable* Dévî le créa avec des fleurs, ravissant de beauté, comme une femme.

» Ainsi, ô le plus grand des rois, Içwara et Dévî ont eux-mêmes formé ton corps : tu es un enfant du ciel, tigre des rois, et non un enfant de Manou. 15,161—15,162.

» Des kshatryas, héros à la grande force, sous la conduite de Bhagadatta, mettront en fuite tes ennemis, qui ont la science des astras divins. 15,163.

» Loin de toi la terreur ! Le danger n'existe pas pour toi. Des Dânavas sont nés héros sur la terre pour être tes compagnons. 15,164.

» Entrés dans les corps de Bhishma, de Drona, de Kripa et des autres, différents Asouras inspireront ces guerriers et combattront sans miséricorde tes ennemis. 15,165.

» Sans amour, possédés par les Dânavas, l'âme envahie par eux, ils ne songeront pas dans leurs combats, les armes à la main, à délivrer des fils, ni des frères, ni des proches, ni des pères, ni des disciples, ni des parents, ni des enfants, ni des vieillards. 15,166—15,167.

» L'âme remplie d'ardeur, pleine de colère, ces hommes puissants combattront avec indépendance, ayant rejeté loin d'eux l'amour. 15,168.

» Égarés par l'ignorance et par le Destin, que Vishnou leur a créé, ils se diront mutuellement : « Tu n'échapperas point vivant de mes mains ! » 15,169.

» Résolus dans le courage, ô le plus vaillant des Kourouides, tous ces guerriers superbes étendront le carnage sur les armées, en décochant une grêle de traits et de flèches. 15,170.

» Les cinq magnanimes fils de Pândou combattront avec eux : excellents par la force, secondés par le Destin, ils immoleront ces *héros*. 15,171.

» Nés de femmes kshattrîs et déployant leur vaillance dans les batailles, des cavaliers, des troupes de Rakshasas et de Daîtyas combattront tes ennemis, prince de la terre, avec des massues, des pilons, des lances de fer et des flèches variées. Parce qu'il y a en toi, héros, une crainte secrète, causée par Arjouna, nous avons ici déposé l'âme elle-même de Naraka tué, revêtue du corps de Karna, comme l'instrument de la mort de cet Arjouna.

» Sans perdre le souvenir de cette guerre, il combattra Arjouna et Kéçava, et, fier de son courage, l'héroïque Karna, le plus grand des combattants, vaincra pour toi, héros, le fils de Prithâ et tous les ennemis en bataille. A cette nouvelle, pour sauver l'Ambidextre, le Dieu, qui tient la foudre, sous le déguisement d'une personne étrangère, 15,172—15,173—15,174—15,175—15,176.

» Enlèvera à Karna ses boucles-d'oreille et sa cuirasse. C'est pourquoi, grâces à nous, les Daîtyas, par centaines et par milliers, et les Rakshasas se réuniront sous le ser-

ment des Sançaptakas. Ces guerriers en renommée opprimeront l'héroïque Arjouna : cesse de gémir ?

» Tu jouirras de cette terre sans rivaux : ne te laisse donc pas tomber dans l'abattement, sire : cela ne convient pas à un homme de ton rang. »

15,177—15,178—15,179.

» Si tu mourais, descendant de Kourou, notre parti aurait perdu sa force. Va, héros ! Tu ne dois jamais avoir un autre sentiment. 15,180.

» Tu seras toujours la route de nous, comme les Pâudouides seront la voie des Dieux ! » A ces mots, les Daîtyas embrassent cet Indra des rois. 15,181.

Les principaux Dânavas relèvent le courage de ce héros inaffrontable comme celui d'un fils, lui font uue âme inébranlable, et lui adressent, fils de Bharata, un langage de paroles agréables : 15,182.

« Tu peux t'en aller ! » Et, quand ils l'eurent ainsi congédié, ils ajoutèrent : « Obtiens la victoire ! » Puis, Krityâ elle-même ramena le héros aux longs bras, quand il eut reçu d'eux son congé. 15,183.

Elle de le remettre à l'endroit même où il était assis dans le jeûne, et là d'honorer le héros. 15,184.

Congédiée à son tour par le roi, elle disparut. Une fois qu'elle fut partie, le roi Douryodhana de s'imaginer que toute cette aventure était un songe : « Je vaincrai les Pândouides en bataille ! » tel fut alors son sentiment.

Souyodhana de penser que Karna et les conjurés, pour se défaire du Prithide, leur ennemi, étaient de simples mortels, à qui leur force devait inspirer de s'unir pour lui donner la mort. 15,185—15,186—15,187.

Ainsi, l'espérance de l'insensé Dhritarâshtride était so-

lidement basée, éminent Bharatide, sur la défaite des Pândouides. 15,188.

Nara, de qui la pensée était sous l'oppression d'un Démon. agit par l'âme de Naraka, et tourna alors sa pensée cruelle vers la mort d'Arjouna. 15,189.

Les héros, de qui l'esprit était possédé par les Rakshasas, désirant la mort de Phâlgouna et dominés par l'ignorance et la passion (1), conjurèrent sa mort. 15,190.

Il n'en fut point ainsi de Bhishma, de Drona, de Kripa et des autres : leur âme était dominée par les Dânavas, monarque des hommes, mais ils avaient de l'affection pour les fils de Pândou. 15,191.

Souyodhana, à qui que ce soit d'eux, ne demanda ce sacrifice. Sur la fin de la nuit, Karna, le fils du soleil, souriant et joignant les mains, adressa au prince Douryodhana ces paroles, fondées en raison : « Un homme vivant triomphe de ses ennemis, et voit des choses heureuses dans sa vie. 15,192—15,193.

» D'où les choses heureuses, fils de Kourou, d'où la victoire viendrait-elle à celui, qui est mort? Cette heure n'est pas celle de l'abattement, de la crainte ou de la mort? »

Il étreignit dans ses deux bras ce guerrier aux longs bras, et lui dit : « Lève-toi, sire! Pourquoi demeures-tu couché? Pourquoi gémis-tu, meurtrier des ennemis? 15,194—15,195.

» Comment désires-tu mourir, après que tu as consumé les ennemis par ta vigueur? Ou ta crainte naît-elle d'avoir vu Arjouna déployer son courage? 15,196.

» Voici une chose vraie, que je te promets : je tuerai

(1) Littéralement : *par les qualités radjas et tamas.*

Arjouna dans un combat. La treizième année une fois arrivée, il est certain que je prends mes armes ! 15,197.

» Je traînerai sous ta puissance le fils de Prithâ, monarque des hommes ! » A ces mots de Karna et d'après les paroles des Daïtyas, Souyodhana fit une génuflexion à ses *courtisans*, et se leva : il avait entendu le langage des Daïtyas et mis dans son cœur une ferme résolution.

Le tigre des enfants de Manou rassembla donc son armée, encombrée d'hommes de pieds, à la masse impénétrable de chevaux, de chars et d'éléphants. 15,198—15,199—15,200.

Cette grande armée s'avançait, pareille au cours du Gange ; elle brillait infiniment de fantassins, d'éléphants, de chars, d'ombrelles blanches, d'étendards et de chasse-mouches, éclatants de blancheur ; tel un ciel automnal, splendide, au temps où les monceaux de nuages sont dissipés. 15,201—15,202.

Le Dhritarâshtride resplendissait, exalté par les principaux des brahmes avec des vœux de victoire. Souyodhana, le roi des hommes, s'avançait à la tête, recueillait des guirlandes d'andjalis et brillait d'une beauté supérieure. Il était, Indra des rois, suivi de Karna et du joueur fils de Soubala. Douççâsana et tous ses autres frères, Bhoûriçravas, Somadatta, le puissant roi Vâhlika, ces continuateurs de la race des Kourouides, suivirent ce lion des rois, qui s'avançait sur les plus fiers des éléphants, sur des chevaux et sur des chars de formes différentes.

Peu de temps après, Indra des rois, ils entrèrent dans la ville. 15,203—15,204—15,205—15,206—15,207.

Djanamédjaya dit :

« Tandis que les magnanimes fils de Prithâ habitaient

dans ce bois, que firent les Dhritarâshtrides, ces héros éminents, Karna, le fils du soleil, le Soubalide à la grande force, Bhîshma, Drona et Kripa? Veuille bien me raconter cela. » 15,208—15,209.

Vaïçampâyana répondit :

Après que les fils de Prithâ furent ainsi partis, que Souyodhana, délivré par les Pândouides et remis en liberté, fut arrivé dans la ville d'Hâstinapoura, 15,210.

Bhîshma dit ces mots, puissant roi, au fils de Dhritarâshtra : « On m'a raconté, mon fils, de quelle manière tu es allé précédemment au bois des mortifications; 15,211.

» Comment tu n'as pas approuvé que je vous y accompagnasse, les exploits, que tu accomplis là, et comment il est arrivé que tu y fus pris de force par les ennemis.

» Tu fus tiré des fers par les Pândouides, et tu n'eus pas de honte. En ta présence, monarque des hommes, et sous les yeux de ton armée, fils de Gândârî, *Karna*, le fils du cocher, s'enfuit effrayé loin du combat des Gandharvas. Au milieu de tes cris, Indra des rois, au milieu des clameurs de ton armée, fils du roi, la valeur des magnanimes Pândouides te fut donnée en spectacle, à toi, héros aux longs bras, et à Karna, le fils insensé du cocher. 15,212—15,213—15,214—15,215.

» Karna ne vaut pas même le quart des Pândouides, ô le plus grand des princes, l'ami du devoir, ni pour la science de l'arc, ni pour la vaillance, ni pour la connaissance du devoir. 15,216.

» Je pense donc qu'il faut observer la paix avec les magnanimes Pândouides pour la prospérité de cette famille, ô le meilleur de ceux, qui savent apprécier la paix. »

A ces mots de Bhîshma, le royal fils de Dhritarâshtra

se mit à rire, et sortit soudain, sire, avec le fils de Soubala. 15,217—15,218.

Apprenant qu'il s'en était allé, Karna, Douççâsana et les autres héros suivirent les pas du vigoureux Dhritarâshtride. 15,219.

Quand Bhîshma, le grand-oncle des Kourouides, les vit s'éclipser de cette manière, il s'en retourna lui-même à son palais, rougissant de confusion. 15,220.

Après que Bhîshma fut parti, grand roi, le puissant fils de Dhritarâshtra s'en revint de nouveau dans ce lieu, où il délibéra avec ses ministres : 15,221.

« Comment assurer notre salut? Quelle affaire devons-nous laisser? Comment cette chose sera-t-elle bien faite? Délibérons maintenant sur ce qu'il y a d'utile? » 15,222.

Karna dit alors :

« Souyodhana, écoute ce que je vais te dire. Bhîshma nous blâme sans cesse, rejeton de Kourou, et loue sans cesse les fils de Pândou. 15,223.

» Il mérite que je le haïsse à cause de la haine, qu'il te porte, guerrier aux longs bras; il me blâme toujours en compagnie de toi, souverain des hommes. 15,224.

» Je ne tolérerai point ici, ô toi, qui déchires les ennemis, ce discours, que Bhîshma vient de prononcer en ta présence, pour la gloire des fils de Pândou et la censure de toi, sire. Permets-moi de sortir, Bharatide, avec tes chars, ton armée et tes familiers. 15,225—15,226.

» Je soumettrai la terre, sire, avec ses forêts, ses fleuves et ses montagnes! Moi seul, je vaincrai, c'est indubitable! cette terre, soumise par les quatre Pândouides, qui ont reçu la vigueur en partage. Qu'il voie maintenant cet homme, le plus méprisable de la race de Kourou, qui blâme

ce qui n'est point à blâmer et loue ce qui n'est point à louer; qu'il voie, ce bien-insensé, ma force, et qu'il s'adresse un reproche à soi-même! 15,227-15,228-15,229.

» Permets-moi de sortir et, pour sûr, la victoire est à toi! C'est une vérité, que je te promets, sire, et je prends mes armes! » 15,230.

Quand il eut ouï ces paroles de Karna, le monarque des hommes au comble de la joie lui répondit: 15,231.

« Je suis heureux, je suis favorisé *du ciel*, moi, de qui tu soutiens toujours les intérêts, puissant guerrier; ma naissance aujourd'hui a rapporté son fruit. 15,232.

» Alors que tu juges possible, héros, l'extermination de tous les ennemis, sors! Sur toi descende la félicité, et donne-moi tes ordres! » 15,233.

A ces mots du sage fils de Dhritarâshtra, Karna, dompteur des ennemis, donne l'ordre de la marche à toute l'armée. 15,234.

Le héros au grand arc, honoré par les brahmes, sortit sous une constellation heureuse, avec les Dieux propices, dans un jour lunaire et dans une heure favorables,

Purifié par le bain, sanctifié par des paroles excellentes, de bon augure, faisant retentir les trois mondes, avec les êtres immobiles et mobiles, au bruit de son char.
15,235—15,236.

Ensuite le vigoureux Karna, environné d'une grande armée, assiégea, éminent Bharatide, la ville charmante du *roi* Droupada. 15,237.

A la suite d'une grande bataille, il réduisit en son pouvoir ce héros avec son argent, son or et ses diverses pierreries. 15,238.

Il soumit Droupada au tribut, ô le plus vertueux des

rois ; et, cette conquête achevée, il fit reconnaître sa puissance et payer le tribut à tous les rois, qui étaient sous la dépendance du monarque vaincu. Il passa dans la région septentrionale, dont il réduisit tous les rois.

Le fils de Râdhâ, ayant dompté Bhagadatta, s'éleva sur le mont Himâlaya, la plus haute des montagnes, toujours combattant avec les ennemis. 15,239—15,240—15,241.

Il s'avança à tous les points de l'espace et mit sous sa puissance tous les rois. Quand il eut vaincu tous les souverains de l'Inde, il exigea de tous un tribut. 15,242.

Descendu de la montagne, il courut à la région du levant ; il transplanta dans son royaume les Angas, les Bangas, les Kalingas, les Mandikas et les Mithilas, les Mâgadhains et les Karnakhandas ; il réunit sous sa loi, et les Avaçîras, et les Yandhyas, et le Ahikshattra.
15,243—15,244.

La contrée orientale soumise, il passa dans la Vatsabhoûmi ; il réduisit entièrement cette région aux terres odorantes, et la ville de Mohana, et les trois cités du Koçala. Vainqueur de tous ces rois, il exigea d'eux, sans merci, le tribut. 15,245—15,246.

Entré dans la terre du midi, il en vainquit les héros. Le fils du cocher combattit Roukmî avec ses méridionaux. 15,247.

Après un combat tumultueux : « Je suis content de toi, Indra des rois, dit Roukmî au fils du cocher, et de ta valeur, et de ta force. 15,248.

» Je ne te ferai pas obstacle : j'ai conservé ma promesse ; je te donne avec plaisir de l'or autant que tu peux en désirer. » 15,249.

Karna réuni avec Roukmî s'en alla sur le mont Pândya :

il défit dans une bataille, et le Kérala, et le roi Nîla, et le fils de Vénoudâri, et d'autres, qui étaient les plus grands des rois : il fit payer tous les tributs aux rois dans cette contrée méridionale. 15,250—15,251.

Tournant sa marche vers Çaïçoupâla, le puissant fils du cocher le vainquit, et il imposa la reconnaissance du pouvoir aux rois, ses limitrophes. 15,252.

Il rangea par la douceur sous sa dominatiou les habitants d'Avanti ; et, s'étant uni avec les Vrishnides, il subjugua la contrée occidentale. 15,253.

Ensuite, dans la plage, que préside Varouna, il fit payer des tributs aux Yavanas, aux Barbaras et aux rois, qui habitent dans cette région du midi. 15,254.

Le héros vainquit toute la terre avec ses pays du sud, du couchant et du levant, avec les Mlétchhas, qui hantent les forêts, avec les habitants des montagnes. 15,255.

Auteur d'une sage politique, il subjugua, comme en se riant, toutes les armées des Bhadras, des Rohitakas, des Agnéyas et des Mâlavas eux-mêmes. 15,256.

Le fils du cocher dompta les Çaçakas et les Yavanas ; il battit les héros, dont les armées étaient commandées par Nagnadjit. 15,257.

Quand ce tigre des hommes eut ainsi vaincu et soumis à son pouvoir toute la terre, il retourna à la ville, qui tire son nom des éléphants. 15,258.

Le roi Dhritarâshtride vint à la rencontre de ce héros arrivé, puissant roi, avec son père, ses parents et ses frères. 15,259.

Le monarque suivant l'étiquette honora Karna, qui brillait de la splendeur des batailles, et, joyeux, il en raconta les exploits : 15,260.

« Sur toi descende la félicité! Ma délivrance fut l'œuvre de plusieurs bras et je n'ai, certes! pas obtenu de Bhîshma, ni de Drona, ni de Kripa, ni de Vâhlika, ce que j'ai obtenu de toi. Écoute ma parole, Karna! j'ai obtenu un défenseur en toi, qui es mon défenseur, ô le plus grand des guerriers aux longs bras. 15,261 —15,262.

» Tous les fils de Pândou ensemble, et les autres monarques, soulevés contre tes attaques, ne valent pas, tigre des hommes, la seizième kalâ de toi. 15,263.

» Que ton altesse, guerrier au grand arc, voie Indra même en Dhritarâshtra et regarde, Karna, l'illustre Gândhârî, comme le Dieu, qui tient la foudre, considère Aditi. » 15,264.

Ensuite, s'éleva un grand tumulte, souverain des hommes, et des appréciations sous des formes différentes se produisirent dans la ville d'Hâstinapoura. 15,265.

Les uns louaient, les autres blâmaient; il y avait des princes, sire, qui gardaient le silence. 15,266.

Ainsi Karna, le plus vaillant des hommes, qui portent les armes, avait, Indra des rois et maître de la terre, soumis cette terre, pleine de bourgs et de villes, remplie de sites variés, semée de places marécageuses et d'îles, avec son atmosphère, ses forêts, ses montagnes, avec ses mers et ses champs. 15,267—15,268.

Quand il eut réduit, après un temps, qui ne fut pas très-long, les rois sous son pouvoir, le fils du cocher, tenant au poing son arc impérissable, s'approcha du monarque. 15,269.

Dès qu'il fut entré dans son palais, le héros vit au milieu, dompteur des ennemis, Dhritarâshtra, accompagné de Gândhârî. 15,270.

Instruit dans le devoir, puissant roi, il prit ses pieds, comme les eût pris un fils, et, embrassé par Dhritarâshtra, il fut congédié par lui avec amour. 15,271.

Désormais le roi Çakouni, fils de Soubala, sut que Karna, rejeton de Bharata, avait triomphé des rois en bataille. 15,272.

Vainqueur de la terre, le meurtrier des héros ennemis, le fils du cocher tint, sire, ce langage à Douryodhana :

« Écoute, Douryodhana, ce que je vais te dire, et, quand tu auras entendu, veuille bien exécuter ma parole entièrement, dompteur des ennemis. 15,273—15,274.

» Cette terre est maintenant sans ennemis pour toi ; gouverne-la, héros, comme jadis le magnanime Indra gouverna *le ciel*, après qu'il eut immolé ses ennemis. »

A ces mots de Karna, le roi de répondre : « Il n'était rien, qui fût difficile à acquérir, ô le plus grand des hommes, quand c'était toi, compagnon dévoué, qui devait t'efforcer pour mon bien ! Écoute quelle est dans la vérité ma résolution. 15,275—15,276—15,277.

» Après que j'eus vu le râdjasoûya du fils de Pândou, le plus grand des sacrifices, il me naquit le désir, fils du cocher, d'en produire un tout semblable. » 15,278.

A ce langage du roi, Karna reprit : « Tous les rois de la terre sont aujourd'hui tes sujets, ô le plus grand des rois.

» Convoque les principaux des brahmes ; que les préparatifs soient disposés, ô le plus vertueux des Kourouides, conformément aux rubriques ; et fais apprêter les instruments du sacrifice. 15,279—15,280.

» Réunis des ritouidjs, tels qu'on les veut et qui aient lu tous les Védas : qu'ils célèbrent le sacrifice, dompteur des ennemis, suivant les prescriptions des Çâstras.

« Que ton grand sacrifice, éminent Bharatide, soit pourvu de brenvages et de mets sans nombre; qu'il soit doué d'une suprême abondance. » 15,281—15,282.

Cela dit par Karna, le Dhritarâshtride fit appeler son Pourohita, souverain des hommes, et lui tint ce langage :

« Célèbre pour moi un râdjasoûya, le plus grand des sacrifices, couronné par les plus riches dons, suivant l'ordre et selon les convenances. » 15,283—15,284.

Le plus vertueux des brahmes répondit au monarque en ces termes : « Il est impossible, ô le plus excellent des Kourouides, de célébrer le plus élevé des sacrifices dans ta famille, quand Youddhishthira vit encore, Dhritarâshtra, le plus grand des rois, sire, ton père lui-même respire, chargé d'années. 15,285—15,286.

» C'est là ce qui met obstacle à ton sacrifice, ô le plus grand des rois; mais il est un autre éminent sacrifice, égal au râdjasoûya, seigneur. 15,287.

» Sacrifie avec cette cérémonie, et crois-en ma parole, Indra des rois. Que les rois de la terre, qui sont tes vassaux, t'apportent des tributs avec de l'or en barre et monnayé. Que l'on te fabrique une charrue pour cet objet, ô le plus vertueux des princes. 15,288—15,289.

» Qu'on laboure avec elle pour toi la terre de l'enceinte du sacrifice, fils de Bharata; et que là ta cérémonie, bien ornée, riche de mets, se déroule de toutes les manières, sans aucun empêchement, ô le plus excellent des princes, suivant les convenances! Voilà ce qui est nommé le sacrifice Vishnouien, en usage chez l'homme de vertus.

» Quiconque n'a point sacrifié avec lui, est privé des secours de l'antique Vishnou : ce sacrifice est l'émule du râdjasoûya, le plus grand des sacrifices.

» Nous avons à cœur ton salut, fils de Bharata : ce sacrifice détruit les obstacles, et ton désir portera ainsi tout son fruit. » 15,290—15,291—15,292—15,293.

A ces paroles des brahmes, le maître de la terre, fils de Dhritarâshtra, parla en ces termes à Karna, au Soubalide et à ses frères : 15,294.

« J'approuve entièrement ce discours des brahmes, sans doute ; mais dites-moi, sans tarder, si vous l'approuvez également. » 15,295.

Tous ils répondirent : « Oui ! » à ces mots du roi, qui donna successivement ses ordres à tous ceux, qui devaient être occupés de cette affaire. 15,296.

Tous les ouvriers furent commandés pour la construction de la charrue, et toute la chose, ô le plus vertueux des rois, se fit tour à tour de la manière qu'il avait été dit.

Alors tous les artisans, les principaux des ministres et Vidoura à la grande science informèrent le Dhritarâshtride que le plus grand des sacrifices était prêt : « Le moment est arrivé, sire ; on a fait une charrue d'une grande richesse, et toute en or ! » 15,297—15,298—15,299.

Quand il eut entendu cette nouvelle, le fils de Dhritarâshtra, le plus excellent des rois, donna l'ordre de commencer le sacrifice. 15,300.

Aussitôt commença le sacrifice bien paré, abondant en toutes sortes d'objets ; et le fils de Gândhârî fut initié suivant les Çâstras et selon l'ordre des choses. 15,301.

Joyeux était Douryodhana, et Vidoura à la grande science, et Bhîshma, et Drona, et Kripa, et Karna, et l'illustre Gândhârî. 15,302.

Le prince envoya des messagers à la course rapide, Indra des rois, inviter les brahmes et les grands de la terre.

Les messagers, pressant leurs montures, s'avançaient, suivant l'ordre, qu'ils avaient reçu. Douççâsana dit ces mots à certain courrier, au moment de son départ :

« Va promptement au Dwaitavana ; invite les fils de Pândou, ces hommes pervers, et, selon la convenance, les brahmes, qui habitent dans cette forêt. »

15,303—15,304—15,305.

Le messager arrive, s'incline et dit à tous les Pândouides : « Le plus vertueux des princes, Douryodhana, sacrifie, grand roi. 15,306.

» Ce noble Kourouide possède une multitude de richesses, conquises par sa valeur. Les rois et les brahmes affluent chez lui de tous les côtés. 15,307.

» Je suis envoyé, sire, par le magnanime rejeton de Kourou : le roi, fils de Dhritarâshtra, le souverain des hommes, vous invite. 15,308.

» Ce roi vous désire en son cœur : daignez voir son sacrifice. » A ces paroles du messager, le prince Youddhishthira de répondre : 15,309.

« Je vois avec bonheur, dit-il, le roi Souyodhana, le plus grand des rois, célébrer un principal sacrifice, qui ajoute à la gloire de ses ayeux. 15,310.

» Mais il nous est impossible de nous y rendre d'aucune manière, en ce moment : il nous faut observer la condition, *que nous avons acceptée*, jusqu'au temps où sera venue la treizième année. » 15,311.

A ces paroles du roi, Bhîmaséna d'ajouter celles-ci : « Mais, après la treizième année, le souverain des hommes, Dharmarâdja-Youddhishthira lui-même ira, et le jetera dans le sacrifice d'un combat au feu enflammé des traits et des flèches ! 15,312—15,313.

» Et la colère du Pândouide dévorera les fils de Dhritarâshtra, comme une offrande de beurre clarifiée. C'est alors que j'irai chez lui ! Redis ces paroles à Souyodhana. » 15,314.

Les autres fils de Pândou ne dirent pas un seul mot, qui fût désagréable. Le messager rapporta fidèlement ces paroles au Dhritarâshtride. 15,315.

Les plus vertueux des hommes, les souverains de pays divers et les brahmes se rendirent, pieux monarque, à la ville des enfants de Dhritarâshtra. 15,316.

Les rois satisfaits, honorés suivant les Çâstras, selon l'étiquette, conformément à l'ordre *des rangs*, étaient portés au comble de la joie. 15,317.

Environné de tous les Kourouides, le fils de Dhritarâshtra, le roi des rois, pénétré du plus vif plaisir, adressa à Vidoura ces paroles : 15,318.

« Que l'on fasse promptement en sorte, Kshattri, que tout ce peuple soit à son aise, qu'il soit bien fourni d'aliments, et qu'il se réjouisse dans le sanctuaire du sacrifice. » 15,319.

Instruit et connaissant le devoir, Vidoura, dompteur des ennemis, se vit comme autorisé par ces paroles à bien traiter toutes les castes. 15,320.

Il les approvisionna tous avec joie d'eau, de nourriture, de lait et de mets agréables, de bouquets aux senteurs exquises et d'habits variés. 15,321.

Quand ce héros leur eut construit des habitations suivant les Çâstras et conformément à l'ordre *des rangs*, quand l'Indra des rois, après les avoir bien caressés, leur eut distribué différentes sortes de richesses, il donna congé aux rois et aux brahmes par milliers. Ces personnages

congédiés, il entra dans Hâstinapoura, environné de ses frères, accompagné de Karna et du Soubalide.

Au moment de son entrée, puissant roi, les poëtes de célébrer l'impérissable, les sujets de célébrer l'héroïque et le plus éminent des rois.

15,322—13,323—13,324—15,325.

Les sujets l'inondèrent de santal en poudre et de grains frits : « Oh ! bonheur, s'écriaient-ils, le roi ne connaît pas d'obstacle ! Tu as accompli ton sacrifice. » 15,326.

D'autres bardes le vantaient alors comme le maître de la terre : « Ce sacrifice de toi, disaient-ils, est égal au sacrifice d'Youddhishthira. 15,327.

» Il ne valait pas même la seizième kalâ de celui-ci ! » Ainsi certains brahmes parlaient en ce moment au souverain. 15,328.

Ses amis disaient : « Ce sacrifice est au-dessus de tous les autres ! Yayâti et Nahousha lui-même, Mândhâtri et Bharata sont tous allés au ciel, après qu'ils eurent obtenu la purification dans la célébration de ce sacrifice ! » L'oreille caressée par ces douces paroles de ses amis, le monarque entra joyeux dans la ville, et arriva à son palais. Il s'inclina, souverain des hommes, aux pieds de son père et de sa mère, de Bhîshma, de Drona, de Kripa, du sage Vidoura et des autres. Ses frères plus jeunes de le saluer comme le père de ses frères.

Il s'assit, environné de ses frères, sur un noble siége. Alors, s'étant levé, le fils du cocher parla ainsi au grand roi : 15,329—15,330—15,331—15,332—15,333.

« Tu as heureusement conduit à son terme ce sacrifice. Mais, en immolant les Pândouides dans un combat, ô le plus éminent des Bharatides, et en te donnant le motif de

célébrer un râdjasoûya, je peux de nouveau te procurer de la joie. » Le grand monarque à la haute renommée, fils de Dhritarâshtra, lui répondit : 15,334—15,335.

« C'est une vérité, que tu as dite là, ô le plus excellent des hommes : en donnant la mort aux fils de Pândou, et me procurant l'occasion d'un râdjasoûya, le plus grand des sacrifices, tu ajouteras ainsi, héros, à ma fortune ! » A ces mots, grand roi, le Bharatide embrassa *le vaillant* Karna.

Le rejeton de Kourou pensa à ce râdjasoûya, le plus éminent des sacrifices, et le puissant monarque dit aux Kourouides assis à ses côtés ; 15,336—15,337—15,338.

« Quand offrirai-je, victorieux de tous les Pândouides, descendants de Kourou, ce râdjasoûya, le plus grand des sacrifices, aux plus opulentes richesses ? » 15,339.

Karna lui dit : « Écoute-moi, ô le plus élevé des rois. Tant que je n'aurai pas tué Arjouna, je ne laverai pas mes pieds ! 15,340.

» Je ne mangerai pas ce qui est né du sang ; j'observerai le vœu des Asouras ; et, à quiconque me demandera, je n'opposerai pas mon refus ! » 15,341.

Les Dhritarâshtrides aux grands chars, aux grandes flèches, poussent des cris ; et, quand Karna eut promis de tuer Arjouna dans la guerre, ils regardèrent les Pândouides comme déjà vaincus. Ausitôt qu'il eut congédié ces éminents personnages, Douryodhana, l'Indra des rois, entra dans son palais, tel que le fortuné Vishnou entre dans le Tchaîtravana : et tous ces héros, Bharatide, s'en retournèrent dans leurs habitations. 15,342—15,343—15,344.

Émus par ces nouvelles du messager, les Pândouides aux grands arcs pensent à cette affaire, et ne trouvent plus de tranquillité nulle part. 15,345.

La promesse, que le fils du cocher avait donnée pour la mort d'Arjouna, fut une nouvelle, Indra des rois, encore plus rapidement apportée. 15,346.

Informé de ces choses, le fils d'Yama, pensant à la prodigieuse valeur de Karna, à sa cuirasse imbrisable, et se rappelant ses anciennes peines, ne trouvait pas en lui de tranquillité. Tandis que ce magnanime était assiégé de ces pensées, il lui vint à l'esprit d'abandonner le bois Dwaîtavana, rempli de gazelles et de serpents en nombre infini.

Le roi, fils de Dhritarâshtra lui-même, environné de ses héroïques frères, de Bhîshma, de Drona et de Kripa, célébra un sacrifice à la terre : et, réuni avec Karna, qui avait la beauté de la splendeur des combats, Douryodhana, vivant toujours au milieu des choses agréables aux rois, honora les principaux des brahmes avec des sacrifices aux nombreux honoraires. (*De la stance* 15,347 *à la stance* 15,352.)

Le héros, fléau des ennemis, ayant résolu dans son cœur des présents de fruits, de mets, sire, et de mainte richesse, faisait le bonheur de ses frères. 15,352.

LE SONGE DES GAZELLES.

Djanamédjaya dit :

« Après que les Pândouides à la grande force eurent brisé les fers de Douryodhana, que firent-ils dans ce bois? Veuille me le raconter. » 15,353.

Vaîçampâyana répondit :

Arrosant leurs cous de larmes, les gazelles vinrent s'offrir la nuit, à la fin du sommeil, au fils de Kountî, Youddhishthira, endormi dans le Dwaîtavana. 15,354.

L'Indra des rois dit à ces bêtes tremblantes, joignant au front leurs pieds de devant pour l'andjali : « Dites-moi ce que vous avez envie de me dire. Qui êtes-vous ? Quel est votre désir ? » 15,355.

A ces mots de l'illustre enfant de Kountî, les gazelles, restes de leurs compagnes immolées, répondirent à Youddhishthira, le fils de Pândou : 15,356.

« Nous sommes des gazelles, restes de leurs compagnes

immolées dans le Dwaîtavana, fils de Bharata. Que nous ne périssions pas, grand roi ! Changez vos habitudes dans ces forêts ! 15,357.

» Les frères de ta majesté sont tous des héros, habiles à décocher le trait : ils ont laissé peu de survivants dans les troupeaux des habitants du bois. 15,358.

» Nous, faible reste, devenus la souche d'une nouvelle race, Indra des rois, nous désirons que ta faveur nous laisse, prince à la grande sagesse, le loisir de nous accroître. » 15,359.

Quand il vit ces gazelles tremblantes, effrayées, restées seulement pour être les mères de nouvelles bandes, le roi Dharmarâdja-Youddhishthira, qui mettait son plaisir à faire le bien de tous les êtres, leur dit, pénétré de la plus vive douleur : « Je le ferai de la manière que vos excellences disent. » 15,360—15,361.

S'étant réveillé à la fin de la nuit, le plus vertueux des rois, ému de compassion, rassembla ses frères et leur parla au sujet de ces animaux : 15,362.

« Les gazelles, restes de leurs compagnes immolées, m'ont dit cette nuit dans un songe : « Nous ne sommes plus que des enfants : que ta pitié, s'il te plaît, s'étende sur nous ! » 15,363.

» Elles ont dit la vérité : nous devons avoir pitié de ces habitants du bois ; car nous avons atteint le huitième mois de l'année, depuis que nous mangeons des gazelles.

» Retournons donc au Kâmyaka, forêt sublime, délicieuse, où les gazelles abondent, au lac Trinavindou, ce lieu, qui est la tête de Maroubhoûmi. 15,364—15,365.

» Demeurons-y le reste de notre habitation dans les bois, et goutons-y le bonheur ! » Aussitôt s'avançent les

Pândouides, versés dans le devoir, accompagnés des brahmes, qui demeuraient là avec eux, sire, et suivis des serviteurs, Indraséna et les autres. 15,366—15,367.

Ils marchent en des routes suivies, fertiles en nourriture, douées de limpides ondes, et voient enfin le Kâmyaka, hermitage saint, associé à la pénitence. 15,368.

Environnés des principaux brahmes, les plus vertueux rejetons de Kourou et de Bharata entrèrent alors dans cette forêt, comme des hommes aux bonnes œuvres entrent dans le Swarga. 15,369.

LE SEPTIER DE RIZ.

Vaîçampâyana dit :

Tandis que ces magnanimes Pândouides habitaient dans les bois, ils passèrent avec douleur treize années, éminent Bharatide. 15,370.

Vivants de racines et de fruits, dignes du plaisir, mais en proie à la plus grande souffrance, ces hommes supérieurs coulèrent tout ce temps révolu, adonnés à la méditation. 15,371.

Le saint roi Youddhishthira, aux longs bras, pensa à la peine extrême, que souffraient ses frères et dont sa propre faute était la seule cause. 15,372.

Le Pândouide ne put dormir à son aise, comme s'il avait des flèches entrées dans son cœur, et, à l'heure où naît la lumière, réfléchissant à la méchanceté et se rappellant ces paroles amères, qu'avait prononcées le fils du cocher, il

poussait, consterné, de profonds soupirs, et portait le poison mortel de la colère. 15,373—15,374.

Arjouna, et les deux jumeaux, et l'illustre Drâupadî, et le vigoureux Bhîma à l'éblouissante splendeur, le plus grand de tous, enduraient cette peine extrême, les yeux fixés sur Youddhishthira ; et ces vertueux enfants de Manou, pensant qu'il ne restait plus que bien peu de temps, 15,375—15,376.

Se firent comme un autre corps par des actions de courage et de colère. Quelque temps après, le fils de Satyavatî, le grand Yogî Vyâsa vint dans le désir de voir les Pândouides; et le fils de Kountî, Youddhishthira, l'ayant vu arriver, se porta à la rencontre du magnanime et l'accueillit suivant l'étiquette. Ce fils de Pândou, assis au-dessous de lui, désirant l'entendre et tenant ses organes des sens comprimés, réjouit avec une génuflexion Vyâsa, placé sur un siége. Quand le maharshi vit ses petits-fils maigres, vivants de fruits sauvages dans une forêt, il prononça ces mots touchants d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante : « Youddhishthira aux longs bras, écoute, ô le plus vertueux des hommes vertueux. (*De la stance* 15,377 *à la stance* 15,381).

» Ceux, qui n'ont pas cultivé la pénitence, n'obtiennent pas un grand plaisir dans le monde, car c'est la succession du plaisir et de la douleur, qui aiguise les jouissances de l'homme. 15,382.

» A personne ne fut donné un bonheur sans terme : l'homme savant est doué d'une intelligence profonde.

» Il connaît le lever et le coucher des choses : il ne se réjouit, il ne se lamente de rien; il porte le plaisir, quand il arrive ; il supporte la douleur, quand elle vient.

» Il supportera le temps, qui échoie, comme le laboureur fait pour les semences : il n'est rien pour lui au-delà de la pénitence ; il gagne beaucoup par la pénitence. 15,383.—15,384—15,385.

» Il n'est rien, que ne puisse faire la pénitence ! Que ce soit là ta pensée, fils de Bharata. La vérité, la droiture, l'absence de la colère, avoir tout en commun, la répression, la placidité, ne pas dire du mal, ne pas nuire, la pureté et la coercition des sens : voilà, grand roi, les purifications des hommes aux œuvres saintes. 15,386—15,387.

» Les hommes, à qui le vice est agréable, insensés, adonnés à la voie des bêtes, tombés daus une matrice de pécheresse, n'obtiennent jamais le bonheur. 15,388.

» On mange dans l'autre monde le fruit de l'œuvre, que l'on a faite ici-bas : que l'homme livre donc son corps à la pénitence et à la répression des sens. 15,389.

» Honorant les brahmes, s'inclinant devant eux, qu'il donne suivant ses facultés, et, le temps arrivé, sire, l'âme joyeuse, sans envie, n'ayant que des paroles de vérité, qu'il obtienne une longue vie, sans misère, avec la droiture. Exempt de colère, dégagé de médisance, l'homme obtient une paix supérienre. 15,390—15,391.

» Dompté, continuellement voué à la placidité, les soucis ne sont pas son partage : son âme comprimée n'est pas tourmentée de voir un autre jouir des faveurs de la fortune.

» L'homme, ayant mis tout en commun, heureux, jouissant des plaisirs, ne fera aucun mal et goûtera une condition de santé suprême. 15,392—15,393.

» Honorant les personnes honorables, l'homme, qui a vaincu les sens, obtient de renaître dans une grande famille et n'est pas soumis au malheur. 15,394.

» En effet, celui, de qui l'âme est juste, de qui l'intelligence est attachée à la poursuite des œuvres saintes, la mort elle-même le manifeste aux yeux associé à l'union de ces avantages. » 15,395.

Youddhishthira lui répondit :

« Révérend à la haute sagesse, est-ce qu'il y a dans l'autre vie de nombreuses qualités jointes au devoir de 'aumône ou de la pénitence? Qu'est-ce encore que l'on appelle difficile? » 15,396.

« Il n'est rien sur la terre de difficile, mon fils, comparé avec l'aumône, reprit Vyâsa. On prend avec la peine une grande soif daus la richesse. 15,397.

» Abandonnant la vie si douce à cause des richesses, prince à la haute intelligence, les hommes héroïques se plongent dans la mer et dans le sein des forêts. 15,398.

» Le besoin des richesses fait senl faire aux hommes l'agriculture et l'élève des troupeaux : il force les hommes à se soumettre aux lois de la domesticité. 15,399.

» Il est donc très-difficile de renoncer à ce qui fnt gagné avec tant de peine : il n'est donc rien de plus difficile que l'aumône : je l'estime beaucoup. 15,400.

» Il faut ici connaître la différence. Que l'on rende aux *brahmes* vertueux, dans le vase, le lieu et le temps propres, la richesse amassée suivant les convenances.

» Le devoir de l'aumône, s'il est exercé avec une richesse mal acquise, ne sauve pas d'nn grand danger celui, qui en est l'auteur. 15,401—15,402.

» Une aumône, quelque petite soit-elle, si elle est faite à propos et dans le vase convenable, Youddhishthira, est dite porter par une âme purifiée un fruit infini après la mort. 15,403.

» Ici, l'on raconte cette ancienne histoire, quel fruit Moudgala obtint par l'abandon d'un septier de riz. »

« Comment, interrompit Youddhishthira, un septier de riz fut-il donné par ce magnanime? A qui, révérend, le donna-t-il? Et de quelle manière? Compte-moi cela? 15,404—15,405.

» Je pense qu'elle a porté son fruit, la naissance de l'homme aux œuvres saintes, de qui les bonnes actions ont réjoui la vue de l'adorable Yama. » 15,406.

Vyâsa lui répondit :

« Dans le Kouroukshétra vivait, sire, le vertueux Moudgala, qui tenait comprimés ses organes des sens, qui avait des paroles de vérité, jamais la médisance à la bouche, et qui gagnait sa vie à glaner. 15,407.

» Astreint au vœu-des-hôtes, il mêlait à la célébration des sacrifices le soin de nourrir des pigeons; cet homme aux grandes péniteuces cultivait le sacrifice, nommé Ishtîkrita *ou l'accomplissement des désirs.*

» Le solitaire avec son épouse et son fils était donc adonné à la nourriture des pigeons : il ramassait dans sa quinzaine un septier de riz avec les vivres de ces oiseaux. 15,408—15,409.

» Il observait sans avarice la nouvelle et la pleine-lune: il trouvait pour soutenir son corps dans ce qui restait sur la nourriture de ses hôtes et des Dieux. 15,410.

» Indra en personne, le souverain des trois mondes, accompagné des Dieux, puissant monarque, recevait de lui sa portion à chaque nouveau parvan. 15,411.

» Quand il s'était acquitté de la cérémonie du parvan, le solitaire, adonné à nourrir des anachorètes, offrait, d'une âme joyeuse, la nourriture à ses hôtes. 15,412.

» Ce qui restait du septier de riz à ce magnanime, qui donnait sans avarice la nourriture, augmentait à la vue même de ses hôtes. 15,413.

» Des centaines de brahmes intelligents mangent les provisions du vase, et l'on voit toujours le septier accroître sa denrée, tant est pure la générosité du solitaire! 15,414.

» Dourvâsas entendit parler du vertueux Moudgala, ferme dans ses vœux, et il vint le trouver, enveloppé de l'air pour seul vêtement. 15,415.

» Cet anachorète portait, comme un insensé, un vêtement, que rien ne retenait; il était chauve, fils de Pândou, et prononçait différentes paroles sévères. 15,416.

» Le plus vertueux des solitaires s'approcha du brahme et lui dit: « Sache, ô le plus sage des anachorètes, que le besoin de nourriture m'a conduit ici! » 15,417.

« Sois le bien-venu! » répondit aussitôt l'hermite Moudgala, qui lui fit apporter de l'eau pour se laver les pieds, de l'eau pour se rincer la bouche, et une excellente nourriture. 15,418.

» Astreint au vœu des hôtes, l'anachorète aux vœux fermes, embrassant les plus hauts sentiments de respect, donna la nourriture à cet ascète affamé, qui ressemblait à un insensé. 15,419.

» Le mendiant, pressé par la faim, mangea comme un fou toute cette nourriture savoureuse, et Moudgala de lui en donner *encore*. 15,420.

» Quand il eut mangé tout ce mets et ce qui restait à l'anachorète, il oignit ses membres avec la nourriture et s'en alla comme il s'était présenté. 15,421.

» Le mendiant étant revenu pour la seconde fois, les ascètes vinrent eux-mêmes au temps accoutumé et man-

gèrent toute la nourriture de l'homme, qui ramassait sa vie en glanant. 15,422.

» L'anachorète se trouva donc sans aliments, il en chercha de nouveau dans l'occupation de glaner ; mais il leur fut impossible d'apercevoir en lui aucune émotion causée par la faim. 15,423.

» Ni colère, ni avarice, ni mépris, ni trouble ne pénétra en cet excellent brahme, glanant avec son épouse et son fils.

» Dourvâsas, étant revenu six fois, s'approcha, sa résolution prise, de l'éminent anachorète, occupé du devoir de glaner. 15,424—15,425.

» Le *divin* solitaire n'aperçut aucun changement dans l'âme de Moudgala ; il vit que cette âme était encore sans tache, pure, et que la qualité sattwa était en lui sans mélange. 15,426.

» Il dit joyeux à Moudgala : « Il n'existe pas dans ce monde un homme égal à toi pour donner, exempt d'avarice. 15,427.

» La langue ravit la connaissance du devoir à l'homme affamé, elle ôte la fermeté ; recherchant les saveurs, elle entraîne l'homme vers les choses savoureuses. 15,428.

» L'existence a pour cause la nourriture. L'âme mal contenue est vacillante : la pénitence bien résolue est fermement attentive à l'âme et aux sens. 15,429.

» Il est difficile d'abandonner ce que l'on a ramassé avec peine. Tout cela fut exactement accompli d'une âme sainte par ton excellence, homme vertueux. 15,430.

» Nous sommes contents, nous sommes heureux d'avoir pu nous réunir avec toi. La victoire sur les sens, la fermeté, le communisme, la répression, la placidité, la compassion, la vérité et le devoir, tout réside en toi. Tu as

conquis les mondes par tes œuvres ; tu es entré dans la voie suprême. 15,431—15,432.

» Oh ! que les habitants du Swarga proclament que l'aumône est *une vertu* bien grande ! Ta sainteté, anachorète aux vœux bien observés, ira dans le Swarga, revêtue même de son corps ! » 15,433.

» A peine l'anachorète Dourvâsas avait-il achevé de parler ainsi, que le messager des Dieux se présenta devant Moudgala sur un char, attelé de cygnes et de grues, varié, exhalant une odeur céleste, allant au gré de la volonté, orné de guirlandes et d'une multitude de clochettes.

» Il dit au brahmarshi : « Monte dans ce char, que tes œuvres ont su conquérir ! Tu as acquis, solitaire, la plus haute perfection. » 15,434—15,435—15,436.

» Au messager des Dieux, qui tenait ce langage : « Je désire que ta divinité me dise, répondit le rishi, quelles sont les vertus des habitants du Swarga. 15,437.

» Quelles sont les qualités des hôtes du Swarga ? Quelle pénitence on y cultive ? Quelles résolutions on y prend ? Quel plaisir ou quelle peine, messager des Dieux, il y a dans le Swarga ? 15,438.

» Agni est, dit-on, l'ami des gens de bien. Les hommes vertueux sont dignes de sa famille. Ton amitié, seigneur, m'inspire de t'adresser ces questions. 15,439.

» Dis-moi, sans balancer, ce qui est vrai, ce qui est convenable ici. Quand je t'aurai entendu, je ferai ce que ta bouche aura décidé. » 15,440.

» Le messager des Dieux lui dit :

« Tu as un noble esprit, toi, qui penses, maharshi, qu'il faut songer beaucoup, comme un ignorant, avant d'accepter ces plaisirs bien grands du Swarga, que tu as mérités.

» Ce qui est nommé le ciel *et qui s'étend* sur *nos têtes*, est le monde du Swarga. Une conduite vertueuse, anachorète, s'élève toujours en haut et va sur le char des Dieux. 15,441—15,442.

» Là, ne montent jamais, Moudgala, ceux, qui n'ont pas cultivé la pénitence, les hommes, que ne recommandent, ni les sacrifices, ni les sacrificateurs, ceux, qui sont menteurs, et les athées. 15,443.

» Mais les hommes, qui ont donné leur âme au devoir, qui se sont vaincus eux-mêmes, réprimés, placides, sans jalousie, qui se plaisent dans le devoir de l'aumône, et les héros, qui portent les cicatrices des batailles, s'élèvent, après qu'ils ont pratiqué les plus hauts devoirs, accompli la répression des sens et la tranquillité de l'esprit, dans ces mondes purifiés, brahme, où circulent les hommes vertueux. 15,444—15,445.

» Là sont, Maâudgalya, les Apsaras, les Gandharvas, les formes de Dhama et d'Yama, les maharshis, les Viçvas, les Sâdhyas et les Dieux. 15,446.

» Ils habitent en grand nombre chacun de ces jardins célestes. Ces mondes sont charmauts, lumineux, doués d'amour et formés de splendeur. 15,447.

» Là, se dresse à trente-trois mille yodjanas de hauteur le Mérou, fait d'or, le roi des montagnes; là sont, Moudgala, les jardins royaux des Dieux; 15,448.

» Ces Édens purs, les promenades des hommes aux œuvres saintes. Là, on ne connaît, ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, le froid ou le chaud, ni la crainte. 15,449.

» Là, n'existe, ni le dégoût, ni le moindre malheur. Partout, ce sont des odeurs délicieuses; partont, ce sont des choses agréables à toucher. 15,450.

» De tous côtés, on n'entend que des sons, le charme de l'oreille. Là n'est, anachorète, ni le chagrin, ni la vieillesse, ni le travail, ni la plainte. 15,451.

» Tel est, anachorète, le monde, qui a pour cause le fruit *au mortel vertueux* de ses propres actions. Les hommes y sont réunis par les bonnes œuvres, dont chacun est l'auteur. 15,452.

» Les corps des hommes, qui arrivent là, sont lumineux, Maâudgalya : ils naissent de leurs œuvres, non d'un père, ni d'une mère. 15,453.

» On ne connaît là, ni la sueur, ni la mauvaise odeur, ni l'urine, ni l'excrément : jamais la poussière, anachorète, n'y souille leurs vêtements. 15,454.

» Leurs guirlandes ne se flétrissent pas ; on ne voit pas expirer leurs exquis et célestes parfums : des chevaux de telle sorte, brahme, sont attelés à leurs chars. 15,455.

» Libres d'envie, de chagrin, de fatigue, exempts de jalousie et de démence, les hommes, qui ont conquis le Swarga, saint anachorète, y vivent au sein de la félicité.

» Par-delà ces mondes, qui sont de telle sorte, éminent anachorète, sont pour l'humanité des mondes célestes, remplis de qualités. 15,456—15,457.

» Là, sont des mondes enchanteurs, formés de lumière, récompense des brahmes, où les rishis sont conduits, purifiés par leurs bonnes actions. 15,458.

» Là, sont les Dieux nommés les Ribhous et d'autres Dieux des Dieux mêmes : les plus grands de ces mondes sont les mondes, auxquels sacrifient les Dieux ici-bas. 15,459.

» D'autres mondes resplendissants, qui tirent d'eux-mêmes la lumière, versent toutes les choses, que l'on désire. Là, n'existe aucune peine, causée par les femmes ; là,

n'existe pas l'envie de la domination du monde. 15,460.

» Ils ne vivent pas d'oblations, ils n'ont pas même l'ambroisie pour nourriture ; leurs corps divins n'ont pas de forme où ils soient enchaînés. 15,461.

» Ces Dieux éternels des Dieux ne sont pas au sein du plaisir *comme* des amis du plaisir ; ils ne roulent pas, entraînés dans les révolutions des mondes. 15,462.

» D'où pourraient venir à ces êtres la vieillesse et la mort ? Ils n'ont ni joie, ni plaisir, ni volupté : ils n'ont ni plaisir ni douleur : d'où viendraient à eux, solitaire, l'amour et la haine. 15,463.

» Une voie supérieure est désirée par les Dieux mêmes, Maâudgalya. La suprême perfection est difficile à obtenir ; elle est inabordable à ceux, qui donnent leurs sens à l'amour. 15,464.

» Ces Dieux sont au nombre de trente-trois : leurs mondes sont visités par des sages, aux vœux les plus vertueux, aux aumônes conformes à la règle. 15,465.

» Tel est ce fruit, que produit l'aumône et qui fut pieusement gagné par toi : jouis de ce fruit, conquis par tes bonnes œuvres, ô toi, de qui la splendeur est illuminée par la pénitence. 15,466.

» Voilà quel est, brahme, le bonheur du Swarga, et ses mondes sont de plusieurs sortes. Je t'ai dit les qualités du Swarga ; écoute-moi te dire quels en sont les défauts.

» Le fruit de l'œuvre faite ici-bas est mangé dans le ciel : la rescision de la racine empêche de faire une autre action et de goûter au fruit. 15,467—15,468.

» Le mal est ici, je pense, qu'il faut descendre à la fin de ce fruit, et que l'on descend, Moudgala, des choses mentales, occupées par l'idée du plaisir. 15,469.

» Le déplaisir et le souci de voir les fortunes plus écla-

tantes des autres est un spectacle bien odieux à ceux, qui sont placés dans une condition inférieure. 15,470.

» La connaissance et l'ignorance des faillis, l'orgueil par la qualité de passion, la crainte des guirlandes fanées pour les âmes, qui vont tomber, ces maux sont épouvantables, Maâudgalya, dans tous les palais de Brahma. Cependant les vertus des hommes aux bonnes œuvres sont par myriades dans le monde du ciel. 15,471—15,472.

» Voici pour les déchus du ciel, anachorète, la qualité la meilleure entre les autres : c'est de renaître parmi les hommes, associé à la poursuite du bien. Ainsi celui, qui eut part aux joies du ciel, renaît vertueux. S'il en garde ici la connaissance, il ne tombe pas dans une basse condition.

» On mange dans l'autre monde le fruit de l'action, que l'on a faite dans cette vie : la terre des actions est ici-bas ; on estime, brahme, que la terre des fruits est là-haut.
15,473—15,474—15,475.

» J'ai répondu à toutes les demandes, que tu m'as adressées, Moudgala : allons ! par amour pour toi, vertueux anachorète, ne tardons plus à nous rendre au ciel. »

» Dès qu'il eut ouï ce discours, Maâudgalya, le plus vertueux des anachorètes, l'ayant roulé dans sa pensée, congédia le messager des Dieux et lui dit :
15,476—15,477.

« Adoration soit faite à toi, messager des Dieux ! Va à ton gré, Adorable : je ne dois rien faire, à ma grande faute, par le Swarga ou par le plaisir. 15,478.

» A la fin de la descente se trouve une grande douleur, une peine bien épouvantable. Des hommes, qui ont eu part au Swarga, marchent ici-bas : je ne désire donc plus le Swarga. 15,479.

» Je rechercherai seulement ce lieu éternel, où les hommes, une fois qu'ils y sont allés, ne s'affligent plus, où ils ne tremblent plus et d'où ils ne reviennent pas. »

Moudgala finit par ces mots :

« Tu m'as raconté ces grands maux du Swarga ; mais, s'il en est un sans mal, parle-moi de ce monde ! »

Le messager des Dieux lui répondit :

« Au-dessus du palais de Brahma, est la place supérieure de Vishnou, que l'on appelle, brahme, la lumière suprême, éternelle et pure. 15,480—15,481—15,482.

» Là, ne vont pas les hommes, de qui l'âme est livrée aux objets des sens, qui sont le jouet de l'hypocrisie, de l'avarice, de la bouillante colère, de la folie et de la violence. 15,483.

» Ceux, qui vont là, sont des hommes sans désir, sans orgueil, sans querelle, qui ont réprimé les organes des sens et sont voués à la méditation et à l'yoga. » 15,484.

» Dès qu'il eut achevé ces mots et qu'il eut donné congé au messager des Dieux, le solitaire, adonné au vœu de nourrir sa famille par le glanage, obtint la plus haute placidité. 15,485.

» Regardant comme égaux le blâme et l'éloge, estimant au même prix l'herbe, la pierre et l'or, il était imperturbable dans sa méditation par l'union pure de la science.

» Ayant acquis la puissance par son association avec la science, étant parvenu à une intelligence supérieure, il atteignit une perfection éternelle, suprême, qui portait les caractères de la béatitude absolue. 15,486—15,487.

» Ne veuille donc pas, fils de Kountî, t'abandonner au chagrin : déchu de ton opulent royaume, tu le recouvreras par ta pénitence.. 15,488.

» La peine, immédiatement après le plaisir, le plaisir, immédiatement après la peine, saisissent l'homme successivement *et le font tourner* comme les rayons d'une roue.

» Une fois la treizième année écoulée, tu rentreras dans le royaume de ton père et de tes ayeux, renonce donc à tes peines d'esprit. » 15,489—15,490.

Quand il eut parlé de cette manière au fils de Pândou, le révérend et sage Vyâsa s'en revint à son hermitage se livrer à la pénitence. 15,491.

LE RAPT DE DRAAUPADI.

Djanamédjaya dit :

« Tandis que ces magnanimes fils de Pândon habitaient dans ces bois, où ils se récréaient aux différentes narrations des anachorètes, et qu'ils nourrissaient, avec les diverses viandes des gazelles de la forêt, les brahmes, que le besoin de nourriture avaient conduits vers eux (mais Krishnâ avait le soin de la nourriture immortelle, donnée par le soleil), comment se conduisirent alors, grand anachorète, tous ces Dhritarâshtrides à l'âme perverse, Douryodhana et les autres, ces artisans d'iniquités, qui suivaient le sentiment de Douççâsana, de Karna et de Çakouni.

» Dis-moi cela, révérend Vaïçampâyana, à moi, qui te le demande. »

Vaïçampâyana lui répondit :

Quand il eut appris leur manière de vivre dans ce bois, comme s'ils habitaient au sein d'une ville,

15,492—15,493—15,494—15,495—15,496.

Douryodhana songea au crime à l'égard de ces hommes, puissant roi, avec Douççâsana, Karna et les autres, savants dans l'art des méchancetés. 15,497.

Pendant que ces pervers roulaient pour eux la pensée du crime, le vertueux, l'ascète, l'être à la bien grande renommée, Dourvâsas vint de lui-même les trouver, environné d'une myriade de ses disciples. Aussitôt que Douryodhana vit arriver devant lui ce solitaire au caractère le plus irascible, formant vite son âme à la modestie et à la répression des sens, le beau prince, accompagné de ses frères, l'invita, suivant les règles de l'hospitalité.

Placé comme un serviteur, il honora le saint conformément aux lois de l'étiquette : le plus vertueux des solitaires demeura chez lui quelques jours.

15,498—15,499—15,500—15,501.

Le roi Douryodhana, roi puissant, le servit, sans paresse, le jour et la nuit, dans la crainte de sa malédiction. 15,502.

« J'ai faim, roi des hommes, dit un jour l'anachorète ; prépare-moi vite de la nourriture. » A ces mots, il s'en alla se baigner, et ne revint que long-temps après. 15,503.

« Je ne mangerai pas maintenant, je n'ai pas faim ! disait-il une autre fois ; et il entrait aussitôt dans l'invisibilité. Une autre fois, il disait : « Donne-nous à manger, et fais diligence ! » 15,504.

Quelquefois, il se levait au milieu de la nuit pour adresser des reproches ; ou, quand on avait préparé de la nourriture, comme devant, il ne mangeait pas et il blâmait.

Quand, au milieu d'une telle conduite, il vit le roi Douryodhana ne pas moutrer de colère, ni aucun changement dans son esprit, l'anachorète fut satisfait.

15,505—15,506.

L'intraitable Dourvâsas lui dit : « Je suis un donateur des grâces. Choisis une grâce, s'il te plaît, dont le désir soit dans ton cœur. 15,507.

» Quand je suis content, il n'est rien de juste, que tu ne puisses obtenir ! » Dès qu'il eut ouï ces paroles du grand saint, de qui l'âme était domptée, Souyodhana se crut ressusciter du tombeau. L'insensé commença par délibérer avec Douççâsana, Karna et les antres sur ce qu'il fallait demander à l'anachorète satisfait. Voici *donc* ce qu'il résolnt, et le monarque, au comble de la joie, demanda cette grâce :

« Puisque ta sainteté fut mon hôte avec ses disciples, *écoute !* Le vertueux Youddhishthira, l'aîné de notre famille, le plus grand, le puissant roi, vit dans les bois, environné de ses frères ; deviens son hôte, vertueux anachorète, doué d'un tel caractère.

15,508—15,509—15,510—15,111—15,512.

» Quand la princesse illustre, bien délicate, née dans la première des classes, ayant donné la nourriture à tous les brahmes et à ses *cinq* époux, se sera assise à son aise, et quand, fatiguée, elle prendra son festin, vas alors auprès d'elle, si tu veux m'accorder cette faveur. »

« Je le ferai par affection pour toi ! » répondit à Douryodhana l'Indra des brahmes, Dourvâsas lui-même, qui s'en alla comme il était venu. 15,513—15,514—15,515.

Alors Souyodhana de penser qu'il était parvenu au comble de ses vœux, et, dans la joie la plus vive, de saisir avec sa main la droite de Karna. 15,516.

Celui-ci, dans un élan de plaisir, dit an monarque, accompagné de ses frères : « Oh bonheur ! Voilà ton désir accompli ! Oh bonheur ! ta *fortune* augmente, rejeton de Kourou. 15,517.

» Oh bonheur ! tes ennemis sont plongés dans un océan infranchissable d'infortune ! Les fils de Pândou tombent dans un feu, que va allumer la colère de Dourvâsas !

» Ils vont tomber, par leurs propres et grandes fautes, en des ténèbres difficiles à traverser ! » Parlant ainsi, ces hommes, savants dans l'art des méchancetés, Douryodhana et les autres, l'âme dans la joie et riant, s'en retournent, chacun dans son palais. 15,518—15,519—15,520.

Un jour, ayant appris que les fils de Pândou étaient paisiblement assis après leur festin et que Krishnâ était auprès d'eux dans cette forêt, l'hermite Dourvâsas s'approcha, environné de ses disciples, qu'on estimait au nombre d'une myriade. Dès qu'il vit arriver cet hôte, le roi Youddhishthira, Atchyouta le fortuné, s'avança avec ses frères, tournant vers lui sa face, et, joignant ses mains au front, il le fit asseoir convenablement sur un siége élevé.

Il honora le saint conformément à l'étiquette, et l'invita suivant les règles de l'hospitalité. (1) *Quand il voulut sortir :* « Révérend, lui dit Youddhishthira, une fois que tu auras vaqué aux occupations du jour, reviens promptement. » 15,521—15,522—15,523—15,524.

L'anachorète absolument vide de péchés alla se baigner avec ses disciples : « Comment, pensa t-il (2), Youddhishthira pourra-t-il suffir à me donner la nourriture, à moi et à mes disciples ? » 15,525.

La troupe des anachorètes se plongea dans l'eau avec recueillement. Dans cet intervalle, sire, Draâupadî, la

(1) Évidemment il y a ici une lacune, que nous cherchons à remplir avec ces quatre mots.

(1) Le texte porte : *kathamityavitchintayat* ; il faut : *kathamitivya-tchintayat.*

meilleure des femmes et l'épouse fidèle, tomba en de profondes réflexions au sujet de la nourriture, et, comme elle ne trouvait pas dans ses pensées le moyen de fournir à tant d'aliments, elle songea dans son cœur à Krishna, le meurtrier de Kansa : « Krishna ! Krishna ! dit-elle ; fils aux longs bras, impérissable de Dévakî,

» Vasoudévide, protecteur du monde, destructeur à l'arc *sans cesse* courbé, âme du monde, auteur du monde, qui retire en toi le monde, seigneur, être sans fin,
15,526—15,527—15,528—15,529.

» Protecteur des personnes pieuses, protecteur des troupeaux, protecteur des créatures, être supérieur à ce qui existe de plus parfait, instigateur des désirs et des pensées, je m'incline devant toi. 15,530.

» Chef et bienfaiteur éternel, sois la route de ceux, qui manquent de route, homme antique, souffle de l'existence, objet des sens offert maintenant pour la conduite de l'âme,

» Inspecteur de tout, inspecteur de ce qu'il y a de plus élevé, j'ai recours à ta protection. Défends-moi avec compassion, Dieu, l'ami de ceux, qui se réfugient sous ton appui, 15,531—15,532.

» Dieu aux yeux rouges comme le calice du lotus, au teint d'azur comme les pétales du nymphæa bleu, toi, revêtu d'une robe jaune, paré du brillant Kaâustoubha,

» Toi, le commencement et la fin des êtres, toi, leur voie supérieure, la plus grande des plus grandes lumières, l'âme de tout, le principe de toutes choses,
15,533—15,534.

» On dit que tu es la racine suprême, le trésor de toutes les prospérités. Avec toi pour protecteur, souverain des Dieux, on ne craint pas les malheurs, quels qu'ils soient.

» Daigne me tirer ici de ce défilé, comme je fus jadis arrachée aux mains de Douççâsana dans l'assemblée. »

Ainsi loué par Krishnâ, le Dieu, ami des personnes dévotes, aussitôt qu'il connut l'embarras de Draâupadî, le Seigneur, le Dieu des Dieux, Kéçava, le souverain du monde, abandonna Roukminî, placée à ses côtés dans sa couche, et ce dominateur, de qui la route surpassait l'imagination, se rendit à la hâte aux lieux, où elle était. 15,535—15,536—15,537—15,538.

Dès que Draâupadî le vit, elle s'inclina au comble de la joie, et fit connaître au Vasoudévide l'arrivée de l'anachorète et de ses disciples. 15,539.

Krishna lui dit : « J'ai faim ! je meurs de besoin. Donne-moi à manger, Krishnâ, et je ferai ensuite tout *ce que tu désires*. 15,540.

A peine eut-elle entendu ce discours, Krishnâ répondit avec confusion : « Les aliments, qui restaient dans la marmite du soleil, furent mis à ma disposition pour ma nourriture. 15,541.

» Je les ai mangés, Dieu ; il ne me reste donc plus rien. » Bhagavat aux yeux de lotus dit alors à cette dame : 15,542.

« Krishnâ, ce n'est pas le temps de s'amuser, quand je suis malade du tourment de la faim. Va promptement, fais apporter cette marmite, et montre-la-moi. » 15,543.

Il dit, et le continuateur de la race d'Yadou, Kéçava, ayant fait avec instance apporter ce vase, vit une nourriture de légume attachée au cou de la marmite. 15,544.

Quand il l'eut mangée, Agni dit à Draâupadî : « Que Hari-Içwara, l'âme du monde, se réjouisse de cela et qu'il en soit satisfait ! » 15,545.

Krishna aux longs bras, le destructeur des soucis, dit à

Bhîmaséna : « Invite tous les brahmes, et sers-leur promptement cette nourriture. » 15,546.

Bhîmaséna à la haute renommée courut en diligence inviter, ô le plus vertueux des princes, tous les brahmes au festin. 15,547.

Ils étaient allés, Dourvâsas à leur tête, se baigner dans le fleuve des Dieux. Descendus dans l'eau, ils y firent l'ablution de leurs péchés. 15,548.

Remontés de cette rive, ils virent les uns et les autres, comblés de la plus vive joie, ces *ingrédients pour* vomir, ces mets et ces breuvages. 15,549.

A cette vue, tous les anachorètes dirent à Dourvâsas : « Nous sommes allés nous baigner, sur *l'invitation* du roi, qui a fait préparer ce festin. 15,550.

» Le mangerons-nous jusqu'à satiété? ou laisserons-nous ces aliments préparés en vain? Que devons-nous faire ici? » 15,551.

Dourvâsas leur répondit :

« Une grande offense fut commise à l'égard de ce saint roi, qui a fait préparer ces aliments. Craignons qu'il ne nous consume, en fixant sur nous un œil irrité. 15,552.

» Je n'ai pas oublié la dignité de ce roi saint, fils sage d'Ambarîsha, brahmes, et je crains extrêmement cet homme, qui a pour asile les pieds de Hari. 15,553.

» Les Pândouides sont magnanimes, ils sont tous adonnés au devoir ; ce sont des héros, qui ont acquis les sciences, fermes dans leurs vœux et placés dans la pénitence.

» Dévoués au Vasoudévide, ils se complaisent toujours dans les bonnes mœurs ; ils pourraient nous consumer dans leur colère, comme un tas de cotonniers. 15,554—15,555.

» Fuyez donc promptement d'ici, mes disciples, sans

même les interroger. » A ces mots de l'anachorète, leur gourou, tous les brahmes s'enfuirent aux dix points de l'espace, sous la crainte des fils de Pândou. Bhîmaséna, ne voyant pas les plus vertueux des anachorètes dans le fleuve des Dieux, s'en alla, les cherchant çà et là dans les tîrthas de cette rivière. Il apprit des ascètes, hôtes de ces rives, qu'il s'en étaient enfuis.

Revenu vers Youddhishthira, il rapporta l'histoire à son frère. Tous les fils de Pândou, désirant le retour des brahmes, se maintinrent, l'âme domptée, quelque temps dans l'attente : « Arrivant soudain au milieu de la nuit, il peut venir nous surprendre !

15,556—15,557—15,558—15,559—15,560.

» Comment échapperons-nous au malheur de l'arrivée subite de cet être divin ? » Les ayant vus plongés dans ces pensées et poussant mainte et mainte fois des soupirs, le bienheureux Krishna vint s'offrir devant eux et leur tint ce langage : « J'ai connu le malheur de vos altesses, causé par l'arrivée de cet anachorète, extrêmement irascible, et je suis accouru à la hâte, fils de Prithâ, appelé par une pensée de Draâupadî : vous n'avez rien à craindre du rishi Dourvâsas, si peu même que ce soit !

« Il fuit avant *son retour* sous la crainte de vos altesses éclatantes de splendeur. Quels que soient les hommes imperturbables dans le devoir, ils ne succombent jamais.

15,561—15,562—15,563—15,564.

» Je vous dis adieu : je m'en vais. La félicité descende à toujours sur vous ! » Quand ils eurent entendu ce langage de Kéçava, leur âme rentra dans sa paix accoutumée.

Accompagnés de Draâupadî, les fils de Prithâ lui répondirent : « Nous étions plongés dans une grande mer, auguste Govinda, mais grâce à toi, notre protecteur, nous

avons traversé, comme sur un navire, cette infranchissable infortune. Fais ta route avec bonheur. Sur toi descende la félicité ! » Congédié par ces mots, il revint à sa ville. 15,565—15,566—15,567.

Les fils de Pândou avec Draâupadî, vertueux seigneur, habitèrent, l'âme joyeuse, en ces lieux et passèrent le temps de forêt en forêt. 15,568.

Ici, je finis de te raconter les choses, sur lesquelles je fus interrogé par toi, sire : c'est ainsi qu'échouèrent les diverses méchancetés, mises en œuvre par les criminels Dhritarâshtrides contre les fils de Pândou, au sein des bois. 15,569—15,570.

Vaïçampâyana dit *encore* :

Tandis que ces héros, les plus vaillants d'entre les Bharatides, parcouraient cette forêt Kâmyaka, riche en gazelles, ils y coulèrent le temps, heureux comme des Immortels. 15,571.

Ils contemplaient des sites bocagers de toutes sortes et des parties éclatantes de bois très-fleuries, délicieuses, suivant le temps et la saison. 15,572.

Ces Pândouides, adonnés à la chasse, errants dans cette grande forêt, et semblables à Indra, y vécurent un certain temps, dompteur des ennemis. 15,573.

Ces tigres des hommes, fléaux des ennemis, sortirent un jour tous à la fois et s'en allèrent chasser, pour les brahmes, dans les quatre régions de l'espace. 15,574.

Ils avaient laissé Draâupadî dans l'hermitage avec l'assentiment de Trinavindou, le maharshi à la pénitence enflammée, et de Dhaâumya l'archibrahme. 15,575.

En ce temps, le désir de trouver une épouse conduisait chez les Çâlvéyas le roi des Sindhiens, le Vriddhakshatride à la haute renommée. 15,576.

Il s'avançait, environné d'une grande suite, convenable à un roi, accompagné de plusieurs monarques, vers le bois Kâmyaka. 15,577.

Il vit là dans cette forêt solitaire l'épouse bien-aimée des Pândouïdes, l'illustre Drâaupadî, qui se tenait à la porte de l'hermitage. 15,578.

Brillante de beauté, portant une forme supérienre, elle illuminait cette région de bois, comme l'éclair illumine un sombre nuage. 15,579.

A sa vue, tous joignant leurs mains au front : « C'est une Apsara !... C'est une jeune fille des Dieux !... C'est nne Mâyâ, créée par les Immortels ! » dirent-ils, en contemplant cette jeune femme sans défaut. 15,580.

Alors, le roi des Sindhiens, Djayatratha, le Vriddhakshatride, à l'âme dépravée, admire en souriant cette personne aux membres irréprochables. 15,581.

Fasciné par l'amour, il dit au roi Kautikâsya : « A qui est cette dame au corps sans défaut, si toutefois elle (1) est une fille de Manou. 15,582.

« Si j'obtiens cette femme d'une beauté supérieure, je n'ai plus aucune raison pour aller me marier : je vais l'enlever et m'en retourner avec elle à mon palais. 15,583.

» Va, mon ami ! cherche à la connaître. A qui est-elle ? Quel est son pays ? Pourquoi cette femme aux sourcils charmants est-elle venue dans cette forêt épineuse ?

» Plaise aux Dieux que cette femme aux grands angles extérieurs des yeux, au joli regard, aux belles dents, à la taille svelte et gracieuse, veuille maintenant venir avec moi ! 15,584—15,585.

(1) Le contexte de la phrase exige le retranchement de la négation, que porte ici la lettre.

» Si j'obtenais cette femme, la plus belle des femmes, je verrais mon amour accompli! Va! sache, Kautika, qui est son époux. » 15,586.

A ces mots, Kautikâsya aux riches pendeloques, étant sauté à bas de son char, s'approche et interroge Drâaupadî comme un chacal interrogerait la femelle d'un tigre :

« Qui es-tu, resplendissante dame, toi, qui, faisant plier cette branche de kadamba, demeures esseulée dans cet hermitage? Dame aux sourcils charmants, tu bril'es d'une manière éclatante, telle que, durant la nuit, la flamme du feu, agitée par le vent. 15,587—15,588.

» Douée d'une beauté si grande, est-ce que tu ne crains pas dans ces bois? Es-tu une Déesse? Ou bien une Yakshî? Es-tu une Dânavî, ou une ravissante Apsarâ, ou une belle dame des Daïtyas? 15,589.

» Es-tu la charmante fille du roi des serpents? ou une nymphe des forêts? ou la femme d'un Génie des nuits? Dis-moi si tu es l'épouse du roi Varouna, d'Yama, de Soma, ou du souverain, qui préside aux richesses?

» Es-tu venue ici du palais de Dhâtri, de Vidhâtri, du soleil, de Vishnou même ou de Çakra? Tu ne nous demandes pas qui nous sommes et nous ne voyons ici personne, qui te protége. 15,590—15,591.

» Nous te demandons avec respect, noble dame, ta naissance et ton époux. Dis-*nous* dans la vérité quels sont tes parents, ton mari, ta famille, et ce que tu fais ici.

» Moi, je suis le prince, fils du roi Souratha, que les hommes appellent Kautikâsya. Celui, que tu vois sur son char aux ais d'or et brillant comme le feu, auquel on sacrifie sur l'autel, c'est le fils aux grands yeux de lotus du roi, qui tient le sceptre de Trigartta; on nomme ce héros

Kshémankara. Le plus près de celui-ci est Mahadhanoushmat, fils aîné du monarque de Koulinda.

15,592—15,593—15,594.

» Il te contemple de ses grands et larges yeux : chargé de fleurs, il fait continuellement son habitation sur les montagnes. Celui, qui se tient près du lac, admirable jeune homme au teint d'azur, c'est le destructeur des ennemis, le fils aux beaux membres du puissant roi Ikshwâkou. Derrière lui s'avancent à l'ombre des étendards douze princes des Saâuvîras : tous, montés sur des chars attelés de chevaux rougeâtres, ils brillent comme les feux allumés dans les sacrifices. Voici leurs noms : Angâraka, Koundjara, Gouptaka, Çatroundjaya, Srindjaya et Soupravriddha, Bhayankara, Bhramara, Ravis, Çoûra, Pratâpa et Kouhana. Cet autre, que suivent six mille maîtres de chars, des éléphants, des chevaux et des fantassins, c'est Djayatratha, si ce nom, vertueuse dame, est parvenu jusqu'à toi ; c'est le roi des Saâuvîras. Après lui suivent ce monarque ses frères au brillant courage, Valâhaka, Anîkavidârana et les autres, jeunes hommes, pleins de force, héros les plus distingués des Saâuvîras. Le roi s'avance, défendu par ces compagnons comme Indra environné de la troupe des Vents. *(De la stance* 15,595 *à la stance* 15,601.)

» Dis-nous, dame à la belle chevelure, à nous, qui l'ignorons, de qui tu es l'épouse, de qui tu es la fille ? »

Interrogée ainsi par le chef des Çivis, Draâupadî, la fille du roi, le considère lentement ; elle abandonne la branche du kadamba, rassemble sa robe de soie, et lui tient ce langage : 15,601—15,602.

« Mon intelligence me dit, fils de l'Indra des hommes,

qu'une femme telle que je suis, ne doit pas causer avec toi. Mais il n'y a ici personne, qui puisse te parler ; il n'y a pas un homme, ni même une femme pour te porter ma parole.

» Seule ici maintenant, il faut que je te donne une réponse, homme illustre ; écoute-moi donc ! Comment seule dans ce bois, parlerai-je à toi seul, sans manquer à mon devoir ? 15,603—15,604.

» Je sais que tu es le fils de Souratha et que les hommes t'appellent Kautikâsya ; je te dirai donc, enfant des Çiviens, quels sont mes parents et quelle est mon illustre famille. 15,605.

» Je suis la fille du roi Droupada, et les hommes m'appellent Krishnâ ; j'ai choisi pour mes époux cinq guerriers, qui sont venus dans le Khândavaprastha : écoute leurs noms ! 15,606.

» Youddhishthira, Bhîmaséna, Arjouna et les deux fils de Mâdrî, l'un et l'autre héros parmi les hommes. Ils m'ont laissée ici et, s'étant partagé les quatre plages de l'espace, les fils de Prithâ sont allés à la chasse.

» Le roi occupe l'orient, Bhîmaséna le midi, Arjouna l'occident et les jumeaux le septentrion. Je pense que nous sommes arrivés près du moment, qui doit ramener ici ces hommes éminents dans la conduite des chars.

» Bien traité par eux, tu t'en iras, où t'appellent tes désirs : mets pied à terre et délie tes chevaux ! Le magnanime fils d'Yama aime les hôtes, il sera content de vous avoir vus. » 15,607—15,608—15,609.

Quand cette fille du roi Droupada au visage pareil à la lune eut parlé ainsi au rejeton de Çivi, elle entra joyeuse dans la case illustre de feuillage, songeant à remplir les devoirs de l'hospitalité envers eux. 15,610.

Au milieu de tous ces rois arrêtés ainsi, Bharatide, le *prince messager* rendit compte de son entretien avec Krishnâ. 15,611.

A peine eut-il entendu ce langage de Kaântikâsya, le Saâuvirien dit au rejeton de Çivi : « Comme ces paroles, sorties de sa bouche, me réjouissent le cœur ! 15,612.

» Comment ton altesse a-t-elle pu s'éloigner de ces femmes d'une beauté supérieure ? Pour moi, depuis que j'ai vu cette dame, les autres femmes ne me semblent plus que comme les femelles des singes ! Héros aux longs bras, je te dis une vérité : par sa vue, elle a ravi mon cœur au plus haut degré ! 15,613—15,614.

» Dis-moi, rejeton de Çivi, si cet être fortuné est une fille de Manou. » — « C'est Krishnâ-Draâupadî, l'illustre fille de roi, lui répondit Kaâutikâsya. 15,615.

» C'est la royale épouse des cinq fils de Pândou. Cette femme vertueuse est en grande estime ; c'est une épouse également vénérée de tous les Pândouides. 15,616.

» Va la trouver, Saâuvira ; et reviens, tournant la face à tes guerriers ! » Il répondit : « Je veux aller voir Draâupadî ! » 15,617.

Et Djayatratha à l'âme méchante, le roi des Saâuviras et des Sindhiens, entra, lui septième de sa personne, dans le saint hermitage, comme un chakal dans la caverne des lions. Là, il tint ce langage à Draâupadî : « Salut à toi, dame à la taille charmante, et bonne santé à tes époux !
15,618—15,619.

» Tous ceux, de qui tu désires la santé, se portent-ils bien ? » — « Bonne santé à toi-même, lui répondit-elle, à ton royaume, à ton gouvernement, à ton trésor, à ton armée ! 15,620.

» Est-ce que seul tu donnes tes justes lois aux riches Çiviens, aux Saâuvîras, aux Sindhiens et à tous les autres peuples, qui sont connus de toi? 15,621.

» Le fils de Kountî, le rejeton de Kourou, le roi Youddhishthira se porte bien; il en est ainsi de moi, de ses frères et des autres, dont la santé est le sujet de tes questions. 15,622.

» Accepte un siége, fils de roi, et de l'eau pour te laver les pieds. Je vais te servir cinq fois cent gazelles à ton déjeûner. 15,623.

» Des daims porcins, qui appartiennent à la famille des gazelles, des nyankous (1), des cerfs, de jeunes éléphants, des lièvres, des ours, des axis tachetés, des çambaras (2), des gayals et de nombreuses antilopes, 15,624.

» Des sangliers, des buffles et d'autres animaux de la famille des quadrupèdes seront les présents, que tu recevras d'Youddhishthira lui-même, le fils de Kountî. » 15,625 (3).

« Merci pour ton déjeûner! reprit Djayatratha: j'ai tout ce que tu veux me donner. Viens! Monte dans mon char: obtiens le bonheur tout entier! 15,631.

» Veuille bien retirer ton amour aux fils de Prithâ, ces malheureux, qui habitent les bois, qui ont perdu l'esprit, qui sont tombés du trône, et de qui la félicité est évanouie. 15,632.

» La femme sage ne se choisira pas un époux, de qui la fortune s'est envolée; elle s'unira à un mari convenable, et n'habitera point dans la ruine de ses prospérités.

(1-2) Daims ou bêtes de l'espèce.

(3) Cette stance est numérotée 16,630. Nous sautons comme le texte cinq chiffres pour l'accompagner.

» Les fils de Pândou sont déchus de la fortune, ils ont perdu le trône pour des années éternelles : assez long-temps tu as souffert l'infortune par ton dévouement pour eux.

» Abandonne-les! deviens mon épouse, femme charmante, et jouis du bonheur! Règne avec moi sur les Sindhiens et les Saâuvîras entièrement! »

15,633—16,634—15,635.

A ce langage du roi des Sindhiens, fait pour ébranler son cœur, Krishnâ *indignée* s'éloigna de ce lieu, fronçant les sourcils sur son visage; 15,636.

Et, pleine de mépris, rejetant son discours : « Qu'il n'en soit point ainsi! dit au Sindhien Krishnâ à la taille gracieuse; rougis de honte! » 15,637.

Cette femme sans reproche, qui appelait ses époux de ses désirs, enchanta le survenant beaucoup plus en joignant la replique aux paroles *de l'audacieux.* 15,638.

Les lèvres tremblantes, ses orgueilleux sourcils abaissés, ses yeux beaux, mais rouges par l'indignation et frappés de la passion de la colère, cette fille de Droupada tint ce langage à cet homme, qui défendait le royaume des Saâuvîras : 15,639.

« Insensé, comment ne rougis-tu pas de jeter tes injures à ces héros illustres, aux poisons mortels, semblables au grand Indra, qui se complaisent dans leurs devoirs, fussent-ils placés même au milieu des multitudes d'Yakshas et de Rakshasas? 15,640.

» Les hommes pareils au chien, Souvîra, ne savent rien dire de louable, soit qu'ils parlent à un pécheur, errant dans les bois, soit qu'ils s'adressent à un maître de maison, ascète, qui a complété sa science. 15,641.

» Dans une telle assemblée de kshatryas répandus au-

tour de toi, il n'en est pas un, je pense, qui puisse aujourd'hui te saisir de sa main et te ramener en arrière, quand tu seras précipité dans la gueule du Pâtâla. 15,642.

» Toi, qui espères vaincre Youddhishthira, qui marche tel qu'un éléphant en rut, semblable au sommet d'une montagne, c'est comme si tu voulais avec un bâton écarter des troupeaux, que la soif conduit au Gange. 15,643.

» Quand, l'ayant touché du pied, tu fuiras, à la vue de Bhîmaséna irrité, tu reconnaîtras que tu voulais, par un jeu d'enfant, arracher les cils dans le sommeil à la face d'un lion d'une vigueur épouvantable. 15,644.

» Si tu oses toucher avec la pointe du pied un vieux lion à la force puissante, plus terrible encore, endormi dans les cavernes de la montagne, alors tu peux combattre le formidable Arjouna dans sa colère! 15,645.

» Insensé, tu foules du pied à l'endroit de la queue deux serpents noirs, à la gueule vénimeuse, à la double langue, toi, qui veux combattre avec les deux plus jeunes fils de Pândou, les plus grands des hommes. 15,646.

» De même que le bambou, le bananier et le roseau portent des fruits pour la mort, et ne reviennent plus à la sève de la vie, de même tu m'enlèveras, malgré la défense de ces héros; *mais tu m'abandonneras mort*, comme le crabe meurt en donnant la vie à ses enfants. » 15,647.

« Je le sais, Krihsnâ, lui répondit Djayatratha; c'est une chose connue de moi : ces fils des Dieux et des hommes sont de telle sorte que tu l'as dit. Mais il est impossible que tu puisses nous arrêter ainsi par cette crainte.

» Nous aussi, Krishnâ, nous sommes nés en dix-sept familles élevées : ornés des six vertus royales, nous pensons, Draâupadî, que les fils de Pândou, en sont déchus.

» Monte promptement, ou sur mon éléphant, ou sur mon char ; il est impossible que je sois arrêté par un seul mot ; ou tiens un langage de malheureuse, et tu retrouveras la faveur du roi des Saâuvîras. »

15,648—15,649—15,650.

« Je suis forte, reprit Draâupadî : est-ce que le roi des Saâuvîras m'estime ici une femme faible ? Dame renommée, cet acte de violence ne me fera point adresser une parole d'infortune au roi des Saâuvîras. 15,651.

» Cette femme, de qui les deux Krishnas, montés sur un même char, suivront de compagnie la route, Indra lui-même ne pourrait jamais la ravir : combien moins un autre homme, qui n'aurait que la force d'un mortel !

» Kirîti, le destructeur des héros ennemis, qui enlève la vie à ses adversaires, Kirîti, monté sur son char, entrant à cause de moi dans ton armée, la dévorera, comme le feu aux temps chauds consume une forêt de bois secs.

» Djanârdana avec les héros Andhakas et Vrishnides, et tous les Kaîkéyas aux grands arcs, tous ces princes aux formes pleines d'ardeur s'attacheront à suivre ma route.

15,652—15,653—15,654.

» Les flèches épouvantables, à la fougue impétueuse, lancées par l'arc Gândîva et décochées par la corde de cet arc, retentissent d'un bruit plus effrayant, quand elles ont touché la main de Dhanandjaya. 15,655.

» Quand tu verras Gândîva envoyer ces nuées de grandes flèches au vol rapide comme des multitudes d'oiseaux, et Arjouna déployer sa bravoure naturelle, c'est alors que tu condamneras ta mauvaise pensée. 15,656.

» Quand, au bruit de sa conque, au retentissement de son gantelet, l'archer de Gândîva, envoyant ses flèches

coup sur coup, lancera ses traits dans ton cœur, où s'enfuira alors ton audace. 15,657.

» Une fois que tu auras vu Bhîmaséna accourir, sa massue à la main, et les deux fils de Mâdrî voler à travers les points de l'espace, vomissant le venin, qui naît de la colère, tu tomberas, vil monarque, en de longues douleurs. 15,658.

» Je n'offenserai jamais d'aucune manière, fût-ce seulement de pensée, des époux d'une telle valeur : aussi te verrai-je maintenant *sans pitié*, réduit sous leur puissance, et les Prithides traîner ton corps, sur le champ de bataille. 15,659.

» Ce rapt, commis par toi, homme cruel, ne doit pas me causer de la douleur, je serai de nouveau réunie aux héros nés de Kourou et j'irai avec eux dans la forêt Kâmyaka. » 15,660.

Elle regarde de ses grands yeux ces guerriers, qui cherchaient à la prendre ; elle dit en les menaçant : « Ne me touchez, ne me touchez pas ! » et, dans son effroi, elle appelle de ses cris Dhaâumya, l'archi-brahme. 15,661.

Djayatratha voulut la saisir par le bord de son vêtement supérieur, mais elle de le repousser. A ce mouvement d'elle, le scélérat tomba, comme un arbre coupé par les racines. 15,662.

Mais, appréhendée avec une grande vitesse, la fille de roi, poussant mainte et mainte fois des soupirs, Krishnâ, s'étant jetée aux pieds de Dhaâumya, fut entraînée et monta, malgré elle, sur le char. 15,663.

« Tu ne peux l'enlever, cria à son ravisseur Dhaâumya, sans que tu n'aies vaincu les héros *ses époux*. Observe, Djayatratha, le devoir antique du kshatrya ! 15,664.

» Tu fais une action basse et tu recevras le fruit de ta mauvaise œuvre, il n'y a pas de doute, si tu rencontres les héros, fils de Pândou, s'avançant à la suite de Dharmarâdja ! » 15,665.

Cela dit, marchant au milieu de la troupe des fantassins, Dhaâumya de suivre l'illustre fille de roi, qu'on enlevait.

Ensuite, lorsque les fils de Prithâ, les plus habiles des hommes, qui manient l'arc, eurent parcouru chacun de son côté la terre, et qu'errant dans ces quartiers ils eurent abattu des gazelles, des sangliers et des buffles, ils se réunirent de nouveau. 15,666—15,667.

En ce moment, la vaste forêt, pleine de tigres et de divers animaux, retentissait du gazouillement des oiseaux. Ayant entendu les cris, jetés par les bêtes fauves, Youddhishthira dit à ses frères : 15,668.

« Ces quadrupèdes se rendent vers la plage enflammée par le soleil : les ramages de ces oiseaux annoncent une cruelle, une épouvantable infortune : l'invasion de la grande forêt par des ennemis ! 15,669.

» Retournez vite : c'est assez pour nous de ces gazelles ! l'inquiétude émeut et brûle mon esprit. Mon cœur éclipse ma pensée couverte de soucis, et s'agite dans mon sein.

» Le Kâmyaka semble à mes yeux un lac, dont Garouda a enlevé les serpents, un royaume sans roi et déchu de ses prospérités, et tel qu'un vase, dont les buveurs ont tari la spiritueuse liqueur. » 15,670—15,671.

Aussitôt, ces plus vaillants des hommes, portés sur de riches et grands chars, attelés de rapides chevaux Sindhiens, à la marche plus légère que le vent, tournent la face à l'hermitage. 15,672.

Tandis qu'ils s'en retournaient, un chacal au cri pro-

longé, survenant à leur côté gauche, glapit, et, réfléchissant à ce bruit, Youddhishthira dit à Bhîma et Dhanandjaya :

« Comme l'annonce ce vil chacal, venu sur notre côté, il est bien certain que les fils de Kourou nous ont méprisés, et que ces méchants nous font une violente guerre ! »

Il dit : et de la grande forêt, qu'ils avaient parcourue à la chasse, ils entrent dans le bois, où ils voient toute en larmes une jeune suivante de leur épouse et sa sœur de lait. 15,673—15,674—15,675.

Indraséna saute à bas du char, s'avance à la hâte, court vers elle et, tout troublé, il tient ce langage à la sœur de lait : 15,676.

« Pourquoi pleures-tu, tombée à terre ? Pourquoi ton visage est-il desséché et ta couleur fanée ? La fille de roi, Draâupadî aurait-elle reçu un outrage des méchants, ces artisans d'actions criminelles ? 15,677.

» Cette reine à la beauté inconcevable, aux bien grands yeux, égale pour le corps à ces éminents Kourouides, fût-elle entrée même dans la terre, ou montée au ciel, ou cachée dans la mer, les fils de Prithâ suivront sa trace, tant le fils d'Yama est accablé de douleur ! Quel insensé voudrait enlever, comme une perle précieuse, cette épouse si chère, égale aux souffles de la vie, à de tels guerriers, qui broyent les ennemis, qui n'ont jamais subi une défaite, et qui supportent l'infortune *avec tant de courage?* Il ignore qu'elle a maintenant ici, pour défenseur, le cœur vivant des Pândouides. 15,678—15,679—15,680.

» De qui après avoir percé le corps, leurs flèches puissantes, acérées, terribles, entreront-elles dans la terre? Ne t'afflige pas sur elle, vierge timide : sache que Krishnâ reviendra aujourd'hui même. 15,681.

» Quand ils auront immolé tous leurs ennemis jusqu'au dernier, les fils de Prithâ se réuniront à Yajnasénî. » Alors, essuyant son charmant visage, la sœur de lait répondit au cocher Indraséna : 15,682.

« Au mépris des cinq héros, semblables à Indra, Djayatratha a ravi de force Draâupadî. Vois ces traces encore fraîches de sa route : ces branches cassées des arbres n'ont pas eu le temps de se faner. 15,683.

» Faites volte-face, suivez-la promptement : la princesse n'a pu aller bien loin. Guerriers pareils à Indra même, endossez tous vos grandes et belles cuirasses. 15,684.

» Prenez vos flèches et vos arcs d'une grande richesse : vîte, suivez sa route ! Déjà cette indignité est un supplice, qui égare son esprit, qui aliène sa pensée et flétrit son visage. 15,685.

» Abandonne-t-on au premier venu, qui en est indigne, un corps si délicat, comme on jette dans la cendre une spatule remplie de beurre clarifié ? Telle qu'une oblation de beurre purifié, qui serait versée dans un feu de paille, telle qu'une guirlande, qui serait déposée et laissée dans un cimetière, telle qu'une offrande d'asclépiade acide, tombée d'un sacrifice et qu'un chien aurait léchée : tel, pendant que vous erriez à la chasse dans la grande forêt, ce chacal s'est plongé dans ce beau massif de lotus.

» Qu'un misérable artisan de choses défendues ne touche pas, comme un chien, l'offrande placée sur l'autel, ce visage calme, charmant, de votre épouse au nez bien fait, aux yeux ravissants, qui a la majesté de l'astre des nuits ! 15,686—15,687—15,688.

» Suivez promptement ces routes : hâtez-vous de mettre ici ce temps à profit ! » — « Arrête ! dit Youddhishthira ;

retiens ces mots ! Pas devant nous ces paroles insultantes ! Si ces rois ou ces fils de roi sont enivrés de leur force, ils perdront bientôt cette illusion ! » 15,689.

A ces mots, ils s'avancent, en suivant ces routes : ils poussent mainte et mainte fois des soupirs, comme des serpents, et font résonner la corde de leurs grands arcs.

Bientôt ils aperçurent la poussière soulevée de cette armée, que les chevaux élevaient sous leurs sabots ; et ils virent Dhaâumya, qui, marchant au milieu des hommes de pied, appelait Bhîma et criait : « Hâte-toi ! »
15,690—15,691.

Les princes, l'âme affligée, de consoler Dhaâumya : « Que ta sainteté marche en paix ! » lui dirent-ils ; et tels que le faucon, à la vue de la chair, ils fondirent avec impétuosité sur l'armée ennemie. 15,692.

A la vue de Djayatratha et de leur épouse, debout sur son char, la fureur enflamma la colère de ces héros, semblables à Mahéndra, par le sentiment de l'outrage fait à Yajnasénî. 15,693.

Alors Vrikaudara, Dhanandjaya, les deux jumeaux et le roi, qui portait un grand arc, de pousser des cris contre le roi des Sindhiens, et les plages de l'espace se troublent aux yeux des ennemis. 15,694.

Les kshatryas irrités élevèrent en même temps sous la forêt un cri plus épouvantable encore à l'aspect de Bhîmaséna et d'Arjouna. 15,695.

A la vue des étendards supérieurs des héros de Kourou, l'inique roi, Djayatratha, la force déjà perdue, tint ce langage à la radieuse Yadjnasénî, debout sur son char :

« Voilà cinq grands chars, qui s'avancent *contre moi* : ce sont, je pense, Krishnâ, tes époux. Tu les connais :

ainsi, fais-moi connaître, dame aux jolis cheveux, chacun des Pândouides, monté dans son char. » 15,696—15,697.

« Qu'as-tu besoin de connaître ces héros, armés de grands arcs, lui dit-elle, insensé, qui as commis un acte affreusement épouvantable, auquel n'est pas liée une longue vie ? Tous ces héros de compagnie sont mes époux : il ne vous en manquera pas un seul pour le combat. 15,698.

» Il faut que je réponde à toutes les questions, que tu m'adresses, homme, qui vas mourir : c'est là mon devoir. Je n'éprouve ni trouble d'esprit, ni crainte, maintenant que je vois Dharmarâdja devant moi, avec ses frères plus jeunes. 15,699.

» Ce guerrier, qui porte à l'extrémité de son drapeau deux tambours retentissants, Nanda et Oupananda, aux belles formes, au son harmonieux, est celui, qui possède la science de l'essence de son devoir et que suivent des hommes, qui ont un commun intérêt ; c'est le héros à la taille élancée, aux grands yeux, au nez proéminent, à la couleur jaune comme l'or pur, que l'on dit le plus excellent des Kourouides, Youddhishthira, fils d'Yama et mon époux. 15,700—15,701.

» Ce héros entre les hommes, qui suit le sentier du devoir, accorderait même la vie à un ennemi, qui viendrait implorer son pardon. Va donc promptement à lui, insensé, lui demander la vie, rejetant les armes et portant au front les mains jointes. 15,702.

» Ce guerrier aux longs bras, que tu vois après lui, monté sur un char, et qui, grand comme un chêne, mord ses lèvres, contracte ses sourcils, naturellement réunis, on l'appelle Vrikaudara, et c'est aussi mon époux.

» Des chevaux vigoureux de bonne race, bien domptés,

à la grande force, traînent ce héros, de qui les exploits sont au-dessus de l'humanité. Son nom, répandu sur toute la terre, est Bhîma. 15,703—15,704.

» Ceux, qui l'ont offensé, reçoivent la mort : il n'oublie jamais une ancienne injure. Quand il s'est proposé la fin d'une inimitié, il arrive à son terme ; mais il n'arrive jamais ensuite à un parfait apaisement. 15,705.

» Ce héros des hommes aux organes vaincus, ce roi des archers, plein de fermeté, de gloire, de respect envers les vieillards, c'est le frère et le disciple d'Youddhishthira. On l'appelle Dhanandjaya et il est mon époux. 15,706.

» Ni par amour, ni par crainte, ni par cupidité, il ne désertera jamais son devoir, il ne fera jamais rien de cruel! Ce fils de Kountî, égal au feu en splendeur, soutient le *choc des* ennemis et les détruit. 15,707.

» Ce guerrier intelligent, à qui sont connues toutes les décisions en matière de devoir, qui ravit la crainte aux hommes, vivants sous le joug de la crainte ; lui, de qui la beauté est dite supérieure sur la terre, et qui, dévoué aux Pândouides, plus cher à chacun d'eux que le souffle de l'existence, est défendu par eux de tous les côtés, ce héros est Nakoula et c'est mon époux! De haute taille, prudent, la main prompte et variée, Sahadéva, son frère jumeau, combat armé d'un cimeterre. 15,708—15,709.

» C'est un héros, plein d'esprit et de cœur, consommé dans les armes, occupé de devoirs agréables à son roi et de qui tu verras tout à l'heure dans le combat des exploits égaux à ceux de Çatakratou au milieu des armées Daîtyas.

» Ce dernier-né est d'une splendeur pareille à la lune et au soleil ; il est cher aux fils de Pândou, il n'existe pas un homme, qui soit égal à lui par l'intelligence, ni, parmi

les sages, un orateur, qui connaisse mieux les décisions.

» Sahadéva, ce héros, toujours impatient, réfléchi et savant, est mon époux; il abandonnera la vie, il entrera dans le feu, mais il ne dira jamais rien d'étranger au devoir. 15,710—15,711—15,712.

» C'est un vaillant guerrier au milieu des hommes, toujours intelligent, qui se complait dans les devoirs du kshatrya, et qui est plus cher à Kountî que le souffle même de l'existence. Tu verras les fils de Pândou jeter le trouble dans cette armée de toi (1), comme on voit à la surface des mers un navire chargé de pierreries se fendre sur le dos d'un makara. Ici, j'ai fini de te décrire ces fils de Pândou, que tu as méprisés dans ta folie. 15,713-15,714.

» Si tu leur échappes, le corps couvert de blessures, estime alors que tu as reçu une seconde fois la naissance, et jouis même de la vie! » Les cinq fils de Pândou, semblables à cinq Indras, épargnant les fantassins épouvantés et joignant les mains, lancèrent de tous côtés leurs traits avec colère sur l'armée des chars (2), qu'ils mirent dans les ténèbres d'une pluie de flèches. 15,715.

« Tenez ferme! frappez vite! Cernez l'ennemi! » C'est en ces termes que le roi des Sindhiens excitait les princes de son armée. 15,716.

En ce moment, il s'éleva dans le combat le plus épouvantable cri, jeté par les guerriers à la vue d'Youdhishthira, accompagné de Bhîma, d'Arjouna et des jumeaux. 15,717.

(1) *Sainân tavai 'mâm*, écrit Bopp dans un exemple cité de son Lexique; leçon, qui est sans contredit bien meilleure.

(2) *Rathânîkan*, écrit encore Bopp, et son édition est ici préférable à notre texte imprimé.

La consternation naquit alors parmi les Çivis, les Saâuvîras et les Sindhiens à la vue de ces héros, semblables à des tigres, enivrés de leur force. 15,718.

Ayant saisi une longue massue de fer, ornée de peintures d'or et toute enrubannée, Bhîmaséna courut sur le Sindhien, que poussait la mort. 15,719.

Aussitôt Kautikâsya l'arrête, lui résiste et enveloppe Vrikaudara avec une grande multitude de chars. 15,720.

Inondé même par des pluies de lances, de leviers et de flèches de fer, lancées par les bras de ces héros, le cœur de Bhima n'en fut pas ébranlé. 15,721.

D'un coup de sa *terrible* massue, Bhima renverse au front de l'armée Sindhienne un éléphant, le guerrier monté sur lui et quatorze fantassins. 15,722.

Dans son désir d'atteindre au monarque des Saâuvîras, le fils de Prithâ, *Arjouna* immole à la tête de l'armée cinq cents héros montagnards aux grands chars. 15,723.

Le roi *Youddhishthira* abat de sa main dans un clin-d'œil au milieu du combat une centaine de guerriers, les principaux des Saâuvîras. 15,724.

En ce moment, paraît Nakoula, qui, sauté à bas de son char, le cimeterre à la main, sème çà et là comme des graines les têtes des fantassins. 15,725.

Mais, s'étant approché avec son char des guerriers, qui combattent sur des éléphants, Sahadéva les renverse avec ses flèches de fer, comme on abat des paons du haut des arbres. 15,726—15,727.

Cependant le roi de Trigartâ à l'arc *terrible*, étant descendu de son grand char, tua avec sa massue quatre chevaux du roi. 15,728.

Le fils de Kountî le voit s'avancer à pied, et Dharma-

râdja le transperse à travers la poitrine avec une flèche, armée d'un fer en forme de lune. 15,729.

Ses chevaux tués, Dharmarâdja saute à bas de son char, accompagné d'Indraséna, et se réfugie dans le grand char de Sahadéva. 15,730.

Kshémankara et Mahâmoukha, ayant pris Nakoula pour but, font pleuvoir sur lui deux averses de flèches acérées, comme deux nuages, qui verseraient une pluie de pieux en fer. Le fils de Mâdrî les tue l'un après l'autre avec une flèche. 15,731—15,732.

S'approchant du timon de son char, Souratha, le roi de Trigartta, renverse sa voiture à l'aide d'un éléphant, qu'il sait conduire habilement. 15,733.

Mais l'intrépide Nakoula, son épée d'une main, son bouclier de l'autre, saute de ce char, et se place dans un lieu, où il se tient, immobile comme une montagne.

Souratha de pousser pour la mort de Nakoula son excellent éléphant, qui s'avance avec colère, élevant sa trompe. 15,734—15,735.

Mais, s'approchant du proboscidien, qui recule, Nakoula tranche d'un coup de cimeterre la trompe à sa racine avec les défenses. 15,736.

L'éléphant, orné de bracelets et de colliers, jette un grand cri ; il tombe la tête en bas, et fait tomber avec lui, sur la terre, les guerriers, qu'il porte. 15,737.

Quand il eut accompli ce glorieux exploit, le héros au grand char, fils de Mâdrî, se retire auprès du char de Bhîmaséna, et il en savoure la joie. 15,738.

Tandis que le roi Kautikâsya fond sur lui dans ce combat, Bhîma enlève avec une flèche la tête du cocher, dans le temps même qu'il stimule ses chevaux. 15,739.

Le roi ne s'aperçut pas que le héros au bras vigoureux avait tué son cocher; et ses chevaux, privés de conducteur, coururent çà et là sur le champ de bataille. 15,740.

Le roi, qui a perdu son cocher, tourne le dos ; Bhîma, le plus brave des combattants, le poursuit et le tue avec un trait barbelé, qui vient s'unir au sol de la terre. 15,741.

Dhanandjaya tranche de ses bhallas acérés, et les arcs, et les têtes de douze Saâuvîras à la fois. 15,742.

Ce guerrier habile à combattre sur un char immole, dans ce combat, et les Çivis, et les premiers des Ikshwâkides, et les Trigarttas, et les Sindhiens, qui viennent à la portée de ses flèches. 15,743.

On voyait en grandes troupes les corps des guerriers abattus par l'Ambidextre, et les éléphants avec leurs étendards, et les grands chars avec leurs drapeaux.

Sur tout le champ de bataille, ce n'était que des corps privés de têtes, ou des têtes séparées du corps, couvrant la terre. 15,744—15,745.

Les chiens, les faucons, les ardées, les corbeaux, les vautours, les chacals, les corneilles, se rassasiaient là du sang et des chairs des héros immolés. 15,746.

A la vue de tous ces guerriers expirés, le roi des Sindhiens, Djayatratha effrayé abandonna Krishnâ et tourna son esprit à la fuite. 15,747.

Au milieu de son armée dans la confusion, il fit descendre Yajnasénî, et, désireux de sauver sa vie, il s'enfuit vers la forêt, comme le dernier des hommes. 15,748.

Dès qu'il vit Draâupadî, que Dhaâumya précédait, Youddhishthira de donner au héros, fils de Mâdrî, l'ordre de la faire monter dans son char. 15,749.

Après la fuite de Djayatratha, Ventre-de-loup, visant

et revisant l'armée en déroute, l'immola sous ses flèches de fer. 15,750.

Mais l'Ambidextre, qui avait vu s'enfuir Djayatratha, d'arrêter Bhîma dans le carnage des guerriers Sindhiens :

« Je ne vois pas sur le champ de bataille, dit-il, ce Djayatratha, par la méchanceté de qui nous est arrivée cette insupportable infortune ! 15,751—15,752.

» Cherche-le, s'il te plaît. A quoi bon t'acharner sur des guerriers abattus ? C'est une œuvre sans plaisir ! Ou que pense ton altesse ? » 15,753.

A ces mots du sage Goudakéça, l'éloquent Bhîmaséna tourne ses yeux vers Youddhishthira, et lui tient ce langage : 15,754.

« Les ennemis ont perdu leurs plus vaillants guerriers; ils fuient au plus vite à tous les points de l'espace. Prends Draâupadî, sire, et que ta majesté s'en aille d'ici. 15,755.

» Emmène les jumeaux, Indra des rois, avec le magnanime Dhaâumya, et, quand tu seras arrivé à l'hermitage, sire, console Draâupadî. 15,756.

» L'insensé roi des Sindhiens ne m'échappera pas vivant, eût-il pour son cocher l'Indra, qui règne au fond du Pâtâla ! » 15,757.

Youddhishthira lui répondit :

« Quelque méchante que soit l'âme du Sindhien, il ne faut pas lui ôter la vie, en souvenir de Douççâla et de l'illustre Gândhârî ! » 15,758.

A ces mots, Draâupadî adresse la parole à Bhîma ; et, les sens émus, saisie de colère : rougissante de pudeur, la sage dame parle ainsi à ses époux, Bhîmaséna et Arjouna :

« Si l'on doit faire une chose, qui me sera agréable, il faut tuer ce dernier des hommes, ce scélérat à l'esprit

méchant, le plus abject des Sindhiens et l'opprobre de sa famille ; 15,759—15,760.

» Cet adversaire, qui vous a ravi votre épouse ; cet ennemi, qui vous a dépouillé du royaume ! Vous suppliât-il dans le combat, refusez de lui accorder la vie de toute manière ! » 15,761.

Cela dit, les deux héros s'avancent du côté où s'était retiré le Sindhien ; et le roi, ayant pris avec lui Krishnâ, s'en revint avec l'archi-brahme. 15,762.

Ils entrèrent dans l'enceinte de l'hermitage, dont les cellules avaient leurs coussins et leurs siéges renversés : ils le virent plein de saints, Mârkandéya et les autres, qui, réunis aux brahmes, déploraient ce rapt de Krishnâ. Le monarque s'y avança avec son épouse, et marchant au milieu de ses deux frères. 15,763—15,764.

Les hermites se réjouirent de voir le prince de retour, victorieux des Sindhiens et des Saâuvîras, après qu'il leur avait repris Draâupadî. 15,765.

Le roi, environné d'eux, s'assit là et l'illustre dame Krishnâ entra dans l'hermitage, accompagnée des jumeaux. 15,766.

Ayant appris que leur ennemi s'était avancé jusqu'à la distance d'un kroça (1), les deux héros Arjouna et Bhîma y coururent avec rapidité, excitant eux-mêmes leurs chevaux. 15,767.

Le vaillant Arjouna accomplit un exploit plus que merveilleux en ce qu'il tua les chevaux du Sindhien, qui avaient mis entre eux et lui tout cet intervalle d'un kroça. 15,768.

Doué d'astras célestes, calme à l'heure du danger, il

(1) Une lieue de quatre mille coudées.

exécuta cette œuvre difficile à l'aide de ses flèches, enchantées par de puissants astras. 15,769.

Les deux héros, Bhîma et Arjouna, de courir sur le Sindhien, de qui les chevaux étaient expirés, qui était seul, épouvanté et de qui l'âme était toute émue. 15,770.

Le Sindhien regardait avec une profonde douleur ses chevaux immolés et Dhanandjaya, qui avait accompli cet exploit au-dessus du courage. 15,771.

Aussi courait-il à travers la forêt, mettant toutes les forces de son âme dans la fuite. Quand il vit s'enfuir le monarque vaincu, Phalgouna aux longs bras le suivit et lui adressa ces mots : « Comment avec si peu de courage as-tu pu désirer une femme, que tu devrais à ta force seule ? 15,772—15,773.

» Reviens, fils de roi ! La fuite ne te sied pas ! Comment peux-tu fuir au milieu des ennemis, qui ont tué les gens de ta suite ? » 15,774.

Ainsi apostrophé par le fils de Prithâ, le Sindhien ne s'arrêtait pas; et le vigoureux Bhîma courait avec rapidité sur lui, en criant : « Tiens ferme ! tiens ferme ! » 15,775.

« Ne le tue pas ! » lui dit Phalgouna, ému de compassion. 15,776.



LA DELIVRANCE DE DJAYATRATHA.

A la vue de ces deux frères, les armes levées, Djayatratha fuyait à toute vitesse, troublé, dans la plus vive douleur et désirant sauver sa vie. 15,777.

Le vigoureux Bhîmaséna sauta à bas de son char, il courut sur le fuyard, et, dans l'impatience de la colère, il le saisit par ses cheveux épais. 15,778.

Bhîma, l'ayant soulevé, le broya sur le sol de la terre, et, lui prenant la tète, il frappa ce monarque. 15,779.

Le vaincu voulait sauver sa vie et s'efforçait de se lever ; mais le héros aux longs bras frappa de son pied sur la tête du roi gémissant. 15,780.

Bhîma lui mit un genou sur les cuisses, il foula du coude sa poitrine ; et le roi, accablé par le *poids du* plus grand des héros, tomba dans l'évanouissement. 15,781.

Le Kourouide Phalgouna d'arrêter la colère de Bhîma et de lui rappeler ce que le monarque avait dit au sujet de Douççâla. 15,782.

« Cet homme, ivre d'orgueil, aux mœurs criminelles, n'est pas digne de vivre : c'est le plus vil des hommes, répondit Bhîma ; il a causé les peines de Krishnâ, qui ne méritait pas cette *offense* ! 15,783.

» Est-ce que je ne puis faire ce que fait bien Youddhishthira, quoique son esprit soit toujours disposé à la pitié ? Mais tu nous arrêtes toujours d'une pensée frivole. »

A ces mots, armé d'une flèche en demi-lune, Bhîma, *lui rasant la tête*, fit cinq faisceaux de cheveux sur le chef du roi, qui n'articula pas un seul mot. 15,784—15,785.

Ensuite, adressant au monarque une félicitation moqueuse, Vrikaudara lui dit : » Si tu as le désir de vivre, écoute de ma bouche, insensé, quelles sont mes conditions.

« Je suis un esclave ! » devras-tu dire dans les assemblées *du peuple* et les conseils des rois. Sous cette réserve, nous te laissons la vie : telle est la loi du vainqueur. »

« Qu'il en soit ainsi ! » dit le roi contraint, Djayatratha à Bhîma, le tigre des hommes, qui avait la beauté des batailles. 15,786—15,787—15,788.

Le fils de Prithâ, Vrikaudara, le lia, malgré sa résistance, et fit monter sur son char ce *malheureux*, couvert de poussière et la connaissance évanouie. 15,789.

Alors Bhîma, le frère puîné d'Youddhishthira, monta sur le char, se rendit vers ce prince et s'approcha de lui, placé au milieu de son hermitage. 15,790.

Bhîma lui montra Djayatratha dans cette triste condition ; le roi sourit et dit : « Qu'on le mette en liberté ! »

« Dis cela à Draâupadî ! répondit Bhîma au roi ; car cet homme aux pensées criminelles est tombé dans l'état de servitude à l'égard des fils de Pândou. 15,791—15,792.

Son frère aîné lui dit ces paroles, accompagnées de

bienveillance : « Relâche cet homme aux mœurs viles, si nous avons quelque autorité sur toi ! » 15,793.

Draâupadî ajouta, en jetant les yeux sur Youddhishthira : « Relâche ce prisonnier, de qui tu as changé la couronne de roi en celle de l'esclave ! » 15,794.

Celui-ci, délivré de ses liens, s'approche du roi ; il se prosterne aux pieds d'Youddhishthira ; il salue aussi, le cœur agité, sire, les anachorètes, qu'il aperçoit. 15,795.

Le roi, fils d'Yama, dit avec compassion à Djayatratha, qu'il vit tombé dans les mains de l'Ambidextre : 15,796.

« Tu n'es plus un esclave : vas en liberté ! Mais ne commets plus nulle part un pareil fait ; ou malheur à toi, amoureux des femmes ! Tu es un homme vil, qui a des hommes vils pour compagnons. 15,797.

» Quel être abject, autre que toi, ferait jamais une telle action ? » Mais, ayant vu l'auteur de cet acte criminel, qui ressemblait à un homme expiré, le plus vertueux des Bharatides, le souverain des hommes en eut compassion et lui dit : « Que ton âme croisse dans la vertu, et ne mets plus ta pensée dans le vice ! 15,798—15,799.

» Va en paix avec tes chevaux, tes chars et tes fantassins ! » A ces mots, accablé de douleur, plein de confusion, gardant le silence et baissant quelque peu la tête, il s'en alla, sire, aux portes de la Gangâ, où il se mit sous la protection du Dieu aux trois yeux, l'époux d'Oumâ. 15,800—15,801.

Il s'infligea une grande pénitence, et le Dieu, qui porte un taureau dans le champ de son étendard, en fut satisfait. Trilautchana (1) lui-même accepta joyeux son offrande.

(1) *Trinoculus*, un des noms de Çiva.

Ce Dieu lui donna une grâce, il la reçut : écoute cela. 15,802—15,803.

« Puissé-je vaincre en bataille, dit Djayatratha, tous les cinq fils de Pândou, combattant sur leurs chars ! » — « Non ! » répondit le Dieu au roi *pénitent*. 15,804.

» On ne peut les vaincre, on ne peut les tuer, mais tu les arrêteras dans le combat, excepté Arjouna aux longs bras, surnommé Nara, le souverain des Dieux. 15,805.

» En compagnie de Nârâyana, ce héros s'adonne aux mortifications sur le Badari : il est invincible à tous les mondes ; les Dieux mêmes ne peuvent lui disputer la victoire. 15,806.

» Je lui ai donné Paçoupata, flèche sans égale et céleste. Il a obtenu des gardiens du monde la foudre et les autres dards puissants. 15,807.

» C'est Vishnou, le Dieu des Dieux, l'Auguste, le précepteur de Souras, l'homme type, l'Indistinct, l'âme de tout, et le corps de toutes choses. 15,808.

» Le terme fixé à un youga arrivé, le feu de la mort incendie le monde, avec ses montagnes, ses mers et ses îles, avec ses collines, ses bois et ses forêts. 15,809.

» Il brûle les mondes des Nâgas, qui serpentent au fond du Pâtâla. Ensuite, au sein de l'atmosphère s'élèvent dans toutes les plages de vastes nuages aux diverses couleurs, au bruit effrayant, qui retentissent, appuyés sur des foudres, et versent la pluie de tous les côtés,

» Destructeurs de l'incendie, qui termine les mondes, ils éteignent le feu, et se tiennent, remplissant tout avec des gouttes d'eau non moins grosses que des dés. 15,810—15,811—15,812.

» Dans ce monde, qui n'est plus qu'une seule mer, où

les choses immobiles et mobiles ont péri, où la lune, le soleil et le vent ont disparu, et qui n'a plus ni constellations, ni planètes, 15,813.

» A la fin de quatre mille yougas, la terre est submergée dans les eaux. Alors ce Dieu, qu'on appelle Nârâyana aux mille yeux, aux mille pieds, aux mille têtes, cet être suprême, qu'on ne peut atteindre par les sens, désire goûter le sommeil, et ce bienheureux Immortel dort au milieu de l'océan. Il a pour son palanquin le serpent Çésha nu, aux mille chaperons, éblouissant comme mille soleils, ou tel qu'une multitude d'astres radieux, éclatant à l'égal du nymphéa blanc, des filaments du lotus, du lait, des perles, de la lune ou du jasmin d'Arabie. C'est ainsi que Vishnou ne permet pas aux ténèbres d'occuper la durée de sa nuit.

» Réveillé par l'énergie de son âme, il voit que le monde est vide. Voici un çloka, que l'on répète sur Nârâyana à cette occasion :

15,814—15,815—15,816—15,817—15,818.

« Les eaux sont appelées Nârâs; les écritures nous disent que le nom de son corps est celui des eaux. Il fait ronte, *Ayanam*, sur elles; et c'est pour cela qu'il est appelé Nârâyana. 15,819.

» Dans le temps même de sa méditation, l'Éternel songe à créer les êtres, auguste roi, et un lotus s'élève de son nombril au moment qu'il médite. 15,820.

» C'est pourquoi l'on dit que Brahma naquit du lotus poussé sur ce nombril : l'ayeul des mondes se hâta d'y prendre sa place. 13,821.

» Quand il vit le monde entièrement vide, il créa les rishis, Maritchi à leur tête, âmes semblables à lui-même.

» Ceux-ci, à l'aspect *du monde ainsi désert*, de créer

tous les êtres, immobiles et mobiles, les Yakshas, les Rakshasas et les Bhoûtas, les Piçâtchas, les Ouragas et les hommes. 15,822—15,823.

» Il crée sous la forme de Brahma ; il conserve, quand il prend celle de *Vishnou ou de* l'homme, il détruit sous la forme de Roudra : tels sont les trois états du Pradjâpati. 15,824.

» N'as-tu pas ouï dire, roi des Sindhiens, les actions merveilleuses de Vishnou ? Elles sont racontées par les anachorètes et les brahmes, qui sont parvenus au bord ultérieur des Védas. 15,825.

» La surface de la terre était plongée de toutes parts dans les ondes : Vishnou errait dans cet espace, qui n'était plus que le ciel et l'eau. 15,826.

» Il était alors cherchant de tous côtés la terre, afin d'y reposer son pied, dans cette époque de pluies, comme la mouche de feu dans la nuit. 15,827.

» Voyant la terre submergée sous les eaux, il désire dans son cœur l'en retirer : « Quelle forme prendrai-je, se dit-il, pour arracher la terre à cette eau ? » 15,828.

» Lorsqu'il eut songé ainsi et qu'il eut cherché avec son regard céleste, il se souvint de la forme d'un sanglier, qui s'ébat dans les eaux, et *cette idée* lui sourit. 15,829.

» Il se fit un corps de sanglier, composé de paroles et tel que les Védas ; il avait dix yodjanas en largeur, et sa grandeur s'étendait jusqu'à cent yodjanas. 15,830.

» Il était lumineux comme la flamme, il ressemblait en hauteur à une grande montagne, il avait les dents acérées, il était pareil aux sombres nuages et disséminant un bruit tel que celui des nuées orageuses. 15,831.

» Devenu le sanglier du sacrifice, Vishnou entra dans

l'eau et, prenant la terre avec un seul boutoir, il la remit à sa place. 15,832.

» Le Dieu aux longs bras se fit ensuite une forme, qui n'avait jamais été vue : son corps était moitié homme et moitié lion. 15,833.

» Il s'avança ainsi vers le palais du roi des Daîtyas, de qui il toucha la main de sa main. Le premier homme des Daîtyas, l'ennemi des Dieux, le fils de Diti le vit dans ce corps sans précédent, et ses yeux rougirent de colère. Paré d'une guirlande, tenant levée une lance, semblable à une masse de sombres nuées, le héros fils de Diti, Hiranyakaçipou fondit sur l'homme-lion avec un bruit pareil au tonnerre des nuages. 15,834—15,835—15,836.

» Mais à peine se fut-il approché du vigoureux monarque des quadrupèdes, qu'il fut mis en pièces cruellement par les griffes acérées du Dieu incarné dans un homme-lion.

» Quand l'adorable Vishnou aux yeux de lotus bleu eut donné la mort à l'Indra des Daîtyas, le cruel immolateur de ses ennemis, il se revêtit d'une autre forme pour le bien des mondes. 15,837—15,838.

» Heureux fils de Kaçyapa, il fut porté dans le sein d'Aditi; et, quand se fut accompli la révolution de mille années, elle mit au monde ce fruit éminent. 15,839.

» Les yeux enflammés, il avait, semblable à des nuées grosses de tempêtes, la forme d'un nain. Révérend, il portait le triple bâton, la tasse pour mendier, les cheveux en gerbe et le cordon du sacrifice : sa poitrine était ornée d'un çrîvatsa et il avait l'extérieur d'un nain. Le fortuné s'avança vers l'enceinte du sacrifice du roi des Dânavas. 15,840—15,841.

» Il avait pour compagnon Vrihaspati, et il entra dans

le sacrifice de Bali, qui joyeux, aussitôt qu'il l'eut aperçu, dit au Dieu, caché dans le corps d'un nain :

« Je suis content de te voir, brahme; dis-moi! que dois-je te donner? » A ces mots de Bali, le nain répondit : 15,842—15,843.

« Merci! » Ce mot dit, le Dieu lui tint ce langage en souriant : » Donne-moi, souverain des Dânavas, autant de terre, que peuvent en mesurer trois de mes pas! »

» Bali d'une âme satisfaite la donna au brahme à la splendeur infinie. Aussitôt Hari de passer à une forme céleste et des plus merveilleuses. 15,844—15,845.

» L'immuable Dieu lui enleva promptement la terre en trois pas et l'éternel Vishnou donna ce globe à Çakra.

» J'ai fini de te raconter cette manifestation, nommée le Nain, par laquelle furent rétablis les Dieux, et le monde fut qualifié de Vishnouvien. 15,846—15,847.

» Il est descendu et il est né dans la maison d'Yadou pour châtier les méchans et sauver les hommes vertueux.

» Cet adorable Vishnou maintenant est nommé ici-bas Krishna. C'est de cet auguste Dieu, sans naissance, ni commencement, ni fin, adoré de tous les mondes, Sindhien, que les sages célèbrent les exploits : c'est lui, que l'on appelle Krishna l'Invaincu, qui porte la massue, le disque de guerre et la conque! 15,848-15,849-15,850.

» Ce Dieu est orné du çrîvatsa, il est revêtu d'une robe de soie jaune, il est versé dans tous les Traités, il est le Dieu suprême : *Arjouna* est le protégé de Krishna.

» Le fortuné aux yeux de lotus bleu, au courage sans égal, est son compagnon : ce Dieu, immolateur des héros ennemis, un jour montera dans le même char que le fils de Prithâ. 15,851 —15,852.

» Avec lui, il est impossible de le vaincre, puisqu'il est invincible aux Dieux mêmes : qui donc, n'ayant qu'une nature humaine, pourra vaincre Arjouna en bataille ?

» A l'exception de lui seul, tu peux triompher dans un seul jour, sire, de toute l'armée d'Youddhishthira et des quatre fils de Pândou, tes ennemis ! » 15,853—15,854.

A ces mots dits au monarque, Hara, qui enlève tous les péchés au monde, l'époux d'Oumâ, Paçoupati, celui, qui renversa le sacrifice *de Daksha*, le destructeur de Tripoura, horrible à voir, épouvantable à entendre, environné de terribles compagnons, nains, bossus, aux longues dents, munis d'armes variées, aux dards toujours levés, l'adorable Tryambaka, le meurtrier de Bhaganétra, accompagné d'Oumâ, tigre des rois, disparut au même instant. 15,855—15,856—15,857.

Djayatratha lui-même retourna dans son palais, l'âme peu satisfaite, et les fils de Pândou continuèrent d'habiter dans ce bois du Kâmyaka. 15,858.

LA LÉGENDE DE RAMA

Djanamédjaya dit :

« Après le rapt de Krishnâ, que firent les Pândouides, ces tigres des hommes, quand ils eurent subi cette douleur extrême ? » 15,859.

Vaîçampaya répondit ;

Après qu'il eut ainsi délivré Krishnâ et vaincu Djayatratha, Youddhishthira-Dharmarâdja s'assit environné par les troupes des anachorètes. 15,860.

Au milieu de ces maharshis écoutant et s'affligeant, le fils de Pândou tint ce langage à Mârkandéya : 15,861.

« Révérend, les Dévarshis racontent que tu sais et ce qui fut et ce qui sera. Je t'interroge ; dissipe ce doute, qui s'est élevé dans mon cœur. 15,862.

» La fille de Droupada, cette dame vertueuse, qui est née au milieu d'un autel et qui pour naître n'eut pas besoin du sein d'une femme, cette bru du magnanime Pândou,

» Je pense que c'est l'auguste Mort, le destin fatalement créé, la nécessité pour les êtres, par laquelle n'est jamais commise aucune faute. 15,863—15,864.

» Quiconque toucherait cette épouse de nous, qui sait le devoir, qui marche dans le devoir, il serait comme un homme à l'esprit pur, qui toucherait au mensonge ou au vol. 15,865.

» Elle n'a commis aucun péché, nul acte blâmé ne se trouve nulle part dans sa vie. Draâupadî même observa bien le grand devoir à l'égard des brahmes. 15,866.

» Le roi Djayatratha à l'âme insensée l'a ravie de force. Ce rapt le rendit criminel et l'on fit tomber les cheveux de sa tête. 15,867.

» Il subit une défaite dans la bataille avec ses compagnons : Krishnâ fut reconquise par nous, qui immolâmes l'armée des Sindhiens. 15,868.

» La reprise par nous de notre épouse fut contre notre espérance : cette habitation dans les forêts est pénible, et la chasse est l'unique soutien de notre vie. 15,869.

» Habitants des forêts, nous causons du mal aux animaux, nos parents, qui habitent les forêts ; et ces résolutions des brahmes d'habiter avec nous ne sont pas fondées sur la vérité : telle *est notre vie*. 15,870.

» Est-il un homme plus malheureux que je suis, que ta sainteté ait vu jamais, dont elle ait jamais entendu parler ? » 15,871.

Mârkandéya lui répondit :

« Râma, ô le plus vertueux des Bharatides, éprouva une infortune sans égale : la Djanakide, son épouse, lui fut enlevée par un vigoureux Rakshasa ! 15,872.

» Recourant à la magie, Râvana, le coupable Indra des

Rakshasas, l'enleva de son hermitage et accabla de sa force le vautour Djatâyoush. 15,873.

» Rama la reprit, aidé par les armées de Sougrîva; il jeta un pont sur la mer et ses flèches acérées consumèrent Lankâ. » 15,874.

« Dans quelle famille était né Râma? lui demanda Youddhishthira. Quelle était sa vigueur? Quel fut son courage! De qui Râvana était-il né le fils? Quelle fut son inimitié? Avec qui eut-il à la soutenir! 15,875.

» Je désire que tu me racontes entièrement toutes ces choses, révérend : je désire entendre l'histoire de ce Râma aux travaux infatigables. » 15,876.

« Adja, répondit Mârkandéya, fut un roi né dans la famille du grand Ikshwâkou; il eut pour fils Daçaratha, prince religieux, continuellement voué à la lecture des saintes écritures. 15,877.

» Celui-ci eut quatre fils, versés dans les choses du devoir : c'étaient Râma, Lakshmana, Çatroughna et Bharata à la grande force. 15,878.

» Kaâuçalyâ fut la mère de Râma, et Kaîkéyî celle de Bharata : Lakshmana et Çatroughna, héros formidables, étaient les fils de Soumitrâ. 15,879.

» Djanaka était, seigneur, le roi du Vidéha; il eut pour fille Sitâ, que le créateur fit de ses mains pour devenir la bien-aîmée et la royale épouse de Râma. 15,880.

» Ici, je t'ai raconté la naissance de Râma et de Sitâ; je vais maintenant t'exposer, monarque des hommes, l'origine de Râvana lui-même. 15,881.

» Le Pradjâpati, le Dieu aux grandes pénitences, le maître de tous les mondes, l'Être-existant-par-lui-même, le Créateur en personne fut l'aïeul de Râvana. 15,882.

» Le fils mental et bien-aimé de Brahma eut nom Poulastya, et celui-ci eut pour son fils premier-né Vaîçravana.

» Abandonnant son père, ce fils s'approcha de son aïeul, et Poulastya de colère fit sortir de lui-même, sire, un nouvel être. 15,883—15,884.

» Le brahme irrité, Viçravas naquit, formé d'une moitié de ce Dieu, pour tirer vengeance de Vaîçravana. 14,885.

» L'aïeul enchanté donna à *son petit-fils* Vaîçravana l'immortalité, l'empire des richesses, la garde du monde, l'amitié de Çiva et un fils, qui fut nommé Nalakoûvara. L'auguste Dieu lui donna pour sa ville capitale Lankâ, remplie d'armée de Rakshasas, un char appelé Poushpaka, qui allait de soi-même au gré des désirs, la domination sur les Yakshas et la souveraineté absolue des Rakshasas. 15,886—15,887—15,888.

» Le solitaire, nommé Viçravas, de qui la moitié du corps était faite de la colère du *mounî* Poulastya, jeta sur Vaîçravana un regard irrité. 15,889.

» Kouvéra, le souverain des richesses, s'aperçut alors que son père était courroucé, et, sire, il s'efforça de captiver sa bienveillance. 15,890.

» Le roi des rois, qui faisait porter sa litière à des hommes, demeurait à Lankâ : il donna à son père trois Rakshasîs pour servantes. 15,891.

» Habiles dans le chant et la danse, elles s'efforçaient, éminent Bharatide, de tenir sans cesse le magnanime rishi sous le charme du plaisir. 15,892.

» Elles se nommaient, souverain des hommes, Poushpautkata, Râkâ et Mâlinî : elles avaient une taille svelte, sire, et faisaient naître l'amour à l'envi l'une de l'autre.

» Le magnanime révérend accorda individuellement à

chacune d'elles la grâce de mettre au jour des fils, semblables aux gardiens du monde, et tournés au gré de leurs désirs. 15,893—15,894.

» Poushpautkatâ donna la naissance à deux fils, Koumbhakarna et Daçagrîva, souverains des Rakshasas, qui n'avaient pas d'égal en vigueur sur la terre. 15,895.

» Mâlinî fut la mère d'un seul fils, Vibhîshana, et Râkâ eut un couple d'enfants, Khara et Çoûrpanakâ. 15,896.

» Vibhîshana leur était supérieure à tous en beauté ; il était vertueux, observateur du devoir, et mettait sa volupté dans les cérémonies religieuses. 15,897.

» Daçagrîva *ou Râvana*, l'aîné de tous, était l'empereur des Rakshasas ; il excellait par l'effort ; il avait une grande vigueur, un grand courage, une grande âme. 15,898.

» Koumbharkarna l'emportait sur tous ses frères pour la force dans les combats : c'était un noctivague terrible, ivre de batailles, adonné à la magie. 15,899.

» Brave, l'arc à sa main, Khara était un mangeur de chair, ennemi des brahmes, et l'horrible Çoûrpanakâ se plaisait à jeter des obstacles devant les Siddhas. 15,900.

» Tous étaient instruits dans les Védas, tous étaient des héros, tous observaient fidèlement leurs vœux ; ils habitaient joyeux avec leur père, sur le mont Gandhamâdana. 15,901.

» Ils virent là Vaîçravana, qui fait porter sa litière par des hommes, assis avec son père, et doué d'une suprême abondance. 15,902.

» La colère allumée, arrêtant ferme leur résolution dans la pénitence, leurs mortifications causèrent la joie de Brahma. 15,903.

» Daçagrîva dans une recueillement parfait se tint mille

ans sur un seul pied, se nourrissant d'air et placé au milieu de cinq feux embrasés. 15,904.

» Koumbhakarna aux vœux comprimés coucha sur la terre et se refusa la nourriture. La seule feuille desséchée forma les aliments de Vibhîshana. 15,905.

» Ce prince ferme, à l'intelligence noble, et livré tout entier à la prière, faisait du jeûne sa volupté et passait le temps dans une horrible pénitence. 15,906.

» Khara et Çoûrpanakhâ servaient ces héros, voués aux mortifications, et, l'âme exaltée, ils veillaient à leur garde.

» Quand un millier d'années eut achevé sa révolution, le *noctirague* aux dix chefs de couper une de ses têtes, et l'intraitable de la sacrifier dans le feu. Le maître du monde eut cette oblation pour agréable. 15,907—15,908.

» Brahma vint lui-même, fit cesser leurs mortifications et les récompensa tous individuellement par le don d'une grâce. 15,909.

« Je suis, leur dit Brahma, satisfait de vous ; cessez, mes fils, et choisissez une grâce. Obtenez toute chose, qui est l'objet de vos désirs, à l'exception de l'immortalité !

» Toutes ces têtes, que tu as sacrifiées dans le feu par le désir d'une grande chose, elles se retrouveront toutes dans ton corps à ta volonté. 15,910—15,911.

» Il n'y aura point de difformité dans ta personne, et tu porteras un corps fait pour l'amour : tu seras, il n'y a aucun doute, le vainqueur des ennemis dans la bataille. »

« Que je n'éprouve jamais une défaite, lui répondit Râvana, ni des Bhoûtas, des Kinnaras et des serpents, ni des Rakshasas et des Yakshas, ni des Asouras, des Gandharvas et des Dieux ! » 15,912—15,013.

« Ces êtres, que tu m'as nommés là, ne doivent t'ins-

pirer nulle crainte, dit Brahma ; j'ai disposé tout ainsi : la félicité descende sur toi ! » 15,914.

» A ces mots, Daçagrîva fut transporté de joie, et ce Démon fit mépris des hommes, qu'il dévorait. 15,915.

» Le céleste aïeul s'adressa aussi à Koumbhakarna, et ce mauvais génie, de qui l'esprit était en proie à la qualité tamas, opta pour un sommeil profond. 15,916.

» Quand il eut dit : « Il en sera ainsi ! » *Brahma* tint ce langage à Vibhîshana : « Choisis toi-même une grâce, mon fils : je suis content de toi ! lui dit-il à deux et trois fois.

« Tombé au plus grand des malheurs, que je maintienne mon esprit dans la vertu, reprit Vibhîshana ; et que l'astra de Brahma m'apparaisse sans l'avoir appelé par la science. » 15,917—15,918.

« Parce que ton esprit se tient dans la vertu, quoique tu sois né dans une matrice de Rakshasas, ô toi, qui traînes *sur le champ de bataille* les corps de tes ennemis, je te donne l'immortalité. 15,919.

» Quand il eut obtenu la grâce, monarque des hommes, le Rakshasa Daçagrîva vainquit dans la guerre le maître des richesses, et l'expulsa de Lankâ. 15,920.

» Abandonnant cette ville, l'adorable Dieu entra dans le Gandhamâdana, suivi par des Yakshas et des Gandharvas, accompagné de Rakshasas et de Kimpouroushas. 15,921.

» Râvana lui enleva de force son char Poushpaka ; mais Vaîçravana le maudit : » Ce char ne te portera pas ! lui dit-il. 15,922.

» Mais il portera le héros, qui t'enlèvera la vie dans un combat. Maintenant que tu as méprisé ton maître spirituel et moi, tu n'as pas long-temps à vivre. » 15,923.

» Le juste Vibhîshana, n'oubliant pas la vertu, puis-

sant roi, suivit, doué de la plus haute fortune, la route des gens de bien. 15,924.

» L'adorable et sage maître des richesses, son frère, lui donna, comme un témoignage de satisfaction, le suprême commandement sur les deux armées d'Yakshas et de Rakshasas. 15,925.

» Les Rakshasas et les anthropophages Piçâtchas à la grande force, s'étant rassemblés tous, sacrèrent le Démon aux dix têtes comme leur monarque. 15,926.

» Daçagrîva, enivré de sa vigueur, voyageant au sein des airs sous une forme, qu'il changeait à volonté, enleva de vive force les pierreries des Daîtyas et des Dieux.

» Il fit pleurer (1) les mondes, c'est pour cela qu'il fut appelé Râvana : il imposa la crainte aux Dieux par sa vigueur, qui obéissait à sa volonté. 15,927—15,928.

» Ensuite tous les brahmarshis, les Siddhas et les Dévarshis, sous la conduite du Feu, vinrent implorer la protection de Brahma : 15,929.

« Ce Daçagrîva à la grande force, le fils de Viçravas, ne peut être mis à mort : et c'est la grâce, que tu lui as jadis accordée. 15,930.

» Ce mauvais Génie immole toutes les créatures par ses méchancetés. Que l'Adorable veuille bien nous sauver : il n'existe pas d'autre défenseur pour nous. » 15,931.

« Il est impossible de le vaincre, Agni, aux Asouras et même aux Dieux, répondit Brahma. Voici un moyen, que j'ai disposé ici près de vous et qui sera sa répression. 15,932.

» Par mon ordre, Vishnou aux quatre bras, le plus

(1) *Râvayânâsa.*

vaillant des combattants, descendra ici-bas pour ce dessein, et il accomplira cette affaire. » 15,933.

» L'aïeul suprême des créatures dit à Çakra en présence de ces suppliants : « Nais, toi ! sur le sol de la terre avec tous les chœurs des Dieux. 15,934.

» Engendrez de tous les côtés, pour être les compagnons de Vishnou, des héros, vos fils, remplis de force, dans les femelles des ours et des singes. » 15,935.

» Aussitôt les Dânavas, les Gandharvas et les Dieux résolurent tous de descendre sur la surface de la terre fractionnellement et suivant les portions de l'individu.

» Le Dieu, qui distribue les grâces, dit, en leur présence, à la Gandharvî, nommée Doundoubhî : « Va pour le succès de l'affaire, qui doit être exécutée là.

15,936—15,937.

» Dès qu'elle eut ouï ces paroles de l'aïeul suprême des créatures, la Gandharvî Doundoubhî naquit alors dans le monde des hommes, femme bossue, sous le nom de Mantharâ. 15,938.

» Tous les plus grands des Dieux, Çakra et les autres, engendrèrent des fils dans les plus charmantes femelles des ours et des singes. 15,939.

» Tous, ils ressemblaient à leurs pères en renommée et en vigueur; ils brisaient des cimes de montagnes, ils avaient pour armes des rochers, des palmiers et des chênes. 15,940.

» Tous étaient habiles dans la guerre, tous avaient des corps de diamant, tous avaient la force des fleuves, tous avaient du courage et de la vigueur à volonté. 15,941.

» Ils avaient des souffles de vie égaux à ceux d'une myriade de serpents, ils rivalisaient en vitesse avec la rapi-

dité des vents ; quelques-uns de ces habitants des bois mirent leur habitation là où était leur désir. 15,942.

» Après que l'adorable auteur des mondes eut ainsi disposé tout, il instruisit la Mantharâ de ce qu'elle avait à faire et de la manière, dont il fallait agir. 15,943.

» Quand elle eut connu sa parole, elle, aussi prompte que la pensée, elle fit ainsi et, dans sa marche, elle se plaisait çà et là à allumer l'inimitié. » 15,944.

« Ta sainteté, interrompit Youddhishthira, m'a raconté la naissance de Râma et des autres, chacun en particulier; je désire entendre *maintenant* la cause de leur départ! Raconte-moi donc, brahme, comment ces deux héroïques frères, Râma et Lakshmana, fils de Daçaratha, et l'illustre Mithilienne sont allés dans les forêts. » 15,945—15,946.

Mârkandéya lui répondit alors :

« La naissance de ses fils combla de joie Daçaratha, sire, qui mettait sa volupté dans les cérémonies religieuses, son plaisir dans le devoir, et qui savait honorer toujours les vieillards. 15,947.

» Ses fils à la grande force prirent successivement leur croissance, parvenus à la rive ultérieure dans la science de l'arc et dans les Védas, accompagnés de leurs mystères.

» Alors qu'ils furent sortis du noviciat et qu'ils se furent choisi des épouses, Daçaratha fut heureux et livra son cœur à la joie. 15,948—15,949.

» Râma était leur aîné, il était les délices des sujets, et sage il réjouissait le cœur de son père avec ses qualités aimables. 15,950.

» Le prudent roi, pensant qu'il était supérieur à ses frères par l'âge, délibéra avec ses ministres et ses vertueux archi-brahmes sur le sacre de Râma dans la royauté

de la jeunesse. Tous les plus sages ministres, Bharatide, furent d'avis que le temps était arrivé. 15,951—15,952.

» Le monarque à la vue de ce fils aux yeux dorés, aux longs bras, à l'étreinte vigoureuse, à la vaste poitrine, à la chevelure frisée et noire, qui avait la démarche d'un éléphant enivré ; à l'aspect de ce héros, rayonnant de beauté, non inférieur à Çakra dans les combats, accomplissant tous les devoirs, égal à Vrihaspati dans le conseil, habile dans toutes les sciences, victorieux des sens, qui avait mérité le dévouement de tous les sujets et charmait les yeux de ses ennemis eux-mêmes ; à la vue de cet oppresseur des méchants, observateur des vertus, ferme, inaffrontable, vainqueur invaincu, de ce défenseur, qui augmentait la félicité de Kaâuçalyâ, le roi goûtait la joie la plus douce, *glorieux* fils de Kourou.

15,953—15,954—15,955—15,956—15,957.

» Ce monarque puissant à la grande splendeur, ayant considéré dans sa pensée les vertus de Râma, tint joyeux ce langage, s'il te plaît, à son archi-brahme : 15,958.

« Aujourd'hui, Poushya, dans cette nuit, brahme, arrive à une conjonction heureuse ; qu'on fasse les préparatifs, et que Râma soit consacré ! » 15,959.

» Ayant appris ce discours du roi, Mantharâ s'approche de Kaïkéyî et lui dit à propos ces paroles : 15,960.

« Aujourd'hui, Kaïkéyî, le roi t'annonce une grande infortune. Qu'un serpent en colère te morde, malheureuse, de sa dent irritée, *il ne te fera pas autant de mal.* 15,961.

» Heureuse est Kaâuçalyâ, certes ! elle, de qui le fils est sacré. D'où le bonheur pourrait-il te venir à toi, de qui le fils n'est pas roi ? » 15,962.

» A peine eut-elle entendu ce langage que, parée de

tous ses atours, son doigt du milieu orné d'un anneau, toute revêtue d'une beauté supérieure, elle joignit, souriante, son époux dans un lieu solitaire, et lui adressa ces douces paroles avec un sourire innocent, comme si elle manifestait sa bienveillance : 15,963—15,964.

« O toi, qui jamais ne promets en vain, accorde-moi la réalisation de l'unique promesse, que tu m'as faite ; dégage-toi de cette difficulté. » 15,965.

« *Si* je t'ai fait une promesse, lui répondit le roi, eh bien ! obtiens aujourd'hui ce que tu désires. Quel homme faut-il envoyer à la mort, bien qu'il ne doive pas mourir ? Ou quel homme, digne de mort, faut-il relâcher de ses liens ? 15,966.

» De qui faut-il te donner les richesses ? A qui dois-je enlever ses trésors ? Toute richesse quelconque ici m'appartient, hormis celle dn brahme. 15,967.

» Je suis le roi des rois sur la terre et le conservateur des quatre classes. Dis-moi le vœu, que tu formes dans ton cœur : dame illustre, ne tarde pas ! » 15,968.

» A peine eut-elle ouï cette parole qu'elle enchaîna le roi et, connaissant la force, qu'il avait sur lui-même, elle dit ces mots : 15,969.

« Que Bharata obtienne cette consécration, qui est préparée à cause de Râma, et que le Raghouide s'en aille dans les forêts ! » 15,970.

» Quand le roi entendit cette parole épouvantable, comme *s'il voyait* un *astre de* malheur se lever sur l'horizon, accablé de douleur, ô le plus vertueux des Bharatides, il n'articula pas un seul mot. 15,971.

» Aussitôt que l'énergique Râma eut appris que son père avait consenti à ces paroles, l'homme juste s'en alla

dans les bois. « Que le roi, dit-il, soit dans la vérité ! »

» L'archer Lakshmana le suivit comme la Fortune et la Vidéhaine Sîtâ, son épouse, s'il te plaît, la fille du *roi* Djanaka. 15,972—15,973.

» Râma parti pour la forêt, la mort, par la révolution du temps, enleva *de ce monde* Daçaratha. 15,974.

» A la nouvelle que le jeune prince s'était exilé et que le roi avait rendu l'esprit, la reine Kaîkéyî fit appeler Bharata et lui tint ce langage : 15,975.

« Daçaratha est monté au ciel, Râma et Laksmana vivent dans les bois : saisis-toi de ce royaume vaste, heureux, débarrassé de ses ennemis ! » 15,976.

« Oh malheur ! lui répondit cet homme juste ; on a commis un crime ! Tu as tué ton époux et détruit cette famille par la soif des richesses ! 15,977.

» Tu as fait tomber l'infamie sur ma tête, toi, l'opprobre de ta race ! Sois donc, ma mère, au comble de tes vœux ! » Il dit et se mit à pleurer. 15,978.

» Il purifia sa vie en présence de tous les sujets et suivit Râma, son frère, avec le désir de le ramener *dans Ayodhyâ et sur le trône.* 15,979.

» Accablé de douleur, il fit partir devant lui, sur des chars, Kaâuçalyâ, Soumitrâ et Kaîkéyî ; il se mit en route, accompagné de Çatroughna, précédé par Vaçishtha, Vâmadéva et les autres brahmes à milliers, et suivi par les habitants des campagnes et de la ville, dans le désir de ramener *avec lui* Râma. 15,980—15,981.

» Il vit, sur le mont Trikoûta, en compagnie de Lakshmana, Râma, habile à manier l'arc et portant la parure des pénitents. 15,982.

» Religieux observateur de la parole donnée par son

père, Râma le congédia : ce jeune prince fit de Nandigrâma la capitale de son royaume, et mit sur le trône les sandales de son frère. 15,983.

» Dans la crainte du retour des campagnards et des citadins, Râma s'enfonça dans la grande forêt, vers l'hermitage de Çarabhanga. 15,984.

» Quand il eut honoré cet ascète, il entra dans la forêt Dandaka, et, parvenu à la rivière Godâvarî, il habita sur ses rives. 15,985.

» Tandis qu'il demeurait en ces lieux, Çoûrpanakhâ lui suscita une grande guerre avec Khara, qui habitait le Djanasthâna. 15,986.

» Le Raghouide, ami du devoir, fit mordre la poussière à quatorze mille Rakshasas pour le salut des pénitents. 15,987.

» Après qu'il eut tué Doûshana et Khara à la bien grande force, le sage rejeton de Raghou fit rentrer le bonheur dans le bois du devoir. 15,988.

» Ces Rakshasas morts, Çoûrpanakhâ, les lèvres et le nez coupés, transporta sa fuite à Lankâ, résidence de son frère. 15,989.

» Arrivée près de Râvana, la Rakshasî, pleine de douleur et le visage couvert de sang desséché, se laissa tomber aux pieds du monarque. 15,990.

» Quand il la vit ainsi défigurée, Râvana, bouillant de colère, s'élança de son trône, en courroux et grinçant les dents. 15,991.

» Il congédia ses ministres et, aussitôt qu'il fut seul avec elle, il dit : « Qui t'a mise en cet état, noble dame, sans penser à moi, et au mépris de ma *puissance?* 15,992.

» Qui, tombé sur un pal acéré, s'y attache de tout son

corps ? Qui dort en paix avec confiance, quand il a mis un oreiller de feu sous sa tête ? 15,993.

» Qui touche ici du pied le plus terrible des serpents ? Qui s'arrête devant un lion à la longue crinière, dont il a touché les grandes dents ? » 15,994.

» Tandis qu'il parlait ainsi, de ses oreilles jaillissaient des flammes de feu : tel, pendant la nuit, sort le feu par les trous d'un arbre, qui brûle. 15,995.

Sa sœur lui raconta tout, et le courage de Râma, et la défaite des Rakshasas, avec la mort de Khara et Doûshana.

» Après qu'il eut arrêté son dessein et consolé sa sœur, le roi s'élança au sein des airs, ayant mis l'ordre dans sa ville. 15,996—15,997.

» Quand il eut franchi le Trikoûta et la montagne Noire elle-même, il vit la mer aux profondes eaux, l'habitation des makaras. 15,998.

» L'océan traversé, le Démon aux dix têtes s'avança vers Gokarna, demeure chérie et sans trouble du magnanime Dieu, qui tient à sa main le trident. 15,999.

» Là, il s'approcha de Mârîtcha, son ancien ministre, à qui la crainte de Râma fit embrasser la vie ascétique.

» L'hermite fut troublé à la vue de son maître, qui arrivait et qu'il honora avec des fruits, des racines et les divers autres bons traitements. 16,000—16,001.

» L'anachorète assis pensa que le voyageur assis était fatigué, et, savant dans les discours, habile à manier la parole, il lui adressa ce langage modeste : 16,002.

« Ta couleur ne ressemble point à celle de la nature. La félicité règne-t-elle dans ta ville ? Tous les sujets conservent-ils pour toi l'amour, qu'ils avaient autrefois.

» Quel est le motif de ta venue en ces lieux ? Quelle

chose, monarque des Rakshasas, faut-il que l'on fasse pour toi? » — « Sache cela, dit Râvana ; si c'est une action, qui sera bien difficile! » Et, saisi de ressentiment et de colère, il lui exposa toute l'histoire de Râma et ses exploits en abrégé. 16,003—16,004—16,005.

» Dès que Mârîtcha eut ouï le sommaire de Râvana : « Loin de toi, répondit-il, cette attaque de Râma! Je connais assurément sa vigueur. 16,006.

» Qui est capable de supporter la fougue des flèches de ce magnanime? Mon exil hors de ta cour n'a pas d'autre cause que cet homme éminent. 16,007.

» Quel esprit méchant fit connaître à ta majesté cette source de destruction ? » Râvana reprit avec colère, en le menaçant : 16,008.

« Si tu ne fais pas ma parole, la mort, pour sûr, sera ton châtiment! » Mârîtcha de penser que la mort devait l'emporter sur les considérations les plus éminentes.

« Puisque la mort doit m'arriver nécessairement, songea-t-il, je ferai ce qui est dans sa pensée. » Alors Mârîtcha répondit au souverain des Rakshasas :

16,009—16,010.

« Quelle action faisable veux-tu que je fasse? Je l'exécuterai malgré moi. » — « Va! dit le Démon aux dix têtes, et fais naître les désirs de Sîtâ. 16,011.

» Deviens une gazelle aux cornes de pierreries, au poil de gemmes variées; il est certain qu'à ta vue, Sîtâ ne peut manquer d'exciter son Râma à ta poursuite. 16,012.

» Le Kâkoutsthide une fois éloigné, Sîtâ est à ma discrétion; je la prends, je l'enlève, et la séparation d'avec son épouse tuera l'insensé Râma : fais cette chose, qui est très-faisable. » A ces paroles, Mârîtcha de verser l'eau,

dont la source était en lui-même. 16,013—16,014.

» Il suivit Râvana, qui marchait devant lui : ils arrivèrent de compagnie à l'hermitage de ce Râma aux travaux infatigables. 16,015.

» Ils exécutèrent tout de la manière, qu'ils l'avaient d'avance délibéré ensemble. Râvana devint un Yati à la tête rasée, portant la tasse pour mendier et le triple bâton.

» Mârîtcha prend les formes d'une gazelle. Ils arrivent au lieu désigné, et Mârîtcha, revêtu de l'extérieur d'une antilope, se montre à la Vidéhaine. 16,016—16,017.

» Excitée par le Destin, elle excite Râma à poursuivre la bête ; et celui-ci, empressé de faire une chose, qui lui est agréable, saisit son arc à la hâte. 16,018.

» Il prépose Lakshmana à la garde de son épouse et sort avec le désir de *prendre* la gazelle. Portant son arc, le carquois lié sur les épaules, son cimeterre au côté et la main défendue par le gantelet ; il courut à la suite de l'antilope, tel que jadis Çiva derrière la gazelle Târâ. Le Rakshasa disparaissait et rendait sa vue de nouveau *aux yeux du chasseur* 16,019—16,020.

» Râma fit ainsi une longue route ; enfin, il l'apperçut : et, reconnaissaint que c'était un noctivague, l'intelligent Raghouide encocha un dard infaillible et le tua sous les formes de la gazelle. Le Démon, blessé par la flèche de Râma, contrefit l'accent de sa voix : « Hâ, Sîtâ ! Hâ, Lakshmana ! » cria-t-il avec une intonation de détresse. La Vidéhaine entendit cette voix déplorable.

16,021—16,022—16,023.

» Elle s'élança vers le lieu, d'où partait le son, et Lakshmana lui dit : « Cesse ta crainte, femme timide ! Qui pourrait blesser Râma ? 16,024.

» Tu reverras dans un instant Râma, ton époux, dame au candide sourire. » A ces mots, la femme éplorée de soupçonner Lakshmana. 16,025.

» Cette dame chaste, vertueuse, qui portait les ornements d'une vie pure, excitée par sa nature de femme, se mit à lui jeter des paroles amères : 16,026.

« Cet amour, que tu désires dans ton cœur, ne sera point; *car,* saisissant une arme, je me donnerais plutôt la mort de ma main! 16,027.

» Je me précipiterais du sommet d'une montagne, je monterais sur un bûcher; mais je n'abandonnerais pas Râma, mon époux, pour te suivre, toi, de qui les qualités sont inférieures, comme une tigresse ne court pas après un chacal. » En entendant ces paroles, le vertueux Lakshmana, plein de tendresse pour son frère, se cacha les oreilles, et, prenant le chemin par où était parti le Raghouide, il s'avança, l'arc à sa main.

16,028—16,029—16,930.

» Il s'en alla, jetant un dernier regard sur la femme aux lèvres de vimba. Dans le même instant, se montra le Démon Râvana. 16,031.

» Caché sous le costume d'un pénitent, comme le feu sous la cendre, ennemi sous une forme amie, il désirait enlever cette femme irréprochable. 16,032.

» Aussitôt qu'elle le vit s'approcher, la vertueuse fille du roi Djanaka l'invita à manger, et lui offrit des racines, des fruits et d'autres aliments. 16,033.

» Il dédaigna tout, et, reprenant sa forme naturelle, l'éminent Rakshasa se mit à caresser la Vidéhaine en paroles : 16,034.

« Sîtâ, je suis le roi des Rakshasas, connu sous le nom

de Râvana : la délicieuse ville de Lankâ, sur le bord de la grande mer, est ma capitale. 16,035.

» Là, tu brilleras avec moi au milieu des hommes et des femmes. Deviens mon épouse, femme charmante ; abandonne ce fils pénitent de Raghou ! » 16,036.

» Entendant ces paroles et d'autres semblables, la ravissante Djanakide se couvrit les oreilles de ses mains, et dit ces mots : « Ne parle pas ainsi ! 16,037.

» Le ciel tomberait avec ses constellations, la terre s'en irait en morceaux, le feu passerait à la froidure, avant que je pusse abandonner le fils de Raghou. 16,038.

» Comment une éléphante, qui eut commerce avec un noble éléphant, habitant des bois, aux joues fendues par la fièvre de rut, pourrait-elle s'unir avec un pourceau ?

» Comment une femme, qui a bu une liqueur agréable, qui a bu des sirops composés de sucre et de miel, pourrait-elle mettre son désir dans un acide gruau ? » Elle ainsi de lui opposer toutes ces réminiscences. 16,039—16,040.

» Après cet entretien avec lui, elle rentra dans l'hermitage, agitant maintes fois ses mains, et la colère faisant trembler ses lèvres. 16,041.

» Râvana, se précipitant derrière elle, arrêta cette dame charmante, menaçant de ses paroles cruelles cette femme à l'esprit hors d'elle-même. 16,042.

» Il la saisit par les cheveux et l'emporta au sein des airs. Il fut aperçu par le vautour Djatâyoush, perché au faîte d'une montagne. 16,043.

« Râma ! Râma ! » gémissait la femme pénitente ravie.

» Ce vautour Djatâyoush, le fils d'Arouna, était l'ami de Daçaratha : ce roi des vautours était un grand héros, de qui Sampati était le frère germain. 16,044—16,045.

» Il vit Sîtâ, la bru de son ami, placée sur l'anka de Râvana, et l'oiseau irrité de fondre sur le monarque des Rakshasas. 16,046.

« Lâche la Mithilienne ! lui dit le vautour. Lâche-la ! Comment la raviras-tu, moi vivant, noctivague ? 16,047.

» Tu ne m'échapperas pas, la vie sauve, si tu ne remets cette épouse en liberté ! » A ces mots, il déchira cruellement de ses ongles l'Indra des Rakshasas. Affaibli par les coups de bec et d'ailes, donnés à centaines, celui-ci versait un fleuve de sang : tels sont des rivières sur une montagne. 16,048—16,049.

» Blessé par le vautour, qu'animait le désir du bien de Râma, le Démon prit son cimeterre et coupa les deux ailes du volatile. 16,050.

» Le Rakshasa abattit le roi des vautours, semblable à un grand nuage rompu, et s'élança dans les airs, emportant Sîtâ dans son anka. 16,051.

» Partout où la Vidéhaine voit une enceinte d'hermitage, un lac ou un fleuve, elle y jette quelque partie de ses parures. 16,052.

» Elle aperçut sur le faîte d'une montagne cinq héros des singes : l'intelligente femme y laissa tomber sa grande et céleste robe. 16,053.

» Emporté par le souffle du vent, le vêtement d'un jaune éclatant s'abattit au milieu des cinq Indras des singes, comme un éclair au milieu des nuages. 16,054.

» Le Génie ailé ne courut pas long-temps, attendu qu'il voyageait à travers le ciel ; il vit sa délicieuse et ravissante ville aux nombreuses portes, environnée de remparts et de retranchements, l'ouvrage de Viçvakarma. Le monarque entra avec Sîtâ dans la cité de Lankâ. 16,055—16,056.

» La Vidéhaine enlevée de cette manière et la grande gazelle tombée sous ses coups, le sage Râma de retour vit son frère Lakshmana. 16,057.

« Pourquoi viens-tu ici, ayant laissé dans ce bois, fréquenté des Rakshasas, la princesse du Vidéha seule? » s'écria-t-il à la vue de son frère, qu'il blâma. 16,058.

» Et, rapprochant dans sa pensée *le cri, que* le Rakshasa aux formes de gazelle *avait jeté* pour l'écarter, et l'arrivée de son frère, il fut douloureusement affligé. 16,059.

» Blâmant *le fils de Soumitrâ*, le Raghouide s'approcha de lui à la hâte : « La Vidéhaine vit-elle encore? Je ne la vois point avec toi, Lakshmana! » 16,060.

» Celui-ci raconta entièrement les paroles de Sîtâ, et les derniers mots intolérables, que la Vidéhaine avait prononcés. 16,061.

» Râma accourut à son hermitage, le cœur troublé; il vit alors, semblable à une montagne, le vautour blessé.

» Dans le soupçon que ce pouvait être un Rakshasa, le Kakoutsthide bande son arc avec force et court sur lui avec Lakshmana. 16,062—16,063.

» Le robuste *volatile* dit aux deux compagnons, Râma et Lakshmana : « Je suis le roi des vautours et l'ami de Daçaratha : sur vous descende la félicité! » 16,064.

» A ces mots, ils retiennent leurs arcs brillants : « Quel est le nom de cet être, se disent-ils, qui parle de notre père? » 16,065.

» Ils virent alors que cet oiseau avait les deux ailes coupées, et le vautour de leur dire qu'il avait reçu la mort de Râvana à cause de Sîtâ. 16,066.

» Le rejeton de Raghou interrogea le vautour sur Râvana : « Dans quelle plage s'est-il enfui? » L'oiseau ré-

pondit par des mouvements de tête, et mourut. 16,067.

» C'est dans la plage méridionale ! » s'écria le Kakoutsthide, interprétant son geste. Il honora cet ami de son père, et célébra ses obsèques. 16,068.

» Ensuite, il vit l'enceinte de son hermitage, infestée par des centaines de chacals, avec ses siéges et ses temples négligés, avec son aiguière renversée. 16,039.

» Pénétrés de douleur et de chagrin, tourmentés du rapt de la Vidéhaine, ces deux fléaux des ennemis s'en allèrent au midi dans la forêt Dandaka. 16,070.

» Râma, accompagné de Lakshmana, vit dans ce grand bois des troupeaux de gazelles, qui fuyaient de tous les côtés. 16,071.

» *Ils entendirent* un bruit épouvantable d'animaux : il s'accroissait comme l'incendie d'une forêt, et, dans le même instant, ils virent Kabandha à l'aspect effroyable.

» Il ressemblait à une montagne ou à une masse de nuages ; il avait des épaules de chêne, de grands bras, une grande bouche, un grand ventre, de larges yeux au milieu de sa poitrine. 16,072—16,073.

» Ce monstre terrible, agissant de sa libre volonté, saisit Lakshmana dans sa main ; et la terreur au même instant, Bharatide, s'empara du fils de Soumitrâ. 16,074.

» Alors, jetant un regard troublé sur Râma dans le temps où il est entraîné vers la bouche du monstre : « Vois lui dit-il, quelle est ma condition : 16,075.

» L'enlèvement de la Vidéhaine, cette infortune de moi, la chûte du trône de ta majesté et la mort de mon père !

» Je ne te verrai pas de compagnie avec la Vidéhaine de retour à Kauçalâ rétabli dans l'empire, que mon père et mes ayeux possédaient sur la terre. 16,077.

» Heureux ceux, qui verront, comme la lune au milieu des nuages dissipés, ton noble visage, consacré avec des fragments de légumes, symboles de la prospérité ! »

» Quand le sage Lakshmana eut ainsi gémi de diverses manières, le rejeton de Kakoutstha, intrépide au milieu des terreurs, lui dit : 16,078—16,079.

« Ne tremble pas, tigre des hommes : ceci n'est rien, quand je suis là. Tranche-lui son bras droit, tandis que je vais lui couper son bras gauche ! » 16,080.

» Râma n'avait pas fini de parler que le bras *gauche* de l'être informe tomba sous le tranchant finement acéré du cimeterre, comme on fauche un amas de tilas. 16,081.

» Puis, le vigoureux Soumitride abattit, de son sabre, le bras droit ; et, voyant son frère déterminé, Lakshmana de frapper un second coup, fortement asséné dans le flanc du Rakshasa. Le colossal Kabandha tomba sans vie sur la terre. L'âme sortit de son corps sous une forme céleste, et on la vit s'élever au ciel, comme le soleil, qui plane radieux au sein des airs. 16,082—16,083—16,084.

» Râma, doué d'une parole facile : « Qui es-tu ? lui demanda-t-il. Réponds à ma question ? Quel est ce prodige admirable, qui se montre librement à mes yeux ? »

« Prince, lui dit le Gandharva, je suis Viçvâvasou, tombé, par la malédiction d'un brahme, dans une matrice, domicile accoutumé des Rakshasas. 16,085—16,086.

» Sîtâ fut enlevée par Râvana : ce roi habite Lankâ. Va trouver Sougrîva : il se liera d'amitié avec toi. 16,087.

» Non loin de la Pampâ aux ondes fortunées, peuplées de cygnes et de canards, près d'un lac, voisin du mont Rishyamoûkha, demeure Sougrîva avec quatre ministres. C'est le frère du roi des singes, Bâli à la guirlande d'or.

» Va t'aboucher avec lui ; expose la cause de ta peine ; et ce prince, doué d'un caractère vertueux, fera alliance avec ta majesté. 16,088—16,089—16,090.

» Voilà ce qu'il nous est possible de te dire : tu verras la fille du roi Djanaka. Pour sûr, le monarque des simiens saura bien trouver Râvana et les autres. » 16,091.

» A ces mots, disparut l'âme céleste à la grande splendeur, et, saisis d'admiration, les deux héros, Râma et Lakshmana, de continuer leur chemin. 16,092.

» Ensuite, non loin d'un lac, abondant en nymphées et en nélumbos, Râma, que le rapt de Sîtâ accablait d'affliction, rencontra la Pampâ. 16,093.

» Dans ce bois éventé par un zéphyr bien frais, doux, aux senteurs d'ambroisie, il tourna sa pensée vers son épouse. 16,094.

» Cousumé par les flèches de l'Amour, l'Indra des rois gémit, en se rappelant sa bien-aimée, et le Soumitride lui tint ce langage : 16,095.

« Un caractère tel que le tien ne doit pas s'effacer, ô toi, qui donnes l'honneur. La maladie frappe également l'homme vertueux et le vieillard, comme le sage. 16,096.

» Maintenant que tu as reçu des nouvelles de la Vidéhaine et de Râvana, reconquiers-la par ton énergie et ton intelligence. 16,097.

» Allons trouver Sougrîva, le roi des singes, sur la montagne, où il se tient : aie confiance en moi, ton disciple, ton serviteur et ton ami. » 16,098.

» A ce langage de Lakshmana et à d'autres paroles de différentes sortes, le Raghouide rentra dans son naturel et revint immédiatement à son affaire. 16,099.

» Après qu'ils eurent habité les eaux de la Pampâ et

rassasié de libations leurs ancêtres, les deux héroïques frères, Râma et Lakshmana, partirent de cette rive.

» Arrivés au Rishyamoûka, abondant en arbres, en racines et en fruits, les deux vaillants guerriers virent des singes au nombre de cinq sur la cîme de la montagne.

» Sougrîva d'envoyer vers eux le singe Hanoûmat, son intelligent conseiller, immuable comme l'Himâlaya.

» Quand ils eurent causé avec lui, ils s'avancèrent d'abord vers Sougrîva ; et Râma, sire, fit alliance avec le roi des singes. 16,100—16,101—16,102—16,103.

» Son affaire exposée, ils lui montrèrent la robe, que Sitâ enlevée avait laissée tomber au milieu des singes. 16,104.

» Dès qu'il eut reçu ce témoignage, auquel il pouvait donner sa confiance, Râma lui-même sacra le roi des singes dans l'empire souverain des simiens sur toute la terre.

» Le Kakoutshide s'engagea à porter la mort à Bâli, dans un combat ; et Sougrîva, sire, à lui ramener la Vidéhaine. 16,105—16,106.

» Ayant causé ainsi, s'étant liés par un traité et s'étant inspiré de la confiance l'un à l'autre, ils s'approchèrent tous de la caverne Kishkindhyâ et s'y tinrent, désirant le combat. 16,107.

» Arrivés à Kishkindhyâ, Sougrîva de pousser un cri, pareil au bruit des flots ; Bâli ne peut le supporter et Târâ essaie de l'arrêter : 16,108.

« Aux cris, que jette ce vigoureux singe Sougrîva, je pense qu'il vient avec un protecteur : ne veuille pas sortir. » 16,109.

» Le roi des simiens, son éloquent époux à la guirlande d'or, Bâli répondit en ces termes à Târâ, de qui le visage rappelait celui de la reine des étoiles : 16,110.

« Femme douée d'intelligence, ô toi, qui sais ce que signifient les ramages de tous les oiseaux, vois que ce *méchant*, qui de mon frère n'a que le nom, vient ici privé de protecteur ! » 16,111.

La savante Târâ, semblable à la reine des étoiles, quand elle eut songé un instant, dit à son époux : « Écoute, souverain des peuples simiens. 16,112.

» Râma à la grande valeur, le fils du roi Daçaratha, est un prince, à qui l'on a ravi son épouse ; habile à manier l'arc, il a fait alliance avec Sougrîva, ton ennemi, traité de la même manière. 16,113.

» Il a pour frère, le fils de Soumitrâ, Lakshmana aux longs bras, invincible, intelligent, placé dans le succès des choses de son affaire. 16,114.

» Sougrîva a pour ses conseillers Maînda. Dwivida, Hanoûmat, fils du Vent, et Djâmbavat, le roi des ours.

« Tous, ils sont magnanimes, doués d'intelligence, à la grande force : c'est assez pour ta perte que Sougrîva soit abrité sous le courage et la force de Râma ! »

16,115—16,116.

» Le monarque de tous les peuples simiens méprisa cette parole, qu'elle disait pour son bien, et sa jalousie lui fit soupçonner que le cœur de sa femme était incliné vers Sougrîva. 16,117.

» Il répondit à Târâ une parole injurieuse, et sortit de la bouche de sa caverne : il parla à Sougrîva placé auprès du Mâlyavat : 16,118.

« Plus d'une fois déjà, trop ami de la vie, tu fus vaincu par moi ; mais je me suis dit : « C'est mon frère ! » et je t'ai laissé la vie. Quelle si grande hâte te pousse maintenant à la mort ? » 16,119.

» A ces mots, Sougrîva, le meurtrier des ennemis, tint à son frère ce langage fondé en raison, paraissant annoncer à Râma que le moment était arrivé : 16,120.

« Toi, sire, qui m'as enlevé mon épouse, qui m'as dépouillé de mon royaume, sache quelle puissance il m'est arrivé pour vivre ! » 16,121.

» A ces mots, répétés de plusieurs manières, Bâli et Sougrîva de fondre l'un sur l'autre pour le combat, ayant comme armes des rocs, des palmiers et des chênes.

» Ils se frappèrent mutuellement, ils tombèrent ensemble sur la terre, ils se relevèrent en bondissant, et se meurtrirent l'un l'autre à corps de poings. 16,122—16,123.

» Les deux héros, baignés de sang, blessés à grands coups d'ongles et de dents, brillaient alors tels que deux kinçoukas en fleurs. 16,124.

» Comme on ne voyait aucune différence entre eux dans la bataille, Hanoûmat attacha une guirlande au cou de Sougrîva. 16,125.

» Suspendue sur sa poitrine, cette tresse alors fit briller ce héros, telle qu'une guirlande de nuages embellit le grand mont, le fortuné Malaya. 16,126.

» Dès qu'il vit cette marque faite à Sougrîva, Râma, le grand archer, banda le meilleur des arcs et visa Bâli comme un but. 16,127.

» Le bruit de la corde de cette arme sembla celui d'une machine. Bâli trembla et fut blessé au cœur par la flèche. 19,128.

» Le cœur fendu par ce trait, il vomit de sa bouche un *fleuve de* sang, et c'est alors qu'il apperçut Râma en compagnie du fils de Soumitrâ. 16,129.

» Adressant un reproche au Kakoutsthide, il tomba

évanoui sur la terre, où Târâ le vit, brillant d'une splendeur égale à la lueur de la reine des étoiles. 16,130.

» Bâli mort, Sougrîva fut rétabli dans Kishkindhyâ et redevint l'époux de Târâ, qui avait perdu son maître et de qui le visage ressemblait à l'astre des nuits. 16,131.

» Le sage Râma mit quatre mois sa demeure sur le dos charmant du Mâlyavat dans la compagnie de Sougrîva.

» Arrivé dans sa ville de Lankâ, Râvana, subjugué par la puissance de l'Amour, établit Sitâ dans son palais, semblable au Nandana. 16,132—16,133.

» Cette femme aux grands yeux, portant le costume d'nne pénitente, le corps exténué par le souvenir de son mari, passa ses jours dans le jeûne, vouée aux macérations, en un bocage d'açokas, pareil à une forêt d'ascètes. Elle s'y condamna à une douleureuse habitation, faisant toute sa nourriture de fruits et de racines. 16,134—16,135.

» Le monarque des Rakshasas commanda pour sa garde des Rakshasîs, armées de torches, de maillets, de lances en fer, de haches, d'épées et de traits barbelés. 16,136.

» Les unes ont deux yeux, les autres ont trois yeux, celles-ci n'ont qu'un œil au milien du front, celles-là ont des langues allongées ; plusieurs n'ont pas de langue, beaucoup ont trois seins ; il en est, qui n'ont qu'un seul pied, ou qui n'ont qu'un seul œil, ou qui ont trois chevelures en gerbe à la fois. 16,137.

» A celles-ci et à d'autres aux yeux enflammés, aux trompes d'éléphant, aux forêts de cheveux : « Restez sans paresse, dit-il, autour de Sitâ jour et nuit. » 16,138.

» Ces Piçâtchîs effroyables, aux paroles d'ironie amère, aux voix terribles, menacent sans cesse la femme aux grands yeux : 16,139.

« Mangeons-la ? Perçous-la ! Divisons-la en morceaux ! cette femme, qui vit encore ici, après qu'elle a méprisé notre maître ! » 16,140.

» C'est ainsi que ces Furies l'épouvantaient. Effrayée mainte et mainte fois, elle soupire et, pénétrée du chagrin d'être séparée de son époux, elle leur dit : 16,141.

« Ignobles femmes, dévorez-moi vite ! Mon désir n'est pas dans la vie sans mon époux aux yeux de lotus bleu, aux cheveux noirs et bouclés ! 16,142.

» Séparée du bonheur de ma vie, me privant moi-même de nourriture, je dessécherai mon corps comme une serpente autour d'un palmier en éventail. 16,143.

» Mais je ne m'approcherai jamais d'un autre homme que du fils de Raghou. Maintenant que vous savez cette vérité, faites à l'instant de moi ce que *vous désirez* ! »

» A peine eurent-elles ouï ce langage de Sîtâ, les Rakshasîs aux voix dures s'en allèrent de là raconter tout à l'Indra des Rakshasas. 16,144—16,145.

« Celles-ci toutes parties, une vertueuse Rakshasî aux paroles aimables, nommée Tridjatâ, de consoler la Vidéhaine : 16,146.

« Sîtâ, prête-moi ta confiance, mon amie : j'ai quelque chose à te dire. Abandonne la crainte, dame charmante ; écoute cette parole de moi. 16,147.

» Il est un vieux sage, le prince des Rakshasas, nommé Avindhya. Il cherche le bien de Râma, et m'a dit pour toi ces paroles : 16,148.

« Il faut t'approcher de Sîtâ, la consoler et lui répéter ces paroles de moi : « Le puissant Râma, ton époux, va bien, ainsi que Lakshmana, son compagnon. 16,149.

» Le fortuné Raghouide a fait alliance avec le roi des

singes, de qui la splendeur est égale à celle de Çakra, et tous ses efforts sont pour toi. 16,150.

» N'aie pas de crainte, femme timide, de ce Râvana, blâmé du monde ; tu es protégée, ma fille, par la malédiction de Nalakoûvara. 16,151.

» Jadis ce scélérat commit une violence à l'égard d'une femme charmante et fut maudit ; ce Démon aux sens fougueux ne peut s'unir d'amour avec une femme, malgré elle.

» Bientôt viendra ton sage époux, aidé par Sougrîva, accompagné du Soumitride, et il t'arrachera d'ici.

16,152—16,153.

» En effet, il m'est apparu des songes, bien grandement horribles et d'un aspect épouvantable, qui m'annonçaient la perte de cet insensé, qui entraîne à sa ruine la famille de Poulastya. 16,154.

» Ce rôdeur de nuits effrayant, à l'âme méchante, aux actions viles, accroît nos dangers d'après la disposition de sa nature et par la faute de son caractère. 16,155.

» Ce Génie, de qui l'esprit est frappé déjà par la mort, rivalise avec tous les Dieux, et debout sur son char, attelé d'ânes, il semble plus d'une fois danser ! 16,156.

» Koumbhakarna et les autres aux corps nus, aux cheveux rasés, parés d'onguents et de guirlandes rouges, se dirigent vers la plage méridionale. 16,157.

» Vibhîshana seul paraît, *dans ces rêves*, monté sur le mont Swéta, ceint du diadème, abrité sous une blanche ombrelle, avec des onguents et des guirlandes blanches.

» Quatre ministres *l'assistent*, parés, *comme lui*, de blancs onguents et de blanches guirlandes : élevés sur le mont Swéta, ils nous délivrent d'un grand danger.

16,158—16,159.

» La terre avec ses mers sera environnée par l'astra du *vaillant* Râma ; ton époux remplira ce globe entier de sa gloire. 16,160.

» J'ai vu aussi *dans mes songes* Lakshmana, monté sur un amas d'ossements, manger des offrandes de miel, désirant jeter l'incendie à la ronde dans les points de l'espace.

» Souvent tu me fus présentée par un songe, éplorée, le corps mouillé de sang, dirigeant tes pas, défendue par un tigre, vers la plage du septentrion. 16,161—16,162.

» Vidéhaine, tu iras bientôt à la joie, accompagnée de ton époux ; il ne s'écoulera pas long-temps, Sîtâ, avant que l'on te voie réunie au fils de Raghou, ton mari. » 16,163.

» Tridjatâ dit ; et, quand elle eut ouï son langage, la jeune dame aux yeux de faon de gazelle revint à l'espérance de se réunir à son époux. 16,164.

» Dans ce temps revinrent les horribles Piçâtchîs, et ces furies épouvantables la virent assise, comme auparavant, avec Tridjatâ. 16,165.

» Blessé par les flèches de l'Amour, Râvana vit cette chaste femme triste, en larmes, déchirée par le regret de son mari, parée avec le reste de ses joyaux, revêtue d'une robe souillée, assise sur la surface d'une roche et environnée de Rakshasis au-dessous d'elle : il s'approcha. 16,166—16,167.

» Lui, que jamais n'avaient pu vaincre dans les combats, ni les Kimpouroushas, ni les Yakshas, ni les Gandharvas, ni les Dânavas, ni même les Dieux, il s'avançait dans le bois d'açokas, en proie à l'amour.

» Beau, revêtu d'une robe céleste, portant des pendeloques d'une éclatante splendeur, un diadème et des guirlandes admirables, on eût dit Vasanta, *le Dieu du*

printemps, qui avait pris un corps. 16,168—16,169.

» Semblable à un arbre Kalpa, orné même avec soin, il inspirait de l'effroi : tel, dans un cimetière, un arbre tchaîtya remplit d'épouvante, malgré ses ornements.

» On vit le noctivague s'avancer vers la dame à la taille svelte, tel on voit la planète Saturne s'approcher de Rohinî.

» Frappé par la flèche du Dieu à l'enseigne de fleurs, il salua la femme ravissante, et tint ce langage à la dame tremblante comme une gazelle : 16,170-16,171-16,172.

« Sîtâ, c'est assez témoigner de la tendresse à ton époux ! Accorde-moi ta faveur, dame aux membres délicats, et purifie-toi de tes souillures. 16,173.

» Aime-moi, femme à la taille gracieuse ! Revêts-toi d'une robe, pare-toi d'ornements de grand prix et sois, noble dame, la première de toutes mes femmes ! 16,174.

» J'ai des filles des Dieux, j'ai des femmes de Gandharvas, j'ai des filles de Dânavas, j'ai des femmes de Daîtyas.

» Quatorze kotis de Piçâtchas obéissent à ma voix ! Je commande à deux fois autant de Rakshasas antropophages aux actions épouvantables. 16,175—16,176.

» Un nombre triple d'Yakshas exécutent ma parole : quelques-uns ont suivi seulement Kouvéra, mon frère.

» Vais-je boire, noble dame, dans un lieu à cet usage consacré, des Gandharvas et des Apsaras m'y servent sans cesse, femme ravissante, comme ils servaient mon frère.

» Je suis le fils d'un brahmarshi, du solitaire Viçravas lui-même ; je suis le cinquième des gardiens du monde : à ces titres, ma renommée est célèbre.

16,177—16,178—16,179.

» J'ai des aliments et des mets célestes, des breuvages de mainte espèce ! De tout ce que possède le souverain des

Dieux, je suis maître également, noble dame. 16,180.

» Que l'œuvre douloureuse de ton habitation dans les bois prenne fin ici. Deviens mon épouse, femme charmante, comme l'est Mandaudari. » 16,181.

» A ces mots, la Vidéhaine, ayant caché son beau visage et désertant le gazon, *où elle était assise*, répondit en ces termes au noctivague. 16,182.

» La jeune femme inondait continuellement de l'onde infortunée de ses yeux, ses cuisses ravissantes et ses deux seins relevés, que nul intervalle ne sépare. 16,183.

» La Vidéhaine, qui avait pour Dieu son époux, répondit en ces termes à cet être abject : « Plus d'une fois, dans mon malheur, j'ai *déjà* entendu sortir de ta bouche, monarque des Rakshasas, une telle parole, jointe à la terreur. O toi, qui jouis de la plus haute fortune, que ton esprit, s'il te plaît, ne s'écarte pas de cette condition ! 16,184—16,185.

» Je suis l'épouse d'un autre, et je garde toujours la foi à mon époux, tu ne peux donc m'obtenir ! Je ne suis pas même une épouse, assortie à toi, puisque je suis une fille infortunée de Manou. 16,186.

» Tu m'as enlevée malgré moi : quel plaisir espères-tu ? Ton père eut Brahma pour son père : c'est un brahme égal au Pradjâpati. 16,187.

» Comment toi, qui es l'égal d'un gardien du monde, ne gardes-tu pas le devoir ? Comment ne rougis-tu pas d'appeler ton frère l'auguste Kouvéra, le roi des rois, l'ami du grand Çiva ? » A ces mots, Sîtâ se mit à pleurer, et *la douleur* ébranla ses deux seins. 16,188—16,189.

» Cette femme aux membres délicats couvrit son col et sa bouche avec sa robe ; et la longue tresse, luisante et bien noire, de cette infortunée pleurant, irritée, sembla

environner son front comme d'un noir serpent. Quand Râvana entendit le discours solide, qu'avait prononcé Sitâ, l'insensé, quoique repoussé par elle, lui répondit ces mots : « Volontiers, Sitâ !

» J'abandonne mon corps au Dieu, qui porte comme drapeau un poisson : qu'il en soit le bourreau !

16,190—16,191—16,192.

» Tu n'as pas d'amour ; *que m'importe?* Je m'unirai d'amour avec toi, femme charmante au joli sourire. Mais ne puis-je faire que tu cesses d'aimer à l'instant même ce Râma, un homme, destiné à nous servir de nourriture ? » Cela dit à sa captive aux membres irréprochables, le souverain maître des Rakshasas disparut à l'instant même et s'en alla au lieu, où le portait son désir. Environnée par les Rakshasîs, la Vidéhaine, en proie aux chagrins, continua d habiter là, servie par Tridjatâ.

16,193—16,194—16,195—16,196.

» Tandis que le Raghouide, accompagné du fils de Soumitrâ et protégé par Sougrîva, demeurait sur le dos du Malyavat, il vit le ciel débarrassé de ses nuages.

» Quand le meurtrier des ennemis eut, dans une atmosphère pure, vu la lune éclatante, suivie des planètes, des constellations et des étoiles, *planer dans l'espace rafraîchi* par le vent, chargé du parfum des nélumbos rouges, des nymphæas bleus et des lotus blancs, le souvenir de Sitâ ne tarda point à se réveiller en lui sur la montagne, où il avait établi son séjour.

16,197—16,198—16,199.

» L'homme juste aux pensées douloureuses, s étant rappelé au point du jour que Sitâ était enfermée dans le palais de Râvana, tint ce langage au héros Lakshmana.

» Va, Lakshmana, et constate dans Kishkindhyâ que le monarque des singes est négligent, adonné à des vertus grossières, ingrat et savant pour ses affaires seules ;
16,200—16,201.

» Cet insensé, le dernier de sa race, que j'ai sacré moi-même sur le trône et qui reçoit les hommages de tous les simiens, les singes à queue de vache et les ours ;

» Lui, à cause de qui, continuateur de la race issue de Raghou, j'ai immolé avec ton appui, guerrier aux longs bras, Bâli dans les bocages de Kishkindhyâ !
16,202—16,203.

» Je pense que cet abject singe est un ingrat sur la terre, l'insensé, qui ne sait pas maintenant, Lakshmana, que je suis réduit à cette condition. 16,204.

» Il ne sait pas observer les clauses du traité, lui, qui, dans la petitesse de son intelligence, me méprise sans doute après le secours, que je lui ai prêté. 16,205.

» Si, maintenant qu'on le réveille, il continue à dormir, assoupi dans le plaisir même de l'amour, fais-le entrer par la voie de Bâli dans la route de tous les êtres. 16,206.

» Si au contraire le roi des singes marche lui-même dans notre affaire, prends-le, Kakoutsthide, et fais diligence : ne tarde pas. » 16,207.

» A ces mots de son frère, Lakshmana, qui trouvait son plaisir dans le bien des paroles de l'homme, à qui il devait l'obéissance, partit, ayant pris un arc éclatant, muni de sa corde, avec une flèche. 16,208.

» Arrivé à la porte de Kishkindhyâ, il entra sans empêchement : « Il est en colère ! » pensa le roi simien, qui se porta à sa rencontre. 16,209.

» Le monarque des singes, Sougrîva joyeux, l'âme

soumise, accompagné de son épouse, le reçut avec tous les honneurs, dont il était digne. 16,210.

» L'intrépide Soumitride lui répéta le discours de Râma. Incliné et les mains jointes, avec son épouse et ses familiers, l'Indra des rois, Sougrîva, le monarque des singes, écouta toute cette allocution entièrement. Il dit joyeux ces paroles à Lakshmana, le premier des hommes :

« Je ne suis pas un ignorant, ni un ingrat, Lakshmana ; je ne suis pas sans pitié. Écoute quels efforts j'ai déjà tentés pour la recherche de Sitâ. 16,211-16,212-16,213.

» Des singes obéissants ont tous été envoyés par moi aux différentes plages ; un terme leur a été fixé à tous : ils doivent revenir dans un mois. 16,214.

» Ils sont chargés, héros, de fouiller cette terre avec sa robe de mers, avec ses bois, ses montagnes, ses villes, avec ses multitudes de bourgs et de villages. 16,215.

» Encore cinq nuits et ce mois sera complet : alors, tu entendras, accompagné de Râma, d'agréables et bien grandes nouvelles. » 16,216.

» A ces mots du sage roi des singes, Lakshmana d'abandonner sa colère, et, d'une âme non consternée, il répond aux hommages de Sougrîva. 16,217.

» Accompagné de celui-ci, il s'en fut trouver Râma, placé sur un flanc du Mâlyavat, et lui raconta l'heureux commencement de cette affaire. 16,218.

» A l'ordre du prince, les rois des singes se rassemblent par milliers. Alors, ceux, qui avaient fouillé trois plages et n'étaient point allés dans la méridionale, annoncèrent à Râma qu'on avait scruté la terre ceinte avec une zône de mers et que l'on n'avait vu, ni la Vidéhaine, ni Râvana. 16,219—16,220.

» Mais des héros singes avaient porté leurs recherches dans la région du midi : plein d'espérance en eux, le malheureux Kakoutsthide, *les attendant*, conserva la vie. 16,221.

» Le temps fixé d'abord était passé ; deux mois s'étaient écoulés, quand les singes vinrent à la hâte répéter ce discours à Sougrîva : 11,222.

« Le fils du Vent, le plus vaillant des singes, Angada, le fils de Bâli, et les autres héros simiens, que tu avais envoyés, sire, fouiller la plage méridionale, ont mangé ton vaste, ton abondant bois du miel, qui jadis était défendu par le bras de Bâli. » 16,223—16,224.

» Dès qu'il eut appris la confiance, que les coupables avaient en eux-mêmes, il pensa qu'ils avaient réussi dans leur mission : car une telle présomption n'appartient qu'à des serviteurs, qui ont conduit leur affaire à bonne fin. 16,225.

» Le sage roi des singes l'annonça à Râma, et celui-ci en conclut par induction qu'ils avaient dû voir sa Mitilienne. 16,226.

» Enfin les simiens reposés, Hanoûmat à leur tête, viennent s'offrir devant l'Indra des singes en présence de Râma et de Lakshmana. 16,227.

» A peine eut-il vu la démarche d'Hanoûmat et la couleur de son visage, Râma conçut encore plus de confiance, Bharatide : « Il a vu Sîtâ ! » pensa-t-il. 16,228.

» Les singes, l'âme satisfaite, conduits par Hanoûmat, s'inclinèrent suivant l'étiquette devant Râma, Sougrîva et Lakshmana. 16,229.

» Le Raghouide, tenant sa flèche et son arc à la main, dit aux simiens de retour : « Vous m'arrachez au tom-

beau même ; vous avez accompli votre mission ! 16,230.

» Je porterai de nouveau la couronne dans Ayodhyâ, après avoir tué les ennemis dans la bataille et reconquis la fille du roi Djanaka. 16,231.

» Je n'ai pas la force de vivre, n'ayant pas dél'vré ma Vidéhaine, tué les ennemis dans le combat, et abandonnant le soin de reprendre mon épouse enlevée ! » 16,232.

» A ces mots, que prononçait Râma, le fils du Vent répondit : « Je t'annonce une heureuse nouvelle, Râma ; j'ai vu la fille de Djanaka. 16,233.

» Quand nous eûmes fouillé toute la plage méridionale avec ses multitudes de forêts et de montagnes, fatigués, le temps étant passé, nous aperçumes une vaste caverne.

» Nous pénétrâmes dans cette cavité grande de plusieurs yodjanas : elle était obscure, bien hérissée de forêts impénétrables et fréquentées des sangliers.
16,234—16,235.

» Ayant marché une très-longue route aussi loin que le soleil étendait sa lumière, nous vîmes là au milieu d'elle un céleste palais. 16,236.

» C'était, fils de Raghou, l'habitation de Maya, le Daîtya : une ascète, nommée Prabhâvatî, y pratiquait une austère pénitence. 16,237.

» Lorsque nous eûmes mangé les mets, bu les divers breuvages, qu'elle nous offrit, et réparé nos forces, nous entrâmes dans la route, qu'elle nous indiqua. 16,238.

» Sortis de ce lieu, nous vîmes près de l'onde salée Sahya, Malaya et le grand mont Dardoura. 16,239.

» Ensuite, montés sur le Malaya, nous contemplâmes, consternés, pénétrés de douleur, épuisés, livrés à nos pénibles pensées, sans aucune espérance dans notre vie,

l'humide séjour de Varouna, ce grand réceptacle des eaux, qui s'étendait sur plusieurs yodjanas, la demeure des poissons, des crocodiles et des cétacées. 16,240-16,241.

» Nous nous assîmes là dans la résolution de nous y laisser mourir de faim. Alors, sur la fin d'un entretien, on fit mention du vautour Djatâyoush. 16,242.

» Nous vîmes aussitôt un oiseau épouvantable, à la forme effrayante, semblable à la cîme d'une montagne et tel qu'un second Garouda. 16,243.

» Il était venu, conduit par la pensée que nos corps lui serviraient de pâture. Il nous tint ce langage : « Oh! qui est celui, qui parle ici de mon frère Djatâyoush?

» Je suis le monarque des oiseaux, son frère aîné; mon nom est Sampati. A l'émulation l'un de l'autre, nous montâmes, désirant nous élever jusqu'au soleil.

16,244—16,245.

» Alors mes deux ailes furent consumées et celles de Djatâyoush ne furent pas brûlées; mais je fus long-temps séparé de la vue chérie de mon frère, le roi des oiseaux.

» Je suis tombé, volatile privé d'ailes, sur cette grande montagne. » A l'oiseau, qui parlait ainsi, nous apprîmes que son frère avait été tué. 16,246—16,247.

» Nous lui dîmes en abrégé le malheur de ta majesté. A peine eut-il appris cette affligeante nouvelle, Sampati nous demanda, vaillant monarque, d'un esprit ému: « Qui est ce Râma? Comment Sîtâ lui fut-elle enlevée? Comment Djatâyoush fut-il tué? 16,248—16,249.

» Je désire entendre narrer tout cela, ô les plus excellents des singes. » Alors je lui racontai avec détail ce malheur survenu à ta majesté, cause que nous étions assis là pour y mourir de faim. Le monarque des oiseaux releva

notre moral abattu avec ces paroles : 16,250—16,251.

« Râvana m'est connu, sa ville capitale est Lankâ. Je l'ai vu sur la rive ultérieure de la mer, dans une caverne du mont Trikoûta. 16,252.

» C'est là que la Vidéhaine est actuellement : il n'y a pas l'ombre d'un doute pour moi ! » A ces mots, nous nous levons tous à la hâte. 16,253.

» Nous délibérons en conseil sur les moyens de traverser la mer : et, comme personne n'osait prendre la résolution de franchir cet immense intervalle, j'entrai dans mon père ; je traversai, fléau des ennemis, le grand océan, étendu sur cent yodjanas, et je tuai *en passant* la Rakshasî de ces eaux. 16,254—16,255.

» Je vis alors Sîtâ : elle était dans le gynœcée de Râvana, adonnée à la pénitence et au jeûne, toute livrée au désir de revoir son époux. 16,256.

» C'était une pénitente, maigre, abattue, les cheveux en gerbe, le corps souillé d'impuretés : à ces marques, considérées chacune en particulier, je reconnus Sîtâ. 16,257.

» Je m'approche, je m'avance vers cette noble dame, laissée un moment seule, et je lui dis : « Sîtâ, je suis l'envoyé de Râma : je suis un singe, fils du Vent. 16,258.

» Je suis arrivé ici par les routes de l'air, désirant obtenir ta vue. Les deux frères, fils de roi, Râma et Lakshmana, se portent bien. 16.259.

» Le monarque de toutes les hordes simiennes les défend l'un et l'autre. Râma, en compagnie du Soumitride, te souhaite une bonne santé, Sîtâ ! 16,260.

» Inspiré de son amitié, Sougrîva demande si tu vas bien. Ton époux ne tardera pas d'arriver avec tous les bataillons des singes. 16,261.

» Accorde-moi ta confiance, reine : je suis un singe, non un Rakshasa ! » Sitâ réfléchit un moment et me répondit : 16,262.

« Je sais que tu es Hanoûmat d'après la parole d'Avindhya : c'est un vieux Rakshasa, très-estimé, guerrier aux longs bras. 16,263.

» Il m'a raconté que Sougrîva était environné par des conseillers de ton espèce : adieu ! » A ces mots, Sitâ m'a donné en signe de crédit cette p rle, avec laquelle la Vidéhaine a vécu ce temps sans reproche. La fille du ro Djanaka m'a confié aussi, pour me faire reconnaître par ta majesté, tigre des hommes, cette aventure d'une flèche, que tu décochas à la corneille sur la grande montagne du Tchitrakoûta. 16,264—16,265—16,266.

» Ensuite, je me suis fait prendre, j'ai incendié Lankâ et je suis venu. » Il dit, et Râma d'honorer ce simien aux paroles véridiques. 16,267.

» Tandis que Râma était assis là avec eux, voici qu'arrivent, sur l'ordre de Sougrîva, les principaux des singes.

» Environné par mille kotis de simiens agiles, le fortuné Soushéna, le beau-père de Bâli, se présente devant Râma. 16,268—16,269 (1).

» Entourés par cent mille kotis, Gaya et Gavaya même, deux puissants Indras des singes, s'avancent chacun à part.

» Après lui vient, grand roi, entraînant sur ses pas soixante mille kotis, le singe à queue de vache Gavâksha, à l'aspect épouvantable. 16,271—16,272.

» Le fameux Gandhâmadana, habitant la montagne,

(1) Le texte chiffre ce çloka 16,270; nous allons suivre son ordre numérique.

cette armée était défendu par l'intrépide Soumitride.

» Les deux fils de Raghou, le cuir, défense de leurs doigts, attaché au poing, s'avançaient, environnés des principaux ministres singes, comme le soleil et la lune le sont par les planètes. 16,284—16,285.

» Cette armée de simiens, qui avait pour ses armes des pierres, des palmiers et des chênes, brillait, comme un immense bois à la couleur de riz, exposé au lever du soleil.

» Protégée par Nala, Nila, Angada, Krâtha, Maînda et Dwivida, cette innombrable armée s'avançait pour le succès de l'entreprise du fils de Raghou. 16,286—16,287.

» Les bataillons des singes cheminaient vers la mer de lait, habitant, sans y causer de grands dommages, dans les différents bois, riches de fruits et de racines, abondants en miel et en chair, sur les rives des lacs fortunés et sur les plateaux des montagnes. 16,288—16,289.

» Cette puissante armée, aux nombreux étendards, arrivée sur le rivage de l'océan, telle qu'une seconde mer, assit là son camp. 16,290.

» Alors, le fils charmant du roi Daçaratha adresse à Sougrîva, au milieu des principaux singes, ces paroles opportunes : 16,291.

« Quel moyen vos majestés imaginent-elles pour traverser cette mer : car voici une immense armée et cet océan est d'une traversée plus que difficile. 16,292.

» D'autres singes d'une grande présomption nous ont dit qu'ils étaient capables de le franchir ; mais toutes ces paroles ne sont pas des moyens de succès. 16,293.

» Les uns sont d'avis qu'il faut employer différents vaisseaux, les autres divers moyens de natation. » C'est ainsi que Râma leur parlait à tous, sans les flatter. 16,294.

» Aucun des singes n'est-il capable de traverser ce bassin, qui s'étend sur une centaine d'yodjanas? Cette opinion, héros, n'est-il pas votre dernier avis? 16,295.

» L'armée n'a pas un grand nombre de vaisseaux pour cette traversée : de plus, nous traînons à notre suite un embarras de marchands : comment cette classe passera-t-elle?

» L'ennemi peut saisir un défaut dans notre armée *trop* étendue, et la détruire. Je n'approuve donc pas ce moyen de passer en barques et sur des radeaux.

» Je capterai la bienveillance de la mer par un moyen : je me coucherai vis-à-vis d'elle, observant le jeûne, et elle se montrera à moi. 16,296—16,297—16,298.

» Si elle refuse de m'indiquer une route, je la consumerai avec mes flèches irrésistibles, flamboyantes, comme la flamme du plus grand feu! » 16,299.

» Cela dit, le fils de Raghou se purifie avec le Soumitride, et se couche vis-à-vis de la mer, sur une jonchée d'herbes kouças, suivant la règle. 16,300.

» Alors l'Océan, ce Dieu, qui nourrit les fleuves et les rivières, se montre, environné d'une troupe d'animaux aquatiques, au fils de Raghou dans un songe. 16,301.

« O toi, lui dit-il, qui as Kaâuçalyâ pour ta mère! » Ce mot plein de douceur lui fut adressé par ce Dieu, entouré de pierres fines par centaines. 16,302.

» Dis-moi quel service d'amitié dois-je te rendre ici, ô le plus grand des hommes! » — « Je suis un descendant d'Ikshwâkou, ton parent, lui répondit Râma. 16,303.

» Je désire que tu donnes une route à mon armée, souverain des fleuves et des rivières, par laquelle je puisse aller tuer le Démon aux dix têtes, l'opprobre de la race de Poulastya. 16,304.

» Si ta majesté ne m'accorde pas cette route, que je lui demande ainsi, je tarirai tes eaux par mes flèches, que des astras divins ont charmées. » 16,305.

» Quand l'*Océan*, séjour de Varouna, eut entendu ces mots sortis de la bouche de Râma, il reprit, agité par la crainte et se tenant, les mains jointes : 16,306.

« Je ne veux pas t'empêcher, et je ne serai point une cause d'obstacles ; mais écoute cette parole et fais ensuite, Râma, ce qui est à faire. 16,307.

» Si l'on sait que j'ai accordé une voie pour le passage de ton armée, d'autres m'en feront une loi par la puissance de leur arc. 16,308.

» Il y a ici un singe vigoureux, appelé Nala et réputé un artiste : c'est le fils de Viçvakarma, ce divin ouvrier en bois. 16,309.

» Il jetera dans mes eaux des bois, du gazon ou de la pierre ; je supporterai tout cet amas, et delà il naîtra pour toi un pont. » 16,310.

» A ces mots, il disparut, et Râma dit à Nala : « Construis-nous un pont dans la mer ; je pense que tu es capable d'un tel ouvrage. » 16,311.

» De cette manière, le Kakoutsthide fit jeter sur le grand bassin des eaux un pont, qui avait une longueur de cent yodjanas sur dix yodjanas en largeur. 16,312.

» C'est le pont célèbre dans le monde sous le nom du Pont-de-Nala, et qui, à l'ordre obéi de Râma, est sorti des eaux, pareil à une montagne. 16,313.

» Tandis que le fils de Raghou se tenait dans ces lieux, le vertueux Vibhîshana vint se joindre à lui avec quatre ministres : il était frère de l'Indra des Rakshasas.

» Le magnanime Râma l'accueillit avec une parole de

bien-venue ; mais Sougrîva eut un soupçon : « Ce doit être un espion. » 16,314—16,315.

» Quand il eut le plaisir de connaître sa vraie nature, Râma de l'honorer avec de sincères élans *du cœur* et des gestes parfaitement accomplis, suivant les convenances.

» Il sacra Vibhîshana dans l'empire sur tous les Rakhasas, et fit de lui son jeune frère dans les conseils et l'ami de Lakshmana. 16,316—16,317.

» Avec son approbation il franchit à la tête de son armée le grand océan par ce pont, et son passage, monarque des hommes, consuma tout un mois. 16,318.

» De là, continuant sa marche et s'étant approché de Lankâ, il dévasta par la main de ses singes à différentes fois de grands et nombreux jardins royaux et publics.

» Vibhîshana fit arrêter deux espions, Çouka et Sârana, ministres et conseillers de Râvana, qui, sous la forme de singes, avaient pénétré dans le camp. 16,319 —16,320.

» Quand ces deux noctivagues eurent repris la forme de Rakshasas, Râma les fit promener dans l'armée et les congédia. 16,321.

» Avant cela, il avait établi l'armée dans un bocage et envoyé un docte singe, Angada, en mission à Râvana.

» Lorsqu'il eut distribué son armée dans ce bois abondant en vivres et en eau, rempli de fruits et de racines, le Kakoutsthide la défendit suivant les théories de l'art. 16,322—16,323.

» Râvana établit dans Lankâ une règle instituée par les Çâstras, et, cela fait, il donna à la ville des portes arcadées et des remparts solides, inexpugnables. 16,324.

» Il y avait sept fossés aux profondes eaux, remplis de crocodiles et de poissons *dévorants*, *retranchements*

infranchissables, où se trouvaient accumulées les pointes du khadira. 16,325.

» Là, étaient d'invincibles machines et des portes avec des rocs amassés et des guerriers, assistés par des serpents venimeux et des troupes d'éléphants, avec de la poussière, avec de la résine. 16,326.

» Ils avaient des maillets d'armes enduits de cire d'abeilles; ils étaient munis de haches, d'épées, de leviers et de flèches en fer, de tisons embrasés, de massues et de çataghnîs. 16,327.

» A chaque porte de la ville, se tenaient des divisions d'êtres immobiles et mobiles, d'innombrables fantassins, des chevaux et des éléphants en abondance. 16,328.

» L'intrépide Angada à la force immense, arrivé à la porte de Lankâ, entra sans déguisement au milieu de ces nombreux Rakshasas. L'Indra de ces Démons brillait, environné d'eux, comme le soleil, entouré par une guirlande de nuages. 16,329—16,330.

» L'éloquent Angada s'approche du Poulastyade, environné de ses ministres, le salue et commence à lui raconter ce dont Râma l'avait chargé : 16,331.

« Voici que te dit, sire, le descendant de Raghou, l'Indra de Koçala à la vaste renommée; reçois cette parole opportune, et veuille bien l'accomplir. 16,332.

» Les vices, entrés dans tes places et dans tes villes, les détruiront, monarque insensé, qui fais du vice ton plaisir. 16,333.

» Tu as commis une offense envers moi : tu m'as enlevé Sîtâ de force! Seul, *tu fus coupable*, mais ce fait n'en sera pas moins pour la mort de ceux, qui sont innocents à mon égard. 16,334.

» Enivré de ta force et de ton orgueil, tu as déjà persécuté les rishis, qui habitent les bois, tu as méprisé les Dieux mêmes. 16,335.

» Tu as donné la mort aux saints rois, tu as ravi des épouses éplorées : voici le temps où arrive à sa maturité le fruit de ton péché. 16,336.

» Je suis ici pour t'immoler avec tes ministres : combats ! sois un homme de cœur ! Vois, noctivague, quelle est ma vigueur, l'arc à la main, tout enfant de Manou que je suis. 16,337.

» Délivrasses-tu Sitâ, la fille du roi Djanaka, tu ne seras jamais délivré de moi ! mes flèches acérées vont dépeupler ce monde de ses Rakshasas ! » 16,338.

» Plein de colère, le puissant Râvana ne put supporter cet amer langage, dont la bouche de l'envoyé frappait ses oreilles. 16,339.

» Quatre noctivagues, habiles à deviner les gestes de leur maître, le saisissent par les quatre membres, comme des oiseaux, qui saisiraient un tigre. 16,340.

» Mais prenant les rôdeurs de nuit, attachés à son corps, Angada de s'élancer dans les airs et d'atteindre *avec eux* la terrasse au faîte du palais. 16,341.

» Tandis qu'il s'envolait avec rapidité, les noctivagues tombaient sur la terre, le cœur en éclat, écrasés par le plus vaillant des combattants. 16,342.

» Et lui, du sommet de ce palais, où il prit son élan, il sauta par-dessus la ville de Lankâ et s'en alla tomber près de son armée. 16,343.

» Il s'approcha du monarque de Koçala, lui fit part de tout, et, félicité par le petit-neveu de Raghou, le singe vigoureux se reposa. 16,344.

» Le Raghouide à la tête de toutes les forces des simiens, aussi rapides que le vent, brisa les remparts de Lankâ. 16,345.

» Marchant sur les pas de Vibhîshana et du roi des ours, Lakshmana de broyer la porte méridionale inaccessible de la ville. 16,346.

» Il accourut dans Lankâ avec une centaine de mille kotis de singes, doués de la science des combats, aux membres fauves comme de jeunes chameaux.

» Il fit disposer en bataille trois kotis d'ours au poil bistré, agiles dans leurs jambes, leurs mains et leurs bras longs. 16,347—16,348.

» Des singes, qui volaient, qui descendaient, qui montaient, offusquaient la vue du soleil, comme la poussière, qui détruit sa lumière. 16,349.

» Les Rakshasas, les femmes et les vieillards virent avec étonnement jaunir de tous côtés, sire, le rempart sous des singes pareils au chanvre mûr, égaux au soleil adolescent, semblables à la fleur de çirîsha, ou tels que la tige du riz. 16,350—16,351.

» Les assaillants brisèrent les colonnes de pierreries et les cîmes des palais *en marbre* de Karnâta : ils dispersèrent çà et là les machines aux sommets rompus et broyés. 16,352.

» Saisissant, et les tchakras, et les çataghnîs, et les boulets de pierres, ils les décochaient avec toute la fougue des bras au milieu de Lankâ, en poussant de grands cris. 16,353.

» Quelques troupes de noctivagues, qui se tenaient sur les remparts, s'enfuirent par centaines devant les singes, qui accouraient. 16,354.

» Ensuite les Rakshasas, aux figures déformées et qui changeaient d'extérieur à volonté, sortirent de leurs quartiers, à la voix du souverain, en troupes de cent mille à la fois. 16,355.

» Les habitants des bois, les dispersant sous une grêle de flèches et déployant la plus grande valeur, décorèrent de leurs bataillons les remparts. 16,356.

» Des Rakshasas, aux formes épouvantables et semblables à des amas de nuages (1), firent évacuer de nouveau le retranchement aux escadrons simiens. 16,357.

» Les plus vaillants des singes tombaient en foule, brisés par les épieux de fer : les Rakshasas tombaient, rompus sous les débris des portes arcadées et des colonnes.

» Alors s'éleva entre les héros noctivagues et les singes un combat à prise de cheveux, où les combattants des deux parts se dévoraient mutuellement à belles dents, mis en pièces par les ongles. 16,358—16,359.

» Roulants, blessés, gémissants sur la terre, les singes et les Rakshasas des deux côtés ne cessaient de se tuer réciproquement embrassés. 16,360.

» Râma, semblable au nuage, fit pleuvoir les multitudes de ses traits qui, infestant la ville de Lankâ, y donnaient la mort aux rôdeurs de nuits. 16,361.

» Le Soumitride, archer solide, aux flèches de fer, visant et revisant les Rakshasas, qui garnissaient les *plate-formes des* citadelles, les abattait *sur la terre*. 16,362.

» Ce carnage accompli, Râma fit proclamer un armistice parmi les singes, et sa première victoire atteignit au but pour la prise de Lankâ. 16,363.

(1) *Samâsha*, mot, sur lequel se taisent tous les Dictionnaires.

» Les suivants de Râvana, en plusieurs troupes de Piçâtchas et de vils Rakshasas, vinrent ensuite attaquer les armées ennemies entrées dans la ville : 16,364.

» C'étaient Parvana, Patana, Djamba, Khara, Krodhavasa, Hari, Praroudja et Aroudja, Praghasa lui-même et d'autres de telle condition. 16,365.

» Vibhîshana, à la connaissance duquel ils ne pouvaient échapper, fit donner à ces méchants, qui se ruaient invisibles, une mort dérobée aux yeux. 16,366.

» Apperçus enfin par les singes vigoureux et venus de contrées lointaines, ils tombèrent de toutes parts, sire, blessés, sans vie, sur la terre. 16,367.

» Le puissant Râvana sortit, impatient, environné d'armées épouvantables de Piçâtchas et de Rakshasas.

» Tel qu'un autre Ouçanas, qui connaît les règles des Traités sur la guerre, il rangea son armée suivant l'ordre d'Ouçanas, et commanda de combattre les singes.

16,368—16,369.

» Le fils de Raghou opposa ses bataillons suivant l'ordonnance de Vrihaspati contre le noctivague aux dix têtes, sorti avec une nombreuse armée. 16,370.

» Les deux armées se rencontrent, et Râvana livre bataille à Râma. Lakshmana combattit avec Indradjit, Sougrîva avec Viroûpâksha, Nikharvata vec Târa, Nala avec Tounda, et Patouça avec Panasa. 16,371—16,372.

» On abordait celui, que l'on croyait pouvoir être vaincu ; et, secondé par la seule force de ses bras, on combattait avec lui sur la lisière du champ de bataille.

» Les tambours, inspirant la crainte, augmentaient leurs épouvantables roulements, effroi des mondes, tels que jadis dans le combat des Asouras et des Dieux. 16,373—16,374.

» Râvana aborde Râma avec des pluies d'épées, de tridents, d'épieux en fer: et Râma aborde Râvana avec une grêle d'armes en fer, coupantes, acérées. 16,375.

» Lakshmana de percer Indradjit au milieu de ses efforts avec des flèches, qui tranchent les articulations; Indradjit de percer Lakshmana avec une foule de traits. 16,376.

» Vibhîshana déverse sur Prahasta, et Prahasta sur Vibhîshana, l'un et l'autre sans trouble, un orage de dards aigus, aux ailes d'oiseaux. 16,377.

» Le premier choc de ces guerriers vigoureux, aux grands astras, fut tel que les trois mondes avec leurs êtres immobiles et mobiles était entièrement troublé. 16,378.

» Ensuite Prahasta, intraitable au combat, se porte impétueusement sur Vibhîshana et le frappe de sa massue, en poussant un cri. 16,379.

» Atteint par cette arme à la fougue épouvantable, le sage guerrier aux longs bras, aussi ferme que l'Himâlaya, n'en fut pas même ébranlé. 16,380.

» Aussitôt, saisissant un grand et large épieu de fer, orné de cent clochettes, Vibhîshana le charme et l'envoie tomber sur la tête de son ennemi. 16,381.

» Frappé par cette arme, aussi prompte que la foudre, le Rakshasa perdit sa fougue à l'instant même; et, le chef enlevé, il parut comme un arbre, que le vent a brisé.

» A la vue du noctivague Prahasta immolé dans cette bataille, Dhoûmrâksha de courir avec une grande impétuosité sur les singes. 16,382—16,383.

» Dès que les héros simiens voient accourir cette figure effrayante, semblable à un nuage, ils se débandent à la hâte sur le champ de bataille. 16,384.

» A peine le tigre des singes, Hanoûmat, le fils du Vent,

eut-il vu s'enfuir les plus braves des singes, il accourut à la rescousse. 16,385.

» Aussitôt qu'ils ont vu le fils de Maroute demeurer ferme dans la bataille, les simiens de tous les côtés s'empressent à l'envi de faire volte-face. 16,386.

» Ce fut alors, effroi des mondes, un grand bruit confus des armées de Râma et de Râvana, qui couraient l'une sur l'autre. 16,387.

» Tandis que cet épouvantable combat se livrait au milieu d'une boue de sang, Dhoûmrâksha mit en fuite l'armée simienne à coups de flèches. 16,388.

» Le Rakshasa, victorieux de ses ennemis, reçut Hanoûmat, qui accourait avec sa grande taille. Le fils du Vent fondit sur lui rapidement. 16,389.

» Le combat de ces deux héros, singe et Rakshasa, qui voulaient remporter l'un sur l'autre la victoire, fut aussi terrible que celui d'Indra et de Prahlâda. 16,390.

» Le Démon frappa le singe avec des pilons et des massues, et le singe frappa le Démon avec des arbres au tronc vêtu de ses branches feuillues. 16,391.

» Irrité, le fils du Vent, Hanoûmat, dans un excès de colère, brisa le char du Rakshasa et le tua, lui, ses chevaux et son cocher. 16,392.

» A la vue du plus grand des noctivagues, Dhoûmrâksha mort, les singes reprennent de la confiance en eux-mêmes, ils reviennent sur le champ de bataille et s'approchent des guerriers. 16,393.

» Maltraités par les singes, vigoureux et triomphants, la terreur chassa dans Lankâ les Rakshasas, dont les pensées se tournèrent à la crainte. 16,394.

» Le reste des noctivagues, échappés au carnage,

accourt brisé dans la ville et fait part au monarque Râvana de ce qui était arrivé. 16,395.

» A peine eut-il appris d'eux que Prahasta avait succombé dans la guerre et que les plus vaillants des singes avaient détruit le héros Dhoûmràksha et son armée, il s'élança hors de son trône : « Voici le moment arrivé, dit-il, de mettre à l'ouvrage Koumbhakarna ! »
16,396—16,397.

» Dès qu'il eut ainsi parlé, il fit réveiller avec divers instruments de musique aux vastes sons le guerrier, profondément endormi dans sa couche. 16,398.

» Enfin le monarque des Rakshasas, sous l'empire de la crainte, réveilla avec un grand effort ce héros sans trouble, hors du sommeil, assis et résolu. 16,399.

« Heureux es-tu, Koumbhakarna, toi, qui peux jouir d'un tel sommeil ! dit au colosse le souverain aux dix têtes; 16,400.

» Toi, qui ne sais rien encore de ce grand danger, aux formes épouvantables ! Voici que Râma a traversé la mer sur un pont avec une armée de singes. 16,401.

» Nous ayant méprisés tous, il répand un vaste effroi. J'ai enlevé son épouse, nommée Sità, la fille du roi Djanaka. 16,402.

» Il a jeté un pont sur la grande mer, et il est venu ici pour l'emmener ; il a tué Prahasta et les autres, notre haute parenté. 16,403.

» Il n'est personne, si ce n'est toi, qui puisse lui donner la mort, ô toi, qui traînes les corps de tes ennemis. Endosse ta cuirasse et sors à la tête d'uue armée, ô le plus fort des forts. 16,404.

» Tue Râma dans le combat et tous les autres ennemis,

dompteur de tes rivaux. Vadjravéga et Pramâthîn (1), les deux frères éminents de Doûshana, te suivront tous deux, accompagnés d'une grande armée. » Quand le monarque des Rakshasas eut adressé ce langage à l'impétueux Koumbhakarna, il commanda à ces deux jeunes héros ce qu'ils avaient à faire. « Qu'il en soit ainsi ! » répondent à Râvana les deux héros, frères puînés de Doûshana et, mettant à leur tête Koumbhakarna, ils sortent de la ville à pas rapides. 16,405—16,406—16,407—16,408.

» Aussitôt qu'il fut sorti de la cité, Koumbhakarna vit avec ses suivants l'armée victorieuse des singes, qui se tenait rangée devant lui. 16,409.

» Tandis qu'il contemplait cette armée dans le désir d'y voir Râma, il apperçut le Soumitride, résolu devant lui, un arc à la main. 16,410.

» Les singes de s'approcher à grands pas; ils environnent le Rakshasa de tous les côtés et le frappent avec de nombreux arbres aux énormes troncs. 16,411.

» Surmontant une peur extrême, d'autres le déchiraient avec leurs ongles. Les simiens, combattant par les différentes voies du combat, blessaient l'Indra des Rakshasas avec des traits variés et terribles ; mais le monstre blessé dévorait les singes en riant. 16,412—16,413.

» Il fait sa proie du simien Bala, de Tchanda-Bala et de Vadjrabâhou. A l'aspect de ces actions douloureuses du Rakshasa Koumbhakarna, Târa et les autres de pousser des cris d'effroi. Dès qu'il eut ouï ces hautes clameurs jetées par les guerriers chefs des troupeaux de singes, Sougrîva fondit, l'âme sans crainte, sur Koumbhakarna.

(1) Prononcez le mot comme s'il était écrit *Pramâthine*.

Arrivé rapidement sur lui, le magnanime éléphant des singes le frappa vigoureusement sur le front avec le tronc d'un shorée. Le singe à la grande vîtesse brisa du coup son arbre, et n'en fut pas même effrayé. Mais, réveillé soudain au contact de ce shorée, Koumbhakarna pousse un cri, étreint Sougrîva dans ses bras et l'enlève malgré lui. Aussitôt que le Soumitride l'eut apperçu, ce héros, la joie de ses amis, courut sur le Rakshasa, qui emportait Sougrîva. Arrivé près du monstre, le terrible Lakshmana saisit une grande flèche empennée d'or, à la grande vîtesse, et l'envoie à Koumbhakarna. Le trait fendit sa cuirasse et son corps. (*De la stance* 16,413 *à la stance* 16,421.)

» Dégouttant de sang, il entrouvrit la terre et s'y plongea. Le héros Koumbhakarna, le cœur brisé, de s'armer d'une roche et d'abandonner le monarque des singes. Il courut, tenant son vaste rocher en l'air, sur le fils de Soumitrâ. 16,422—16,423.

» Dans l'instant qu'il s'élançait, celui-ci trancha ses deux mains levées avec des flèches en rasoir au tranchant acéré. Le géant avait quatre bras. 16,424.

» Le Soumitride, employant un prompt astra, lui coupa de ses rasoirs tous les bras, armés de rocs saisis. 16,425.

» Koumbhakarna était un colosse à beaucoup de bras, de têtes et de pieds : Lakshmana, aidé par l'astra de Brahma, le mit en pièces, tel qu'un amas de montagnes. 16,426.

» Frappé de l'astra céleste, le guerrier vigoureux tomba, comme tombe avec ses rameaux un arbre consumé par un grand coup de la foudre. 16,427.

» Aussitôt qu'ils virent l'impétueux Koumbhakarna

abattu sans vie, tel que Vritra, sur la terre, la crainte dispersa les Rakshasas de tous les côtés. 16,428.

» A peine ont-ils vu leurs guerriers s'enfuir, les frères puînés de Doûshana les arrêtent et courent irrités sur le Soumitride. 16,429.

» Voyant Pramâthin et Vadjravéga accourir avec colère, celui-ci, poussant un cri, les reçut l'un et l'autre avec ses flèches. 16,430.

» Alors un combat très-tumultueux, effroi du monde, fils de Kountî, s'éleva entre les deux frères puînés de Doûshana et le sage Lakshmana. 16,431.

» Il fit pleuvoir sur les deux Rakshasas une grande pluie de flèches, et ces héros irrités firent crever sur lui le nuage de leurs traits. 16,432.

» La bataille aux formes bien effrayantes entre Pramâthin, Vadjravéga et le Soumitride aux longs bras dura une heure d'une telle manière. 16,433.

» Hanoûmat, le fils du Vent, saisit alors une cîme de montagne, s'élance avec elle et ravit le souffle de l'existence au Démon Vadjravéga. 16,434.

» Nîla, singe à la grande force, courut et broya sous un vaste rocher Pramâthin, le frère mineur de Doûshana. 16,435.

» Ensuite s'alluma de nouveau une bataille au lever *plein* de violents *orages* entre les armées de Râma et de Râvana, qui fondaient l'une sur l'autre. 16,436.

» Les hommes des bois immolaient par centaines les Naîrritas, et ceux-ci par centaines sacrifiaient les hommes des bois; mais ordinairement c'étaient les Naîrritas et non les singes, qui mouraient. 16,437.

» A la nouvelle que Koumbhakarna, ayant succombé

dans cette lutte avec ses compagnons, avait suivi au tombeau le héros Prahasta et Dhoûmrâksha à la grande vigueur, Râvana dit au vaillant Indradjit, son fils : « Tue, immolateur des ennemis, et Râma, et Sougrîva, et Lakshmana. 16,438—16,439.

» Par ta victoire dans le combat sur le Dieu aux mille regards, sur l'époux de Çatchî, qui tient la foudre, tu as acquis pour moi, noble fils, une gloire éclatante. 16,440.

» Apparent ou caché, tue mes ennemis avec ces flèches, dont la grâce te fut accordée, immolateur des ennemis, ô le plus excellent des hommes instruits dans les Çâstras.

» Râma, Sougrîva et Lakshmana ne sont pas capables de soutenir le contact de tes flèches, guerrier sans reproche : à plus forte raison, les hommes, qui suivent leurs pas. 16,441—16,442.

» Les combats de Prahasta et de Khoumbhakarna n'ont pas mis fin à mon inimitié : marche l'éteindre, héros aux longs bras. 16,443.

» Que tes flèches acérées, immolant mes ennemis et leurs armées, me réjouissent aujourd'hui, mon fils, comme jadis ta victoire sur Indra ! » 16,444.

» Il dit. « Qu'il en soit ainsi ! » répond Indradjit, qui, revêtu de sa cuirasse, monte sur son char, sire, et s'avance à pas hâtés vers le champ de bataille. 16,445.

» Le plus excellent des Rakshasas proclame à haute voix son nom, et défie au combat Lakshmana, le fortuné Lakshmana. 16,446.

» Soudain celui-ci prend son arc et sa flèche ; il s'élance, effrayant par ses cris, comme un lion épouvante les viles gazelles par le son profond de sa voix. 16,447.

» Aussitôt il s'élève un immense combat entre ces

deux rivaux, qui rivalisaient l'un sur l'autre, qui avaient les astras divins et qui désiraient la victoire. 16,448.

» Quand le Râvanide vit qu'il ne pouvait triompher ainsi avec des flèches, il eut recours, le plus vigoureux des êtres vigoureux, à un plus vaste effort. 16,449.

» Il harcela son ennemi avec des leviers de fer à la grande vitesse, et le Soumitride les trancha dans leur vol avec des flèches acérées. 16,450.

» Coupés par les traits mordants, ils tombèrent sur le sol de la terre. Le fils de Bâli, le fortuné Angada, levant un arbre, court avec une grande vitesse et l'en frappe sur la tête. Le robuste Indradjit n'en fut pas même ébranlé; il voulait répondre au coup par une flèche barbelée, mais Lakshmana la trancha en deux. Le fils de Râvana frappa dans le flanc gauche le plus excellent des singes, le héros Angada, venu à la portée de sa massue. Le vigoureux enfant de Bâli, sans penser à ce coup, décharge irrité sur Indradjit le tronc d'un shorée. Cet arbre, lancé par la colère d'Angada pour la mort d'Indradjit, frappa, *guerrier* né de Prithâ, son char, ses chevaux et son cocher. Le fils de Râvana, sire, qui avait perdu son cocher, sauta à bas de son char aux coursiers sans vie, et disparut en ce moment par l'effet de la magie. Dès que Râma sut que le Démon s'était caché dans la magie, dont il était si puissamment doué, il vint en ce lieu et veilla sur l'armée. Le héros, visant Râma avec ses flèches, dont la grâce lui fut accordée, le blessa dans tous ses membres, lui et Lakshmana à la grande force. Les deux frères alors de combattre à coups de flèches le Râvanide invisible, enveloppé dans sa magie; et lui d'envoyer encore plus, dans sa colère, par centaines et par milliers, ses traits dans tous les membres de ces deux lions des hommes. Les singes, pensant que

le guerrier, qui envoyait continuellement tous ces dards, était caché dans l'invisibilité, prirent de grandes flèches et entrèrent dans le ciel *avec elles*. Mais le Démon, fils de Râvana, entouré de sa magie, sans laisser tomber un regard ni sur eux, ni sur les deux guerriers, affligea cruellement et blessa de ses traits les héroïques frères, Râma et Lakshmana, qui, couverts de flèches, tombèrent sur la la terre, comme le soleil et la lune s'écoulerai nt du ciel. (*De la stance* 16,451 *à la stance* 16,464.)

» Dès qu'il vit les deux frères, abattus sur le sol, le Râvanide les lia avec d'autres flèches, dont la grâce lui avait été accordée. 16,465.

» Attachés par Indradjit dans le lien de ces dards, les deux vaillants tigres des hommes semblaient sur le champ de bataille deux oiseaux liés dans leur cage. 16,466.

» Quand il vit les deux héros tombés sur la terre et couverts de flèches envoyées par centaines, Sougrîva debout les environna avec les singes. 16,467.

» Le monarque avait à ses côtés Soushéna, Maînda et Dwivida, Koumouda et Angada, Hanoûmat, Nila, Târa et Nala. 16,468.

» En ce lieu vint aussi l'habile Vibhîshana, qui tira de leur assoupissement les deux héros, réveillés par l'astra de la science. 16,469.

» Au même instant, Sougrîva les délivra de leurs flèches avec le simple sublime Viçalyâ (1), associé à une formule céleste. 16,470.

» Soudain, ayant repris connaissance et se voyant dégagés des traits, les deux héros se lèvent, secouant la fatigue et le sommeil. 16,471.

(1) C'est-à-dire, *qui vous délivre des flèches*.

» Aussitôt qu'il vit Râma guéri, Vibhîshana tint ce langage, fils de Prithâ, les mains réunies au front, au rejeton d'Ikshwâkou : 16,472.

« Gouhyaka, suivant l'ordre du roi des rois, a pris cette eau, dompteur des ennemis, et il vient des montagnes blanches en ta présence. 16,473.

» Kouvéra te fait présent de cette onde, terrible roi des rois, pour qu'elle te procure la vue des êtres invisibles.

» L'homme, à qui elle sera donnée, s'il lave ses yeux de cette eau, verra les êtres, qui se dérobent aux regards. »

« Bien ! » répondit Râma. Cette onde fut reçue par Lakshmana à la grande âme, qui en frotta ses yeux.

» Il est imité par Sougrîva et Djâmbavat, par Hanoûmat et Angada, par Maînda, Dwivida et Nîla, par la plus grande partie des plus excellents singes, et la chose arriva comme Vibhishana l'avait dite. Leurs yeux devinrent en un instant, Youddhishthira, le siége de facultés supérieures. 16,474—16,475—16,476—16,477—16,478.

» Quand Indradjit, ayant terminé son exploit, eut annoncé à son père la prouesse, qu'il avait exécutée, il revint à la hâte au front du champ de bataille. 16,479.

» Dès que le Soumitride, docile au sentiment de Vibhîshana, le vit accourir de nouveau irrité, il fondit sur lui avec le désir de le vaincre. 16,480.

» Aussitôt qu'il eut proclamé son nom, Lakshmana irrité frappa de ses flèches le héros triomphant, qui n'avait pas accompli ses exploits de chaque jour. 16,481.

» Alors s'alluma entre ces deux héros, animés par un mutuel désir de remporter la victoire, un combat extrêmement varié, admirable et pareil à celui de Çakra et de Prahlâda. 16,482.

» Indradjit de blesser le Soumitride avec ses dards, qui tranchaient les articulations; et le Soumitride de blesser Indradjit avec des flèches au contact mordant comme le feu. 16,483.

» Se voyant toucher par les traits de Lakshmana, le Râvanide, rempli de colère, lui envoya huit flèches, semblables au venin des serpents. 16,484.

» Écoute de ma bouche comment le héros Soumitride lui enleva la vie avec trois flèches pareilles au feu.

» Avec l'une, il fit tomber de son corps le bras, qui tenait l'arc; avec l'autre, il abattit sur la terre le bras, armé de la flèche de fer. 16,485—16,486.

» Avec la troisième au large et lumineux tranchant, il enleva la tête au nez charmant, aux pendeloques éblouissantes. 16,487.

» Quand il eut fait de son buste, hideux à voir, un tronc mutilé de ses bras, le plus fort des forts tua son cocher à coups de flèches. 16,488.

» Ses coursiers ramenèrent le char dans Lankâ, et Râvana le contempla vide alors de son fils. 16,489.

» Dès qu'il vit que ce fils n'était plus, l'âme émue par la terreur, Râvana, en proie au délire du chagrin, s'élança pour tuer la Vidéhaine. 16,490.

» Il saisit un cimeterre et courut avec vitesse vers la princesse, qui, remplie du désir de voir son époux était placée dans le bocage d'açokas. 16,491.

» Ayant vu la résolution criminelle de cet insensé, Avindya, *son ministre*, éteignit le feu de sa colère. Écoute quelles raisons il fit valoir. 16,492.

« Placé au sein d'un grand, d'un éclatant royaume, il ne te sied pas de tuer une femme, surtout quand elle est,

cette femme, dans ta dépendance, au milieu de tes prisons.

» Le brisement de son corps ne suffirait même point à la tuer. Détruis son époux : lui une fois mort, elle meurt. 16,493—16,494.

» Çatakratou en personne n'est pas égal à toi pour le courage. Plus d'une fois dans les combats, n'as-tu pas semé la terreur parmi les Dieux, soutenus par Indra ?

» Avec ce langage et d'autres nombreuses paroles, Avindhya réussit à calmer la colère de Râvana, et le monarque accepta ses raisons. 16,495—16,496.

» Le noctivague tourna sa pensée vers la sortie ; il rengaîna son cimeterre et donna cet ordre : « Qu'on m'apprête mon char ! » 16,497.

» Irrité par la mort de son fils bien-aimé, le géant aux dix têtes sortit, monté sur son char, orné de pierreries et d'or. 16,498.

» Environné de Rakshasas épouvantables, tenant à leur main différentes armes, il fondit sur Râma, en attaquant les principaux des singes. 16,499.

» Tandis qu'il précipite sa course, Maînda, Nîla et Nala, Angada, Hanoûmat et Djâmbavat entourent avec leurs guerriers le monarque irrité. 16,500.

» Les héros des singes et des ours détruisent, sous les yeux de ce roi, l'armée du monstre aux dix têtes sous une averse d'arbres. 16,501.

» Quand il vit que son armée avait succombé sous les ennemis, le monarque des Rakshasas, Râvana, le magicien, répandit les moyens de sa magie. 16,502.

» On vit sortir de son corps par centaines et par milliers des noctivagues, armés de glaives, d'épieux en fer et de flèches. 16,503.

» Râma d'exterminer tous ces Rakshasas avec un astra divin et leur souverain de mettre en jeu de nouveau sa magie. 16,504.

» Il multiplia, Bharatide, les formes de Râma et de Lakshmana. Puis, le géant aux dix têtes courut sur les personnes mêmes de Râma et de Lakshmana, 16,505.

» Ensuite, les noctivagues honorent les deux héros; puis, saisissant leurs arcs, ils courent sur Râma (1).

» Quand le rejeton d'Ikshwâkou, le Soumitride vit cette magie de l'Indra des Rakshasas, il dit avec émotion cette grande parole à Râma : 16,506—16,507.

« Triomphe de ces vils Rakshasas, qui sont les images de toi-même : tue-les, ces trompeuses apparences de toi-même, et les autres avec elles ! » 16,508.

» Alors Mâtali, le cocher d'Indra, s'approcha de Râma sur le champ de bataille dans un char, qui avait la splendeur du soleil et que traînaient des coursiers fauves.

» Il dit : « Ce char sublime, attelé de coursiers fauves, est Djaïtra (2), le char d'Indra. Monté sur cette magnifique voiture, puissant Kakoutsthide, il a immolé dans la bataille par centaines les Daïtyas et les Dânavas. Aidé par mes efforts, extermine donc bientôt dans un combat, tigre des hommes, Râvana, sans tarder ! » A ces mots, le fils de Raghou eut pour suspecte la parole sincère de Mâtali. 16,509—16,510—16,511—16,512.

« C'est encore là un tour de la magie du Rakshasa ! » dit-il; mais Vibhîshana d'observer : « Ce n'est pas une

(1) Je ne saisis pas bien l'enchaînement de cette stance avec ce qui précède et ce qui suit : il doit y avoir ici une lacune, ou c'est une intrusion illogique. Du reste, le çloka est traduit littéralement.

(2) *Le Triomphant* ou *le Victorieux*.

illusion, tigre des hommes, que fait paraître à nos yeux le méchant Râvana ! 16,513.

» Hâte-toi donc de monter dans ce char d'Indra, héros à la grande splendeur. » — « Qu'il en soit ainsi, Vibhîshana ! » lui répondit le Kakoutsthide, transporté d'ardeur. 16,514.

» Aussitôt, rempli de colère, il fond avec ce char sur le géant aux dix têtes. Quand il attaqua Râvana, tous les êtres d'éclater en de grandes clameurs. 16,515.

» Des cris de guerre furent poussés dans le ciel, les tambours célestes résonnèrent *dans les nues :* un violent combat s'éleva entre le monstre aux dix cous et le fils des rois. 16,516.

» On n'eût trouvé nulle part une ressemblance avec ces deux guerriers. Le noctivague envoie à Râma une lance épouvantable, semblable à la foudre d'Indra, haute comme le sceptre de Brahma ; et Râma se hâte de la trancher avec ses flèches acérées. 16,517—16,518.

» A la vue de cet exploit difficile, la terreur pénètre au sein de Râvana ; et le géant aux dix têtes dans sa colère décoche à la hâte des traits aigus et divers projectiles à Râma par milliers et par myriades, des bhousoundhis, des lances, des massues, des haches, des épieux de fer, des çataghnîs aux formes diverses et des flèches acérées. A l'aspect de cette hideuse magie du Démon aux dix têtes, 16,519—16,520—16,521.

» La terreur disperse tous les singes dans toutes les parties de l'espace. Rapidement, le Kakoutsthide saisit une flèche immense, aux belles ailes, au beau tranchant, empennée d'or, et l'enchante avec l'astra de Brahma. Voyant Râma, qui charme le dard nompareil avec la for-

mule du Créateur, les Gandharvas et les Dieux, Indra à leur tête, frémissent d'épouvante. Les Kinnaras, les Dânavas et les Dieux, aussitôt qu'ils entendent prononcer l'astra de Brahma, pensent qu'ils reste peu de temps à vivre au Rakshasa ennemi. Râma lui décoche son trait à la force incomparable, 16,522—16,523—16,524—16,525.

» Trait épouvantable, haut comme le sceptre de Brahma et qui devait causer la mort de Râvana. A peine lancé par Râma, que *sa haine*, Bharatide, fit venir de *si* loin, le monarque des Rakshasas flamboya avec son char, ses chevaux et son cocher, enveloppés tous par le feu d'une grande flamme. 16,526—16,527.

» Transportés d'allégresse à la vue de Râvana tué par Râma aux travaux infatigables, les Tridaças, avec les Gandharvas, avec les Tchâranas, laissèrent l'éminent roi se résoudre en les cinq éléments; et l'énergie de l'astra brahmique le fit déchoir de tous les mondes.

16,528—16,529.

» Les principes de son corps, la chair et le sang ne dominèrent plus *en lui*; et, consumés par l'astra de Brahma, on n'en vit plus même la cendre. 16,530.

» Quand il eut tué le vil Râvana, l'Indra des Rakshasas et l'ennemi des Dieux, Râma en fut comblé de joie avec ses chers amis, avec le Soumitride. 16,531.

» Après la mort du géant aux dix têtes, les Dieux, que précédaient les rishis, répandirent sur le héros aux longs bras les bénédictions, qui accompagnent la victoire.

» Toutes les Divinités de chanter Râma aux yeux de lotus bleu ; les Gandharvas, habitants du ciel, versent sur lui des vœux et des pluies de fleurs. 16,532—16,533.

» Lorsqu'ils eurent honoré le héros, ils s'en retournèrent

comme ils étaient venus. Toute l'atmosphère, Atchyouta, offrait aux yeux la ressemblance d'une grande fête. 16,534.

» Dès que Daçagrîva fut tombé sous ses coups, l'auguste Râma, l'illustre vainqueur des cités ennemies, donna Lankâ à Vibhîshana. 16,535.

» Avindhya, le vieux ministre à la grande science, ayant mis Sîtâ devant lui, sortit, précédé par elle; 16,536.

» Et, prenant une âme humble, il dit au magnanime Kakoutsthide : « Reçois, magnanime, cette reine, de qui Djanaka fut le père et de qui la conduite fut vertueuse. »

» A ces mots, le rejeton d'Ikshwâkou descend de son noble char et voit Sîtâ couverte de ses larmes. 16,537—16,538.

» Il voit cette femme aux membres tout charmants, qui se tenait sur un char, déchirée par le chagrin, le corps souillé de taches, les cheveux en gerbe et revêtue d'une robe noire. 16,539.

» Râma lui dit, plein de doute et d'une brûlante colère : « Va, Vidéhaine ! tu es libre. J'ai fait ce que je devais faire. 16,540.

« Toi, de qui je fus l'époux, irais-tu à la vieillesse dans l'habitation d'un Rakshasa ? » ai-je pensé, et cette raison me fit donner la mort au noctivague. 16,541.

» Comment un homme de ma condition, qui sait les décisions sur le devoir, supporterait-il, ne fût-ce qu'une heure seulement, une femme tombée dans les mains d'un étranger ? 16,542.

» Que ta conduite ait été bonne ou mauvaise, moi, Mithilienne, je ne puis souffrir d'être maintenant ton maître, comme d'une oblation de beurre clarifiée, sur laquelle un chien a promené sa langue. » 16,543.

» A peine eut-elle ouï ces amères paroles, la jeune reine tomba soudain sur la terre, agitée par sa douleur, telle qu'un bananier tranché par le pied. 16,544.

» La rougeur de son visage, expression de sa joie, s'effaça en un moment, comme un souffle sur la face d'un miroir. 16,545.

» Dès qu'ils eurent entendu ce langage de Râma, tous les singes et Lakshmana restèrent sans mouvement, ainsi que des corps sans vie. 16,546.

» Ensuite le Dieu à l'âme pure, aux quatre faces, le créateur du monde, qui eut un lotus pour son berceau, se montra sur un char au fils de Raghou. 16,547.

» Il était accompagné de Çakra et d'Agni, du Vent, d'Yama et de Varouna, du souverain fortuné des Yakshas et des sept purs rishis. 16,548.

» Le roi Daçaratha, revêtu d'un corps radieux et céleste, apparut également sur un char de grand prix, lumineux, attelé de cygnes. 16,549.

» Toute l'atmosphère resplendit, environnée de Dieux et de Gandharvas, comme, au temps de l'automne, la voûte du ciel émaillée d'étoiles. 16,550.

» Alors, s'étant levée au milieu d'eux, la noble Vidéhaine adressa ces paroles à Râma, doué d'une vaste poitrine : 16,551.

« Fils de roi, je n'ai pas commis de faute envers toi. Tu connais la route des hommes et des femmes : écoute cette mienne parole. 16,552.

» Le vent, sans cesse en mouvement, circule dans tous les êtres : qu'il m'ôte le souffle de l'existence, si je ne suis pas innocente. 16,553.

» Que le feu, l'eau, l'air, la terre et le vent m'ôtent le

souffle de l'existence, si je ne suis pas innocente. 16,554.

» Telle que dans mes songes ma pensée ne fut jamais occupée d'un autre que toi, ainsi, tu fus la Divinité, qui m'était *sans cesse* montrée. Sois donc mon époux. »

» Une voix sainte, portant la joie au cœur de tous les magnanimes simiens, fit ensuite résonner dans l'atmosphère toutes les plages du ciel. 16,555—16,556.

« Oh ! oh ! c'est la vérité, fils de Raghou. Je suis le Vent, qui circule sans cesse, dit Maronte. La Mithilienne est innocente, sire : veuille donc te réunir avec ton épouse ! » 16,557.

« Je suis placé dans le corps des êtres, au milieu d'eux, fils de Raghou, fit *à son tour* le Feu. Ta Mithilienne n'a pas commis la plus légère offense contre toi, Kakoutsthide. » 16,558.

« C'est moi, qui suis le générateur des humides dans le corps des êtres, fils de Raghou, reprit Varouna. Crois-en ma parole, reprends la Mithilienne. » 16,559.

» Brahma dit :

« Il n'y a rien dans ces événements, qui surprenne en toi, mon fils, voué au devoir des saints rois. Écoute cette parole de moi, vertueux Kakoutsthide, à la bonne conduite.

» Cet ennemi des maharshis, des Dânavas, des Yakshas, des serpents, des Gandharvas et des Dieux fut renversé, héros, sous tes coups ! 16,560—16,561.

» Il fut jadis, grâce à ma faveur, immortel contre tous les êtres : on supporta ce pécheur quelque temps, pour une certaine raison. 16,562.

» Poussé par une malédiction de Nalakoûvara, ce scélérat enfin ravit Sîtâ pour sa mort : c'est moi, qui l'ai gardée moi-même. 16,563.

« Sa tête sera certainement brisée en cent parties, s'il aime la femme d'un autre, qui sera pour lui sans amour ! » Voilà ce qui fut arrêté jadis. 16,564.

» Tu ne dois pas douter un instant ici, héros à la grande splendeur : reçois ton épouse. Tu as accompli un grand exploit, ô toi, qui es l'enveloppe de la lumière immortelle des Dieux. » 16,565.

» Daçaratha prit ensuite la parole :

« Je suis content, mon fils ; la félicité descende sur toi ! Je suis Daçaratha, ton père. Je t'accorde le royaume ; manie les rênes de l'empire, ô le plus grand des hommes. »

» Râma lui répondit :

« Je m'incline devant toi, Indra des rois, si tu es mon père. J'irai, suivant ton ordre, à la charmante ville d'Ayodhyâ. » 16,563—16,567.

» Le père, enivré de joie, dit une seconde fois à Râma, aux angles rouges des yeux : « Va à Ayodhyâ, ô le plus excellent des Bharatides, et occupes-en le trône. 16,568.

» Consume là quatorze années, prince à la grande splendeur. » Alors, félicité par ses amis, après qu'il eut rendu l'hommage aux Dieux, ce héros terrible aux ennemis s'en alla avec son épouse, comme Mahéndra avec la fille de Pouloma. Il combla d'une grâce Avindhya.

16,569—16,570.

» Il répandit sur la Rakshasî Tridjatâ des honneurs et des richesses. Brahma lui dit, accompagné des Dieux, Indra à leur tête : 16,571.

« Fils de Kaâuçalyâ, il faut que je t'accorde des grâces ; lesquelles te donnerai-je ? » Râma choisit la constance dans le devoir, l'invincibilité contre ses ennemis et la résurrection des singes, tombés sous les coups des Rakshasas.

A peine eut-il articulé ces mots : « Qu'il en soit ainsi ! » lui répondit Brahma. 16,572—16,573.

» Les singes, reprenant la vie, revinrent à l'existence, puissant roi. La vertueuse Sîtâ accorda également une grâce au *simien* Hanoûmat. 16,574.

« Ta vie, Hanoûmat, sera égale à la gloire de Râma, et, disposées par ma grâce, des jouissances célestes accompagneront tes *jours*, singe aux yeux verds ! » Ensuite, sous les yeux de ces héros aux travaux infatigables, tous les Dieux, Indra à leur tête, de rentrer dans l'invisibilité. Le cocher de Çakra au comble de la joie, voyant Râma et la Djanakide maintenant réunis, dit au *magnanime prince* ces paroles, au milieu de ses amis, des serpents, des Asouras, des hommes, des Yakshas, des Gandharvas et des Dieux : 16,575—16,576—16,577—16,578.

« Tu as écarté cette infortune, ô toi, de qui le courage est infaillible. Aussi long-temps que subsistera cette terre, les Pannagas, les Rakshasas et les Yakshas, les Gandharvas, les Asouras et les Dieux rediront ta gloire avec les mondes. » Quand il eut parlé ainsi, il demanda congé à Râma, le plus habile de ceux, qui portent les armes. 16,579—16,580.

» Il lui rendit hommage et s'en alla sur son char, éclatant d'une splendeur céleste. Râma, ayant mis à sa tête Sîtâ et le Soumitride, accompagné de tous les singes, devant lesquels marchait Sougrîva, et 'précédé de Vibhîshana, qui avait préposé une garde à Lankâ, repassa la *mer*, séjour des makaras, *son armée* sur le pont, et *lui*, le sage héros, environné, comme il était, de ses principaux ministres, sur le radieux char Poushpaka, qui se mouvait suivant la volonté et volait au milieu des airs. Accompagné des

singes, le vertueux prince de séjourner sur le rivage de la mer, où déjà il avait campé. Là, il rassembla ces guerriers, *les remercia*, les honora et les congédia, après qu'il les eut entièrements satisfaits de pierreries. Eux partis et quand les singes à queue de vache les eurent suivis, il rentra, accompagné de Sougrîva, dans la caverne Kishkindhyâ. Suivi de Vibhîshana, en compagnie de Sougrîva, il fit contempler du char Poushpaka la forêt à la Vidéhaine. Rentré dans Kishkindhyâ, Râma, le plus vaillant des combattants, sacra comme roi de la jeunesse l'adroit Angada. Ensuite, escorté d'eux et du Soumitride, il suivit pour retourner à sa ville la route, par où il était venu. Arrivé dans la cité d'Ayodhyâ, le maître du royaume dépêcha Hanoûmat en courier à Bharata. A peine l'eut-il vu, le singe de lui annoncer l'agréable nouvelle, tout ce qui s'était passé. (*De la stance* **16,581**, *à la stance* **16,592.**)

» Quand le fils du Vent fut revenu, *Râma* se rendit à Nandigrâma, où il vit Bharata, vêtu d'un habit d'écorce, le corps plein de souillures, assis sur un siége, les deux pantoufles de son frère mises devant lui. Le puissant fils de Raghou et le Soumitride avec lui se réjouirent, ô le plus excellent des Bharatides, de se voir enfin réunis à Bharata et à Çatroughna. La vue de la Vidéhaine sema la joie au cœur de ces derniers, *heureux* de se rejoindre à leur frère aîné. Au comble de la plus haute joie, Bharata rendit à l'*exilé* de retour son royaume, ce dépôt bien révéré. De concert, Vaçishtha et Vâmadéva sacrèrent le héros dans un jour sanctifié, sous une constellation dédiée à Vishnou. Une fois sacré, il donna congé pour retourner dans leurs palais au monarque des singes, Sougrîva, environné de la

troupe de ses amis, et à Vibhîshana, le fils de Poulastya. Après qu'il les eut honorés par le présent de diverses choses proposées à la jouissance, il les congédia pleins de joie et comblés de satisfaction, quand il eut pensé : « Voilà ce qui est à faire. » Le fils de Raghou fit ses hommages au char Poushpaka, qu'il eut le plaisir de rendre à Kouvéra. Puis, accompagné des Dévarshis, il offrit sans obstacle, sur la rive du fleuve Gomatî, dix açva-médhas, unis aux prières du soleil. (*De la stance* 16,592 *à la stance* 16,602.)

» Voilà, guerrier aux longs bras, ce que fit Râma à la splendeur sans mesure. Cette dure infortune, causée par son habitation dans les bois, vint le frapper jadis. 16,602.

« Ne t'afflige pas, tigre des hommes ; tu es kshatrya, fléau des ennemis : tu es placé dans une route, où le seul recours est la force des bras ; tu es au milieu d'une épreuve éclatante. 16,603.

» Ensuite, il n'existe point ici de faute, quelque minime soit-elle, commise par toi. Les Asouras et les Dieux avec Indra ont jadis foulé cette pénible route. 16,604.

» Uni aux Maroutes, le Dieu, qui tient la foudre, n'a-t-il pas tué Vritra, et Namoutchi, et Dirghadjihwâ, l'inaffrontable Rakshasî ? 16,605.

» Celui, qui a des alliés, réunit entièrement ici tous les avantages : à plus forte raison, la victoire dans le combat appartiendra-t-elle à celui, qui a pour frères Dhanandjaya ?

» Et ce Bhîma à la valeur terrible, le plus fort des hommes forts, et ces deux héroïques jeunes hommes au grand arc, les fils de Mâdrî ? 16,606—16,607.

» Pourquoi te désoles-tu, quand tu as pour tes alliés ces héros, par qui serait vaincu le Dieu, qui tient la foudre, avec la troupe des Maroutes ? 16,608.

» Secondé par ces héros aux formes célestes, tu vaincras dans la guerre tous tes ennemis, ô le plus grand des Bharatides. 16,609.

» En outre, jette les yeux sur cette femme, que t'avait enlevée ce puissant et pervers Sindhien avec ses guerriers magnanimes. 16,610.

» Tu as accompli un exploit bien difficile, quand tu repris Draâupadî la Noire, et que tu as fait ton esclave le roi Djayatratha vaincu! 16,611.

» Râma sans allié recouvra la Vidéhaine et terrassa dans un combat le terrible Démon aux dix têtes. 16,612.

» Et cependant, sire, il n'avait pour amis que des singes, des ours, des animaux à la face noire, qui avaient embrassé sa cause. Repasse donc tout cela dans ta pensée, ô le plus grand des Kourouides. Ne t'afflige pas, taureau des Bharatides. Les magnanimes de ta condition ne s'abandonnent pas à la douleur, fléau des ennemis. »
16,613—16,514.

Ainsi consolé par le sage Markândéya, le monarque abandonna sa douleur, et, d'une âme relevée de son abattement, lui adressa de nouveau ces paroles. 16,515.

FIN

DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATUM.

Page 8, stance 10,915, construction amphibologique, lisez : *Mon père, ce Daitya fut tué...*

Page 57, distique 11,407 : supprimez le guillemet en tête de la stance.

Page 70, stance 11,527, lisez : « *Maintenant nous avons atteint le roi des monts, le Swéta...*

Page 71, stance 11,531, lisez : *avec des personnes, qui désiraient le voir réuni à son père...*

Page 74, dernière ligne, lisez : *de ravissants kadambas...*

Page 98, stance 11,801, lisez : *aussi ne fera-t-il qu'obéir à ton ordre.*

Page 99, dernière ligne, lisez : *paradisiarques.*

Page 138, stance 12,203, lisez : *Une Daitéyi...*

Page 144, stance 12,272, il y a un peu d'amphibologie, lisez : *Tel il en est des Yakshas, des Asouras et des Gandharvas, des serpents et de la troupe des oiseaux.*

Page 150, stance 12,320, lisez : *Six années les avaient précédées, et les Pândouides habitèrent heureux ces dix ans au sein des forêts.*

Page 229, stance 13,068, mettez au lieu du mot *brahmes*, mal lu, *barbares, méchants pour les êtres animés...*

Page 245, stance 13,202, lisez : *hâte-toi de le tuer avec tes flèches dociles, aux formes épouvantables.*

Page 248, au lieu des deux lignes, qui terminent la stance

13,234, lisez : *des hommes, privés de science tombent partout sous les yeux, et des savants habiles sont en proie à l'affliction.*

Page 264, stance 13,356, lisez : *au valeur :... on vicieux.*

Page 281, stance 13,519, lisez : *vingt-et-un mille fils étaient les enfants de Kouvalâçwa.*

Page 296, au commencement de la stance 13,675, lisez : *je ne suis plus une grue.*

Page 305, stance 13,759, étourderie du typographe. Il avait à mettre *vicieux* dans la ligne ; il oublie les quatre premières lettres. Lisez donc : *on trouve chez ces hommes vicieux la répression...*

Page 328, stance 13,977, lisez : *comme le feu placé sous la chaudière.*

Page 364, stance 14,340, faute d'impression, lisez : *et le mâle et la femelle parmi les animaux.*

Page 383, stance 14,521, supprimez le guillemet à la fin. Les stances 14,523, les deux suivantes et le premier vers de la stance 14,526, me semblent des intrusions dans le texte. Lisez donc immédiatement après le distique 14,522 : « *Qu'il en soit ainsi !* » *répondit Mahâséna.*

Page 415, commencez la stance 14,803, en lisant : *Ce me serait, certes ! une grande joie.*

Page 448, stance 15,139, lisez : *Cela dit, ils répondirent au monarque.*

Page 459, stance 15,254, lisez : *qui habitent dans cette région du couchant.*

Page 462, stance 15,286, lisez : *et que le plus grand des rois, sire, ton père lui-même respire.*

Page 484, stance 15,485, lisez : *et que Moudgala eut donné congé au messager des Dieux.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PRÉSENT VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

